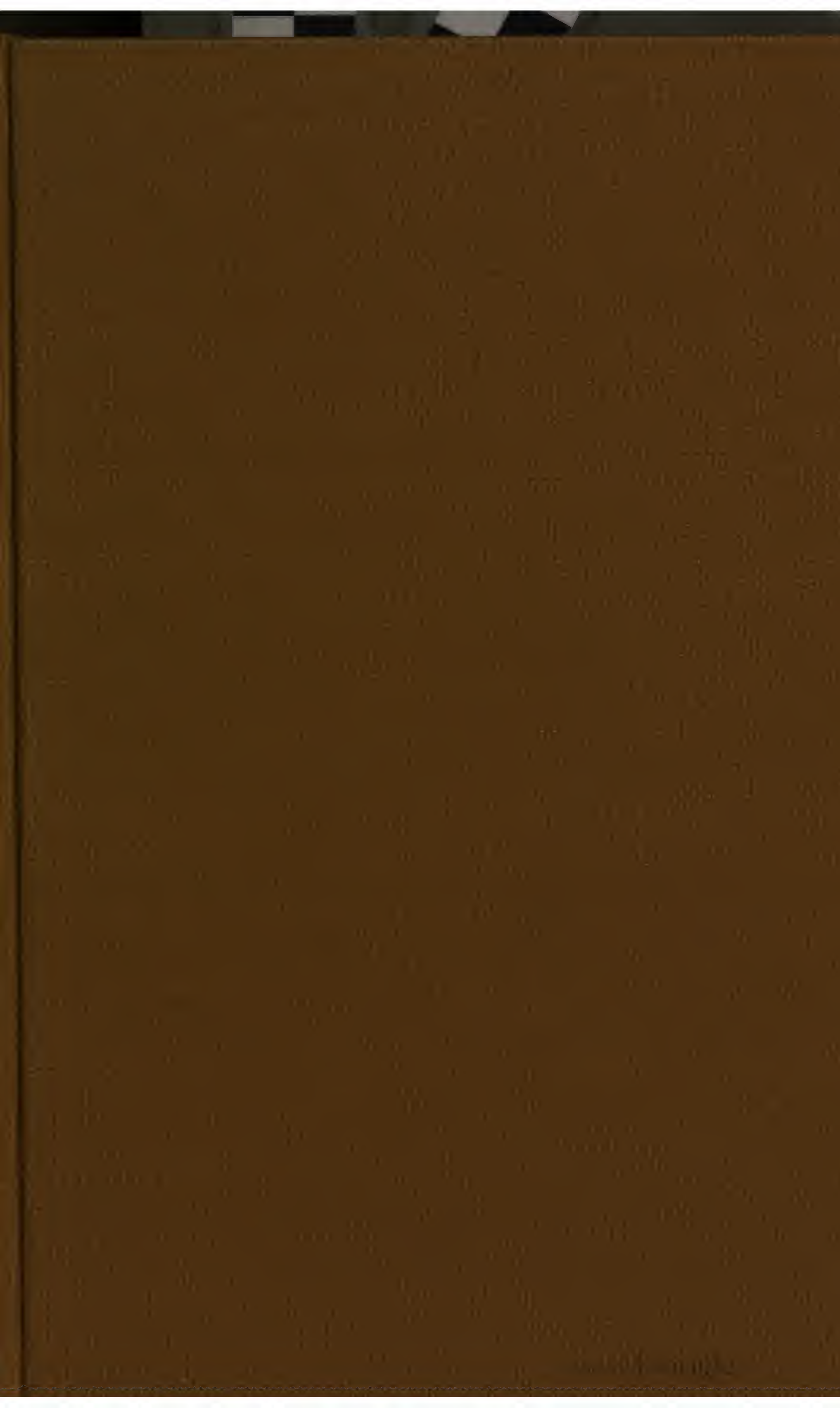

Google




CORNELL UNIVERSITY
FOUNDED BY EZRA CORNELL



STUDIER

I

MODERN SPRÅKVETENSKAP

UTGIFNA AF

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I

STOCKHOLM

III



UPSALA 1905
ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-A.-B.

STUDIER

I

MODERN SPRÅKVETENSKAP

UTGIFNA AF

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I

STOCKHOLM

III

UPSALA 1905
ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-A.-B.

Redigerandet af föreliggande volym har ombesörjts af Sällskapets ordförande och sekreterare jämte professorerna Geijer och Wahlund samt docenten Staaff. Såsom ett bidrag till bestridande af omkostnaderna för sin publikation har Sällskapet åter fått sig tilldeladt ett sökt statsunderstöd å 500 kronor.

Innehåll.



Sällskapets medlemmar.

Ahlström, Anna, F. D., Stockholm.
Ahlström, A., F. D., rektor, Göteborg.
Andersson, O. H., F. D., lektor, Karlskrona.
Berg, R. G:son, F. D., Stockholm.
Bergman, G. J., F. K., adjunkt, Malmö.
Bergqvist, B. J:son, F. D., läroverksråd, Stockholm.
Bergström, A. G. E., F. L., adjunkt, Stockholm.
Björklund, Sigrid, F. K., lärarinna vid Nya Samskolan, Stockholm.
Blomgren, A., F. K., extralärare, Vänersborg,
Boheman, M., F. D., bibliotekarie, Stockholm.
Borgström, E., F. L., vik. adjunkt, Stockholm.
Brusewitz, K. V., F L., extralärare, Stockholm.
Collijn, I., F. D., e. o. biblioteksamanuens, Upsala.
Dehlgren, K. E., F. K., adjunkt, Stockholm,
Edström, A. E., F. D., lektor, Stockholm.
Elfstrand, J., F. K., lärare vid Gäfle Borgarskola, Gäfle.
Engstrand, J., F. K., extralärare, Upsala.
Eriksson, A., F. L., extralärare, Gäfle.
Ernst, A. G. W., F. D.. docent, Lund.
Eurén, S. F., F. D., adjunkt, Upsala.
Fahlstedt, C. A., F. K., lärare vid Beskowska skolan, Stockholm.
Falk, A., F. L., rektor, Norrtälje,
Falk, J., F. D., lektor, Halmstad.
Fant, C. J. M., F. D., lektor, Västerås.
Frösell, E., F. K., extralärare, Stockholm.
Geijer, P. A., F. D., professor, Upsala.
Grip, E., F. D., extralärare, Stockholm.
Hagelin, H., F. D., lektor, Nyköping.
v. Hall, K. C. H., F. K., Upsala.

Hammar, J., direktör, Stockholm.
Hammarberg, V., F. D., extralärare, Stockholm.
Harlock, W. E., lektor, Stockholm.
Heumann, K. A. D., F. K., adjunkt, Stockholm.
Hjorth, Hj., F. L., adjunkt, Stockholm.
Holmberg, J., F. K., extralärare, Stockholm.
Hoppe, E. O. L., F. K., lexikograf, Lund.
Hultenberg, H., F. D., docent, Upsala.
Humble, J. L., F. D., f. d. lektor, Stockholm.
Hård af Segerstad, Kerstin, F. L., Stockholm.
Kjederqvist, J. O. G., F. D., lektor, Stockholm.
Kjellberg, A., F. K., adjunkt, Stockholm.
Klint, A. H., F. D., adjunkt, Stockholm.
Kökeritz, G., F. K., Upsala.
Lange, P. A., F. D., docent, Upsala.
Lené, G. A., F. D., lektor, Hernösand,
Lidblom, E., F. D., rektor, Helsingborg.
Lindberg, L., F. D., extralärare, Karlstad,
Lindqvist, E. O. G., F. D., lärare vid Beskowska skolan, Stockholm.
Lindström, V. A., F. D., Stockholm.
Ljungqvist, Augusta. Cambr. Mediev. and Mod. Lang. Tripos, Stockholm.
Malmberg, A. T., F. D., lektor, Stockholm.
Malmstedt, B. J. A., F. D., lektor, Stockholm.
Marcks v. Würtemberg, Julia, lärarinna vid Nya Samskolan, Stockholm.
Munthe, Å. W:son, F. D., rektor, Stockholm. Sällskapets n. v. ordförande.
Nicolin, E., F. K., Upsala.
Nordfelt, A., F. D., läroverksråd, Stockholm. Sällskapets n. v. sekreterare.
Nordgren, C. O., F. K., adjunkt, Stockholm.
Reinholdsson, O. E., F. D., translator publicus, Göteborg.
Reinius, J., F. D., extralärare, Stockholm,
Ringenson, C. A., F. D, lektor, Stockholm.
Rohnström, J. O., F. D., lektor, Umeå.
Setterdahl, A. A., F. K., extralärare, Stockholm.
Silfverbrand, Susy, lärarinna vid Wallinska skolan, Stockholm.
Staaff, E. S., F. D., docent, Upsala.

Sturzen-Becker, V. T. P., F. D, lektor, Stockholm.
Sundén, K. F., F. D., docent. Upsala.
Svedelius, C., F. D., lektor, Luleå.
Söderman, S. E., F. D., Stockholm.
Tamm, F. A., F. D., professor, Upsala.
Thunberg, Alice, F. K., lärarinna vid Upsala enskilda läroverk o. privatgymnasium, Upsala.
Wahlund, C. W., F. D., professor, Upsala,
Westerblad, C. A., F. K., Upsala.
Westholm, A. E., F. D., lektor, Falun.
Wigert, O. P., F. D., lektor, Stockholm.
Vingqvist, N. H., F. L., lärare vid Lunds priv. elementarläroverk, Lund.
Wulff, F. A., F. D., professor, Lund.
Zamore, C. A., F. L., adjunkt, Stockholm.
Öberg, A. B., F. L., lärare vid Lunds priv. elementarläroverk, Lund.
Öhman, E., F. K., extralärare, Stockholm.
Örtenblad, O. G., F. D., rektor, Stockholm.
Östberg, O., F. D., docent, Upsala.
Österberg, E. P. V., F. D., adjunkt, Stockholm.

Föredrag, som hållits vid sällskapets sammanträden h. t. 1901—h. t. 1904.

Den 9 november 1901:

Lektor *A. Nordfelt:* **Om ordföljdens betydelse för språkets klarhet.**

Den 15 februari 1902:

Fil. Lic. *H. Hultenberg:* **Om förstärkning af adjektiv och adverb i franskan.**

Den 19 april 1902:

Fil. D:r *Anna Ahlström:* **Referat af C. Nyrops »Ordenes liv».**

Den 8 november 1902:

Fil. Lic. *V. Hammarberg:* **Substantivering af adjektiv i gammalfranskan.**

Fil. D:r *A. Malmstedt:* **Emfatiska satsutvidgningar.**

Den 21 februari 1903:

Rektor *Å. W:son Munthe:* **Ordet »hund» i några svenska uttryckssätt.**

Lektor *A. Nordfelt:* **De lefvande språkens ställning enligt läroverkskommitténs förslag år 1902.**

Den 17 oktober 1903.

Bibliotekarien *M. Boheman:* **Några drag ur feliberrörelsens historia.**

Den 19 mars 1904:

Lektor *J. Kjederqvist:* **Sydengelskt och västsaxiskt r och dess inflytande på närstående ljud.**

Rektor *Å. W:son Munthe:* **Något om ordet »griphummer».**

Den 22 oktober 1904:

Fil. D:r *E. Grip:* **Några iakttagelser angående uttalet af tyskan inom olika delar af språkområdet.**

Fil. D:r *J. Reinius:* **En märklig språkutveckling.**

UN ACTE INÉDIT

D'UN OPÉRA DE VOLTAIRE

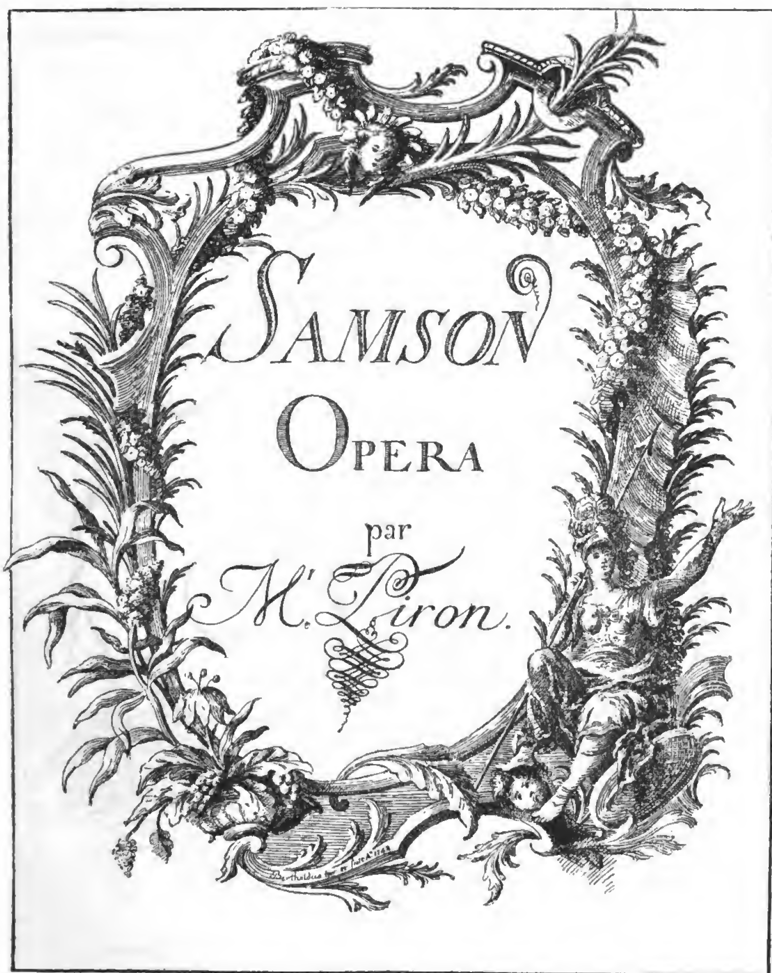
PUBLIÉ D'APRÈS DEUX ANCIENNES COPIES MANUSCRITES
DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE STOCKHOLM

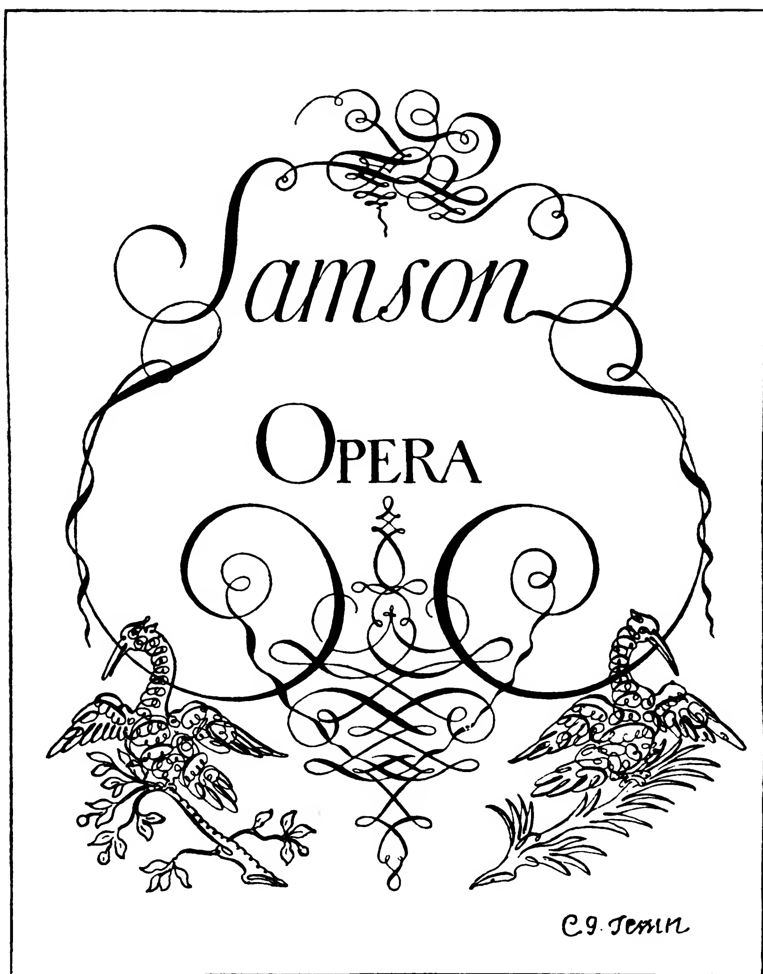
AVEC DES FAC-SIMILÉS

PAR

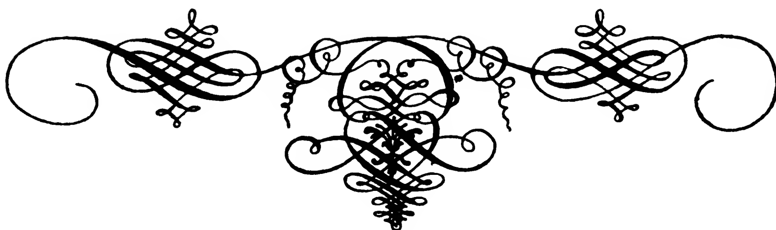
CARL WAHLUND




SAMSON
OPERA
par
Mr. Piron.


Samson
Opera
C. G. Tessin

Texte des Imprimés:		*Texte des deux Manuscrits:*
Acte premier.		
Acte second.	=	Acte premier.
Acte troisième.	=	Acte second.
(Manque.)		Acte troisième; *(publié ici pour la première fois.)*
Acte quatrième.	=	Acte quatrième.
Acte cinquième.	=	Acte cinquième.





OPERA



ACTE TROISIEME

Scene 1e.

Dalila, le Grand-Prêtre.

Dalila.

Vous l'attaqués encore, imprudens que vous êtes,
Près de ce temple, devant moi.

Le Grand-Prêtre.

Vous osés éclater en plaintes indiscrettes,
Quand on sert les Dieux et son Roy.

Dalila.

Vous le servés bien mal avec tant d'injustice,
Quelle bassesse ô Dieux! de surprendre un heros
Au milieu de la paix dans le sein du repos . . .
Le Ciel peut il être propice
A vos lâches complots?

Le Grand-Prêtre.

A nos Dieux, à nos loix êtes vous infidelle?
Voulés vous qu'un rebelle
Désole nos Etats?

Dalila.

Je veux que l'on soit juste, et vous ne l'êtes pas.

Le Grand-Prêtre.

Vous l'aimés, je le vois, et ce funeste charme,
Qui des Rois le rend la terreur,
Le rend maitre de vôtre cœur;
Perfide, vous l'aimés, son danger vous allarme;
Oui, vous tremblés pour lui.

Dalila.

C'est pour vous que je crains,
Frémissés, perfides humains;
Vous attaqués un Dieu, c'est un Dieu sur la terre.
Vous avés senti le tonnerre
Qui partoit de ses mains.

Le Grand-Prêtre.

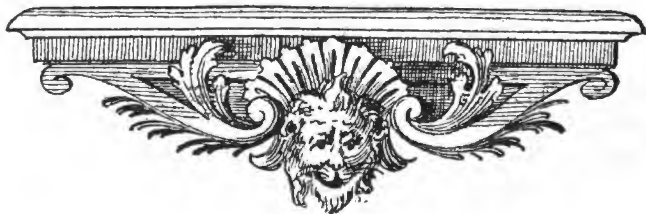
Le nombre accablera vôtre idole terrible,
Ce Dieu de vôtre cœur. En vain vous l'adorés,
Avec lui vous périrés.

Dalila.

Plus il a d'ennemis, plus vous avés de crimes,
Et plus son bras vengeur
Và s'immoler de victimes.

Le Grand-Prêtre.

Craignés encor(e) le Roy, redoutés sa fureur.
(Il sort.)





Scene 2^e^.

Dalila.

Samson devient le Roy qui règne sur mon cœur,
Cependant on l'attaque, une foule perfide
Peut triompher de la valeur;
Ils périront sans doute, il en sera vainqueur,
Je le sais, cependant mon amour s'intimide.
Courons, courons partager
Sa gloire et son danger:
Non, sans lui je ne saurois vivre,
Il faut le suivre
Dans l'horreur des combats,
Au sein de la victoire,
Au faite de la gloire,
Ou dans les ombres du trépas.
Ah! l'amour me le rend vainqueur et plein de charmes.



Scene 3^e^.

Dalila, Samson, Hebreux, Philistins Captifs.

Samson.

Ennemis, rendés les armes,
Eprouvés tous les maux que nous avons soufferts;
Ennemis, portés nos fers.

Chœur d'Hebreux.

Ennemis, rendés &c.

Samson (aux Hebreux).

De vos tirans vous êtes maitres,
Vengés vous, vengés vos ancêtres;
Donnés aux Philistins, que mon bras a domptés,
Ces fers que vous avés portés.

(à Dalila)

Je viens mettre à vos pieds les marques de ma gloire,
Tout doit trembler sous moi, je dois vous obeir;
Le Ciel donne à mon bras la force et la victoire,
Mais il me laisse un cœur formé pour vous servir.

Dalila.

Au nom de tant d'amour oubliés la vengeance.

Samson.

Je volois près de vous brulant d'impatience;
Ils ont arretté mes pas,
Ils m'ont pour quelque tems ravi vôtre presence:
Dalila, c'est la seule offense
Que mon cœur ne pardonne pas.

Dalila.

Puis qu'enfin je vous vois, que le crime s'oublie;
On me reproche assés de trahir ma patrie
Et de n'aimer que vous.
Voiés ces malheureux tremblans à vos genoux:
Qu'ils soient en liberté, que ce grand cœur pardonne;
Je veux les présenter au Roy qui me soupçonne,
Je vais le conjurer d'affermir sa couronne
En me donnant un heros pour epoux.

Samson (aux Captifs).

Soiés libres, allés, c'est elle qui l'ordonne.
Elle parle, il suffit; je vous pardonne à tous.
Idolatres, peuple infidelle,
Vos Dieux n'ont pu vous délivrer;
Elle a brisé d'un mot vôtre chaine nouvelle.
Ah! si d'une erreur eternelle
Rien ne peut vous tirer,
Barbares, c'etoit elle

Qu'il falloit adorer:
L'erreur etoit moins criminelle,
Barbares, c'etoit elle
Qu'il falloit adorer.

Dalila.

Vantés moins mes appas, vantés plus ma tendresse;
Je vais apprendre au Roy mes feux et vos bienfaits.

Samson.

Ah! s'il vous donne à moi, l'univers est en paix,
Et ce jour pour la terre est un jour d'allegresse.

Dalila.

Mes Dieux m'ont promis qu'en ce jour
Le repos doit ici rêgner avec l'amour;
Il est tems que je les seconde.

(Ensemble.)

Mon bonheur est celui du monde,
Et ce bonheur
Depend de vôtre cœur.



Scene 4^e^.

(= Acte II, scène finale, dans les Imprimés.)

Samson, Chœur d'Hebreux.

Sonnés trompette, organe de la gloire,
Sonnés, annoncés ma victoire.

Le Coriphée.

Chantons tous ce heros, l'arbitre des combats,
Il est le seul dont le courage
Jamais ne partage

La victoire avec les soldats:
Il a fini nôtre esclavage;
Pour nous est l'avantage,
La gloire est à son bras.
Chantons &c.
Il fait trembler sur leur thrône
Les Rois maitres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les Dieux au fond des Enfers.
Il triomphe, il pardonne,
Il règne sur les Rois, il règne sur les cœurs;
Sa grace et son courage à l'envi sont vainqueurs.
Sonnés trompette, organe de la gloire,
Annoncés sa victoire.

Canevas.

Fin du troisieme Acte.



§ I.

Opinions des contemporains de Voltaire sur son opéra Samson.

L'écrivain qui résume pour ainsi dire le dix-huitième siècle, et qui par la suite lui a donné son nom, Voltaire, travailla sans discontinuer pendant soixante ans (1718—1778) pour la scène; le nombre de ses ouvrages dramatiques, tragédies, comédies, opéras et opéras comiques, atteint presque le même chiffre. Aussi fut-il, au milieu du siècle, et pendant une assez longue période de temps (1730—1760), le roi du théâtre; dans la tragédie surtout, qu'il avait toujours préférée aux autres genres et qui était devenue sa passion dominante, il n'eut guère plus de rivaux, les autres auteurs dramatiques s'étant plus ou moins éclipsés devant lui.

Ses opéras ne rencontrèrent point la même faveur.

Pour ne parler ici que de l'opéra de Samson, les contemporains l'ont diversement apprécié. L'un des écrivains les plus distingués de l'école de Voltaire, le collègue du maître à l'Académie et, dès la première heure, son élève favori, «son thuriféraire, disaient les gens bien élevés, et son «singe», disaient les autres» (FAGUET), nous avons nommé La Harpe, ne trouve aucune critique à présenter sur Samson dans son *Eloge de Voltaire,* imprimé à Genève en 1780; mais plus tard, dans les conférences qu'il inaugura, au commencement de 1786, dans les salons du «Lycée», au coin de la rue de Valois et de la rue Saint-Honoré, conférences qui, réunies et publiées dès l'an VI (1799) avec des modifications considérables, devinrent le tant vanté *Cours de Littérature,* l'auteur va jusqu'à dire que « *Voltaire, dans le grand opéra, a si peu réussi, qu'il n'y a même*

*aucune place... L'opéra et l'ode**) *sont les seuls* (genres de poésie parmi tous ceux qu'il a tentés) *où il n'ait eu aucun succès, et il a pourtant fait quatre opéras et un assez grand nombre d'odes. Son entière insuffisance est plus étonnante dans le drame lyrique que dans l'ode, le premier ayant plus de rapport avec son génie naturellement dramatique. C'est une raison pour examiner avec quelque attention ces productions avortées, où il est resté presque toujours si fort au-dessous de lui-même . . .»*

Arrivant ensuite à parler spécialement de Samson, il en trouve «*le sujet mal choisi, et par lui-même fort peu susceptible d'intérêt . . . Le style n'est pas dépourvu de la noblesse du genre, mais ne s'élève pas à celle du sujet; il est inégal et négligé, et l'on ne peut guère remarquer dans le dialogue que quelques jolis madrigaux. Samson dit à Dalila:*

Ah! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse,
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis!
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.

*Dalila, prêtresse de Vénus, peut parler sur ce ton de galanterie spirituelle: mais n'est-elle pas un peu déplacée dans un guerrier hébreu tel que Samson, juge et chef d'Israël? Voltaire, après toutes les disconvenances semblables dont ce rôle est plein, était-il bien en droit de reprocher à Fontenelle***) *le fard de sa muse et le bel-esprit de ses bergers? . . . Le seul endroit de tous les*

*) Son peu de succès dans l'ode n'empêcha pas Voltaire de lancer des traits de satire contre les deux seuls poètes lyriques qu'ait eus la France depuis Malherbe jusqu'à Lamartine: J.-B.Rousseau, «l'Orphée de la France», et Le Franc de Pompignan. Pour l'*Ode à la Postérité*, du premier, il «*doute qu'elle parvienne jamais à son adresse*», et pour les *Cantiques sacrés*, du second, il eut ce mot: «*Sacrés ils sont; car personne n'y touche*».

**) A ce propos, rappelons la boutade rapportée par l'un des biographes de Voltaire, l'abbé Th.-J. du Vernet, qui l'avait connu personnellement: lorsque Fontenelle, neveu de Corneille, en qualité de doyen des littérateurs, et mêlant la leçon à l'éloge, fit dire à Voltaire que sa pièce (Œdipe) *avait trop de feu*, Voltaire lui répondit que *pour s'en corriger, il lirait ses Pastorales.*

*opéras de Voltaire qui rappelle la manière de Quinault**), *c'est ce morceau, que chante Dalila:*

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre;
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.
Vénus donnait au monde
L' exemple du plaisir.

Si ces vers sont beaucoup mieux faits que tous les autres, peut-être cela vient-il en partie de ce que la plupart sont de la mesure qui était la plus familière à l'auteur, celle de l'alexandrin; car une remarque qu'on ne peut s'empêcher de faire en lisant ses opéras, et même ses odes, c'est qu'il manquait presque entièrement, ou de la connaissance, ou de l'habitude des mesures lyriques . . . Le dialogue et surtout les chœurs offrent une foule de mauvais vers; quand l'expression n'est pas commune, elle est froidement recherchée . . . Ailleurs Samson dit à Dalila:

Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage;
Je les quitte pour les combats.

L'intonation la plus fausse, la discordance la plus aigre, ne fait pas, en musique, plus de mal à l'oreille que n'en fait ici au goût et au bon sens cette emphase si ridiculement philosophique, ce grand esclavage du trône, dans le dialogue de deux amans qui se séparent, dans la bouche de Samson qui n'a rien de commun avec les rois, dans le langage de ces temps reculés qui doit en retracer la simplicité, dans une situation qui

---

*) Voici l'opinion de La Harpe à l'égard de Quinault: «*Il a souvent une élégance facile et un tour nombreux: son expression est aussi pure et aussi juste que sa pensée est claire et ingénieuse. Ses constructions forment un cadre parfait, où ses idées se placent comme d'elles-mêmes dans un ordre lumineux et dans un juste espace; ses vers coulants, ses phrases arrondies, n'ont pas l'espèce de force que donnent les inversions et les images; ils ont tout l'agrément qui naît d'une tournure aisée et d'un mélange continuel d'esprit et de sentiment, sans qu'il y ait jamais dans l'un ou dans l'autre ni recherche ni travail*».

n'a pas le plus léger rapport avec le trône et son grand esclavage: toutes les sortes de contre-sens se rassemblent ici»; &c., &c. La Harpe*) termine ses peu bienveillantes observations sur l'opéra qui nous occupe, en décochant ce dernier trait: «*Voltaire jeta les hauts cris sur la prohibition qui écartait Samson de la scène: il est probable qu'il en eût jeté d'autres, si la pièce eût été jouée*».

***

Palissot**), qui, lui aussi, se posait en disciple fervent de Voltaire tout en attaquant les «philosophes», n'a pas non plus de remarques à adresser à Voltaire au sujet de Samson, dans son *Eloge de Voltaire,* publié à Londres en 1779. Quelques années plus tard, tout au contraire, après l'apparition de la critique si suffisante et si hautaine de Samson par La Harpe, Palissot, dans un volume destiné à servir de supplément à toutes les éditions de Voltaire, et intitulé: *Le génie de Voltaire, apprécié dans tous ses ouvrages,* Paris 1806, met en relief, par des citations bien choisies, il faut l'avouer, les mérites de la pièce comparée aux productions antérieures du même genre. «*Quelques détails heureux, le monologue surtout qui ouvre le cinquième acte de Samson, et qui commence par ces vers:*

Profonds abîmes de la terre &c.,

---

*) Que La Harpe, comme critique, n'ait nullement échappé aux attaques les plus mordantes, c'est ce que prouve l'épigramme suivante de Ec. Lebrun, surnommé «Lebrun-Pindare»:

SUR LA HARPE, EXCELLENT PROFESSEUR DE POÉSIE AU LYCÉE.

«*Oh! la Harpe est vraiment un professeur unique!*
«*Il vous parle si bien de vers, de poétique,*
«*Qu'instruit par ses leçons, on ne peut désormais*
«*Lire un seul des vers qu'il a faits*».

**) On se souvient des méchants bouts rimés de Marmontel sur Palissot:

«*Cet homme avait nom Palis . . .*
«*On dit d'abord Palis fade,*
«*Puis Palis fou, Palis plat,*
«*Palis froid et Palis fat;*
«*Pour couronner la tirade,*
«*En fin de turlupinade,*
«*On rencontra le vrai mot:*
«*On le nomma Palis sot*».

ENVOI.

«*M'abaissant jusqu'à toi, je joue avec le mot;*
«*Réfléchis, si tu peux, mais n'écris pas . . . lis, sot!*»

donnent l'exemple d'un style souvent supérieur à celui des anciens monologues de notre scène lyrique... Il nous semble que Quinault) n'eût pas désavoué cette invocation de Dalila à Vénus:*

Vénus inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour:
Armé, c'est le dieu Mars; désarmé, c'est l'Amour.

*Il était difficile d'imiter mieux un beau vers**) du Tasse. On peut remarquer encore, dans le rôle de Samson, ces vers qu'il adresse aux Hébreux pour les consoler:*

Dieu m'a prêté sa force et sa puissance;
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir.
En domptant les lions, j'appris à vous servir;
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

Nous ne nous sommes permis ce petit nombre de citations que parce qu'elles nous paraissent prouver que M. de la Harpe s'est exprimé trop durement, dans son cours de littérature, sur les opéras de Voltaire. Il a observé avec beaucoup de goût et de raison, que le génie de ce grand poète était peu propre à ce genre d'ouvrages, et qu'il n'entendait pas même trop bien la coupe des vers lyriques: mais dans le petit nombre d'essais que Voltaire a pu se permettre, même dans des genres auxquels il n'était point

*) Cf. le «jugement littéraire» suivant de Palissot sur Quinault: «*Personne, en effet, n'a su lier, avec plus d'art que ce poète, des divertissements agréables et variés à des sujets intéressants. Personne n'a porté plus loin cette molle délicatesse, cette douce mélodie de style, qui semble appeler le chant. Personne enfin n'a si bien connu la quantité précise de sentiment qui convenait à ce genre, dont il a été le créateur et le modèle*» (*Jugements Littéraires sur quelques auteurs, la plupart du XVII*[e] *siècle, rangés par ordre alphabétique;* dans: MÉM. SUR NOTRE LITTÉR., 1771). La Harpe avait, lui aussi, rapproché les deux noms Quinault et Voltaire; voir plus haut.

**) La Harpe, en parlant de ce beau vers voltairien, avait dit, un peu plus correctement peut-être, qu'«*il rend avec la plus heureuse précision deux vers charmans du Tasse*» et il répète, quelques lignes plus bas, que «*ce vers français rend supérieurement les deux vers italiens*». — Baour-Lormian, dans sa version poétique, de retentissante mémoire, de la *Jérusalem délivrée,* traduira ainsi le (ou les) vers du Tasse:

«*Sous les armes, c'est Mars; sans armes, c'est l'Amour*».

appelé, il en est fort peu dont on ait droit de parler avec une dureté qui approche du mépris; et M. de la Harpe devait, plus que personne, ne pas s'écarter de cette loi de convenance». *)

***

Dans les *Lettres du comte* de Cataneo *à l'illustre Monsieur de Voltaire,* Berlin 1754, la lettre VII a pour titre: *Sur la Poésie;* on y lit, page 211: «*Je vois bien que vôtre Samson & Pandore sont deux pièces, que vous avez faites plustot pour les decorations, & pour la musique, que pour y suivre les regles du Theatre. Cependant les vers en sont très délicats & gracieux: outre que ces sortes de pièces qu'on nomme Operas, ne doivent pas être examinées scrupuleusement*».

***

F.-A.-J. Mazure qui, en guise de ballon d'essai préce‹d›ant le lancement d'une édition d'*Œuvres choisies de Voltaire,* destinées «*aux bibliothèques des pères de famille*», avait en 1821 publié une *Vie de Voltaire,* «*ou plutôt son histoire, car sa vie est tout le dix-huitième siècle*» **), s'écrie en parlant des doctrines de Voltaire qu'«*elles cesseront d'être funestes, parce qu'elles seront dédaignées*»*;* quant à Samson, il l'appelle «*un médiocre opéra, que Voltaire n'avait pu réussir à faire jouer malgré la musique de Rameau*» ***), et ajoute: «*toutes ses autres pièces lyriques ne lui rapportèrent pas plus de gloire*».

***

---

*) Brunet, *Manuel du Libraire,* s. v. Voltaire, *Éd. Kehl,* s'exprime de la manière suivante à propos des jugements de La Harpe et de Palissot: «*Ces défauts ont été signalés sans ménagement par Laharpe et Palissot, tous deux hommes de goût, mais qui, cette fois, peut-être, ont mis trop de partialité dans leurs jugements*».

**) Rapprochons de cette phrase celle de Victor Hugo: «*Nommer Voltaire, c'est caractériser tout le dix-huitième siècle; c'est fixer d'un seul trait la double physionomie historique et littéraire de cette époque*».

***) Jean Ph. Rameau, dont le nom et les ouvrages ont fait époque dans la musique française, composa pendant trente années plus de vingt-cinq partitions de grands opéras et d'opéra-ballets, et parmi ceux-ci p. ex. la [illegible]ncesse de Navarre et le Temple de la Gloire, de Voltaire. P[illegible] tout ce temps il conserva la faveur du public et du roi Louis XV, malg[illegible] intrigues de cour et malgré l'opposition que soutenaient contre lui les a[illegible]saires de ses théories musicales; parmi eux se distinguait un musicol[illegible] compositeur et en dernier lieu copiste de musique: l'auteur du *Devin de vil[illegible]*

Avant de rapporter ce que, dans ses lettres, Voltaire a dit lui-même de son Samson (voir le § suivant), il faut mentionner ce qui en a été dit dans un écrit anonyme du milieu du dix-huitième siècle, *Connaissance des beautés de la poésie française* *), *Par Mr. D****, que des ennemis de Voltaire, un Ch. Collé **) entre autres, ont voulu lui attribuer et qu'après sa mort les éditeurs de *Kehl,* quoique sans raisons suffisantes ***), ont fait entrer dans leur célèbre édition des *Œuvres de Voltaire,* «comme un ouvrage qui leur semblait avoir été fait sous les yeux de M. de V. par un de ses élèves». L'au-

(Cf. J.-J. Rousseau, *Dissertation sur la musique moderne,* 1743; *Lettre sur la musique française,* 1753; *Dictionnaire de musique,* 1767.) Par contre, Voltaire, dont la nièce aînée devint son élève, l'a toujours beaucoup estimé. Et de nos jours il est regardé comme un grand maître qui luttait pour l'art sincère contre la mode et la convention. (Cf., dans la *Revue bleue,* nos du 26 mars et du 2 avril 1904, l'article intitulé: *L'Etat actuel de la Musique Française.)* — Beaucoup plus grand que Voltaire, Rameau était aussi hâve et sec que lui et ressemblait à un fantôme (Grimm).

*) Le titre complet de cette brochure est: *Connaissance des beautés et des défauts de la Poésie et de l'Eloquence dans la Langue Française, à l'usage des jeunes Gens, et surtout des Etrangers, avec des Exemples par ordre Alphabétique. Par Mr. D****. A Londres, aux dépens de la société,* 1749; de 2 ff. et 211 pp. Une autre édition, de Londres 1750, est de 1 f. et 251 pp., et une troisième édition, de La Haye 1751, *Augmentée de Notes et de Remarques,* est de 1 f., XXVI et 356 pp. De la première, il existe à la Bibliothèque Nationale de Paris trois exemplaires identiques: Z—20652, Beuchot 169 et Beuchot 169 *bis;* de la deuxième, la même bibliothèque possède quatre exemplaires, également identiques: Z—20653, Z—28777, Beuchot 12 *ter* (brochure no 8 et dernière) et Bengesco 511; et de la troisième, un exemplaire: Bengesco 512.

**) Dans son *Journal historique,* juillet 1749, on lit: «*Je veux parler de la Connaissance des beautés et des défauts de l'Eloquence et de la Poésie. Cette brochure, qui n'a nul mérite en soi, n'a pour elle que l'excessive impudence de Voltaire. On ne peut pas douter qu'il n'en soit l'auteur; on le reconnaît d'abord à son style, et d'ailleurs, les pièces détachées de lui, qu'il rapporte, et que lui seul peut avoir dans son porte-feuille, comme une lettre au Roi de Prusse ..., des scènes entières de Samson; forment une conviction complète que c'est lui-même, qui a eu pour lui-même la complaisance de se louer dans ce livre, et de déprimer les autres,* etc. *Ce livre est unique en son espèce, et jusqu'ici aucun auteur, je crois, n'avait eu la ridicule insolence de s'extasier soi-même devant ses propres ouvrages*». Plus loin, à la date de septembre de la même année, l'auteur se répète: «*C'est lui-même qui a fait cette insolente et inouie brochure*».

***) Qu'on s'en rapporte au jugement vraisemblablement définitif de [illegible] du monde qui connaît le mieux les publications voltairiennes, Ben[illegible] «*Pour nous, la question est hors de doute. Voltaire n'est pas l'auteur de* [illegible]*naissance des beautés*».

teur, MR. D****, y dit, au chapitre *Opéra:* «*Je le répète encore; il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe. Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis longtemps dans le cinquième acte de l'opéra de Samson. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.*

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière,
Nature entière
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abîmes &c.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos Dieux étonnés, et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire:
Vénus, avec un sourire,
Nous a rendus victorieux.
Mars a volé, guidé par elle,
Sur son char tout sanglant;
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes;

Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel:
On insulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuse;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périsse
Et qu'il soit, comme toi, méprisé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inspires, enfin; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins:
Tu m'inspires, ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire

A tes derniers momens?
Qu'on l'immole; il en est temps.
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple, et du Dieu que je sers:
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, ébranlant les colonnes.

Temple odieux, que tes murs se renversent,
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur.

CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à présent la force et l'harmonie d'une telle poésie, avec les vers dont sont remplis les opéras, qui ont parmi nous du succès, à la faveur de la musique . . .»

---

§ 2.

Ce qu'a dit de son opéra Samson Voltaire lui-même.

Déjà dans des lettres datées de 1723 et adressées à différentes personnes, Voltaire dit avoir promis de faire un opéra, mais il n'indique pas quel devait en être le titre, ni à qui il l'avait promis*). On ne pourra jamais savoir à quelle époque il eut l'idée de faire de Samson le sujet d'un poème dramatique; mais lorsqu'en 1729 l'écrivain proscrit rentre en France avant le terme de son ordre d'exil et se réfugie d'abord dans la «baraque» du perruquier Châtillon, rue des Récollets, à Saint-Germain, c'est le nom de Sansons qu'il prend pour sauvegarder son incognito — il y a des noms prédestinés!

Quelques années plus tard, installé — après un court séjour (septembre 1731) à Arcueil**) — chez la baronne de Fontaines-Martel, «dans un appartement bas, qui regarde sur le Palais royal», il parle de Rameau et de son opéra Samson, dans une lettre du 1er décembre 1731, adressée à son ami d'en-

*) Peut-être bien à Rameau, qui se trouvait alors depuis quelques années à Paris. Les éditeurs de *Kehl,* dans le tome 70e et dernier de leur édition, aux *Additions et Corrections,* font l'observation suivante: «*Il est assez remarquable que M. de Voltaire donna le premier un opéra comique à M. Grétry* (le Baron d'Otrante; et aussi les Deux Tonneaux, en 1767, lors d'une visite de Grétry à Ferney), *comme il avait le premier, vers 1730, donné une tragédie lyrique* (notre Samson) *à Rameau, avant que ces deux grands musiciens se fussent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poète découvrit leur génie et pressentit leur succès. Si les encouragements qu'il leur donna ont pu les déterminer à embrasser la carrière dramatique, on lui serait en partie redevable des chefs-d'œuvre dont ils ont enrichi la scène, et des progrès qu'ils ont fait faire à l'art musical*». Cf. GRIMM, *Corresp.*, août 1784.

**) Dans le château du prince de Guise; ce château, propriété des Guise depuis plusieurs siècles, se trouvait sur la colline où prend naissance l'aqueduc d'Arcueil: il fut complètement détruit en 1753.

fance Nicolas-Claude Thi(e)riot*): «*Quand Orphée-Rameau***) *voudra, je serai à son service. Je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet:*

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né dans le sein de la douleur.
C'est un plaisir
Qu'un doux souvenir
Des peines passées.
Les craintes cessées
*Font renaître un nouveau désir****).

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus, et moi aussi. Mais quand il voudra faire jouer Samson, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un Fontenelle et non pas un Hardion †): who envies poets, as Eunuchs envy lovers. *Ce M. Hardion a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. Rouillé*» ††).

*) Thiriot avait fait la connaissance de Voltaire en 1714; leur correspondance dura presque sans interruption de 1718 à 1772. Grâce à Voltaire, Thiriot devint en 1738 l'agent littéraire de Frédéric de Prusse. CH. NISARD, *Les Ennemis de Voltaire,* 1853, chap. VIII, p. 111 et suiv., nous trace un portrait rebutant de «cette âme de boue». Son vrai nom était Thieriot (non: Thiériot), mais d'ordinaire on a dit Thiriot; Voltaire écrit le nom de son ami sans h, Tiriot (Bibl. Nat., ms. fr. 12938: *Correspondance originale de Voltaire,* Collection Cayrol 44—8, *in-quarto;* lettres nos 11, 28, 35, etc.).

**) Voltaire n'est pas le seul qui appelle Rameau ainsi; p. ex. Rigoley de Juvigny, dans sa *Vie de Piron* (1776), ne s'exprime pas autrement: «*Rameau, ce grand et profond Musicien, auquel tous les efforts de ses détracteurs injustes ne pourront jamais ravir la gloire d'être l'Orphée de notre siècle . . .*».

***) Ces vers ne sont plus dans Samson, et il est difficile de dire à quelle scène ils ont appartenu.

†) Jacques Hardion, dont Voltaire deviendra plus tard le confrère à l'Académie, et dont il parlera souvent dans ses lettres, pendant plus de vingt ans encore, semble avoir été un examinateur consciencieux plutôt que bienveillant. Pour ne citer qu'un ouvrage vu et approuvé par lui, c'est Hardion qui a signé *l'approbation* de chacun des quarante-trois tomes (du 2 juin 1726 au 9 avril 1745) de NICERON, *Mémoires pour l'histoire des Hommes illustres.*

††) Antoine-Louis de Rouillé, un «nain fort laid», alors chargé de la direction de la librairie, devint, en 1749, ministre de la marine, et, en 1754, ministre des affaires étrangères; c'était, disait Voltaire, «le plus inepte secrétaire d'Etat que jamais roi de France ait eu» (BEUCHOT).

Un an s'écoule, «la déesse de l'hospitalité*)» meurt et Voltaire, pour se dérober aux tracasseries de la police, cherche un nouveau refuge «dans le plus vilain quartier de Paris», aux environs de la Grève, rue de Long-pont**), chez un marchand de blés, M. Demoulin, depuis dix ans son homme d'affaires qui lui servait en même temps de copiste et dont la femme Marianne devint sa cuisinière; Voltaire écrit, le 15 mai 1733, au même Thiriot: «*Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais... Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de Bertrand du Guesclin... Pour me délasser je fais un opéra*».

Dans son nouveau logis, il vécut dans une retraite laborieuse, occupé entre autres ouvrages de Samson, mais redoutant toujours le clergé et son alliée la police; «*je reste constamment dans mon hermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature*» (lettre du 15 septembre 1733, à son ancien camarade de Louis-le-Grand Pierre-Robert de Cideville, conseiller au Parlement de Rouen). Le 1er juillet de la même année, il avait écrit au même Cideville: «*Vous me la rendez* (la nature humaine) *respectable et aimable autant qu'il* (Pascal, dont les *Pensées* occupaient alors Voltaire) *veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle du Guesclin, et d'achever mon opéra. ... Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net*». (Une transcription de l'opéra de Samson fut promise également, quelques semaines plus tard, à l'ami Thiriot). Dans les lettres qu'il écrivit encore à Cideville cette année, pendant l'automne et l'hiver, Voltaire parle toujours de son opéra: «*Eh bien, mon cher ami, vous n'avez*

---

*) Chez la baronne, Voltaire avait mené grand train et avait joué, sur un théâtre de salon, ses pièces Eriphile, Les Originaux, comédie qui n'a jamais été représentée sur un théâtre public, et Zaïre. Il y joua même une autre sorte de jeu: «*J'ai eu la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame Defontaines-Martel*» (lettre du 3 septembre 1732). Cf. un jugement sévère sur cette dame «*riche et avare, quoiqu'elle ne laisse pas de dépenser en victuailles*», dans le *Journal* du marquis d'Argenson, *année 1733*, tome II, pages 9 & 10 (*Bibl. elzev.*, 1857).

**) Actuellement rue de Brosse (4e arr.; Hôtel-de-Ville).

donc encore ni opéra, ni Adélaïde (du Guesclin), *ni petites pièces fugitives...*» (15 septembre); «*Non, mon cher Cideville, ... je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'Adélaïde, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public*» (14 octobre); «*Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de Samson pour Rameau? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est*» (5 décembre).

Le reclus de la rue de Long-pont ne devait pourtant pas jouir d'une longue sécurité à Paris; dès le mois d'avril de l'année suivante, il allègue le mariage du duc de Richelieu avec la fille du prince de Guise et s'enfuit à Montjeu*); «*je pars dans une heure* (pour Montjeu), *mon aimable Cideville; j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets,* ET TOTAM NUGARUM SUPELLECTILEM» (7 avril 1734). Cependant la police de la capitale le talonnait: au milieu des noces princières arrive un exempt chargé de s'assurer de la personne de Voltaire**); celui-ci réussit à s'échapper de Montjeu, le 6 mai, mais dut reprendre le chemin de l'exil. Bien qu'il ne pût plus séjourner à Paris, il y conserva encore quelque temps son ancien domicile, où la police fit une perquisition le 1er juin 1734; ce ne fut que le 30 mars 1735 au soir qu'il put y revenir, grâce à une permission accordée par le lieutenant de police Hérault***).

*) Le château de Montjeu, près d'Autun, appartient actuellement à Mme la princesse-douairière Henri de Ligne, née comtesse de Talleyrand-Périgord.

**) Les *Lettres philosophiques* de Voltaire furent condamnées par le Parlement et brûlées par la main du bourreau, le 10 juin 1734.

***) René Hérault, conseiller d'Etat &c. Pour les dates marquantes de sa vie, voy. la Gazette de France (Mis DE GRANGES DE SURGÈRES, *Répertoire Historique et Biographique de la Gazette de France depuis l'origine jusqu'à la Révolution, 1631—1790;* Paris, II, 1903, in-4°, *s. v.*). Une lettre que lui adressait Voltaire le jour même qu'il quitta Montjeu pour se mettre à l'abri des poursuites judiciaires, se trouve, en copie, à Paris dans la Collection Cayrol, ms. 12097, feuillet 374 c, *recto.* Une lettre de Voltaire à d'Alembert, du 20 juin 1760, rapporte la vive repartie que fit Voltaire à la remarque de ce même Hérault, que malgré ses efforts, il ne détruirait pas le Christianisme: «*C'est ce que nous verrons!*» Si à cela on compare son exclamation: «*Je suis las de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le Christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire*» (Condorcet, *Vie de Voltaire,* 1789, page 113), et les paroles qu'il aurait dites en mourant: «*J'ai plus fait en mon temps que Luther*

Vers cette époque se place, sans doute, la lettre suivante non datée, adressée à Rameau: «*Le mariage de M. le duc de Richelieu a fait du tort à Samson; mais comptez, mon très cher Orphée, que dès que j'aurai fini cette comédie* (l'Enfant prodigue?), *je serai tout entier à l'opéra. Mon mariage avec vous m'est bien aussi cher que celui que je viens de faire; nos enfants ne sont pas ducs et pairs, mais, grâce à vos soins et à votre talent, ils seront immortels. Les applaudissements du public valent mieux qu'un rang à la cour. Je me flatte que madame Rameau est à présent debout, et qu'elle chante à votre clavecin. Adieu, vous avez deux femmes, elle et moi; mais il ne faut plus faire d'enfants avec madame Rameau; j'en ferai avec vous jusqu'à ce que je devienne stérile; pour vous, vous ne le serez jamais*».

Même pendant ses courses vagabondes, Voltaire écrit à son Cideville pour lui promettre l'envoi de ses œuvres littéraires: «*Nous vous enverrons sûrement des Samson et des pièces fugitives en quantité*» (8 mai 1734). Au mois de septembre Voltaire adresse la lettre suivante au comte d'Argental*), son ancien camarade d'école, devenu avec le temps «le confident de ses ouvrages et de ses projets», son *„ästhetischer Geburtshelfer"* (MAHRENHOLTZ): «*J'avais, ô admirable ami, entièrement abandonné mon héros ... Mais Rameau crie, Rameau dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en Philistin, que si l'abbé Pellegrin* (connu comme fournisseur de livrets d'opéras) *avait fait un Samson pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc; je vais faire le petit Pellegrin, et mettre l'Eternel sur le théâtre de l'Opéra, et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été! Je vais être un dévot faiseur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien*

---

et Calvin», il est juste aussi de ne pas oublier ce vers si touchant de l'infatigable lutteur pour la tolérance qu'était Voltaire:

«*J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage*».

*) Voltaire disait de lui qu'«il était né pour faire du plaisir, comme Rameau pour faire de la musique». — Lors du dernier retour de Voltaire à Paris, sa première visite fut pour son ancien ami d'Argental, octogénaire lui aussi; il se rendit chez lui à pied, dans le cœur de l'hiver, et lui dit qu'«il avait suspendu son agonie, pour venir le voir» (M[me] de Grafigny).

peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue . . .»

Peu après la mort de sa bienfaitrice, madame de Fontaines-Martel, Voltaire fit la connaissance d'une autre femme qui devait jouer un rôle bien plus grand dans sa vie, la marquise du Châtelet, associée à ses études pendant de longues années. C'est lors de son séjour au quartier de la Grève que lui arriva l'aventure de se voir déterré certain soir chez lui «dans son trou» par madame du Châtelet et deux autres personnages du grand monde*); c'est le vendredi 3 juillet 1733 que la marquise apparaît pour la première fois dans la correspondance: dès le 2 août Voltaire l'appelle dans ses lettres *Emilie* tout court. A partir de l'automne de 1734 elle offre au poète-philosophe une hospitalité qui durera près de quinze années; le château de Cirey**) devient dès lors le rendez-vous des savants et des littérateurs. Dans une longue suite de lettres, toutes datées de Cirey, depuis l'automne de 1735 jusqu'au printemps de 1739, et adressées à Thiriot, Voltaire parle de son Samsonet: «*Si je croyais qu'on pût représenter Samson, je le travaillerais encore*» (13 octobre

*) A preuve ce billet, adressé à la duchesse de Saint-Pierre, fille du grand Colbert:

«*Moi qui dans mes amusemens*
«*Cherchant quelque sage lecture,*
«*Lis très peu les nouveaux romans*
«*Et beaucoup la sainte Ecriture;*
«*Hier je lisais l'aventure*
«*De ce bon père des croyans,*
«*Qui de Dieu chantant les louanges,*
«*Vit arriver dans son réduit,*
«*Vers les approches de la nuit,*
«*Une visite de trois anges*».

J'ai reçu, madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont, . . . comme Abraham. Mais la différence fut que le trio céleste soupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère.

. . . .

«*Ciel! que j'entendrais s'écrier*
«*Marianne ma cuisinière,*
«*Si la duchesse de Saint-Pierre,*
«*Du Châtelet et Forcalquier*
«*Venaient souper dans ma tanière!*»

**) Cirey-sur-Blaise, dép. de la Haute-Marne, arr. de Vassy, château des XVIIe et XVIIIe siècles, et où l'on montre encore la chambre de Voltaire.

1735); «*Si ceux qui sont à la tête des spectacles aiment assez les beaux arts pour protéger notre grand musicien Rameau, il faudra qu'il donne son Samson. Je lui ferai tous les vers qu'il y voudra; mais il aurait besoin d'un peu de protection. Que dites-vous d'un nommé Hardion* (voy. plus haut, lettre du 1er décembre 1731), *à qui on avait donné Samson à examiner, et qui a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher qu'on ne le jouât? Nous avons besoin d'un examinateur raisonnable; mais surtout que Rameau ne s'effarouche point des critiques. La tragédie de Samson doit être singulière, et dans un goût tout nouveau comme sa musique. Qu'il n'écoute point les censeurs*» (3 novembre); «*Revenons à Orphée-Rameau . . . Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra; c'est pour lui, c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet. Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, Samson et Dalila; car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que Dalila ne fût point une Armide. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, Dalila n'eût été qu'une friponne, une Judith**), *p . . . . . pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture; mais autre chose est la Bible, autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats***)

---

*) Dans l'opéra Samson et Dalila, poème de Ferd. Lemaire, musique de Cam. Saint-Saëns, Dalila trahit Samson par fanatisme religieux, pour venger les insultes faites par les Israélites au Dieu Dagon. (Cf. ***Le Livre des Juges,*** Chap. XVI, vv. 4 et suiv.).

**) Il n'est point parlé, en effet, des cheveux du héros ni du secret de sa force, dans les deux anciennes copies de Samson; on y cherche en vain les vers suivants insérés, dans toutes les éditions imprimées, aux scènes 1 et 5 du IVe acte:

Texte des Imprimés.	Texte des deux Manuscrits.
ACTE IV.	*ACTE IV.*
LE GRAND-PRÊTRE	LE GRAND-PRÊTRE
ui, le roi vous accorde à ce héros terrible,	***Il est trop vrai, son Dieu l'eleve sur nos têtes.***
Mais vous entendez à quel prix.	***Il fait le calme et les tempêtes,***
écouvrez le secret de sa force invincible,	***Le sort des rois est dans ses mains;***
Qui commande au monde surpris.	***Mais s'il est infidelle à ce Dieu qu'il revere***
Un tendre hymen, un sort paisible,	***Il retombe au rang des humains,***
épendront du secret que vous aurez appris.	***Et n'est plus qu'un homme ordinaire.***

de Samson. Faisons-le marier dans le temple de Vénus la

DALILA.

Que peut-il me cacher? il m'aime:
L'indifférent seul est discret.
Samson me parlera, j'en juge par moi-même:
L'amour n'a point de secret.

DALILA *seule*.

Secourez-moi, tendres amours,
&c., &c., &c.

SAMSON.

Je n'y résiste plus: le charme qui m'obsède
Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens:
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez: vous vous troublez .....

DALILA.

Ciel! que vais-je lui dire?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire et mon bonheur;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

LE ROY.

Que Dalila l'attire au Temple de Vénus,
Que les Philistins abattus
Soient relevés par sa faiblesse;
Ne combattons qu'avec adresse;
La force nous a confondus.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dalila, vous charmés cet illustre barbare,
Je consens qu'il soit vôtre époux,
Et la paix à ce prix va descendre sur nous;
Qu'au Temple de Vénus vôtre hymen se prepare.

DALILA.

C'est un sujet nouveau que vous promet ma foi

LE ROY.

Vous pouvés ici plus que moi,
C'est en vous que mon peuple espere:
Je n'ai que le pouvoir d'un roi:
Vous avés plus, vous avés l'art de plaire.

DALILA *seule*.

Secourés-moi tendres amours,
&c., &c., &c.

SAMSON.

Je n'y résiste plus: un charme inconcevable
Thiranise mon cœur, assiege tous mes sens.
Ces jeux, ces danses, ces accens,
Et plus encore hélas! vôtre aimable présence,
Vos yeux, vos tendres yeux attachés sur les miens,
Vos soupirs, vôtre voix, vôtre silence même,
Tout m'enchaîne à vos pieds par d'éternels liens
Mon bras a renversé les Dieux des Siriens;
Je pardonne á Vénus, puis que c'est vous que j'aime.

DALILA..

Confirmés vos sermens dans ce Temple sacré.

Sidonienne: de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé; et les

SAMSON.

Prononcez, tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible?...

SAMSON.

Que me demandez-vous? C'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi?
Vous doutez et m'aimez!...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?...

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! cessez d'écouter cette funeste envie.

DALILA.

Cessez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Hé bien, vous le voulez; l'amour me justifie:
Mes cheveux, à mon Dieu consacrés dès longtemps,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garans:
Il voulut attacher ma force et mon courage
A de si faibles ornemens:
Ils sont à lui, ma gloire est son ouvrage.

SAMSON.

Où n'entraînés-vous pas mon esprit égaré?

DALILA.

Venés!

SAMSON.

Oui, je vous cede une entière victoire,
Le Dieu Maître de l'univers,
Dieu me permet, j'ose le croire,
De porter en tous lieux vos fers.

Philistins le prendront comme un enfant, quand il se sera bien épuisé avec la Philistine. Que dit à cela le petit Bernard?» *) (17 décembre); «*Je suis toujours d'avis qu'il ne soit plus question des grands cheveux plats de Samson; je gagnerai à cela une sottise sacrée de moins, et ce sera encore une scène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une Dalila intéressante. Je veux que ma Dalila chante de beaux airs, où le goût français soit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'est-là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Fossés-Saint-Germain* (ancien emplacement du Théâtre-Français;

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?...

SAMSON.

Qu'ai-je dit? malheureux!
Ma raison revient, je frisonne
De l'abîme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

Tous deux ensemble.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le Temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'est toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je sens que Dieu m'a quitté!

DALILA.

Peux-je vous condamner?

SAMSON.

D'où vient que je frisonne?

DALILA.

La terre tremble, le jour fuit.

SAMSON.

Quel nuage affreux, quelle nuit
Tout à coup m'environne?
Une voix au fond d'un nuage.
«*Le Dieu que tu trahis après tant de bienfaits*
«*Pour jamais t'abandonne;*
«*Que ton supplice étonne*
«*Ainsi que tes forfaits*».

SAMSON.

Voix sainte, voix redoutable,
Ah, vous parlés trop tard à mon cœur agité;
L'amour m'a prevenû, l'amour est indomptable,
Doux liens, tendre volupté;
Amour, m'as-tu precipité
Dans un piege effroiable?
Ah! je sens que Dieu m'a quitté!

*) Jos. Gentil-Bernard, «l'Anacréon de la France», qui a écrit l'*Art d'aimer;* c'est à lui qu'est adressé le petit billet suivant que Voltaire avait rédigé pour le compte de madame de Pompadour:

«*Au nom de Pinde et de Cithère*
«*Gentil-Bernard est averti*
«*Que l'art d'aimer doit samedi*
«*Venir dîner chez l'art de plaire*».

c'est en 1689 que la Comédie-Française avait quitté la salle de la rue Guénégaud, pour venir s'installer rue des Fossés-St-G.*) *Phaéton, le plus bel opéra de Lulli, est le moins intéressant. Je veux que Samson soit dans un goût nouveau; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces* eu *perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines?***) *C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de Pollion****) *et de Bernard*» (25 décembre); «*Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à*

---

*) Aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie (6e arr.; Luxembourg).

**) A citer ici ce que dit La Harpe, dans son *Cours*, 3me partie, Chap. VI, Sect. 4, qui a pour titre *De l'Opéra italien comparé au nôtre, et des changements que la nouvelle musique peut introduire à l'Opéra français:* «*Ces* e *muets dont on se plaignait tant, et où Voltaire ne voyait que des* eu, eu, *parce qu'on n'en avait guère fait autre chose, ne sont qu'un léger inconvénient que l'on fait disparaître en ne portant qu'une note sur la syllabe finale, et en évitant de terminer les phrases en rimes féminines, comme l'expérience l'a fait voir*».

***) Alexandre-Jean-Joseph Leriche, financier homme de lettres, depuis 1718 fermier général. Il avait changé son vrai nom, qui était Popelin, en celui plus harmonieux de La Popelinière, mais ses parasites, et Voltaire aussi, l'appelaient *Pollion* tout court. Passionné pour les lettres, la musique et les beaux-arts, ce fastueux protecteur d'un Marmontel et d'un J.-J. Rousseau, ce fervent des symphonies d'un Gossec et des pastels si vivants d'un La Tour, était lui-même poète, musicien et dessinateur. Dans la somptueuse maison de campagne qu'il s'était bâtie à Passy, sur la pente que traverse la rue Boulainvilliers, vivaient des musiciens renommés qui avaient à leur disposition non seulement un théâtre particulier, mais aussi des chanteurs et des acteurs excellents; c'est là que Rameau composait ses opéras. Voltaire vivait dans l'intimité de ce Mécène et parle de lui fréquemment, dans ses lettres: «*Dites bien à Pollion que les louanges du public sont, après les siennes, ce qu'il y a de plus flatteur*»; «*Servez-vous de tout votre cœur et de tout votre esprit pour dire à Pollion combien je l'aime et je l'estime*»; «*Comment va la santé de Pollion? Vous savez si je m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots pour sauver un rhumatisme à un homme aimable*» (février, août et octobre 1736), &c., &c. Pourtant leurs relations ne furent pas toujours excellentes. La Popelinière eut la hardiesse de corriger les vers de Voltaire, ce dont celui-ci se plaint: «*Je ne doute pas qu'il (Mr. Rameau) n'ait montré mon poème dans la maison de Mr. de la Popliniere & qu'il n'en rapporte des idées désavantageuses. Je sais que je n'ai jamais eu le bonheur de plaire à Mr. de la Popliniere & qu'il pense sur la poésie fort différemment de moi. Je ne blâme point son goût; mais j'ai le malheur qu'il condamne le mien*» (29 juin 1740).

Samson. Je me souviens cependant que, dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre:

Sensible image
Des plaisirs du bel âge,
(Acte IV, scène 5)

au lieu de

Plaisir volage &c.;

car Dalila ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité» (28 décembre); *«Je compte vous envoyer dans quelque temps la copie de Samson. Je persiste, jusqu'à nouvel ordre, dans l'opinion qu'il faut, dans nos opéras, servir un peu plus la musique, et éviter les langueurs du récitatif**). *Il n'y en aura presque point dans Samson, et je crois que le génie d'Orphée-Rameau y sera plus à son aise; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable, qui se souvienne que Samson se joue à l'Opéra et non en Sorbonne»* (13 janvier 1736); *«J'ai travaillé à Samson dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou* (Alzire); *mais il faut que Rameau me seconde, et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très mûrement; je ne veux point donner dans les lieux communs. Samson n'est point susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues, qui sont toutes les mêmes sous des noms différents, plus je veux les éviter. Je suis très fortement persuadé que l'amour, dans Samson, ne doit être qu'un moyen et non la fin de l'ouvrage. C'est lui, et non pas Dalila, qui doit intéresser. Cela est si vrai que, si Dalila paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laisser faire de l'opéra de Samson une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à Mr. Rameau du plus grand succès, s'il veut joindre à sa belle musique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie*

---

*) Pour la monotonie «stupide et dégoûtante» des récitatifs, voy., aux pages 21 et suiv., l'écrit anonyme (de JOLY DE SAINT-VALLIER), imprimé seulement en vingt exemplaires: ***Réflexions sur l'Eloge de M. de Voltaire par M. D'ALEMBERT, suivi de Discours,... sur la musique &c.,*** A Francfort 1780.

avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je suis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; Pollion est mon juge» (2 février); «*Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher les Américains* (Alzire), *corriger Samson, raccommoder l'Indiscret. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. — Je ferai tenir, par la première occasion, l'opéra de Samson; je viens de le lire avec madame du Châtelet, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette, dans le temple de Quinault**). *Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de Samson doit tomber absolument sur Samson, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles:*

Profonds abîmes de la terre &c.

(Acte V, scène I.)

De plus, les deux premiers actes seront très courts, et la terreur théâtrale qui y règne sera, pour la galanterie des deux actes suivants, ce qu'une tempête est à l'égard d'un jour doux qui la suit. Encouragez donc notre Rameau à déployer avec confiance toute la hardiesse de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon âme, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talents» **) (6 février); «*Samson devait partir par cette poste, mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques»* (9 février); «*Pas un mot de Samson aujourd'hui, s'il vous plaît. Tout sera pour*

---

*) On sait que Boileau, surtout dans sa jeunesse, avait écrit contre Quinault et que c'est Voltaire qui a le plus contribué à infirmer ce préjugé défavorable; voici comment s'exprime Voltaire: «*Quinault avait beaucoup d'esprit et un talent tout particulier pour faire des vers bons à être mis en chant*», &c., &c.; pour ce qu'ont dit de Quinault, La Harpe et Palissot, voy. plus haut, page 15 note *), et page 17 note *).

**) Cf., à la page 27, lignes 20 et 21, l'expression de Condorcet: «*le confident de ses ouvrages et de ses projets*».

Alzire» (26 février. Voy. d'autres lettres du 22 décembre 1735, du 16 et du 20 mars 1736, où il est encore parlé de Samson et de son compositeur Rameau). «*Encouragez le divin Orphée-Rameau à imprimer son Samson. Je ne l'avais fait que pour lui; il est juste qu'il en recueille le profit et la gloire*» (5 septembre. Cette lettre n'est pas datée de Cirey, mais Voltaire y était au mois de septembre cette année-là). «*Je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand Rameau. Je ne songe point à sa musique, que je n'aie de tendres retours pour Samson. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'Opéra:*

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi &c.?
(Acte V, scène 1.)

Mais ne pensons plus aux vanités du monde» (6 décembre 1737). Enfin, dans une lettre du 23 avril 1739, encore datée de Cirey et adressée à Thiriot, Voltaire écrit: «*A l'égard d'un opéra, il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de Samson, je veuille en faire un autre. Les premières couches m'ont trop blessé*».

§ 3.

Destinée de l'opéra de Samson.

La destinée de cet opéra de Voltaire fut celle de ses autres tragédies lyriques: le poète ne put réussir à faire jouer publiquement aucune d'elles, ni Samson, la première en date, ni Pandore, qu'il composa étant dans toute sa force, ni les Rois pasteurs, qu'il apporta à Paris lorsqu'il y vint pour la dernière fois, en 1778, et qui n'a été imprimée qu'avec ses œuvres posthumes; quant à celles de ses autres pièces qui ont été mises en musique, la Princesse de Navarre, comédie avec intermèdes, jouée à Versailles le 23 février 1745, et le Temple de la Gloire, opéra-ballet, joué également à Versailles, le 27 novembre de la même année, «elles ont passé avec les fêtes où elles ont été représentées»*).

Pendant toute sa vie Voltaire rêva de drame lyrique, désolé d'être, en dépit de ses triomphes au Théâtre-Français, exclus de la scène de l'Opéra. Il s'adressa, mais inutilement, à toutes les autorités et ne se lassa pas de solliciter, mais en vain: son nom avait le don de réveiller les cabales et — Samson, son cher Samsonet, ne parut jamais sur la scène à Paris. En attendant, son auteur ne cessa jamais de le remanier**); non

*) D'après un auteur, contemporain et protégé de Voltaire, J.-P.-L. La Roche du Maine, M[is] de Luchet (né en 1740), l'opéra de Samson aurait été, en son temps, non seulement représenté, mais encore avec éclat: «*Nous ne parlons ni de Samson, ni du Temple de la Gloire, ni de la Princesse de Navarre, qui dans le tems remplirent leur destinée avec éclat. C'est le sort de ces espèces d'ouvrages; ils brillent un moment & sont ensuite oubliés*»; voy. Luchet, *Hist. litt. de M. de Voltaire*, tome III, Cassel, 1780, page 278.

**) Le même Voltaire qui a dit: «*Malheur à qui ne se corrige pas, soi et ses œuvres; il faut se corriger, eût-on quatre-vingts ans*» et «*Je me corrige tous les jours, moi et mes ouvrages*», ou, une autre fois, avec quelque modification: «*Je corrige tout, excepté moi*», dira p. ex. en parlant de son Mahomet:

seulement c'était sa manière à lui de travailler, mais il la recommandait formellement à d'autres:

«Réprimez, d'une main avare et difficile,
«De ce terrain fécond l'abondance inutile.
«Emondez ces rameaux, confusément épars;
«Ménagez cette sève, elle en sera plus pure.
«Songez que le secret des arts
«Est de corriger la nature»;

«*Je reprends de temps en temps mon coquin de prophète en sous-œuvre . . . Je l'ai retaillé, recoupé, relimé, raboté, rebrodé, le tout, pour vous plaire*» (à Cideville); ou, autre part: «*J'ai mené une vie errante . . .* (mais) *je n'ai pas laissé de reprendre ma lime et mon rabot*». Ou bien: «*Je fais vite, et je corrige longtemps*», et, en termes identiques: «*Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie . . . et même de l'avoir faite prodigieusement vite; ce qui m'obligera à la corriger longtemps*». Il a des expressions comme: «*Dites-moi vos avis, et je corrigerai en huit semaines les fautes de huit jours*» (9 janvier 1739), et, dix ans plus tard (12 août 1749): «*Mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours*». C'est à propos d'une de ces pièces «finies, à la vérité, et non faites» que Collini, son secrétaire pendant cinq ans, raconte, dans le livre intitulé *Mon séjour auprès de Voltaire*, page 232, l'anecdote suivante: Voltaire écrivait à d'Alembert dont il voulait avoir l'opinion sur une sienne tragédie: «*C'est l'ouvrage de six jours*». — D'Alembert lui répondit: «*L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième*». Fontenelle, presque centenaire, dit assez méchamment: »*Voltaire est un auteur bien rare, il fait ses pièces à mesure qu'on les joue*», mot recueilli par Collé dans son *Journal historique*, déjà cité, à la date du 7 février 1750. Etant en train, Collé rapporte en même temps une méchanceté de Piron sur l'ennemi commun:

«*Que vous plaît-il? . . .*
«*Vers, prose, algèbre, opéra, comédie,*
«*Poème épique, histoire, ode ou roman?*
«*Parlez, c'est fait. Vous lui donnez un an;*
«*Vous l'insultez. En trois ou quatre veilles*
. . . .
«*Il refond tout;*»

et, sous la date d'avril de la même année, cette autre épigramme de Piron:

«*Portant envie aux miracles divers*
«*Du grand auteur de la nature humaine,*
«*Il eût voulu refaire l'univers,*
«*Et le refaire, en moins d'une semaine*».

Grimm, enfin, dans sa Correspondance, tome V, cite aussi des vers du même Piron, commençant ainsi:

«*Souvent qui refait, refait pis*», &c.

Et La Harpe de dire sentencieusement: «*Cette manière de faire un poème . . . était un piége pour le talent, sans être une excuse pour l'auteur*» (*Cours de littérature*, Liv. I, Chap. 2, Section première).

Voltaire à Cideville, le 2 mars 1731. Il répétera plus tard, le 18 mars 1736, dans une lettre à Thiriot, ces mêmes vers, avec de légers changements:

«*Le plus bel arbre a besoin de culture.*
«*Emondez-moi ces rameaux trop épars;*
«*Rendez leur sève et plus forte et plus pure.*
«*Il faut toujours, en suivant la nature,*
«*La corriger: c'est le secret des arts*».

***

Quant aux difficultés que rencontra Voltaire, lorsqu'il s'efforçait de faire représenter Samson à l'Opéra, elles lui venaient notamment de la censure, qui ne voulut pas le laisser jouer sur la scène de l'Académie royale de musique, de peur d'y voir profaner un sujet sacré traité par ce blasphémateur. Or la censure théâtrale était en France, dans le cours du dix-huitième siècle, une des grandes préoccupations du pouvoir. C'était une affaire d'Etat (comme on a dit) que l'examen de la plus mince comédie, et on y dépensait plus d'écriture que dans la négociation diplomatique la plus compliquée. Des censeurs au nombre d'une centaine, ou peu s'en faut, travaillaient sous les ordres et pour le compte de la police. Et de la police relevaient alors les pièces dramatiques aussi bien que la sauvegarde de la religion. A la tête de la police se trouvait le lieutenant général de police. Celui-ci siégeait au Châtelet, qui renfermait toutes les juridictions de l'ancienne prévôté de Paris. Dès sa première jeunesse, Voltaire avait attiré sur lui les regards de la police, qui ne le perdra plus de vue, toute sa vie durant. On a de Voltaire une lettre datée du vendredi saint 1718, adressée à l'intendant de police au Châtelet de Paris Marc-René de Voyer d'Argenson*), père des deux condisciples de Voltaire, le futur ministre des affaires étrangères, le marquis d'A. (dont il sera parlé plus loin), et le futur ministre de la guerre, le comte d'A., auquel, en 1751, Diderot et d'Alembert

*) D'Argenson, le sévère et dur destructeur de Port-Royal, s'est fait un grand nom dans l'histoire municipale de Paris, pour avoir tracé les grandes lignes de l'administration de la police de la capitale.

dédièrent l'*Encyclopédie,* et qui, selon Voltaire, «était digne de l'entendre et digne de la protéger». Lorsque pour la seconde fois Voltaire fut mis à la Bastille, ce fut en vertu d'un ordre du roi, expédié de Versailles le 28 mars 1726 et adressé au chef principal de la lieutenance de police d'alors, Hérault*), (ÉD. MOLAND, *Doc. biogr.,* nº XXII). Voltaire eut enfin beaucoup à faire avec un autre lieutenant de police, Berryer**).

***

Souvent, et pendant longtemps, Voltaire, dans ses lettres et dans ses écrits, parle avec amertume des difficultés opposées à la représentation de son Samson. En 1739, il écrit à son ami, le marquis d'Argenson***): «*J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour Rameau, qui probablement n'étaient pas trop bonnes, et qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane: j'ose croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de Rameau. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers qui venaient présenter des armes à Samson, et de p...... qui le retenaient, lequel faisait un effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore*

*) Hérault (cf. plus haut, page 26, note ***) fut, de 1725 à 1739, «Lieutenant général de police de la ville, prévôté et vicomté de Paris». Ce fut Hérault qui réussit finalement à faire saisir le plus fameux des chefs de brigands de l'époque, Cartouche, l'effroi des Parisiens.

) Berryer, lieutenant de police pendant dix ans (1747—1757); comme il était notoirement dévoué à la marquise de Pompadour, l'héroïne des ***Poissonnades,* pour les gens de cour, la Poissarde, aux yeux de la basse populace, il fut nommé M. Beurrier par le peuple, qu'il brutalisait et dont il était haï.

) Voltaire, né la même année que son ami, le marquis d'Argenson, se trompe sans doute, lorsqu'il fait remonter leur liaison jusqu'au-delà de l'année 1709; voy. H. BEAUNE, ***Voltaire au Collége; sa famille — ses études — ses premiers amis. Paris, 1867, page CXXVI. On a de d'Argenson un jugement littéraire, écrit en 1736, sur son ami d'enfance, Voltaire, dans les ***Loisirs d'un ministre, ou Essais dans le goût de ceux de Montaigne: Composés en 1736, par l'Auteur des Considérations sur le Gouvernement de la France.*** Ces ***Essais,*** publiés, sans nom d'éditeur, par le fils de d'Argenson, M. de Paulmy, furent imprimés pour la première fois en 1785, non pas à Amsterdam, comme le porte l'intitulé, mais à Paris, et tirés à un très petit nombre d'exemplaires, non mis dans le commerce; réimpression de 1787, tome second, vers la fin.

cette guenille» *). Dans la première édition du Samson de Voltaire, parue en 1745 à Amsterdam, cet opéra est précédé de la préface suivante: «*Cet opéra qu'on donne au public, avait été mis en musique, il y a quelques années, par un homme reconnu pour un des plus habiles musiciens de l'Europe. Des intrigues qui s'opposent quelquefois au progrès des arts, comme à toutes les autres entreprises, privèrent Paris de cette musique. On publie le poème dénué de son plus grand charme, et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre un peu différent du genre ordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu &c*». Dans les éditions qui suivirent, p. ex. celle de 1757, celle de 1768 in-4°, celle de Gotha, &c., &c., on trouve en tête de Samson une nouvelle préface, qui, selon BENGESCO, est certainement de Voltaire, et qui, en effet, figure dans un recueil intitulé: *Monsieur de Voltaire peint par lui-même, ou Lettres de cet écrivain, dans lesquelles on verra l'Histoire de sa vie, de ses ouvrages, de ses querelles,* Lausanne 1766, pet. in-12 **), Lettre *XXIII*, pages 52 et suiv. Voici le commencement de cette lettre-préface: «*Monsieur Rameau, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers 1732. On était prêt de le jouer, lorsque la même cabale qui depuis fit suspendre les représentations de Mahomet ou du Fanatisme, empêcha qu'on ne représentât l'opéra de Samson. Et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la Comédie italienne, et que Samson y fît des miracles conjointement avec Arlequin, on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'Académie de musique &c.*» Dans un article de Voltaire sur Voltaire, inséré dans le *Dictionnaire des théâtres de Paris,* des frères PARFAICT, et qui a dû être rédigé vers 1755, on lit: «*Samson avait été mis en musique par M. Rameau. Des considérations particulières empêchèrent qu'on ne le représentât*».

---

*) Cette lettre de Voltaire est datée de *Béringhen* (Beeringen, dans le nord-est de la Belgique), *1739, 4 juin;* la réponse du marquis, datée de *Paris, ce 20 juin 1739,* a été publiée dans les *Mémoires* du marquis d'Argenson, tome IV, pages 359—362; *Correspondance, Lettre IX (Bibl. elzev.,* 1858). Elle commence ainsi: «*J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 4 de ce mois, datée de Beringhem, qui doit être un joli désert . . .»;* il n'est pas parlé de Samson dans la suite de la lettre.

**) Ouvrage composé par un compilateur resté anonyme.

Une dizaine d'années plus tard, dans son *Dictionnaire philosophique,* art. *Samson,* Voltaire trouve l'occasion de revenir encore sur son opéra: «*Une comédie de Samson fut jouée longtemps en Italie. On en donna une traduction à Paris en 1717; on la représenta sur le théâtre français de la comédie prétendue italienne . . . Dans cette pièce sublime, Arlequin valet de Samson se battait contre un coq d'Inde, tandis que son maître emportait les portes de la ville de Gaza sur ses épaules**). *En 1732 on voulut représenter à l'Opéra de Paris une tragédie de Samson mise en musique par le célèbre Rameau, mais on ne le permit pas. Il n'y avait ni Arlequin, ni coq d'Inde, la chose parut trop sérieuse: on était bien aise d'ailleurs de mortifier Rameau qui avait de grands talents. Cependant on joua dans ce temps-là l'opéra de Jephté***), *tiré de l'ancien testament, et la comédie de l'Enfant prodigue, tiré du nouveau*»***). En 1768, Voltaire parle encore, vers le milieu et vers la fin du mois de janvier, dans différentes lettres, de Samson, qui fut interdit par scrupules religieux, à cause du sujet, tiré de la Bible: «*Savez-vous bien que Rameau avait fait une musique délicieuse sur ce Samson. Il y avait du terrible et du gracieux. Il en a mis une partie dans l'acte des Incas, dans Castor et Pollux, dans Zoroastre*».

*
* *

*) C'est avec la même ironie sinon avec les mêmes mots, que l'interdiction de Samson est racontée par l'abbé du Vernet, dans sa *Vie de Voltaire,* Chap VII: *Années de 1728 à 1730, Éd.* de Genève, 1786, pages 79, 80; *Éd.* s. l., 1787, page 60; *Éd.* de Paris, an V (1797), page 82; «*Ce fut encore vers ce même temps que Voltaire fit l'opéra de Samson, l'un des plus insignes personnages d'entre les Juifs nos ancêtres en J. C. Rameau le mit en musique. Le lieutenant-général Héraut n'en voulut pas permettre la représentation; mais il permit aux bouffons Italiens de jouer sur leur théâtre le même sujet, et tout Paris courut applaudir une farce dont le héros était le fort Samson se battant contre un coq d'Inde*».

**) *Jephté,* tragédie-opéra de l'abbé Pellegrin (voir plus haut, page 27 ligne 25), jouée le 28 février 1732.

***) Dans le même article, Voltaire parle aussi du Samson agoniste, de Milton. Ce poème dramatique a servi de canevas à Haendel, pour son oratorio, mais Voltaire, pour son opéra, n'a rien emprunté au poète anglais, contrairement à ce qu'on prétend dans une édition du *Théâtre complet de Voltaire,* Paris, Laplace, Sanchez, et Cie, éditeurs. 1874, page XIII: «*L'opéra de Samson, que Voltaire fit à Cirey, . . . est, un peu arrangé, le Samson de Milton. Voltaire en fut, là, pour son emprunt: le pauvre opéra ne parvint pas à être joué*».

Le malchanceux opéra de Samson ne parvint donc pas à être jamais joué publiquement. Mais il a été exécuté sur l'un — et peut-être bien sur plusieurs — des théâtres particuliers dont, en ce temps-là, avant sa fugue à Postdam en juin 1750, Voltaire pouvait disposer, soit à Paris, soit hors de la capitale, pour essayer ses productions théâtrales. Dans une lettre de Cirey, écrite le 1er décembre 1735 à M. Berger*), Voltaire dit: «*Au nom de Rameau, ma froide veine se réchauffe, monsieur. Vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de Carignan***) . . .»; et dans une autre lettre, sans date***), mais écrite à Cirey, et adressée au même Berger, Voltaire lui demande la protection du prince de C., précisément pour Samson.

*
* *

Quant à savoir si positivement cet opéra a été joué chez La Popelinière, l'opulent fermier général dont «la maison devint un séjour enchanteur de plaisirs continuels, avec un *crescendo* notable de brillantes folies», cela paraît au moins assez vraisemblable d'après tout ce que les historiens de la musique française de l'époque nous font connaître sur les relations du compositeur Rameau et du dilettante La Popelinière; cf. p. ex.

---

*) Berger, amateur et marchand de tableaux, qui devint secrétaire du prince de Carignan. Il fut, pendant plus de dix ans, correspondant littéraire de Voltaire, qui, en 1736, s'exprime ainsi sur lui: «*Ce M. Berger est un homme que j'aime et que j'estime infiniment . . . c'est un des meilleurs juges que nous ayons en fait de beaux arts*». Dans la Collection Cayrol, VI: *Correspondants de Voltaire* (Bibl. Nat., ms. fr. 12900), il y a des lettres autographes de Berger, une entre autres moitié en vers, moitié en prose, et datée de *Paris, ce 17 fev. 1738;* voy. *s. v.* B, *folios* 152—154.

**) Le prince de Carignan, Victor-Amédée de Savoie, avait depuis 1723 un haut commandement au service de la France.

***) Aucune des collections de *Lettres de Voltaire* ne s'accorde quant à la date de celle dont il est ici question. On la crut de 1732, de 1733, de 1734, et, dans le premier en date de ces recueils, elle est classée en 1736: *Lettres secrettes de Mr. de Voltaire. Publiées par Mr. L. B.* (lisez, non: LA BAUMELLE, mais: J.-B.-René ROBINET), Genève 1765, in-12, pages 28 et suiv. C'est la publication de ce volume qui a arraché à Voltaire l'épigramme suivante:

«*Voici donc mes lettres secrettes,*
«*Si secrettes que pour lecteur*
«*Elles n'ont que leur imprimeur,*
«*Et ces Messieurs qui les ont faites*».

CASTIL-BLAZE, *Théâtres lyriques de Paris . . . De 1645 à 1855;* tome I: *Deuxième époque, IV: Rameau, De 1730 à 1745;* F.-J. FÉTIS, *Biographie universelle des Musiciens,* tome VII[2], page 169, col. 1 & 2; D. DENNE-BARON, dans la *Nouvelle Biographie générale, s. v.* La Popelinière, et *id. ib., s. v.* **Rameau;** enfin Ed. BERNSDORF, *Neues Universal-Lexikon der Tonkunst,* tome III, page 277. Les trois derniers auteurs*) sont même unanimes à affirmer, mais sans en donner de preuves quelconques, que «*Samson fut essayé chez le fermier général et plut beaucoup à ceux qui l'entendirent*», qu'«*il fut entendu et applaudi chez le fermier général*» ou que „*Rameau führte dies Werk mit Beifall in La Popelinière's Hause auf*"**).

***

On peut se prononcer plus pertinemment et sur la date, et sur le lieu d'une autre répétition de Samson, puisqu'on

*) Ces mêmes trois auteurs sont également unanimes à dire que c'est Thuret, ancien capitaine au régiment de Picardie, alors directeur de l'Académie royale de musique, qui, peu séduit par un sujet de la Bible, refusa l'œuvre de Voltaire et de Rameau. Ce directeur de l'Opéra, à la conscience si scrupuleuse, était en même temps l'entrepreneur de deux maisons de jeu, «érigées en académies du hasard», pour chacune desquelles il dépensa dix mille livres par mois, et était en outre intéressé pour six parts en deux autres banques particulières de même nature.

) On ne nous dit pas à quelle époque Samson rencontra ce succès chez le célèbre financier, ni non plus, si cette représentation a eu lieu dans la belle maison de Passy (voy. plus haut, page 33 note *), ou bien dans la splendide demeure qu'il occupait à Paris, rue de Richelieu, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Comme cette dernière maison avait alors vue sur le jardin du Palais royal — et jusqu'à la construction, en 1784, des galeries actuelles — elle fut appelée par Voltaire «l'hôtel du Palais royal». Dans ses murs se trouvait la fameuse plaque de cheminée qui s'interposait seule, et peu solidement, entre la chambre de la belle actrice (pour Voltaire, «la muse») Deshayes, devenue madame de La Popelinière, et l'hôtel voisin, et cette plaque tournante, pour en parler ici, fait le fond d'une anecdote connue alors partout, et qui donna sujet à un des rares mots lestes et parfumés échappés à Louis XV, ordinairement si chiche de paroles: le roi étant allé passer deux jours à un petit château appartenant à la marquise de Pompadour, elle demanda en grâce que le maréchal duc de Richelieu ne fût pas de la partie, quoiqu'étant premier gentilhomme d'année. Le roi lui répondit: «*Vous ne connaissez pas M. de Richelieu; si vous le chassez par la porte, il reviendra par la cheminée*».

possède une lettre*) datée de Cirey, 23 octobre 1734, et adressée au mathématicien et philosophe **Maupertuis**, dans laquelle la savante marquise raconte comment, pendant un voyage qu'elle venait de faire à Paris, elle eut la chance d'assister, chez M. **Fagon****), à une répétition de l'opéra de son ami: «*rameau m'a fait la galanterie de me faire auertir d'une repetition de samson qui s'est faite che's m. fagon, Cest a vs a qui ie la dois, et en verite' ma reconnoissance est proportione'e au plaisir qu'elle m'a fait et c'est beaucoup dire, il y a vne ouuerture, vne chaconne, des airs de violon, vn troisieme et vn cinquieme acte admirables si voltaire ns est rendu cet hiuer il ns donnera vn opera et vne tragedie, il me mande qu'il a racomode' lopera et fait de* (feuillet 33) *dalila vne tres honnete personne*». (Cf., à la page 29, la lettre du 17 déc. 1735).

La célèbre amie de Voltaire annonce, vers la même époque, à d'autres correspondants, p. ex. au duc de Richelieu, la représentation, qu'elle espère prochaine, de ce même opéra.

***

Il n'est pas du tout impossible qu'à Cirey, sur le petit théâtre du château, dont les décors étaient en colonnades avec des caisses d'orangers entre les colonnes, la châtelaine elle-même, qui était excellente musicienne, ait chanté «de sa voix divine» l'opéra qui nous occupe; on serait tenté de le croire en lisant ce que dit son amie, madame de **Grafigny**, dans le très intéressant livre *Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet, pendant un séjour de six mois à Cirey*, Paris 1820, p. ex. sous la date du lundi gras 1739: «*Après souper, madame du C. chantera un opéra entier*»; ajoutons que, quelques semaines plus tôt, le samedi 31 janvier, l'auteur avait incidemment parlé de Samson.

***

*) Bibl. Nat., ms. fr. 12269: *Lettres de la Mise du Châtelet à M. de Maupertuis* (1734—1741). Originaux. Papier, *in-quarto;* feuillets 32, 33.

**) Ce n'est pas le «célèbre médecin», comme le prétend l'éditeur des Lettres de Mme du Châtelet à Maupertuis, mais son fils, qui fut successivement maître des requêtes, intendant des finances et conseiller d'Etat (Desnoiresterres). Le marquis d'Argenson, dans ses *Mémoires*, nomme souvent et e père, premier médecin du roi, et le fils, son collègue au conseil d'Etat, «homme de petit esprit et grand adorateur des formes».

De même qu'à Versailles madame de Pompadour déployait ses talents et ses grâces sur le théâtre des Petits Appartements*) devant le roi qui n'aimait pas à paraître en public, de même madame du Châtelet se montrait, sur les planches, aussi bonne actrice que bonne musicienne, et non seulement à Cirey, mais aussi à Sceaux, devant la duchesse du Maine et à Lunéville, devant le roi Stanislas. Nous savons par le témoignage de Longchamp, attaché alors au service de Voltaire, qu'en 1747, certaine nuit d'octobre, Voltaire et madame du Châtelet, qui venait de perdre au jeu de la reine, à Fontainebleau, 84,000 Livres, quittèrent précipitamment la cour, et qu'ils trouvèrent un refuge chez la duchesse du Maine, à Sceaux. Là, ils passèrent quelques semaines qui «parurent s'écouler aussi vite qu'un songe de féerie», ne s'occupant d'autre chose, dans ce château, qu'à imaginer des fêtes pour la petite-fille du grand Condé; madame du Châtelet s'acquitta parfaitement de ses rôles dans différents opéras, et il est dit expressément que, parmi ces opéras, on vit quelques actes détachés de M. Rameau. L'année suivante, dès le mois de février, Voltaire et son amie se trouvaient à Lunéville, où, aux côtés de *la divine Emilie,* des seigneurs et des dames de la cour du roi Stanislas jouèrent également des opéras, et peut-être, entre autres, notre Samson**).

*
* *

Lorsque, de retour à Paris vers la fin de 1749, après la mort de madame du Châtelet, Voltaire s'était décidé à *avoir le courage,* comme il dit, de garder pour son compte la maison***) qu'il avait déjà occupée par moitié avec les du Châtelet, son premier soin fut de faire construire, au deuxième étage, une salle de spectacle et d'y dresser un petit théâtre, où, pendant

*) Le vendredi 6 mars 1750, p. ex., on joua, sur cette scène des Cabinets du Roi, Alzire, avec la marquise de Pompadour dans le rôle principal. Voltaire y assistait.

**) Voy. Raoul Dargental (= Melvil Bloncourt), *Hist. compl. de la vie de Voltaire,* pages extraites des œuvres de ses principaux biographes; Paris-Neuchâtel-Genève, 1878; chapitres XXVIII et XXX.

***) Cette maison, qui «avait servi de pied-à-terre aux divinités de Cirey», était située dans la rue Traversière, aujourd'hui rue Molière; voy. la reproduction du Plan de Turgot: *Paris 1730,* dans Paul Lacroix, *XVIII[e] siècle, Institutions, Usages et Costumes,* 1875, en regard de la page 326.

quelques mois, il joua chaque semaine avec sa nièce*) et des amis, devant une centaine de personnes, plusieurs de ses pièces, comme Mahomet, Catilina &c. L'abbé Raynal, dans ses *Nouvelles littéraires***), parle, en témoin sans doute, de l'inauguration de ce théâtre; l'opéra ne paraît toutefois pas avoir été du ressort de la petite troupe.

*
* *

Si donc, jusqu'à la mort de son auteur, Samson avait été représenté uniquement en des solennités privées, il restait à cette œuvre, pour accomplir sa destinée, à illustrer la grandiose cérémonie de la translation des cendres de Voltaire au Panthéon, en 1791. Le *Moniteur* du 13 juillet de cette année en parle dans les termes suivants: «*Dimanche, 10 de ce mois, M. le procureur-syndic du département et une députation du corps municipal se sont rendus, savoir, le procureur-syndic aux limites du département, et la députation de la municipalité à la barrière de Charenton, pour recevoir le corps de Voltaire. Un char de forme antique portait le sarcophage dans lequel était contenu le cercueil . . . Plusieurs députations, tant de la garde nationale que des sociétés patriotiques, formaient un cortège nombreux et ont conduit le corps sur les ruines de la Bastille. On avait élevé une plate-forme sur l'emplacement qu'occupait la tour dans laquelle Voltaire fut renfermé: son cercueil, avant d'y être déposé, a été montré à la foule innombrable des spectateurs qui l'environnaient, et les plus vifs applaudissements ont succédé à un religieux silence . . . Le cortège a suivi les boulevards depuis l'emplacement de la Bastille, et s'est arrêté vis-à-vis l'Opéra* (l'Opéra était alors, depuis dix ans, au *Théâtre de la Porte-Saint-Martin*). *Le buste*

---

*) Madame Denis, depuis 1744 veuve d'un commissaire des guerres. „*Klein, rund, beweglich, eitel und geschwätzig, in allen Künsten herumdilettierend, war Madame Denis ein Durchschnittsweiblein*" (Dr. Kaethe Schirmacher). Ecoutons maintenant madame d'Epinay: «*La nièce de Voltaire est à mourir de rire; c'est une petite grosse femme, toute ronde, femme comme on ne l'est point, laide et bonne*» *&c, &c.* La dame n'était pas dépourvue de prétentions littéraires; pour occuper ses loisirs, elle avait ébauché une tragédie d'*Alceste;* voir Lucien Perey (= Lucie Herpin) et Gaston Maugras, *La Vie intime de Voltaire &c.*, Paris, 1885, pages 69; 141.

**) *Éd.* M. Tourneux, I, 1877, pages 436 et suiv.

de Voltaire ornait le frontispice du bâtiment; des festons et des guirlandes de fleurs entouraient des médaillons sur lesquels on lisait: Pandore, le Temple de la Gloire, Samson . . . On a fait une autre station devant le Théâtre de la Nation (aujourd'hui l'*Odéon*) . . . *On exécuta devant ce théâtre un chœur de l'opéra de Samson. Après cette station le cortège s'est remis en marche, et est arrivé au Panthéon à dix heures . . .*»

Ce même cortège s'arrêta également devant les Tuileries, et l'on y chanta le chœur final du premier acte de Samson, mis en musique par Gossec*):

Peuple, éveille-toi, romps tes fers &c. **).

---

*) Gossec, le protégé de La Popelinière, dont il a été question plus haut. Cf. page 33, ligne 19 d'en bas.

**) D'après MOLAND, *Éd. Garnier,* III, 1877, page 15, la note; I, 1883, pages 484 et suiv. Peut-être trouve-t-on de plus amples renseignements dans une publication intitulée: *Détails exacts et circonstanciés . . . relatifs à la fête de Voltaire,* extrait de la *Chronique de Paris,* 1791.

§ 4.

Les plus anciennes éditions de Samson
et
les deux copies manuscrites — plus anciennes encore — de la Bibliothèque Royale de Stockholm.

A. *Les éditions.*

Le Samson de Voltaire fut publié pour la première fois à l'étranger. Sur les trente éditions des *Œuvres complètes* de Voltaire qui, à partir de 1728, furent données soit en France, soit hors de France, du vivant même de l'auteur (et dont tout au plus une dizaine a paru avec sa participation), plusieurs ont été, dès 1732, imprimées à Amsterdam, chez ETIENNE LEDET & C^ie^. Chez eux parut, en 1738 et 1739, une édition de quatre volumes à laquelle Voltaire, à en juger d'après sa correspondance avec Thiriot et avec d'Argental, non seulement consentit, mais à laquelle il concourut; c'est dans un sixième *) tome, ajouté à ce

*) BENGESCO, dans son admirable Bibliographie voltairienne, tome I, 1882, *Préface*, page XIV, après avoir parlé des quatre volumes de l'édition d'Amsterdam, 1738 et 1739, ajoute: «*Un tome VI^e^ (nous croyons qu'il faut lire V^e^) parut en 1745*», et, plus loin dans la même Bibliographie, tome IV, 1890, page 10, il s'exprime ainsi: «*Il ne nous a pas été donné de rencontrer ni ... ni le V^e^ volume de 1744. Mais nous possédons le tome VI^e^, daté de 1745*». Cet exemplaire du tome VI, 1745, est actuellement à la Bibliothèque Nationale de Paris, sous la cote: Z — Bengesco 469. Quant à l'«introuvable» tome V, 1744, il existe; un exemplaire se trouve à Stockholm, dans la Bibliothèque Royale, et un autre presque identique, à Upsal, dans la Bibliothèque de l'Université, où il n'est entré qu'en 1900. Ce tome V est composé de la manière suivante: titre (1 feuillet); table: «PIECES *Contenues dans le Tome V*» (1 feuillet); L'Enfant prodigue, A Amsterdam, Chez JACQUES DESBORDES, 1738; de 3 ff. et 104 pp., (exemplaire de la bibliothèque de Stockholm; exemplaire de la bibliothèque d'Upsal: A Amsterdam, Chez ETIENNE LEDET & C^ie^, 1738; de VI et 135 pp.); Mahomet, A Amsterdam & Leipsig, Chez

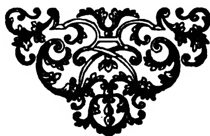
recueil et édité en 1745, que se trouve pour la première fois imprimé, pages 1 à 54, son Samson. Voltaire écrivit, à propos de cette édition, dans une lettre à Frédéric de Prusse, le 22 septembre 1746: «*Celle* (l'édition) *des Ledet est une des plus mauvaises; et surtout leur sixième volume serait punissable si on savait, en Hollande, punir la licence des libraires*»; et, le 15 juin 1747, il écrivit à son éditeur GEORGES-CONRAD WALTHER, à Dresde: «*Gardez-vous bien de suivre l'édition débitée sous le nom de Nourse, à Londres, celle qui est intitulée de Genève* *), *et surtout celles de Ledet et d'Arckstée & Merkus, à Amsterdam; ces dernières sont la honte de la librairie*».

***

ARKSTE'E et MERKUS, 1745; de 12 ff. et 112 pp., (exemplaire de Stockholm; exemplaire d' Upsal: A Amsterdam, Chez ETIENNE LEDET & C^ie^, 1745; de 12 ff. et 112 pp.); enfin Mérope, A Amsterdam, Chez ETIENNE LEDET & C^ie^, 1744; de XXII et 99 pp., dans les deux exemplaires.

Dans les deux exemplaires, le titre est ainsi conçu:

OEUVRES
DE
M^R DE VOLTAIRE
NOUVELLE EDITION,
Revue, corrigée & considérablement augmentée,
avec des Figures en Tailles-douces.
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE LEDET & Compagnie.
MDCCXLIV.

La vignette de ce frontispice est une copie réduite de l'original.

*) Cette opinion plutôt défavorable de Voltaire ne l'avait pas empêché de faire don d'un exemplaire de cette édition de Genève 1742, où il a inscrit la dédicace suivante:

A son altesse royale madame la princesse Ulric:

«*L'esprit et la beauté reçoivent mon hommage.*
«*Ah, si j'avais écrit au pied de leur autel,*
«*De vivre auprès de vous si j'eusse eu l'avantage,*

Quant à l'édition de Londres 1746 (faite à Trévoux), que mentionne ici Voltaire, et dont l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale porte la cote Z — Beuchot 8, elle contient Samson, au tome V, pages 251 à 297.

*
* *

L'édition suivante la plus rapprochée en date, des *Œuvres* de Voltaire, et contenant son Samson (tome III, pages 273 à 320), est celle de 1748, connue sous le nom d'édition de Dresde. Bientôt après son apparition, elle fut mise à l'index à Rome. Elle a été publiée avec la participation de Voltaire, par WALTHER ci-dessus nommé. L'auteur, dans une lettre du 19 septembre 1750, à l'éditeur, lui adresse la demande que voici: «*Je vous envoie trois exemplaires de ces feuilles nouvelles que*

«*Vous auriez embelli l'ouvrage,*
«*Et rendu l'auteur immortel*».

On sait qu'à la cour de Potsdam, Voltaire jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, et qu'il adressait des vers aux princesses. Un jour, au mois de novembre 1743, on lui avait demandé une déclaration en vers où le mot «amour» ne se trouvât point. Le poète alors rima pour la princesse Ulrique les vers suivants:

«*Souvent un peu de vérité*
«*Se mêle au plus grossier mensonge;*
«*Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,*
«*Au rang des rois j'étais monté;*
«*Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!*
«*Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté:*
«*Je n'ai perdu que mon empire*».

Voici maintenant une méchante parodie de ce joli madrigal, rapportée dans: VOLTARIANA, *ou Eloges amphigouriques de Fr. Marie Arrouet* (sic!) ... *discutés et décidés Pour sa réception à l'Académie Française,* A Paris 1748, pages 163 et suiv.

«Oui, c'est la pure ... *vérité,*
«Le contraire serait ... *mensonge,*
«V*** en veille comme en ... *songe*
«Au rang des rois se croit ... *monté.*
«Personne, à mon avis, ne peut y contre ... *dire.*
«A ce grand Roi des Fous rien ne doit être ... *ôté,*
«On lui laisse tout son ... *empire*».

j'ai fait imprimer . . . Je vous prie de vouloir bien faire relier *) *trois exemplaires complets avec ces additions . . . Vous me tiendrez ces trois exemplaires prêts, et vous me les enverrez à la fin d'octobre, à Berlin, par les chariots de poste*». L'un de ces exemplaires fut offert à Frédéric le Grand, l'autre envoyé à sa sœur, la princesse «Ulric» **), devenue reine de Suède le 25 mars 1751. L'envoi de l'exemplaire destiné à la reine était accompagné d'une lettre de Voltaire, datée de Potsdam, le 22 avril 1751, dans laquelle il dit: «. . . . *Souffrez qu'au moins je présente un tribut à Votre Majesté. C'est un recueil qu'on s'est avisé d'imprimer à Dresde, et dont j'ai corrigé toutes les fautes à la main; il est rempli d'additions* ***) *et de changements. Il n'y a au monde que deux exemplaires ainsi corrigés, l'un pour un héros digne d'être votre frère, l'autre pour son auguste sœur. C'est par cette rareté seule que cet ouvrage mérite peut-être d'être honoré d'une place dans la bibliothèque de Votre Majesté*» †).

*
* *

*) Voy. la reproduction d'un des plats de la reliure en question, en regard de cette page.

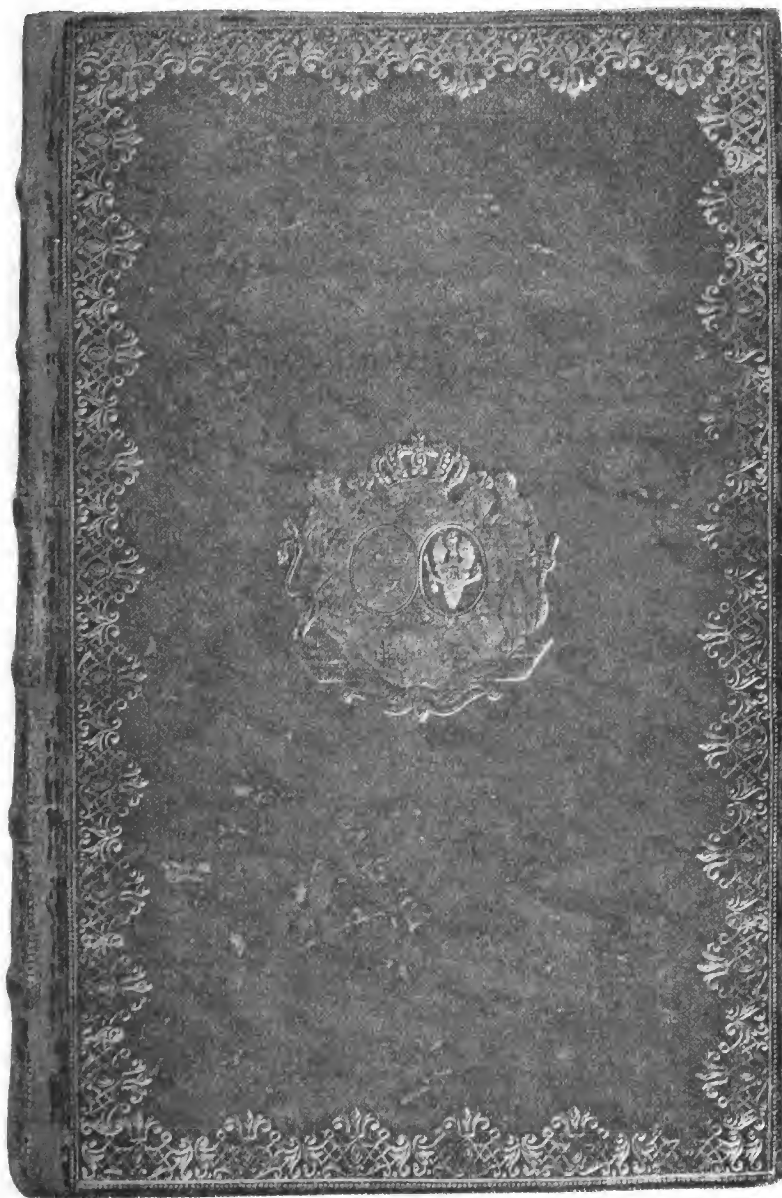
**) Quant au nom *Ulric*, voy. les vers de Voltaire, écrits en octobre 1743, et qui commencent ainsi:

«*Je n'aurais jamais cru que . . .*
(«*Cette sœur du grand Frédéric)*
«*Eût un nom qui finit en* — ic *&c.*»

dans *VOLTARIANA INEDITA aus den königlichen Archiven zu Berlin hrsg. von* W. MANGOLD, Berlin 1901, pages 6 et 45.

***) On a joint ci-après, page 54, la reproduction d'une des pages imprimées de Samson, savoir de la page 289 du tome III de l'édition de Dresde, se trouvant à Stockholm et portant des additions et des changements faits de la propre main de Voltaire. De ces corrections autographes de l'auteur il a été tenu compte, depuis, dans toutes les éditions postérieures des mêmes œuvres.

†) Cette lettre a été publiée par Victor ADVIELLE, *Voltaire, Lettres et poésies inédites, adressées à la reine de Prusse, à la princesse Ulrique, à la margrave de Bareuth. Publiées d'après les originaux de la Bibliothèque Royale de Stockholm*. Paris, Cabinet du Bibliophile, N° XIII; imprimé — en 350 exemplaires numérotés — par D. JOUAUST, septembre 1872. L'original de cette lettre de Voltaire se trouve parmi les collections manuscrites de la princesse-reine Louise-Ulrique (lettres autographes de Grimm, Helvétius, Marmontel, Maupertuis &c.) à la Bibl. Roy. de Stockholm (anc. *N° 47* du catalogue de la bibliothèque de Drottningholm).



OPERA.

089

Je commence à reconnaitre
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe Maitre,
~~Je ne prétends plus l'irriter;~~
mes Dieux longtems vainqueurs commencent à ceder,
~~Mais j'adore mes Dieux, je les dois conſulter;~~
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

c'est à la sienne à commander.
~~C'eſt au mien de parler; crains ſon bras, crains ſa foudre:~~
il nous avoit punis, il s'arme de sa foudre,
~~Avant que le Soleil deſcende à ſon couchant,~~
à tes vieux infernaux va porter ton effroi.
~~Obéis à la voix de mon Maître ſuprême,~~
pour la derniere fois peut etre tu contemples
~~Va conſulter tes Dieux; mais en les conſultant,~~
et ton trone et leurs temples,
~~Tremble pour eux & pour toi-même.~~
tremble pour eux et pour toi

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

SCENE III.

SAMSON, CHOEUR D'ISRAELITES.

SAMSON.

Vous que le Ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux Palais des Tirans;
Sonnez trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce Héros, l'arbitre des combats:
Il eſt le ſeul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avèc les ſoldats.

 Il va

A partir du milieu du siècle, le texte de notre opéra fut imprimé d'année en année. En 1750 parut, dans un *in-octavo* de soixante-quatorze pages, *Samson, tragédie lyrique par M. Arouet de Voltaire,* Paris, Le Mercier et Lambert, pages 1 à 54. La même année, Samson fut réimprimé à la suite de la première édition d'Oreste (avec privilège du 19 mars 1750), Paris, Le Mercier et Lambert, in-8°, pages 105 à 156. Cette publication est annoncée par Clément, dans ses *Années littéraires ou Lettres sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années 1748, 1749, 1750, 1751 & 1752,* Berlin, tome I, page 310, en ces termes, dans une lettre datée du 15 juin 1750: «*Je trouve à mon retour bien des nouveautés dont il faudra vous rendre compte; je commence, comme de raison, par Mr. de Voltaire; vous allez être en état de juger de son Oreste, il est imprimé. Le volume qui le renferme est enrichi d'une Epître à Mde. la Duchesse du Maine, de l'Opéra de Samson, de deux nouveaux chapitres sur . . . &c.*»

*
* *

L'année suivante, nous retrouvons notre Samson dans les *Œuvres* de Voltaire, pet. in-8°, tome VII, s. l. (chez Lambert*), à Paris), 1751, pages 195 à 239.

*
* *

En 1752, Samson parut de nouveau chez Georges-Conrad Walther, à Dresde, dans les *Œuvres* de V., in-12, tome IV, pages 145 à 180.

*
* *

En 1753, c'est dans *Le Théâtre de M. de Voltaire, nouv. éd. qui contient un recueil complet de toutes les pièces de théâtre que l'auteur a données jusqu'ici*, Amsterdam, Fr.-Canut Richoff, in-16, que nous retrouverons notre opéra. La Bibliothèque Nationale ne possède que le tome IV (coté Y—5545+L) de cette édition; il contient en premier lieu Samson.

* *
*

*) Le libraire Lambert était fils de Voltaire.

Point n'est besoin, semble-t-il, de pousser plus loin cette énumération des plus anciennes éditions de Samson. Dans la *Préface* de l'édition suivante: *Collection complette des Œuvres de Mr. de Voltaire,* s. l. (Genève, chez Cramer), 1756 (réimpression 1757), in-8°, tome I, pages I à VI, il est dit: «*On ne cesse depuis quarante ans d'imprimer & de défigurer les Ouvrages de Monsieur de Voltaire. Plus le Public a montré de goût pour tout ce qui est sorti de la plume de cet homme célèbre, & plus il a dû se révolter contre cette foule d'Editions fautives & incomplettes, faites contre le gré, ou sans l'aveu de l'Auteur. Il était tems enfin d'en présenter une que Monsieur de Voltaire reconnût autentiquement pour le Recueil complet de ses véritables ouvrages*». Les Cramer parlent encore de leur édition dans un *Avis,* s. l. n. d., in-8°, de 7 pages (Bibl. Nat., Z—2284, Zd. 2538—4): «*Cette édition peut être regardée comme la seule qui ait jamais été faite des ouvrages de M. de Voltaire. Toutes celles qu'on a données jusqu'à présent sont à la fois fautives et incomplètes; de plus celle-ci a par-dessus toutes les autres le mérite infini d'avoir été faite sous les yeux de l'auteur qui a pris la peine de la corriger et de l'arranger lui-même*». Et dans sa *Vie de Voltaire,* 1789, pages 90, 91, Condorcet affirme: «*En 1757 parut la première édition de ses œuvres vraiement faite sous ses yeux. Il avait tout revu avec* (page 91) *une attention sévère, fait un choix éclairé, mais rigoureux, parmi le grand nombre de pièces fugitives échappées à sa plume, et y avait ajouté . . . &c.*». Dans cette édition, Samson se trouve au tome VII, pages 359 à 404*).

B. *Les deux copies manuscrites.*

Les deux manuscrits de Samson se trouvent actuellement à la Bibliothèque Royale de Stockholm, sous les cotes *LVI—307* et *C—VII.* Le premier a appartenu au comte C.-G. Tessin,

*) A Paris, à la Bibliothèque Nationale, existe, sous la cote Z — Beuchot 797 (anc. ACQ. 51267, COLL. BEUCHOT), une petite plaquette de format *in-douze,* s. l. n. d., intitulée: SAMSON, *OPÉRA.* Nous croyons avoir trouvé que cette plaquette n'est autre chose qu'une coupure du tome VIII, pages 121 à 158, de l'édition de Neufchâtel, 1783 (cotée, à la Bibl. Nat., Inventaire Z — 24804).

dont la signature autographe se trouve écrite au bas du titre (cf. plus haut, à la page 4, la reproduction du titre du manuscrit de Tessin). Le comte T. a pu acquérir, ou même faire faire, la copie qui porte sa signature, lorsqu'il séjourna à Paris, de 1739 à 1742, en mission spéciale pour négocier l'aide de la France dans la guerre que préparait alors la Suède contre la Russie. Plus tard, son manuscrit entra*) dans la bibliothèque du château royal de Drottningholm, laquelle est maintenant incorporée à la Bibliothèque de Stockholm. L'autre manuscrit a également appartenu à un grand seigneur suédois, Claës Ekeblad, comte de Stola, baron et seigneur de Lindholmen et Mariædal &c., et a certainement été exécuté pour lui, puisque ses armoiries (des «armes parlantes», *une feuille de chêne*), surmontées d'une couronne comtale, ont été à différentes reprises dessinées dans son manuscrit (cf. plus haut, pages 7 et 12; à la page 3, on trouve la reproduction du titre du manuscrit d'Ekeblad). Le comte E., après le comte Tessin**), fut envoyé à Paris, par son gouvernement, en 1742, et c'est cette année même que fut faite la copie qui porte ses armoiries, ainsi qu'en témoigne l'inscription intercalée dans le bas de l'encadrement du titre. Cette inscription ne donne pas seulement la date de 1742, mais aussi le nom de l'artiste qui a dessiné les ornements de cette belle

*) Sous la cote *X—3—C, N° 1.*

**) On rencontre souvent, dans les périodiques de l'époque, les noms de ces deux comtes suédois, Tessin et Ekeblad. Ainsi, dans le *Mercure historique et politique,* La Haye, sous la date de février 1747, sont mentionnées à la même page, tome CXXII, p. 181, *le comte de Tessin* et *le comte Nicolas* (sic!) *Eckelsad, Sénateur, Conseiller de la Chancellerie & ci-devant Ministre du Roi en France*; cf. tome CXXIV, page 200. En 1748, tome CXXIV, à la page 538, on voit nos deux comtes nommés, en même temps, Chevaliers de l'Ordre Séraphique. Cf. tomes CXXVI, page 504, et CXXVII, page 412. Dans le tome CXI, page 199, on nous informe que la Comtesse de Tessin (qui était née comtesse Ulrique-Louise Sparre) a quitté Paris pour retourner à Stockholm, et dans le tome CXXVI, pages 75, 76, on raconte que la Comtesse d'Ekeblad (qui était née comtesse Eve De La Gardie) est nommée «*Académicienne*». — Dans *Les Cinq Années littéraires,* de Clément, *Imprimées A BERLIN, Sous le bon plaisir des SOUSCRIPTEURS,* 1755, on recontre, parmi ces derniers, les noms des deux Suédois à côté de ceux de plusieurs personnes qui n'ont pas laissé de marquer dans la vie de Voltaire, p. ex. M. de Maupertuis, Président de l'Académie des Sciences à Berlin; Mde. la Marquise de Pompadour, *pour 2 Exemplaires;* M. Tronchin, Médecin &c. — Cf. aussi p. ex. *L'Année littéraire, Par M. Fréron,* Année 1755, tome VI, pages 135 à 144. (L'exemplaire de Tessin, de cet ouvrage, est actuellement à la Bibl. d'Upsal.)

copie de Samson: **Bertholdus** *). Dans la suite, ce manuscrit, après avoir fait partie **) de la Collection des **von Engeström**, est fondu, en 1864, dans celles de la Bibliothèque Royale de Stockholm.

* * *

---

*) Berthault était, d'après P.-Fr. BASAN, *Dictionnaire des graveurs*, deuxième édition, 1789 (la première édition, de 1767, ignore Berthault), «un amateur résidant à Orléans, et qui a gravé, pour son amusement, plusieurs sujets à l'eau-forte»; cf. Dr. E.-K. NAGLER, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*, I, 1835, page 465. — Dans l'édition de Dresde des *Œuvres* de Voltaire, on trouve, au bas de la *Préface des éditeurs*, datée Paris 1er septembre 1748, les noms de H. DU MONT et J. BERTHAUD; Bengesco, de même que Beuchot, est d'avis que ces deux noms pourraient bien être des pseudonymes. — Lorsque l'habile artiste Berthault a dessiné, en 1742, avec tant de soin, le titre de sa copie de Samson (cf. page 3), comment lui est-il arrivé d'y écrire: *Opéra par Piron?* Piron était bien un des librettistes de Rameau, tout comme Voltaire, et il a écrit pour ce compositeur p. ex. L'Endriague, 1725, Les Jardins de l'Hymen, ou la Rose, 1728, L'Enrôlement d'Arlequin &c., mais il n'a certainement pas écrit notre texte de Samson. Piron était un grand diseur de bons mots, «*un feu d'artifice continuel et bien servi*» selon l'abbé Raynal et, comme dit Grimm: «*C'était, dans ce genre de combats à coups de langue, l'athlète le plus fort qui eût jamais existé nulle part*». Et Grimm ajoute: «*Piron est mort convaincu, de très bonne foi, du peu de mérite de M. de Voltaire, qu'il regardait comme un bel esprit très médiocre*». Palissot ne s'exprimera pas autrement: «*Pendant la vie de Piron, on l'opposa souvent à Voltaire, comme un rival qui le surpassait en génie, et que Piron lui-même eut la maladresse de laisser entrevoir qu'il le croyait*». Et déjà Clément, dans une lettre du 20 septembre 1748, avait dit: «*Vous voyez que Mr. Piron n'est point trop ami de Mr. de Voltaire; je le soupçonnerais même tant soit peu de s'imaginer être son rival*». Piron, en effet, se croyait «intrépidement» l'égal de Voltaire, à cette différence près que: «*Voltaire travaille en marqueterie, et moi (Piron), je jette en bronze!*» Entre «ces deux maîtres moqueurs» il exista toujours une mésintelligence sourde, et ils étaient rivaux à un tel point qu'on trouve fort souvent leurs deux noms accouplés. Ainsi, à l'époque où fut copié notre Samson, apparut, en 1744, un petit livre de trente-neuf pages *in-octavo*, ayant pour titre *Pièces recueillies de MM. de Voltaire et Piron, Accompagnées de quelques notes pour en faciliter l'intelligence. Au Parnasse, Les héritiers d'Apollon.* C'est peut-être à cette publication que se rapportent les mots d'une lettre autographe de Thiriot à Voltaire (Bibl. Nat., ms. fr. 12902, anc. 5684, Collection Cayrol 8): «*Un paperasseur qui se dit l'ami des Muses, mais qu'elles n'apelleront jamais ainsi, a ramassé en un in-8° des Poesies de ... Piron et autres. il en rapporte quelques vnes ... fort incorrectes, et en prend dans vos œuvres ... pour se remplir à tort et à travers*».

**) Sous la cote *N° E. S.*

Les deux copies sont presque identiques. Elles ont des fautes communes, comme p. ex. *encor(e),* au dernier vers de la scène première (voy. plus haut, page 8), mais leur orthographe n'est pas la même: où le manuscrit de Tessin, p. ex., a *Apprens, Descens &c.*, le manuscrit d'Ekeblad écrit *Apprend, Descend &c.* Pour la contexture des cinq actes de Samson on a vu, par le schéma donné à la page 5, que, d'un côté, toutes les éditions s'accordent, en opposition aux deux copies manuscrites qui, de leur côté, sont conformes entre elles. Et le texte des manuscrits est assez différent du texte des imprimés; en effet, les deux manuscrits ignorent totalement le premier acte des imprimés et numérotent acte premier l'acte second des imprimés. Par contre, ils contiennent un troisième acte jusqu'à ce jour entièrement inédit. Par conséquent la numérotation ne demeure la même que pour les deux derniers actes.

* * *

Peut-être les deux copies manuscrites de Stockholm ne sont-elles pas les seules qui existent du Samson de Voltaire? On sait que Beaumarchais, qui en juin et juillet 1782 songeait à faire exécuter le Samson de Voltaire, l'avait retouché et remis en trois actes (voy. J.-M. QUÉRARD, *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique,* tome X, 1839, page 311, col. 1, et G. DESNOIRESTERRES, *Voltaire et la société française au XVIII^e siècle;* 8^e série: *Voltaire, son retour et sa mort,* 1876, page 455, note 2). D'après BENGESCO, tome I, 1882, page 18, M. de Soleinne possédait, dans sa bibliothèque, des variantes manuscrites de l'opéra de Samson, tirées d'un ancien manuscrit. Enfin, dans la bibliothèque de Voltaire, achetée par l'impératrice Catherine et actuellement conservée à la Bibliothèque Impériale de S^t Pétersbourg, se trouvent treize portefeuilles contenant des manuscrits de Voltaire, soit un nombre considérable de pièces inédites, soit des variantes à ajouter à celles qui sont déjà imprimées. Un auteur, L. LÉOUZON LEDUC, *Etudes sur la Russie et le Nord de l'Europe; Récits et souvenirs,* Paris (1853), page 349, dit expressément que ces portefeuilles renferment «une foule de poésies dans tous les genres, comme opéras, contes, madrigaux, odes, épîtres, chansons &c., dont un grand nombre sont inédites». Peut-être y a-t-il, dans ce nombre, des variantes nouvelles du Samson de Voltaire.

Faute d'impression:

Page 47, troisième ligne d'en bas: **Lucie Herpin**; lisez: *Mlle* **Luce Herpin.**

PON FRENO AL GRAN DOLOR CHE TI TRASPORTA

UNE STROPHE TRAVAILLÉE DE PÉTRARQUE DANS LE MS. VAT. 3196,
FOL. 13 ET 12,

PAR

FR. WULFF

Il s'agit de la belle canzone *Che debb'io far,* str. VII Pétrarque est revenu à cette canzone plusieurs fois après le 1 sept. 1348, ou, en tout cas, après le début de ce mois-là: 28—30 nov. 1349, 9(?) et 26(?) mai 1350, 28 déc. 1350, 11 nov. 1356; et Malpaghini, son scribe, a dû la copier au ms. sur vélin, Vat. lat. 3195, en 1367.

Première rédaction.

Fol. 13 verso.

1. *Frena L'impeto ardente che ti s p r o n a !*[1]

Arrivé là, il efface tout, à *Frena* près, et continue: *il troppo voler che ti trasporta,* en changeant la rime. Il y a donc à lire:

1. *Frena il troppo voler che ti trasporta!*
2. *Ché per soverchia v o g l i a*
3. *Si perde il cielo. ove 'l tuo cor sospira,*
4. *Dov'è gita colei ch'a te par morta;*
5. *E di sua bella spoglia*
6. *Fra se sorride, e sol di te . . .*

Il s'arrête, efface *e sol di te* et continue de nouveau: *e solo in te respira;* puis, à la marge droite, il met son *Attende!* et écrit: *e (teco) sol techo s'adira,* effaçant le premier *teco* dès qu'il l'a écrit; en même temps, il écrit *aspira,* au-dessus de la rime *sospira* du v. 3, efface tout ce qu'il vient d'écrire en marge, et propose, si je ne me trompe, de mettre à la fin du v. 6: *e sol*(o) *di te sospira;* il a donc transporté *sospira* (prés. de l'ind.) du v. 3 au v. 6.

Au lieu de continuer et de terminer la strophe, il la reprend, en la copiant de nouveau. Mais avant de faire cela, il corrige encore une fois ce qu'il a déjà écrit. Voici ces corrections:

---

[1] Les rimes que je fais imprimer en caractères espacés sont des rimes essayées, puis abandonnées; les mots entre (   ) sont remplacés par les corrections qui suivent immédiatement. Cf. mon mémoire *Che debb'io far.* (Lund 1901), p. 16; *Trois sonnets* (1902), p. 28; *Romania* XXXI (1902), p. 384.

Au lieu de *Frena il troppo voler,* il essaie d'abord *Pon freno al gran voler* et ajoute: *Hic placet quia sonantior,* »Ce vers va mieux ainsi, car cela est plus rythmique», ce qui est vrai, ◡ — ◡ — ◡ — s'approchant plus de son schéma ïambique que ne faisait — ◡ — ◡◡ —. La correction est, je l'avoue, plus sonore aussi, mais cela est secondaire. Pétrarque n'en reste pas là. Il écrit encore: *Vel, Pon freno al fiero duol* et ajoute: *Hoc placet pre omnibus.* Notons que cette correction est tout aussi rythmique que *Pon freno al gran voler.* Proposant aussi de lire *Seco* pour *Fra se* au v. 6, il se met à recopier ce commencement, dès l'automne 1348(?), au même fol. 13:

1. *Pon freno al fiero duol che ti trasporta,*
2. *Ché per soverchie voglie*
3. *Si perde il cielo. Ov' è 'l tuo core aspira!*
4. *Dov'è colei che tu piangi or*[1] *per morta*
5. *E di sue belle spoglie*
6. *Fra se*[2] *sorr[ide] e sol di te sospira,*
7. *Per che mezza in te spira:*
8. *E'l nome suo da tua lingua devota*
9. *Sperava in dolce nota*
10. *Esser cantato al mondo anchor gran tempo, —*
11. *E vuo' che tutta mora sí per tempo!*

Outre les corrections dont je viens de rendre compte, il en fait deux autres (*Raffrena* au v. 1 et *gita* au v. 4), mais je les réserve pour tout à l'heure, parce que je crois qu'elles sont postérieures à la 2^me^ rédaction et p.-ê. à la rédaction »définitive». Cette 2^me^ rédaction, on le sait, se trouve au haut du feuillet »12 *verso*», et est précédée d'une annotation remarquable: *1349. novembris 28, inter primam et tertiam. Videtur nunc animus ad hec expedienda pronus, propter sonitia de morte Sennucii et de Aurora que his diebus dixi. Et erexerunt animum.*

Erexerunt animum! Qu'on lise la douloureuse lettre, *Mi frater, mi frater,* qu'il écrivait à son Socrate, Louis de Kempen, le 22 juin cette même année, qu'on se souvienne que ce Sennuccio del Bene qui venait de mourir était, avec Socrate, au mois

[1] Cet *or* rend ce vers 'sonantior' aussi; le mot a été ajouté après coup. Il écrit, au-dessus de la ligne, [Dov è] *viva colei ch'a te par morta.*

[2] Il propose ici encore *Seco* et même (pour éviter une *s*!): *Par che se rida* (?), mais il n'efface pas *Fra se sorride.*

de novembre 1349, le dernier survivant de ses vrais intimes, et l'on comprendra le surcroît de chagrin qui lui gonflait le cœur depuis la mort de Laure et du cardinal Colonna, jusqu'au jour où il nous dit que le sonnet *Sennuccio mio, ben che doglioso e solo* et un autre *sonitium*[1] lui rendaient un peu de courage.

Avant de commencer, le 28 nov. 1349, *in alia papiro*, c'est-à-dire sur le f. 12 *verso* précisément, une nouvelle copie de la canzone entière qui nous occupe, *Che debb'io*, il l'a parcourue, et c'est alors probablement qu'il a fait, sur le feuillet 13 *verso*, cette annotation au v. 4, après *ch'a te par morta: Sed attende sonantem*[2], *propter finem hujus instantie*, »Mais notez, pour cette 'consonance' (?), la fin de cette strophe». Ceci serait incompréhensible, si le ms. *Casanatensis* (voy. Appel, *Zur Entwickelung* p. 97, Mestica, *Le rime* p. 385, et mon mémoire *Che debb'io* p. 18) ne nous en donnait la clef. On entrevoit encore, tout au bas de la page 13 *verso*, après le couple de rimes *anchor gran tempo: sí per tempo*, cette annotation: *Sed attende hos rithmos*[3] (= rimes) *in cantilenis nostris crebro nimis*. Le ms. *Casanat.* donne la continuation, c'est-à-dire la correction que Pétrarque y avait écrite, si je ne me trompe, dès avant le 28 novembre 1349, au lieu de l'ancienne fin de la strophe:

10. *Gran tempo al mondo esser cantat*[*o a n c h o r a*].
11. *Consentirai che sua speranza mora?*

En effet, cela n'était pas beau d'avoir, dans une même strophe, au v. 4 *morta*, au v. 11 *mora* à la rime, à ne rien dire de l'inconvenient qu'il y avait à faire parler Amour de la sorte. Et on comprend que Pétrarque ait préféré de changer encore une fois cette fin. Regardons maintenant la copie qu'il fait, sur

[1] On est généralement d'accord que cet autre 'sonnet' fut *Quand'io veggio dal ciel scender l'aurora*. C'est possible; mais on s'étonne, alors, qu'il soit si froid, si artificiel. J'ai pensé un moment au sonnet *Oimé il bel viso* et je pense surtout à la canzone *Amor, se vuoi*. Il est notable que les strophes 1, 2, 4, 5 de la canz. *Amor* se trouvaient (si je ne me trompe) copiées sur le fol. 12 *recto*, d'une belle écriture, avant qu'il copiait au *verso* la 2^me^ réd. du *Che debb'io*, avant le 28 nov. 1349. Je reviens ailleurs à cette question.

[2] On a lu *sententiam*, mais je tiens à ma lecture: il a oublié le trait supérieur de l'*o*, comme cela lui arrive p. ex. dans *meco*, str. 6, 9.

[3] Amyot est le premier, du moins en France, qui distingue nettement *rythme* et *rime*. Voy. G. Lanson, Hist. de la Litt. Franç.[2], p. 269.

le feuillet »12 *verso*», de la strophe qui nous occupe, samedi 28 nov. 1349, ou plutôt le 29 novembre:

Deuxième rédaction.

(1349—50)

1. *Pon freno al fiero duol che ti trasporta*
2. *Ché per soverchie voglie*
3. *Si perde il cielo ove 'l tuo cor* (sic) *[aspira]* ....

Le mot *aspira* ne s'y lit plus, mais il est nécessaire de le suppléer. Je crois cependant que Pétrarque, ou bien a changé d'avis sur la ponctuation, ou bien a copié et compris, par mégarde, ainsi que je viens d'écrire[1], sans se rappeler qu'au f. 13 il avait déjà adopté *ov'è'l* et mis un petit trait avant *ovel,* juste pour ne plus le lire ensemble avec le *cielo* qui précède. Quoi qu'il en soit, il s'est ravisé, et pour séparer l'impératif *Aspira* de *cor,* il a ajouté, visiblement exprès, un *e* conjonction au-dessus de la ligne; je suppose donc qu'il a voulu faire lire ce vers ainsi:

3. *Si perde il cielo, ov'è 'l tuo core! E aspira* et il continue sa copie:

4. *Dov'è viva colei ch'a te par morta!*
5. *E de sue belle spoglie*
6. *Seco sorride, e sol di te sospira.*
7. *E 'l suo nome, che spira*
8. *Per molte parti anchor, ne la tua lingua*
9. *Prega che non extingua:*
10. *Nolla scacciare anchor*[2] *del suo! Ripar[a]* ...

Est-ce qu'il faut lire, comme je l'ai supposé un moment, *del suo r i p a r [o!]* (rime que dans cette supposition il aurait délaissée tout de suite)? Je ne le crois pas. Je suppose qu'il a essayé tout d'abord, avec un nouvel impératif: *Ripara!* Quoi qu'il en soit, il efface tout de suite le vers 10 tout entier et continue la ligne, avec un entrain visible (notez la queue du *h* du mot *honor!*):

[1] C'est-à-dire *ove 'l* au lieu de *ov'è 'l* déjà trouvé, et prenant de nouveau *aspira* pour un présent de l'ind. au lieu d'un impératif. Cet impératif était une excellente trouvaille, mais il a compris qu'il serait bien difficile de le faire maintenir contre les copistes.

[2] Par un lapsus de sa plume il y a d'abord *scanch* sca[cciare a]nchor. — Je préfère voir, avec Gesualdo, une 2me pers. du subjonctif dans *extingua.* Autrement, pourquoi n'aurait-il pas écrit *s'extingua?*

10. *Anzi al suo honor la voce alza e rischiara*
11. *S'ella ti fu giamai dolce né cara.*

Mais, préférant un subjonctif (cf. *extingua* au v. 9) à l'impératif, il change *a* en *i* dans *alza* et *rischiara,* au v. 10, et trouvant, avec raison, que ce vers sonnait mal, il y substitue:

10. *Ma la voce a suo nome inalzi e schiari*

et change le v. 11 en ceci:

11. *Se gli occhi suoi ti fur dolci né cari.*

En même temps qu'il corrigeait ainsi *suo honor* en *suo nome,* il corrigeait, au v. 7, *E'l suo nome* en *E sua fama.*

Si je ne me trompe, son intention, en 1349, était par conséquent de lire cette strophe ainsi:

1. *Pon freno al fiero duol che ti trasporta,*
2. *Ché per soverchie voglie*
3. *Si perde il cielo ov'è 'l tuo cor[e]! E aspira*
4. *Dov'è viva Colei ch'a te par morta!*
5. *E de sue belle spoglie*
6. *Seco sorride, e sol di te sospira.*
7. *E sua fama, che spira*
8. *In*[1] *molte parti anchor, per la tua lingua,*
9. *Prega che non extingua:*
10. *Ma la voce a suo nome inalzi e schiari,*
11. *Se gli occhi suoi ti fur dolci né cari.*

Au-dessous des trois derniers mots, et seule dans l'espace laissé entre cette strophe et l'envoi *Bel rio e fronda verde,* je lis encore cette correction alternative:

[Se gli occhi suoi] *ti fur mai dolci e cari.*

A mon avis, c'est là une excellente correction, plus rythmique et plus coulante que l'autre. Mais elle se trouve biffée, malheureusement.

Si l'on n'avait pas le ms. sur vélin, Vat. 3195, où son jeune copiste, Giovanni Malpaghini, a exécuté la mise au net de cette canzone, on voudrait proposer (en utilisant certaines corrections qui se trouvent opérées ultérieurement, soit dès 1350—51, soit en 1356 — époque où Pétrarque préparait le recueil sur

[1] Il a corrigé *per* en *in* à cause des *par-* et *pre-* des vv. 7 et 8, et à cause du *per* qu'il préférait à *ne* au v. 8.

papier représenté par le ms. *Chig.* 176 —) pour cette strophe la lecture définitive suivante:

Raffrena[1] *il fiero ardor che ti trasporta.*

Raffrena, n'est-ce pas? est plus explicite, et *ardor* a l'air d'un retour à sa première pensée: *l'impeto ardente,* qui signifie le désir qu'il avait de mourir pour suivre sa Laure. Mais *ardor* semble être effacé, et il y a, en fin de compte, en nov. 1356 — au lieu de la série *impeto ardente, troppo voler, gran voler* (1348), *fiero duol* (1349) et *fiero ardor* (1350?) — *gran dolor.* Nous aurions donc, en fin de compte:

1. *Raffrena il gran dolor che ti trasporta!*
2. *Ché per soverchie voglie*
3. *Si perde il cielo, ov'è 'l tuo cor[e], e aspira*
4. *Dov'è gita*[2] *colei, ch'altrui par morta.*
5. *E di sue belle spoglie*
6. *Seco sorride, e sol di te sospira.*
7. *E sua fama, che spira*
8. *In molte parti anchor per la tua lingua, —*
9. *Prega che non extingua:*
10. *Ma la voce a suo nome inalzi e schiari,*
11. *Se gli occhi suoi ti fur mai dolci e cari.*

Qu'est-ce maintenant que nous trouvons dans le précieux ms. du Vatican, 3195?

Rédaction »définitive« actuelle.

(1356 et 1367).

Disons d'abord que le mot *gita,* qu'il a tant affectionné, ne se retrouve plus, ni à la str. 1 v. 4, où la rédaction défini-

[1] Cette correction, qui se trouve écrite au f. 13, c'est-à-dire dans sa première copie, me paraît excellente; *ardor* se trouve dans sa seconde copie, au f. 12.

[2] Ce *gita,* en correction de *viva,* ressemble fort, graphiquement, à un autre *gita* qui se trouve écrit sur *morta* à la str. 1 v. 4 de la 2me rédaction *Madonna est morta.* Ce dernier *gita* est daté: *1351, decembris 28, nocte concubia,* c'est-à-dire — pour nous — au milieu de la nuit du 28 au 29 décembre 1350. Et Pétrarque y ajoute: *Sed attende ambiguitatem finem dicendo* (d'autres lisent, encore ici, *sententie* au lieu de *finem*). Selon mon opinion, la fin vise notre strophe précisément, où en 1349 déjà se lisait *morta* au v. 4 et *mora* au v. 11. A la str. 4, v. 4, *gita* était remplacé, probablement à la même occasion.

tive garde *Madonna è morta*, ni à la str. 4 v. 4, où *gita* a disparu dès 1350, probablement, ni au v. 4 de notre strophe. — A la str. 2 v. 11, l'excellente leçon *Ché quanto avei di ben, perduto ai seco* a été remplacée par un vers qui, à mon avis, lui est inférieure: *Ché quel bel ch'era in te, perduto ai seco.* S'il tenait à relever la *bellezza*, pourquoi n'a-t-il pas dit: *Ché quanto avei di bel, perduto ai seco?* Cf. à la str. 4 v. 3: *E del ben di lassù fede fra noi*, qui a remplacé (en 1350?) le malsonnant *Fede e de le bellezze sue fra noi,* et même *le grazie sue fra noi; cosa sí bella* 3, 5; *piú che mai bella* 5, 1; 4, 11 *bellezza.* — A la str. 4, 8 *mai piú* me semble être une négligence (dès que *gia mai* était trouvé) à cause des *piú* — *piú* du v. 10. — A la str. 5 v. 7 *Ma tornandomi a mente* me paraît inférieur au *Ma recandomi a mente* de la 2me rédaction, car le v. 2 de la même strophe a déjà *Tornami inanzi.*

Sous l'impression de ces altérations, on se demande si Pétrarque a vraiment surveillé Malpaghini, en 1367, s'il ne l'a pas un peu trop laissé faire. Le fait remarquable que les deux sonnets *Aspro cor* (de 1350) et *Signor mio caro* (de 1356, en réponse à un sonnet de Sennuccio?)[1], se trouvent copiés au début des poésies *in morte,* non seulement dans le recueil *Chig.* 176, mais encore dans le *Vat.* 3195, semble indiquer, en tous cas, que Pétrarque n'avait guère le temps de s'en mêler en 1367. Quant au v. 3, je crois devoir *corriger* simplement *ove 'l tuo cor aspira,* en *ov' è 'l tuo cor[e], e aspira.* Restent *Raffrena il* au v. 1, *gita* au v. 4 et *mai dolci e cari* au v. 11; ces leçons me semblent préférables, et il n'est pas exclu qu'en effet Pétrarque eût voulu les introduire, soit qu'elles fussent écrites au ms. *Vat.* 3196 avant l'édition sur vélin, *Vat.* 3195, et puis ignorées par Malpaghini, soit qu'elles n'y fussent pas avant 1368. Voici la strophe telle que Malpaghini a dû la comprendre. C'est Amour qui parle à Pétrarque:

»*Pon freno al gran dolor che ti trasporta!*
Ché per soverchie voglie
Si perde'l cielo, ov'è 'l tuo cor[e]. E aspira
Dov'è viva Colei ch'altrui par morta!
E di sue belle spoglie

[1] Voyez mon article *La prima crisi del Petrarca* dans la *Rivista d'Italia,* juillet 1904. J'y suppose que ce sonnet, *Oltre l'usato,* date de l'année 1337 plutôt que de 1345. — Cf. Quarta, *Studi,* Napoli 1902, p. 72 et 104.

Seco sorride, e sol di te sospira;
E sua fama, che spira
In molte parti anchor, per la tua lingua,
Prega che non extingua:
Anzi la voce al suo nome rischiari,
Se gli occhi suoi ti fur d o l c i n é c a r i.»

J'avoue que je préfère la lecture que j'ai donnée déjà plus haut, avec les données de Pétrarque lui-même. Cela nous arrive tous les jours, d'oublier ou de ne plus bien rendre ce que nous avions une fois amélioré..

Lund, le 21 janvier 1905.



DES LOCUTIONS EMPHATIQUES

PAR

A. MALMSTEDT

On sait que, pour donner du relief à un certain membre de la proposition, le français, comme le suédois, se sert dans une proportion très étendue de tournures des types *C'est lui qui l'a fait, C'est lui que je cherche, C'est (ce fut) dans cette maison qu'il naquit* et autres semblables. Toutes les grammaires nous apprennent aussi qu'à côté de *C'est dans cette maison que* etc., *C'est de lui que je parle,* etc., il y a une autre tournure, quelquefois désignée comme «la régulière»: *C'est cette maison dans laquelle (où)* etc., *C'est lui dont* etc., et que celle-ci est moins fréquente que l'autre. Sans doute, l'usage confirme en général cette dernière assertion. Tout au plus faudrait-il signaler que les locutions emphatiques où la subordonnée est introduite par *dont* sont peut-être, dans la littérature, aussi communes que leurs équivalents; p. ex. *C'était mon ami Tiberge dont il était question (Manon Lescaut); C'est le Cardinal dont vous parlez sans doute* (De Vigny, *Cinq Mars* 233); *Il est donc permis de croire que ce n'est pas sa vie réelle dont Villon nous fait ici le tableau* (G. Paris, *Villon* 108); *Cette sympathie pour le crime passionel, c'est elle dont on peut dire* etc. (Doumic, *R. d. d. M.* 15/8 '00, p. 926); *Il me semble que c'est tout le passé de sa race dont elle porte le deuil* (A. le Braz, *Ibid* 25/5 '00, p. 443), *Ce sont des corps mais aussi des esprits et des âmes dont il parle* (Lanson, *Hist. de la littér. franç.* 1066). Il est à présumer que c'est souvent l'euphonie ou d'autres considérations stylistiques qui déterminent le choix de l'une ou de l'autre des deux constructions et que, dans certains cas, l'une est seule usitée. Dans le langage parlé, qui évite autant que possible d'autres pronoms relatifs que *qui* et *que,* ce sont, sans doute, dans les locutions emphatiques aussi, presque exclusivement ces deux formes dont on se sert.

La fusion de ces deux formes syntactiques a donné naissance à une troisième: *C'est ici où; c'est de lui dont.* Cette

tournure, que nous n'avons jamais rencontrée dans l'anc. français, mais que M. Meyer-Lübke (p. 708) a trouvée dans Rabelais, est très commune au XVII^e siècle, (Schmidt, p. 35; Haase, Zs. f. neufr. Spr. IV, 150). Au XVIII^e siècle elle est déjà rare, croyons-nous; du moins ne connaissons-nous pas d'exemples de Rousseau ni de Voltaire. Dans le français contemporain, on ne la rencontre pas très souvent; nous ne l'avons notée que trois fois: *c'était de la Mouquette dont elle parlait (Germinal* 461, où c'est l'auteur lui-même qui parle); *Ce n'est guère que le dimanche où il y a foule au Lido* (J. d'Adelswärd-Fersen, *N. Dame des mers mortes* 52); *Mais . . . je ne puis perdre de vue que c'est spécialement sur le chapitre de Saint-S. où je suis attendue par votre affectueuse curiosité* (Hervieu, *Peints par eux-mêmes* 290). Il est permis de croire que ce pléonasme choque moins et, aussi, qu'il est plus commun dans les phrases où la subordonnée précède la principale, comme dans *Dans ces Mémoires, ce dont elle parle le moins, c'est de sa vie* (Lamy, *R. d. d. M.* $^1/_4$ '02, p. 672). Mais si, ici encore, le pléonasme est regardé comme une incorrection (comp. Plattner, *Ausführl. Gramm.*, p. 369), il ne l'est guère quand la subordonnée est introduite par *où (là où);* p. ex. *Mais où cette ruse se fait mieux entendre, c'est dans un conte arabe* (A. France, *Rôtisserie de la Reine Pédauque* 288); *Mais où l'étonnement redouble, c'est quand le rapporteur . . . s'avise là-dessus de citer des exemples* (Brunetière, *R. d. d. M.* $^1/_9$ '00, p. 138); *Mais là où cette puissante faculté oratoire apparaît le mieux, c'est dans les proclamations nombreuses qu'il adresse aux soldats* (Lanson, *Hist.* 859). Si, dans le premier et le troisième de ces exemples, on supprimait *dans* après *c'est,* les phrases, seraient sans doute plus «correctes», si par «correct» on entend la même chose que «logique», mais nous craignons qu'elles ne fussent plus françaises.

Une autre construction qui, elle, n'est certes pas une locution emphatique, mais qui provient d'un mélange entre une phrase de ce genre et une autre construction, c'est celle-ci: *Il n'y a qu'à Naples qu'on chante comme elle* (A. France, *Le crime de Sylvestre Bonnard* 55). Dans cette phrase se sont croisées les deux tournures *Il n'y a que Naples où* etc. et *Ce n'est qu'à Naples que* etc.; et que l'aubergiste de M. A. France ne soit pas le seul qui se soit embrouillé en maniant ces phrases compliquées, mais que cela puisse arriver à des gens cultivés aussi, c'est ce que montre le premier au moins des passages

suivants: *Il n'y a qu'en Angleterre où les races adverses ont été longtemps juxtaposées l'une à l'autre avant d'être définitivement mêlées par l'application intégrale des lois* (Alfred Le Poitevin, cité par M. du Camp, *Souv. littér*, I, 274); *Je trouve* [l'explication du rébus] *avec Castelnaudary; il n'y a qu'avec Tulle que je ne peux pas trouver* (Meilhac et Halévy, *Théâtre* II, 329); *Il n'y a pas que contre la mort qu'on ne peut rien* (Malot, cité par Robert, p. 205).

On sait qu'à côté de *ce sont eux qui*, l'Arrêté ministériel du 31 juillet 1900 «tolère» aussi *c'est eux qui*. Que cette «tolérance» se justifie par l'usage des meilleurs auteurs contemporains, c'est ce dont on peut se convaincre par les nombreux exemples cités par M. Bastin, *Glanures* p. 22 seq., et par M. Hagelin, qui donne dans *Verdandi* 1901, p. 191 seq., et 370 seq. un résumé de ces pages. On sait aussi que, dans certains cas, le sing. est de beaucoup préféré par l'usage, savoir: 1) dans les questions; p. ex, *Est-ce vos frères qui sont là?* 2) quand il s'agit de l'heure ou d'une somme d'argent; p. ex. *C'est quatre heures qui sonnent: C'est cent francs que vous me devez;* 3) pour éviter la cacophonie de formes telles que *ç'ont été, ce furent, c'eussent été* (Ayer, Bastin). Selon Ayer (p. 413), il y a encore un cas où *c'est eux* est préférable à *ce sont eux,* c'est quand *eux* serait, dans la phrase simple correspondante, le régime direct, comme dans *c'est eux que je cherche.* Ici on se demande si *c'est* ne serait pas préférable aussi lorsque le régime à faire ressortir est un substantif, comme dans l'exemple cité par MM. Gullberg et Edström (p. 175): *c'est les soldats qu'il admire.* De nombreux exemples de ce genre sont cités par M. Bastin, mais *ce sont* n'est nullement rare dans ce cas; p. ex. *Ce sont avant tout les Jacobins que vise Rutebeuf* (Clédat, *Rutebeuf* 66); *Ce sont en effet les Dominicains que nous trouvons surtout en conflit avec le clergé enseignant de l'Université de Paris* (*Ibid.* 75)[1]; *Ce sont eux qu'on a appelés protestants* (Maître phonétique 1903, p. 140); *Les physionomies honnêtes, ce sont celles-là qu'il faut dévisager surtout* (Jules Verne); *sont-ce des fleurs que vous voulez* (Meilhac et Halévy, *Théâtre* III, 246).

Si le verbe de la subordonnée est à l'imparf. ou au passé défini, l'ancienne langue, comme le franç. moderne, met dans la

[1] M. Clédat n'approuve dans aucun cas *c'est,* immédiatement suivi d'un pluriel (Revue de Phil. franç. XIV, 261).

principale ou bien le même temps ou bien le présent; p. ex. *ce fut cil emperieres qui desconfist nostre gent* (Joinville, *Hist.* 486) *cio fud Lusos ut il intrat* (*St. Léger*, B.-H. 10,24); *C'est Adan et Eve qui furent li encommencement de nostre lignieie* (S. Bernart 3.10, cité par M. Lindberg, p. 28); *C'est por ce que je rire osey; Foy que doi li sains esperis, C'est la cause por quoi je ris* (*Vie de St. Gregoire le Grand* 1176, Romania VIII, p. 509 seq.). Contrairement à M. Lindberg, qui regarde comme «illogique» l'emploi du présent dans l'exemple que nous lui empruntons, nous trouvons ce présent aussi naturel qu'il le serait dans les phrases *C'est un fait qu'Adan et Eve furent* etc.; *César est un des plus grands hommes de l'histoire.*

Pour ce qui est de l'emploi des modes dans la subordonnée, nous jugeons plus convenable de renvoyer à plus loin le peu que nous avons à dire là-dessus.

Si nous passons maintenant à l'analyse des locutions emphatiques, le cas où la subordonnée est introduite par *qui* nous donnera déjà à penser. Dans la phrase *C'est lui qui l'a fait, lui* est-il le sujet ou le complément prédicatif de *est?* MM. Ayer (p. 419), Meyer-Lübke (p. 701) et Polentz (*Franz. Relativs.*, p. 14) regardent *lui* comme le sujet et la proposition relative comme le complément prédicatif; pour MM. Lücking (p. 179) et Schulze (H. A. Bd 98, p. 391), au contraire, c'est *lui* qui est le complément prédicatif, et M. Polentz reconnaît que cette manière de voir «répond plus strictement à la logique». Il est incontestable que la phrase citée signifie, comme le dit Ayer, *lui est celui qui l'a fait.* Mais du fait que, matériellement, la phrase a ce sens, il ne s'ensuit pas que, grammaticalement, les différents mots remplissent les mêmes fonctions dans les deux phrases. A notre avis, dans *c'est lui qui l'a fait, lui* est, au point de vue de la grammaire, le complément prédicatif. Prenons pour point de départ ce petit bout de causette: A. *Je vois quelqu'un là-bas.* B. *Qui est-ce?* A. *C'est Charles, je crois.* Personne ne niera que la question ne signifie: *Ce quelqu'un que tu vois, qui est-il,* c'est-à-dire que *qui* ne soit, grammaticalement aussi bien que matériellement, le complément prédicatif, et que, partant, *ce* ne soit le sujet. Donc, puisque, dans la réponse, *Charles* remplit la même fonction que *qui* dans la question, c'est évidemment *Charles* qui est le complément prédicatif et *ce* qui est le sujet. Or si l'on étend un peu la phrase et qu'on dise

C'est Charles qui est là, rien n'y est changé, si ce n'est que *ce* est maintenant déterminé par une proposition relative, ou bien, comme diraient d'autres, que *ce,* de «sujet logique» qu'il était, en est réduit à n'être plus que le «sujet grammatical», la proposition relative étant le sujet logique. En tout cas, *Charles* occupe toujours la position de complément prédicatif dans la phrase. Et, en effet, l'ordre des mots prouve, à lui seul, qu'il en est ainsi. Le complément prédicatif ne se place que très rarement avant le verbe et alors c'est sur ce complément que porte l'accent, comme dans les exemples cités par M. Sudre (IV. 225): *Bienheureux sont les pauvres d'esprit; Tel est mon avis; Autre est mon avis.* Mais dans une locution emphatique *ce* est atone, et l'accent porte sur le substantif ou le pronom qui suit le verbe *être.*

M. Polentz signale (*Franz. Relativs.*, p. 18) une tournure très intéressante pour prouver que c'est le mot qui suit *c'est* qui est le sujet. Ce sont les phrases telles que *C'est de se sentir si faible qui l'épouvantait,* où le fait que l'infinitif est précédé de *de* montre qu'il forme le sujet, l'infinitif-prédicat n'étant jamais précédé de *de.* L'argument est des plus ingénieux, et pourtant il ne suffit pas pour nous faire accepter un complément prédicatif *ce* en tête de la phrase. Nous sommes porté à voir dans l'adjonction de la préposition dans ces phrases une exception, due au fait que la phrase simple *De se sentir si faible l'épouvantait* est vaguement présente à la pensée, donc à une sorte de contamination [1].

On dira peut-être que la phrase citée quelques lignes plus haut: *C'est Charles qui est là,* n'est pas une locution emphatique, et on aura raison.

---

[1] Comp. ces deux passages: *une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître qui était toujours moi* (Daudet, *Petit Chose*); *Mais prenons garde à l'autre excès qui est non plus de trop sentir pour bien rendre, mais de ne pas sentir du tout, et pourtant de vouloir peindre* (Faguet, *Dix-neuvième Siècle* 167). Nous ne voyons pas la possibilité pour les deux *qui* d'être, grammaticalement, autre chose que les sujets de leurs propositions, ce qui a nécessairement pour conséquence que *moi* et les infinitifs *de sentir, de vouloir peindre* en deviennent les compléments prédicatifs. Si, malgré tout, l'on tient pourtant à regarder ces mots comme sujets, il faudra créer pour *il* dans le passage suivant la fonction nouvelle de «complément prédicatif grammatical»: *L'essentiel en poésie n'est-il pas de ressentir une émotion vraie* etc. (H. Laujol, cité par C. Mendès, *Légende du Parnasse contemp.* 39.)

Dans la situation où nous avons fait prononcer cette phrase, elle sert simplement à constater que celui «qui est là», c'est *Charles;* mais *Charles* n'y est opposé à aucun autre, puisqu'on n'a nulle raison de s'attendre à y trouver une autre personne, et ce n'est que quand une telle opposition s'opère mentalement, que la phrase est une locution emphatique. Mais il n'existe pas de limite absolue entre les deux significations. En tout cas, la différence est purement psychologique, et grammaticalement la construction est absolument la même.

C'est peut-etre ici le lieu de mentionner que cette même construction s'emploie encore dans une troisième signification. Elle sert quelquefois à énoncer, d'une manière très énergique, que quelqu'un a fait ou n'a pas fait, qu'il fera ou ne fera pas certaine chose; p. ex. *ce ne seroit pas moi qui se feroit prier* (Molière); *Certes, ce n'est pas notre respectable cadi qui se fera ton complice* (Laboulaye, *Abdallah* 69); *S'ils avaient pu recommencer, c'étaient eux qui n'auraient pas eu la bêtise de s'entêter à des histoires impossibles* (Zola, *L'Œuvre* 449); *Ah! Il avait bon nez, lui! ce n'était pas lui qu'on prendrait à se rencontrer avec d'anciens amis, devenus gênants et qu'il exécrait* (*Ibid.* 451).

L'anc. français se sert, dans ce cas, de la tournure: *Par foi, je ne suis mie cil, Qui vuelle losangier sa dame (Lancelot* 14).

A l'encontre de M. Schulze (H. A. 98, p. 391 seq.), nous estimons qu'ici la construction grammaticale est la même que dans les locutions emphatiques ou, en d'autres termes, que ce sont là originairement des locutions emphatiques dans lesquelles le sens emphatique s'est affaibli. Comme on le verra plus loin, la tournure *ce fut moi qui* est, en suédois aussi, quelquefois employée dans le même sens non-emphatique[1]. Il faut y comparer encore les deux négations de l'anc. français et de l'anglais *naje, not I,* qui offrent un exemple de la même évolution du sens.

---

[1] Mais dans les phrases telles que ***Et Risler qui n'arrivait pas! Prosper!... Moi qui vous croyais à Metz*** (Schulze, p. 392), tournure qui, elle aussi, existe en suédois, il est évident que le relatif a pour antécédent le substantif ou le pronom qui le précède.

Il en est de même pour les exemples suivants: ***Qu'as tu mon frere? Est ce mon pere qui t'a batu?*** (Schulze, p. 392); ***Une chose, ô Jésus! en secret m'épouvante: C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant*** (V. Hugo, ***Voix Intérieures***); ***Si ce n'étaient les frais que vous auriez à supporter, je vous aurais renvoyé ces pièces*** (Peters, ***Einführ. in d. franz. kaufmännischen Brief-***

Si donc, dans la phrase *C'est lui qui l'a fait, lui* est le complément prédicatif, reste à savoir quel est le sujet. Dans les phrases telles que *Qui fut étonné de cette charité de nouvelle espèce, ce fut le pasteur* (Laboulaye, *Nouv. Contes bleux* 27) et *Ça n'est toujours pas Bourdon qui perdra* (Rod, *M^lle^ Annette,* 46), il est facile de voir que la proposition relative est le sujet logique et *ce (ça)* le sujet grammatical, puisque, dans la première de ces phrases, *qui* est un «relatif sans antécédent», et que *ça* n'a jamais la valeur d'un pronom déterminatif. Sans doute, on peut analyser de la même manière la phrase *c'est lui qui l'a fait,* qui, alors, présente la même construction que *c'est moi, le plus coupable* (Zola, *L'Œuvre* 203); *Es-tu bien sûre que c'est Tulle, le chef-lieu de la Corrèze?* (Meilhac et Halévy, *Théâtre* II, 328). D'autre part, dans les phrases *c'est cela qui m'étonne, c'est lui que je cherche,* on ne saurait nier que *c',* bien qu'absolument atone, ne soit l'antécédent de *qui,* puisque (excepté dans quelques locutions) *qui* n'est un «relatif sans antécédent» que dans le sens de *celui qui,* et que *que* ne l'est jamais. Mais alors *ce* pourrait bien être, comme le veut Ayer, l'antécédent du relatif dans une phrase comme *c'est lui qui l'a fait* aussi.

Nous ne voyons pas pourquoi, comme le veut M. Schulze (*Altfr. Frages.,* p. 94, 107), il faudrait dire que, dans la phrase *Et qui est chou ki si t'empaint,* la question proprement dite finit par *chou,* et que la suite ne constitue qu'une «explication supplémentaire» («nachträgliche Erläuterung»). Il n'est pas douteux, nous semble-t-il, que dans des phrases telles que *Par ço t'ai fait cho sus venir, que tu me mustres cument me deive cuntenir* (IV *Livres des Rois* 110); *Iço face Deus à mei qu'il frad à tei, si jo ne faz à David iço que Deus li ad pramis par seirement* (*Ibid.* 129), *ço* ne soit un pronom déterminatif, c'est-à-dire un pronom qui, pour l'oreille de celui qui écoutait aussi bien que de celui qui parlait, annonçait quelque chose qui allait venir. Mais s'il en est ainsi, pourquoi le même pronom n'aurait-il pas eu la même fonction dans une

wechsel 29). Ici, comme dans *Se ma gent sovent out mesaise Ce fet honor que il maintienent* (Strohmeyer p. 21); *Bamban s'était assis par terre à cause de ses jambes qui lui faisaient mal* (Daudet, *Petit Chose*), la construction ressemble aux tournures latines et anglaises *Lacedæmoniis nulla res tanto erat damno quam disciplina Lycurgi ... sublata; I wonder at your sisters going out so early,* etc.

question comme celle que nous venons de citer, et dans les affirmations correspondantes? Or la phrase, question ou affirmation, n'est une locution emphatique que quand l'accent porte sur le substantif ou le pronom à faire ressortir, ce qui a pour conséquence que le pronom déterminatif devient atone. Notre opinion est donc que la locution emphatique a eu pour prototype une phrase non-emphatique, correspondante aux phrases allemandes *Das müssen Reize sonder gleichen sein, Die einen Greis in solches Feuer setzt* (Schiller, *Maria Stuart* II: 3), *Sie erzählt . . . wie sie ausgerufen habe, das müsse ich sein, der unten stehe* (P. Heyse, *In der Geisterstunde*), et que, peu à peu, le sens du pronom déterminatif est allé s'affaiblissant jusqu'à ce que la phrase ait eu la valeur de *Er ist es, der es gethan hat.*

Il n'est peut-être pas tout à fait inutile d'ajouter qu'il ne faut pas croire que *ço, chou* soit toujours tonique, ni *ce* toujours atone. Ainsi, il nous paraît hors de doute que *ço* est atone dans *senz li ne peut aveir nul ben, pur li est ço que il tant vit* (*Tristran*, B.-H. 215, 16), et plus que probable qu'il l'est dans *Ço sui-jo ki ai ici ramponed et attarié l'ost de Israel* (IV *Livres* 62); *Es-tu ço qui paroles, bels fiz David* (*Ibid.* 95). Mais *iço* est, je crois, toujours tonique, p. ex. *Que est iço que est avenud a Saul le fiz Cis* (*Ibid.* 34). Par contre, puisque *ce,* bien que phonétiquement plus faible que *ço,* peut, dans d'autres cas, être aussi riche de sens, p. ex. *ce est la riens dont plus me dot, por ço me met en vos del tot* (*Partenopeus,* B.-H. 251,4), *De ce servoit charrete lores Don li pilori servent ores* (*Lancelot* 323), il se pourrait bien que dans *ce est . . . qui,* non-emphatique alors, il eût quelquefois le sens de *das.*

La tournure *c'est . . . qui* est dans l'anc. français très usitée. Aux exemples déjà cités nous ajouterons les suivants: *Ha dix! fait il, douće créature! Sont ćou mi anemi qui ći me mainent et qui me cauperont le teste?* (*Auc. et Nic.*, p. 12,17); *C'est Hugelins qui vus maisele* (*Gorm. et Isemb.* B.-H. 38,12); *Li queux est ce, savoir le veul, Qui tant a folie et orguel Qu'en cest païs vient* etc. (*Lancelot* 2593); *Car mout ai mal, et si ne sai Queus maus ce est qui me justice* (*Cligés* 662); *Et dit que trestuit quite soient De lor foiz, s'il cuident et croient Que ce fust il qui les preïst* (*Ibid.* 4999). A côté de cette tournure, l'anc. français en possède une autre, sans *ce,* qui est très sou-

vent usitée dans les questions, directes et indirectes, (Schulze, *Altfr. Frages.*, p. 92), mais qui se rencontre dans les propositions affirmatives aussi; p. ex. *Qui est qui se demante si?* (*Yvain* 3571); *Si sont anquis et demandé Qui est qui ce li avoit fet* (*Cligés* 6494); *Lancelot! Trestorne toi et si esgarde Qui est qui de toi se prent garde* (*Lancelot* 3682); *s'an merveilla Que peut estre qui l'apela* (*Ibid.* 6563); *Or te tais, bele suer, tis frère est ki ço t'ad fait*, (IV *Livres* 164); *Je suis qui vuel passer au pont* (*Lancelot* 2602. Puisque les plus anciens exemples de locutions emphatiques qu'il y ait: *cio fud lonx tiemps, ob se los ting* (*St. Leger*, B.-H. 7,27) *cio fud lonx dis que non cadit* (*Ibid.*, B.-H. 14,12), *cio fut Lusos ut il entrat* (*Ibid.* B.-H. 10,24) et *Ço fut granz dols qued il en demenerent* (*St. Alexis* 21) contiennent *ço*, il nous semble bien improbable que la tournure *Ço est lui qui* soit de date plus récente que *est lui qui*. Mais il serait sans doute trop hardi de conclure, du même fait, que la dernière est issue de la première. C'est à juste titre que M. Schulze remarque (p. 93), contre Diez, Gr. III[3], 321, que les questions emphatiques, celles avec *ce* aussi bien que celles sans *ce*, n'ont rien à faire avec la tournure latine *quis est qui non dicat*, où *est* signifie *existe* et où *qui* a *quis* pour antécédent, tournure qu'on trouve en français aussi; p. ex. *Ki est ki tei ressemble en Israel?* (IV *Livres* 104).

Quant à l'explication psychologique que donne M. Schulze au § 111 (p. 93), si elle se rapporte aux seules questions emphatiques sans *ce*, il nous est impossible de comprendre comment, par l'absence de *ce*, la phrase reflèterait mieux l'étonnement de celui qui parle. Si, au contraire, cette explication embrasse toutes les questions emphatiques, il faut remarquer qu'en tout cas ce n'est pas là le propre de ces locutions dont la caractéristique est tout simplement de faire ressortir un certain membre de la proposition. Nous ne voyons pas non plus pourquoi *qui est qui* serait plus propre que *qui est ço qui* à exprimer l'intérêt de celui qui parle pour celui dont, par la question, il veut s'informer (Schulze, p. 94), et nous croyons qu'en poésie, l'emploi ou l'omission de *ço* tient souvent aux exigences du mètre. Comp. les deux passages cités plus haut de *Lancelot*, v. 2593 seq. et 2602, dont le dernier contient la réponse à la question exprimée par le premier.

Il suit de ce que nous avons dit plus haut que, dans *c'est*

lui qui l'a fait, lui n'est pas l'antécédent de *qui*. Les deux phrases de Molière *Ce n'est pas moi qui se feroit prier; En ce cas c'est moi qui se nomme Sganarelle* sont donc logiquement correctes. Mais on sait que l'usage actuel exige que le relatif s'accorde avec le pronom qui le précède: *c'est moi qui l'ai fait*[1]. Les exemples que nous venons de citer des IV *Livres des Rois* font voir qu'en anc. français, non seulement la même attraction a lieu, mais une autre aussi, en vertu de laquelle le verbe *être* s'accorde avec le pronom qui, logiquement, est son complément prédicatif.

Il suit aussi de l'analyse qui précède que la subordonnée d'une locution emphatique ne doit pas être sujette, pour l'emploi des modes, aux mêmes règles que d'autres subordonnées de la même espèce, et qu'il faut dire *ce n'est pas lui qui l'a fait*, c'est-à-dire *qui l'a fait, ce n'est pas lui.* D'un autre côté, puisqu'une attraction a eu lieu, de telle sorte que le pronom qui précède le relatif en est devenu en quelque sorte l'antécédent *(c'est moi qui l'ai fait)*, il semblerait presque que la logique dût exiger *ce n'est pas moi qui l'aie fait.* On sait que la langue s'est arrêtée à mi-chemin et qu'on dit *ce n'est pas moi qui l'ai fait;* p. ex. *Ce n'est pas cela que je veux* (Laboulaye, *Abdallah* 23); *ce n'est pas de cela que je me plains* (Halévy, *Un mariage d'amour* 131). Quand, par exception, on trouve le subjonctif, cela tient à l'assimilation avec un subjonctif précédent; p. ex. *elle était bien aise que ce fût lui qui l'eût sauvée* (Gullb.-Edstr., p. 199); *je ne crois pas que ce soit le plus habile qui ait remporté le prix* (Müller-Wigert II, p. 96); *Je n'avais nulle idée que ce fût lui qui m'eût joué ce vilain tour* (Plattner, p. 293). Dans *Dame, ce n'iert hui Que je me remaigne an cest point* etc. (*Yvain* 4588), le subjonctif a sans doute été amené par le mètre. Après *ce n'est que ... qui (que)*, il faut l'indicatif, puisque la phrase *Ce n'est que l'inondation qui rend l'Egypte fertile* (Plattner, p. 419) signifie *ce qui rend ... n'est* [pas autre chose] *que* etc. Après *il n'y a que ... qui*, par contre, la logique exige le subjonctif, puisque *Il n'y a que toi qui le saches* (Dumas,

[1] Nous n'avons jamais trouvé d'exception dans le français contemporain. M. Polenz cite (*Franz. Relativs.* 20) cette phrase de Mæterlinck: *Serait-ce donc toi aussi Abou-Zeid, qui porterait le fardeau de mes péches au jour de la Résurrection* et, d'aprés Ohnet, cette exclamation de Mme la Maréchale Lefebvre: *Maintenant, c'est nous qui sont les princesses!*

Théâtre compl. VII, 203) veut dire *Il n'y a personne qui le sache, excepté toi;* mais l'indicatif est usité aussi p. ex. *Il n'y eut que les médecins et les apothicaires qui gardèrent au grand homme une longue rancune* (Brunetière, *Ét. crit.* I, 145); *Il n'y a que l'oncle Adolphe qui a été gentil* (Rod, *M*[lle] *Annette* 54). De même on trouve les deux modes après *il n'y a pas que . . . qui (que);* p. ex. *Il n'y avait pas d'ailleurs que la personne du curé qui l'étonnât* (Droz, cité p. Robert, p. 205); *Il n'y a pas que contre la mort qu'on ne peut rien* (Malot, *Ibid).* Quand M. Schulthess ne donne que le subjonctif dans le passage suivant: *il n'y a qu'un petit nombre (que peu) de nos compatriotes qui puissent (puisse) raconter quelque chose de sa vie et de ses œuvres* (Nyckel till Kungl. Ecklesiastikdepartementets skriftliga uppsatser för mogenhetsexamen, p. 176) c'est évidemment les mots *petit* et *peu*, d'un sens négatif, qui rendent le subjonctif nécessaire. Mais nous ne nous expliquons pas pourquoi M. S. donne le subjonctif, et le subjonctif seul, dans *ce n'est qu'un petit nombre (que peu) . . . qui puissent (puisse)* etc. Ici les mot *petit* et *peu* ne devraient avoir aucune influence sur le choix du mode.

Quant au *que* qui introduit la subordonnée d'une locution emphatique, l'opinion commune est, ou du moins a été, que c'est l'accusatif du pronom relatif quand la phrase sert à faire ressortir ce qui dans la phrase simple serait le régime direct, p. ex. *c'est lui que je cherche.* Dans toutes les autres phrases, p. ex. *c'est de lui que je parle; c'est dans cette maison qu'il naquit*, etc. on regarde *que* comme adverbe relatif et la tournure comme issue, à l'instar de ses correspondantes suédoises, par attraction de la construction «régulière» *c'est lui dont je parle, c'est cette maison dans laquelle (où) il naquit.* Selon M. Tobler (V. B. II, 13, H. A. 98, p. 467), dans le dernier de ces deux cas, *que* est la conjonction, selon M. Schulze *(Altfr. Frages.*, p. 98), dans le premier cas aussi, p. ex. dans les phrases *Qui est ce c'on veult justicer; C'est une femme c'on veult justicer* [1].

M. Meyer-Lübke remarque (p. 708) qu'en beaucoup de cas ces locutions sont le résultat d'une confusion de la conjonction

[1] Cette étude était écrite déjà quand j'ai lu, ou peut-être relu, l'article de M. Schulze dans H. A. Bd. 98, p. 391 seq., où il qualifie de pron. relatif le *que* de la phrase *c'est la gloire qu'il recherche.* Je ne sais s'il veut dire que, dans ce cas spécial, *que* est en anc. franç. conjonction, et en franç. mod., pron. relatif, ou s'il faut conclure qu'il a changé d'avis sur ce point.

que avec le pronom relatif, mais sans nous dire quels sont ces cas. Il cite comme exemple de construction relative *quei est-co que faire devum* (IV *Livres* 26), mais il ne nous dit pas ce qui prouve qu'ici *que* est pron. relatif, ni dans quels autres cas il l'est, ni encore dans lesquels il est conjonction. Une modification de sens s'est opérée, selon M. M.-L., de sorte que ce *que*, même dans les cas où il était originairement conjonction, a fini par être conçu comme un relatif; ce qui le prouve, c'est la substitution d'expressions relatives, comme dans *c'estoit à vous à qui veux m'excuser* (Rabelais). Si j'ai bien compris M. M.-L., il veut dire que ce *que* est toujours un relatif en franç. moderne (excepté dans des questions telles que *qu'est-ce que vous cherchez: qui est-ce que vous cherchez).* Quoi qu'il en soit, c'est décidément là notre propre opinion, et nous signalerons un autre fait qui prouve, à lui seul, qu'en français moderne, *que* est un relatif: c'est l'inversion, si commune dans la subordonnée d'une phrase de ce genre, p. ex. *Or c'est surtout les sottises humaines qu'a peintes Flaubert* (Faguet, *Flaubert* 189). Or, l'inversion, on le sait, se rencontre extrêmement souvent dans les propositions relatives, mais ne s'emploie pas dans une proposition introduite par la conjonction *que*, à moins qu'elle ne soit amenée par quelque circonstance particulière[1]. Ainsi, quand Gautier écrit *il etait tellement enfoui entre un «Tableau de l'amour conjugal» et une «Malvina» . . . qu'à peine lui voyait-on le nez (Grotesques* 42), c'est évidemment *à peine* qui, ici comme dans une principale, fait placer le pronom-sujet après le verbe. Et dans le passage suivant: *Je ne crains pas que devienne jamais banale la tâche simplement humaine, la tâche qui ne s'achève pas, que de toutes parts déborde l'inconnu, celle de se faire soi-même* etc. (Séailles, *Ernest Renan* 354), c'est l'énorme ampleur du sujet avec toutes ses déterminations, pour ne pas dire la loi de gravitation elle-même, qui amène fatalement l'inversion.

[1] On ne voit pas bien si M. Sudre veut dire que *que* est relatif-régime ou conjonction dans la phrase *C'est samedi que doit arriver mon frère* (IV, 223). Quoi qu'il en soit, puisqu'il regarde *que* comme adverbe relatif dans les phrases *C'est à vous que je m'adresse; C'est de vous que je parle* (IV, 85), il n'y a pas de raison pour le regarder autrement dans la première phrase. Le fait que la principale y contient un régime simple, tandis que, dans les deux autres, ce sont des régimes prépositionnels, ne constitue absolument aucune différence entre les deux *que*. Comp. le passage déjà cité *Ce n'est guère que le dimanche où il y a foule au Lido.*

Ajoutons enfin, en poésie, les exigences de la rime et du mètre, p. ex. *Cette lettre, monsieur, qu'avec cette boîte On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous* (Molière).

Un autre argument en faveur de la conception commune, nous le trouvons dans le passage cité plus haut *Il n'y a qu'à Naples qu'on chante comme elle.* Du moins nous semble-t-il peu probable que la contamination qui a donné naissance à cette tournure eût pu s'opérer, si, dans *Ce n'est qu'à Naples que* etc., *que* était senti comme conjonction; mais nous n'insistons pas.

Enfin, on se demande si, dans le passage que nous venons de citer de M. Faguet, le fait que *peintes* est variable ne prouve pas, lui aussi, que le *que* en tête de la proposition est le pron. relatif à l'accus. fém. sing.; mais nous reviendrons plus tard sur ce point.

Dans les deux propositions interrogatives citées par M. M.-L: *qu'est-ce que vous cherchez; qui est-ce que vous cherchez, que* pourrait être sans doute, en français moderne, la conjonction et *est-ce que* la même formule interrogative que dans *est-ce que vous cherchez quelqu'un.* Dans ce cas le premier *que* et *qui* seraient les régimes de *cherchez* et les deux phrases présenteraient la même construction que *Que faut-il que je fasse?* Mais il est beaucoup plus probable qu'ici la construction est la même que dans *qu'est (qui est)-ce qui*, ce qui est aussi l'opinion de M. Sudre (IV,87).

Passant maintenant au vieux français, nous examinerons d'abord les tournures qui servent à mettre en vedette le terme qui, dans la phrase simple, serait le régime direct: *c'est lui que je cherche.* Selon M. Schulze, *que* est la conjontion, d'abord dans les propositions interrogatives où la question porte sur un régime direct personnel; p. ex. *Qui est ce que vous demandez; Qui est ce c'on veult justicer* (pp. 97, 98), comme aussi dans les affirmations correspondantes: *C'est une femme qu'on veult justicer.* De même, pour autant que je puis le comprendre, il regarde *que* comme une conjonction, quand le mot qui, dans la phrase simple, serait le régime direct désigne une chose, p. ex. *Qu'est ice que j'oy* (p. 110). Par contre, *que* est, selon lui, pronom relatif, si la question porte sur un pronom interrogatif attributif, p. ex. *Queus merveille est ce que je voi.* Il cite (p. 112) comme construction relative, exceptionellement employée:

Comant, fait ele, fustes vos ce cui Daguenez li coarz prist, et il semble regarder comme pron. relatif *que* dans ces deux passages: *E quei est ço . . . que faire devum por nostre mesfait; Mais ke est ce ke l'om facet en ceste vie senz taiche.*

Si, dans *Queus merveille est ce que je voi*, *que* est le pronom relatif, je suppose que, selon M. Schulze aussi, il a la même valeur dans *Ço fut granz dols qued il en demenerent* (*St. Alexis* 21); *ce ere une granz partie de la bone gent que li François aussent, que il avoient morz et pris* (Villehard'houin XCV). Or il m'est impossible, à moi, de voir aucune différence dans la fonction de *que* dans le passage de Villehard'houin et dans une phrase comme *ce ere une tierce de la gent . . . que il avoient morz et pris*, où, selon M. Schulze, *que* serait la conjonction. De même il m'est impossible de comprendre pourquoi dans *Queus merveille est ce que je voi*, *que* est pron. relatif, mais conjonction dans *Qui est ce que je voi.*

Ce qu'est *que* dans l'un de ces cas, relatif ou conjonction, il l'est, sans aucun doute, dans l'autre aussi. Et dans le choix entre les deux alternatives il n'y a pas à hésiter. L'analyse de M. Schulze, selon laquelle dans *Qui est ce c'on veult justicer, c'est une femme qu'on veult justicer*, la question et l'affirmation proprement dites finiraient par *ce* et *femme*, tandis que la proposition *conjonctive* ne ferait qu'ajouter une explication supplémentaire, nous semble des plus étranges. Et ce qui, à notre avis, rend impossible cette interprétation c'est qu'elle laisse le verbe transitif *justicer* suspendu en l'air. Or un verbe transitif (à moins qu'il ne soit employé, bien entendu, dans un sens intransitif) exige péremptoirement un régime direct. On n'ébranlera guère cette assertion en citant le passage suivant de Fierabras: *Or ferai je pour toi ne fis pour homme né* (Gessner II, p. 13), car ici la construction est peut-être un ἅπαξ λεγόμενον; en tout cas c'est le seul exemple connu à M. Gessner, et en général, lorsqu' une phrase dans laquelle le pron. relatif est le régime direct de la subordonnée, est remplacée par deux propositions juxtaposées, le régime direct s'exprime par un pron. personnel, comme dans *Ja n'avrai chose qui vos plaise, Si vos la volez, ne l'aiiez* (*Lancelot* 6624)[1].

[1] L'anglais et le suédois eux-mêmes ne prouvent rien contre notre assertion, bien que, dans ces deux langues, le pron. relatif-régime soit souvent «omis», «sous-entendu». Dans la phrase ***The man I love is far away,***

Il y a sans doute une autre langue qui présente une construction analogue à la française, telle que l'interprète M. Schulze. C'est le danois; p. ex. *det er ham at (*ou *[som]) jeg søger* (Mikkelsen, p. 417). Mais l'analogie n'est qu'apparente, car ce *ham* a sans aucun doute, pour une oreille danoise, la valeur d'un accusatif; et cet accusatif est le régime psychologique de *søger*, comme, dans la correspondante suédoise *det är honom jag söker*, *honom* est le régime de *söker*. Mais en anc. français le mot correspondant est au nominatif, comme le prouvent les exemples déjà cités *Ço fut granz dols qued il en demenerent; Ce ere une granz partie . . . que il avoient morz et pris; Queus merveille est ce que je voi.*

Pour nous, nous sommes donc absolument persuadé que, dans les phrases du type *c'est lui que* etc., *que* est et a toujours été le pron. relatif, et que, ici comme dans le cas déjà traité *c'est lui qui* etc., la tournure emphatique provient d'une construction non-emphatique. Et ce qui prouve encore qu'il en est ainsi, c'est le fait qu'il est quelquefois impossible de décider si l'on a affaire à une locution emphatique ou à une tournure non-emphatique. Sont, en général du moins, des tournures non-emphatiques les phrases telles que *C'est fantosmes que vos dites* (*Auc. et Nic.* 18,25); *Ce n'est pas fable que dire vos volons, Ainsoiz est voirs autressi comme sermon* (*Amis et Amiles* 5) *Ce sont erres que je vos doing* (*Guill. d'Angl.* 3225), c'est-à-dire celles où le complément prédicatif de la principale manque de tout article. Par contre, si le complément prédicatif est un substantif à forme définie ou un pronom personnel ou démonstratif, p. ex. *c'est ton frère (lui, celui-là) que je cherche*, la phrase est une locution emphatique. Mais une phrase comme *Sans doute, ce ne furent d'abord que des banalités qu'on échangea* (Coppée, *Œuvres choisies*, éd. Edström, I,59) peut être aussi bien l'un que l'autre. Il en est de même pour la phrase citée par M. Lücking, p. 179: *C'est un saucisson aux truffes que je*

man est en même temps le sujet de *is* et le régime psychologique de *love*. Mais pour qu'un mot puisse remplir cette double fonction, il faut naturellement que le nominatif et l'accusatif ne diffèrent pas de forme. C'est pourquoi un poète anglais n'écrirait jamais ***For he I love is far away***, ni un poète suédois ***Ty han, jag älskar, fjärran dröjer***, ***he*** et ***han*** ne pouvant pas servir de régime. Ces deux phrases sonnent aussi vicieuses que ***I love he, Jag älskar han.*** Le Suédois aurait donc à écrire ***Ty den, jag älskar,*** etc., et l'Anglais écrirait peut-être ***For him I love is far away*** (comp. Jespersen, p. 187).

vous donne. Si celui qui parle veut tout simplement faire constater ce que c'est qu'il présente à l'autre, la phrase est non-emphatique. Mais si, pour une raison ou une autre, il oppose par la pensée *un saucisson aux truffes* ou bien à quelque autre espèce de saucisson ou bien à n'importe quoi, la phrase est une locution emphatique.

Nous verrons plus loin que l'allemand possède pour ces deux sens deux formes différentes, mais qu'il se sert quelquefois de l'une d'elles là où l'on s'attendrait plutôt à trouver l'autre.

Avant de quitter ce cas spécial: *c'est lui que je cherche,* il nous reste encore une question à examiner. Quand M. Lücking (p. 179) qualifie de complément prédicatif le substantif ou le pronom qui (en français moderne) suit le verbe *être,* cela est sans doute pour lui une chose absolument claire, puisqu'il dit dans sa langue maternelle *Er ist es, den ich suche.* Mais nous autres Suédois, qui disons *det är honom, jag söker,* et qui, par conséquent, sentons comme un accusatif un substantif aussi dans la même position, nous nous demandons si, depuis que, dans les substantifs et les pronoms, le nominatif et l'accusatif ne diffèrent plus de forme, le mot qui en anc. français était le complément prédicatif s'est maintenu comme tel, ou si, peut-être, le même déplacement a eu lieu, ou a quelquefois lieu, en français qu'en suédois et en anglais, de telle sorte que ce mot soit devenu le régime psychologique de la subordonnée. Voilà une question que l'«oreille», l'instinct («das Sprachgefühl») de l'indigène peut seul résoudre. Le fait est que deux de mes amis français, interrogés séparément par moi pour savoir à quel cas était, selon eux, *lui* dans l'exemple cité, ont répondu: «à l'accusatif, parce qu'on veut dire: *je cherche* lui». Quand Ayer dit que *c'est* est préférable à *ce sont,* «quand il précède un pronom pluriel qui est le complément [= régime direct] et non pas le sujet [= ce que nous appelons complément prédicatif] du verbe suivant», il semble que lui aussi regarde *eux* dans *c'est eux que je cherche* comme le régime direct de *cherche.* Or, si à ce passage on en compare un autre (p. 367), où il déclare nettement «qu'avec *c'est* il y a réellement un sujet logique qui suit le verbe et qui est toujours au nominatif», il devient évident qu'il veut dire que *c'est eux que* etc. est préférable à *ce sont eux que* etc., parce que, dans la proposition simple correspondante: *je cherche eux, eux* est le régime direct. Il nous paraît

que la raison donnée ne suffit pas pour expliquer le fait. Lorsque A. trouve *c'est eux que* etc., préférable à *ce sont eux que* etc., tandis que, selon lui, *c'est eux qui* etc. et *ce sont eux qui* etc. sont également bons, cela suppose, nous semble-t-il, que, dans la locution périphrastique *c'est eux que* etc., les rapports entre *eux* et *c'est* ne sont pas les mêmes pour son oreille que ceux entre *eux* et *c'est* dans *c'est eux qui* etc., et que, dans *c'est eux que* etc., vaguement et sans s'en rendre compte, il a senti *eux* comme le régime de *cherche*. Mais si nous nous sommes trompés dans notre tentative, téméraire peut-être, d'interpréter mieux qu'Ayer lui-même sa propre pensée, et que cet *eux* soit resté le complément prédicatif de *est,* alors la phrase déjà citée *Or, c'est surtout les sottises humaines qu'a peintes Flaubert* nous fournit encore une preuve que *que* est le pronom relatif, la variabilité du participe supposant un régime direct précédent.

Très communes sont en anc. français les locutions emphatiques du type *c'est (ce fut) dans cette maison qu'il naquit;* p. ex. *c'iert par li ke li cuens des Blans-Dras li faisoit tel demande* (Henri de Valenciennes, *Hist de l'Emp. Henri* 601); *Senz li ne peut aveir nul ben, pur li est co que il tant vit* (*Tristran*, B.-H. 215,16). Théoriquement il n'y a rien qui empêche que ce *que* ne soit un mot relatif, et que la phrase française, à l'instar de sa correspondante suédoise, ne soit issue, par attraction, de *c'est cette maison dans laquelle (où) il naquit*, construction que présente le plus ancien exemple de locution emphatique qui existe: *cio fud Lusos ut il intrat* (*St. Leger*, B.-H. 10,24). Une chose qui pourrait avoir contribué à produire l'attraction, c'est le fait que l'ancienne langue pouvait faire commencer la phrase par un régime prépositionnel ou un circonstanciel qui, en franç. moderne, ne se place pas en tête de la phrase; p. ex. *Nonpourquant ou juer ne ou rire ne ou solacier ne gist mie toz li maus* (*Hist. de l'Emp. Henri* 504); *Droit à Vigneri . . . tint li empereres se court à Noël* (*Ibid.* 572); *mais ore primes commence li guerre* (*Ibid.* 606); *par moi ne seres vous ja vergondes* (*Ibid.* 626), tous passages que Wailly rend par des locutions emphatiques. Il se pourrait donc que la phrase *c'est dans cette maison qu'il naquit* dût sa naissance, en quelque sorte, à une contamination de *dans cette maison il naquit* et *c'est cette maison dans laquelle (où)* etc. Il est impossible de ne pas penser ici au passage de Lafontaine *Voici de la façon que Descartes l'expose*, et aux exemples

espagnols du même genre cités par M. Tobler (V. B. I. 201). Évidemment les deux cas ne sont pas identiques, mais il faut avouer qu'il y a une certaine ressemblance entre eux, et que l'attraction qui a eu lieu dans l'un a aussi bien pu avoir lieu dans l'autre. Ajoutons que la phrase de Lafontaine aussi pourrait être le résultat de la fusion de deux tournures: *Voici de quelle façon* etc. et *Voici la façon dont* etc.

En général, ceux qui regardent les surbordonnées dont nous nous occupons comme des propositions relatives, qualifient *que* d'averbe relatif. Nous dirions plutôt conjonction relative, terme qui n'a pas encore été reçu dans la grammaire scolaire, mais qui a déjà été employé par Diez (Gr. III[4], 378) et puis par M. Tobler (V. B. I[1], 101) et M. Geijer (p. 14). Avec. M. Geijer nous sommes d'avis que le *que* relatif est une conjonction quand il n'a pas d'autre fonction que celle d'être une particule de liaison et que les rapports de temps, de lieu, etc. qu'exprime, en même temps, un adverbe relatif, sont exprimés par d'autres mots. Dans la phrase *C'est lui dont je parle*, *dont*, en même temps qu'il opère la liaison relative, est l'équivalent d'un régime prépositionnel. Dans *c'est de lui que je parle*, *que* n'a que la première de ces fonctions, l'autre étant remplie par *de lui*. De même, si dans *c'est lui que je cherche*, *lui* est senti comme le régime de *cherche*, *que* est une conjonction relative.

La seule chose qu'on pourrait objecter à l'explication donnée ci-dessus, c'est que le type *Cio fud Lusos ut il intrat* semble être, en anc. français, excessivement rare, puisque nous ne connaissons, outre cet exemple, que le passage suivant *Quer c'est ce ou ma reson tent* (*Vie de St. Grégoire le Grand*, Prol. v. 176)[1]. Mais cela pourrait tenir au fait que, dans le plus vieux français déjà, la tournure secondaire a supplanté la forme primitive.

D'autre part, quand on regarde la subordonnée comme une proposition-sujet, on dit que *est* de la principale a ou bien la signification de «arrive» «se fait», ou bien le même sens que *est* dans la formule interrogative *est-ce que*, lequel, à son tour, est le même que dans *Dieu est*, c'est-à-dire: *existe*, *est une réalité*, *est un fait*. Que la phrase *ce fut dans cette maison qu'il naquit* ait originairement pu signifier *il arriva dans cette maison qu'il naquit*, c'est facile à saisir. Mais à notre avis, aucune «atténua-

[1] *Co'st ses mestiers dont il ad a servir* (*St. Alexis* 74), par M. Giesecke (p. 45) cité comme une locution emphatique, n'en est pas une.

tion de sens», aucune «extension analogique» ne suffit à expliquer comment on peut dire — et on le disait en anc. français aussi — *c'est dans cette maison qu'il naquit*, c'est-à-dire *il arrive* pour *il arriva*.

Par contre, si nous avons affaire au même sens du verbe que dans *est-ce que*, le présent est aussi naturel que dans la phrase *c'est un fait qu'il naquit dans cette maison*. Mais, en revanche, il sera impossible d'expliquer d'une manière satisfaisante comment le circonstanciel *dans cette maison*, qui appartient à *naquit*, a été joint à *c'est*. Le verbe *être*, dans ce sens, ne comporte aucun circonstanciel. Puis, après une principale négative qui contient le même *est* que la question *est-ce que*, la proposition-sujet est au subjonctif, p. ex. *ce n'est pas qu'il soit désagreable d'être aimé par une jeune fille* (Meilhac et Halévy, *Théâtre* II, 332), tandis que, dans une locution emphatique, elle est, dans le même cas, à l'indicatif. Laissons *que* être ce qu'il était autrefois, un mot relatif, et *est* être la «copule», et tout ira pour le mieux. Si la maison en question existe encore, le présent n'exige pas d'explication; le parfait *ce fut*, dans le même cas, tient à une assimilation au parfait de la subordonnée. Si la maison n'existe plus, le présent est le même présent extemporel que dans les phrases citées plus haut: *c'est Adan et Eve qui furent* etc.; *César est un des plus grands hommes de l'histoire*.

Il est vrai que le présent se rencontre souvent là où, logiquement, il faudrait un temps du passé (Tobler, V. B. II, 13), mais le fait que *c'est* dans ce cas est passé à l'état de «locution figée» nous semble beaucoup plus facile à expliquer, si *être* est la «copule» que s'il avait le sens de «arriver».

Il y a un groupe de questions où, comme le remarque M. Meyer-Lübke (p. 644), ce *est* a de toute évidence le sens de «arriver, se faire». Ce sont les questions telles que *e cument est ce dunc que Adonias regne et reis se fait* (IV *Livres* 222); *Cument est-ce que vous ne voulez dire que vous ferez ces choses* (Joinville, *Hist.* 342). Comp. les phrases anglaises du même type *How is it that* etc., et encore cette phrase: *pourquoi diable est-ce que je n'ai pas crevé au bord d'un fossé* (Rod, *M^lle Annette* 140), qui, elle aussi, a peut-être le même sens.

Dans les autres questions emphatiques introduites par un adverbe, p. ex. *Où est-ce que je suis, ici* (Rod, *M^lle Annette* 130), il y a trois interprétations possibles:

1) la construction est la même que dans les deux phrases que nous venons de citer, commençant par *cument*, c'est-à-dire que *où* est senti comme déterminant *est*, lequel a le sens, bien qu'affaibli, de «arrive»; la subordonnée est une proposition-sujet;

2) la construction est la même que dans *Où faut il que j'aille*, c'est-à-dire que *où* est senti comme déterminant *suis; est-ce que* est la même formule interrogative que dans *est-ce que tu demeures ici;*

3) la construction est la même que dans la phrase suédoise *Hvar är det [som] du bor*, c'est-à-dire que *où*, appartenant logiquement à *suis*, est, par attraction, devenu détermination de *est; que* est une conjonction relative.

Il n'y a ici encore que l'oreille de l'indigène qui puisse nous dire lequel de ces sens a, ou lesquels peut avoir, la phrase citée. Ajoutons seulement que pour *Où est-ce qu'il naquit*, on n'a le choix qu'entre les constructions 2) et 3), et que pour *Où est-ce qu'habite son père* il n'y a pas de choix, l'inversion de la subordonnée démontrant que c'est une proposition relative.

Il nous reste encore une construction emphatique, un peu différente de celles dont nous nous sommes occupé; c'est celle dont le passage suivant offre un exemple: *Et cum il l'aud tollut lo queu, lo corps estera sobrels piez; cio fud lonx dis, que non cadit* (*St. Leger*, B.-H. 14,10). Évidemment *cio fud* ne peut pas avoir le sens de «il arriva», «il se fit», «il dura», puisque *lonx dis* est au nominatif. En revanche, rien n'empêche que *que* ne soit un adverbe relatif et que la phrase ne signifie *ce fut un long temps pendant lequel il ne tomba pas.* La construction est alors la même que dans *cio fud Lusos ut il intrat.* Seulement on ne saurait affirmer que ce soit là la seule analyse possible. Si, pour exprimer la même pensée, la langue peut se contenter de deux propositions juxtaposées, p. ex. *cio fud lonx tiemps, ob se los ting* (*Ibid.* 7,27), pourquoi ne pourrait-elle se contenter aussi, pour effectuer la liaison, de la conjonction *que?* M. Meyer-Lübke semble, dans un cas analogue, éprouver la même hésitation, puisque, après avoir cité (p. 605) la phrase *sono sedici anni, io era in Italia* comme exemple de proposition juxtaposée remplaçant une proposition relative, il qualifie (p. 643) de proposition-sujet la subordonnée de *sono tre giorni che no ti ho veduto.*

Dans *Nyckel till Tysk Öfningsbok*, I, p. 14, M. Hjorth remarque que dans *l'allemand* parlé on se sert quelquefois de tournures telles que *Hier was es, wo ich als Student wohnte; Während ich krank war, war er es, der mich besuchte*, mais qu'en général l'emploi des locutions emphatiques est restreint à la langue littéraire. Ajoutons que dans celle-ci on les rencontre dans les mêmes cas qu'en suédois et en français, chez Nietzsche aussi bien que chez Schiller. Il y a peut-être lieu de noter que le verbe de la subordonnée est, dans ce cas, et a presque toujours été à la troisième; p. ex. *Und zur Gewähr, dass ich's bin, die Euch sendet, Bringt ihm dies Schreiben* (Schiller, *Maria Stuart* I: 6); *Das Problem der Wahrheit trat vor uns hin — oder waren wir's die vor das Problem der Wahrheit hintraten* (Nietzsche, *Jens. v. Gut und Böse* 11)[1].

La subordonnée peut précéder la principale; *der* est alors remplacé par *wer;* p. ex. *Wer aber nicht Wort hielt, waren die Franzosen* (Hauff, *Kl. Schülerbibl.* VIII,10).

A côté des locutions emphatiques, il existe une autre construction très voisine; p. ex. *zu seinem Entsetzen sah er, dass es eine ungeheure Schlange war, was er in der Hand hielt* (Hauff, *Kl. Schülerbibl.* VI,26); *Das ist Satansarbeit, was Sie machen* (Hauptmann, *Weber*, 105). Ici ceux qui parlent se bornent à constater ce qu'on tenait à la main et ce qu'on fait, sans opposer mentalement les mots *Schlange* et *Satansarbeit* à quelque autre chose. Ces phrases ne sont donc pas des locutions emphatiques, mais une délimitation bien nette n'existe pas entre les deux significations, et on ne changerait pas beaucoup le sens en substituant *die* à *was*. De même dans *Eilig füllte er eine neue Flasche, die der ersten völlig gleich war, mit Brunnenwasser, und Brunnenwasser war's auch, was er seiner Frau einflösste* (Baumbach, *Vier Erzählungen* 7), *was* pourrait sans doute être remplacé par *das;* et dans *Und unsre Furcht ist's was sie muthig macht* (Schiller, *Maria Stuart*, I: 8), qui est décidément une locution emphatique, *die* serait plus conforme à l'usage que *was* (comp. Matthias, p. 425).

Par contre, dans *Es sind nur Worte die sie gesprochen, Aber sie haben den fröhlichen Muth In der felsichten Brust mir*

[1] M. Kock cite (p. 79) deux exceptions: ***du bist es allein, die noch mir die Jugend erneuerst*** (Goethe); ***Bin ich's, die es zertrümmm're*** (Putlitz), et même un passage où le relatif s'accorde en genre avec ***es: ich bin's das ruft*** (Goethe).

gebrochen (Schiller, *Braut v. Messina* I: 5), on se serait peut-être plutôt attendu à trouver *was*, puisque la phrase n'est pas une locution emphatique.

Si le substantif ou pronom à faire ressortir est un régime, simple ou prépositionnel, la construction allemande est strictement «règulière», c'est-à-dire, ce substantif ou pronom devient le complément prédicatif du verbe *être*, et la fonction qu'il remplissait dans la phrase simple est, dans la phrase composée, assumée par le relatif; p. ex. *Nicht du bist's, den ich hier gesucht* (*Wilh. Tell* III: 18); *Und welcher ist's, den du am meisten liebst?* (*Ibid.* III: 3); *Ist's der im Nachen, den ihr sucht* (*Ibid.* I: 1); *Es ist Ihr Herr und Kaiser, dem Sie weichen* (*Piccolom.* II: 2); *Und eine Heimat ist's aus der wir zogen* (*W. Tell* II: 2); *Es war ein ziemlich entlegener Teil der Stadt, in den ihn die Alte geführt hatte* (Hauff, *Scheik v. Alexandria*); *Er war's, durch den Maria Unterhandlung mit mir pflegte* (*M. Stuart*, IV: 6); *Es ist ein Feind, vor dem wir alle zittern* (*W. Tell*, III: 2); *Sind es die Töchter, sind's die einzigen Kinder, womit man seine Gunst bezeigt* (*Wallenst. Tod* III: 4); *Es war gerade der erste Tag des heiligen Monats Ramadan, an welchem Labakan den Raub an den Prinzen begangen hatte* (Hauff, *Sage vom falschen Prinzen*); *Trotzdem . . . war es dieser Winter und diese Ungunst der Verhältnisse, unter denen mein Zarathustra enstand* (Nietzsche, *Zarathustra* 480).

En d'autres cas, cette construction ne s'emploie pas, p. ex. pour traduire la phrase *It was not without difficulty that the troops were landed*, qu'il faut rendre par *Es geschah nicht ohne Schwierigkeit, dass die Truppen landeten* (Imm. Schmidt, p. 317); comp. *Es geschieht nur um deinetwillen dass* etc. (Matthias, p. 426). Après *da* et certains autres circonstanciels de lieu, la subordonnée est introduite par *wo;* p. ex. *Da eben ist es, wo sie dich erwarten* (*Wallenst. Tod* I: 7); *Zu Woodstock war's und in des Towers Nacht, Wo dich der gnäd'ge Vater dieses Landes Zur ernsten Pflicht durch Trübsal auferzog* (*Maria Stuart*, II: 3). La construction est donc pléonastique, le rapport de lieu étant deux fois exprimé, ce qui tient au fait que l'allemand ne possède pas, comme le français et le suédois, une conjonction relative *(que, som)*. Elle est pléonastique aussi après *da*, *damals* ou un autre circonstanciel de temps, où la liaison se fait par *als* ou *wo;* p. ex. *Es war im Herbst 1831 . . . als ich*

zu Paris den Doktor Ludwig Börne wieder sah (Heine, *Über Börne*); *Es war vor acht Monaten, als ich einen Brief aus Sevilla erhielt* (Matthias, p. 300).

Les questions correspondantes auraient la forme: *Wo ist es, wo du wohnst; Wann war es, als du ihn sahst;* mais ici la périphrase n'est pas usitée.

Il nous reste à signaler encore une construction que Imm. Schmidt ne mentionne pas, bien que, dans des phrases anglaises comme celle que nous venons de citer, il regarde *that* comme la conjonction: *Es ist in Namen, dass wir denken* (Hegel, cité p. Noreen, *Vårt Språk* V, 12); *Es war im Jahre 1815 nach Christi Geburt, dass mir der Name Börne zuerst ans Ohr klang* (Heine, *Über Börne*); *Es war namentlich im voιigen Jahrhundert, dass die Frage von dem Ursprung der Sprache lebhaft verhandelt wurde* (Steinthal, *Abriss der Sprachwissenschaft*, p. 74); *Er meinte es wäre gestern gewesen, dass er davon ging* (Frensen, *Jörn Uhl* I, 1); *War's nicht für euch, dass sich der Gletscher Grau heut schmückt mit Rosen?* (Nietzsche, *Jens. v. Gut und Böse*, p. 283); *Es ist nicht deshalb, dass ich nicht gehe* (Dostojewskij, *Raskolnikow*, übers. v. Henckel); *Mit der Korbflechterei is och ock das* (sic!) *man sei bissl Leben a so hinfristen tutt* (Hauptmann, *Weber* p. 36).

Selon M. Matthias (p. 424), cette construction est un pur gallicisme, assertion que je crois avoir vu contester quelque part. Quoi qu'il en soit, nous croyons que la tournure aurait très bien pu naître, en dehors de toute influence étrangère, par une fusion des deux constructions *damals (hier) war es als (wo)* et *es geschah nur um deinetwillen dass;*[1] et si la phrase citée des *Tisserands* de M. Hauptmann est vraiment idiomatique, il semble bien peu probable qu'un gallicisme se soit glissé jusque dans le patois du vieux tisserand Ansorge.

En anglais, où un pronom relatif, même au nominatif, peut s'omettre, ce sont précisément les locutions emphatiques qui, dans le style familier, s'en passent souvent; p. ex. *There's scarcely a boy will speak to him* (Mrs. Wood, *Orville College* 84); *I know now who it was took my pencil* (*Ibid.* 182).

---

[1] Comp. cette phrase de Berthold Auerbach: ***Es wird jetzt ungefähr acht Monate sein als ich einen Brief von Sevilla erhielt***, où se sont croisées les deux tournures ***es ist acht Monate (her) dass*** et ***es war vor acht Monaten als*** (Matthias, p. 300).

Nous n'avons jamais réussi à trouver dans la littérature un exemple anglais du type *C'est lui que je cherche;* mais M. Jespersen cite (p. 187) ces trois passages pris dans la littérature moderne: *It's not me I'm anxious about*, (Thack.) *It's not him I want* (Id.); *It is her you should consult on such a matter* (Troll.), en remarquant que cette attraction de cas se rencontre très souvent après *it is.* Nous croirions volontiers que le nominatif est ici impossible et que, de même, dans les deux passages suivants, *what* et *how much* sont sentis comme étant le régime de la subordonnée: *What is it you want?* (Miss Harraden, *Ships that pass in the night* 61); *She fully realised how much it was that he had given up — at her request* (Walter Besant, *All Sorts and Conditions of men* 94). Dans les autres cas *(C'est de lui que je parle*, etc.), la construction est la même qu'en français: *It's of him [that] I'm speaking.* Quant à la question de savoir quand il faut ou non mettre *that*, il n'y a pas de règle fixe; comp. *It was then that Mr Sidney Herbert . . . appealed to Miss Nightingale* (Mrs. Henry Fawcett), et »*Sir*», *said I*, »*it is for yourself I am afraid*» (Stevenson). Mais plus le circonstanciel à faire ressortir a de corps, plus l'emploi de *that* se recommande en vue de la clarté; p. ex. *it was not solely from a love of letters that they were desirous* etc. (Macaulay); *she ought to have known that it was not to an ignoble life among ignoble people that he would go* (Walter Besant).

Imm. Schmidt (p. 317) voit dans ce *that* la conjonction, et donc, dans la proposition qu'il introduit, une proposition-sujet. M. E. A. Kock la qualifie (p. 37) d'adverbe ou de conjonction relative.

Nous voici donc dans le même embarras que pour le *que* français, et l'histoire de la langue ne nous en tirera pas, car *þæt* en anglo-saxon (p. ex. Beow. 1361) présente absolument la même difficulté que *that* dans la langue actuelle.

Nous avons dit plus haut que nous regardons la subordonnée comme une proposition-sujet dans les phrases du type *Trinity men find it difficult to understand how it was that he missed getting one of the three silver goblets* (Trevelyan, *Life and Letters* of *Lord Macaulay* I, 97), mais nous sommes moins sûr en face de *that* dans *Why it is that no women (except in fiction) ever attains the highest rank in litterature, it is probably impossible ever to determine* (Mrs Oliphant, *Victor. Age* I, 220);

hence it was that people learned to know of his skill (Harraden, *Ships* etc. 43). En revanche, il nous semble presque certain qu'on a affaire à des propositions relatives dans des phrases telles que *His sensibility being constant and intelligent, it will be seldom that a feeling touches him*, etc. (Ruskin, *Mod. Engl. Reader* 185); *It was very rarely that he went out* (Harraden, *Ships* etc., 236); *It is not often I see you* (*Ibid.* 36). Pour que la subordonée fût une proposition-sujet, il nous semble que la phrase devrait avoir la forme ou de *It was (a) rare (thing) that* etc. ou *It rarely happened that* etc. Enfin, ce qui achève de nous convaincre que, dans les locutions emphatiques en général, *that* a pour une oreille anglaise la valeur d'un mot relatif, c'est le fait que les auteurs des trois passages suivants ont pu le remplacer par *which* et *when: Sardanapalus. Urge me not Beyond my easy nature. Salamenes. 'Tis beyond That easy, far too easy, idle nature, Which I would urge thee* (Byron, *Sardanapalus* I: 2); *It seems to me, at this distance of time, as if it were the next day when Pegotti broached the striking and adventurous proposition I am about to mention* (Dickens, *David Copperfield*); *Is it Sunday then? I exclaimed.* »*Yes*«, *he replied.* »*It was Friday of last week when we made the lucky discovery of the buried chamber, to which we owe your society this morning. It was Saturday morning soon after midnight that you first awoke, and Sunday afternoon when you awoke the second time with faculties fully regained*» (Bellamy, *Looking backward* 203). Il est évident que, dans le dernier exemple, *Sunday afternoon* occupe la même position que *Saturday morning*, c'est à dire qu'il est un circonstanciel de temps, non pas le complément prédicatif. Puisque, par conséquent, *that* joue le même rôle que *when*, la proposition qu'il introduit ne peut pas être une proposition-sujet.

Dans *It was already late in the autumn . . . that the houses began to be pulled down* (W. Besant, *All Sorts* 70), il y a fusion de deux tournures: *It was already late* (adj.) . . . *when* etc., et *It was late* (adv.) . . . *that* etc.

En anglais aussi la subordonnée peut, dans certains cas, se placer devant la principale. Si le terme à faire ressortir est un circonstanciel de lieu, *that* est remplacé par *where;* p. ex. *But where the two poets come together, on a ground which they have almost to themselves, is in a certain kind of humorous poetry* etc. (Saintsbury, *Hist. of Nineteenth Cent. Liter.* 123).

En suédois, le pron. relatif-sujet est très rarement omis[1], il ne l'est jamais, du moins en prose, dans les locutions emphatiques[2]. Le pronom presque toujours employé, dans la littérature aussi, c'est *som*. Quand on trouve *hvilken*, il est le plus souvent amené par quelque circonstance spéciale, comme dans *Det är för övrigt icke blott lärarinnorna utan även skolorna som institutioner betraktade, hvilka ha skäl att glädjas över de nya förhållandena* (Anna Sandström, Verdandi 1902, p. 330), où l'auteur a évidemment voulu éviter la cacophonie de deux *som* successifs, et dans les exemples cités par M. R. G:son Berg dans *Språk och Stil* II, 95, dont les auteurs ont vraiment poussé un peu loin la licence poétique. Quand c'est un régime direct qu'on veut fair ressortir *(c'est lui que je cherche)*, ce mot reste, par attraction, à l'accusatif: *det är honom, [som] jag söker; som* est presque toujours omis. De même après *då, där, så,* et dans les questions introduites par *när, hvar, hur;* p. ex. *Det var då, jag såg honom för första gången; Hvar är det, du bor?* Mais *som* est très bien à sa place dans *Det är först då, som israeliterna göra sin stora insats i den allmänna utvecklingen* (Schück). Quant c'est à un régime prépositionnel qu'on veut donner du relief, on met le plus souvent, comme en français et en anglais, la préposition devant le substantif ou le pronom qui devrait être le complément prédicatif du verbe *être;* p. ex. *det är om honom jag talar; det var i detta hus han föddes. Som* ne se met que quand le circonstanciel est assez long, comme dans *Det var på grund af alla dessa omständigheter, som jag såg mig nödsakad* etc.

Si nous voulons faire savoir à un ami que la maison devant laquelle nous passons avec lui est celle où naquit Anna Maria Lenngren, nous disons: *Det var i det där huset [som] A. M. L. föddes.* Puisque la maison existe toujours, il y a donc, dans l'emploi de l'imparfait *var* un déplacement de

[1] Pourtant l'omission de *som* dans l'exemple suivant ne choque pas: *Naturligtvis var det eliten af det teaterbesökande Paris, som i går fyllde den stora Gaîtéteatern, och den massa vackra toaletter, där syntes, kunde ge anledning till en modekrönika* (Volmar, Sv. Dagbl. $^{29}/_{3}$ '03); dans *Nu mänskors röst och änglars kor lofsjunge den i höjden bor* (Sv. ps. 63, v. 15), *den* peut être regardé comme pron. relatif.

[2] Mais en poésie une phrase comme *Och det var han mitt hjärta vann* ne nous choquerait pas.

temps, qui ne s'explique que par une assimilation avec l'imparfait *föddes*.

La construction «régulière» est beaucoup moins usitée et presque restreinte au discours soutenu; p. ex. *Det var företrädesvis denna form, hvari skaldens andakt fann sitt uttryck* (Ljunggren, *Bellm. och Fredm. ep.* 97).

En suédois aussi la subordonnée est quelquefois placée devant la principale, p. ex. *Hvarför jag så gärna skulle önska en flykt ditöfver i afton, är ock för att en gång i världen få meddela Herr Hugo och de andra vännerna ett epos, ett litet epos* (Almqvist, *Schems-el-Nihar*); *Hon var liten till växten, och när jag för första gången såg henne, var vid en flyktig presentation på gatan* (Geijerstam, *Boken om lille bror*, 27). A ces exemples empruntés à la littérature, ajoutons des tournures telles que les suivantes, très communes dans le langage familier: *Hvem jag hälst skulle vilja bli bekant med, (det) är hr X.; Hvad jag hälst skulle vilja bli, (det) är sjöman; Hvart jag hälst skulle vilja resa, det är till Rom.* Puisque, dans la phrase de M. Geijerstam, *när* ne peut pas être remplacé par *då*[1], et que *hvem* et *hvart* ne figurent jamais comme des mots relatifs (excepté dans le sens de *hvem . . . än*, *hvart . . . än*), il faut bien voir dans ces subordonnées des questions indirectes.

Quelquefois on trouve la subordonnée introduite par *att;* p. ex. *Trenne år äro snart förrunna, sedan Oscar Alins bortgång, och dock kännes det nästan som vore det ännu i går, att vi sågo hans rena drag och mötte hans blida leende* (Résumé d'un discours de M. Clas Annerstedt, Sv. Dagbl. $^{25}/_{11}$ '03); *Mig tjusa de stora vidderna, hafvet eller slätten . . . Och så är det, att Lithauen för mig är naturskönt* (Mark Stern, *Idun*). C'est là, sans doute, un des nombreux danismes qu'on trouve dans le suédois de nos jours, et dans la première de ces phrases, c'est évidemment pour éviter la répétition de *som* que l'auteur du discours ou du résumé a été amené à s'en servir.

Dans les phrases suivantes, l'emploi de *då* pour *som* est un germanisme: *Det var på morgonen af årets sista dag, då jag bröt upp för att . . . uppsöka Gallén* (Öhqvist, *Ord och bild* 1902, p. 625); *En korrespondent till Berliner Tageblatt skrifver*

[1] Comp. *När jag sista gången såg Crusenstolpe, var det på en af sorgdagarne, kort efter Karl Johans död* (Burman, *Minnen* 11), où *när* est synonyme de *då*.

från Petersburg följande: Det var i maj 1902, då inrikesministern von Plehve frågade mig, på hvilka grunder jag trodde etc. (Sv. Dagbl. 2/8 '04).

Comme les Français, nous employons quelquefois une locution emphatique, sans vouloir pourtant faire ressortir un certain membre de la phrase; mais cet emploi est restreint à la langue familière, où nous nous servons, dans un récit très animé, de tournures telles que: *Men då va(r) de(t) jag, som tog gunsti(g) herrn i kragen och* etc. La principale est toujours affirmative. Dans d'autres cas, nous nous servons de la même tournure que l'anc. français: *Ne suis mie cil qui*, mais seulement à condition

1° que le verbe *être* de la principale soit au présent ou à l'imparfait;

2° que la principale soit ou bien négative ou postposée à la subordonnée; p. ex. *Men han va(r) inte den, som lät skrämma sej; Men den, som gaf svar på tal (den, som inte blef rädd) de(t) va(r) jag;*

3° que le pronom relatif soit le sujet.

Des quatre passages français cités plus haut, celui tiré d'*Abdallah* est donc le seul que nous puissions rendre à l'aide de cette circonlocution.

Le danois, comme l'anglais, peut se passer du relatif, même sujet; p. ex. *Det er vel ingen digter-historiker, her taler, men det er en filosofisk historiker* (Jul. Clausen, *Ord och bild* 1903, p. 172).

Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner que la tournure danoise correspondant à *c'est lui que je cherche* est *det er ham [som* ou *at] jeg søger*, et que ce *ham* est sans aucun doute senti comme un accusatif. Dans tous les autres cas, l'équivalent de *que* est *at*, qui est, cependant, souvent omis; p. ex. *Det var i private samtaler med ham . . . at jeg lærte at skatte hans store lærdom* (Nyrop, *Nord. Tidskr.* 1903, p. 253). Dans le premier de ces cas, où l'emploi de *at* semble le plus étrange, il s'explique sans doute par une extension analogique des autres cas. Mais dans ces autres cas aussi, il est assez curieux de voir le danois se servir régulièrement d'un mot de liaison qui est presque étranger à son plus proche parent, et qui, en allemand aussi, n'est qu'exceptionellement employé. Or, en islandais et en anc. suédois, probablement en anc. danois

aussi, *at* n'était pas seulement la conjonction servant à introduire une proposition-sujet ou -régime, mais encore un mot relatif, pronom, adverbe ou conjonction; et on peut se demander s'il n'aurait pas eu originairement ce sens dans les locutions emphatiques aussi. Une autre explication de ce *at* est possible encore. En isl. et encore en norvég. moderne (probablement donc en danois aussi, moderne et ancien), le verbe *être* figure quelquefois dans le sens de «arriver», «geschehen», là où, dans le suédois actuel du moins, il faut un autre verbe; p. ex. *þat var um haustit . . . at sa kvitr kom yfir* (*Egils Saga* 103); *þat var á einu sumri, at hafskip kom af Islandi er attu islenzkir menn* (*Heimskringla*, ed. Unger, p. 116); *þat var á einu hausti, at Hakon jarl for till Upplanda* (*Ibid.* 117). Dans la traduction de *Heimskringla* par Gustav Storm, ces passages sont toujours rendus par la même tournure *Det var en nat at* etc., et *Arne* de Björnstjerne Björnson en offre un exemple: *Således var det en kvæld, at Arne sad i stuen, hvor Eli lå, og sang viser med höj röst.* On voit par le contexte qu'ici *automne, été, soir* ne sont pas opposés à d'autres saisons et à d'autres parties du jour. Ces phrases ne sont donc pas des locutions emphatiques, et il faut les rendre par *Il arriva cet automne que le bruit gagna l'Islande*, etc. Mais il semble bien naturel de présumer qu'on n'avait qu'à accentuer *um haustit* etc., pour que la phrase prît la signification de *Ce fut en automne que* etc.

Nous avons encore à mentionner trois constructions périphrastiques très communes, qui doivent, peut-être, elles aussi, être appelées des locutions emphatiques:

1) *C'est à quoi songent les esprits méditatifs* (A. France, *Thaïs* 81); *C'est pourquoi je t'ai laissé parler, jeune Salomon* (Laboulaye, *Abdallah* 70); *C'est par où se ressemblent les œuvres des plus jeunes de nos poètes* (Doumic, *R. d. d. M.* $^{15}/_{7}$ '02, p. 453). M. Polentz (*Franz. Relativs.* 7) qualifie ces subordonnées de propositions relatives sans antécédent, et il se peut qu'il ait raison. La seule chose qui complique un peu la question, ce sont les tournures anglaises du même genre: *That's what he said; That's why I did it; That's how I take it. How*, pour autant que je sache, ne peut être qu'un adverbe interrogatif. Il est vrai que l'*Encyclopädisches Wörterbuch* de Muret-Sanders

lui assigne aussi la signification d'un adverbe «exclamatif et relatif (suivi d'un adj. ou d'un adv.)»; mais les propositions exclamatives: *How glad I was*, et les subordonnées qu'on pourrait appeler des propositions exclamatives indirectes: *Fancy how glad I was*, ne sont pourtant en réalité que des questions, directes ou indirectes. Quant à *why*, s'il est jamais un adv. relatif, c'est dans la phrase *the reason why I did it, was* etc. Or je ne suis pas du tout sûr que, dans la phrase suédoise *skälet. hvarför jag gjorde det*, etc., *hvarför* soit un adv. relatif. Il peut, pour mon oreille, être aussi bien un adv. interrogatif, *skälet hvarför* étant la même chose que *la réponse à la question de savoir pourquoi*. Quoi qu'il en soit, puisque dans *That's how I take it*, la subordonnée est une proposition interrogative, comment savoir de façon certaine que, dans toutes les autres phrases, on a affaire à des propositions relatives?

2) *Et s'il va la messe ouir, ce n'est pas pour des derniers avoir* (Clédat, *Rutebeuf* 91); *S'ils faisaient dire la messe par une demi-douzaine d'abbés dans les bureaux de l'Encyclopédie, ce n'était que contraints et forcés* (Reinach, *Diderot*, 77); *Si les philosophes s'insurgeaient, c'était en effet, eux aussi, contre un fanatisme stupide* (*Ibid.* 77);

3) *C'est à peine (c'est tout juste) si, C'est tout au plus si.* Combien peu ces phrases sont senties comme des propositions composées, on le voit par le fait qu'on met sans hésitation le futur et le conditionel dans la subordonnée; p. ex. *Dix minutes, c'est à peine s'il sera parti* (Scribe et Legouvé, *Bataille de Dames*); *Demain, c'est à peine si nous pourrons parler* (Ohnet, *Dames de Croix Mort* 132); *c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre* [romans] (Flaubert, *Corresp.* III, 383); *C'est à peine si nous pourrions donner une demi-page à chacun d'eux* (Clédat, cité par Polentz, *Relat. Satzverschmelz.* 25); d'autres exemples sont cités par M. Tobler, V. B. III, 55.

Appendice.

Mon article sur les «propositions relatives doubles», publié dans le second volume de ces «Studier» a fait l'objet d'un compte rendu de M. Clédat dans la *Revue de Phil. franç.*, XIV, p. 156, et de M. Emil Polentz dans son excellente étude *Die relative Satz-*

verschmelzung im Französischen[1]. Ni l'un ni l'autre de ces auteurs n'approuvent l'explication proposée par moi p. 32. Selon M. Clédat, dans une phrase du type *Un homme que je crois que tu aimeras,* le second *que*, qui est en réalité la conjonction, a été pris pour l'accus. sing. masc. du pron. relatif, et c'est par analogie avec les «propositions relatives doubles» de cette espèce que, plus tard, on est parvenu à dire *Cet homme que je croyais qui était mon ami.* J'ai moi-même donné cette explication (p. 42), bien qu'alternativement avec l'autre, pour les «propositions relatives doubles» allemandes. Il eût été singulier que, les mêmes conditions existant en français qu'en allemand, je n'eusse pas vu que les phrases françaises sont susceptibles de la même explication. Aussi, pourra-t-on, si l'on veut bien comparer les pp. 43 et 19, entrevoir au moins que telle est bien mon opinion. Il est vrai que, pour les phrases allemandes aussi d'ailleurs, j'ai relégué cette explication au second plan. C'est que je la trouvais, si l'on peut dire, un peu mécanique. Elle aussi suppose que le premier *que* a été annexé comme régime par le verbe devant lequel il est placé. Or ce fait me semblait, et me semble toujours, suffisant pour expliquer la genèse de la tournure *que—qui,* sans qu'il soit nécessaire d'admettre une confusion de la conjonction *que* et du pron. relatif. Mais d'un autre côté, la chose aurait très bien pu se passer ainsi, et je ne crois pas que M. Polentz ait réussi à prouver que cette explication soit insoutenable. Il n'y a pas le moindre doute qu'il ne faille écrire *Was du nicht willst, dass dir, geschicht, das thu' auch keinem andern nicht.* Mais puisque c'est néanmoins un fait incontestable que ce *dass* a souvent été pris pour le pronom relatif, il est impossible de prouver que la même confusion n'ait pu se produire en français aussi. Je répète que ce qui a pu contribuer à amener cette confusion, c'est le fait que ces phrases sont les seules où le régime précède, et souvent d'assez loin, la conjonction qui introduit la proposition.

M. Polentz est d'avis (p. 27) que mon explication, selon laquelle la construction *que—qui* contient, ou plutôt a originairement contenu, une anacoluthe, serait peut-être acceptable pour la langue parlée, mais qu'elle ne l'est guère pour la langue littéraire. Or, d'abord, je ne crois pas que, pour une langue comme l'ancien français, dont la grammaire n'était pas fixée, il ait existé une différence bien tranchée entre la langue parlée et la langue littéraire. En tout cas, la littérature offre assez de constructions aussi «incorrectes», «illogiques», «inorganiques», que le sont, selon mon explication, les «propositions relatives doubles.» Pour prendre un exemple, la phrase *Mar fust il onques venus* est, au point de vue

[1] Si je mentionne aussi l'article que M. Maurice Grammont a consacré à mon travail dans la *Revue des langues romanes* XLVI, p. 603, c'est uniquement pour le signaler à l'attention de ceux qui voudraient apprendre comment il ne faut pas écrire une critique. M. G. assure que la question n'est pas bien difficile, mais il n'a garde de nous dire quelle en est la vraie solution.

de la grammaire, du véritable «galimatias double», et pourtant elle est devenue une construction usuelle. Puis, je ne regarde pas la supposition d'une anacoluthe comme essentielle à mon explication, laquelle, au fond, n'est pas autre que celle proposée avant moi par M. Neumann. Cette supposition n'est qu'une tentative d'expliquer plus en détail la genèse de la tournure. Si cette tentative a échoué, ce qui reste pourtant encore à prouver, l'explication elle-même ne s'en trouve pas ébranlée. On se contente de dire que la phrase que nous venons de citer résulte d'une contamination des deux tournures *Mar est il venus* et *Ne fust il onques venus* (Gaspary, Zs. VII, 573), et personne ne demande qu'on explique aussi *pourquoi* pareil mélange a eu lieu, ou *comment* il a pu avoir lieu. De même on doit se contenter de savoir qu'après que le relatif placé en tête de la première subordonnée a été annexé comme régime par elle, la tournure *que—qui* — aussi bien que la tournure *que—qu'il* — est un des expédients qui se sont présentés à l'esprit pour remédier à la perte. Selon cette explication, la tournure en question a d'abord été inorganique, mais, comme nous l'avons dit (p. 36), cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus tard devenue organique, comme un rameau greffé sur un arbre n'en est pas d'abord une partie organique, mais le devient peu à peu, et qu'une fois formée, elle n'ait été sentie comme une proposition relative prédicative.

Sans doute la tournure *l'homme que je vis qui entra* est formée sur le modèle de *je le vis qui entra*. Il est vrai aussi qu'en anc. français la dernière de ces constructions n'était pas absolument restreinte aux verbes de perception (y inclus *voici* et *voilà*), et qu'elle se rencontre quelquefois avec d'autres verbes; p. ex. *Ses sires qui l'avoit fait à sa semblance li reprocha la grant aise qu'il avoit eüe et or l'avoit perdue par son meffait; Ne crien mes homme qui me puisse empirier* (Strohmeyer, p. 21). Mais le fait que M. S. ne connaît que ces deux exemples semble indiquer suffisamment qu'ici cette construction n'a jamais été en vogue. Or quand, malgré la répugnance qu'on avait pour *je le savais (croyais. voulais,* etc.*) qui* (dont nous n'avons jamais vu d'exemple), on disait couramment *l'homme que je savais (croyais, voulais,* etc.*) qui*, cela prouve de la manière la plus décisive, nous semble-t-il, qu'ici il y a eu un autre facteur plus fort qui a vaincu cette répugnance, et qui, partant, a provoqué la naissance des tournures *l'homme que je savais (croyais, voulais,* etc.*) qui.* Ce facteur, c'est le besoin d'un nouveau sujet pour remplacer celui qu'on avait perdu.

Il y a encore une chose qui nous paraît devoir être signalée. Il est presque impossible de se figurer une situation où quelqu'un ait pu formuler une question telle que *Qui vois-tu qui vient? Qu'entends-tu qui sonne?* Une question de cette espèce n'a donc guère pu être le prototype des questions très communes *Que croyez-vous qui soit arrivé?* Or si l'on répond que ces questions peuvent avoir été formées sur le modèle des «propositions relatives doubles», il faut naturellement reconnaître que cela est toujours possible.

Il faut reconnaître aussi que la présence de la tournure *l'homme que je vis (entendis) qui*, calquée, celle-là, sur *je le vis qui*, a bien pu contribuer à la genèse ou du moins à la vogue des autres «propositions relatives doubles» *cet homme que je savais (croyais*, etc.*) qui.* Or comme *je le vis (entendis) qui* ne s'employait que pour exprimer une action ou un état passager, et jamais un état permanent, il est évident que *l'homme que je vis (entendis) qui* a, d'abord du moins, été restreint au même cas. Si donc il se rencontre des exemples tels que *la forteresse qu'il voyait qui était inexpugnable; cet homme que j'entendis qui était un étranger*, il faut bien supposer une influence en sens inverse qui a fait élargir leur domaine aux «propositions relatives doubles» avec *voir* et *entendre*, sur le modèle des autres propostitions de la même espèce.

Si nous n'avons, peut-être, pas rendu justice au rôle qu'a pu jouer la tournure *je le vis (entendis) qui* dans la formation de ces phrases, c'est sans doute parce que nous avons cru, comme nous le croyons toujours, que cette dernière construction aurait très bien pu naître quand bien même l'autre n'aurait pas existé.

Je ne sais pas si la tournure *je le vis qui entra* a jamais existé en allemand, et le peu de temps dont je dispose ne me permet pas de faire des recherches. Mais, en flagrante contradiction avec ce qu'on va lire tout de suite, je me sens tenté d'emprunter l'argument de M. Clédat et de dire que la phrase *Ich sah ihn der ins Haus hineintrat* «ne sonne pas» allemand. En effet, elle sonne, pour mon oreille, si peu allemand que ma supposition qu'elle n'a pu exister, comme tournure usuelle, même du temps de Luther, touche à la certitude[1]. S'il faut donc expliquer la genèse des «propositions relatives doubles» allemandes comme je l'ai fait, je ne vois pas pourquoi leurs correspondantes françaises ne seraient pas susceptibles de la même explication, ou des mêmes explications[2]. Il y a encore dans le travail de M. Polentz, quelques détails qui réclament notre attention:

P. 20. L'auteur approuve pour un certain groupe de phrases, l'explication de M. Koschwitz, mais c'est en réalité plutôt la modification de cette explication proposée par moi (p. 15) qu'il accepte.

P. 33. Je n'ai pas donné comme mon opinion que la tournure *que—que* précède chronologiquement la tournure *que—qu'il,*

[1] Parmi les gallicismes qui se rencontrent en allemand, M. Matthias cite (p. 423) *Ich sah den Prinzen, welcher zu ihren Füssen kniete,* où, à mon avis, on ne saurait se méprendre sur la nature prédicative de la subordonnée (comp. Polentz, *Französ. Relativs.* 46).

[2] Il est vrai que je ne connais, pour l'allemand, que des propos. rel. doubles avec *das.* Mais les deux questions *Welchen wollt ihr, den ich euch losgebe* et *Welcher dünkt dich der unter diesen dreien der nächste sei gewesen dem, der unter die Räuber gefallen war* y sont absolument conformes. Et quand bien même, dans la dernière, on pourrait qualifier la subordonnée de propos. rel. prédicative, la première exclut absolument pareille analyse.

la page 22 ne faisant qu'exposer l'opinion de M. Schaefer sur l'évolution psychologique de *qui—que* à *que—qui*.

P. 35. Je n'ai pas nié (p. 31) que l'amuïssement de *l*, de *il* n'ait pu se montrer avant le XVII^e siècle. Seulement j'ai cru, sur l'autorité des deux auteurs cités, que ce n'était qu'à dater de cette époque que cet amuïssement était tellement passé dans l'usage général qu'il aurait pu amener une transition de *que—qu'il* à *que—qui*. Encore ai-je exprimé cette supposition sous la forme d'une question. Il n'est pas juste non plus de dire que, pour cette raison aussi, je rejette la théorie de M. Schaefer, puisque, selon cet auteur, le remplacement de *qu'il* par *qui* dans ce cas ne doit pas être attribué à des causes phonétiques.

P. 40. Quant à la question de savoir laquelle des deux tournures *dont—que* et l'accus. avec l'infinitif est dans le français actuel la plus usitée, je me bornerai à dire que c'est à cause de l'extrême fréquence des phrases telles que celles citées pp. 39 et 40, c'est-à-dire de celles où l'infinitif est *être*, que j'ai cru pouvoir dire que c'est la dernière qu'on rencontre le plus souvent.

M. Clédat, comme M. Neumann, est d'avis que, dans les exemples du type *qui—que*, cités par M. Tobler, *qui* n'est qu'une autre graphie pour *cui*. Selon M. Clédat, la phrase *Celui qui l'on dit que repondit au roi* «ne sonne pas français». Qu'une tournure «ne sonne pas français» prouve, tout au plus, qu'elle n'existe pas dans le français actuel; mais c'est un très faible argument pour prouver qu'elle n'a pas existé autrefois. Parmi les nombreuses tournures qui existaient en anc. français, mais qui ont depuis disparu, il y en a beaucoup sans doute dont on pourrait dire qu'elles «ne sonnent pas français». Quant à la tournure en question, il est impossible de la trouver si éminemment étrange, quand on se rappelle qu'en anglais *This man who I thought was my friend* est pourtant la seule construction reconnue comme correcte, et qu'en latin, à côté de *Vir quem nescio ubi habitet*, il existe aussi *Vir qui ubi habitet nescio*. Aux exemples cités par M. Tobler où le relatif en tête de la première subordonnée est resté au nominatif, M. Polentz (p. 7) ajoute le suivant: *Sa belle Cassandre, qui je sçay bien qu'elle a esté belle, mais il l'a déguisée d'un faux nom;* comp. encore *Prendrai pur ço mun pain . . . et durrai as vassals qui je ne sai ki sunt* (IV *Livres* 97).

Ouvrages cités en abrégé.

Ayer, Grammaire comparée de la langue française, 3^e éd., Genève, Bâle et Lyon 1882.

Bastin, Glanures grammaticales, Namur 1893.

B.-H. = La Langue et la Littérature françaises, depuis le IX^ème siècle jusqu'au XIV^ème siècle, textes et glossaire par Karl Bartsch, précédés d'une Grammaire de l'anc. franç. par Adolf Horning.

Geijer, Historisk öfverblick af latinets *Qui* och *Qualis* fortsatta som relativpronomina i de romanska språken. Uppsala 1897.
Gessner, Zur Lehre vom französischen Pronomen, Berlin 1873—1874.
Giesecke, Die Demonstrativa im Altfranzösischen, Diss. Rostock, Sondershausen 1880.
Gullberg-Edström, Fransk skolgrammatik, Stockholm 1895.
H. A. = Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen, begründet von Ludwig Herrig.
Haase, Syntaxe française du XVII° siècle, trad. p. M. Obert, Paris 1898.
Jespersen, Progress in Language, London 1894.
Kock, E. A., Die deutschen Relativpronomen, Lunds Universitets årsskrift, Bd 37: 1, 2, Lund 1901.
» The English relative pronouns. A critical essay. Lund 1897.
Lindberg, Les Locutions verbales figées dans la langue française, Thèse, Uppsala 1898.
Lücking, Französische Grammatik, Berlin 1883.
Matthias, Sprachleben und Sprachschäden, Leipzig 1892.
Meyer-Lübke, Grammaire des Langues Romanes, Traduction française p. Auguste Doutrepont et Georges Doutrepont. Tome troisième, Paris 1900.
Mikkelsen, Dansk Sproglære med sproghistoriske Tillæg, Köbenhavn 1894.
Müller-Wigert, Fransk språklära II, Stockholm 1903.
Plattner, Ausführl. Grammatik d. französ. Sprache. I. Theil, Karlsruhe 1899.
Polentz, Französische Relativsätze als predikative Bestimmungen, Berlin 1903.
» Die relative Satzverschmelzung im Französischen, Berlin 1904.
Robert, Questions de Grammaire et de Langue françaises, élucidées, Amsterdam [sans date].
Schmidt, H., Das Pronomen bei Molière. Diss., Kiel 1885,
Schmidt, Immanuel, Grammatik der engl. Sprache, Berlin 1889.
Schulze, Der altfranzös. direkte Fragesatz, Leipzig 1888.
Strohmeyer, Über verschiedene Functionen des altfranzös. Relativsatzes, Diss., Berlin 1892.
Sudre = Arsène Darmesteter, Cours de Grammaire historique de la Langue française. Quatrième partie, Syntaxe, publiée par les soins de M. Léopold Sudre, Paris 1902.
Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik I—III, Leipzig 1886—1899.
Zs. = Zeitschrift für romanische Philologie, herausg. von Gust. Gröber.

SYDVÄSTENGELSKT OCH VÄST-SACHSISKT r.

AF

J. O. G. KJEDERQVIST



Det är en iakttagelse af engelskt uttal, hvilken ibland göres af personer, som varit i England, äfven icke-lingvister, att vissa engelsmän uttala ord sådana som *pretty*, *great*, *matron* med ett egendomligt ljud, som inte är lätt att härma. Ofta är det just ordet *pretty*, som väckt deras uppmärksamhet och de försöka återge det genom att säga *prutti*, *purrti* eller dylikt, men äro icke riktigt nöjda med sin imitation.

Att detta ljud, i första stafvelsen af *pretty*, förefaller främlingen besynnerligt, är icke att undra öfver, då det skiljer sig ganska mycket från de vanliga föreställningarna om mänskliga språkljud, åtminstone på kontinenten. Utöfver engelskt språkområde (Amerika inbegripet) torde det förekomma blott i de dravidiska språken (Elworthy, The Dialect of West Somerset) och möjligen i jutska dialekter (Jespersen, Fonetik § 199). Och att det erbjudit svårigheter äfven för fonetikerna af facket, bör icke heller förvåna, när man besinnar, att åt detta och liknande ljud ingen plats inrymts i de hittills uppställda fonetiska tabellerna.

Det ifrågavarande ljudet — det är nämligen *ett*, enhetligt ljud och icke *ru* eller *urr* eller något dylikt, det som höres mellan *p* och *t* i *pretty*, mellan *g* och *t* i *great* — får sin egendomliga klang af det i samma stafvelse stående *r*-et.

De sydengelska, särskildt vissa sydvästengelska dialekter, ha ett karakteristiskt uttal af *r*, som utgör det mest påfallande draget i dessa dialekters ljudsystem. Och säkerligen har det varit någon West Country man, som i de nämnda fallen ådragit sig främlingarnas uppmärksamhet. Hvarför just dessa ord uppmärksammas mest, torde bero därpå, att uttalet i dem tyckes för den oinvigde komma i konflikt med stafningen mera än i de många andra ord, som ha samma ljud i sydvästengelskan, men stafva det med vokal + *r* såsom *word*, *turf*, *bird*.

Det egendomliga med det sydvästengelska *r*-ljudet är nu,

att det knappast är något *r*-ljud längre, och att det troligen redan för länge sedan förlorat det mesta af sin konsonantiska karaktär.

Det område, inom hvilket sydvästengelskt *r* och dess inflytelser på närgränsande ljud blifvit noggrannast observerade, är den del af Ellis' Southern Division, som han betecknar som Western Mid Southern, och af denna då dess mest typiska form i Wiltshire, Alfreds och hans västsachsars gamla stamhåll.

Ellis iakttagelser af *r* och dess förbindelser i de tre faser af Wiltshire, som han upptager, och i West Somerset återfinnas på olika ställen i On Early English Pronunciation V och i Elworthy, The Dialect of West Somerset, English Dialect Society Vol. XVII s. 27, och jag har i The Dialect of Pewsey (Wiltshire) i Transactions of the Philological Society 1903 redogjort för förhållandena i denna dialect.

En sammanställning af Ellis uttalanden torde ha sitt intresse. Jag uppdelar dem för tydlighetens skull, där så kan ske, i dem som angå *r*, och dem som angå vokal + *r*, och jag utesluter i regel de inströdda reflexionerna öfver hur ljuden lämpligen böra tecknas, emedan de här sakna intresse och skymma bort själfva ljudbeskrifningen.

I On Early English Pronunciation V s. 23 heter det: 'Det ena gamla karaktärsdraget, som mer eller mindre ståndaktigt genomgår den moderna södra dialektafdelningen, är omvändt, 'reverted', (R), eller tillbakadraget (r,), stamfadern till tungspetshöjnings- eller odrilladt (r_o) eller vokaliskt (r), som ännu är genomgående i bildadt talspråk . . . Men jag tror, att det omvända (R) är den verkliga gamla formen. Den egendomliga ihåligheten och sträfheten hos detta ljud, hvilket lätt igenkännes, när man en gång hört det, beror på den hålighet, som uppstår genom att vända tungspetsen uppåt och bakåt, så att den pekar ned mot svalget, och sätta den undre (i stället för den öfre) ytan af tungspetsen mot hårda gommen' . . .

S. 53 yttrar Ellis meddelare J. G. Goodchild om Chippenham *r* i *hornet:* 'Detta (R_o) är ett *r* med tungspetsen vänd uppåt mot högsta delen af gommen, så att tungan företer en mot struphufvudet teskedlikt böjd form, och detta *r* har aldrig förekommit drilladt, där jag iakttagit det'.

S. 830 f. säger Ellis: 'Bokstafven R förorsakar det mesta besväret. I hela den södra afdelningen är R mer eller mindre omvändt, d. v. s. tungspetsen pekar mot svalget och dess undre

del är vänd mot hårda gommen. Den hålighet som därigenom uppstår i tungryggen åstadkommer en mycket egendomlig klang, som gör, att man omedelbart känner igen (R), när man en gång hört och förstått det. Ljudet göres svagare genom att låta blott den yttre kanten af tungspetsen i stället för dess undersida närma sig midten af hårda gommen, så att det blir en skedformig hålighet bakom. Detta är J. G. Goodchilds tillbakadragna *r*... Det verkliga (R) kan urskiljas genom hela södra delen af England från Cornwall till Kent och är påfallande i Wiltshire, Somerset, Dorset och Devon. Detta (R) är troligen konsonantens ursprungliga västsachsiska form'.

Om vokal + r heter det s. 23: '(R) tyckes blanda sig på ett besynnerligt sätt med föregående vokal, ändrar dess kvalitet och gör den svår att igenkänna nästan lika mycket som nasalisering. Den långa, sträfva, odrillade tonande form, som här skrifves (ɜR) för tydlighets skull, är troligen ingenting annat än den förlängda tonande konsonanten själf ('R$_o$')'.

S. 42. 'Ett annat mycket viktigt kännetecken hos detta (R) är dess sammansmältning (amalgamation) med en föregående vokal. Det tycks verkligen bli en ny serie af vokaler (ɜ$_R$ a$_R$ A$_R$), etc., och till och med (ü$_R$ ee$_R$ uu$_R$). Beträffande de förra, så var det en stor svårighet för mig, hur jag skulle beteckna sådana ord som *her*, *burn*, och en tid trodde jag, att de hade blott vokaliskt ('R$_o$), alltså (h'R$_o$ b'R$_o$n), men jag har på senare tider kommit till den slutsats, att där var en föregående vokal, som efterföljdes af en sammansmältning af vokalen med ɜ+ɜ$_R$ (R). Men hvad den vokalen i självfva verket var, fann jag så svårt att afgöra, att jag slutligen antog olika hypoteser, allteftersom jag hörde olika talare. Jag har begagnat (ɜr, ər, ɐr) och Goodchild skrifver (ɐR, ɐɐR). Men nyligen har jag gått tillbaka till (ɜR) när betonadt, och (ɐR) när obetonadt, om med rätta eller icke, kan jag icke riktig utreda. Med denna förklaring torde emellertid denna beteckning vara tillräcklig, och det måste öfverlämnas åt goda fonetici att genom grundlig undersökning under en lång tid och af många talare afgöra angående den bästa framställningen af det verkliga ljudet'.

S. 53 i anmärkningarna till dialektprofven från Chippenham säger Goodchild om *hornet* (aaR$_o$NəT): '(aa) är icke alldeles rent (aa), där är något af (a^1) i det, det är säkert modifieradt framför (R$_o$) af en uppåtvänd tunga'.

I Elworthys The Dialect of West Somerset s. 27 säger Ellis om (R) och vokal + (R): 'Tungspetsen pekar något längre tillbaka mot svalget än vid (t), så att undre delen af spetsen är närmare gommen, och en hålighet bildas mellan midten (eller främre delen) och spetsen. Detta åstadkommer en egendomlig dofhet hos den föregående vokalen, hvilken till och med stundom (occasionally) kan uttalas på samma gång som detta (R) och sålunda bilda en serie 'spets'vokaler, och dessa i sin tur äro kanske grundvalen till någon af de egendomliga vokaler, som här betecknas [ì, èo,ùo] och som snarare tillskrifvas en vidgning af nedre delen af svalget, (i_2, $ə_2$, u_2), än en krökning af tungryggen. Det ljud, som skrifves [aar], för [aa‚r], är också möjligen ett försök att uttala [aa] med tungspetsen i [‚r] = (R)-läget. Sådana vokaler kunde helt enkelt skrifvas ['aa] etc. Vid [‚‚r][1] är tungspetsen styf, men vid [‚r] är den böjlig och kan därför dallra mer eller mindre kraftigt. I dialekten tyckes detta frambringa ett slags skorrande, som är ännu mera markeradt i Wiltshire. Detta kallas 'det omvända r' . . .

Etsko Kruisinga, A Grammar of the Dialect of West Somerset, Bonner Dissertation 1904, stöder sig på Elworthy och Ellis och erbjuder inga egna iakttagelser i denna fråga.

Jag har så fullständigt som möjligt anfört det, som förut sagts i dialektbeskrifningar om sydengelskt *r* och dess förbindelser, för att underlätta jämförelser med Pewsey dialekten. Om jag så hänvisar till Sweets Handbook of Phonetics § 170, Sievers Phonetik [5] §§ 298, 495, Jespersens Fonetik § 199, J. H. Staples, semi vowels and border sounds, Transactions 1895—96 ss. 199 f., 205, så torde jag äfven ha nämnt de viktigaste ställen, där detta r-ljuds egenskaper omtalas från den mera teoretiska ljudbildningslärans synpunkter.

Pewseydialektens *r*-ljud (The Dialect of Pewsey §§ 15, 31, 206—208), som jag undersökt i Pewsey och närliggande byar (Oar, Huish, Woodborough, Rushall, Upavon) bildas då det uttalas ensamt vanligen så: tungspetsen är uppåtböjd och pekar mot tandvallslisten eller något bakom. Artikulationen är öppen, ty afståndet mellan tungspetsens främre kant och tandvallen är så stort, att luftströmmen går fritt fram genom passet. Äfven vid hviskning är luftens friktion mot organen nästan ohörbar och

[1] Det ljud som brukas af amerikaner i uttalet af *America.*

i hvarje fall icke större än vid vokalerna *ä* och *å*. Alltså är detta *r* icke längre någon konsonant. Det är icke heller någon halfvokal eller något 'border sound', utan en vokal. Men, och det bör kraftigt framhållas, detta vokalljud skiljer sig både genom sin egendomliga klangfärg och sin intensitet från rikspråks-engelskans *ə* i ställningar där det kan jämföras därmed (Sweet, History of English sounds § 905). Af andra negativa bestämningar är värdt att nämna, att *r* icke heller försvinner i vissa ställningar såsom i de östengelska dialekterna och i det bildade talspråket (Ellis V s. 189, Sweet, History of English sounds § 902).

Ljudets vokala natur framträder, icke blott när det uttalas ensamt för sig, utan äfven ofta i sådana förbindelser, där det bildade språket bevarar det såsom konsonant. Framför vokal i t. ex. *glory* kan *r* samman med föregående och efterföljande vokal mycket väl bilda triftong (*åæi*). Och i konsonantförbindelser såsom *fr*, *gr*, *pr*, *kr* visar sig dess vokala natur i dess öfvergång till *æ*-vokal[1] framför kort eller förkortad vokal i ofta eller alltid obetonade ord och stafvelser såsom i *fæm* from, *gæ¹t* great, *pæti* pretty *seekæd* sacred.

I förbindelserna *dr* och *tr* ligga de bägge ljuden så nära hvarandra. Glidljudet från *d* och *t* kan stundom föranleda till antagandet af ett konsonantiskt *r*, men äfven här finner man vid noggrannare analys, att det ljud, som betecknas med *r*, väsentligen innehåller ett *æ* på grund af sin öppna artikulation.

Märkliga äro nu de förbindelser, som *r*-ljudet ingår med närgränsande ljud, de gifva dialekten en alldeles särskildt egendomlig prägel.

Då jag först började syssla med Wiltshiremålet, var jag icke beredd att finna några svårigheter med r-ljuden. Intresset knöt sig snarare till de i Wiltshire uppträdande stympningarna af långa vokaler.

Det blef dock snart klart för mig, att jag måste göra *r*-ljudens inflytelser till föremål för undersökning, därför att jag

[1] Då tecknet *r* (eller ˛r, R) lätt inverkar störande på uppfattningen af det ljud, som det här är fråga om, har jag brutit med de förut använda beteckningssätten i alla fall, utom där *r* står kvar framför vokal. I brist på bättre har jag då tagit *æ* af det rent yttre skälet, att detta upp- och nedvända *œ* förde tanken på ett skrifvet *r* med ett upp- och nedvändt *e* inflätadt före och ett *o* inflätadt efter sig, och därför på sätt och vis kunde symbolisera ett *r* som blifvit vokaliskt och var af ett annat slag än det vanliga *ə*.

eljest icke kunde få någon reda i dialektens vokalsystem. De blefvo undersökta på genuina dialekttalare af alla åldrar inom det förut nämnda området.

Det var öfver 300 ord med vokal + r som jag samlat och som jag hade mycket arbete med att klassificera. En gång stannade jag vid att antaga nio vokaler och lika många diftonger, en annan gång vid sex af hvartdera slaget. Svårigheten löstes slutligen genom att abstrahera från mera tillfälliga skiftningar och antaga tre för enhvar lätt utskiljbara vokaler och sex diftonger.

Efter lång vokal bildar *r* med denna en diftong. Och vi få därigenom diftongerna *œæ*, *äæ*, *eæ*, *iæ*, *åæ* och *uæ*: *fœæ* fair, *wäæ* wear, *keæ* care, *jiæ* here, *måæ* more, *žuæ* sure. Den andra komponenten af dessa diftonger är till sin kvalitet icke lika i alla, utan är beroende af den första komponenten, så att *æ* är högre efter slutna och lägre efter öppna vokaler.

Tvänne triftonger finnas nämligen *aoæ* och *œoæ* (ibland *œowæ*): *vaoæ* four *šœoæ* shower.

Egendomligast är *r*-ljudets förhållande efter korta vokaler.

Wiltshiredialekten i sin Pewsy fas visade sig äga tre tydligt skiljbara vokalljud, som företrädesvis uppkommit af kort vokal + *r*, sådant som ofvan beskrifvits. De läto sig icke utan vidare inpassas i Sweets eller Sievers vokaltabeller. De bestämdes nämligen icke blott af tungans höjd och större eller mindre tillbakadragning, utan samtidigt af tungspetsens uppåtböjda ställning.

Tungans spets är uppåtböjd, och dess yttre rand pekar mot tandvallslisten eller något ställe omedelbart bakom den. Den bakre icke uppåt böjda delen af tungan ligger jämförelsevis lågt. De tre vokalerna skiljas från hvarandra genom olika grader i den uppåtböjda tungspetsens och tungans höjd och tillbakadragning.

Af dessa vokaler är *æ* den höga. Den förekommer hufvudsakligen i obetonade ord och stafvelser: *mižæ* measure, *neetæ* nature, *pækjuæ* procure.

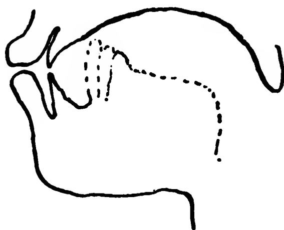
æ^1 är den mellersta vokalen, lägre och mer tillbakadragen än *æ*, med tungspetsen pekande mot ett ställe något bakom tandvallslisten: *hæ*^{1}*t* hurt, *skwæ*^{1} square.

æ^2 är den låga vokalen, tungroten är nedpressad, spetsen, som är bred och tvär når upp i jämnhöjd med ofvantändernas

nedre ytor och berör den andra eller tredje från hörntanden: *ꝏ²m* arm, *kꝏ²n* corn, *sꝏ²t* sort, *sꝏ²* serve.

Jag har varit i tillfälle att i år (1904), två år efter det jag studerade dialektens ljudsystem, medan jag gjorde samlingar till dialektens formlära och syntax, företaga en ny ompröfning af mina iakttagelser af *ꝏ*-vokalerna, och denna har icke föranledt någon väsentlig ändring i deras då funna bestämningar. De exkursioner, jag denna gången gjort till andra platser i Wilts och till Somerset och Dorset för att undersöka de här beskrifna ljuden, hafva varit ägnade att med afseende på dem bestyrka Ellis' utsago, att Wiltshiredialekten är den typiska formen för 'Mid Southern' distriktet (V s. 44).

Skematiskt framställd på ett mediansnitt af talorganen skulle tungspetsens ställning vid de tre *ꝏ*-vokalerna kunna betecknas ungefär som vidstående bild utvisar:



Det bör ihågkommas, att dessa *ꝏ*-ljud äro mycket olika de *ə* och *ɒ* vokaler, som förekomma i Ellis West Eastern district (Ellis V s. 189) och i riksspråksengelska (Sweet HES. § 962 f.).

De få icke anses såsom *i*, *u*, *æ* eller någon annan vokal + ett r-ljud (såsom Ellis en gång antog) eller *ꝏ*-ljud, och icke heller såsom något slags diftonger, utan äro att betrakta såsom enkla och enhetliga vokalljud, af hvilka *ꝏ* är kort, *ꝏ¹* och *ꝏ²* långa.

Ellis har en gång varit nära att inse det verkliga förhållandet, att här en ny serie egendomliga vokaler uppstått, men han har saknat materiel till att bestämma deras karaktär och afstått från att följa det funna spåret. Det berodde utan tvifvel därpå, att han för sina undersökningar i detta fall var hänvisad till mellanhänder. Ellis såväl som Elworthy begagna därför den vilseledande beteckningen med vokal + R eller *r* i sin ljudskrift.

Vi skola nu närmare skärskåda arten af den ljudförändring, genom hvilken kort vokal + r före konsonant eller paus gifvit *ꝏ*-vokaler. När förändringen inträdde, var *r* redan vokaliskt således *ꝏ*, ty ett konsonantiskt *r* skulle gifvetvis varit så afgränsadt mot föregående vokal, att ingen sammansmältning varit tänkbar. Förändringen har sitt motstycke uti öfvergången af *au* till *o* och *ai* till *e*. Den korta vokalen + *ꝏ* var också en

diftong, snarare stigande än fallande, men väl dock i allmänhet så, att de båda komponenterna höllo jämnvikt. Af denna diftong blef ett enkelt långt vokalljud. Och detta uppkom genom ett ömsesidigt närmande mellan de båda elementen. Den artikulation, i hvilken de möttes, bestämdes i fråga om tunghöjden och tillbakadragningen öfvervägande af den korta vokalen och i fråga om tungspetsens böjning af *æ*.

Det är således en reciprok kontraktion (Sievers Phonetik [5] § 764), som vi här har att göra med[1].

Utom i den omtalade kontraktionen märka vi de verkningar, som ett *æ* utöfvar på närstående ljud, i flera fall, hvilka alla äro en följd af den energi, hvarmed ett *æ* lägger beslag på tungan och för den ur de riktlinier, hvilka den följer vid frambringandet af alla de öfriga ljuden i dialekten, *l* icke undantaget.

Vi ha redan nämnt orden *pæ¹ti* och *meetæn*. Här är det *r* + följande kort vokal, som blifvit ett *æ*-ljud. Andra exempel äro *gæ¹t* great (efter förkortning af *ee* i obetonad ställning) *seekæt* secret.

I svagt betonad satsställning förlora de förut nämnda *æ*-diftongerna i vissa ord sin första beståndsdel. Det sker blott, för att *æ* skall kunna medhinnas på deras bekostnad under den där knappt tillmätta tiden (om det tillåtes att så uttrycka det alldeles oafsiktliga förloppet därvid). Då blir *niæ* near *næ* t. ex. i *vænæ* very nearly, *jåæ* your blir *jæ*, *wäæ* were, *wæ¹* eller *wæ*.

Det är äfven *r*, som verkat att framljudande *thr* öfvergått till *dr* i rena dialektord t. ex. *drɔtl* throttle. *drå* through. Genom en delvis företagen anticipation af *r*-läget har tungspetsen dragits från *th*- till *d*-läget som är närmare *r*-läget. (The Dialect of Pewsey § 195. 2).

Framför *l* har *r* en egendomlig inverkan på detta: 'pearl' och 'girl' blifva *pæ¹lo* och *gæ¹lo*, det senare äfven *gɔ̀lo* (a. a. § 181).

Det händer stundom, att obetonade stafvelser med tillhörande konsonanter absorberas af ett *æ*-ljud: *æ¹s* or else,

---

[1] Det är förmodligen en liknande företeelse, som Sweet (H. E. S. 164) beskrifver i ett enstaka ord, efter Goodchilds meddelande, i Kent dialekten. Men i så fall synes det mig vara mindre tydligt att beskrifva det så som han gör, då det heter, att ɯ (Sweet = open *r*) bortfaller efter modifiering af föregående vokal. Ty *æ* bortfaller icke mer än den föregående vokalen gör det, utan är lika väl som denna bevarad i kontraktionens resultat.

tæ²bliš tolerablish, *zæænun* this afternon, *dæal* (= it were all) it was all.

De iakttagelser, som gjorts angående den moderna dialektens *æ*-diftonger och *æ*-vokaler, äro ägnade att belysa den historiska utvecklingen af hithörande ljud och äfven att skärpa uppfattningen af vissa fornengelska och medelengelska ljudlagar hvad sydengelskan angår. Utvecklingen i smått afbildar ju ofta utvecklingen i stort.

På dialektens nuvarande ståndpunkt finna vi olika stadier i *æ*-förbindelsernas utveckling.

a) medelengelsk lång vokal + *r* > *æ*-diftong > *æ*-vokal.

b) medelengelsk kort vokal + *r* > *æ*-vokal (*æ*² *æ*¹ *æ*).

c) r + kort och icke betonad vokal > *æ*-vokal.

Den moderna dialekten ger oss också upplysning om ett utvecklingssammanhang mellan dessa former.

Viktigast att fasthålla är, att *æ*-diftong under vissa omständigheter, isynnerhet i icke starkt framhäfda ord och orddelar, kan öfvergå till *æ*-vokal, såsom när *niæ*, near, blef *næ*, *fåæ*, for, *fæ*² *fæ*, det vi med en bekant term kunna uttrycka så, att en *r*-bruten vokal öfvergår till en *æ*-vokal.

Beträffande fallet c) så bör det särskildt betonas, att detta *æ*¹ (*gæ*¹*t* great) icke är vokal + *r* såsom det skrifves såväl i populärt transkriberade dialektrim och dialektberättelser som i fonetiska arbeten (Ellis V, ordnummer 366, Elworthy s. 74), utan en enhetlig *æ*-vokal. Som vi se så förtjänar denna förändring egentligen icke namn af metatesis (jfr *wasp* och *waps*) hvarken med hänsyn till förändringens förlopp eller resultat, utan den består i en vokalisation af *r*, som då blir *æ*, absorberar den följande korta vokalen och självt blir stafvelsebärande.

Hvilken är anledningen till, att man kallat denna förändring metatesis (transposition, replacement)? Det är, att den akustiska effekten af denna förändring (*greet*>*gret*>*gæ*¹*t*) är alldeles densamma, som den, som i många ord tecknas med vokal + *r* i den vanliga skriften (*shirt*, *hurt*). Eller snarare, att man öfverfört på sydengelskan, utan vidare, ett förhållande, som gäller om andra dialekter.

Betrakta vi nu förhållandena i den gamla västsachsiskan, så är man beträffande det västsachsiska *r*-ljudets bildning ense om, att det var cerebralt (Sievers Ags. Gram.³ § 178) d. v. s. uttalades med starkt tillbakaböjd tungspets. Sweet säger också

(History of Engl. Sounds § 507), att det sannolikt bildades såsom i nyengelskan med tungans framdel konkav.

Beträffande det västsachsiska *r*-ljudets verkningar på omgifvande ljud, så bestodo dessa som bekant hufvudsakligen i brytning och metatesis.

I västsachsiskan brötos framför *r* + konsonant germanskt *a* västgermanskt *ë* och *i* till *ea*, *eo*, *io* t. ex. *earm* (gotiskt *arms*), *heorte* (got. *hairto*). *io* har i regel undergått omljud.

Uttalet af dessa brytningsvokaler kan med stor sannolikhet sättas till *ăæ*^{2} *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$. *æ*^{2} har tydligt *a*-färg och *æ*$^{1\frac{1}{2}}$ *o*-färg. Därför ha de i västsachsiskan tecknats med *a* och *o* i *ear* och *eor*. Eller riktigare uttryckt: västsachsiskt *ar* och *or* äro här tecken för *a*- och *o*-färgade *æ*-vokaler.

Detta antagande bevisas indirekt däraf, att, om ljudföljden i brytningen vore att anse som *ea* resp. *eo* + ett verkligt konsonantiskt *r*-ljud, så vore brytningens uppkomst omöjlig att förklara, eftersom ett konsonantiskt *r* icke föranleder någon vokal efter *a*, *e*, *i*.

Det bevisas direkt af de moderna dialekterna, ty likartade *r*-ljud måste ha likartade verkningar. Jag kan därför icke taga fel, när jag sätter *ear* och *eor* till *ăæ*^{2} och *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$.

I den moderna dialekten ha vi visserligen ingen brytning af korta vokaler, sådan som den nu nämnda västsachsiska, af det enkla skälet, att det icke finns några sådana framför *r* + konsonant, eftersom alla dylika förbindelser ha stadiet b) (se ofvan) d. v. s. blifvit *æ*-vokaler. Men vi ha en brytning af medelengelsk lång vokal + *r* i de förut nämnda *æ*-diftongerna, i hvilka, såsom jag framhållit (The Dialect af Pewsey s. 15), *æ* till sin kvalitet äfven bestämmas af föregående vokal. Och äfven dessa diftonger kunna deltaga i utvecklingsstadiet b), om första vokalen förkortas, hvilket sker, när de komma i icke betonad satsställning: *fåæ*, for, kan i sådana ställningar gå öfver *fåæ* > *fæ*^{2} till *fæ*, *ðäæ*, there, har nästan öfvergifvit detta stadium för *ðæ*^{1} och *ðæ*. Det finns således i våra dagar en i sina olika stadier fullt skönjbar förändring, som vi kunna formulera i lagen: lång vokal + *æ* öfvergår öfver kort vokal + *æ* till *æ*-vokal (*æ*^{2}, *æ*^{1}, ofta slutande med stadiet *æ*) i svagt betonade ord. Vi äro på grund af analogi berättigade att i denna ljudlag se en återspegling af de historiska förändringarna i stort, som till följd af ogynnsamma ortografiska förhållanden undandragit sig vår upp-

märksamhet. Den till följd af accentförhållandena i den nuvarande dialekten påvisbara växlingen i t. ex. *īæ* > *ĭæ* > *æ*[1] > *æ*, *āæ* > *ăæ* > *æ*[2] > *æ* omfattar då i sina mellersta stadier liknande förändringar, som hufvudmassan af ord med s. k. bruten vokal före r + konsonant eller paus, eller kortare och riktigare uttryckt, med kort vokal + *æ*-vokal, från västsachsisk till modern sydvästengelsk tid har undergått.

Den moderna dialekten har också metatesis, eller åtminstone något som kallats så, men som ofvan visats vara icke en omkastning af ljud utan en absorbering af det ena ljudet, hvilken ljudförändring på grund af en lätt förklarlig blott ortografisk omställning oriktigt fått namn af metatesis.

Hur förhöll det sig med den i västsachsiskan uppträdande metatesis (Sievers Ags. Gram[3]. § 179)? Det är icke otänkbart, att den i den gamla västsachsiskan var af samma slag som i den moderna, alltså en *æ*-vokal, och ingen metatesis. Härför talar följande omständigheter:

Det västsachsiska och det moderna sydvästengelska *r* äro likartade ljud. De ha också likartade verkningar i brytningen. Här följer *r* på vokal. Jag sluter nu däraf, att verkningarna äfven kunna vara likartade, när *r* ursprungligen stod före vokal.

r var i västsachsiskan tillräckligt vokaliskt för att kunna bli syllabiskt. Det visar brytningen, ty diftongens andra del är intet annat än en *æ*-vokal efter olika vokalfärg tecknad *ar* eller *or*.

Antagandet motsäges icke af den omständigheten, att ljudförbindelsen i västsachsiskan tecknas med vokal + *r*, ty det fanns då lika litet som nu något annat sätt att teckna ljudet *æ* i vanlig skrift.

Och rätt sannolikt blir det på den grund, att de ord, som sägas ha metatesis, i regel sakna brytning (Sievers Ags. Gram.[3] § 79 anm. 2). Hade dessa ord verkligen haft ljudföljden vokal + *r*, så kunde brytningen icke uteblifvit, eftersom den i det fallet icke upphört att inträda ända till den dag i dag är.

Antaga vi därför, att de af Sievers § 79 anm. 2 uppräknade orden utan brytning redan i västsachsiskan hade en enhetlig *æ*-vokal, så hafva vi också därmed en antaglig förklaring, hvarför här icke någon brytning kunde inträda. De ifrågavarande orden voro, att döma af deras betydelse, hvardagsord och såsom sådana särskildt utsatta för den förändring, som

hastigt uttal och ofta förekommande svag betoning kunde medföra.

De antaganden, jag nu senast sökt göra troliga beträffande *r* och dess verkningar i den gamla västsachsiskan, äro således i korthet, att det redan där har funnits *æ*-diftonger och *æ*-vokaler. Jag har nöjt mig för närvarande med att söka konstatera dem vid de bekanta företeelserna brytning och metatesis. I förra delen af mitt föredrag redogjordes för motsvarande förhållanden i den moderna sydvästengelskan.

Begynnelse- och slutpunkterna skulle då vara klara:

1) Västsach. *ǣæ*^{2}, *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$, *iæ*^{1} af *ear*, *eor*, *ior* *(ier)* > sydvästeng. *æ*^{2}, *æ*^{1} på så sätt, att *ǣæ*^{2} och en del *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$ sammanfallit i *æ*^{2} och *iæ*^{1} och en del *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$ sammanfallit i *æ*^{1}. Till *æ*^{2} ha äfven gått *oæ* *(or)*, och till *æ*^{1} äfven *uæ* (The Dialect of Pewsey §§ 56, 57). Det senare tillträdande romanska elementet har förhållit sig på samma sätt (a. a. §§ 103, 106, 109, 112, 115).

2) Västsachs. germ. *r* + vokal > västsachs. *æ*-vokal > sydvästeng. *æ* i svagt betonade ord och stafvelser.

Om nu dessa antaganden äro riktiga, hurudan har då den mellanliggande utvecklingen varit? Bekräftar den dem?

Detta är en fråga, som det ligger utanför ämnets nuvarande formulering att besvara, ehuru den naturligtvis måste lösas i nära sammanhang med den föregående framställningen. Den kräfver dock sitt särskilda kapitel till följd af den första-handundersökning af fornengelska och medelengelska källskrifter, som måste företagas, för att se till om de för denna fråga i allmänhet mycket ogynnsamma ortografiska förhållandena gifva någon ledning till kronologiska bestämmelser. Om medelengelskt *r* och medelengelska *r*-förbindelser är förut så godt som intet undersökt, till hvilket anknytning kan göras.

Jag får därför nöja mig med att till sist blott göra ett par flyktiga antydningar:

Beträffande öfvergången af de brutna vokalerna till *æ*-vokaler är att märka, att den västsachs. beteckningen *ear*, *eor* ännu fanns kvar i medelengelskan. I stället för den inträdde *ar* *er*, som ju onekligen voro bättre till att återgifva ett enhetligt ljud, än tre tecken. I sydengelska texter användas dessa *ar* och *er* om hvarandra för *ear*, *eor*. — En sak synes därvid obegriplig: hvarför icke *or* fick ersätta *eor* liksom *ar*, *ear*. Förklaringen är nog den, att det redan fanns ett *or*, äfven det tro-

ligen representerande en *æ*-vokal, men ännu kvalitativt olik den, som skrefs *er*, ehuru de senare delvis sammanföllo. — *ar* kan stå äfven för *or* i en sydeng. text (Kath.). En allmän osäkerhet i beteckningen är rådande, och denna osäkerhet vittnar om en ovisshet i föreställningarna om ljudens och tecknens motsvarighet. Detta förhållande pekar ju hän mot möjligheten af att en närmare undersökning här skall kunna påvisa de svårbetecknade *æ*-vokalernas första uppträdande.

Beträffande öfvergången västsachs. *r* + kort vokal > *æ*, så ligga de medelengelska förhållandena nog mera åtkomliga. Från en af de få medelengelska Wiltshire texter, som finnas, legenderna om St. Editha och St. Ethelreda ha vi att anteckna följande rim: *truste: burste, tryst: fyrst, crosse: horse, renne: ȝerne,* hvilka af W. Heuser, zur Sprache u. Autorschaft der mittelengl. Legenden St. E. und St. E., Gött. Diss. betecknas som o r e n a r i m. Dessa rim bli fullt klara, om de läsas med *æ*-vokaler.

Kasta vi en återblick på den historiska utvecklingen af *r* i sydvästengelskan, särskildt Wilts, så kunna vi, populärt taladt, säga, att det äfven har en krigshistoria att uppvisa. Det har legat i en nästan ständig fejd med grannljuden.

På ett område har det försvarat sig, om det också af striden mattats så, att det blifvit en vokal. Det är i slutljud efter de långa vokalerna, där det nu står såsom andra komponent i de omtalade diftongerna.

Ännu något mera af sin ursprungliga karaktär kan det sägas ha bevarat framför vokaler, (när det icke här blifvit *æ*, såsom i *gæ*^{1}*t*), ty där kan det till någon sin del vara konsonantiskt.

I enstaka fall har det våldsamt slagit under sig flera angränsande ljud? *tæ*^{2}*bliš* tolerably, *dæɑl* it were all, *zææ nun* this afternoon. Och det har t. o. m. inträngt där det icke hörde hemma: *kæ*^{2}*ki* khakhi. Detta kan vara ett mycket ungt lån (jfr Ellis V, s. 42 mellersta stycket nedtill). På ett annat område åter har *r*, fastän på det hela taget segrare i striden, på grund af motståndarens högre begåfning i klang sammansmält med honom till en enhet. Det var vid sammandrabbandet med de föregående (stundom också de efterföljande) korta vokalerna hvarvid genom reciprok kontraktion de tre vokalerna *æ* *æ*^{1} *æ*^{2} uppkommit.

Men det finnes också direkta förluster att anteckna: 1) i obetonade stafvelser, när konsonant följde på r: *ritšət* Richard, *ətilri* artilleri *ətiiʔ* art thee? *kɔ̀bəd* cupboard. 2) i betonade stafvelser föregånget af kort vokal och efterföljdt af hväsljud: *wɔ̀s* worse, *hɔs* horse, *wɔ̀þ* worth, stundom också efter lång: *päsən* parson, *sææsən* sarsen (The Dialect of Pewsey § 208).

NÅGRA ANTECKNINGAR

OM

NÅGRA FALL AF ATTRAKTION

I

NÅGRA SVENSKA ARBETEN

AF

RUBEN G:SON BERG



1. I *Språk och stil* I: 47 ff., *Arkiv f. nord. fil.* XVII: 95 ff. och *Pedag. tidskrift* 1901 har jag lämnat några exempel på attraktioner, de flesta från nysvenska arbeten. Jag kunde på nämnda ställen ej yttra mig om, hur pass allmänna dylika företeelser voro eller bestämma i hvilka kategorier de borde hopföras. Fortsatta iakttagelser ha riktat min samling med ytterligare ett antal fall, och jag vill här söka ge en öfversikt öfver samtliga arter jag funnit. I det jag på förhand betonar, att denna lilla uppsats med sina mestadels ur tryckt nyare litteratur hämtade citater inte söker lösa några problemer, utan endast afser att sammanställa några besläktade språkliga fakta efter deras inbördes frändskap, frånsäger jag mig uttryckligen alla anspråk på att åstadkomma högre vetenskap. Kanske är det inte vetenskap alls. En anmärkning af sådan innebörd skall jag ta med lugn; men om någon erinrar om hvad JEAN PAUL berättar i Quintus Fixlein: »er arbeitete an einer Sammlung der Druckfehler in deutschen Schriften; er verglich die Errata unter einander, zeigte, welche am meisten verkämen, bemärkte, dass daraus wichtige Resultate zu ziehen wären . . .», då känner jag mig oroad. — Så länge vår kunskap om svenskt litteraturspråk företer så stora luckor som den ännu gör, kunna äfven rent deskriptiva uppsatser möjligen vara af någon liten nytta. Som material- eller exempelsamling lider min uppsats vidare af det felet, att den inte är »fullständig»; den representerar endast en liten del af de attraktioner, som förekommit i modern svenska; sannolikt är till och med, att jag endast har med en liten del af de attraktioner, som finnas i samtliga här nedan citerade arbeten. Jag tror inte, att krafvet på kompletthet i uppsatser af dylik art är berättigadt; i alla händelser har jag i uppsatsens titel sökt ange begränsningen af dess uppgift.

Vidare vill jag framhålla, att dylika attraktioner redan för längesedan ha anmärkts af svenskar. Tidigast, så vidt jag har mig bekant, har detta skett af ATTERBOM i Svensk Litteratur Tidning för år 1823, där skaldinnan Euphrosynes dikter anmälas. De exempel, som där anföras, äro: »Medan I spriden eld och död ibland den glädjedruckna fienden, och *twingar* honom dela sina troupper» (Euphrosyne, Vublina, s. 55) och »Mitt hulda sköte såren snart *skola* läka» (därsam. 56).

För några exempel har jag att tacka mina vänner OLOF ÖSTERGREN och MARIUS KRISTENSEN.

2. Min exempelsamling omfattar nästan uteslutande sådana fall, där kongruens mellan subjekt och predikat, substantiv och attribut o. s. v. blifvit upphäfd. Jag har ingalunda varit blind för, att det finnes attraktioner äfven af helt annan art, men jag har hållit mig till det som tycks mig vara af gifven betydelse för och ha tillämpning på litteraturspråket. Det skulle ju vara af positivistiskt intresse, att ha en svensk motsvarighet till MERINGER & MAYERS »Versprechen und Verlesen» med utvidgning till »Verschreiben» men för öflig språklära blefve väl ett slikt verk af mindre vikt. Det är väl en hög sällsynthet att i tryck hitta något sånt som »ja skulle villa ha huse *möjligast konstnärligast*»; jag vet blott det enstaka: »det *mest målmedvetnaste*» (O. Levertin i Sv. Dagbl 28/11 1904), har därför lämnat denna typ åsido, ehuru den inte är alltför ovanlig i tal. Jag ser vidare bort från sådana till attraktionerna hörande felskrifningar, som torde bli alldeles utan verkan på respektive ordkategorier. Detta ehuru man verkligen kan påträffa i tryck något så hemskt som följande:

blott tvenne *öga*[1] säga,
Att hennes skapelser sin sanning äga.
(H. Sätherberg, Dikter II: 6.)

Lika följdlösa äro sådana attr. som dessa: »Visserligen kan ingen *annan* (annat) än gilla författarens afsigt» (Hammarsköld, Svensk Vitt. II: 74), »Men det passerade *böra göra* det till en angelägenhet» (Dagens Nyheter), »hvilkendera skall *jaga* (jag) *taga*» (korrektur)[2]. Attraktion antager jag äfven i detta ex.: »Men i Skördarna förekommer det didaktiska blott *tillfälligtvist* och episodiskt» (Tegnér i Sv. Akad. H. IX: 68; ändrat

[1] kursiveringarna i alla ex. äro af mig.
[2] korrektur på Nord. Familjebok[2] som jag genomsett och rättat.

i Nationalupplagan 1876 II: 30 och Jubelfestupplagan III: 165), ehuru man äfven skulle kunna tänka sig, att adverbet här blifvit böjdt. Adverben på -vis finnas nämligen adjektivböjda redan vid denna tid; likväl har jag endast funnit bestämda och pluralformer ex.: »detta *gradvisa* uppstigande till höjden» (Hammarsköld, Kritik öfver Schiller, 16), »Religionsbegreppens *gradvisa* Greciserande» (Sv. Litt. Tidn. 1815, sp. 48; flera ex. s. a. 180, 330, 524, 773, 774); senare t. ex. hos Palmblad, Solförmörkelsen (1851) sid. 8; i attributställning finnas vidare *kvartalsvis, stegvis, växelvis* att tillägga till de hos Rydqvist Sv. Spr. Lag. II: 466 och Linder, Regl. o. Råd, 110 nämnda exemplen. — Ett ex., där det felaktiga icke uppmärksammats ens af flera språkligt skolade iakttagare, för hvilka jag visat det, är: »det blir blott *en* (ett) person- och intet systemskifte» (Socialdemokraten $^{18}/_{11}$ 1004).

3. En företeelse, som kanske — i likhet med den ofvan omtalta adjektiviseringen af -vis-adverben — har framtiden för sig, är den attraktionsvis inträdande ändringen af inte l. icke till ingen framför adjektiv. Jag har ur tal antecknat: »tänk att *inga många* herrar ha gått dit», »tror du att *inga några* vill dä», och i tryck funnit det visserligen underliga: »och *inga myckna* människor» (Strindberg, Saml. rom. o. ber. III: 194). Inte alltför sällan finner man vidare, då adverb och adjektiv stå bredvid hvarann, att antingen adverbet böjes adjektiviskt efter adjektivet, eller detta böjes neutralt efter adverbet. Ett påfallande exempel härpå är: »Een mykit *nyttight* örta book» (A. Månsson [1628] enligt Noreen-Meyer, 102; ändradt af dessa utgifvare), »en högst *tvetydigt* maxim» (Phosphoros 1810, sid. 107), »i *vidsträcktaste* möjliga mån» (N. Beckman, Språkpsykologi o. s. v. 119), »en *synnerlig* beskedlig martyrdom» (Idun 1899, n:r 2), »den *utomordentliga* viktiga plats» (Aftonbladet, $^{4}/_{10}$ 1904); jfr Meringer & Mayer, s. 65: »Ein kolossaler kühner Gedanke».

4. Talrikare uppträder i tryck en grupp, där genitivens -s finnes dubbleradt utan anledning; det är gifvetvis »tryckfel», men förekommer äfven som talfel. Ex. »efter som för *Kongens* och hans anhang äro 100 medel til krigh» (Sv. riksråd. prot. X: 113), »*Axels* Sparres pojke» (s. a. X: 356), »Kärleken upptog vid grafven Hans minne, Himlen Hans anda och *Ärans* Hans namn» (J. G. Oxenstierna, Arbeten I: 342), »6 galerer, en

skottpråm och tvenne skärbåtar, *hvilkas* allas besättning icke utgjorde mer 900 man» (Franzén i Sv. Akad. H. XV: 39). I något enda fall är kanske en afsikt att böja tänkbar.

5. Af de ändringar i numerus, hvilka åstadkommas genom attraktioner höra många till de språkfel, som man *a priori* knappt skulle kunna tro möjliga. En af dessa kategorier är den mycket vanliga, som har ett ypperligt typexempel i följande mening: »Hvilka *skola* man straffa?», som jag citerar ur svensk-amerikanska tidningen Hemlandet för 4/8 1903. D. v. s. predikatet rättar sig till numerus icke efter subjektet utan efter det s. k. ackusativ- eller direkta objektet. I den anförda satsen är naturligtvis frestelsen stark att låta det började frågeordet så att säga ta ledningen af satsen: det betecknar ju de personer, för hvilka den skrifvande intresserar sig och strängt taget de enda som omnämnas; vederbörande hade kanske ursprungligen för afsikt att skrifva: »hvilka skola straffas? — Jag är nämligen inte böjd för att anse värbpluralen framkallad af »man», som understundom styr plural. Dessa pluraler äro nämligen merendels af annan art; det är predikativord och inte finita värber, som synes af följande exempel: »Så *utrustade* nalkades man stilla» (Skämtsamma skrifter af Kotzebue, öfv. 1796, sid. 121), »Der kan man ligga *raska* och *pigga*» (Sehlstedt, Saml. dikt. II: 167) »Man satte sig till bords så *glada* och *nöjda*» (Strindberg, Sv. Öden [2]I: 183), »blir man *kära* i hvarandra» (Belfrage, Lilla syster, 42), — jag ger ett knappt urval ur mängden af likartade. MIKKELSEN anför i sin språklära (sid. 313) och FALK-TORP i »Dansknorskens syntax» (sid. 14) exempel ur grannspråken, af hvilka endast ett har pluralt värb, de öfriga plurala adjektiver.

Af samma formning som typexemplet ur Hemlandet äro: »Sådana ord *förstodo* ju ingen» (Heidenstam, Hans Alienus III: 117), »genast ljöd det från Maria, hvars ögon ingenting *undgingo*» (G. Janson, Gamla gastar, 146), »Eller då vid barns lekar ramsor sådana som »alami, salami, sinkami so etc.» så småningom lägga sig till med en melodi, som *låta* dem lättare fastna i minnet» (Noreen, Spridda studier II: 25), »De misstankar, som hans förflutna *väcka*» (Margueritte, Med brusten klinga, öfv. I: 135), »det högsta af allt, som *sammanbinda* himlarnes och jordens andar» (Almquist, Tre fruar II: 184), »Fram till de trenne, som än slumret *tvinga*» (Dahlgren, Saml. arb. I: 211; jfr Fredlund, Dahlgren, sid. 149, där ännu en attraktion från samme förf. anmärks);

»Hwad andra åtgärder *beträffa*» (Sv. Litt. Tidn. 1822, sp. 673) och »Att sådana grunder gälla ganska mycket hwad de större djuren *widkomma*, är ingen twifvel» (Sv. Litt. Tidn. 1823, sp. 710), Samma är förhållandet om det attraherande ordet står i annan sats och dess pronomen är »underförstådt»: »de rättigheter, min tjenst mig *tillägga*» (P. A. Wallmark 1811 enl. Frunck, Bref 201). Påverkan af s. k. indirekt l. dativobjekt föreligger också: »När wij hoos then Herren woro, Myckit gott oss *vederforos*» (Josephi Historia 29), »ingen är det framför de andra älskade barnet, utan alla *ske* rättvisa» (Hammarsköld, Kritik öfver Schiller, 74), där ske faktiskt blir = få, samt det likartade: »Organiserandet af praktisk verksamhet *äro* dem främmande» (Rein, Snellman II: 474). I talspråk, där pluralformer af värb torde bli allt vanligare, har jag hört: »sådant som *avhålla* dom ifrån» och »dem *brista* mycket».

Särskildt stark är frestelsen till attraktion i satser med samordnade värber, af hvilka det senare har pluralt objekt alldeles efter sig. Ex.: »Paul granskade dem med den största noggrannhet och *funno* dem riktiga» (Ridderstad, Stockholms-mysterier, III: 183), »en krets, som var trognare än han mot upplysningsidéerna och som framför allt icke *läto* händelserna i Frankrike orsaka allt för stor nervositet» (Warburg i Ill. sv. litt. II: 276; rättadt bland tryckfel), »arbetslampan, hvilken lyste på halfskrifna pappersark och *läto* bokraderna skymta ur dunklet» (Geijerstam, Själarnas kamp, 8), den attraherande pluralen är äfven i detta fall ofta s. k. indirekt objekt: »Ett nytt bolag, hvilket i feb. indrog Nya Pressen och *gåfvo* prenumeranterna Fosterlandet i stället» (Skarstedt, Våra pennfäktare, 132), »Trots konungens motvilja, trots sina ståndsbröders rop, afskaffade han en mängd privilegier, frigjorde jorden, *gåfvo* städerna egen styrelse» (Rydberg, Varia II: 349 i Saml. Skr.).

Naturligtvis slappas känslan af kongruens, då afståndet mellan kongruerande ord är stort, och attraktion inträder oftare i sådana fall. Detta gäller om alla kategorier och anmärks här en gång för alla. Till denna grupp höra sådana ex. som: »den skoningslöshet, hvarmed det råa och vidriga framhålles, *göra* Hogarths gravyrer motbjudande» (C. Laurin, Konsthistoria 393) och »En liten salong, där ett piano står, *bereda* postfröknarna tillfälle att förströ sig» (Sv. Dagbl. 26/9 1904). Ett alldeles ovanligt slående exempel på attraktion, hvilket står nära denna grupp,

fanns tryckt med fetstil i Aftonbladets krigstelegram den $^{3}/_{5}$ 1904: »Japanska infanteriet ryckte fram i språng och gick öfver Iho-floden, hvarvid vattnet *gingo* soldaterna till bröstet.»

6. En ställning, där man ofta finner plural i stället för singular, är satser af typen: *åtta sidor voro det vanliga.* En af mångfaldiga exempel bestyrkt erfarenhet är nämligen, att dylika satser ofta ge anledning till tvekan om hvad som är subjekt och hvad som är predikativ. — Af delvis samma slag äro satser med 'det' som formellt subjekt, ex.: det *ären* I, som skolen blifva hans vältalare» (Agardh i Sv. Akad. H. XV: 330); jfr Språk och stil II: 93 och Schlyter, Ordbok, sid. 816.

7. Att finita verbet styres i plural äfven af ett i satsen befintligt prepositionsadverbial, som står i närheten eller ådrar sig uppmärksamhet och fångar intresset, är likaledes ganska vanligt. Kunde man i kategorien »hvilka skola man straffa?» någon gång tänka sig, att objektpluralen så att säga behärskat satsen, synes det mindre lätt att anta ett sådant välde i fråga om adverbialet. Fakta äro emellertid ofrånkomliga och äfven, som sagdt, talrika. Äldst är ex.: »togo the bort alt thz j skippen *waro*» (H. T. 296). Vidare: »På dessa sjukhus *upptagas*, efter skedd anmälan hos guvernörerna, om rum gifves, hvar och en sjukling» (Geijer, Bref utg. af Schück 99), »Hvar *finnas* i åtskilliga af Leopolds moraliska Rimmerier något ställe, som öfverträffar» (Hammarsköld, Sv. Vitt. I: 350), »tror sig se en skymt af Norrland, när en ödemo med pors och odon på ett par minuter *lista* sig förbi kupéfönstret» (Strindberg, Tryckt o. otr. IV: 146), »nästan hvarje koncept till utgående depescher och noter, äfven de obetydligaste, *bära* justeringsmärket» (Hans Forssell i Sv. Akad. H. från 1886, III: 72), »Och kring den huldas rosenparker *susa*, Från evighetens haf, en sabbatsvind» (Dahlgren, Samlade arb. II: 232), »falsk konvention, som under vissa omständigheter godtyckligt *kunna* brytas» (Palmblad, Solförmörkelsen 20), »Från dessa år *finnas* i Kongl. Bibl. blott ett odateradt nummer» (Lundstedt, Sveriges period. lit. I: 5), »Af vännerna *bidrogo* för öfrigt Lönnrot kanske flitigast» (Söderhjelm, Runeberg I: 260), »där man alltid utom gårdens egna *höllo* ett par nummerhästar» (Malling, Damerna på Markby, 93), »Ett intensivt, brandgult färgämne, som hos tatarerna såväl som hos perserna *spela* en mycket viktig rol» (Sven Hedin, Genom Persien, 43), »Vid dessa *hafva* i förteckningen icke namnet på sam-

lingen upptagits» (Per Sondén, Meddel. fr. Riksarkiv. häft. XVI: 21)[1], »Bland svenska skaldeverk *ha* Frithiofs saga bidragit» (Noreen, Spridda studier II: 113), »Under de senaste månaderna *ha* förekommit systematisk agitation från klosterbrödernas sida» (Aftonbladet 16/7 1901), »att den improvisatoriska fart, hvarmed de nästan undantagslöst voro nedskrifna, i de allra flesta fall *voro* dem till fördel» (Dag. Nyh. dec. 1903), »Af Rockminster, hvaraf första partiet genast utsåldes, har ny sändning inkommit och *kunna* af dessa mattor på beställning hvilken storlek som helst erhållas» (annons i D. N. 3/10 1904). Känslan af att ha att göra med två orter(s befolkning) har kanske medverkat i exemplet: »I Louisville och Cloverport *förnummos* en sådan stöt» (Texas Posten 12/2 1903). Med detta exempel jämställer jag följande: »I Orleans och Montpellier *hafva* nog mer än en svensk studerat (Annerstedt, Ups. univ. hist. I: 15); ehuru jag anser mig böra framhålla, att det ju är en möjlighet att författaren till detta citat resonnerat som så: subjekt är: mer än en svensk» = minst två, alltså plural, och rättat numerus härefter[2]; och »På båda ställena *märkas* t. ex samma benägenhet att omkasta ordföljden» (V. Söderberg, Historieskrifvaren A. Messenius, 77).

8. I satser, som äro något vidlyftigare än de föregående exempelmeningarna, varseblir man också förirringar i kongruensen. Särskildt ofta står värbet i plural, om subjektet har bestämningar, som äro plurala. Dessa bestämningar äro vanligen prepositionsattribut, i några fall appositioner och attributsatser. Ur exemplens mångfald plockar jag ut följande, som synas mig tämligen representativa: »Skyndsamheten så väl vid öfversättningen som korrekturets läsande *hafva* vållat några skiljaktigheter i orthografien» (Buonapartes fälttåg, öfv. 1798, inledningen), »så betingas uttryckeligen, at nämde rättighet å ömse sidor *skola* på den fot indrifvas» (s. a. 195), »i vår tid finner man, at färdighet i båda språken *kunna* förenas» (Vitt. akad. handl. [1808] VIII: 428), »Målningen af karakterer, af stora, sublima karakterer *utgöra* under hela denna perioden hans förnämsta ögonmärke»

[1] Här kan ju *namnet* vara tryckfel för *namnen;* jag ber mina benägna läsare i allmänhet utsöndra de fall, där en tryckfelshypotes synes enklare att anta än attraktion. Det finnes några, som tyckas mig tvifvelaktiga, men i allmänhet har jag ej tagit med sådana.

[2] Franskan sätter ju af detta skäl plural efter *plus d'un.*

(Hammarsköld, Krit. öfver Schiller, 19), »då naturen af dessa ord, som Hr Adlerbeth i företalet till sin Æneis så väl utredt, helt och hållet *motsäga* ett sådant bruk» (Hammarsköld i Lyceum II: 53), »Framställningssättet i Törnrosböckerna *gå* ständigt ut på» (Almquist i Törn. Bok II: 392), »ett föremål, fullt af stilla majestät, som på tusentals menniskosinnen, slägten efter slägten, *göra* djupa, outplånliga intryck» (Almquist, Smaragdbruden 58), »Tonen i sjelfva notiserna *bestyrka* det sednare» (Polyfem V, n:r 25), »En i äldre tider ännu bristande kännedom af Naturen och dess fenomener *voro* till en del ursprunget för sådane fantasiens bilder» (Läsning i hvarjehanda, häft 2, sid. 18), »Artilleriet, bestående af 32 kanoner och 50 ammunitionskärror, *drogos* af manskap» (Beskow i Sv. Akad. H. XLII: 87), »Men obefogenheten af lagstiftarens anmärkningar *falla* ännu mer i ögonen» (Beskow i Sv. Akad. H. XLVIII: 253), »den hvita underklassen i dessa världsdelar, hvilka redan på egen hand börjat bekriga de gule medtäflarne, *fingo*» (V. Rydberg, Varia II: 419), »minnet af de döde *böra* vara oss heligt» (Ridderstad, Stockholmsmysterier II: 153; här har attraktionen, kanske med hjälp af 'vara', gripit värbet, medan däremot adjektivet styrs af subjektet i rätt numerus och sexus), »Jordströ, såsom dyjord, torf, sand m. m., *äro* ganska verksamma medel» (Arrhenius, Handbok i sv. jordbruket[4], I: 174), där pluralen kanske snarare beror på predikativet, »Tidens politiska lif med dess patriarkaliskt enkla, och, om vi så få säga, dramatiska former *gåfvo* rikligt tillfälle» (O. Alin i Ill. sv. hist. III: 473), »hvarjämte förtäring af kaffe, fina viner och likörer *förbjödos*» (Ljunggren, Sv. Vitt. Hist. II: 119), »En blick på »Phosphoros» och åtskilliga filosofiska uppsatser i Svensk Litteraturtidning *visa*» (Ljunggren, Smärre skrifter, I: 122), »Blott en blick på hans dukar ifrån dessa år *göra* det tydligt» (Hahr, Nederländsk konst, 59), »Icke en rad i Isis från äldre tiders mystici, Paracelsus, Van Helmont, Cardan, Robert Fludd, Philaletes, Gaffarel och andra *hafva* hämtats från originalarbeten» (K. af Geijerstam, Den afslöjade Isis, 46), »så till vida, som misstanken mot Olcott för förgiftningsplaner de fakto *voro* synnerligen *spridda* inom samfundet» (s. a. sid. 167), »Ljudet af människornas steg mot gatläggningen liknade pickandet af tusen ur och *kommo* mig att rysa till» (Hj. Söderberg, Historietter, 70), »Den första delen af arbetet utkom åren 1869—1870, men den

andra, som utgöres af två monografier öfver »Sveriges handel och städernas förhållanden» samt »Mynt, mått och vigt i Sverige», *sågo* ej dagen förrän 1875» (C. Bildt i Sv. Akad. H. från 1886 XVI: 334), »Uppbördsmän, till hvilka inbetalning af å uppbördsstämma oguldna utskylder *erläggas*» (Stockholms Adresskalender för 1904, sid. 579, fraskontamination), »att detta anslag till de fattiga små *skola* af dagens kyrkostämma beviljas» (Sv. Dagbl. 20/5 1904), »Målet mot de öfriga *uppskötos* af olika anledningar» (Socialdemokraten 22/10 1904), »Hans stora beläsenhet i vitterheten och politiska historien *ingåfvo* Björnståhl en stor vördnad» (Biogr. Lex.[2] II: 335), »en förening af wattsot och lungsot, hwilka likwäl aldrig hunno någon hög grad, *angrepo* hans . . . kroppsbyggnad» (Bih. till Sv. Litt. Tidn. 1822, s. 47), »dä ä bara inre delen av läpparna som mera svagt *beröra* varandra» (talspråk, Nyfilolog. sällskap. sammanträde 22/10 1904). I ett par exempel står den attraherande pluralen efter det attraherade värbet: »Tyvärr *äro* i universitetsmatrikeln icke härkomsten för de där inskrifna nordborna alltid så tydligt utsatt» (Annerstedt, Ups. univ. hist. I: 13), »Inredningen af de Kgl. rummen *hafva* väl undergådt åtskillige förändringar» (Elers, Stockholm I: 341).

9. Med dessa exempel få icke förblandas sådana fall, där subjektet verkligen för tanken är en plural, ehuru det formellt är en singular, som är förbunden med ett prepositionsattribut, innehållande de öfriga subjekterna. Jag menar sådana ex. som de redan förut af mig anförda: »jag själf jämte maskinist *befunno oss* i den andra gondolen» (Varia 1901), »När ändtligen Vanloo med mor och syster *drogo* sig tillbaka» (V. Rydberg, Fribytaren på Östersjön [1896], sid. 521), »landtmarskalken med flere riddarhusledamöter *drefvo* derpå, att» (Forssell i Sv. Akad. H. LVIII: 409), m. fl. fall, där pluralen är lika naturlig som vanlig. Förhållandet är likartadt i dansk-norskan, se Falk-Torp a. a. sid. 15; ett nutida exempel är »Kun Kongen, med den opmærksomt stirrende og lyttende Patrek ved Siden, var taus*e*, mørk*e* og ensomm*e* Tilhørere» (B. Schnitler, Haakon Adelsteinsfostre, sid. 232); jfr äfven plural i franskan vid 'avec' (Widholm, Fr. språklära[2], 156), i italienskan vid 'con' (Hagberg, Ital. språkl.[2], 158).

10. I samband med ofvanstående grupp är det kanske lämpligt att behandla satser med hvad man kunde kalla: till

numerus obestämdt subjekt. I flera fall har man nämligen att göra med subjekter af ganska ovanligt slag, bestående af substantiv i prepositionalis (jfr i viss mån Sütterlin, Die deutsche Sprache, sid. 319), indefinita pronomina i singularis, som ekvivalera pluraler, adverber o. s. v. Jag vet inte hur dylika satser analyseras i allmänhet och har inte sett dem diskuterade i den grammatiska litteraturen, hvarför jag är tveksam om deras bedömande. Om man än vill likställa: »*öfver hälften af dem . . . blefvo* offentligen *afrättade*» (O. Alin i Ill. verldshist. IV: 323) med sådana satser som: »hälften af dem dogo», så blir svårigheten att företa samma likställning större i ex.: »*öfver hälften* af landets adel *angåfvo* sig» (O. Alin i Ill. verldshist. IV: 324), där kollektivet är singulart. Plural står äfven efter adverbet *mestadels* som subjekt; »mästadels aff hans mannom *bliffwo slaghne*» (M. B. 2: 277; H. S. H. 20: 67 enl. Söderwall), »Så swarades att mästedelz aff studiosis nobilibus *hafua* stått examina» (Ups. konsistor. 1638 enl. Annerstedt, Ups. univ. hist., Bihang I: 338). På samma sätt går det med »litet hvar», ex.: »Litet hvar af hyresgästerna i det stora huset stötte sig efter hand på hans vårdslösa sätt eller hans frispråkighet och *togo* behörigt afstånd från honom» (Gustaf Janson, Gamla gastar, 76). »Pommern, der den ena fasta platsen efter den andra . . . med de kejserligas magasiner innan kort tid *föllo* i hans händer» (Geijer, Sv. fo. hist. III: 202) representerar en ytterst vanlig typ; pluralen synes mig vanligare än singularen efter de olika förbindelserna »en och annan», »en efter annan» o. s. v. Som följande ex. visa, finner man båda delarna: »Det hade alltid varit sed, att en och annan af de rikare bondkvinnorna, då de kommo till kyrkan om söndagarna, *gingo* upp till henne» (Selma Lagerlöf, Jerusalem I: 299) och »En och annan af gummorna *gick* förbi» (s. a. I: 317). I vissa fall skulle man kunna räkna ut en fin betydelseskillnad, om man har stark tilltro till författarens medvetenhet, men det är nog inte mycket att bygga på. Som ren attraktion får man däremot betrakta pluralen i efterföljande satser: »på ett skepp, som hyser 150 personer ombord, *kunna* väl intet annat, än några löjeliga uppträden blandas med de sorgeliga» (Wallenberg, Min son på galejan, utg. af Levertin, sid. 71), »denna tid, då sällan annat än Romaner *sätta* våra Bokprässar i rörelse» (Choræus, Bref o. s. v., utg. af Lagus, sid. 29), »der *befunno* sig ingenting annat än tior» (Almquist, Hvad är penningen? 55). Tämligen nära dessa ex. stå föl-

jande: »Ingen utom kungen, de högre ämbetsmännen och de utländska sändebuden *voro befriade* från röfveriet» (Schück, Shaksper, 617; jfr ett hos Paul, Prinzipien[3] sid. 284 anfördt ex. från Shakespeare på samma företeelse: heaven and not we have safely fought to-day) och »Bland ättens nu lefvande svenska medlemmar *märkas* utom hufvudmannen hans broder Adolf» (Sv. Dagbl. 9/6 1901), hvilka också kunde föras till de i 7 upptagna. Mer än sällan torde det inträffa, att subjektet i en sats är så underligt som i denna, där det talas om ett arbete, hvaraf två delar redan kommit ut: ». . . 1661, under hvilket år den tredje till och med den tionde boken eller grenen *utkommo*» (Schück, Sv. Litt. I: 297). Jag förmodar, att man får anse plural såsom en både i viss mån berättigad och älskad form i dylika satser, af hvilka jag här endast anfört typexempel, men som jag iakttagit ofta. — Möjligen bidrar till det förhållandevis mycket stora antalet pluraler, att vederbörande författare i allmänhet gärna tillgripa denna numerus i skrift, väl vetande att den där odlas långt mer än i tal.

11. Oriktiga ur den grammatiska logikens synpunkt äro måhända sådana satser som »ingen af Brødrene er raske», hvilka man enligt Mikkelsen (a. a. sid. 313) får höra i tal. De äro oerhördt gängse, jag tror till och med regel i svenskt talspråk, men undvikas i någon mån i skrift ehuru utan större framgång eftersom de äro mycket vanliga äfven där. Härnedan låter jag först sådana exempel följa, som ha till subjekt ett negativt pronomen, bestämdt af prepositionsattributet, och som således till betydelsen äro likvärdiga med negativa satser, där prepositionsattributet är subjekt. — »Ingen bland dem alla *fingo* sofva» (Ildegert af Kotzebue, öfv. [1794], 32), »Att nästan ingen af de nya Psalmerna *kunna* sjungas i kyrkan» (Polyfem III: 39), »ehuru ingen af dessa *ega* den litterära eminens» (Hammarsköld, Sv. Vitt. I: 69), »af hvilka ingendera blifvit *tryckta*» (s. a. I: 357), »ingen af de, genom vår Historia, annars förevigade store personerna, *inlägga* någon slags heder» (s. a. II: 22), »Ingen af mina medtäflare *ha* ännu speciminerat» (Geijer, Bref utg. af Schück, 121), »men intet af dessa *äro tryckta*» (Ling i Sv. Akad. H. XVI: 23), »ingen af de ifrågavarande bockarna *finnas* hos en så grundlärd språkforskare» (Palmblad, Solförmörk. 49), »Ingen enda af de redliga, småländska, verkliga röfrarne *se* ut» (Almquist, Tre fruar III: 76), »Ingendera af dessa öfversättningar

äro upptagna (Ljunggren, Sv. Vitt. H. V: 585), »ingen af de nu alternatift påtänkta lokalerna *kunna* erbjuda» (skrifvelse af I. E. Hedenblad till Upps. studentkårs direktion 1900), »Ingen af de andar som den 13 okt. materialiserade sig *voro* väsentligt högre» (Sv. Dagbl. $^{15}/_{10}$ 1901), »ingenting af de pengarne *krypa* in i skattkammaren» (Varia 1902, sid. 614), »då ingendera af parterna syntes vara *hågade* öfverlämna målet» (D. N. $^{18}/_{3}$ 1902), »Ingen riktning af mänskliga ideella eller materiella intressen *voro* heller af honom *förbisedda*» (Hemlandet $^{4}/_{3}$ 1903). — Med flit har jag här inskränkt exemplens antal, emedan företeelsen är så allmän, att den torde hittas i hvarje bok eller tidning och ovillkorligt måste anses för det ena alternativet samt därför borde likställas med singularen i grammatisk framställning af kongruensen i dylika satser.

12. Nästan men inte fullt lika vanlig är pluralen, då subjektet är en, någon o. s. v.; naturligtvis är den mindre vanlig därför att pronominet här alltid har något mer vikt och betydelse. Ex.: »när Cuhrfursten faller ifrån och någon (!) af barnen *succedera*» (Sv. riksråd. prot. X: 199), »ehuru man icke kan säga att någondera af oss *äro* för *gamla*» (Almquist, Smaragdbruden 342), »Ett af de största mysterier *afslöja* sig» (Almquist, Imperialoktaven III: 35), »Det lär nämligen icke med fog kunna sägas, att någondera af dessa båda rikt utrustade skalder *gåfvo* literaturen» (Ahnfelt, Verldslit. hist. II: 622), »verklighetselement, i hvilkas gradvisa genomträngande och behärskande af vetenskapen en af förutsättningarne *äro* att söka» (N. Stjernberg, Till frågan om de s. k. ekonomiska kategorierna, sid. 166); »De skulle med stor motvilja hafva sett någon af sina döttrar *förenade* med Felix» (A. Craven, Fleurange[2], öfv. [1874] I: 58). Samhörigheten af dessa ex. med sådana som anförts i afd. 7 visas särskildt af sådana fall, där subjektet är ett indefinit neutrum: »Det ligger i sakens natur, att i en kort artikel oändligt mycket af arbetets bästa egenskaper *gå förlorade*» (Göt. Handelstidning, $^{24}/_{8}$ 1904), »Det mesta af de rika samlingar, som B. hemfört från sina resor, *hafva* kommit riksmuseum till godo» (korrektur) eller ett sådant kollektiv, som inte gärna kan misstänkas för att ha plural på egen hand: »Kongl. Bibliotekets samling af Bellmans egna handskrifter *äro samtliga* af mindre intresse» (R. Steffen i Samlaren 1895, sid. 152). Rörande kollektiverna

hänvisar jag för öfrigt till min uppsats om dem i Pedag. tidskr. 1901 och där anförda exempel.

13. Liksom singulart subjekt med prepositionsattribut i plur. ofta hade pluralt verb, så händer det inte sällan att ett af plural genitiv bestämdt singulart subjekt styr plural. I hebreiskan är detta regel enligt STEINTHAL, »Assimilation und Attraction» (Zeitschr. f. Völkerps. u. Sprachw., I: 140). Påfallande är, att flertalet exempel har ett abstrakt substantiv som subjekt, d. v. s. ett sådant som i sin därstädes occasionella betydelse ej vanligen pluralböjes. Bland de exempel, som förunderligt nog inte märkts, befinner sig äfven en af Vitterhets Historie och Antiqvitets Akademien gillad inskrift, hvilken i dess Handlingar IX: 493 lyder som följer:

Landshöfd. Salomon Löfvenskölds nit
främjade verkställigheten
och Medborgares frikostighet
gåfvo bestånd åt Inrättningen.

Vidare: »I alla Regeringar, säger Stanislaus Leczinsky, *äro* Menniskornas öde att Tro sig fria, och vara slafvar» (Thorild, Saml. Skr. I: 81), »Tjugu seklers ålder *dölja* ej för hans öga de Gamlas fel» (Kellgren, Saml. Skr. III: 178), »Klädernas längd *bewisa* allenast» (Gjörwells Hist. Bibl. 1785, sid. 673), »Tvifvelsutan *lära* dock tidernas art hafva medfört» (Sv. Akad. H. III: 74), »tie års tjenstlös uppvaktning i Kansliet *befria* Grefve Höpken ifrån en sådan förevitelse» (s. a. III: 31), »Så *hafva* seklers tid förflutit» (Leopold, Saml. Skr. II: 16), »Två hjertans sällhet mig *förnöja*» (Stagnelius, Saml. skr. II: 60), »I snöbetäckta Thules regioner, Der ock åt mig, om gudasvarens sång En falsk förhoppning i mitt bröst ej *nära*» (s. a. I: 139), »Så *hunno* smälta vintrars sammanlopp Till is i djupet Ymes kropp att dana» (s. a. I: 143)[1], »Troligen *ha* Svearnas ankomst till Skandinavien äfven föranledt» (Geijer, Sv. fo. hist. I: 33), »Endast korpars svarta tropp I din vissna verld *husera*» (Dahlgren, Saml. arb. I: 281), »Mina kinders blekhet *skola* dricka tårar till mjöd» (Almquist, Imperialoktaven II: 347), »Visserligen *hafva*, på ett eller annat ställe, originalupplagornas text erhållit» (Lysander i Strödda skrifter af Almquist, 392), »Och äfven här *hafva* hän-

[1] BÖTTIGER anmärker bland Stagnelius språkfel (Sv. Akad. H. XLVII: 198)
Då fjärilars och vindars skara
I dans kring hennes sköte *fara*.

delsernas fullbordan varit mäktigare än diplomatien och *skola* fortfarande blifva det» (V. Rydberg, Varia II: 295), »Förnamnens historia *äro* också en historia» (s. a. II: 509), »så *gåfvo* honom enskildas hyllning så mycket större anledning till glädje» (W. Söderhielm, Runeberg I: 194), »isynnerhet i vers, hvilkas framställande *fresta* hjernan i högsta grad» (Strindberg, Likt och olikt, I: 58), »Pelarnes skog *bära* upp de luftiga hvalfven» (Strindberg, Fagervik och Skamsund, 311; jfr PAULSON i Språk och stil, III: 9: »ett groft slarffel»), »Allt längre och oftare återkommande *blefvo* rådsherrarnes vistelse på sina gods» (Magnus Höjer i Ill. sv. hist. IV: 427), »För framsynta människor var det tydligt, att de lifegnas frigörelse under de hårda lösenvillkor, som pålagts dem, *voro* ruinerande» (Krapotkin, En anarkists minnen, öfv. af Hellen Lindgren, 162) »Arbetenas innehåll *antydas* i största korthet» (Knut Barr, Olof Broman 49), »fördjupar han sig i småsinnade dogmatiska frågor, hvilkas lösning väl för theologien *kunna* äga något intresse» (Schück i Ill. sv. litt. I: 259), »hwad *hafwa* wäl dessas styfwa lamhet för en likhet» Sv. Litt. Tidn. 1816, sp. 135), »tvänne män, hvilkas snille *göra* dem väl berättigade» (Noreen, Spridda studier I: 35) »fiskefartygens ljussignaler, hvilkas betydelse ju lätt kunde ha blifvit *utsatta* för missförstånd» (Stockholmstidn. n:r 4526 $^{1}/_{2}$), »Båda dessa fartygs fart *uppgå* icke till mer än omkring 14 knop» (Aftonbl. $^{18}/_{10}$ 1904), »under den kristna tiden *hafva* de olika kyrkornas presterskap icke förmått» (Nord. familjebok, II: 1312)[1], »Å den mandschuriska krigsskådeplatsen *äro* de båda härarnas ställning följande» (Aftonbl. $^{1}/_{11}$ 1904); jag tillfogar här ett danskt exempel, det enda som är mig bekant: »Naturligviis *ere* alles Opmærksomhed *spændte* paa det store Krigstog» (Chr. Molbech i bref af $^{18}/_{9}$ 1812)[2].

Däremot föreligger väl inte attraktion i sådana ex. som: »Men *vilda* af stridslust och ifver, brusade regementenas jakt vidare» (G. Janson, Abrahams offer, 23), där adjektivet står appositionellt till genitiven; det är en ordställning, som kanske måste tillgripas, om man vill undgå det tunga och tråkiga i:

---

[1] prästerskap hör emellertid till de kollektiver, som både i äldre tider, då inga språkläror funnos, som kunde påstå motsatsen, och sedan tagit plur., t. ex.: »Presterskapet *bevillia* uthskrifningen» (Sv. riksr. prot. X: 304).

[2] Jfr likartadt ex. från eng. bibelöfv. »there are eleven days' journey from Horeb unto Kadishbarnea», anfördt af Paul, a. a. sid. 286.

»Men de af stridslust och ifver vilda regementenas jakt brusade vidare».

14. I samtliga de kategorier, som ofvan beskrifvits, har singular värbform attraherats till plural. Äger inte också motsatsen rum? Här vågar jag inte komma med påståenden, utan förmodar endast. Som bekant har i vårt talspråk singular form af värberna den ojämförligt mesta användningen och har inträdt i pluralens rum — merendels. I tryck bibehålles likväl pluralformen i regel, och dit förirrade singularer betraktas som förbiseenden och fel. Naturligtvis finns det frestelser därtill på grund af talspråkets ställning till frågan. Men det är ändå ett märkbart litet antal singularer på galen plats, som vi upptäcka i vår normalprosa. De äro till och med så få, att jag misstänker man, måste hitta på en helt annan förklaringsgrund än talspråksvanan[1]. För min del tror jag att vi ha att söka en väsentlig grund i attraktion. I viss mån analogt är ju att efter Brates regel i hans språklära (sid. 170) vid genom konjunktion (annan än *och* och *samt*) eller adverb samordnade subjekter rättar sig predikatet efter det närmaste. När man läser: »I Vermlands bergslag *skall* blott en yngling och två flickor ha öfverlefvat» (Geijer, Sv. fo. hist. I: 210), så springer det ju i ögonen, att närheten af det singulara subjektet framkallat den singulara värbformen. Detta är vanligt äfven vid 'och' och 'samt'. Som jag tror, motsvaras de anförda attraktionskategorierna i plural af likartade i singular vid sådana fall som: »Å denna plats *var* förut gamla Salu-bodar» (Elers, Stockholm III: 16), »i Lund *drefs* studierna på skol-vis» (Ljunggren, Sv. Vitt. Hist. IV: 163), »inspektera rummen, hvilka i sitt nya skick *föreföll* honom så främmande» (G. Janson, Gamla gastar 145), »Deremot voro mytherna för folket icke en symbolik af mer eller mindre klart uppfattade idéer, utan *blef* också deras religion» (Phosphoros 1811, sid. 255).

Här tarfvas emellertid statistik och en långt vidlyftigare undersökning än min amatörtid tillåter mig för att kunna afgöra frågan. Jag har endast kunnat skärskåda ett litet antal sidor och valde till föremål för min undersökning Adolf Noreens »Spridda studier», tillsammans 374 små oktavsidor. Alla af mig där iakttagna fall af numerusförväxling hos verben voro 18. Af dessa visade bara 3 plur. i stället för sing. De öfriga 15 med sing. för plur. — där för-

[1] Jfr Robert von Kræmer »Några vägar» o. s. v. i Stockh. Dagbl. 1901.

fattaren i motsvarande fall annars alltid nyttjat plur. — synas mig ge ett godt stöd för mitt antagande af attraktion som orsak. Otvifvelaktig är den i följande två exempel: »Kusk är ett bland de mycket få ord i vårt språk, som ytterst *stammar* från ungerskan» (a. a. I: 9)[1] och »Sedan dessa [sår] och icke längre håret *är* en hufvudsak för fältskären» (a. a. I: 11) — hvilket är alldeles likartadt med: »Bruden, icke sjelfva äktenskapet, var Myrtion *likgiltigt*» (Phosphoros 1810, sid. 222; rättadt bland tryckfel) och »Hårväxten, äfven som skägget, är *fylligt* och *vågigt*, icke *tunt*» (Läsning i hvarjehanda, 23). Sannolik synes mig attraktion vidare i: »i ty att Karlstads domkapitels handlingar från 1600-talet *kallar* socknen för Quomodo» (a. a. I: 50), »Sedan en cigarrsort . . . råkat i misstanke för att ej vara tillräckligt fin, *upphjälpes* dess aktier medelst epitetet finfin» (a. a. I: 65), »Väsentligen af detta slag *är* den kinesiska skriften och den fornegyptiska hieroglyfskriften» (a. a. I: 84), »Dessa inskränkningar i uttalsgrundsatsens tillämpande *kräfves* af hänsyn till, att» (a. a. I: 97), »Behöfves ytterligare begränsning af ett egennamns betydelse, så *användes* dels främmande bokstafstyper» (a. a. I: 101), »I fråga om täthet *förefinnes* nu icke hos de hinnor, som utgöra röstbanden, så stora differenser» (a. a. II: 21), »söner och döttrar, som i sitt för- eller tillnamn *bar* släktens gamla kära namn vidare» (a. a. II: 41), »Hit *hör* det tyska Gisela och de fornnordiska Gisle och Gismund» (a. a. II: 49), »Men liksom i människolifvet så *är* inom språklifvet dödsfall sådana som de hittills behandlade . . . i det stora hela sällsynta» (a. a. 129), »Därför *har*, först inom det lärda skrået, sedan hos andra, sådana ord som dagtal och döme ersatts» (a. a. II: 130), »när vår storhetstids oupphörliga krig dels tvingade massor af svenska krigare och statsmän att i åratal vistas i Tyskland och tala tyska mera än svenska, dels *gaf* åt Sveriges rike en hop» (a. a. II: 158). Är 'dem' icke tryckfel för 'den', torde attraktion äfven ha orsakat: »dem, som *hyser* den stilla förhoppningen» (a. a. I: 7). Återstår ett exempel, till hvilket jag inte kan finna något attraherande ord: »Bland våra 133 vanligaste fruntimmersnamn *är* blott 18 svenska» (a. a. II: 15).

Som jag redan sagt, är min undersökning här så föga omfattande, att jag bara framställer min gissning till vidare öfvervägan.

[1] Jfr ett alldeles likartadt från Goethe: »eine der penibelster Aufgaben, die meiner Thätigkeit auferlegt werden *konnte*», anf. af H. Paul a. a. sid. 285.

15. Af helt annan art äro de singularer, som jag anfört i min afhandling »Om den poetiska friheten» § 151 och af hvilka några kanske böra påpekas här. Sådana exempel som

Achilles och hans Skald *är* lika *lagerkrönt*
J. G. Oxenstierna, Saml. arb. I: 202.

så länge detta bröst och denna hand är *varm*
Ling, Eylif, 72.

En örn och en ulf bredvid guldporten *låg*
Ling, Asarna, 673.

Och åter *grönklädd står* äng och park
Dahlgren, Saml. arb. II: 27.

vid hemmets vägg
stod blommande skön
syrén och hägg
V. Rydberg, Dikter I: 15,

äro väl knappast att anse som attraktioner annat än i något enstaka fall (ehuru t. ex. adjektiven rättat sig efter närmaste hufvudord) och lika sällan att döma ut som språkfel. Oftast torde anledningen vara en sträfvan efter sammanföring till enhet (jfr sådana ex. som: »Ser jag molnen ila öfver lundens *topp*», Franzén) eller också metriska hänsyn. Denna sammandragning åstadkommer ibland mycket våldsamma elipser, såsom i detta redan (a. a. sid. 239) citerade fall:

I *en stad och slott*
förbytas nu de lätta vandringstälten.
Stagnelius, Saml. skr. I: 129.

I Cederschiöld-Olanders »Vinkar och råd» s. 55 anföres ett likartadt ex. ur en barnkria som »brist på motsvarighet»[1]. § 130 i min nyssnämnda afhandling innehåller, under en tyvärr illa och ofullständigt gifven regel, några elipser af samma slag, såsom

Min heder eller lif uppå mitt val berodde
Adlerbeth, Poet. arb. I: 352.

Jag har därvid icke, såsom jag bort, anmärkt, att dylika fall äro vanliga äfven i prosa, ehuru begagnandet i prosa och

[1] Som en sådan skulle jag vilja anse t. ex.: »Stallaren, åt hvilken vården och befälet öfver Svenska krigsmakten i senare tider blef *anförtrodd*» och »När fanan eller märket i framstammen blef *nedtagit*» (Vitt. akad. handl. IV: 227 och 255).

vers naturligtvis företer stora olikheter, hvarjämte hvarje exempel behöft analyseras, då de samtliga företräda skilda typer. Prosaexemplen på denna företeelse, som jag här inte kan ägna någon behandling, äro tydligen så många och så alldagliga, att poesien endast begagnat sig af en redan tillvarande utväg, ej skapat någon. Ex.: »efter som *ingen Förste eller stondh*» (Sv. riksr. prot. X: 59), »får jag be om *ert namn och adress*» (Hufvudstadsbladet 1904, n:r 250). Om attraktion kan man endast tala i sådana fall som: »du, som med *ditt blixt och dunder*» (Mörk, Thecla III: 47). »På alla områden sköt(!) dess inflytande och dess undantagsställning fram och blef(!) för de andra samhällsklasserna *kännbart*, stundom tryckande» (Annerstedt, Ups. univ. hist. I: 325). — Dylika elipser äga rum äfven vid rena adjektiv (ej bara pronomen och artiklar): »af hwilket vi beröme os i *alt elände och bedröfwelse*» (Mörk, Thecla II: 173), »att reparationen derå, i så måtto blifvit verkstäld, att *sidorne* och *botten* blifvit med Klinckert *murad*» (Elers, Stockholm, III: 10), »der sångens fullkomlighet är af så *mycken vigt och inflytande*» (Hæffner i Eleganttidningen n:r 4). Då denna elips är så vanlig, bör den nog inte förbjudas som språkfel; att göra det är väl för öfrigt olönandes: den låter nog inte utrota sig. I italienskan rättar sig ett adj. som hör till två subst. efter det närmaste och blott vid olika numerus upprepas adj. (enl. Hagberg, a. a. sid. 126); i tyskan har detta förekommit (enl. Sütterlin, a. a. sid. 263); i danskan finnes det ännu (enl. Jessen, Dansk gram. sid. 147).

16. I det fornsvenska exemplet

> the hade honom alle *kære*
> Paris och Vienna, rad. 144.

möter en särskildt i tal synerligen rik grupp. Hänvisande till de redan af mig anförda parallellställena, tillägger jag här ytterligare: »Då tillade Mag. Prytz, att det är så ett commune nomen, som unga karlar pläga nämna den de *kära* hålla» (J. F. Munktell, Westerås stifts herdaminne, III: 349), »Nå, jungfru Emma och hunden Massa gjorde mig *glada*» (K. A. Tavaststjerna i W. Söderhjelms biografi öfver honom, sid. 290) samt det inte fullt likartade: »efter några steg fingo vi oss *anvisade* vår lägerplats» (Tolstoy, Från Kaukasus, öfv., 37) och »Jag hafver alla dem, som Dygden älska, *kär*» (Lalin, Arachne [1750], sid. 10),

»han har gjort oss *bekant* med våre egne lärde Författare» (Vitt. hist. o. ant. akad. handl. VII: 391) samt det om Klingers »Mutter und Kind» sagda: »Barnet har ätit henne *dött*». I talspråk är typen: »di trodde att han va lite *tokiga*», »tycker ni att ja ä *oartiga?*» den vanligaste af alla attraktionskategorier, som jag iakttagit.

17. Det egendomliga fallet, att ett biord med subjektet till hufvudord attraheras till objektet, förekommer också. Ex. »Thet wore wäl mange andre Lekmen som wille han skulle wara them *fölafftige*» (Bref af ärkebiskop Jacob 25/2 1509 enl. Annerstedt, Ups. univ. hist., Bihang I: 8) och »Jag skulle emellertid vara er *förbundna*» (France, Drottning Gåsfot, öfv., 64).

18. Vid sidan af dessa exempel stå sådana, där adjektivets form bestämts af ett bredvid stående substantiv i prepositionalis. »Dess wrede förtärde ej allenast et ömkeligt stoft, *hwilken* i sin undergång ofta finner sin befrielse» (Mörk, Thecla I: 18), »alt hwad eljest därpå bort wara utaf trä, war af renaste silfwer arbetat, och med åtskilliga uphögda bilder af gull *öfwerdragna*» (därsam. I: 171), »Hans brott woro ihogkomne på jorden och dömde af människor; men tilgifne i högden, och där genom Mästarens blod *utplånadt*» (därsam. II: 156), »deras tanka, som tro at Finska Nationen . . . vid de Svenskes ankomst ännu var *stadt* i Husfäderstillståndet» (Porthan i Vitt. hist. o. ant. akad. IV: 10 [1795]), »någon slags annan hednisk vidskeppelse, som i Forntiden blifvit å slika orter, sannolikt mera enskildt, än offendteligen *föröfvade*» (därsam. VII: 272), »Den skald . . . hedrar visserligen mera detta samhälle af hvilket han nu blir Ledamot, än han af det blir *hedradt*» (Sv. Akad. H. I: 16), »har Bror sedt att Brors skrift om Öfverflöds förordningar blifvit med mycket beröm *recenseradt*» (Choræus, Bref o. s. v., sid. 131), »Märkligt är också, att Talmännens vägran, af proposition i dessa fall antingen blifvit *lemnade* utan klander eller lösligen blifvit *naggade* af tidningarna» (Chr. Stenhammar, Bilder III: 264), »*Underpanten* på min förening med Agnes är af ödet *återtaget*» (Rydberg, Fribytaren[4] 243),

Och i blicken låg ännu den pina,
som i människornas lif är *lagdt*
Fröding, Nya dikter 155,

»att det lilla fattiga *folk*, som bebor dessa aflägsna landsändar, genom dem blifvit *förda* till Kristi lära» (Aftonbladet 10/2

1902), »Men dels war detta alltsammans otillräckligt efter Götzes värderingspris, dels blef en stor del deraf på wägen eller till och med i sjelfwa Pasewalk *borttaget* af hans egna officerare» (Fryxell, Berättelser [2], VI: 250), »Det [memorialet] innehåller grunddragen till en fullständig försvars- och finansplan för Sverige och är *full* af lärorika yttranden» (Geijer, Sv. fo. hist. III: 302), »Detta sista förbehåll . . . var *riktad* emot den bevågenhet» (därsam. I: 206), »Det [bolaget] fick icke blott styrelse *gemensamt* med det dansk-norsk-engelska bolaget» (Aftonbladet $^{21}/_{10}$ 1902), »då tillträde t. o. m. till hvarje vaktmästare- och klockaresyssla var för den finska talande *stängd*» (Rein, Snellman, I: 717), »några punkter ur ett otryckt bref från primus opponens Kölmark till onämnd person, *hvilken* tillhör den kände litteraturhistorikerns rika samling» (Levertin, Från Gustaf III:s dagar, sid. 132), »dess lidelse är lika *oskiljaktigt* från ett upphöjdt sinne» (Levertin, Diktare och Drömmare, 48), »ängens brokiga glans och frodiga grönska *badadt* af klart solsken» (s. a. 118), »Kanske skall samvetets röst, som yttrar sig i sjelfföraktets frätande känsla, *förenadt* med behofvet af frihet» (Atterbom i Phosphoros 1810, sid. 50), »Ehuru *såradt* af djurets horn och klöfvar kunde mrs T. begifva sig hem» (Vestkusten, $^{1}/_{10}$ 1903), »Miöl aff them, kokat vthi watn och *lagde* på frosne fota blädror» (Arfwid Månson enl. Noreen-Meyer, 103; rättadt af utg.), »Ehuru tillvaron af dylika är i hvarje språk mer eller mindre *oundvikligt*» (Noreen, Spridda studier, II; 68), »en uppsats, som enligt författarens vilja cirkulerade i afskrifter och blifvit genom Gyllenborgska partiet Kardinalen *meddeladt*» (Geijer i Sv. Akad. H. XVIII: 98), »Hans berömda verk — — — skall genom ingen senare beskrifning blifva *öfwerflödig*» (Sv. Litt. Tidn. 1822, sp. 504), »*Afstängd* för yttervärlden och *tillgänglig* endast för dem, som icke vilja eller icke kunna rubba en sten i den gamla maktbyggnaden, ligger på en slätt mellan nakna kullar det gamla Lhassa» (Spångberg, Förstakammargärningar, s. 1).

I närheten stående neutralt adjektiv eller adverb attraherar ibland på samma sätt: »emedan en draperad scen om henne i grottan mer än något annat var *ämnadt* att öfverraska herr Hugo» (Almquist, Hinden 274), »en förbehållsamhet, som syntes mig vara för oskiljaktigt *förbundet* med hela ditt väsen» (K. Hedberg, Lifvets salt, sid. 18), »den instinkt, som redan hos det lilla barnet kan vara lidelsefullt *djupt.*» (Ellen Key, Barnets

århundrade II: 33), »*Handledningen* af en blifvande tronföljares slutliga uppfostran bör så långt möjligt gå *fritt* från främmande inblandning» (Aftonbladet 21/10 1902).

19. Naturligtvis äro pronominerna inte motståndskraftigare mot attraktioner än adjektiven. ». . . stod eftervärlden, den af alla så respekterade och värderade, redo att pietetsfullt ta hand om Sparfverts lefnad, sådant *det* burit frukt» (Hallström, Gustaf Sparfverts roman, 91) visar hur ett af idel -t-slutande former omgifvet pronomen ryckts med, för så vida inte författaren skulle tänkt på 'lif' i stället för 'lefnad', om man nu får räkna med sådana möjligheter. Står ett pronomen i denna ställning: »en rik wexlande rythm i förening med en lycklig verskonst, är icke *ett* af detta Odes minsta skönheter» (Sv. Litt. Tidn. 1814, sp. 71), »Utan tvifvel är också detta programtal *ett* af förbundets märkligaste handlingar» (Ljunggren, Sv. Vitt. Hist. IV: 40), »Det är *en* af den nyare forskningens vackraste resultat» (Annerstedt, Ups. univ. hist. I: 2), »fägringen i *ett* från antikt tempel till kristen basilica omändrad tempelhall» (Levertin, Diktare och Drömmare, 228), »om den icke vore *en* af de ytterst få . . . fristående skulpturverk» (Sven Hedin, Genom Persien, 291), »*en* af den senromanska arkitekturens yppersta verk» (Nord. Familjebok[2] II: 813), »denna genealogi är tydligen *en* af hofpoetens egna hugskott» (Schück, Sv. Litt. I: 65; rättadt), så är attraktion från den närmaste genitiven en mycket vanlig sak.

20. Är uppmärksamheten slappad, råka relativerna också ofta ut för att ryckas med af närstående ord och göra en konst i korrelatet: »di bejärde att han skulle underrätta dem i tid, så att tidningarna kunde arrangera sig, *vilka* [vilket] han låvade» (sagdt i publicistklubben 1903), »badh ather wnga swennen kärlika, at for sik läsa andra färdh the sötasta lätzcena. *Hwilkin* han oc ginstan giorde» (Su. 262; Söderwall har i Ant. tidskr. f. Sv. föreslagit ändring till 'hwilkit'. Jfr äfven Söderwall i Hufvudepokerna sid. 33, där han antager attraktion för sådana fall som: *mæd ens sins eþe* Upl. L. Kk. 7: 8, 14: 10, M. 24: 2 o. s. v.); »är fwlt aff alzskona godo, *hwilko* [-it] owirgar all människiosinne» (Spec. Virg. 585: 13; jfr Geete i inl. sid. XXIII); »att lära känna det uteslutande afseende på egna fördelar, *hvilka* (hvilket) hos Philip qwäfde alla individuella böjelser» (Sv. Litt. Tidn. 1814, sp. 782), »det dramatiska uppträdet slöt med att hela sällskapet i gemen af hr Castrén fick emottaga en kort påmin-

nelse om strafflagens bestämningar (obs.!) i fråga om hemfridsbrott, *hvilket* det stillatigande afhörde» (Aftonbladet, 3/3 1902), »Då tiden, för *hvilket* statsunderstödet blifvit beviljadt» (Hufvudstadsbladet 4/6 1904), »Madras understödde Bengalen årligen med utomordentliga Subsidier, *hwilket* ofta på et år, såsom 1782, *stego* till 5,000,000 Gyllen» (Gjörwells Hist. Bibl. 1787, sid. 242), »Det finnes nemligen knapt någon enda af de Almqvistska produkterna, äfven de skenbart oskyldigaste och frommaste, i *hvilka* ej en röd tråd går igenom den öfriga snodden» (Palmblad, Solförmörkelsen, 7), »den ton, med *hvilket* det var skrifvet, var mig ganska *oväntadt*» (Bref af hertig Karl i Schinkel-Bergman, Bih. II: 1), »Naturligtvis är den fara, som blodproppar härigenom kunna medföra, olika allt efter lifsviktigheten hos det organ, inom *hvilka* de bildats» (korrektur).

Af alldeles samma slag, fast med annat pronomen, är satsen: »Gyllenborgska partiet inskränkte sig ej till klander af Ministeren: *den* [det] skonade ej heller Konungens person» (Geijer i Sv. Akad. H. XVIII: 93; rättadt som tryckfel).

21. Af adjektivattraktioner i fråga om sexus är den vanligaste typen den som kan sinnebildas i exemplet: *svansen* af djuret är *långt*. I sin allmänna form visar denna typ, hur mäktig närheten af ett annat ord är, och den ytterliga vanligheten af dessa exempel ådagalägger i sin mån hur ouppmärksam man är för ändelserna. Jag inskränker mig till följande exempelsamling. »Tillvaron af ett eget slags bibliotek i Assyrien och Babylonien tyckes vara *ådagalagdt*» (korrektur), »Så är i Råd till Eglé blandningen af idylliska och sensuella element *egendomligt*» (Gunnar Castrén, Franzén s. 24), »att se utredningen af detta grannlaga mål *förtrodt* åt en sådan man» (Triumviratet [en af Grewesmöhlenska stridens småskrifter] 1815, sid. 5), »Men derigenom ha wi ju blott uppkomsten af ett enda objekt *förklaradt* (Sv. Litt. Tidn. 1813, sp. 374), »Lynnet af bådas Skaldesång var *elegisk* » (Hammarsköld, Stagnelius, 8), »Så lärer hwar och en . . . finna wärdet af öfwersättarens åtgärd i betydlig mån *förringad*» (Sv. Litt. Tidn. 1813, sp. 487), »ljudet af hennes röst förekom dem i sjelfwa sömnen *behaglig*» (Mörk, Thecla II: 84), »Kärleken till Fäderneslandet är *grundadt* i det begrepp» (Sv. Akad. H. III: 9), »Arten af Bellmans snille var *sådant*» (Hammarsköld, Sv. Vitt. II: 36), »Äfven Atterbom fann valet af denna dialog *olämplig*» (Ljunggren, Sv. Vitt. Hist. IV: 143),

»omsorgen om lagarnas förvarande var *öfverlemnadt* åt Lagmännen» (Geijer, Sv. fo. hi. I: 196), »Ett drag af oböjlig hårdhet ligger *utbredd* öfver de flesta» (Schück, Sv. Litt. I: 340), »Behandlingen af ämnet är *ledigt* och *behagligt*» (Warburg, Lenngren 154), »Tillträdet till denna klass står *öppen* för de bäst begåfvade» (Rydberg, Vapensmeden 152), »Dikten antar härigenom sjelf ett utseende af inskränkning, af armod, ja af köld, som måste vara *vidrig* för hvarje poetiskt sinne» (Tegnér i Sv. Akad. H. IX: 76), »Inhämtandet af kunskapen om, när ä-ljudet skall betecknas med e, är lika *mödosam* som motsvarande färdighet» (Noreen, Spridda studier I: 120), »recensenten förklarade, att något mera »af sammanträngning» kunde hafva varit *behöflig*» (Wirsén i Sv. Akad. H. från 1886 II: 559), »till och med hela planläggningen för det moderna systemet i uppfostringsväsendet är så absolut *öfverlägset* det gamla» (G. Renholm, Sedt och hördt, 213), »Angreppet mot den enskilde ser något *tvetydig* ut» (Palmblad, Solförmörk. 40), »så länge ännu en skymt af det bortilande fartyget var *synligt*» (Rein, Snellman II: 427), »så är dermed hos mig ingen känsla af åtlöje *förenadt*» (Almquist, Sv. Fattigd. 44), »så blifver äfven resultatet af våra operationer antingen *olyckliga* eller *indecisa*» (Bref af hertig Karl $^{31}/_{7}$ 1790 i Schinkel-Bergman, Bih. I: 87),» om . . . deras Communication med detta fruktbärande land blefve *afskuret*» (Hist. Bibl. 1786, s. 227).

22. Ett fall, då denna konstruktion torde vara regel för all oreflekterad språkalstring, är i uttrycket 'del af något', som styr neutrum. Då äfven här exemplen äro otaliga ur litteraturen nöjer jag mig med några valda: »Efter några månader är störste delen af Wattnet *uttorkadt*» (Hist. bibl. 1784, s. 93), »Våghus-tomten vid Skeppsbron, der sedermera nedersta delen af Bancohuset, blifvit *byggdt*» (Elers, Stockholm, III: 21), »en del af det fiendtliga Infanteriet blef *kastadt* öfverända» (Sv. Akad. H. III: 229), »större delen af huset stod *obegagnadt*» (Canongates Chrön., öfv. I: 87), »var en stor del af Norge *försedt* med nya vägar» (Nord. Familjebok, I: 283), »sökte visa att största delen af Sverige ännu vid Kristi födelse var *obeboeligt*» (Montelius i Ill. Sver. hist. I: 10), »utan blef i stället en del af det Ridderstolpeska huset vid Skeppsbron *anvisadt* åt riksarkivet» (Odhner (?) i Meddel. fr. Sv. Riksarkivet III; 459), »Hela nordvestra delen af hafvet är deremot *uppgrum-*

ladt af slam» (Sv. Hedin, Genom Persien 427), »första delen af hans anförande gick *förloradt* för henne» (A. Branting, Staden (följetongsupplagan) 365), »en större eller en mera inskränkt del af språkförrådet kan vara *förloradt*» (E. Tegnér d. y., Språkets makt, sid. 162), »Största delen af Ungern, som i halftannat århundrade lydt under omedelbart osmanskt välde, var *återeröfradt*» (Hjärne, Karl XII, sid. 39). Icke fullt så vanligt är kanske: »Hälften af Svea land är icke *odladt*» (Thorild I: 164), »blef södra hälften af det land, som bebos af bulgarer, icke *kalladt* Syd-bulgarien» (E. Tegnér d. y., Språkets makt, 109), »war hälften af hans Folk *smittat* af veneriske Sjukdomar» (Hist. bibl. 1786, s. 34), »Resten af bladet *bortrifvet*» (Schück i Kellgrens bref till Clewberg, XXXIII), »göra det öfriga af flottan *klar*» (Toll i bref 1784, Schinkel-Bergman, Bih. I: 24).

23. Adjektivet påverkas vidare ibland af det ord det styr, då detta står emellan hufvudordet och biordet såsom i: »ett förbund af stater, som hoppades kunna vara med förenade krafter Frankrikes oroväckande makt *vuxen*» (Wallis, Ill. verldshist. IV; 51; rättadt), »Ryktet förstorade, sin vana *trogen*, gubben Séchards efterlämnade förmögenhet» (Balzac, Krossade illusioner, öfv. af E. Staaff, IV: 255).

24. Ännu en hufvudtyp återstår, nämligen attraktioner af formen: *djurets svans* är *långt*. De äro inte så vanliga, men förekomma likväl understundom, särskildt i tal. Ex.: »och blef grundens läggande *företagen* i junii månad» (Elers, Stockholm III: 34), »Rättvisans skipande var nu i en betydlig mån *anförtrodd* i dess vård» (N. von Rosenstein, Saml. Skr. I: 126), »Litteraturens stigande, långt ifrån att vara *oförenlig* med en bevarad nationalitet», (Agardh i Sv. Akad. H. XV: 324), »det japanska artilleriets hållning var *höjdt* öfver allt beröm» (Stock. Dagbl. $^{20}/_{10}$ 1904), »Postulatet var å alla sidor godkändt, och problemets lösning så till vida *förenkladt*, som . . .» (korrektur), »ett smittämne, hvars natur icke är närmare *bestämdt*» (korrektur), »Hvaremot denna(!) konstens senare ursprung här i landet synes mera *trolig*» (Vitt. akad. handl. IV: 315).

Nästan alla exempel här kunna emellertid förklaras på annat sätt, hvarför jag inte anser typen starkt bevisad ännu.

25. Förut behandlad är kategorien *kunnat haft* m. fl.; se ÖSTERGREN i Språk och stil I: 103 ff., ej citerad af HELLQUIST, Studier i 1600-talets svenska, sid. 98 bland där anförd littera-

tur. En påverkan i motsatt riktning har framkallat »ett för ungt uttryck för att någonsin *kunnat hafva alliterera*» (Noreen, Spridda studier I: 60), hvilket äfven läses på de två ställen, där uppsatsen i fråga förut varit tryckt, enligt benäget meddelande af förf. — Egendomligt är: »skulle man kunnat hugga honom i marmor och *uppkallat* (uppkalla) bilden» (Lagerlöf, Gösta Berlings saga[5], 3).

26. Den uppställning som jag begagnat för exemplens ordnande har varit en yttre. Det återstår att tala något om orsakerna till attraktionens framträdande i de olika fallen.

Meringer & Mayer begagna för de båda hufvudtyperna af felsägningar termerna *Antecipation* och *Postposition* eller *Vorklang* och *Nachklang*. De äro användbara äfven för en del af de här omtalta attraktionerna. Antecipation föreligger, då man skrifver: »Af engelsmännen *föllo* en sergeant och sårades 6 man» (Aftonbl. 30/11 1900), »här har du askarna, *ett* till hvarje rum» (talspråk), »Öde och *sterilt*, utan ett frö . . . synes honom hans själ» (Levertin, Diktare och Drömmare, 206)[1]. Postposition åter ha vi i exemplen: »ett obotligt organisationsfel i *ett* af de finaste delarna af hans kropps inre byggnad» (Hammarsköld, E. J. Stagnelius, 6), »under ett viktigt skede af *vårt* politiska utveckling» (talspråk) samt de skämtsamma »Betraktom *stopenom* på hyllomen inom skåpdörrenom» (Bellman), »ätom, drickom och varom *gladom*, ty i morgon skolom vi dö» (Strindberg, Sv. Öden o. Äfv.[2] II: 50) och »Gud *bärom* oss armom smålanningom så vist» (J. G. Oxenstierna, Dagbok 42). Postposition föreligger äfven i: »di som burit sej *försumliga* (-ligt) åt» (talspråk).

I åtskilliga fall har man att göra med på sätt och vis mera invecklade förhållanden. Likformighet i ändelser kan sålunda genomföras i flera ord, som inte stå i beroende af de verkligen böjda, som med rätta bära detta släp. Ett slående exempel är: »De voro, som ofvan *nämnda*, tillkomna endast i afsikt att roa» (Warburg, Ill. sv. litt. II: 126; rättadt som tryckfel); ett annat: »den Controll på Boktryckare och Auctorer, som man dömt *tillräckeligt* mot de vigtigaste Statsbrott» (Thorild, Saml. Skr. I: 126); andra äro nämnda i det föregående; såsom

[1] En *vorklang*, som satt subjektet i objektskasus föreligger i: »Det lugn, som et godt samvete medförer, den förtröstan och ståndaktighet, som naturliga och uppenbarade sanningar bibringa oss, *dem* utmärkte hans väsende, dem ägde han» (Vitt. akad. handl. VI: 478).

t. ex. sådana, där hela satsen är så att säga pluralbehärskad och ett enstaka singulart ord har svårt att hålla sin ändelse uppe gent emot mängden, eller: »De misstankar som hans förflutna *väcka*», där a't i 'förflutna' kanske påverkat a't i 'väcka'. Ibland äro exemplen synnerligen dunkla. »Efter ett par dagars arbete uppväxte här ett läger, hvars like knapt förut varit *sedt*» Weibull i Ill. sv. hist. IV: 248) kan ju inlemmas bland dessa ändelsepåverkade ord, eftersom 'sedt' ju föregås af tre -t-former, men när jag läste ut satsen med det rättade: sedd, föreföll mig detta stötande för örat. Jag undrar därför, om inte 'like' är ett sådant ord som kan ha sina bestämningar i det- eller den-genus, allt efter som det ord, som det syftar på, är den eller det. Jag tror jag skulle säga: ett djur vars like inte är *skådat*, men: en man, vars like inte är *skådad*. Vi ha verkligen åtskilliga dylika ord i den oreflekterade framställningen. »En (hel) del» — se ex. ofvan! — »en hel hop» m. fl. styra den-geuus, det-genus eller plural allt efter betydelsen. Exempel finnas i mängd, här får det vara nog med ett par; »Här är visserligen en hel hop redan *undanarbetadt*» (Palmblad, Solförmörk. 96), »en del af dessa *stodo obebodda*» (Styffe, Skandinavien under unionstiden[2], sid. 351; han är likväl så noga med att skrifva: »en del af landet är upplyft*ad*», a. a. sid. 350).

Efter att ha anfört åtskilliga exempel på felaktiga kongruenser säger Hermann Paul (a. a. sid. 286): An den gegebenen Beispielen lässt sich also erkennen, in welcher Weise die Kongruenz sich über das ihr ursprünglich zukommende Gebiet ausgebreitet hat. De exempel han anfört hänföra sig alla, så vidt jag kunnat finna, till det af honom så formulerade fallet: till två satsdelar, som ej kongruera, sällas en tredje, som man plägat kongruera än med den ena, än med den andra; vid tvekan om, hvilkendera rätteligen för tillfället bör bestämma den nya satsdelens form, griper man fel.

I allmänhet är det väl en kontamination af fraser, som föreligger. »Äfven Atterbom fann valet af dialog olämplig» tänker jag mig uppkommet af ett par sådana satser: ». . . fann den valda dialogen olämplig» och: ». . . fann valet af dialog olämpligt»; »Maria, hvars ögon ingenting undgingo» på samma sätt uppkommet ur: »Maria, hvars ögon ingenting undgick» och: »Maria, hvars ögon sågo allting»; »falsk konvention, som under vissa omständigheter kunna brytas» ur: »falsk konvention,

som under vissa omständigheter kan brytas» och: ». . . som vissa omständigheter kunna bryta», »Behandlingen af ämnet är ledigt», ur »Behandlingen af ämnet är ledig» och »ämnet är ledigt behandladt», o. s. v. På detta sätt synas de flesta exemplen uppfattliga. Det är ju synnerligen ofta, som man ägnar så ringa uppmärksamhet åt själfva den stereotyp, med hvilken man uttrycker sig, att man lätt kan konstruera fortsättningen af meningen efter en dess ekvivalent, utan att märka språnget. Ett alldeles särskildt fall är, att författaren använder ett helt annat ord än han från början tänkt sig, hvilket torde förklara exempelvis: »Benzelius fick i rikt mått erfara *denna* statsskickets och händelsernas *välde* (makt?) öfver den enskilde» (Hans Forssell i Sv. Akad. H. LVIII: 388). Ett annat särfall är, att man så öfvervägande ofta har en fras t. ex. i pluralis, att den får behålla pluraländelse äfven då den borde vara singular, t. ex.: »5,289 arresteringar företogos under förlidet år. Det är 1 *flera arresteringar*[1] än under år 1902» (Svenska Folkets Tidning $^{10}/_{2}$ 1904) eller det vid räkning vanliga: »noll *hela* å sju» eller »en *hela* å fem».

Därtill kommer det stora antal fall, då en verkligen befintlig ändelse dragit till sig och stöpt om ett och annat ords ändelse, ehuru orden inte stå i grammatisk kongruens, såsom »Een mykit nyttight örta book».

I sin helhet synes mig mängden af attraktioner i svenskan visa, att äfven de ännu kvarvarande ändelserna äro tämligen på retur för vår språkkänsla. Vill man grafiskt åskådliggöra möjligheterna för ändelserna att påverka den ena den andra, får man lika många och hvarandra korsande linjer som på Meringers och Mayers taflor. Hufvudsaken härvid synes mig vara, att man uppvisar mångfalden och frekvensen af iakttagna afvikelser, Teoretiskt vinnes därigenom en utgångspunkt för betraktelser af kasussystemets upplösning, hvilken inte torde vara att förakta och som sannolikt äfven skall visa sig vara af nytta för bedömmande af enstaka företeelser inom äldre språkskeden. Praktiskt vinnes en ökad insikt i hur det i själfva verket förhåller sig med »språkfel», hvilken kan och bör komma skolbänkarnas befolkning till godo i första rummet, men vidare oss alla, som syssla med och söka bestämma s. k. språkriktighet. Att det

[1] hvilket synes mig alldeles likartadt med det i franskan anmärkta: vers *es* une heure.

med hänsyn till denna kan vara storartadt likgiltigt, om man har singular eller plural, den- eller det-kön, det hoppas jag att ofvan citerade utmärkta, passabla eller dåliga stilisters exempel skola intyga. Därmed bortfaller äfven skälet för att i öfningsskrifning väsentligen drifva ändelsekorrekthetssynpunkten eller att i små språkläror fylla många sidor med bagateller härom. Från dylikt för vår språkalstring tämligen betydelselöst pysslande befriad, kan man så öfvergå till det väsentligare, stilistiken. Jag tillåter mig här, att som slutord citera ett af författaren till den utomordentligt välkomna, i sin åskådning och med sina uppslag banbrytande lilla skriften *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft,* KARL VOSZLER, utsagdt programord: »immer ist und bleibt die Stilistik das α und ω der Philologie.»

Ruben G:son Berg.



ÖFVERSIKT

ÖFVER

TYSKA SPRÅKLÄROR

UTGIFNA

I SVERIGE MELLAN ÅREN 1669 OCH 1874

MED SÄRSKILD HÄNSYN TILL DERAS FRAMSTÄLLNING
AF LJUDLÄRAN

AF

OTTO ROHNSTRÖM



Det tyska språket har hos oss gamla anor, särskildt såsom handels- och affärsspråk: såsom sådant hade det stor utbredning och stort inflytande i vårt land redan under medeltiden. Efter Sveriges deltagande i Trettioåriga kriget blefvo våra förbindelser med Tyskland än lifligare. Det är därför naturligt, att det tyska språket hos oss tidigt gjordes till föremål för ordnadt studium: från den sista tredjedelen af 1600-talet hafva vi den första tyska grammatiken. Sedermera uppväxer så småningom en högst aktningsvärd lärobokslitteratur i detta språk: räknar man också blott med de arbeten, som innehålla grammatik i egentlig mening, finner man likväl, att deras antal till våra dagar uppgår till allra minst ett sjuttio-tal.

En förteckning öfver och en kort karakteristik af de i vårt land utgifna tyska språklärorna kan i någon mån belysa de tyska språkstudiernas historia hos oss. Som emellertid en någorlunda fullständig redogörelse för en sådan mängd arbeten skulle öfverskrida omfånget för denna uppsats, har jag begränsat densamma, dels genom att låta den omfatta endast de verk, som utgifvits mellan åren 1669 och 1874 — det sista verk jag berör är CALWAGENS tyska språklära, såsom bekant en ännu använd lärobok —, dels genom att vid redogörelsen för de olika språklärorna företrädesvis betona de respektive författarnes olika sätt att behandla *ljudläran:* man möter därvid ofta uttryck, som, äfven i all sin knapphet och otymplighet, ej sällan erbjuda intresse ur mer än en synpunkt. Jag har i denna uppsats hufvudsakligen sysselsatt mig med grammatiska arbeten, som nu förnämligast äga historiskt intresse: det blir möjligen ämne för en följande uppsats att behandla de verk, som för oss nu äga aktuelt intresse. Att jag stannat vid år 1874, är naturligtvis alldeles godtyckligt från min sida: med detta år har jag hunnit fram till raden af ännu använda språkläror, och de af mig berörda arbetena omfatta en tidsrymd af omkring tvenne sekel.

Materialet till denna uppsats har jag hämtat från de respektive verk, som varit mig tillgängliga på Kungl. Biblioteket i Stockholm och på Pedagogiska Biblioteket därsammastädes: jag kan naturligtvis på intet sätt ansvara för min förtecknings fullständighet. För de äldre arbeten, som här beröras, har äfven det af L. HAMMARSKÖLD år 1817 utgifna verket, *Förtekning på De i Swerige, från äldre, till närwarande Tider, utkomna Schole- och Undervisnings-Böcker*, varit mig till någon ledning.

I. *Gezelii Grammatica germanica.*

Titelblad saknas. På omslaget står antecknadt: »Utgifven af J. GEZELIUS, Åbo 1669.» (Arbetet är antagligen identiskt med ett verk, hvars titel HAMMARSKÖLD citerar efter en bokauktionsförteckning, som emellertid uppger verkets tryckår till år 1663. Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 26) Det är en helt liten volym i 8:o, 32 sidor. Verket har till öfverskrift: »I. N. I. Grammaticæ Germanicæ Synopsis.» Det afslutas med orden: »Plura & prolixiora ex prolixioribus Grammaticis addiscantur.»

Arbetet sönderfaller i fyra afdelningar: I. *De Ortographia; II. De Prosodia; III. De Etymologia; IV. De Syntaxi.* Det är ytterst knapphändigt: *De Etymologia* omfattar omkring 29 sidor, de andra tre afdelningarne blott ungefär 1 sida hvar.

Under sådana förhållanden är naturligtvis ljudläran ytterst summarisk. I all sin korthet afspeglar den emellertid vissa drag af intresse. Så t. ex. uppgifves, att diftongen *eu* »legitur ut *ei*». På grund af arbetets stora knapphändighet är det svårt att säga, hvad förf. menar, så mycket mer som, antagligen genom tryckfel, han, blott på detta ställe, skrifver *eü* för *eu*. Om han menar, att *eu* skall läsas såsom *ei*, har han troligen varit influerad af dialektalt uttal. *ei* (ai) för *eu* (oi) är, som bekant, ett dialektalt uttal, omfattande delar af det mellantyska och det sydtyska språkområdet. Det sammanhänger med den dialektala delabialisering, som lämnat så många spår i tyska skalders rim, såsom t. ex. Höhle: Seele; füllen: stillen; Liebe: trübe; Freund: Feind (Se GOETHE, KÖRNER m. fl.)

Diftongerna *au*, *eu*, *ei* tecknas i utljud med *aw*, *ew*, *ey*, en äldre, nu öfvergifven ortografisk regel, hvaraf spår återfinnas, t. ex. i skrifningen Ew. Majestät för Eure Majestät.

Vidare möter man bland exemplen sådana former som Schaff f. Schaf, Gütter f. Güter, du solt, er sol, af hvilka åtminstone de två första, Schaff, Gütter, *kunna* beteckna uttalet.

Om *tonvikten* anmärkes, att *2-stafviga* ord ha accenten på 1:sta stafvelsen — utom de, som börja med *ge-*, *be-*, *ver-*, *zer-*, och de som äro lånade från latinet och grekiskan. *3-stafviga* ord ha accenten på *antepenultima*, utom *præterita*, »quæ accentum habent in syllaba quæ augmentum sequitur». *3-stafviga* ord, lånade från lat. och grek. ha accenten på *ultima*. Sammansatta ord betona första sammansättnings-delen, utom de med *be-*, *ge-*, *ver-*, *zer-*, sammansatta.

Formläran behandlar först artikeln. Därpå följer en hufvudafdelning, *Nomen*, med följande underafdelningar: *Motio*, d. v. s. adjektivens och substantivens femininbildning; *comparatio; genus; numerus; figura* (»figurae nominum sunt duæ: *simplex* ut geduldig, *composita* ut ungeduldig»); *declinatio* (deklinationerna äro 4: Till *dekl. I* hänföras *alla* maskulina ord. Deklinationstyper: der Engel, der Gesang, der Meister. Till *dekl. II* feminina subst.: die Hand, die Gabe, die Stunde. Till *dekl. III* neutrala subst.: das Schaff, das Land, das Wasser. Till *dekl. IV* hänföras adjektiven efter de tre genera: s. der, die, das Gute, pl. die Guten); *de speciebus nominum* (»nominum alia sunt *primitiva* — Gott, Himmel — alia *derivativa* — göttlich, himlisch»). Läran om *verbet* sönderfaller i följande afdelningar: a) *Genus* (»genera verborum sunt tria, Activum, passivum, neutrum»). b) *Tempus* (ingen skillnad göres på starka och svaga verb, de anföras om hvarandra. Futurum bildas med *ich werde* eller *ich wil.* c) *Modus.* d) *Figura* (»simplex schreiben, composita abschreiben»). e) *Persona.* f) *Numerus.* g) *Conjugatio* (Conjugationes alii constituunt tres, sed sufficit una per tria Genera: — Paradigma Activi generis, paradigma passivi generis, paradigma neutri generis. *Modi* äro 4: indikativ, imperativ, *optativ* och *konjunktiv*. Såsom exempel anföres: *Optativ:* pres. och impf. Wolte Gott ich lehrete; perf. och plusq. Wolte Gott ich hätte gelehret; fut. Wolte Gott ich solte eller *würde* lehren. *Conjunctiv:* pres. so ich lehre, o. s. v., impf. so ich lehrete; perf, so ich habe gehlehret; plusq. so ich hätte gelehret; fut. so ich *werde* gelehret haben).

h) *De impersonalibus* (såsom exempel angifves: man saget es regnet; impf. man sagte es regnete; perf. man hat gesaget es hat geregnet o. s. v. Verbet sagen åtföljer hela tiden troget det opersonliga verbet).

i) De Participio.

Syntaxen är ytterst summariskt behandlad. *De syntaxi nominum* och *de syntaxi verbi* sysselsätta sig något med genitiven, styrd af adjektiv och verb, t. ex. er ist der schwedischen Sprache mächtig o. d.; sich des Trinckens enthalten, eines Dinges bedürftig sein, seiner Gütter beraubet werden m. m. Vidare talas om verb, som styra genit. eller ackus.: er hat *des* genossen, eller: er hat *das* genossen o. s. v. Vidare opersonliga verbs konstruktion med gen. el. dat. Slutligen några ord om partiklarnes syntaktiska bruk.

II. *Ingemarssons Geenstig.*

Titel: *Compendiosa nuper adinventa Semita transmittens in plenam Convenientiæ disconvenientiæ generum in linguis Svecica & germanica cognitionem. Dhet är: En rätt och nyligen uppfunnen Geenstig, Wijsandes huru man behändigst kan genera i Tyskan fatta, jämväl alla nödiga Reglar som en svensk hafwer at achta, den Tyskan lära wil. Såsom ock det förnämbsta en Tysk i Swenska språkets lärande nödigt hafver. Upsökt, upsatt och uthgifwen aff* SWEN TILIANDER INGEMARSSON. *Wästeråhs* år 1672. 142 sidor. 12:o.

Arbetet inledes med en *Dedicatio Authoris*, där förf. resonerar åtskilligt i språkfrågor, framhåller nyttan och nödvändigheten af att studera det tyska språket och förklarar afsikten med ifrågavarande arbete. Vi anföra några punkter därur: »Allt här til hafwer oss våra första föräldrars Förvetenhet och Babels tonbyggares Högferd, Osellhet nog uppåladat. Deras begärlighetz Lust påförde hela vår kropp ofullkommelighet, swaghet och stora Feel. Deras Ährogirighetz Beröm-siuka hafwer så bundet wår tunga, at man offta i et samtahl intet mehr förstår, än sit egit måhl, hvilket om han ey kunde, mer för et fää än en Meniska i dhet fall räcknas måtte. Tänkom nu efftir, huru dyr desse sidstas Dårhet heela Werlden worden är. Största delen aff wår bäste tijdh måste wij använda på språklärande och när wij våra förstånds tänder så länge på denna hårda skaal uttröttat hafwe, kunna de näpligt en liten deel af den rätta förståndz kerna söndertugga. Ak, ett lycksaligst seculum, då allenast et Språåk war! Då kunde man i wiissdom snarare fullkommen warda, än nu i några nödigste Språåk.» Förf. ordar mycket om nödvändigheten af att ej blott lära tala språk, enkannerligen tyska språket, utan ock att tala *korrekt.* Särskildt framhåller han vikten af att i tyskan väl känna ordens genus. Förf. vänder

sig äfven till den *tyskfödde* läsaren, som önskar genom detta arbete lära sig svenska: »Günstiger Deutschgesinnter und schwedischer Sprache geflissener lieber Leser!» Han meddelar vidare i förväg några synpunkter och upplysningar samt framhåller jämförelsepunkter mellan tyskan och svenskan.

Efter dessa dedikationer kommer ett företal: »Företaal til dhen Gunstige Språkälskande Läsaren, hvilken jag Nåd och Välsignelse aff Gudi innerligen tillönskar. Try ting äro enom svensk född och up-född, som thet Tyska Språket wil lära at tala, nödigha:

I. En rätt Pronunciation. II. Copia Vocabulorum. Thet är Rijkt Orde-Förråd. III. Præcepta grammatica».

Ljudläran är ganska knapp. Förf. framhåller svårigheterna för svenskarne att lära prononcera tyskan, hvars olikhet med svenskan han skarpt betonar. »Derföre hafwer man der til af nöden en skickelig, begge språken förstående muntlig Undervisare. Dock», fortsätter förf., »så mycket sig låter skriffteligen underrättas, wil jag ey förhålla».

ch uttalas »ingalunda som *k* utan närmare som *i consonans*, ss. i Schul — schola säges nästan så: *Shjul*, doch så lagande att *i* intet har vocalis pronunciation. Men», tillägger förf. helt pessimistiskt, »fåfengt utan muntlig Underwissning arbetes på *ch* fruchter jag».

ch i början af ord angifves uttalas ss. *k; ü* ss. *y; v* före vokal ss. *f; w* efter *a* och e ss. *u,* — Fraw, Baw, frewen, trew.

b, d, g »i ändan på orden» ss. *p, t, k.* Denna sista regel antyder förtrogenhet med det lefvande språket och en viss observationsförmåga. Detta gäller äfven hvad förf. säger om *tonvikten.* Han framhåller nämligen, att »den första stafvelsen (d. v. s. den som bär hufvudaccenten) *måste med en starck anstööt utföras»* Det något obestämda uttrycket syftar antagligen på det förhållandet, att det expiratoriska trycket (intensiteten, tryckstyrkan) är långt starkare i tyskan än i svenskan, hvars två-stafviga accent (eller s. k. grava accent ss. t. ex. i ordet »ande») ej heller i allmänhet återfinnes i tyskan. Uttrycket kan möjligen ock, om det får antagas gälla ord, där den accentuerade stafvelsen börjar med *vokal,* syfta på den i tyskan vid hvarje initial vokal, äfven i sammansatta ord, oundgängliga glottis-stöten (Kehlkopfverschlusslaut). Äfven det viktiga kapitlet om *satsaccenten* är något antydt, då förf. t. ex. framhåller,

att infinitivmärket *zu* och bestämda artikeln *der, die, das* »bör korrtligst sägas», hvarvid hufvudaccenten bör ligga på följande ord. Äfven andra anmärkningar om uttalet bekräfta författarens ofvan antydda iakttagelseförmåga.

Hvad *formläran* beträffar, äro *genusreglerna* mycket fullständiga. Särskildt en lång lista på *Disconvenientia,* d. v. s. ord, som i tyskan ha ett annat genus än det motsvarande ordet i svenskan. Utförligt behandlade äro äfven *Variantia,* d. v. s. ord, som ha mer än ett genus i tyskan. De grammatiska begreppen äro ofta högst kuriösa. Samma indelning af subst. och adjekt. deklinationer som i GEZELII lärobok. Liksom denna afspeglar INGEMARSSONS arbete naturligtvis ett äldre skede af tyskan, som i många punkter, såväl i rättskrifning som ordformer och syntaktiska vändningar, afviker från modern tyska.

Syntaxen är ytterst torftig. Blott några af dess allra viktigaste element äro medtagna.

III. *Kettelers Compendium.*

Titel: *Compendium Grammaticale Germanicæ linguæ, ex optimis Authoribus, in formam hanc accomodatam, collectum et auctum in usum Studiosorum qui discupiunt addiscere lingvam germanicam, conscriptum a* EPH. ARENT DE KETTELER, Upsala 1676, 4:o. Af denna grammatik finnes i Upsala bibliotek ett exemplar, som dock är inkomplett (se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 27).

IV. *Barenii Grammatica.*

Titel: *Nova Grammatica linguæ germanicæ præceptis brevissimis comprehensa. Oder: Neue deutsche Sprachlehre, grundkürtzlichst begriffen durch Georgium Barenium.*

1:sta uppl. blott med initialerna G. B., Stockholm 1678, 48 sidor, 8:o. *2:dra uppl.,* »Edition Auctior & correctior», Stockholm 1691, 111 sidor, 8:o.

Genusläran är utförlig. Deklinationerna äro 3, konjugationerna 2, »prima et secunda», samt dessutom oregelbunda verb. Syntaxen är ytterst mager. *Ljudläran* är likaledes ytterst summariskt behandlad, omfattande knappt 1 sida. Däremot förekommer ett vidlyftigt bihang, ett slags ordbildningslära, »Von der Buchstaben Eigenschaft und Veränderung», med en mängd »språkvetenskapliga» utredningar och funderingar om de

olika ordens och bokstäfvernas släktskap o. d. Äfven förekommer där en lång lista på homonymer.

V. *Grammatica Germanico-Sveca.* Wisingsburghæ 1679. 8:o. (Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* s. 28).

VI. *Jenisch's Enfaldiga Inledning.*

Titel: *Kurtze und Einfältige Vorbereitung zur Erkäntniss Deutscher Sprache. In deutsch und schwedisch auffgesetzet und mit einem Anhang von zweyhundert auserlesensten Sprichwörtern ans Licht gegeben von* CHRISTIAN JENISCH. Stockholm 1698, 8:o, 72 sidor.

Efter diverse dedikationer och företal samt dessa inledningsord:

»Gott, zu deiner Ehre wende
Unsern Anfang, Mittel, Ende!»

vidtager den grammatiska framställning på *två* språk, på vänstra sidan tysk, på högra svensk text. Arbetet omfattar dels *ljud-* och *skriflära* — »Första Capitel eller Hufvuddehl om rätta Skrifwesättet», dels *formlära* — »Andra Capitel om ordens betydelse».

Ljudläran utmärker sig för ett ytterst primitivt framställningssätt med egendomliga definitioner. Så talas t. ex. om »bokstäfver, som förwächslas och äro både *vocales,* när de kallas *i* och *u,* och *consonantes,* när de skrifvas *j* och *v*».

»*s,* hwilket vid Begynnelsen och mitt uti ordet drages långt — *ſ,* men wed slutet af ordet stäckat — s». »wissa bokstäfwer nyttias synnerlig i pronunciationen och uthtalande såsom

at drifwa andan — *h;*

at stöta med tungan — *r* och *s;*

at stöta wid ändan och gifwa ett sagta ljud efter med Tändernas ihoophållande — *m* och *n*».

Formläran är märklig så till vida, som den kan sägas innehålla in nuce åtskilliga välbekanta definitioner på de olika ordklasserna. Så t. ex. börjar framställningen af formläran sålunda: »Alla tyska ord lijka som uthi andra Tungomåhl nämna antingen, hvad som är eller säga hvad som sker eller knippa Tahlet tillsamman efter Saksens Omständigheter, såsom wässa Skiljeord». — *Substantivum* definieras: »det nampn, som visar hvad wäsende det består af sig sielf». *Adjektivum,* »ett till-

sättiande och beskrifvande ord». *Pronomen*, »det nampn som wijser hvilket ibland andra här egentliga förstås skall».

Arbetet slutar med en samling tyska ordspråk samt den fromma önskan:

»Wie den Anfang, so das Ende
Gott zu deiner Ehre wende! Soli Deo Gloria!»

VII. *Fichtelii Wegweiser.*

Titel: *Weg Weiser zur teutschen Sprache, in welchem viele nützliche und högst nöthige Regeln und sonderlige Observationes in Schwedischer Sprache verfasset enhalten sind, nebst angehengten Sueticismis etc. Dazu kömmt ein nutzliches und auss 1604 Wörten angehängtes Vocabularium, verfasset von* JOACH. JOH. FICHTELIO. Stockholm 1717, 168 sidor. 8:o. (Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 28).

VIII. AND. HELDMANNI *Paradigmata Part. Orat. Lingvæ Germanicæ*. Holmiæ 1718. 8:o. (Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 28).

IX. *Heldmanns tyska språklära.*

Titel: *Grammatica Germanica Swethizans, eller den bäste genwägen till Tyska språket, för en svänsk, wist af* ANDREAS HELDMANN. Stockholm och Upsala, 1726. 107 sidor, 8:o.

Denna lärobok utgick i ej mindre än 8 upplagor, den sista utgifven i Vesterås 1774. Om denna bok fäller C. STRIDSBERG i företalet till sin tyska grammatik (jfr nedan) följande omdöme: »Heldmann utgaf sin grammatica för 60 år tillbaka. Heldmann, en man ur förra Seculum, har ända hitintills bibehållit sig. Detta bör befria honom för allt förklenande, ja, om jag fant 1,000 dåligheter i hans arbeten, hade jag dock knappt hjärta att nämna en. Men det hjälper ej, hans Språklära måste ändteligen utträngas. Det språk han talade och lärde, var i sin barndom, nu är det vid sina manliga år».

I ett »företal till den gunstige Läsaren» redogör HELDMANN för sina åsikter om språkundervisningen. Någon *ljudlära* meddelar han ej, »*ty svenskan öfverensstämmer i anseende till sielfva uttalet och läsandet med tyskan* — — — — där någon liten skillnad förefaller, kan den fast lättare och säkrare munteligen än skrifteligen föreställas». Enligt förf. åsikt bör en

grammatik vara mycket kortfattad, i hufvudsak bestå af paradigm, så att man »*sina disciplars minne, utom de nödiga paradigmata, icke med många reglors öfverläsande plågar och öfverhopar*, utan åligger det fast mer en Språkmästare, att han sielf hvad som helst i språket förekommer, till grunden förstår och vid sin förehafvande undervisning, uti läsande, skrifvande och talande sina Disciplars förseende med skiäl och reglor förnuftigt rättar, ja, och sielf vid hvart och ett infallande tillfälle, det samma så länge påminner, till dess han förmärkt, att de sådant väl fattat och ej vidare däremot fela.»

Såsom grundsats uppställer han att undvika abstrakta grammatiska regler, men att bevisa företeelserna i tyska språket genom jämförelse med modersmålet och andra språk. Arbetet omfattar hufvudsakligen formlära: I. Om nomina och pronomina; II. Om particulis. Men många syntaktiska och fraseologiska anmärkningar, mer eller mindre korrekt affattade, äro öfverallt inströdda. Så förekomma t. ex. många iakttagelser rörande hjälpverbens bruk, skillnaden på thun och machen, samt, jämförelsevis utförligt, »Om prepositionernas bruk». I ett bihang finnes dessutom en framställning om ordföljden, »Om Ordine orationis».

X. *Gieses Tyska Språkmästare.*

Titel: *Then tyske Språkmästaren, hvilken på det tydeligaste lärer, huru en hwar med ringa mödo Swenska och Tyska Språken af sig sielfwom grundeligen och snarligen kan lära. Allom dem som äga lust och åtrå att uppöfwa sig i thesse tu inbördes försystrade Tungomålen till besynnerlig nytto, i wederhörig ordning föreställd, författad och genom trycket allmängjord af* ALBERT GIESE. Stockholm 1730. 512 + 271 sidor.

Arbetet, skrifvet på både svenska och tyska, är mycket utförligt, omfattar grammatik, läsebok, konversationsöfningar, ordlistor m. m. Det består af följande delar:

I. *Om bokstäfverna* (ljud- och skriflära), sid. 4—24. *Capitel 2, Om Bokstäfwernas uttalande*, och *Capitel 3, Om accenten eller Ordens i stafvelsernas utspråhk*, innehålla åtskilliga iakttagelser af intresse angående *ljudläran*, om än uttrycken lida af en viss otymplighet och inexakthet. Så heter det t. ex. om uttalet af *b:* »warder såväl vid början, som slutet af ett ord något mjukare talat än såsom *p*». Om *g* säges: »är i täm-

melig skyldskap med *k*, enkannerligen framför *a*, *o*, *u*, *l*, *n*, *r*, men låter dock något lenare: Glocke som Klocke, Gluckhenne som Kluckhenne.» Det förefaller nästan, som skulle förf. här taga till orda för uttal af stämlöst *b*, *d*, *g*, som är så karakteristiskt för södra och mellersta Tyskland, där dessa ljud ersätta såväl de tonande explosivorna *b*, *d*, *g* som äfven, i många ställningar, de tonlösa explosivorna *p*, *t*, *k* (Jmfr W. VIETOR, *Elemente*, §§ 106, anm. 3; 110, anm. 2; 114, anm. 1).

Om uttalet af *g* säger förf. vidare:

»Efter *n* låter thet något matt: singen, Zunge. Framför -*keit* höres thet litet eller alsintet: Streitigkeit såsom Streitikeit, Standhaftigkeit såsom Standhaftikeit.»

»*Pf* tillsamman äga ett skarpt liud, som faller för en pur swensk tunga tunglyns at vtnämna.»

II. *Om hufvudstycken af svenska och tyska språken* (= formlära, sid. 24—327).

III. *Om syntaxi* (sid. 328—456).

IV. *Om svenska och tyska språkens öfverensstämmelse* (sid. 1—144, ny paginering). Detta kapitel omfattar ordförteckningar af flera slag, bl. a. en alfabetisk förteckning på: »the Fläste Tyska Orden, som antingen för theres Ortographie eller för theres Prononciation eller ock för theres betydelse skull wäl måste åtskiljas — — —», samt ett »Vocabularium poeticum — eller En lätt methoda, huru man på särdeles maner snart så när tusende vocabler lära kan».

V. 1) *Uttog (Auszug) af allmänna och i tal förekommande samtal.* (Dessa samtal öfver hvarjehanda i dagliga lifvet förekommande ämnen äro f. ö. i många afseenden ganska karakteristiska för tiden, ej blott i afseende på språket, utan ock genom sitt innehåll).

2) *Einige kurze Historien* (på tyska och svenska).

3) *En kort undervisning hvad i ett Bref iakttagas bör* (med en hel mängd exempel på hur bref *böra* och *icke böra* skrifvas).

Framhållas må, att tyskan i arbetet i allmänhet är öfverläggsen svenskan, enär den svenska texten öfverflödar af germanismer.

XI. *Zum Feldes Inledning.*

Titel: *Inledning till Tyska Språket, then studerande Ungdomen vid Kongl. Academien i Åbo til tjenst och nytta af de*

bäste Philologis och Grammaticis, med flit i möjeligaste korthe' sammandragen och författad af Nicolao zum Felde, Åbo, 1734, 93 sid. 8:o.

Såsom inledning förutskickas följande »språkvetenskapliga» anmärkning: »N. B. Det tyska språket är ingen dialekt hos något visst Folkslag eller Nation; uthan af alla dialecter genom de lärdes flijt til den nu för tiden warande zirligheten uparbetat, och öfver hela Tyskland i de lärdas skrifter och i förnäm Tal brukeligt. Men kan dock ej aldeles och i alla stycken analogice talas eller skrifvas, emedan man därutinnan bruket eller usum i mycket lemna måste».

I företalet betonar förf. att här är fråga om blott en *Inledning* til Tyska Språket, »på det man ej må tänka att det är en fullkommen grammatica».

Ljudläran, sid. 1—8, behandlar accentreglerna ganska utförligt, men är f. ö. knapphändig, omfattande ungefär blott 1 sida. Vi lära där bl. a.:

»*b* warder i ändan på ordet hårt uttalt såsom *p; c* såsom *k* eller *z*, hvilket ex usu läras måste, *ch* såsom ett hårt *g* per sibilum; *sch* uttalas med en hård andans utträngande; *ie diphtongus*, när den står i en stafwelse, uttalas som *i*.»

Formläran omfattar sid. 8—55. *Syntaxen*, sid. 55—70, är jämförelsevis fullständig och visar försök till systematisering.

XII. *Heldmanns Testamente.*

Titel: M. And. Heldmanns *testamente til den Swenska Ungdomen, som är dess sista Arbete på den Tyska Språkkonsten, hwarom han utförligen handlat, samt inrättat och lämpat densamma enkannerligen til tjenst för en swensk. Jemte Dess bifogade Tankar om den Högtyska Ortographien, som ock et Företal angående Grammatikens rätta Bruk vid ett Språks lärande.* Stockholm 1749. 212 sidor. 8:o.

Sina erfarenheter och sin uppfattning om språkundervisningens metodik har förf. framlagt i det på tyska skrifna företalet: *Vorrede von Gebrauch und Anwendung der Grammatik bey Erlernung der Sprachen.*

Den tyska Språkkonsten sönderfaller i följande afdelningar:

I. *Om Nomen och Articulis.*

II. *Om verbet.*

III. *Om Particulis och Ordine Orationis.* Detta kapitel

har ett bihang: *Om Figuris Etymologicis* = »sådana tillfälligheter (accidentia) uti Partibus Orationis, som förorsaka någon Exception ifrån de vanliga Regler om Tale- eller skrifsättet.»

IV. *Om Syntaxis.* I detta kapitel betonar författaren uttryckligen, att han ej uppehåller sig vid sådant, som från latinets och svenskans syntax är bekant, utan vill förnämligast »framställa de Regler, som inbegripa Idiotismer eller hvad Tyska Språket hafwer egit och besynnerligit i henseende på bemälte tvänne språk».

Arbetets andra del har titeln: »*Unvergreiffliche Gedanken von der Hochteutschen Ortographie*», en samling afhandlingar på tyska om diverse frågor inom ortografi, ljudlära och ordbildning i tyskan, äfven rörande tyskans dialekter. Författaren hade utan tvifvel en för sin tid högst beaktansvärd lärdom och språklig erfarenhet, men hvad särskildt *ljudläran* beträffar, kan han ej sägas öfverträffa sina föregångare i fråga om observationsförmåga af det främmande språkets uttal och af dess språkljuds öfverensstämmelse eller olikhet med svenskans. Vi ha redan påpekat, i hans år 1726 utgifna tyska språklära, hans egendomliga påstående, »att svenskan öfverensstämmer i anseende till själfva uttalet och läsandet med tyskan». Äfven hans ifrågavarande arbete erbjuder, trots dess relativa utförlighet, inga noggrannare iakttagelser om uttalet. Däremot framhåller han utan vidare, att uttalet af *a* och *u* är lika i svenskan och tyskan. Att ej skillnaden mellan det svenska högspråkets velära och tyskans »neutrala» eller »rena», i bland t. o. m. ej så litet palatala, a-ljud, uppfattats, är mindre förvånande: det dröjer nämligen *mycket* länge, innan denna olikhet mellan tyskt och svenskt *a* påpekas i våra läroböcker. Men den utpräglade skillnaden mellan uttalet af svenskt och tyskt *u* borde ej ha undgått en vetenskapsman af HELDMANNS lärdom. Egendomligt nog dröjer det äfven ganska länge, innan uttalet af tyskt *u* särskildt framhålles. RUDBERG, *Tyska språkets uttal*, 1807, och EIMELE, *Tysk Språklära*, 1842, äro de första att påpeka skillnaden. Äfven beträffande uttalet af det tyska *o* är författarens utsago otillfredsställande: »*O* heisst und gilt so viel wie das schwedische *o;* demnach lies in Ochse, ofte, Opfer *o* wie in *oxe*, *ofta*, *offer.*»

XIII. *Undervisning i Tyska språket* af J. H. DENELL, Lund, 1781. Omnämnes med följande ord af C. STRIDSBERG

(se nedan!): »Herr Joan. Hin. Denell, Magr. Philos. och Docens vid Academien i Lund, utgaf derstädes år 1781 Undervisning i tyska språket. Jag vill gerna slippa at dömma därom; bör det icke heller. Han såsom Academicus behöfde ej nedlåta sig til de små grammatikaliska omständigheterna.»

XIV. *Lärobok för Begynnare i Tyska språket* af CARL STRIDSBERG. Stockholm 1783, 104 sid. 8:o.

Denna lärobok var på sin tid mycket begagnad och utkom i ej mindre än 8 upplagor. Sista upplagan är af år 1813.

Uti *Företalet*, där förf. berör några äldre grammatikor (se ofvan!), uttalar han åtskilliga tankar om det tyska språket, dess studium och ställning hos oss. »Tyska språket säges vara lätt för en svensk: jag tror så med. Det är snart lärdt att begagna sig af en gammal vattenagtig Postilla och at tala några rådbråkade Glosor; men att skrifva och tala väl och förstå språkets art och inre värde, är äfven så svårt för oss som för någon annan. Intet utländskt språk förolämpas så mycket i vårt land som tyskan. Knappt är det någon narr, som ej vet badinera med några ord Tyska, hvilka han ofta med flit talar försmädligt. Detta är illa: ungdomen hörer det och får en fördom emot et språk, som i rikhet förenad med manlighet och styrka, öfverträffar det skönaste och täflar med det starkaste Språk i Europa, och som äger ett större förråd på nyttiga och nöjsamma böcker för barn, än alla samtida språk, jag törs nästan säga, sammantagna.» — — — — — — — — — — — — — — »Man säger, att Tyskan är hårdt. Sant är det, Tyskan intager ej et vekligt och vällustigt öra. Men sant är äfven det, at Tyskan är mindre hårdt än man föregifver.» — — — »Tyskan är ganska rikt. Hvart enda Præsens Infinitivi kan brukas såsom et Nomen Substantivum: hvilken ny tillgång af ord! — — — Men detta Språks yppersta rikedom består i dess otaliga vändningar och Inversioner: en ädel frihet, som man varit nog ond, eller ock okunnig, at kalla ovilkorlighet och brist på stadga.»

En egenhet med ifrågavarande arbete är att äfven den *tyska* texten är tryckt med latinska stilar, något som emellertid är att skrifva uteslutande på förläggarens räkning, enligt hvad som upplyses i företalet.

STRIDSBERGS lärobok innehåller dels grammatik, dels läsebok. Grammatiken omfattar 76 sidor. Den består af Orto-

graphia, Etymologia och Syntaxis. *Ljudläran* behandlas blott i största korthet, sid. 1 och 2. I fråga om sättet att precisera de olika bokstäfvernas ljudvärden, meddelar förf. en och annan anmärkning af intresse. Så t. ex. säger han om *b*, *d*, *g*, att de »låta gemenligen något hårdare i änden af stafvelserna än i början». Därmed vill förf. antagligen framhäfva skillnaden mellan initiala tonande och finala tonlösa explosivor.

»*ch* ingalunda såsom *k* utan mera i gommen. Detta», tillägger förf., »är i Tyskan den svåraste bokstaf att uttala.»

»*s* måste uttalas ganska lindrigt». Uttrycket är märkligt såsom varande förmodligen den första antydan om tonande *s* i tyskan.

Formläran är tämligen bristfällig: föråldrade och dialektala former upptagas ofta, ehuru arbetet utkommit så sent som på 1780-talet, då klassiciteten i Tyskland redan frambragt många af sina mästerverk.

Syntaxen (sid. 58—76) är tämligen utförlig, ordnad efter de olika ordklasserna.

XV. *Übungen für die kleinsten Kinder. Öfningar för de smärste barnen.* Göteborg 1784. 16 sid. 8:o. (Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 31.)

XVI. *Lärobok för begynnare i Tyska Språket.* Sammandragen ur ADELUNGS *Deutsche Sprachlehre für Schulen.* Utgifven af G. A. SILVERSTOLPE. Stockholm 1805.

Detta arbete har i någon mån karakteren af en »grammaire raisonnée»: den sysselsätter sig ganska mycket med grammatiska definitioner o. d. Utom en inledning, där åtskilliga synpunkter klargöras, består verket af två delar.

I. Den egentliga språkläran, omfattar tre underafdelningar: a) *Etymologien eller Ordens bildning;* b) *Om ordens arter och böjning*, där först en indelning af ordklasserna göres, med deras respektive definitioner, sedan de olika ordklasserna behandlas hvar för sig. *Deklinationerna* upptagas här till ett antal af 8. *Verbens* indelning i reguliera och irreguliera (hvarvid den senare gruppen omfattar både oregelbundna och starka verb) är densamma, som ofta påträffas senare, t. ex. i första upplagan af LYTHS tyska språklära (se nedan!).

c) *Om syntaxis eller Ordens sammanfogning*, behandlar till stor del allmän syntax och är ej som vanligt i tyska språkläror

uppställd efter ordklasserna. Syntaxen består här af följande kapitel: 1) Om enkla ords sammanställning; 2) Om den ordning hvari orden i ett tal följa på hvarandra; 3) Om flera ords förening till en sats; 4) Om flera satsers förening till en period.

II. Ortographien eller läran om ett riktigt skrifsätt innehåller intet af vikt beträffande *ljudläran.*

XVII. *Försök till första undervisningen i Tyska språket* af J. D. FLINTENBERG. Första delen. Stockholm 1805. Ett slags tysk abc-bok för den första undervisningen i språket.

XVIII. *Tyska Språkets uttal* af J. RUDBERG. Göteborg 1807. 16 sidor. 2:dra uppl. 1810.

Detta är det första arbete på svenska, som uteslutande behandlar tyska språkets uttal. Ett för sin tid betydande verk, har det åtskilliga iakttagelser af intresse:

e ljuder »i wissa ord som *eä i ett ljud:* Pferd, Erde — pfeärt, eärde». Förf. syftar här tydligen på det vokaliska, snarast *a*-haltiga ljud, som insmyger sig framför *r* och ofta utränger detta ljud i många delar af Tyskland, bland annat i rikshufvudstaden. Han tycks vilja rekommendera svenskar att inlära det. Enligt W. VIETOR (*German Pronunciation*, sid. 50) kan detta uttal dock icke räknas till »korrekt» uttal af tyska och det är likaledes förbjudet i »die Bühnensprache» (se TH. SIEBS, *Deutsche Bühnenaussprache*, sid. 55).

e ljuder »framför *n* wid slutet af ord ganska korrt, så att det knappt höres: haben, loben — *habn, lobn*», Om också den af förf. angifna regeln ej utan vidare kan sägas vara gällande, är hans uttalande i alla händelser i hög grad märkligt. Han har tydligen lagt märke till det förhållandet, att *e* i ändelser, såsom *el*, *em*, *en*, *er* i regel *icke* uttalas med vare sig *öppet* eller *slutet e-ljud* i tyskan. Visserligen påträffas *öppet* eller t. o. m. *slutet e* i Sydtyskland och i Schlesien, i stark kontrast mot ett uttal närmande sig till *a* eller öppet *å* i norra delar af Tyskland. Men det vårdade uttalet af dessa ändelser är *antingen*, såsom Rudberg angifver, *sonantiskt l*, *m*, *n*, *r* eller ock, ännu hellre, uttalet *el*, *em*, *en*, *er*, med en vokal, som närmast är det engelska »vocal murmur» eller den vokal man i svenskan hör i andra stafvelsen af ordet *gosse*. Det senare af dessa uttal är att föredraga i »Bühnensprache» (se VIETOR, *op. cit.* sid. 30; SIEBS *op. cit.* sid. 42, 57). Detta är emellertid något, som

sällan eller aldrig påpekats i tyska språkläror, äfven af långt senare datum.

Om uttalet af *kort i*, af *o*, af *kort* och *långt u* finnas likaledes träffande anmärkningar: bl. a. må framhållas, att tyskt *u icke* likställes med det svenska *u*. Det dröjer emellertid än några decennier, innan detta kommer våra skolböcker till godo. (Jmfr nedan EIMELES tyska språklära, utgifven år 1842). Däremot likställer Rudberg utan vidare *ü* med svenskt *y*.

Vid *konsonanterna* beröras synpunkter, som, icke heller de, så snart komma till sin rätt i tyska grammatikor. Så t. ex. antydes, att *intervokalt h* är stumt: »mellan *tvänne ee* höres det knappt, t. ex. sehen, gehen.»

Uttalet af *ch* i olika ställningar beröres också. Det framhålles först i hvilka fall det uttalas som *k*, jämte vederbörliga undantag. Vidare säges om uttalet af *ch*, då det betecknar antingen palatal eller velär spirant: »ch har ett egit ljud, med åtskilliga förändringar. *allt efter de olika vokaler som gå före.* Detta ljud kan icke jämföras med något i svenskan.» Den så viktiga skillnaden mellan *ich-* och *ach-*Laut är sålunda här antydd, äfvenså orsaken, hvarpå det olika utalet af *ch* beror.

XIX. *Lärobok i Tyska språket för kongl. krigsacademien.* Utgifven af S. G. SOMMELIUS. Stockholm 1808. 4:de och sista uppl. af år 1833.

Består af *grammatik*, 80 sidor, och Chrestomathie, 416 sidor. Någon *ljudlära* finnes här icke. Skälet härtill anger förf. med följande ord: »Då ett språks rätta uttal icke möjligen kan läras utan muntelig undervisning, och det Tyska, hvad uttalet angår, har nog mycken likhet med vårt modersmål, att tydeligen kunna förstås, äfven när det på samma sätt uttalas, så har man trott sig kunna förbigå alla Regler, rörande Orthographie och Orthoëpie, *hvilka icke sällan förbigås af de flesta Läsare.*»

Vid substantivens deklination afviker förf. från ADELUNG-SILFVERSTOLPE m. fl. Han meddelar visserligen med finare stil tryckt systemet med 8 deklinationer, men framställer själf för korthetens och enkelhetens skull ett system med 3 deklinationer, detta likaledes efter tyska grammatici. Till *dekl. I* föras mask. och neutra med plur. ändelserna -e, -er, -en; till *dekl. II* svaga mask. Glaube o. d. ord samt substantiverade infinitiver på -en, till *dekl. III* fem., svaga och starka.

XX. *Einleitung zur Erlernung der Deutschen Sprache für Schweden.* Herausgegeben von F. E. HAASE, vormaligem Sprachlehrer am Strahlsunder Gymnasium, Lund 1808. 144 sidor 8:o.

Skrifvet af en tysk, med hufvudsakligen praktisk språkbildning till mål och med grammatiken ganska afvikande från de på svenska utkomna tyska språklärorna, omfattar detta arbete utom grammatik äfven läseöfningar, anekdoter, berättelser m. m.

XXI. *Tysk Språklära,* utgifven af CARL HEINRICH. Lund 1809. 176 sidor.

Ett ganska grundligt och delvis utförligt arbete. *Ljudläran* är emellertid knapp och ofullständig. *Formläran* upptar deklinationernas antal till 6 och behandlar särdeles utförligt egennamns böjning. Äfven må nämnas en jämförelsevis fullständig behandling af prepositionernas bruk.

XXII. *Praktisk lärobok i tyska språket med stilöfningar* af CARL HEINRICH, Stockholm 1815. *2:dra* »med flera stilöfningar och en tysk Chrestomathie tillökta» upplagan är af år 1816. Den sista, 5:te, upplagan utkom i Örebro år 1832. Liksom föregående arbete har det till sin upphofsman den framstående läroboksförfattaren Carl Heinrich, bekant äfven genom sina mycket använda lexikaliska arbeten.

XXIII. J. F. BAGGE, *Tysk språklära och läsebok.* Örebro 1820.

XXIV. *Tysk språklära för scholor och gymnasier,* af C. A. CARLSSON. Linköping 1829. 143 sidor.

Arbetet kan ungefär likställas med kortare, förut angifna språkläror. Att märka är en öfverskådlig tabell öfver substantivens deklinationssystem — med 6 deklinationer, samt en förteckning på de neutrala verb, som böjas med haben och dem, som böjas med sein. Åt *ljudläran* ägnar förf. 11 sidor, men är ej vidare lyckad vid angifvandet af de olika ljudvärdena. Vissa iakttagelser af intresse finnas dock: så t. ex. karakteriseras *långt ü* — »*y* med blandning af *i*, *kort ü* — mellan *y* och *ö*.» Uttalandet är af vikt såsom varande första gången man angifvit, låt vara otydligt och äfven delvis inkorrekt, den faktiska olikheten med tyskt *ü* och svensk *y*. Trots den i södra

och mellersta Tyskland så vanliga delabialiseringen, som åt *ü* förlänar uttalet *i*, liksom *ö* där blir *e* o. s. v., måste läpprundadt *ü* fastslås för tyskan liksom för franskan. Märkligt är, att den faktiska skillnad, som sålunda förefinnes mellan å ena sidan tyskt (och franskt), å andra sidan svenskt *y*-ljud, endast framstår tydlig för förf., när det gäller det *korta ü*. Endast i detta fall tyckes han någorlunda tillfredsställande angifva det tyska uttalet: hvad han säger om uttalet af *långt ü* är felaktigt, för så vidt det gäller högspråkets uttal. Hans åsikt, att tyskans *långa ü* närmar sig *i*, delas emellertid äfven af EIMELE (se nedan!), hvars i många stycken noggranna och förträffliga uttalslära felar på denna punkt. Egendomligt nog finner man i flere senare utgifna språkläror (LYTH, HJORT-BRODÉN och LIDFORSS, se nedan!) samma begränsning vid angifvandet af ljudvärdet af *tyskt ü:* alla tre märka blott skillnad på tyskt och svenskt *y*-ljud, när vokalen är kort.

XXV. *Tysk språklära för Nya Elementarskolans 3:dje klass.* Stockholm 1831.

Ett i uppställning alldeles enastående arbete. Är ett slags pedagogisk handbok, anordnad i frågor och svar, där samtidigt med den tyska formlärans inlärande äfven de allmänna grammatiska begreppen så småningom utvecklas. Den grammatiska terminologien afviker helt och hållet från den vanliga — här föreligger en tydlig tendens att anknyta den tyska grammatikundervisning till undervisningen i modersmålet. Latinska termer äro i allmänhet ersatta af svenska, mer eller mindre lyckade omskrifningar.

XXVI. *Lärokurs i tyska språket för rättläsningen, tydningen och skrifningen*, af C. F. VIERECK. Gefle 1832. 470 sidor.

Verket inledes med ett slags allmän grammatik: »Inledning till Uppfattningen af taldelarne och talbyggnaden.» *Lärokursen i tyska språket* omfattar: 1) Uppsatser för innanläsningen; 2) Uppsatser för den första tydningen, jämte Etymologiska tabeller till minnesläsning (med detta senare uttryck menar förf. formläran); 3) Uppsatser för den första skrifningen (= ortografi, syntax); 4) Ytterligare uppsatser för tydningen (= läsebok) 5) Ytterligare uppsatser för skrifningen (= skriföfningar).

Hvad beträffar *ljudläran*, berör förf. uti företalet helt förbigående och i största korthet några regler om uttalet af *ch* såsom *k* framför *s*, och såsom *sch* i ord, lånade från franskan.

I »uppsatser för innanläsningen» meddelas de olika tyska språkljuden med rikhaltiga exempel för läsöfningar.

Vid *diftongerna äu* och *eu* angifves uttalet »nästan som *oj*», en riktigare uppgift än det man vanligen påträffar hos andra grammatici, både förr och senare, hos hvilka ljudvärdet i dessa diftonger sättes = öj. Detta *senare* uttal, med dess många varianter, påträffas visserligen inom flera delar af Tyskland, särskildt i nordöstra delen af landet, men är att anse ss. dialektalt. Diftongerna *äu* och *eu* böra uttalas ss. *oi* (eller *oe*, *oö*). (Se VIETOR, *Elemente*, § 44; VIETOR, *German Pronunciation*, sid. 34; SIEBS, *op. cit.* sid. 54).

ei angifves uttalas »nästan som *aj*», detta i motsats till många senare språkläror, hvilka, alldeles obefogadt, göra skillnad på uttalet af *ai* och *ei* (Jmfr nedan!).

Däremot förekommer bl. a. den felaktiga uppgiften, »att *h* mellan tvenne vokaler är ljudande».

XXVII. *Lärobok uti Svenska och Tyska språkens grammatik till nybegynnares tjänst*, utgifven af C. L. BOSTRÖM. Stockholm 1834. 100 sidor.

Såsom framgår af titeln, är arbetet en framställning af den svenska och tyska språkläran för att hos eleverna inprägla den allmänna grammatikens hufvudsatser.

XXVIII. *Tysk Språklära jemte förberedande Explications- och skriföfningar* af J. E. LYTH. Stockholm 1834. 146 + 68 s. 8:o.

Af alla hittills i vårt land utkomna tyska språkläror har denna utgått i de flesta upplagorna och varit mest använd. Jämte tillhörande skrif- och extemporalieöfningar, läsebok, ordbok m. m. har den upplefvat ej mindre än 16 upplagor, däraf den sista år 1884. I fråga om fullständighet och redig uppställning afsticker den fördelaktigt från förut utgifna arbeten och kan sägas ha gjort epok i språklärornas historia inom vår lärobokslitteratur. Den utveckling och förbättring de olika upplagorna undergått är högst betydande, något som f. ö. ej är så underligt, i betraktande af att ett halft sekel förflutit mellan dess första upplaga och dess sista.

I ett företal till första upplagan anger förf. i hvilken ordning undervisningen i tyska språket efter hans lärobok bör fortgå. Först genomgås *uttalsläran* — denna är försedd med läsöfningar. Så genomgås *Etymologien* (formläran) med mot-

svarande progressivt ordnade explikationsöfningar. Därefter användes såsom underlag för lektyren en större läsebok eller någon lättare författare. Samtidigt studeras *syntaxen* med motsvarande skriföfningar.

Arbetet omfattar:

1) *Ljudlära* med läseöfningar. Såsom helt naturligt är i ett verk, hvars många upplagor utkommit under loppet af så lång tid, har ljudläran likaväl som andra delar af grammatiken undergått stora förändringar och modifikationer, så att stora olikheter förefinnas mellan de första och de sista upplagorna.

Redan *1:sta upplagan* ägnar ljudläran ganska stor uppmärksamhet. Vi framhålla bl. a. följande: *a* angifves utan vidare låta i tyskan som i svenskan. Om *e* (långt), säger förf., att det ibland närmar sig *ä*. Detta syftar måhända på det bekanta sakförhållandet att, särskildt i mellersta och södra Tyskland, en mängd med *e* stafvade ord ofta uttalas med *ä*-ljud, ett uttal, som visserligen ofta har ett visst berättigande såsom afspeglande den historiskt-fonetiska utvecklingen, men som likväl anses mindre att rekommendera än uttalet med *e-ljud* (jmfr SIEBS, *op. cit.*, sid. 37 o. f.; VIETOR, *Elemente*, § 52; VIETOR, *Germ. Pron.* sid. 14, 15). En iakttagelse, som ej är utan vikt, är anmärkningen om uttalet af *kort i*, »närmare till ljudet *e* i svenska ordet *hett*». Här är tydligen författarens mening att framhäfva den bestämda skillnad, som i tyskan, i olikhet med svenskan, råder mellan *långt i*, som är »narrow» och *kort i*, som är »wide».

Likaledes vid uttalet af *långt o* i tyskan gör förf. den iakttagelsen, att dess *å-ljud* är mer slutet än svenskans, en observation, som är fonetiskt riktig, men som vid undervisningen i skolorna är föga uppmärksammad. Detta bör emellertid noga beaktas så väl vid uttalet af detta ljud i tyskan som i franskan, hvars å-ljud frambringas med än mer energisk tung- och läppartikulation och är mer rundadt än det tyska.

Däremot angifves utan vidare, att *långt u* är = svenskans *ū*, ett fel, som är af gammalt datum i tyska språkläror, men af RUDBERG i hans uttalslära redan beifradt (se ofvan!).

»*Kort u* ljuder något på *å*.»

Uttalet af *långt ü* angifves likaledes felaktigt vara = svenskans *y;* vid *kort ü* har förf. däremot aning om det rätta ljudvärdet, då han säger: »*kort ü* ljuder något på *ö*». Såsom ofvan är antydt, återfinnes samma uppgift om uttalet af *kort ü* uti

C. M. CARLSSONS år 1829 utgifna tyska språklära. (Jmfr härom vidare nedan!)

Om diftongernas uttal må anföras följande:

ai, *ay* såsom *aj*, »närmar sig likväl något åt *ej*».

äu, *eu* »nästan som *öj*». (Jmfr ofvan!)

ei, *ey* sägas uttalas såsom *ej*, således noga skildt från *aj*. En bestämd tendens att skilja de båda diftongerna *ai* och *ei* tyckes genomgå de flesta svensk-tyska språkläror. Ett sådant uttal tillhör dock endast dialekterna: i vårdadt språk, såväl i dagligt tal som på scenen, bör såsom ljudvärde för både *ei* och *ai* sättas *ai̥* eller *ae̥*, hvarvid diftongens första komponent är ett »neutralt» eller i någon mån palatalt *a* (W. VICTOR, *Elemente des Phonetik*, § 48). I sistnämnda fall äger LYTHS ofvan angifna uppgift om uttalet af diftongen *ai* något berättigande.

Om uttalet af *konsonanterna* må införas följande:

Skillnad mellan *b*, *d*, *g* i början och i slutet af ord eller stafvelse framhålles.

Den viktiga skillnaden mellan *ach*- och *ich*-Laut, som är antydd för första gången hos RUDBERG (se ofvan!) framhålles äfven här, ehuru ej i de tydligaste ordalag: »*ch* uttalas med ett ljud, som bildas i strupen, men djupare *framför (!) a*, *o*, *u*, *(ai*, *au)* än *framför(!) ä*, *e*, *i*, *ü*,, *y (äu*, *eu*, *ei*, *ey)*». Om man utbyter ordet *framför* mot *efter*, blir regeln någorlunda korrekt formulerad.

h i början af stafvelse säges uttalas som i svenskan: regeln är så till vida inkorrekt, som det icke angifves, att intervokalt *h* är stumt. Detta har dock af föregående författare (RUDBERG) antydts.

Skillnaden mellan tonande och tonlöst *s* beröres.

sch likställes utan vidare med det svenska *sj*, en uppgift. som är alldeles felaktig, men torde förekomma i de flesta tyska språkläror.

sp och *st*. Det däri förekommande *sch*-ljudet framhålles.

Jämföra vi med den *1:a* upplagan den sista, den *16:de*, finna vi många af de ofvan antydda felen rättade. Dessutom har mycket nytt tillkommit. Särskildt den svåra frågan om vokalernas *kvantitet* är här behandlad ganska uttömmande.

Åtskilligt felaktigt kvarstår dock ännu: Skillnaden mellan *ai* och *ei* framhålles fortfarande.

ü likställes fortfarande med svenskt *y*.

äu, *eu* »nästan som *öj*».

Skillnaden mellan *ach-* och *ich*-Laut söker förf. tydliggöra genom jämförelser med andra språk. Så sammanställer han *ach*-Laut med det spanska *j*, det holländska *ch*. Detta kan nu möjligen försvaras i en populär handbok. Värre är, att han sammanställer *ich*-Laut i sådana ord, som ich, Blech, Eiche, euch, Bücher, echte Tücher, o. d. med uttalet af *ch* i franskan. Om något ljud i tyskan skall jämföras med det franska *ch* är det uttalet af *sch*, ty dessa båda ljud erbjuda stora likheter med hvarandra: båda ljuden uttalas med dorsal-alveolär tungartikulation (det *tyska š* äfven med dorsal-postdental, det *franska š* äfven apikalt-dentalt). Vid bildningen af det tyska medverka läpparna, vid det franska intet eller föga (VIETOR, *Elemente*, §§ 84, 86).

Formläran. Substantiven indelar LYTH i 6 deklinationer (1 = starka subst. m. plur. ändelse *-e;* 2 = starka subst. m. plur. ändelse *-er;* 3 = starka subst. utan plur. ändelse; 4 = svaga subst.; 5 = subst. af typen Name; 6 = subst. af blandad deklination). Verben indelas i *reguliera* (= svaga) och *irreguliera*, till hvilkas *1:sta klass* förf. hänför de oregelbundet svaga (præterito-præsentia, samt brennen m. fl.) och hvilkas *2:dra klass* omfattar alla starka verb.

Efter *formläran* följa explikationsöfningar från tyska till svenska, ordnade efter grammatikens olika delar samt försedda med ordlista. Så följer *Syntaxen*, hvilken liksom formläran är indelad efter de olika ordklasserna. Därpå följa skriföfningar, dels ordnade efter syntaxens olika delar, dels blandade öfningar. Slutligen följer en mindre läsebok och en ordbok.

I den 16:de upplagan är grammatiken långt utförligare och fullständigare och har i mycket moderniserats t. ex. i fråga om substantivernas deklinationer och verbens konjugationer, men uppställningen och anordningen är dock i stora drag den samma, med sina progressivt, efter grammatikens olika delar, ordnade explikations- och skriföfningar m. m. Öfverhufvud kunna LYTHS läroböcker i tyska språket uppställas såsom typer för äldre, på strängt logiskt grammatikstudium fotade, språkundervisningsmetoder.

XXIX. *Tysk Språklära jämte Läsebok och Ordbok*, utgifne af F. G. ENGELBREKT. Stockholm 1835. Grammatiken omfattar 48 sidor och åtföljes af en längre läsebok samt ordbok.

I företalet anger förf. sin afsikt med arbetet: »Anledningen till detta arbete har varit Författarens önskan att för ett modereradt pris, uti en enda bok, förena hvad en lärjunge till en början behöfver känna utaf det Tyska språket. — — — — På grund af andras omdöme och egen erfarenhet har Författaren sökt att göra språkläran så tydlig och enkel som möjligt, på det att dess lärande ej måtte uttrötta dem, som egentligen blott *läsa språket för att kunna förstå de arbeten, hvilka äro författade på Tyska*». Den här angifna ståndpunkten följes konsekvent i den knappt affattade grammatiken, som omfattar uttalslära, formlära samt en ytterst summarisk syntax. *Uttalsläran* är mycket knapphändig och vida underlägsen samma kapitel i den ett år tidigare utkomna första upplagan af LYTH.

XXX. *Lärobok i tyska språket, innehållande Språklära, Skrif- och läseöfningar samt Ordbok*, utgifven af C. N. ÖHRLANDER, Stockholm 1836. Har utgått i flere upplagor: 1839, 1840 m. fl.

Grammatiken omfattar 71 sidor och åtföljes af en mängd skriföfningar, ordnade efter språkläran. Den följande Chrestomathien består dels af en elementarbok, uppställd efter språkläran.s olika delar, dels af läsebok med utförlig ordbok. I framställningen af substantivernas deklinationer öfverensstämmer förf. med LYTH.

Åt *ljudläran* ägnas äfven några sidor. Denna är emellertid underlägsen den i LYTHS språklära framställda, innehåller färre riktiga iakttagelser och flere fel, så t. ex. göres där ingen skillnad på *ich*- och *ach*-Laut.

För det *frikativa* (velärt eller palatalt) uttalet af *g* i vissa ställningar varnar förf.: han medger emellertid, att man ofta får höra detta uttal i mellersta Tyskland, i synnerhet i Preussen. Uttalandet är märkligt, ty här påpekas för första gången i en svensk-tysk språklära ljudföreteelser, som påträffas i stora delar af norra och mellersta Tyskland. Frågan, hvilket uttal af *g* en utländing bör inlära är mycket svårlöst, då så stor skiljaktighet råder i olika delar af Tyskland och då icke heller »die Bühnensprache» härutinnan är enhetligt. Dock torde uttalet af *g* såsom *tonande explosiva* afgjordt vara att föredraga *i början af stafvelse*, såväl *initialt* som *inuti ordet*. Det utljudande *g* bör uttalas såsom tonlös frikativa i ändelsen *-ig*. I andra fall har

man att välja mellan tonlös explosiva eller tonlös frikativa. (Jfr SIEBS, *op. cit.* sid. 70—74).

XXXI. *Tysk Grammatik till bruk för högre lärdomsskolor och undervisningsanstalter* af C. JULIN-FABRICIUS. Stockholm 1837. 252 sidor.

Är ett i många hänseenden framstående verk, i grundlighet och utförlighet öfverlägset samtliga förut utgifna språkläror. I Företalet framhåller förf. åtskilliga viktiga synpunkter: »Utarbetandet af en tysk grammatik med ständigt afseende på tyska språkets *nuvarande grammatiska vetenskap* — — — har jag så mycket mindre kunnat anse för ett öfverflödigt eller ändamålslöst arbete, som de hitintills här i landet utkomna tyska grammatiker icke synas hafva hållit jämna steg med den nyare tidens forskningar i denna gren af tyska litteraturen. — — — I närvarande Grammatik — — — har jag velat försöka att åstadkomma ett arbete, hvilket åt hvar och en, som bland oss studerar Tyska språket, kunde gifva en klar åskådning dels af språkets fundamenter, dels af de nyaste och fattligaste systemer, efter hvilka dessa fundamenter blifvit ordnade och där man sökt att uppföra språkets byggnad efter lagar, hvilka, såsom resultater af de förträffligaste tyska grammatisters djupare och grundligare forskningar, hämtats från språkets egendomliga anda och väsende, äfvensom dess historiska utveckling, och icke, såsom länge varit händelsen, till en del grundats på empirism och ofta godtyckligt uppställda grundsatser.»

Som af det ofvan citerade framgår, uttalar förf. såsom sin afsikt att bygga sin språklära på vetenskaplig grund, sådan som hans egen tids forskning lagt. Förf., själf tysk till börden, stöder sig dels på rik praktisk erfarenhet och egna iakttagelser inom sitt modersmål, dels ock på en mängd samtida språkforskare, af hvilka han bl. a. anför: BAUER, BECKER, BERNHARDT, DIESTERWEG, GRIMM, GÖTZINGER, HERLING, LORBERG.

Såsom *inledning* meddelar arbetet en vetenskaplig framställning om de olika språken och deras släktskap, om det tyska språkets historia samt något om dess dialekter.

Följer så *ljudläran*, som JULIN-FABRICIUS behandlar vida kortare och mindre tillfredsställande än öfriga delar af det lärda arbetet. Äfven ljudläran har samma vetenskapliga läggning

som verket i öfrigt, men erbjuder få iakttagelser af intresse. Den är förutom *deskriptiv* äfven ett slags *historisk* ljudlära.

Samma iakttagelse om ljudvärdet af det *korta i*, som finnes antydd hos LYTH, spåras ock här: »*i* uttalas som *e* uti svenska ordet *eld*, t. ex. ich will.»

Den vetenskapliga karaktären i arbetet framgår bl. a. af hans sätt att indela konsonanterna, i *liquidae* och *mutae*, de *senare* i *läpp-*, *gom-* och *tungbokstäfver*. Denna indelning är gjord med hänsyn till de ljudbildande organerna. Äfven en annan indelningsgrund, *bildningssättet*, anför förf., då han framhåller, att konsonanterna ock kunna indelas i: »*blåsande*, *flytande*, *aspirerande*, *veka* och *hårda*».

I *formläran* påträffa vi för första gången indelning af substantivens deklinationer i *svaga* och *starka*; verben indelas, likaledes för första gången, i *svaga*, *starka* (de senare i tre klasser, hvar och en med olika typer) samt *oregelmässiga* (af hvilka senare finnas dels *svaga*, dels *starka*, dels äfven blandade [præterito-præsentia]).

XXXII. *Tysk språklära* af H. K. TULLBERG, Lund 1838.

Tullberg var adjunkt i österländska språk vid universitetet i Lund. Ifrågavarande arbete är ett försök att till grund för deklinations- och konjugationssystemen i tyskan lägga ett visst system, omfattadt af den dåvarande historiska språkforskningen. Följden har emellertid blifvit, att det hela är mycket otydligt och svårfattligt och författarens försök har icke heller vunnit någon tillslutning. För att nämna blott ett exempel på författarens terminologi må anföras, att han indelar *verben* i *öppna hufvudarter* och *slutna hufvudarter*. Den *förra* i sin ordning i *tre* klasser, den *senare* i *sex*. I *företalet* polemiserar förf. mot JULIN-FABRICIUS' termer *svaga* och *starka*, på tal om deklination och konjugation.

Framställningen af *ljudläran* lider af samma fel som hans grammatik i öfrigt: den lärda framställningen af ljudens uppkomst, deras motsvarighet i äldre språkperioder o. d. grumlar framställningens klarhet och hindrar de praktiska iakttagelsernas nödiga skärpa.

XXXIII. *Lärobok i tyska grammatiken. Till Ungdomens tjenst vid Elementarläroverken*, utgifven af S. J. FILÉN. Jönköping 1839. 72 sidor 8:o.

Ett knapphändigt och obetydligt arbete. Består af formlära och syntax. »Substantiven hafva två böjningssätt, nämligen *det nya, svagare* och *det äldre, starkare (!).*»

XXXIV. *Tyska språkets oregelbundna verber*, grammatiskt fragment af G. J. REINIUS. Kalmar 1841. 35 sidor.

XXXV. *Tysk språklära med allmänna grammatikaliska förklaringar samt Inledning innehållande en kort öfversigt af Tyska Språkets och Litteraturens historia* af F. EIMELE. Örebro 1842. 353 sidor.

Detta synnerligen grundliga och utförliga arbete har en *Inledning*, omfattande *dels* »Öfversikt af Tyska språkets och Litteraturens historia», *dels* några allmänna anmärkningar om »språk, språkvetenskap, språklära».

Ljudläran, som omfattar 21 sidor, har behandlats med stor omsorg och uppmärksamhet. *Första afdelningen* af ljudläran omfattar språkljudens uppkomst, namn och indelning, ett slags *allmän fonetik*, som naturligtvis ej motsvarar nutidens anspråk, men för sin tid är mycket märklig. Intresse för oss har förnämligast ljudlärans *andra afdelning*, språkljudens uttal. Denna behandlar *dels* de enskilda ljudens, *dels* stafvelsernas, ordens och satsernas uttal, m. a. o. *ordaccent* och *satsaccent*. Framställningen innehåller många iakttagelser af värde, hvarigenom den höjer sig öfver de flesta föregående arbeten om tyska språkets ljudlära. Visserligen äro många uppgifter om vokalernas uttal föga tillfredsställande, då förf. bl. a. affärdar de svåra och viktiga frågorna om uttalet af *e*- och *ä*-ljud i tyskan med yttrandet: »*ä* såsom i svenskan, men i vissa ord närmar sig dock *långt ä* ljudet af *e*, t. ex. Bär, nähren, Majestät». Äfven vid beskrifningen af uttalet af *ö* och *ü* är förf. ej vidare lycklig: »*ö* ljuder, då det är *långt*, något djupare än i svenskan och mindre olikt *e*, t. ex. Höhle, röthlich» (måhända har förf. påverkats af sådana tyskars uttal, hos hvilka genom dialektal delabialisering *ö* uttalas såsom *e*); »*ü* ljuder som svenskt *y*, stöter dock i allmänhet något på *i*», ett angifvande af ljudvärdet på *ü* som naturligtvis är alldeles felaktigt, så framt det ej möjligen kan skrifvas på samma slags dialektala inflytande, som visat sig vid betecknandet af *ö*-ljudet.

Men å andra sidan må framhållas, att här för första gången tydligt påpekas skillnaden mellan det svenska och det tyska *u*;

här betonas vidare förstummandet af *intervokalt h*, uttalet af *b*, *g*, *d* såsom *p*, *t*, *k* i slutet af ord eller stafvelse, skillnaden mellan uttalen af *sch* och *ch*, olikheten mellan uttalen af *sp*, *st* i början och inuti ord. Stor vikt är lagd vid framställningen om kvantiteten, om ordaccenten m. m. Och för första gången i en svensk-tysk grammatik talas här om *satstonen*. I sin särskildt utgifna ljudlära, *Lära om tyska språkets uttal jemte en kort öfversikt af språkets hufvuddialekter*, gifver EIMELE en i detaljer ännu utförligare framställning.

Formläran behandlar och diskuterar de allmänna grammatiska termerna o. d. Den består af följande delar: 1) *Ordbegreppsläran* — de olika ordklassernas definitioner, klassificering, genusregler, listor på verb, prepositioner m. m.; 2) *Ordbildningsläran*, som är bredt och utförligt anlagd; 3) *Ordböjningsläran*, om deklination och konjugation m. m. Särskildt verben äro mycket utförligt behandlade.

Satsläran är dels *allmän*, dels *speciel* syntax.

XXXVI. *Tysk språklära jemte stilöfningar samt läsebok och ordbok* af O. LEFFLER. Stockholm 1842.

Själfva grammatiken omfattar ett hundratal sidor, därpå följa ett antal skriföfningar samt slutligen en läsebok med tillhörande ordbok. Arbetet är därjämte äfven ett slags elementarbok, ty hvarje liten underafdelning af den grammatiska framställningen är åtföljd dels af ett tyskt öfversättningsstycke med tillhörande glosor, dels ett stycke för öfversättning från svenska till tyska. Hvarje sådant stycke består af lösryckta meningar, utgörande exempel på den eller de regler, som nyss framställts, *Ljudläran* är knapp och bristfällig: förf. har tydligen ej tillgodogjort sig föregående förtjänstfulla arbeten.

XXXVII. *Anvisning till tyska substantivernas deklinationer och genera*. 8:o. (Språklärar FRISKS förlag, 1856).

XXXVIII. *Lärobok i tyska språket efter prof. H. G. Ollendorffs nya metod*, utarbetad af J. U. GRÖNLUND. Stockholm 1857.

Liksom andra arbeten af samma förf. gjorde detta ganska stor lycka. Det utkom i 6 upplagor, den 6:te år 1876.

Hela lärostoffet är här fördeladt på ett antal af 150 lektioner, innehållande grammatik, elementar- och läsebok, samtalsöfningar,

skriföfningar, allt efter den välbekanta Ollendorffska metoden, som på sin tid åtnjöt stort anseende, när det gällde att praktiskt inlära ett språk. Bristen på enhetlighet och system i de kunskaper, som sålunda meddelas, samt det till leda enformiga omtuggandet af lärostoffet, hvarvid några vissa ord och fraser sättas i alla möjliga såväl tänkbara som, i all synnerhet, otänkbara kombinationer, allt detta har för länge sedan utdömt metoden, som dock på sin tid utan tvifvel fyllt ett praktiskt behof. Någon sammanhängande framställning af *ljudläran* äger arbetet naturligtvis ej. Dock gifver det en och annan praktisk vink, så t. ex. att tyskt *u* uttalas ungefär som franskt *ou*. Visserligen uttalas det franska *ou* med trängre läpprundning än det *långa tyska u* (det *korta tyska u* uttalas något öppnare än det *långa* — det *långa u* är »narrow, det *korta u* är »wide» —), men vid det *praktiska* inlärandet af tyskan och franskan torde denna skillnad för oss svenskar ej vara af någon större betydelse.

XXXIX. PEDER HJORTS *Den tydske Sproglære* har varit ett i sitt hemland mycket användt arbete. Första upplagan utkom 1828, den 7:de 1858. Det öfversattes till svenska af I. J. BRODÉN. Dess 1:sta upplaga är af 1853, dess 2:dra af 1857, dess 3:dje af 1865 med titel: *Tysk grammatik efter* P. HJORT. Bearbetad för den svenska undervisningen af I. J. BRODÉN.

Denna *tredje* upplaga är betydligt omarbetad. Den är dessutom försedd med »en följd af öfningar, beräknade för detta språks methodiska behandling på undervisningens första stadium». I och med det att tyskan vid de allmänna läroverken började läsas i första klassen och sålunda blef »grundläggande språk», hade man behof af en dylik till grammatiken lämpad elementarbok. Den egentliga grammatiken, som omfattar 111 sidor, är klar och kortfattad. Här möta vi uttrycken *stark*, *svag* och *blandad* om substantivens deklination.

Ljudläran är ej utan förtjänster. Visserligen likställes *långt ü* fortfarande med svenskt *långt y*. Men däremot framhåller förf., att »*kort ü* uttalas med en dragning åt *ö*, t. ex. Mütter, Hülfe». Då nu *tyskt ü* har den rundade läppställningen gemensam med *ö*, är anmärkningen ganska träffande och otvifvelaktigt uttryck för en riktig iakttagelse. Hvarför förf. låter anmärkningen endast gälla *kort ü*, och icke likaledes *långt ü*, som

bildas på samma sätt, endast något mer slutet, — det *långa ü* är »narrow», det *korta ü* är »wide» — är icke godt att säga. Påfallande är, att icke denne förf. är ensam om att göra denna skillnad på ljudvärdet af *långt* och *kort ü*. Såsom ofvan är framställdt, framhålles denna felaktigt angifna skillnad i uttalet af *långt* och *kort ü* redan hos CARLSSON (1829) och LYTH (1834), och båda dessa författare visa sig, såsom HJORT-BRODÉN, äga uppfattning af den labiala karaktären af *kort ü*, men sakna densamma, när det gäller *långt ü*. Andra författare likställa utan vidare såväl *långt* som *kort ü* med svenskt *y*, några gå t. o. m. ända därhän, att de påstå det tyska *ü* har »dragning åt *i*». (Jfr ofvan).

Diftongerna *ai* och *ei* sammanställas här till ett gemensamt uttal — detta är första gången man bestämdt uppgifver försöket att i uttalet skilja dessa diftonger. Såsom vi redan ofvan haft tillfälle påpeka, är också någon sådan skillnad obefogad: *ei* och *ai* uttalas båda såsom *ai*, hvarvid diftongens första komponent är kort »neutralt» eller »rent» *a*. De flesta föregående arbeten skilja dock på uttalet mellan *ei* och *ai*. Den ende, som före HJORT-BRODÉN sammanfört uttalet af de båda diftongerna är VIERECK, år 1832 (se ofvan!).

Redigt och korrekt framställes skillnaden mellan *ach*- och *ich*-Laut; vidare säger förf., att *sk*, *sp*, *st* uttalas med *sch*-ljud. Påståendet att *sk* i detta fall likställes med *sp* och *st* är ett drag, som genomgår flere af de följande språklärorna. Detta är emellertid felaktigt eller anger på sin höjd dialektalt uttal: *sk* förekommer endast i ord af främmande ursprung, inkomna i språket, sedan den ljudlag, enligt hvilken ursprungligt *sk* > *sch*, längesedan upphört verka. Därför är *sk* i sådana ord som Sklave, Skandal, Skelett, Skizze, Skribent, Skat, Reskript, subskribiren, skeptisch m. fl. att uttala med vanligt s-ljud. (VIETOR, Elemente § 84, anm. 3.; SIEBS, *op. cit.* sid. 60).

PEDER HJORTS grammatik blef äfven bearbetad af J. ROTHLIEB, tyska församlingens pastor i Stockholm. Denna upplaga är af år 1853, efter det danska originalets 5:te upplaga. Samma år, 1853, hade denna danska upplaga bearbetats af A. V. EKMAN. Denne förf. hade äfven skrifvit en kritik öfver ROTHLIEBS bearbetning.

XL. C. J. MEIJERBERG, *Lärobok i tyska språket*. I. Formlära, Göteborg 1857.

XLI. *Tysk grammatik för Elementarundervisningen* af V. E. LIDFORS. Örebro 1860.

Denna grammatik stöder sig på vetenskapliga och pedagogiska verk af GRIMM, BECKER, HEYSE, HOFFMANN, m. fl. Den är fullständig och redigt uppställd. I syntaxen ser man här för första gången exemplen uppställda i *två kolumner*, tyska texten på den ena, den svenska öfversättningen på den andra. Trots sina förtjänster tyckes den emellertid ej ha åtnjutit någon större popularitet. Den har blott upplefvat 2 upplagor, den andra år 1868.

En kortfattad och tydlig framställning af *ljudläran* meddelas, hvarvid förf. för öfrigt hänvisar till EIMELES ofvan citerade arbete *Läran om tyska språkets uttal*. Bland iakttagelser af intresse må framhållas: *kort i* uttalas med ett biljud af *e* (»ungefär som Stockholmaren uttalar *e* i *eld*, eller som *e* vanligen ljuder i första stafvelsen af *ekorre*); *långt ü* likställes fortfarande med svenskt *y;* »*kort ü* har någon dragning åt *ö* (samma ljud, som i några trakter höres vid uttalet af ordet *mössa*, hvilket nästan ljuder som *myssa*)». Jämför hvad som ofvan blifvit sagdt om CARLSSONS, LYTHS och HJORT-BRODÉNS uttalanden i denna riktning!

s (ſ) uttalas lent, nästan som franskt *z;* i slutet af ett ord eller stafvelse tecknas *s*. Som synes, en föga tillfredsställande regel, af hvilken man skulle kunna draga den slutsatsen att *s* i tyskan alltid vore tonande.

På tal om *accenten* framhålles skillnaden mellan *ordaccent* och *satsaccent*.

XLII. P. J. C. DUBB, *Handbok i tyska språket och litteraturen*. Lund 1861.

XLIII. *Tyska språkets uttal och ljudskifte*, af W. W. DIETERICH. Stockholm 1861.

Detta är ett slags historisk *ljudlära*, af hufvudsakligen vetenskaplig karaktär, vittnande om författarens stora grundlighet och vidtomfattande beläsenhet i dåtidens lingvistiska litteratur. Däremot innehåller det just inga noggrannare iakttagelser rörande det talade språkets uttal; tvärtom finner man där många fel och oegentligheter. Så t. ex. likställes fortfarande *tyskt a* utan vidare med *svenskt a*, *ü* med svenskt *y; ei* angif-

ves hafva uttalet *ej* till skillnad från *aj;* samtidigt citerar dock förf. i en not GÖTZINGER: »*ei, ai,* ursprünglich zwei Diphtonge — — — *sind jetzt im Hochdeutschen zusammengefallen.*»

ach- och *ich-*Laut äro ej åtskilda; däremot framställas regler för tonande och tonlöst *s.*

XLIV. *Grundzüge der deutschen Sprachlehre mit besonderer Berücksichtigung der schwedischen Sprache für Schulen und zum Privatunterricht* von H. W. STAHL. Stockholm 1860.

Afsikten med detta arbete antydes i företalet:

»Beim Erlernen der neueren Sprachen macht sich immer mehr die Ansicht geltend, dass es nicht genüge, wenn man ein Buch in einer fremden Sprache lesen und verstehen könne, sondern dass man auch einige Geläufigkeit *im Sprechen* haben müsse. Sprechen lernt man aber nur durch Sprechen, und da in den meisten Schulen die Zeit nicht erlaubt, besondere Stunden zu Sprechübungen zu bestimmen, so muss man sich der für den Sprachunterricht festgesetzten dazu bedienen. So lange aber der Schüler seine Grammatik in schwedischer Sprache einlernt, wird er sehr schwer dahin zu bringen sein, seine Antworten in der fremden Sprache zu geben, wenn auch der Lehrer seine Fragen in dieser an ihn richtet.» Förf. kan sålunda sägas vara en föregångsman för nutidens representanter för den åsikten, att vid undervisningen af främmande språk all undervisning, äfven den grammatiska, skall ske på det respektive språket.

Ljudläran behandlas helt kort. Bl. a. varnar förf. för alltför bredt uttal af *ä,* hellre närmare *e.*

ach- och *ich-*Laut skiljas och karakteriseras:

ch — — — wird auf zweifacher Art ausgesprochen: 1) Am Anfange einer Silbe und nach den Vokalen *e, i, ä, ö* etc. wie ein Hauch auf der Zunge; 2) Am Ende einer Silbe nach den Vokalen *a, o, u, au* wie ein Hauch im Kehlkopfe.»

XLV. H. W. STAHL, *Tyska språkets formlära.* Stockholm 1865.

XLVI. *Svensk och tysk språklära för elementarläroverkets tre nedersta klasser* af G. BORGSTRÖM. 1:a uppl, 1866, 2:dra uppl. 1868. 3:dje uppl., Stockholm 1872 med titeln: *Tysk*

språklära, innehållande formlära, med de första grunderna af den svenska grammatiken, Läse- och Skrifôfningar samt Läsebok.

Dessa ganska mycket använda arbeten utgöra ett slags elementar- och läseböcker, progressivt ordnade. Det språkliga innehållet, inklusive det grammatiska lärostoffet, är fördeladt på en mängd »lektioner». En kort och bristfällig *ljudlära* finnes i 3:dje uppl.; de båda första sakna sådan.

XLVII. *Tysk språklära för Elementar-läroverken* af F. FLACH. Stockholm 1867.

Denna förtjänstfulla och mycket använda skolbok utmärker sig för redig uppställning och koncis form. Den har upplefvat 5 upplagor, den sista år 1878. *Ljudläran* behandlas i största korthet, hvarvid förf. hänvisar till den muntliga undervisningen. Om hans framställning är f. ö. föga att säga. Han berör bl. a. skillnaden mellan *ach-* och *ich-*Laut, han talar om uttalet af *ch* såsom *k* i vissa ord och ställningar, om tonande *s* m. m.

XLVIII. JULIN-FABRICIUS, *Nytt och fullständigt deklinationssystem för tyska språket.* Stockholm 1867.

XLIX. *Tysk språklära för elementarundervisningen* af E. G. CALWAGEN. Stockholm 1874.

Med detta arbete ha vi hunnit fram till raden af tyska språkläror, som fortfarande användas i svenska skolor. Länge har CALWAGENS grammatik varit den mest använda. Den har utkommit i många upplagor, den sista, den 14:de, utkom år 1903. Om vi undantaga LYTHS språklära, har ingen tysk grammatik i Sverige utgått i flera upplagor. Hvilka synpunkter, som varit bestämmande för förf., angifves i företalet: — — — »Hvad förf. under bokens utarbetande ständigt sökt behålla i minnet är, att grammatiken i elementarundervisningen måste vara det *underordnade*, det lefvande språket (läsning och skrifning) deremot *hufvudsak* — — — Förf. har derför bemödat sig att, så vidt det varit möjligt, inskränka den del af det grammatiska materialet, som egentligen är afsedt till lexläsning. — — —» Såsom källor för arbetet anföras språkvetenskapliga verk af HEYSE, WETZEL, SANDERS m. fl. samt de i Sverige utgifna

tyska språklärorna af LIDFORSS, FLACH och P. HJORT-ROTHLIEB.

Ljudläran, som förf. i många upplagor behållit i en i allt väsentligt oförändrad form, har i de senaste upplagorna underkastats vissa modifikationer. Den är (jag talar i det följande närmast om den sista upplagan) öfverskådlig och redigt uppställd. Mot densamma kan anmärkas, att den på många punkter är alltför knapphändig och att, äfven fast det gäller en skolbok, åtskilliga ljudnyanser kunnat bättre framhållas. Så t. ex. talas fortfarande intet om uttalet af *a* och *ü;* ej heller om uttalet af *ö*, t. ex. framför *r*, i hvilket fall det i flera delar af Sverige, däri inbegripet hufvudstaden, syndas med alltför bredt uttal. (Däremot framhålles i de senaste upplagorna, att »*e* och *ä* hafva i allmänh., särskildt då de äro långa, ett mer slutet uttal än i svenskan. Jmfr werden, der, världen, där.»)

»*o* uttalas som *å*, t. ex. Tõn, Gõtt.» Det tyska *långa o* är dock, som bekant, betydligt mer slutet än svenskt *långt å*.

äu, *eu* uttalas som *åj* (i dagligt tal ofta *öj*)». Uttalet *åj* borde angifvas såsom det mönstergiltiga äfven i dagligt tal.

Förf. omnämner icke förstummandet af intervokalt *h*, berör ej heller uttalet af *e* i obetonad stafvelse.

Det tyska *sch* sammanställes utan vidare med det svenska *sk* i skön, ett fel, som denna språklära delar med de flesta hos oss utgifna.

»*g* såsom *slutljud* (äfven framför en aflednings- eller böjningsändelse) uttalas såsom *ch*, t. ex. Berg (jmfr bergen), beweglich, behaglich, Königs, sagst, Magd.» Att därjämte förekommer det lika berättigade uttalet af *g* såsom *k*, ett uttal, som t. o. m. i vissa afseenden, t, ex. i högre stil, torde vara att föredraga, omnämnes ej.

»*g* såsom midljud (inljud) uttalas vanl. (utom i högtidligt föredrag) såsom *j*, t. ex. Siege, Tage (nämligen efter len vokal med gomljud, efter hård med strupljud)». Här underlåter förf. att omnämna det äfven i dagligt tal lika berättigade uttalet af *g* såsom tonande explosiva.

»*ng* såsom slutljud uttalas vanligen som n^g (nasalljud), t. ex. jung, Gesang. (I Nordtyskland såsom n^gk)». Jmfr VIETOR, *Elemente*, § 118, anm. 2.: »In einem grossen Teil von Norddeutschland lautet auslautendes *ng* wie *ŋk* (lang = lagk),. *Als*

allgemein norddeutsch darf man jedoch dieses auslautende -*ŋk* nicht bezeichnen» o. s. v.

Som af det ofvanstående framgår, lämnar *ljudläran* äfven i den senaste upplagan åtskilligt öfrigt att önska med hänsyn till det noggranna preciserandct af de olika ljudvärdena.



ÜBER SONANTISCHE NASALE

IN DER DEUTSCHEN UMGANGSSPRACHE

VON

ELIAS GRIP



Die Anregung zur folgenden Untersuchung habe ich während eines kürzeren Ferienaufenthaltes in Mittenwald an der Isar erhalten, wo ich Gelegenheit gehabt habe, die oberbayrische Mundart etwas kennen zu lernen. Als ich dann zu den Universitätsstudien in Leipzig und später in Heidelberg zurückkehrte, übertrug ich die Metode der Dialektuntersuchung auf meine fonetischen Studien der hochdeutschen Umgangssprache. Mit grösster Liebenswürdigkeit sind mir dabei eine Anzahl Studenten aus verschiedenen Gegenden (Berlin, Bremen, Leipzig, Dresden, Vogtland, Nordhausen in Preussen, Duisburg in der Rheinprovinz, Frankfurt a. M., Heidelberg, Karlsruhe, Eppingen in Baden, Würzburg, München u. a. m.) als Untersuchungsobjekte behilflich gewesen. Dafür bin ich ihnen allen zu Dank verpflichtet. Nach im voraus aufgestellten Fragebogen prüfte ich so genau als möglich ihre Aussprache besonders auf einige Punkte hin, die mich in erster Linie interessierten. Viel Material habe ich aus der zwanglosen täglichen Unterhaltung mit deutschen Mitpensionären und Freunden gewonnen. Hier will ich zunächst nur die Entwicklung der sonantischen Nasale ins Auge fassen.

Die Endung -en.

Die Fonetiker[1] lehren, dass die Endung **-en** [*ən*] oder [*n̥*] ausgesprochen werden soll. Auf der Bühne wo es auf Fernwirkung ankommt, wird die Aussprache [*ən*] schlechthin gefordert[2], wenn auch recht vielfach gegen diese Regel »gesündigt« wird. In der zwanglosen Umgangssprache, aber auch bei Vorlesungen, Vorträgen, Predigten und beim Schuluntenricht fällt

[1] Viëtor, Aussprache des Schriftdeutschen s. 6.

[2] Siebs, Deutsche Bühnenaussprache s. 42.

der Murmelvokal der Endung weg. Das [*n*] wird sonantisch und oft von dem vorhergehenden Konsonanten assimilatorisch verwandelt. Wir gehen zur Untersuchung der einzelnen Fälle über.

1) Nach **b** treten folgende Veränderungen der Endung **-en** ein:

A) der Vokal fällt, *n* > *m*, das vorhergehende *b* bleibt unverändert: *glaub*[*m̥*][1] Glauben, *hab*[*m̥*] haben *leb*[*m̥*] Leben, *knab*[*m̥*] Knaben, *ʃreib*[*m̥*] schreiben, *am selb*[*m̥*] *tagə* am selben Tage, [das letzte Beispiel zeigt vor *m* bilabiales *b* auch in Gegenden wo *b* vor Vokal zu [*б*] d. h. bilabialem *w* wird, wie in *dersel*[*бə*] derselbe; zu bemerken ist auch, dass das folgende *t* den Übergang von *n* > *m* nicht verhindert], *aufgab*[*m̥*] Aufgaben, *hərforheb*[*m̥*] hervorheben. So in Berlin, Nordhausen, Duisburg, München. In Karlsruhe ist das *b* etwas reduziert; ich zeichne daher z. B. *aufg*[*abm̥*] Aufgaben, *hərforgəho*[*bm̥*] hervorgehoben. Vor der Aussprache mit *m* in diesem Fall warnt VIËTOR (Aussprache des Schriftdeutschen, Seite 16). Prof. SIEVERS bezeichnete mir diese Aussprache als die normale und hält es für geboten, dass man im Ausland beim Schulunterricht die Aussprache mit sonantischem [*m̥*], also *hab*[*m̥*] u. s. w. lehre.

B) der Vokal fällt fort, *n*>*m* und das vorhergehende *b* fällt durch Assimilierung mit dem neuentstandenen Labial *m* ganz weg:

a) in betonter Stellung nach langem einfachem Vokal. Hier erhält das *m* in den südl. Gegenden einen besonderen Lautwert; ich nenne es »Einsatz-*m*«. Ähnlich wie vor dem *m* in schwed. *köp*[ˇ*m*]*an*, wo die Explosion velo-faukal ist, ercheint als karakteristisch für dies Fonem nach Angabe meines Freundes Dr. BUERGEL, der den Laut in der isländ. Volksprache und im Oberbayrischen studierte, der Einsatz, und, nach unsrer gemeinsamen Beobachtung, der vorausgehende stimmlose Vokal, weshalb [*ɔ*ˇ*m̥*] als lautschriftl. Bezeichung annähernd genügen wird. Vergl. Buergels bayr. Lautschriftproben, Anm. dieser S. So *le*[*ɔ*ˇ*m̥*] leben, *si*[*ɔ*ˇ*m̥*] sieben, *ʃtre*[*ɔ*ˇ*m̥*] streben. In nicht haupttoniger Silbe tritt gewöhnliches [*m̥*] ein, z. B. *aufga*[*m̥*] Aufgaben, *fundgru*[*m̥*] Fundgruben, *hərforgəho*[*m̥*] hervorgehoben.

b) ebenso nach Diftongen wie in *rei*[*m̥*] reiben, *ʃei*[*m̥*] Scheiben, *trei*[*m̥*] treiben, so ausser im Süden auch u. a. O. Berlin.

[1] Lautschrift setze ich in klammern; soweit eine solche erforderlich, verwende ich das schwed. Mundartenalfabet J. A. LUNDELLS, vergl. hiezu ZfdPh. 1905: H. K. H. BUERGEL »Die zeitschrift für schwed. dialektforschung u. folkloristik«.

c) nach der (schriftdeutschen) Verbindung *rb*, z. B. *ſter*[m̥] sterben, *gəſtor*[m̥] gestorben, *ərworm̥* erworben, *fərder*[m̥] verderben; häufig so in Berlin, Nordhausen, Leipzig.

d) in der schriftdeutschen Verbindung *b* + *en* + Kons., z. B. *glau*[m̥]*s* Glaubens, *glau*[m̥]*skraft* Glaubenskraft *ẹ*[m̥]*falls* ebenfalls, Berlin, Nordhausen, Leipzig. Mit erhaltnem *b* habe ich *glaub*[m̥]*s-kraft* Glaubenskraft, *ẹb*[m̥]*so* ebenso, *lịb*[m̥]*swyrdig* liebenswürdig, *strẹb*[m̥]*s* in Duisburg und Berlin aufgezeichnet. Bemerkenswert ist, dass [m̥] vor dem dental [s] bleibt; doch nicht überall. Aus Heidelberg habe ich *ſreib*[m̥] aber des *ſreib*[n̥ž]. In diesem Zusammenhang mag das Wort »Abend« erwähnt werden, das allerorts abgeschliffen worden ist: [a̱mn̥t] Abend, [a̱mns] Abends heisst es in Berlin, Nordhausen, Duisburg, Heidelberg; in Würzburg und München [a̱ɔᵛmₙđ, a̱ɔᵛmđž].

2) Nach **p** wird **-en** zu [m̥] und **p** bleibt z. B. *klapp*[m̥] Klappen, *kripp*[m̥] Krippen, *lump*[m̥] Lumpen, *pupp*[m̥] Puppen, *trupp*[m̥] Truppen, so Berlin, Leipzig, München, Würzburg u. a.

3) Nach **m** wird das *ə* der Endung **-en** häufig synkopiert. Bühnenaussprache ist zwar [ən], aber in der Umgangssprache wird es meistens so verändert, dass **-en** > [m̥] und dieses [m̥] schmilzt mit dem *m* der vorhergehenden Stammsilbẹ zusammen

a) nach langem Vokal und Diftong in der Stammsilbe wird das *m* im nördlichen und mittleren Deutschland halblang z. B. *nẹ*[m̥] nehmen, *einẹ*[m̥] einnehmen, *fornẹ*[m̥] vornehmen, *bø̣*[m̥] Böhmen, *lei*[m̥] leimen, *rei*[m̥] reimen, *pflau*[m̥] Pflaumen so Berlin, Leipzig, Nordhausen;

b) nach kurzem Vokal wird [m̥] in denselben Gegenden meistens auch halblang z. B. *ko*[m̥] kommen, *gəko*[m̥] gekommen, *fərko*[m̥]*heit* Verkommenheit. In diesem Fall hört man aber auch bisweilen kurzes *m*, *ko*[m̥] kommen u. s. w.

c) nach dem Konsonanten *r* bleibt das [m̥] kurz, z. B. *ar*[m̥] armen, *ſir*[m̥] schirmen, *wær*[m̥] wärmen so Berlin, Nordhausen, Duisburg u. a.

Im Südosten von Deutschland scheint das **-en** nach *m* sich besser zu halten als im Norden. Karlsruhe hat [ən] in Beispielen wie *keimən, leimən, ſirmən, nẹmən, a̱nẹmən* annehmen, nur nach kurzem Vokal [m̥] *ko*[m̥] kommen, *ſ6i*[m̥] schwimmen. Würzburg hat *-ən* in *reimən, leimən, wærmən, ſirmən*, [n̥] in *nẹm*[n̥] nehmen, *bø̣m*[n̥] Böhmen; in nebentoniger Silbe tritt sonantisches und zwar halblanges [m̥] ein z. B. *fornẹ̱*[m̥] vornehmen, *einẹ̱*[m̥] einnehmen.

In München habe ich *ko*[m̥] kommen, *ſwi*[m̥] schwimmen gefunden, aber nach *rm* [ən] z. B. *arm*[ən], *warm*[ən] so auch in Frankfurt a. O. Vor *s* erhält sich das *n* der Endung z. B. *nam*[n̥ž] Namens.

4) nach **n** ist die Entwicklung der Endung **-en** dieselbe wie im vorigen Fall; das *ə* fällt, *n* wird sonantisch und schmilzt mit dem *n* der Stammsilbe zu halblangem [n̥] zusammen

a) nach langem Vokal und Diftong z. B. *betọ*[n̥] betonen, *dæ*[n̥] Dänen, *ərſei*[n̥] erscheinen, *wei*[n̥] weinen, so Berlin, Nordhausen, Würzburg München, Frankfurt a. M. In diesem Fall bin ich etwas unschlüssig gewesen, ob ich [n̥] oder [nn̥] zeichnen sollte. Hie und da ist es mir nämlich vorgekommen als ob das *n* durch eine expiratorische Druckgrenze in zwei Teile getrennt wäre.

b) nach kurzem Vokal scheint das *n* beinahe vollständige Länge zu bekommen z. B. *kön* können, *rin* rinnen, *sin* Sinnen. Erhaltenes [ən] haben Karlsruhe und Duisburg z. B. *fan*[ən] Fahnen, *syn*[ən] Sühnen, *sinn*[ən] Sinnen.

c) nach Kons. **rn** ist [n̥] kurz: *fer*[n̥] fernen, *ster*[n̥] Sternen in Berlin, Nordhausen u. a.

5) Nach **f** wird *ə* der Endung **-en** meistens synkopiert, das **n** wird sonantisch teils rein dental, teils mit Übergang zu [ɱ] oder [m].

a) rein dentales *n* z. B. *dyrf*[n̥] dürfen, *kauf*[n̥] kaufen, *lauf*[n̥] laufen, *sauf*[n̥] saufen, *strọf*[n̥] Strofen in Bremen, Nordhausen, Duisburg und in Vogtland in Sachsen, nur mit dem Unterschied, dass dort der erste Teil des [n̥] hörbar stimmlos ist, also *dyrf*[ʼn̥] u. a.

b) *n* > ɱ̥ z. B. *hạf*[ɱ̥] Hafen, *ọf*[ɱ̥] Ofen, *greif*[ɱ̥] greifen, *ſtreif*[ɱ̥] streifen, *hof*[ɱ̥] hoffen, *gaf*[ɱ̥] gaffen, *du*[ɱfɱ̥] dumpfen in Leipzig, Dresden, Berlin, Karlsruhe, Würzburg und Frankfurt. In Würzburg und Frankfurt habe ich das [ɱ̥] mit dem letzten Teil des Lautes stimmlos gehört.

c) In München wird das [n̥] verschieden behandelt je nach langem oder kurzem Vokal in der Stammsilbe: nach langem Vokal wird es zu [ɱ̥], wie im vorigen Falle, nach kurzem Vokal wird es zu *m* z. B. *hạf*[ɱ̥] Hafen, *rụf*[ɱ̥] rufen, aber *of*[m̥] offen, *hof*[m̥] hoffen, *ſaf*[m̥] schaffen. Folgt ein dentaler Kons. der Endung **-en**, bewahrt dieser Dental das *n* vor Beeinflussung durch *f* z. B. des *lauf*[n̥]ž laufens, vgl. *auf*[n̥ď]*halt* Aufenthalt.

Das Exempel »dumpfen« gibt mir Veranlassung zu einem kurzen Exkurs über das Schicksal der Verbindung *pf* in verschiedenen Gegenden. Bei dieser Verbindung zeigt sich an vielen Orten eine Neigung, das *p* zu reduzieren. In Duisburg fehlt *p* im Anlaut, z. B. *fa̱d* Pfad, *ferd* Pferd, *fund* Pfund und in der Verbindung *mpf*, (das *m* bleibt bilabial) z. B. *dumf* dumpf, *kamf* Kampf, *stumf* stumpf. Hier hat *p* wol zuerst seine Explosion aufgegeben und ist dann ganz geschwunden. Einen derartigen Verlust der Explosion zeigt *p* in der Verbindung *pt* z. B. *haupt, lebte* wo *p* und *t* in der zwanglosen Umgangssprache nur eine gemeinsame Explosion haben; der Verschluss wird dabei gleichzeitig mit der Zunge und mit den Lippen gebildet.

Im fränkischen Bayern schmelzen *p* und *f* im Anlaut zu einem einzigen Laute zusammen. *p* giebt seine Explosion auf und *f* wird bilabial. Das Resultat wird eine bilabiale stimmlose Spirans. Hiefür verwenden wir das Zeichen φ, also *φa̱d, φlaume* etc. In der Verbindung *mpf* fällt das *p; m* wird mit der inneren Seite der Lippen gebildet, sowol *m* wie *f* werden schwach artikuliert.

In Berlin, Leipzig, Dresden, Karlsruhe wird *mpf* zu [*ɱf*] z. B. *du*[*ɱf*] dumpf, *stu*[*ɱf*]*n* stumpfen. In Frankfurt a. M. gilt die Regel, dass da, wo auf *mpf* der sonantische Nasal folgt, das *m* durch eine Art von Dissimilation bleibt und der sonantische Nasal labiodental wird z. B. *du*[*ɱf*] aber *dumf*[*ɱ̥*], *stu*[*ɱf*] aber *stumf*[*ɱ̥*].

6) Nach **w** kenne ich die Endung **-en** nur im Wort »Löwen«, welches in Berlin und Leipzig die Form [*lø̱vən*] hat mit erhaltenem *ə*. Duisburg hat *lø̱w*[*n̥*], Karlsruhe und Frankfurt a. M. *lø̱w*[*ɱ̥*]. In Würzburg und München heisst es [*lø̱ə̥m*] mit einem aus dem sonantischen Nasal herausgelösten Schwavokal, also [*lø̱ə̥m*] < [*lø̱m*] oder [*lø̱əᵛm̥*] < *lø̱бm̥*, vgl. [*lım̥*] < *lieben* (siehe 1 B a).

7) Nach **t** und **d** tritt Synkope des Endungsvokals beinahe überall ein, wo ich meine Untersuchungen gemacht habe z. B. *ba̱t*[ᵛn̥] baten, *bet*[ᵛn̥] Betten, *hat*[ᵛn̥] hatten *kost*[ᵛn̥] kosten, *fy̱ərtᵛ*[n̥] führten, *bo̱d*[n̥], *ju̱d*[n̥] Juden[1], *la̱d*[n̥] laden, *hænd*[n̥] Händen, *synd*[n̥] Sünden, *ſuld*[n̥] Schulden, *werd*[n̥] werden[2]. Nur in Duisburg habe ich in der zwanglosen Umgangssprache nach **t** und **d** erhaltenes [*ən*] neben [*n̥*] gehört z. B. *hatt*[*ən*], *werd*[*ən*], *ferſwend*[*ən*].

[1] In Vogtland [*xıu̱dn̥*] oder [*yu̱dn̥*].

[2] In Würzburg wird *d* in der Verbindung [*rdn̥*] reduziert z. B. [*бĕrdn̥*] oder schwindet häufig beim schnellem Sprechen: [*6ırn̥*] werden.

8) Nach **l** habe ich regelmässig [n̥] gefunden z. B. *al*[n̥] allen, *fal*[n̥] fallen, *wæəl*[n̥] wählen, *ʃteəl*[n̥] stehlen, *myəl*[n̥] Mühlen, *tseiəl*[n̥] Zeilen. Nach Diftong in der Stammsilbe, wo der Gleitlaut sich in einigen Gegenden zu silbenbildendem *ə* entwickelt (siehe GRIP, in »Nord. Studier till Noreen« s. 147), verliert das auslautende *n* seinen silbenbildenden Karakter z. B. *soe*[*əln*] Säulen, *hoe*[*əln*] heulen, *mau*[*əln*] maulen, Heidelberg, Duisburg. Folgt nach [*ln̥*] ein [*dn̥*] wird meistens das erste *n* konsonantisch z. B. *fal*[*ndn̥*] fallenden, *hyl*[*ndn*] hüllenden, *wal*[*ndn̥*], Frankfurt a. M., Nordhausen u. a. Selten sind beide *n* sonantisch *fal*[*n̥dn̥*]. Wenn einfacher Konsonant folgt, bleibt das *n* überall sonantisch z. B. *al*[n̥]*fals* allenfalls, *dəs einh*[*oəln̥*]*s* des Einholens, *m*[*yəln̥*]*rat* Mühlenrad.

9) Nach **r** wird *n* (ausser in Duisburg) allgemein sonantisch z. B. *war*[n̥] waren, *eər*[n̥] ehren, *høər*[n̥] hören, *fyər*[n̥] führen, *her*[n̥] Herren, *orientır*[n̥]*t* orientierend. In Duisburg dagegen *fyr*[*ən*] führen, *uər*[*ən*] Uhren, *gəboər*[*ən*] geboren.

10) Nach [*s*] und [*z*], stimmlosem u. stimmh. **s** und [*ʃ*] habe ich durchgehend [n̥] gefunden, z. B. *lez*[n̥] lesen, *haz*[n̥] Hasen, *beis*[n̥] beissen, *las*[n̥] lassen, *mas*[n̥] massen, *pflants*[n̥] Pflanzen, *ərhaʃ*[n̥] erhaschen, *fiʃ*[n̥] fischen, *herʃ*[n̥]*t* herrschend, *politiʃ*[n̥] politischen, *wynʃ*[n̥] wünschen.

11) Nach **g** ist die Entwicklung des **-en** verschieden je nach dem verschiedenen Lautwert des Zeichens **g**:

a) nach dem Verschlusslaut [*g*] wird **-en** in den meisten Gegenden zu *ŋ̥* z. B. *gəflogŋ̥* geflogen, *gətragŋ̥* getragen, *sagŋ̥* sagen, *gegŋ̥* gegen, *fligŋ̥* fliegen, *ʃteigŋ̥* steigen, [*tsygŋ̥*] zügen, *bergŋ̥* so Bremen, Karlsruhe, München u. a. Dentales [n̥] nach dem Verschlusslaut *g* habe ich nur in Duisburg gefunden, wo es *frag*[n̥], *folg*[n̥], *morg*[n̥] u. s. w. heisst. Folgt aber auf den sonantischen Nasal ein dentaler Konsonant, so verhindert dieser überall den Übergang zu *ŋ̥* z. B. *ʃlagŋ̥* schlagen, aber des *ʃlagn̥s* schlagens, vgl. *jugn̥t* Jugend, *hərforagn̥t* hervorragend, so auch durch Sandhi im Satz *weg*[n̥]*der mengə* aber *der m. wegŋ̥*. Nur in Würzburg habe ich auch in diesem Falle [ŋ̥] gefunden z. B. *gənygŋ̥d* genügend, *hərforagŋ̥d* hervorragend. In Würzburg tritt in der Verbindung **rg** starke Reduktion des *r* ein[1] z. B.

[1] In München ist in dieser Verbindung [*ʀǧ*] auch eine gewisse aber nicht so starke Reduktion des [*ʀ*] wahrzunehmen.

be[ʀ̥]*ǧ* und ⌣ [ʀ*ɣ*] aber *fərboʀ̥ǧŋ̥*. In »morgen«, das als Begrüssungsformel starker Abschleifung ausgesetzt ist, schwindet das *r* ganz, also *mog*[ŋ̥] und daneben auch *mo̱*[ŋ̥] und, mit aus dem [ŋ̥] entwickeltem [ə]: *mo̱*[əŋ̥]. Schwund des *g* als Mittelkonsonant in der Gruppe [*rgŋ̥*] findet man in Frankfurt a. M., z. B. *sor*[ŋ̥] Sorgen, *mor*[ŋ̥] Morgen, *fərbor*[ŋ̥] verborgen, so gewöhnlich in München.

Über einen Gleitlaut zwischen *r, l* und folgendem *k*- und *ɣ*- (ich-) laut, der sich in einigen Gegenden zu einem deutlich hörbaren Svarabhaktivokal entwickelt, sei mir hier eine kleine Abschweifung vom Tema erlaubt. Nordhausen hat Gleitlaut *i* zwischen *r* und [*ɣ*] z. B. *bur*[ᶦ*ɣ*] Burg, *ber*[ᶦ*ɣ*] Berg, *tswer*[ᶦ*ɣ*] Zwerg, *dur*[ᶦ*ɣ*] durch, *ler*[ᶦ*ɣə*] Lerche, dagegen zwischen *r* und *k* keinen Gleitlaut also *mark, ſtark.*

Duisburg hat im letzten Falle *(mark, ſtark)* zwischen [*r*] und [*k*] keinen Gleitlaut; dagegen *i*-glide zwischen [*r*] und [*ɣ*], wenn *ə* auf den ich-laut folgt und deutlichen Svarabhaktivokal *i* zwischen [*r*] und [*ɣ*] *ohne darauffolgenden Vokal*, z. B. *dur*[ᶦ*ɣ*] durch, *ber*[ᶦ*ɣ*] Berg, *fur*[ᶦ*ɣ*]*t* Furcht, *sar*[ᶦ*ɣ*] Sarg. Zwischen *l* und *ɣ* tritt *i*-glide auf, z. B. *ſtrol*[ᶦ*ɣ*] Strolch, *dol*[ᶦ*ɣə*] Dolche.

Eppingen in Baden hat deutlichen Gleitlaut zwischen [*r*] und [*k*], [*r*] und [*ɣ*], z. B. *wer*[ᶦ*k*] Werk, *ſtar*[ᶦ*k*] stark, *dur*[ᶦ*ɣ*] durch, *fur*[ᶦ*ɣ*]*t*. In der Mundart der Umgegend von Eppingen ist der Gleitlaut in beiden Fällen zu silbenbildendem Vokal entwickelt, z. B. *star*[ɩ*k*] stark, *bur*[ɩ*ɣ*] Burg, *dur*[ɩ*ɣ*] durch.

b) nach den stimmhaften Spiranten [*y*] und [*ɣ*] gehen [*ən*] und [ŋ̥] völlig durcheinander:

Nordhausen hat [*bo̱yən*] Bogen, *fra̱*[*yən*] fragen, *za̱*[*yən*] sagen, *fli̱*[*yən*] fliegen, *anre̱*[*yən*] anregen, [*li̱yən*] liegen; nach *au* in der Stammsilbe [*ən*] neben [ŋ̥], z. B. *auy*[*en*] oder *auy*[ŋ̥] Augen, *sauy*[*ən*] oder *sauy*[ŋ̥] saugen; nach *rg*, das zu [*ry*] wird, tritt [n̥] ein, z. B. *ber*[*yn̥*] Bergen, *bur*[*yn̥*] Burgen, *sor*[*yn̥*] Sorgen, *fərbor*[*yn̥*] verborgen.

Frankfurt a. M. hat [ŋ̥] z. B. *fra̱y*[ŋ̥] fragen, *ža̱y*[ŋ̥] sagen, *fli̱ɣ*[ŋ̥] fliegen, *li̱ɣ*[ŋ̥] liegen. Die Spiranten *y* und *ɣ* sind in der Frankfurteraussprache etwas reduziert und in wenig betonter Silbe verschwinden sie gänzlich z. B. *flo̱*[*yŋ̥*] flogen aber [*6eɣǧəflo̱ŋ̥*] weggeflogen; so auch in satzunbetonter Stellung *fli̱*[ŋ̥] fliegen, *m*[*ø̱ŋ̥*] mögen, *ei*[ŋ̥] eigen. Dieselbe Erscheinung habe ich in Weimar, Dr. Buergel im bayr. Franken als vorherrschend beobachtet.

In Berlin bleibt [ən] nach *y* z. B. *lẹ[y]ən* legen, *tsei[y]ən* zeigen, *rẹ[y]ən* Regen.

c) Nach den stimmlosen Spiranten *ɣ* (ich-laut) und *x* (ach-laut) finden wir in den meisten Gegenden [n̥] so *fra̱[xn̥]* fragen, *sa̱[xn̥]* sagen, *fol[ɣn̥]* folgen, *lı̱[ɣn̥]* liegen, *sı̱[ɣn̥]* siegen, *hoẹti[ɣn̥]* heutigen vgl. auch *gẹ[ɣn̥d̥]* Gegend *ei[ɣn̥liɣ]* eigentlich *ei[ɣn̥ʃafd̥]* Eigenschaft in Dresden, Leipzig, Heidelberg. Aus Auerbach im Vogtland habe ich die eigentümliche Endung [əg̥] z. B. *fl[o̱xəg̥]* flogen, *b[o̱xəg̥]* Bogen, wo das ursprüngliche *ə* der Endung vielleicht erst gefallen und aus einem *g̥* wieder ausgelöst worden ist.

12) Eine Fortsetzung zu dem vorhergehenden Moment bildet eigentlich der Fall, wo **-en** nach einem ich- oder ach-laut des Schriftdeutschen folgt. Je nach den Gegenden wechseln in diesem Fall [ən], [n̥] und [g̥].

a) das gewöhnlichste ist [n̥] z. B. *ma[xn̥]* machen, *la[xn̥]* lachen, *gəkro[xn̥]* gekrochen, *ku̱[xn̥]* Kuchen, *bre[ɣn̥]* brechen, *grī[ɣn̥]* Griechen, *man[ɣn̥]* manchen *mœd[ɣn̥]* und [*mœɣn̥*] Mädchen, *mœ̱r[ɣn̥]* Märchen, so Berlin, Nordhausen Frankfurt a. M., Duisburg, Heidelberg u. a.

b) In Leipzig, ähnlich München habe ich verschiedene Entwicklung gefunden je nach ich- und ach-laut. Nach *ɣ* tritt *n̥* auf (daneben in Leipzig bisweilen [ən]) z. B. *rei[ɣn̥]* reichen *lei[ɣn̥]* Leichen, *wi[ɣn̥]* wichen; nach [*x*] dagegen [g̥] z. B. *ku̱[xg̥]* Kuchen, *ma[xg̥]* machen, *brau[xg̥]* brauchen. In etwas nachlässigerer fränkischer Aussprache verschwindet nach Diftong der Spirant, also *brau[g̥]* brauchen.

Hiermit ist zu vergleichen, dass in den bayrischen und noch mehr in den bayr.-fränkischen Dialekten (Mitteilung Dr. Buergels) die Endung **-chen** nach Vokal regelmässig [g̥] giebt z. B. *rau[g̥]* rauchen, *rei[g̥]* reichen. Im »Altbayrischen« (Dialekte von Ober- und Nieder-Bayern) haben sich in diesem [g̥] z. T. auch alte [*x*] erhalten wie [*ləẹg̥*] < ahd. *lihan*, got. *leihvan.*, gr. λείπω, altir. *léicim;* [*žẹg̥*] < got. *saihvan*, gr. ἕπομαι, ieur. *seq. Dort z. B. auch 2. sing. präs: [*leəxžd̥*, *žıxžd̥*].

13) Nach **k** wechseln [g̥] ~ [n̥] ~ [ən].

a) *g̥* ist das allgemeinste und dringt immer mehr von der Umgangssprache in den höheren Stil ein. Von der Kanzel habe ich es vielfach gehört und auch auf der Bühne, u. a. im königlichen Hofteater in Dresden, obwol in den Regeln für

die deutsche Bühnenaussprache die Schauspieler aufgefordert werden, die Endung *-ən* rein auszusprechen. Beispiele *bak*[ŋ̣] backen, *deŋk*[ŋ̣] denken, *lok*[ŋ̣] Locken, *flik*[ŋ̣] flicken, *ryk*[ŋ̣] Rücken, *wolk*[ŋ̣] Wolken. So in Berlin, Leipzig, Dresden, Bremen, Frankfurt a. M. Zu bemerken ist, dass das [ŋ̣] in Compositis auch vor nicht gutturalem Konsonanten der Artikulationsstelle nach erhalten bleibt, z. B. *bemerk*[ŋ̣]*swert* bemerkenswert, *wolk*[ŋ̣]*frei* wolkenfrei, *ʃlak*[ŋ̣]*frei* schlackenfrei, vgl. auch z. B. *entsyk*[ŋ̣[*t* entzückend.

Die Teile des Gebietes wo stimmloses *ǧ* für *g* und *k* eintritt, zeigen dieselbe Entwicklung, z. B. *bă*[*ǧŋ̣*] backen, [*ǧŋăǧŋ̣*] knacken, *bal*[*ǧŋ̣*] Balken, *star*[*ǧŋ̣*] starken, *bir*[*ǧŋ̣*] Birken, so Würzburg München, Heidelberg.

b) In einigen Gegenden, so in Nordhausen in Preussen wechseln [ŋ̣] ∽ [n̥] so, dass [ŋ̣] steht, wenn dem *k* ein kurzer Vokal vorangeht, z. B. *knak*[ŋ̣] knacken, *lok*[ŋ̣] Locken, *ʃluk*[ŋ̣] schlucken, dagegen *n̥*, wenn ein langer Vokal oder ein Konsonant dem *k* vorangeht z. B. [*hạkn̥*] Haken, *antị*[*kn̥*] antiken, *balk*[n̥] Balken, *molk*[n̥] molken, *wirk*[n̥] wirken.

c) In Duisburg bleibt [*ən*] in Wörtern von dem Typus *knakən, lokən, rykən,* geht aber in [n̥] über nach Konsonantenverbindung z. B. *birk*[n̥] Birken, *wirk*[n̥] wirken, *falk*[n̥] Falken, *deŋk*[n̥] denken, *gədaŋk*[n̥] Gedanken. In Frankfurt a. M. und überall weiter südlich ist das [ŋ̣] nach *k* stimmlos z. B. *deŋk*[ŋ̊] denken, *triŋk*[ŋ̊] trinken.

14) Nach [ŋ] wechseln [*ən*] mit [ŋ̣], doch so, dass [*ən*] überwiegt z. B. *briŋ*[*ən*] bringen, *hərforbriŋ*[*ən*] hervorbringen, *siŋən* singen, *waŋən* Wangen. In Berlin, Würzburg, München kommen beide Formen ohne bestimmte Regel neben einander vor. Nordhausen hat [*ən*] nach haupttoniger, [ŋ̣] nach nebentoniger Silbe (in Zusammensetzungen), z. B. *hæŋ*[*ən*] hängen, aber *aufhæ*[*ŋŋ̣*], *driŋ*[*ən*] dringen, aber *hərfordri*[*ŋŋ̣*]. Doch bilden die Substantiva auf **-ung** ihren Plural mit [*ən*], nicht [ŋ̣] z. B. *beweguŋ*[*ən*] Bewegungen, *ʃtø-ruŋ*[*ən*] Störungen.

Leipzig, Dresden, Frankfurt a. M. haben durchgehend ŋ̣ z. B. *si*[*ŋŋ̣*] singen, *gəsu*[*ŋŋ̣*], *wa*[*ŋŋ̣*] Wangen. Hier bin ich unschlüssig gewesen ob am richtigsten [*ŋŋ̣*] oder ŋ̣ (halblang) z. B. [*sɪŋŋ̣*] oder [*sɪŋ̣*] zu zeichnen wäre.

Duisburg hat durchgehend [*ən*]: *hæŋ*[*ən*], *aufhæŋ*[*ən*], *gəsuŋ*[*ən*] und so fort.



GASTON PARIS

NÅGRA MINNESBLAD

AF

P. A. GEIJER

Under de tre år som förflutit efter utgifvandet af andra bandet »Studier i modern språkvetenskap», har nämnda vetenskap, men alldeles särskildt den gren däraf, som omfattar den romanska filologien, genom Gaston Paris' oväntadt tidiga bortgång den 5 mars 1903, gjort en så kännbar förlust, att under den första lifliga saknaden det föreföll, som hade den vetenskapliga studiegången lidit ett afbräck, som knappast kunde godtgöras. Inom sin vetenskap intog Gaston Paris en så ledande och central ställning, och han ägde därför en så alldeles särskild begåfning, att romanisterna efter hans bortgång känna sig som ett regemente, som plötsligt mistat sin ledande och och sammanhållande chef, hvars plats ingen äger nödiga kvalifikationer att intaga med samma självskrifvenhet och samma obestridda auktoritet, som han gjorde det. Genom sin ädla personlighet, sin rika intellektuella begåfning och sin fullkomligt sällsynta arbetskraft, vann han tidigt obestridt erkännande att vara »primus inter pares» och ända till sin död gjorde han sig ständigt allt mera värd ett sådant erkännande. Med kärleksfull och beundrande tillgifvenhet omfattades han också af alla romanister; därom vittna alla de uttryck af personlig sorg och objektivt erkännande, som i många olika länder framkallades af hans plötsliga och oväntade bortgång. Icke minst ha vi svenska romanister full anledning att tacksamt erinra oss den goda och väckande inflytelse, som Gaston Paris, ej blott genom sina skrifter utan äfven genom sin personlighet, utöfvade på alla dem, som med honom kommo i personlig eller skriftlig be-

röring. Att i några minnesblad återkalla bilden af den ädle mannen, som i det vetenskapliga allvaret alltid förstod att inlägga en skiftning af uppmuntrande godhet, och att för oss själfva söka reda hufvudlinjerna af hans lefnads rika gärning, är således endast en skyldig gärd af erkännande åt allt hvad han skänkt oss; men hans lefnad och gärning äro så nära förbundna med den romanska filologiens hela utveckling under de fyra senaste decennierna, att de leda fram till ett stycke språkvetenskaplig historia.

Lefnadsteckning. Genom sin börd tillhörde Gaston Paris den litterära aristokratien i Frankrikes hufvudstad. Hans fader, Paulin Paris, fick tidigt anställning vid manuskriptafdelningen inom det då kungliga biblioteket i Paris, och han fick under utöfvandet af denna befattning rikligt tillfälle att direkt genom handskrifterna taga kännedom om sitt fosterlands medeltida diktalster, för hvilka han börjat att fatta intresse under inflytelse från den romantiska litteraturrörelsen, som under hans ungdomsår gjorde sitt inträde i Frankrike. Han ägde stor förmåga att rycka andra med sig till intresse för det, som lifligt intresserade honom själf, och det var han, som först i Frankrike öppnade den bildade världens ögon för den skatt af poesi, som nu låg till allra största delen bortglömd i gamla handskrifter, men som för äldre generationer af det franska folket utgjort en rikt flödande källa till estetisk njutning. Som lärd forskare riktade Paulin Paris och befäste kännedomen om Frankrikes äldre litteratur dels genom värdefulla litterära uppsatser och texteditioner, dels genom noggranna redogörelser för innehållet af en serie särskildt intressanta handskrifter; som populär författare sökte han hos den stora allmänheten väcka och utbilda smaken för den franska medeltidens dikter och hjältesagor genom att i modernt språk och behaglig form åter draga fram dem i ljuset. I hans lärda verksamhet och hans författarskap

ingick alltså en för ett ungt och vetgirigt sinne tilltalande blandning af källforskning och populärt skriftställeri. Sonen Gaston har också mer än en gång pietetsfullt och vackert framhållit den goda inflytelse, som han rönt från sin fader ej blott genom dennes ädla, sanningsälskande personlighet utan äfven genom hans lifliga och medryckande intresse för det af honom valda arbetsfältet, hvilket liksom af en värmande sol belystes af hans varma kärlek till fosterlandet och dess nationellt ursprungliga, tidigt rika kultur. I sin egenskap af bibliotekstjänsteman innehade fadern i likhet med sina ämbetsbröder en boställsvåning i Arcade Colbert, helt nära biblioteket, och det var alltså i en lärd och boksynt omgifning som den unge Gaston växte upp. Längre fram, år 1853, nämndes fadern till förste innehafvare af en vid Collège de France nyinrättad professur i franska språket och litteraturen under medeltiden, hvarigenom hans verkningskrets vidgades och han själf fick en mera framskjuten plats inom den vetenskapliga världen i Paris. Han hade dock redan 1837 blifvit invald i Académie des Inscriptions och i sådan egenskap utsetts till medarbetare i den af Benedictinerna grundade, storslaget planlagda och då sedan tre decennier fortsatta Histoire littéraire de la France, till hvilken han också under en lång följd af år lämnade värdefulla bidrag. Biblioteksman, akademiker och professor, som han samtidigt var, kom han i nära beröring med flertalet representanter för Frankrikes högre kultur, och vid tidig ålder vande sig hans son att fritt och otvunget röra sig inom denna krets af fint bildade män. Högt uppburen af sina åhörare och af sin lärda vänkrets afled Paulin Paris år 1881, och ehuru då en åttioårig gammal man bibehöll han intill det sista sitt varma intresse och en för så hög ålder mindre än vanligt reducerad arbetsförmåga.

Familjen Paris var bördig från Champagne, där den i den lilla staden Avenay ägde en gård, i hvilken flera medlemmar af denna släkt sett dagen, och som den alltid bibehöll i sin ägo och ofta besökte för att vidmakthålla sambandet med foster-

bygden. Sommaren 1839, under familjens ferievistelse i det gamla hemmet, föddes där den 9 augusti ende sonen, Gaston, som härigenom vann berättigande att äfven han betraktas som infödd Champenois. Vid nio års ålder sattes han i skola, Collège Rollin, hvarifrån han 1856 utgick som »bachelier». Bland hans närmaste kamrater i skolan befann sig Amédée Durande, som sedan blef sekreterare åt Camille Doucet och afled redan 1871. Med denne förtrogne ungdomsvän underhöll han en liflig korrespondens, hvaraf man ännu har i behåll de af Paris skrifna brefven, som efter vännens död återlämnades. Med tillhjälp af dessa bref och en del andra dokument har hans intime vän, professorn i Florenz, Pio Rajna, i sin mästerligt skrifna nekrolog lämnat en liflig skildring af Paris' ungdomsår. Man vet sålunda, att han var en käck och för sina lärare stundom kanske något besvärlig skolgosse, för hvilken det blef ett lekverk att i klassen intaga en framstående plats, tack vare den litterära inflytelsen från ett fint bildadt hem, en liflig och skarp fattning samt en underbart stark minneskraft. Han hade också mycken tid öfrig för andra sysselsättningar än läxläsning, och som hans smak för poesi tidigt vaknade, begagnade han sina lediga stunder bland annat till att lära sig utantill ett antal särskildt omtyckta dikter, t. ex. Rolla af Musset, som var och förblef hans favoritskald. Han började också snart att själf öfva sig i diktkonst, och af denna anledning fick han af sina lärare det hedrande uppdraget att i franska vers hälsa ärkebiskopen, Monseigneur Sibour, då denne i maj 1855 i skolan aflade officiellt besök. Under de första ynglingaåren skref han några satiriska dikter, afsedda för en rabulistisk ungdomsklubb, Amicitia, men man har äfven från denna tid bland hans efterlämnade papper funnit en djupt stämningsfull dikt, som han skref i Bonn, nov. 1856, då han för första gången befann sig isolerad i en främmande omgifning. Han kallade den Lamma Sabachtani, och hans vemod utmynnar där i den för hela hans själsriktning synnerligen karaktäriserande föresatsen att till rättesnöre för sin

lefnads gärning taga sträfvandet efter sanning och kunskap, »libido sciendi». Vid mognare år lär han någon gång för en trängre, mycket intim krets ha uppläst en för situationen afpassad tillfällighetsdikt, men han lät aldrig komma till offentlighet, hvad han författat i bunden form.

Efter en väl afslutad skolgång kom han genast ut i vidare förhållanden, ty strax därefter fick han som ett slags belöning medfölja sina föräldrar på en resa till Moskva, som de företogo för att besöka tvänne där bosatta och med franska släktingar gifta döttrar. Af hans bref finner man, huru lifligt den unge sjuttonåringen uppfattade allt hvad han såg och erfor under resan. Men vistelsen i Ryssland använde han icke uteslutande att tillfredsställa en ungdomlig nyfikenhet; han begagnade äfven tillfället att göra en första bekantskap med det ryska språket, i tanke att en sådan kunskap längre fram kunde blifva honom till nytta. I detta sammanhang må äfven erinras därom, att han tidigt lade sig vinn om att förvärfva en vidtomfattande språkkunskap, som han också snart fick tillfälle att utnyttja i och för sina vidsträckta studier i komparativ litteraturhistoria. Så t. ex. ägde han en för hans litteraturstudier fullt tillräcklig bekantskap med de skandinaviska språken i deras äldre och yngre skeden. Hans snabba fattning och starka minne gjorde det också till en lätt sak att i mån af behof tillägna sig ett främmande språk.

Oktober samma år anträddes hemfärden, och det blef då beslutadt, att han skulle tillbringa ett läsår vid något tyskt universitet, och därtill utsågs Bonn. Faderns afsikt med detta val har uppfattats olika. Några ha förmodat, att han föranleddes härtill af önskan, att hans son skulle af Diez initieras i den bästa metoden för studiet af romansk filologi. Möjligt är att ett sådant intresse inverkat på valet, men det tyckes dock sannolikare, att fadern, som kände med sig brist på god filologisk rutin, ville sätta sonen i tillfälle att redan från början af den akademiska studiebanan göra säker bekantskap med

språk och arbetsmetoder i Tyskland, där filologien, allmänt erkändt, då bedrefs med bästa framgången. Härtill kommer att, från Paris räknadt, Bonn låg bäst till af de tyska universiteten. För sitt val hade fadern äfven funnit stöd hos sin gamle vän och studiefrände, Ferdinand Wolf, kejserlig bibliotekarie i Wien, hvilken särskildt idkat studier i Spaniens äldre litteratur, men äfven lämnat värdefulla bidrag till den franska. — Men den djupast liggande, ehuru kanske aldrig öppet erkända anledningen till detta beslut torde dock ha varit faderns missnöje med universitetsundervisningen i Frankrike. Ett sådant missnöje var också fullt berättigadt vid denna tidpunkt, första skedet af det andra kejsardömet. Särskildt stod det illa till med undervisningen inom den humanistiska fakulteten. Flere af dess bästa lärare hade af politiska skäl blifvit landsförvista, t. ex. Edgar Quinet, eller försatta i inaktivitet, t. ex. Jules Simon, och återstoden utgjordes till icke ringa del af elementarlärare, åt hvilka man vid universitetet ville bereda en reträttplats. Alla saknade verkliga lärjungar, ty den studerande ungdom, som ville söka sin utkomst på lärarebanan, hade intet intresse af att följa akademiska föreläsningar. Professorernas egentliga uppgift var att förrätta examina, »le baccalauréat» och »la licence», med lärjungar, som de förut aldrig sett, hvartill kom skyldigheten att hålla föreläsningar, men detta för en tillfällig publik, som ofta växlade från den ena gången till den andra. Under dessa nedslående förhållanden var det ganska naturligt, att fadern ville i utlandet bereda sin rikt begåfvade son tillfälle att i tid få åtnjuta en sådan verklig universitetsundervisning, som fäderneslandet då ej kunde erbjuda. Denne hans son blef det sedan förbehållet att verksamt deltaga i den omdaning af det humanistiska universitetsstudiet i Frankrike, hvarigenom detta studium rycktes upp ur sitt djupa förfall och höjdes till den allmänt erkända goda nivå, som det nu intager såväl med afseende på lärarekrafterna och deras rekryterande, som äfven därigenom att fakulteten numera äger en stam af

lärjungar, som draga verkligt gagn af den efter deras behof afpassade undervisningen. Äfven under denna tid ägde dock Frankrike flere framstående filosofer, filologer och historiska forskare, men dessa rörde sig inom de lärda akademiernas högre sfär, och deras verksamhet stod i intet eller ringa samband med undervisningen inom fakulteten.

I början af november, 1856, fortsatte föräldrarne hemfärden, sedan sonen blifvit väl installerad i Bonn, hvartill hörde att fadern föreställde honom för den fullt vetenskapliga romanska filologiens grundläggare, Fredrik Diez. För första gången ensam och utan direkt känning med vare sig familjekretsen eller gamla kamrater kände han under de närmaste dagarna sitt sinne fylldt af denna öfvergifvet ödsliga stämning, under hvars inflytelse ett ungt sinne manar fram sådana, vanligen slumrande känslor af obestämd längtan, som ligga på botten af dess väsen, men sällan bringas till medveten form. Hos Gaston Paris fick denna längtan ett vackert uttryck i den redan nämnda dikten, Lamma Sabachtani, hvilken han kände som en subjektiv bikt af sådan art, som man tycker profaneras genom att meddelas andra. Men den sympatiske, pigge och treflige ynglingen med det behagliga utseendet och det vackra franska uttalet blef snart mycket eftersökt, så att han ej länge behöfde känna sig ensam. De akademiska föreläsningarna spelade en obetydlig roll i hans studier, hvilket bland annat förklaras däraf, att han till en början ej var tillräckligt kunnig i tyska för att verkligen profitera af dem. Han följde endast en offentlig kurs, hvilken gafs af professor Jahn i filologi, samt Diez' privata, ganska elementära kurs i italienska. Häraf följer dock icke, att han illa använde sin tid, ty han studerade franska, italienska och tyska författare, han förkofrade sig i att tala tyska och fortsatte något sitt studium af ryskan. Diez var hans rådgifvare och faderlige vän i brydsamma lägen, och han har flera gånger pietetsfullt erinrat om hans milda vänlighet och om de lärorika samtal de hade, då han fick följa med på

dennes aftonpromenader. På det hela taget torde han dock varit väl ung för att af vistelsen i Bonn draga annan fördel än den att lära sig tyska, men äfven i detta hänseende distraherades han, ty i staden, till och med i det hus, där han bodde, funnos flere fransmän, och hans tyska bekanta begagnade gärna tillfället att med honom få öfva sig i att tala franska; mot slutet af läsåret fick han äfven besök af sin moder och sin tredje syster, hvilka stannade kvar i Bonn fulla tre månader, hvarefter de tillsammans återvände till Frankrike. — Under detta studieår lärde han känna och vann till vän för lifvet en några år äldre student från Zürich, sedermera Berlinerprofessorn i romansk filologi, Adolf Tobler, som i högre grad än han själf bör betraktas som Diez' personlige lärjunge. — På sin silfverbröllopsdag, den 24 nov. 1893, mottog Tobler från sin ungdomsvän som minnesgåfva »Lai de la Rose à la dame leal», särskildt för tillfället tryckt i endast få exemplar.

Under sommarferierna, 1857, beslöts, att han skulle tillbringa ännu ett studieår vid något tyskt universitet, och denna gång föll valet på Göttingen. För hans filologiska utbildning fick detta beslut en god och afgörande betydelse. Han var nu tillräckligt hemmastadd med det tyska språket för att draga full nytta af den akademiska undervisningen, och han hade äfven mognat och utvecklats, så att han kunde rätt uppskatta den tyska filologiens goda, vetenskapliga metod, hvilken i Göttingen representerades af, bland andra, ingen mindre än Ernst Curtius, som bemötte honom med stor vänlighet. Äfven hade han nu försonat sig med de tyska studenternas lefnadsvanor, af hvilka han förut känt sig chockerad, och han lät inskrifva sig i förbundet Hercynia. Numera en fullfjädrad student, som njöt lifvet, använde han dock tiden väl, arbetade raskt och förkofrade sig inom flera af filologiens områden. Klassisk filologi, forntyska och äfven engelska upptogo nu största arbetstiden. Fornfranskan lämnade han åsido, ehuru Theodor Müller just detta år på sina föreläsningar med full kompetens

textkritiskt behandlade La Chanson de Roland, detta Frankrikes nationalepos, som snart nog skulle blifva och sedan för all framtid utgöra ett af hans med särskild kärlek omfattade studieföremål.

Han hade ännu ej fyllt nitton år, då han sommaren 1858 afslutade sin utländska studievistelse, från hvilken han medförde många goda intryck och starka impulser, som sedan verkade bestämmande på hans filologiska metod och på hans uppfattning af den högre undervisningens väsen och ändamålsenliga anordning. Tiden var nu inne, då han efter denna mera allmänna förberedelse borde koncentrera sina studier på någon särskild del af filologiens vidsträckta område. Valet låg nära till hands, ty på den, som uppfostrats i hans faders hem, borde af all filologi ett vetenskapligt studium af fosterlandets språk och litteratur nödvändigt utöfva en särskildt stark dragningskraft. Han valde också denna uppgift, och det gällde nu att finna den väg, som i Frankrike bäst ledde fram till det önskade målet. På La Sorbonne var ej att tänka, ty där meddelades då ingen afsevärd undervisning af önskad art. Däremot lämnades en i flera hänseenden god ledning vid Ecole des Chartes, hvars uppgift är att utbilda tjänstemän för arkiven och biblioteken. Efter en kort förberedelse till inträdespröfningen antogs han som elev i denna skola, där han nu började ett ordnadt studium af den franska medeltiden, dess historia och samhällsordning, och i någon mån äfven dess språk och litteratur; till ledande lärare hade han så kompetenta personer som J. Quicherat och F. Guessard. I årsringen närmast före hans egen återfann han nu sin förtrogne barndomsvän, Amédée Durande, bland hvilkens klasskamrater befann sig Paul Meyer. Emellan Paris och denne senare uppstod snart ett lifligt vänskapsförhållande, som var säkert grundadt i gemensamma studieintressen och i modig verksamhetslust. För den romanska filologiens närmaste framtid i Frankrike var det mycket lyckligt, att dessa båda märkesmän inom sin vetenskap redan vid tidig ålder blefvo

förtrogna vänner. Allt ifrån början stödde och uppmuntrade de hvarandra, och man kan med visshet påstå, att deras lifsgärning på det gemensamma arbetsfältet å ingendera sidan någonsin vunnit den betydenhet, som den faktiskt nådde, om deras sträfvan divergerat, eller om de lämnat rum för hvad man kallar yrkesafund. Deras ömsesidiga vänskapliga tillit endast stärktes under arbetet med de många vetenskapliga företag, som de gemensamt satte i gång, och i hvilkas ledning de på ett ovanligt lyckligt sätt kompletterade hvarandra. Under mer än fyrtio år sträfvade de gemensamt och framgångsrikt för att i Frankrike väcka och främja verklig vetenskaplighet i studiet af landets eget språk och dess litteratur i äldre skeden. Huru lifligt och varmt Paul Meyer var fäst vid sin arbetskamrat, däråt har han skänkt ett till hjärtat trängande uttryck i de af-afskedsord, som han vid vännens bår uttalade i sin egenskap af direktör för den skola, där de som lärjungar först stiftade bekantskap; vid sin död var Gaston Paris medlem af denna skolas Conseil de perfectionnement.

Medan han ännu som elev tillhörde Ecole des Chartes, blef Gaston Paris medarbetare i den af Ad. Ebert är 1859 grundade »Jahrbuch für romanische und englische Literatur», till hvilken han för åren 1858—1861 lämnade käckt och lifligt skrifna årsberättelser öfver den franska vitterhetens senaste, mest beaktansvärda alster. Man läser dem ännu med nöje, och de visa att hos deras unga författare fanns godt ämne till en klarsynt och talangfull modern litteraturkritiker. Hans oreserverade värdesättning af Victor Hugos skaldskap, hvartill dennes år 1858 utkomna »Légende des Siècles» gaf anledning, må anföras för att styrka detta antagande.

Vid Ecole des Chartes är kursen treårig och afslutas med en muntlig examen samt försvarande af en skriftlig afhandling öfver ett med vederbörande lärare öfverenskommet ämne. Januari 1862 utgick Gaston Paris den andre i ordningen och promoverades till archiviste paléographe, sedan han vunnit

mycket erkännande för sin afhandling och dess försvar. Uppmuntrad häraf befordrade han den, något reviderad, genast till trycket med titel »Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française» och försåg den med dedikation till Diez »d'un de ses disciples». Det ämne, som han valt, var sålunda historiskt lingvistiskt, och i behandlingen däraf hade han med framgång tillämpat den vetenskapliga metod, hvilken han lärt känna och uppskatta under studievistelsen i Tyskland. I ett kort företal framhåller han sitt bemödande att i den franska filologien införa samma metod och samma vetenskapliga allvar som man följer och iakttager inom den klassiska. »De äro fortfarande mycket fåtaliga», säger han, »som intressera sig för den franska filologien, och äfven de flesta bland dem, som sysselsätta sig med vårt fornspråk, göra det endast för att tillfredsställa en ytlig vetgirighet. Jag skulle känna mig lycklig om jag kunde bidraga till insikt däri, att den är en vetenskap, jämbördig med den klassiska och österländska filologien, och att äfven den kräfver fasta utgångspunkter, träget arbete och följdriktig behandling. Då jag sökt att iakttaga dessa grundsatser, har jag visat deras nödvändighet såväl genom mina misstag som genom de resultat, jag kan ha vunnit, ty dessa misstag kunna endast härröra från metodiska felgrepp, från otillräckliga förstudier eller från bristande konsekvens». Det var alltså god metod och ospard möda, som han med sitt första vetenskapliga arbete ville vindicera åt den franska filologien, och under hela sin följande verksamhet svek han aldrig denna utgångspunkt.

Arbetet väckte uppseende och recenserades i flere tidskrifter; bland andra af Diez i Eberts Jahrb. 1864 och af J. Quicherat i Revue de l'Instruction publique. Diez vitsordar hans grammatikaliska beläsenhet, hans självständighet och goda iakttagelseförmåga. Han tillägger, att arbetet gör heder åt den nya skolan, och att hvar och en, som vill vetenskapligt studera fransk grammatik, har mycket att lära däraf, vare sig han

är lärjunge eller mästare. Quicherat anvisar åt Gaston Paris en plats bland dem, som främja sunda teorier; om också hans arbete blott är ett första försök, är det dock ett metodiskt och gediget sådant. Detta förstlingsarbete lofvar godt för framtiden. Men, tillägger han, för Gaston Paris är vetenskapligt intresse icke den enda sporren; han bär ett namn som ålägger förbindelser.

Vid 22 års ålder hade Gaston Paris sålunda dokumenterat sig som en förhoppningsfull ung vetenskapsman, af hvilken man kunde vänta, att han skulle blifva en banbrytare, som ledde den franska filologien in i den rätta fåran och sedan förde den framåt med kraft och allvar. Innan han uteslutande ägnade sig åt uppgifter af denna art, idkade han under en kortare tid juridiska studier, aflade »la licence en droit» och försvarade i samband härmed tvenne rättshistoriska afhandlingar, den ena på latin »De tutela», den andra på franska »De la tutelle», båda tryckta år 1862. Med detta lärdomsprof afsåg han att öka sin kompetens som »archiviste paléographe».

För sin befordran på den akademiska banan behöfde han förvärfva den filosofiska graden. Härför kräfves i Frankrike dels en examen, la licence, som fortfarande är ganska elementär och vid denna tidpunkt var det i ännu högre grad, dels tvenne doktorsafhandlingar, af hvilka, ända till helt nyligen, den ena skulle vara författad på latin, den andra på franska. På den sistnämnda ställas höga fordringar, och Gaston Paris förberedde länge, grundligt och med stor omsikt sin franska gradualafhandling, hvars ämne och titel var »Histoire poétique de Charlemagne». I komparativ litteraturhistoria hade han redan förut producerat tvenne i Revue Germanique 1861 och 1862 införda uppsatser, »Huon de Bordeaux» och »La Chanson de Roland et les Niebelungen», hvilka kunna sägas utgöra liksom en förberedelse till den nu valda vidsträckta uppgiften, att från dess ursprung följa den poetiska traditionen om Karl den Store i alla dess yttringar inom såväl den franska litteraturen som den ut-

ländska. För ett sådant arbete hade han god hjälp af sin omfattande språkkännedom, af fadrens välförsedda bibliotek och den därifrån tidigt hämtade bekantskapen med de förnämsta bland de till denna cykel hörande hjältesagorna.

Under sysslandet med denna filologiska uppgift grep honom allt lifligare en bitter förnimmelse af den romanska filologiens ofördelaktiga läge i Frankrike, jämfördt med det i Tyskland, och han uttalar denna stämning ganska oförbehållsamt i en artikel »La philologie romane en Allemagne», införd 1864 i Bibl. de l'Ecole des Chartes. Särskildt känner han sin nationalstolthet kränkt däraf, att man öfverlämnar åt främlingar, att åt den franska kulturens äldsta litterära minnen ägna en sådan hedrande omvårdnad, som närmast tillkommer fransmännen själfva. För att i Frankrike råda bot för en sådan okunnighetens likgiltighet framställer han några förslag till studiereformer, om hvilka han själf alldeles misströstar, att man vid dem fäster något afseende. Samma stämning och samma kraf på allvar och metod återfinner man nu i inledningen till detta arbete, genom hvilket han tydligen visat att han själf icke skytt någon möda eller undandragit sig ett långt drifvet detaljstudium för att fullt motsvara egna kraf på metodisk och samvetsgrann forskning. I sitt första större arbete har han visat fransmännen vägen för en riktigt förd, historisk undersökning af en uppgift från deras eget språk; han lämnade nu ett liknande, men vida mera storslaget föredöme för en följdriktigt genomförd studie inom den komparativa litteraturhistoriens område. Hans latinska thes, »De pseudo-Turpino», behandlade en speciell del af Karl den Store-traditionerna.

Tredjedag Jul år 1865 försvarade han offentligt sina gradualafhandlingar, och han gjorde det fullkomligt briljant. Den ungdomliga käckhet, med hvilken han gjorde sig så att säga till apostel för en högre uppfattning af den fornfranska filologien med afseende på metodisk och noggrann forskning, framkallade visserligen ironiska påminnelser från en och annan äldre auk-

toritet, men man var dock i allmänhet enig därom, att den unge mannen utfört ett styft arbete, som borde erkännas och belönas. Följande året fick han af Académie des Inscriptions sig tillerkändt det stora Gobert-priset, hvars belopp är 10,000 francs och det största, hvaröfver denna akademi har att förfoga.

Han hade nu med framgång aflagt alla i Frankrike föreskrifna lärdomsprof för kompetens till akademisk befordran. Han ansågs vara en framtidsman inom sitt fack, och om också en och annan mera konservativt anlagd akademiker med en smula misstro betraktade den orolige reformatorn, så var han dock en populär och i allmänhet mycket omtyckt ung man. Själf begagnade han sin numera ganska bemärkta plats inom den vetenskapliga Pariser-världen för att verksamt fullfölja sitt reformarbete. I detta syfte grundar han nu 1866 tillsammans med Paul Meyer och tvenne andra Revue Critique, hvarmed afsågs att i Frankrike åt de humanistiska vetenskaperna skaffa ett organ för samvetsgranna och fullt objektiva recensioner af arbeten inom den nyare litteraturen och att därigenom bilda en centralpunkt, från hvilken man kunde sprida håg för grundligt och metodiskt studium.

Som lärare hade han pröfvat sin förmåga redan 1860 genom att för ett auditorium af unga flickor ge en kurs i den franska litteraturens äldre historia. Det låg nu mycket nära, att han skulle på den akademiska lärarebanan söka sin utkomst, och han kunde anses som självskrifven arfvinge till faderns lärostol i Collège de France. Senast 1867 började han fungera som vikarie, då fadern någon termin var hindrad att själf sköta sin tjänst. Utan att taga afsked erhöll denne 1870 perpetuell tjänstledighet, då sonen erhöll fast vikariat. Paulin Paris pensionerades 1872, och sonen Gaston blef då genast utnämnd till ordinarie professor i fornfranska språket och litteraturen. Den med denna professur förenade undervisningsskyldigheten var dock ej af den betydelse och omfattning, att den kunde tillfredsställa hans nu nästan sjudande lust att verka och gagna.

Den om den högre undervisningen i Frankrike synnerligen förtjänte ministern Victor Duruy fäste sig vid den unge reformifrige vetenskapsmannen och gaf honom år 1867 i uppdrag att leda en seminariekurs i fransk historisk grammatik för studerande, som önskade att initieras i den moderna filologiens metoder. Ur denna och liknande kurser framgick snart fullt organiserad Ecole pratique des Hautes-Etudes, som stiftades 1869 och sedan verksamt bidragit att stärka och höja det vetenskapliga intresset hos Frankrikes studerande ungdom. Denna skapelse, i hvilken Gaston Paris helt visst alltifrån början haft verksam del, omfattade han sedan med ett aldrig svikande intresse. Den romanska filologien bildade där en särskild afdelning, som anförtroddes åt hans ledning. Åt denna uppgift ägnade han sina bästa krafter, och hans afdelning blef den operationsbas, från hvilken han med framgång kunde verka för sitt allt klarare fattade syfte att göra Frankrikes hufvudstad till centralpunkten för romansk filologi. I ädel täflan med de utländska universitetens romanska seminarier, har han där oaflåtligen gjort sitt allra bästa för att bringa sina lärjungar att klart fatta en vetenskaplig uppgifts fulla innebörd, att utreda hvilka förarbeten den kräfver, hvilken metod man bör välja för att säkrast hinna målet, och slutligen att under arbetet ej sky tröttande detaljundersökningar, då sådana behöfvas för att vinna fasta resultat.

Till studieföremål inom sin afdelning valde han genast en både svår och vacker uppgift, nämligen den att noga genomforska alla kända handskrifter, som återgåfvo den fornfranska S. Alexiuslegenden i dess äldre och yngre versioner.

Denna uppgift lämnade rik anledning att söka och tillämpa en god filologisk metod, dels för att konstatera de särskilda handskrifternas genealogi och inbördes värde, dels för att i möjligaste mån återställa den ifrågavarande versionen till dess ursprungliga lydelse, såväl med afseende på fonetik och formlära som äfven syntax och ordförråd. Härvid togs ledning af den klassiska filologiens metoder, men det gällde nu franska

forntexter, och en kritisk undersökning af dem ställer sig annorlunda än för de antika, hvarför man måste noga pröfva i hvad mån förfaringssättet behöfde modifieras. Resultatet af alla dessa undersökningar och förarbeten blef en dryg volym, hvari kärnan utgjordes af legendens olika versioner i kritisk edition, men största intresset erbjöd den mycket vidlyftiga inledningen. Metod och procedur motiveras där noggrannt, och de språkhistoriska resultaten meddelas i en mycket detaljerad framställning. Hans syfte med detta arbete var sålunda icke blott att i möjligast bästa skick återställa en fornfransk text af högt värde, utan han ville äfven, och detta betonas i företalet, bringa till stånd en god vetenskaplig tradition för utgifvandet af fornfranska texter, som hittills i Frankrike icke varit föremål för lika samvetsgrann hänsyn som de klassiska.

Hela planläggningen och lejonparten af själfva arbetet, äfven detaljerna, tog Gaston Paris på sin andel, och han skördade därför hedern och erkännandet; 1872, då arbetet utkom i tryck, uppbar han för andra gången det stora Gobert-priset. Välförtjänt var också denna utmärkelse, ty han hade nu lämnat ett lysande prof på sällsynt skarpsinne och ihärdig arbetskraft.

Med sina båda förut nämnda arbeten hade han i Frankrike visat vägen för romansk filologi, rätt bedrifven, på den rena lingvistikens och litteraturforskningens område; med detta tredje visade han i handling, hvilket resultat en textutgifvare kan ernå, om han följer en god metod och ej sparar sin möda. Man kan säga, att hvad Diez hade kallat den nya skolan nu på de viktigaste punkterna hade fått sitt program genomfördt i praktisk tillämpning.

Men Gaston Paris ansåg, att ännu återstod mycket, innan han vunnit sitt stora önskemål att få Paris till centrum för den franskt nationella vetenskapen, romansk filologi. I sådant syfte grundade han, 1872, tillsammans med Paul Meyer tidskriften Romania, och de bragte det ganska snart därhän, att den af romanisterna erkändes som deras förnämsta organ. Det är också

fullkomligt beundransvärdt, hvilken möda och omsikt de båda redaktörerna nedlade på denna tidskrift. Gaston Paris vinnlade sig särskildt att på alla punkter hålla den fullt au courant med vetenskapens framsteg, och han underkastade sig därför det mycket kräfvande arbetet att inom detta fack noga följa med den litterärara produktionen i alla dess alster. Af tidskrifter, broschyrer, afhandlingar och större arbeten tog han genast kännedom och meddelade Romanias läsare sin mening i korta notiser eller längre recensioner, allt efter ämnets värde och beskaffenhet. Genom att uppmärksamt läsa Romania var man således nästan säker att af den nyaste litteraturen ingenting af intresse skulle undgå ens uppmärksamhet.

Men det behöfdes ännu en åtgärd för att få arbetet inom fornfransk filologi fullständigt organiseradt. Textutgifningen saknade ett centrum, och för att vinna en sådan bragte de båda vännerna till stånd Société des anciens textes français. Detta sällskap grundades år 1875, och dess publikationer ha sedan oafbrutet fortgått.

Det följande året blef Gaston Paris invald till ledamot af Academie des Inscriptions och fick omedelbart i uppdrag att deltaga i redaktionen af Histoire littéraire de la France, hvarjämte han nu fick friare tillgång till ännu ett vetenskapligt organ, Journal des Savants.

Vid denna tidpunkt hade han sålunda sin vetenskapliga verksamhetssfär fullt färdig och afrundad. För sin undervisning disponerade han Collège de France och Ecole des Hautes-Etudes, hans tidskriftsorgan voro Revue Critique, Romania och Journal des Savants, för större uppsatser hade han att tillgå Hist. litt. de la France och för textutgifning det nyss grundade fornskriftsällskapet.

Hans arbetsfält lämnade sålunda numera intet öfrigt att önska med afseende på variation och omfattning. Man kunde befara, att hans intresse och krafter icke skulle fullt räcka till för alla dessa arbetsuppgifter. Detta blef dock ingalunda fallet,

ty i dem alla tog han en mycket verksam del, såväl ledningen som arbetet. Från Revue Critique drog han sig dock småningom alltmera tillbaka, i den mån han fann detta företag betryggadt utan hans personliga insats. Hans intressen omfatade äfven andra frågor, som stodo i något samband med hvad han främst valt till sin lifsuppgift, nämligen att främja filologiska studier i Frankrike, särskildt de romanska.

Klarsynt, erfaren och liflig som han var, tog man snart hans stora duglighet i anspråk, genom att lämna honom många hedrande, men ganska ansvarsfulla och betungande uppdrag. Af Waddington insattes han 1876 i den kommitté, som fått i uppdrag att utarbeta förslag till universitetens omorganisation. Sedan 1881 var han ledamot af Conseil de perfectionnement de l'Ecole des Chartes och af Comité des travaux historiques. Mot slutet af sin lefnad fick han än flera uppdrag af liknande art, och i dem alla intog han oftast en ledande ställning.

Medan han sålunda sköt skarp fart framåt i sin offentliga verksamhet, var hans enskilda lefnad icke utmärkt af några särskildt minnesvärda tilldragelser. Hans bästa vederkvickelse var resor, och han företog nästan årligen sådana till olika delar af Europa. För dessa rekreationsresor blef Italien icke sällan målet, och redan tidigt hade han fått tillfälle att besöka detta land under synerligen gynnsamma förhållanden. Den högt uppburne läkaren och statsmannen, Alessandro Bixio, infödd italienare, men naturaliserad fransman, var mycket lierad med familjen Paris. Våren 1863 bjöd denne honom med sig på en resa till Italien. Det var sålunda rätt kort efter det stora frihetskriget, i hvilket Alessandros broder, Nino Bixio, tog så verksam del och med stor framgång och utmärkelse i egenskap af Garibaldis närmaste kamrat ledde den äfventyrliga expedition, som slutade med eröfring af hela konungadömet Båda Sicilierna. Man kan lätt föreställa sig hvilket lifligt intryck den unge mannen skulle få af det ännu segerglada Italien, där han fördes omkring af hjältar och statsmän.

Hans mor dog 1865, och vid denna tidpunkt tyckes han ha etablerat sig i en ungkarlsbostad, dock i fadrens närhet. Då fransktyska kriget bröt ut stannade han kvar i Paris under belägringen. På militärtjänst kunde han ej tänka, ty han hade tidigt mistat synen på det högra ögat, och äfven på det vänstra var synkraften så försvagad, att han utan monokel var nästan alldeles hjälplös. Detta oaktadt voro hans mörka ögon strålande och vackra.

Det var under belägringen, som han den 8 dec. 1870 i Collège de France höll sin minnesvärda inledningsföreläsning om Rolandssången och den franska nationen. Den röjer klart, att under denna de svåra pröfningarnes tid hans själ började mogna till högstämd uppfattning af begreppen nationalitet och fosterlandskärlek. Med den vida människokärleken som drifkraft och sanningen som ledstjärna fördes han sedermera vidare framåt till en ädel och djupsinnig, men af vemod färgad lösning af lifvets dunkla gåta.

I sin mera trefliga än eleganta ungkarlsvåning började han tidigt ha mottagningar om Söndagarna på eftermiddagen, och han samlade då kring sig en utvald krets af de rikast begåfvade representanterna för det högre intellektuella lifvet i Paris i dess olika yttringar. Han höll »salon», och han fortsatte därmed till sin död.

Han var sålunda en af alla omtyckt och mycket presentabel personlighet, hvarför han lätt kom i åtanka, då någon af de lärda institutioner, som han tillhörde, skulle utse representant vid högtidligheter, till hvilka de blifvit inbjudna. Han fick därigenom anledning att uppodla sina medfödda anlag för vältalighet. Enkelt och flärdfritt, men kraftigt anslående framförde han, hvad han ville ha sagdt, och han ägde stor förmåga att hos sina åhörare framkalla sin egen stämning och att hos dem väcka tankar och känslor.

September 1877 firades i Upsala universitetets stora jubelfest, och till den samlades delegerade från många olika länder.

De lärda institutionerna i Paris representerades af så bemärkta personer som Gaston Boissier, A. Geffroy, F. Lichtenberger och, den yngste bland dem, Gaston Paris, som genom lynne och ålder stod ungdomen närmast. Han förstod vårt språk rätt bra och kunde äfven något meddela sig på svenska. Liflig och intresserad var han med öfverallt, och öfverallt var han välkommen och treflig. En afton var stor samling på Upplands nationssal; dit kommo äfven de nästan oskiljaktiga vännerna Gaston Boissier och Gaston Paris, hvilka båda där togo till orda. Gaston Paris fick därtill särskild anledning genom den allokution, som doktor H. Örnmark på god och ledig franska riktade till honom. Det var då han höll detta delvis improviserade, delvis noga öfvertänkta tal, som framsades så vackert och med sådan den varma känslans kraft, att äfven de, som blott förnummo ljuden, erforo en förnimmelse att de nu hörde en talare af sällsynt begåfning. Grundtemat var det i forna tider starka studiesambandet mellan vårt land och universitetet i Paris, där då äfven, liksom nu hos oss, de studerande voro fördelade på nationer. Han såg en stor fördel i en sådan organisation, som det vore lyckligt att under någon form kunna återinföra i Frankrike. Mot slutet af talet steg hans inspiration, och då han tystnat, blef han föremål för en verklig ovation. Detta tal blef aldrig återgifvet, ens i referat, hvilket är en stor förlust, ty det hade helt visst väl förtjänt att skyddas mot glömskan, så mycket mera som frågan om den högre undervisningen och universitetens organisation vid denna tidpunkt lifligt sysselsatte hans tankar. Den s. k. statskuppen af den 16 maj samma år hade bragt Waddington att träda tillbaka ur ministären, och med honom föll all förhoppning om något resultat af de reformförslag, som blifvit framställda af den kommitté, Waddington tillsatt, och af hvilken Paris varit ledamot.

Hos dem, som under de dagarne fingo njuta af hans sällskap, efterlämnade detta ett sällsynt angenämt minne, ty han

var glad och sällskaplig, och det låg snille i hans konversation, vare sig skämt eller allvar.

Sitt Upsalabesök bibehöll han sedan i god hågkomst, och han var alltid mycket vänlig och förekommande mot de svenska studerande, som kommo till Paris för att där under hans ledning vidare förkofra sig i romansk filologi. Från våra univertet räknade han också talrika lärjungar, men han gjorde det äfven från andra länder, ty hans rykte var stort och som studieledare var han outtröttligt verksam. Visserligen undföll honom stundom uttryck af ledsnad däröfver, att af hvad han i rikt mått ägde att bjuda på profiterade utlänningar till större antal än hans egna landsmän. Från en annan synpunkt skänkte det honom nog stor tillfredsställelse att se sig uppburen och eftersökt af utlänningar; från beröringen med honom medförde de hem en aktningsfull beundran för den franske vetenskapsmannen och kärlek och intresse för den nation, för hvars bäst karakteriserande egenskaper han var en sällsynt god representant.

Hans mannaålder skred fram under träget intellektuellt arbete och därmed följande vidgad verksamhet och rikare mognad och erfarenhet på den humanistiska bildningens alla viktigare områden. Hans ande tog en allt högre flykt och sträckte sin spaning äfven bortom filologien till sådana fält för vårt kunskapsbegär, för hvilka ett ädelt och sanningssökande sinne aldrig på längden kan hålla sig främmande. Åt alla yttringar af högre intellektuellt själslif, forntidens eller det moderna, ägnade han ett vettgirigt intresse, och han vann en vidsträckt, lefvande erfarenhet och lärdom som gåfvo honom auktoritet, äfven då han tog till orda i andra ämnen än rent filologiska. Men han svek dock aldrig sin speciella arbetsuppgift, utan fortsatte med oaflåtlig ihärdighet och minutiöst noggrannt sitt forskningsvärf i lingvistik och litteraturhistoria.

I ett tal, som han i egenskap af ordförande höll år 1879 i Société des anciens textes, erinrar han godmodigt om den fruktan för »cet inconnu . . . . indissoluble qui arrête plus

d'un citoyen de bonne volonté.» Men han lät dock till slut alla farhågor fara, och i juli 1885 trädde han i äktenskap med Marie Talbot, änka efter Philippe Delaroche-Vernet, son till målaren Paul Delaroche i hans gifte med Horace Vernet's enda dotter. Hon ägde en betydande förmögenhet, och i sin bostad, rue du Bac, »entre cour et jardin», utöfvade nu familjen Paris en storartad gästfrihet. Deras torsdagsmottagningar samlade en talrik vänkrets ur den vittra och konstnärliga världen i Paris; äfven främlingar voro där välkomna gäster. Fru Paris var allmänt beundrad såsom angenäm och intagande värdinna, och för hennes man var det tydligen en stor tillfredsställelse att se sig omgifven af en krets, som i fin kultur var en af de främsta i Europa. Öfver hela hans person låg ett skimmer af vänlighet och harmoni, han räckte till för alla, och värdfolkets förekommande väsen gaf den allmänna stämningen. Man gick därifrån med minnet fylldt af en utsökt angenäm afton, tillbragt i en omgifning, där snille, lärdom, kvickhet och fin takt voro de lifvande elementen. Gaston Paris salon, såväl den större, mera vidöppna, som den mindre och intimare, utgjorde en mycket god insats i hufvudstadens sociala lif; därom erinrar Fr. Masson i sitt inträdestal i Franska Akademien och han tillägger: »Lorsque la mort vient fermer ce salon, la société française en ce qu'elle a de plus élevé par l'intelligence, le talent et la conscience, perdit un de ses derniers refuges».

Redan i dec. 1889 bortrycktes fru Paris plötsligt af döden, och han stod nu åter ensam, hvilket efter denna korta, men oblandade lycka kändes gripande dystert och ödsligt. Hans styfbarn ärfde sin moder, och han återvände nu till ett ensligt ungkarlshem och en anspråkslösare ekonomisk ställning. Lindrande tröst hade han visserligen i sin hängifvet trogna intimare vänkrets och i ett oförtrutet arbete, men han öfvervann dock aldrig saknaden efter familjelifvets lycka, och »l'inconnu indissoluble» mera lockade än skrämde honom. Redan 1891 gifte han om sig, och äfven denna gång blef hans äktenskap lyckligt.

Hans andra hustru, skriftställarinnan fru Savary, född Mahoû, skänkte honom en dotter, Marguerite, som blef honom till stor glädje på hans åldrande dagar.

Under årens lopp hade en lång rad af svenska romanister för sin vidare utveckling besökt Frankrikes hufvudstad och där lärt att värdera och beundra Gaston Paris' eminenta förmåga som ledande lärare, och under arbetet fäste de sig äfven lifligt vid hans intagande, idealt lagda personlighet. Då de återvändt till hembygden, blef minnet af Gaston Paris för dem ett enande band, liksom då skolkamrater från en och samma årsring länge behålla känning af hvarandra.

När därföre man kom fram emot tiden för den afhållne lärarens femtioårsdag, väcktes och blef lifligt omfattadt ett förslag, att hans svenska lärjungar skulle såsom en tacksamhetsgärd hylla honom med en festskrift, till hvilken många bidrogo med uppsatser, tjugo till antalet; alla deltogo de i kostnaderna och undertecknade den af en varm vördnad inspirerade tillägnan. Härtill kom ett officiellt erkännande af Gaston Paris' förtjänster om de svenska romanisterna genom hans samtidigt härmed skedda utnämning till kommendör af Nordstjärneorden. Det var professor Wahlund, som fick glädjen att den 9 augusti 1889 personligen öfverlämna dessa bevis på minnesgod erkänsla från vårt fosterland. — Redan 1878 blef Paris ledamot af K. Vetenskapssocieteten i Upsala och år 1892 af K. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhället i Göteborg. — På sin sextioårsdag, 9 aug. 1889, mottog han från professor Carl Wahlund med vacker tillägnan en praktfullt utstyrd och med illustrationer af Carl Larsson försedd versifierad öfversättning af »Le conte de la Rose», samma fornfranska dikt, som Paris vid redan nämndt tillfälle ägnat sin vän, professor Tobler. Sin edition af »Enfances Vivien», 1895, inledde professor Wahlund med dedikation till Gaston Paris och Paul Meyer, Romanias båda redaktörer. Professor Wulff har 1887 till Paris dedicerat sin edition af Juan de la Cueva's »Viage de Sannio».

Året därefter, den 29 december 1890, till minne af den dag, då han för tjugofem år sedan genom sin »Histoire poétique de Charlemagne» förvärfvade doktorsgraden, blef han föremål för en hyllning af liknande art. Trettio af hans lärjungar med franskt modersmål öfverlämnade då till honom en festskrift omfattande från hvar och en af dem en uppsats i romansk filologi. För sådana akter af erkännande var Gaston Paris helt naturligt känslig och tacksam, men han kände dem närmast som en maning till fortsatt sträfvan att än bättre motsvara de höga tankar, man gjorde sig om honom. Han var visserligen van att gå i spetsen, och han kände med sig, att han därtill ägde förutsättningarna, men denna medvetenhet gjorde honom ödmjuk i hjärtat, ty han gick i spetsen äfven då det gällde att af rika gåfvor kräfva rika frukter. Målet för sin sträfvan hade han satt så högt, att han ständigt erfor en aggande känsla af att icke sträfva nog för att vinna det. Han uttalade och tillämpade alltid den satsen, att första villkoret för framåtskridande är att vara missnöjd med sig själf.

Till de många litterära företag i upplyst patriotism, för hvilka han redan varit med om första ansatsen och äfven utöfvade ledningen, lade han fortfarande andra, hvilkas närmaste syfte var att hos den läsande allmänheten hålla intresset vaket för fosterlandets stora skriftställare och alla till den högre andliga kulturen hörande ämnen. I en sådan i upphöjd mening populariserande riktning planlade han omkring år 1885 tillsammans med J. Jusserand den mycket värdefulla biografiserien »Les grands écrivains français», i hvilken särskildt kompetenta personer skulle meddela monografier öfver Frankrikes främsta litterära personligheter från olika tider. Ursprungligen var det meningen, att denna serie skulle under titeln »Les Immortels» omfatta fyrtio sådana monografier. När företaget bragtes till verkställighet, fasthöll man hvarken vid titeln eller den en smula ironiskt begränsande ramen. Gaston Paris' eget bidrag utgöres af hans erkändt mästerliga teckning af Villon och dennes sociala

medium. Drifven af ett liknande intresse och för att bereda ett passande organ för vittra essays, bragte han år 1894 åter till lif och verksamhet Revue de Paris, till hvilken han sedan lämnade flera af sina allra bästa, för den stora allmänheten afsedda litterära produktioner.

Det vackraste beviset på huru högt han värderade tillgången till litterära organ af olika typer, lämnade han dock mot slutet af sin lefnad, då han, ehuru trött och medtagen af arbete och sjukdom, så att säga räddade Journal des Savants, som staten 1901 beröfvade sitt understöd, och detta gjorde han genom att själf träda i breschen och åtaga sig redaktörskapet. Hans kraftiga insats vid denna kritiska tidpunkt framkallade en reform af den redan förut värdefulla tidskriftens redaktionsplan och äfven ett starkare stöd från Institut de France.

På 1890-talet började han skörda de ärofullaste belöningarne för sitt framgångsrika arbete, och man fick allt bättre och mera allmänt ögonen öppnade för det förhållandet, att man i Gaston Paris verkligen ägde en af landets bästa föregångsmän som litterär skriftställare och som ledande man i den högre bildningens värf. År 1895 efterträdde han Gaston Boissier i det som ett högt förtroende ansedda uppdraget att vara administrateur du Collége de France. Detta uppdrag innebär skyldighet att leda och representera Frankrikes förnämsta högskoleinstitution. För båda dessa åligganden var han som klippt och skuren, ty han var född att gå i têten, och för en person med hans läggning var det både lätt och angenämt att öfva värdskap. Under hans chefskap hade Collège de France en god utvecklingsperiod, och M. et M:me Paris' salonger, numera i den ståtliga boställsvåningen, blefvo än en gång den eftersökta medelpunkten för eliten af den högre bildningens representanter i Frankrikes hufvudstad.

Ar 1896 invaldes han efter Pasteur till ledamot af den Franska Akademien. Dennes rika lifsgärning och geniala karaktär bildade ett mer än vanligt anslående underlag för ett inträ-

destal. Gaston Paris tillgodogjorde sig också denna utgångspunkt med den värmande kraft, som endast äges af en verklig själsfrände, då han den 28 januari 1897 tog sitt inträde i Akademien. Det oaflåtliga metodiska arbetet och det ärliga oförskräckta sanningssökandet gåfvo ton och färg åt detta minnestal, hvaraf effekten var störst, då det kom från författarens egna läppar, men som äfven på den läsande verkar likt en högstämd lofsång öfver människoandens båda bästa drifkrafter i riktningen framåt och uppåt.

För politiska frågor hade Gaston Paris endast sekundärt intresse och han erfor från denna synpunkt ingen full trefnad, hvarken under andra kejsardömet, mot hvilket han som yngling riktade satirer, eller sedermera under republiken hvars häftiga partistrider smärtsamt berörde hans kosmopolitiskt människoälskande sinne. Nationalhat, religionshat, rashat, klasshat, dessa hätska element, hvilka så länge i Frankrike gifvit färgen åt den sociala samlefnaden, voro honom absolut främmande, och han drog sig med förnäm objektivitet tillbaka inom en sfär, dit bruset af de politiska stormarne endast dämpadt nådde fram. Hans fosterländska känslor gåfvo dock icke därföre efter i värma och djup, men han koncentrerade sin patriotism på den praktiska uppgiften att i hvad på honom ankom höja den franska bildningsnivån och speciellt att gifva näring åt ett kärleksfullt intresse för äldre generationers kulturella lif.

Mot slutet af år 1898 trängde dock dyningarne af den så djupt sorgliga Dreyfusaffären fram till den i viss mån aristokratist isolerade krets, som Paris närmast tillhörde, och framkallade där en splittring, som hotade att för alltid skilja gamla trofasta vänner. Det var vid denna tidpunkt, som ett stort antal representanter för den Franska Akademien och öfriga lärda institutioner stiftade »La Ligue de la Patrie française», hvars syfte visserligen var att ena och lugna sinnena, men som därvid gick ensidigt tillväga och utan att afvakta affärens slutbehandling vid landets högsta domstol. Gaston Paris såg däri

missaktning för rättskipningen och brist på god vilja att underkasta sig resultaten af en grundlig och opartisk pröfning. Som hans sanningskärlek uppreste sig mot ett sådant förfarande, lät han den 3 januari 1899 i Figaro införa ett öppet bref till sin gamle vän Albert Sorel, som nu befann sig i det andra lägret, och han tar däri afstånd från ett sällskap, som anteciperar såsom sanning hvad som ännu återstår att bevisa.

Härmed blef väsentligt reducerad den söndagseftermiddagskrets, som han så länge hållit samman och i hvilken han värderade högt att få vara medelpunkten; men han skattade än högre att icke behöfva svika sin kärlek till sanningen. Det var med smärta han förutsåg den isolering, som blef följden af denna modiga handling, ty det hade för honom blifvit ett behof att kring sig samla en talrik vänkrets. Sedan stormen börjat lägga sig, rönte han dock den glädjen att se alla sina vänner åter sluta sig till honom.

Äfven under ferierna, då han likt andra lämnade hufvudstaden, såg han sig gärna omgifven af förtrogna vänner. Han ägde ett château, Cérizy-la-Salle i Normandie, där han brukade tillbringa åtminstone någon del af höstmånaderna och där han utöfvade ett flärdfritt och angenämt värdskap. Inom sin sfär intog han numera en rangställning och var blifven, om man så får säga, en »grand seigneur», men en sådan af ovanligt sympatisk och älskvärd karaktärsläggning. Under umgänge med honom kunde man ej undgå att känna sig inför en man, som var hufvudet högre än de flesta, och det har blifvit sagdt af en bland hans äldsta och närmaste vänner, att han i sitt väsen hade någonting »paisiblement dominateur», hvilket hade sin grund ej blott i intelligensens öfverlägsna kraft, utan äfven i hans öfriga egenskaper.

Under hans sista decennium blef hälsan vacklande, hvarför hans intimare vänner manade honom att spara sina krafter och minska arbetet genom att öfverflytta på andra någon del af allt det myckna, som han varit van att taga på egna skuldror.

Men härtill ville han icke lyssna, och hans stora användbarhet tillskyndade honom ständigt nya uppdrag. Knappt hade han tagit plats i den Franska Akademien, då han blef utsedd till ledamot af den speciella kommittén för ordboksarbetet. Den ortografiska tvistefrågan kräfde utredning af därtill kompetenta personer; i den därför utsedda kommissionen blef han självskrifven ordförande. För alla liknande värf kom han först i åtanke, ty han var erfaren, klartänkt och van att organisera och leda. Då han trots alla nya åtaganden likväl med oförminskad ifver fortsatte som förr med sin undervisning, sitt mödosamma redaktionsarbete i Romania och i Journal des Savants, sin textgranskning för publikationer i Société des anciens textes och i Collection des documents inédits sur l'histoire de France, för att endast nämna mycket pröfvande värf, så kan man lätt förstå, att hur seg lifstråden än från början hade varit, så blef den dock sliten i förtid.

Nästan årligen företog han visserligen rekreerande resor till Italien eller något annat land, dit hans intressen lockade honom; så t. ex. gjorde han i april 1901 en pilgrimsfärd till Roncevaux i Spanien, där för tusen år sedan Frankrikes nationalhjälte Roland dukade under i en ojämn strid. Men äfven han själf kämpade en ojämn strid mot sjukdom och öfveransträngning, och i början af år 1903 kunde han icke ens i liggande ställning fullfölja sin undervisning och andra ämbetsmannavärf. Han insåg själf, att han måste söka hvila, och i slutet af februari for han åtföljd af familjen till Cannes, i den tron att en kortare vistelse där skulle räcka till för att återställa krafterna; kort blef också vistelsen där, men af den anledningen att redan den 5 mars döden hastigt afklippte lifstråden. Till Romanias redaktionsbyrå anlände af honom reviderade korrekturark, sedan dödsbudet redan hunnit dit. Hans död var stilla och smärtfri och han gick öfver till den eviga hvilan »avec la bénédiction de l'Eglise».

På borggården af Collège de France firades den 12 mars med stor högtidlighet hans likbegängelse. Representanter för undervisningsministeriet, Franska Akademien, Institutet, Ecole des Hautes-Etudes m. fl. institutioner, ja äfven för universitetet i Bonn, framförde då under djup rörelse sin afskedshälsning till den bortgångne. Anslutningen var talrik; yttre anordningar och den rådande stämningen, allt antydde, att den sorgeakt som firades, gällde en storman, och så förhöll det sig äfven, ty i den bortgångne hade Frankrike förlorat en af sina ädlaste söner. — Till Cérizy-la-Salle fördes sedan hans jordiska kvarlefvor.

Men den djupt kända saknaden framkallade äfven andra och mera omfattande sorgebetygelser. Likt ett blomsterregn kommo från olika orter och länder, äfven från vårt land, genom den dagliga pressen, talrika bevis på huru lifligt man öfverallt kände och insåg den gjorda förlusten. Det föreföll som hade man en känning däraf, att man under hans lefnad ej alltid tillräckligt uppskattat hvad man ägde i honom, och nu ville man därför så mycket kraftigare för sig själf och andra återkalla och hedra hans minne.

Något senare kommo i lång serie mera fullständigt utförda minnesteckningar, bland hvilka de af Pio Rajna, Maurice Croiset, Joseph Bédier, Mario Roques och Kristoffer Nyrop särskildt lämna intressanta upplysningar, äfven om andra täfla med dem i att framställa en helgjuten bild af hans ädla personlighet.

Ett vackert uttryck för pietetsfulla känslor blef det sällskap som under benämningen Société amicale Gaston Paris stiftades kort efter hans död. Dess syfte är att samla alla dem, som älska och vörda den hädangångnes minne, i det gemensamma intresset att sprida och främja en fyllig insikt i hans vetenskapliga gärning och metod och att upprätthålla det goda förhållande mellan romanska filologer af olika nationer, hvilket genom hans oaflåtliga bemödanden blifvit så lyckligt genomfördt.

Den fasta medelpunkten för detta sällskap utgöres af Gaston Paris' rikt försedda boksamling, som inköptes af markisinnan

Arconati-Visconti och af henne öfverlämnades som gåfva till den franska staten för att bilda ett särskildt annex till det i La Sorbonne inrymda, Ecole des Hautes-Etudes tillhöriga stora biblioteket. Det förvaras där i Salle Gaston Paris, romanisternas arbetssal, och det ställes genom tillmötesgående föreskrifter särskildt lätt till deras förfogande, som tillhöra sällskapet. Denna société är redan fullständigt organiserad, den svenske ledamoten i dess större utskott är professor Carl Wahlund; en af J. Bédier och M. Roques verkställd »Bibliographie des travaux de Gaston Paris» är nyligen utdelad, och den förefaller redan alldeles oumbärlig. Snart väntas äfven en katalog öfver hela boksamlingen, hvilken äfven den blir en sådan bibliografisk hjälpreda, som man icke kan undvara.

Det är sålunda en lika högstämd som praktiskt fruktbärande tanke, som framkallat denna stiftelse. Man kan med skäl hoppas, att genom den skall den romanska filologien allt fortfarande ledas framåt i en god riktning, med bibehållande af de goda traditioner, som Gaston Paris inlade hela sin person i att utveckla och befästa. Redan namnet manar till enig samverkan under hägnet af den mans minne, hvars vida hjärta hade rikt utrymme för alla ädla känslor och impulser, men icke ens en vrå för småsint groll eller internationell afund.

Skrifter. — Den nyss omtalade Paris-bibliografien omfattar icke mindre än 1,197 nummer, och likväl ingå stundom i ett enda sådant ganska vidlyftiga, vid olika tillfällen lämnade kritiska redogörelser för artiklar, som finnas införda i skilda band af en och samma tidskrift. Härtill kommer, att redaktörerna icke ansett sig böra i bibliografien medtaga sådana mycket talrika, stundom synnerligen beaktansvärda, men i allmänhet korta notiser om nyutkomna arbeten, hvilka under rubriken »Livres annoncés sommairement» afsluta hvarje särskildt häfte af Romania.

Af dessa notiser äro de, som flutit ur hans penna, lätt igenkännliga, äfven om de icke äro signerade. Ju mer arbetet hopades, i dess större omfattning tillgrep han denna utväg för att snabbt gifva Romanias läsare en upplysande ledning angående det ifrågavarande arbetets innehåll och värde.

I detta sammanhang bör man vidare erinra sig hans mycket vidlyftiga, vetenskapliga korrespondens. Man såg i honom den romanska filologiens personliga medelpunkt, och som sådan ville han äfven fungera, hvilket gjorde, att ett stort antal, särskildt yngre romanister ofta skriftligen vände sig till honom för att i vetenskapliga frågor inhämta råd och upplysningar. Aldrig sparade han sig, när det gällde att leda och hjälpa, aldrig fick man vänta länge på det från honom efterlängtade brefvet. Det var nattens timmar, som han anslog till denna brefväxling, och äfven då krafterna började aftaga, kunde han aldrig förmå sig att inskränka den, ty det gick emot hans natur att vägra en tjänst, som han kunde lämna.

Klart är, att af den oerhörda mängden tryckalster det stora flertalet utgöres af ofta rätt kortfattade bidrag till de tidskrifter, särskildt Romania, till hvilka han stod i redaktörsförhållande. Men det är dock ett ansenligt antal af alla dessa nummer, som representeras af böcker och större afhandlingar. Likväl bör man erkänna, att i hans litterära kvarlåtenskap ingå endast några få arbeten af den arten, att de utgöra en efter årslånga förberedelser fullt genomförd behandling af någon större vetenskaplig uppgift. De, som i detta hänseende äro mycket nogräknade, vilja till sådana »standard works» endast hänföra hans »Histoire poétique de Charlemagne». Flera texteditioner, främst »Vie de Saint Alexis», 1872, och »Estoire de la Guerre sainte» 1897, hans stora, omfattande bidrag till Hist. litt. de la France samt äfven hans »La littérature française au moyen âge» 1888, åt hvilken han själf gaf den anspråkslösa benämningen »manuel», böra dock räknas honom till godo vid en sådan värdesättning.

De förhållanden, under hvilka han lefde, försvårade i hög grad hvarje arbetsuppgift, som kräfde en lång och oafbruten förberedelse. Han har själf erinrat därom i företalet till »Estoire de la Guerre sainte», på hvilken man fått vänta mycket länge. Han ursäktar detta dröjsmål genom att framhålla: »Combien il est difficile, au milieu des occupations de tous genres qui, à Paris, se disputent la vie d'un travailleur chargé de fonctions actives et sollicité de mille côtés différents, de mener avec suite une tâche de longue haleine.»

För vetenskaplig produktion i stor stil saknade han hvarken håg eller kraft, men af omständigheterna och äfven af sitt begär att gagna i vidsträckt skala leddes han att föredraga en annan form för sin verksamhet med pennan. Hans klart medvetna mål var ju att i Paris skapa ett centrum för romansk filologi och att fostra en skola af metodiskt tränade franska romanister. För att vinna detta mål måste han breda ut sig, han måste hålla sig redo att på alla punkter kunna framträda som en ledare med kunskapens auktoritet. Men detta kräfde detaljeradt studium på vetenskapens flesta områden, och under studiet väcktes tankar och idéer, som han gärna ville göra tidigt fruktbärande. I sådant syfte lade han ofta fram dem, innan han hunnit bringa dem till full mognad. Härigenom väckte han andras studieintresse, och när då någon, som följt impulsen, gjorde ett beaktansvärdt inlägg, tog han genast fasta därpå och erkände ärligt dess förtjänster, men på samma gång framhöll han äfven sådana ännu outredda punkter, på hvilka arbetet borde fortsättas. Genom denna procedur åstadkom han en nyttig kollektivitet i arbetet och en cirkulation, där han själf underhöll rörelse och omlopp. — Ett mycket karaktäristiskt exempel på denna hans metod att gifva och taga och gifva igen och att öfver hela linjen hålla arbetet i gång är det sätt, hvarpå han fungerade som hjärtmuskel i det under åratal af många olika forskare bedrifna arbetet i syfte att utreda Artur-cykelns uppkomst och bildningsförlopp.

Då han sålunda samtidigt var verksamt intresserad för flera olikartade uppgifter, föranleddes han icke sällan att tillsvidare uppskjuta fortsättningen af en redan började publikation för att skriftligen göra sitt inlägg i någon annan af vetenskapens aktuella frågor. Idérik och liflig skydde han icke att på en gång ha flera järn i elden, och det hände, att än det ena, än det andra fick vänta länge nog på fortsatt bearbetning. Flera mycket värdefulla uppsatser fingo aldrig sin afslutning; t. ex. den i Romania, 1881, om franskans »*o* fermé». Men sådana dessa uppsatser föreligga, utgöra de dock goda vetenskapliga bidrag, ty den inledande exposén är alltid mycket instruktiv, och i behandlingen af sin uppgift går han noggrannt och metodiskt till väga. Under läsningen växer intresset, och man känner sig manad att söka på egen hand utreda fortsättningen.

Inom den rena lingvistiken var den historiska ljudläran föremål för hans alldeles speciella intresse, och under årens lopp vann han däri vidsträckt omsikt och erfarenhet, hvarmed äfven följde stor auktoritet. — Hans inlägg i debatter angående fonetiska frågor återfinner man till största delen i recensioner af andras arbeten. Då ett sådant utkommit öfver något ämne, som intresserade honom och hvarmed han själf sysslat, så gaf detta anledning till en recension, i hvilken han vidlyftigt framlade äfven egna resultat. Därigenom beriktigades och kompletterades författarens framställning på flera punkter, och man fick ofta större behållning af recensionen än af själfva arbetet. Såsom exempel på sådana mycket instruktiva »comptes rendus» må erinras om de i Romania meddelade: 1878 af Lücking's afhandling om fornfranskans dialekter, 1882 af Rossmann's om franskans *oi*, samt 1886 af Köritz' om *s* framför konsonant i franskan. — Af fristående arbeten på detta område böra företrädesvis nämnas hans redan omtalade skrift om den latinska accenten i franskan, hans skrifter om den af latinskt *c* undergångna ljudskridningen, samt den i S. Alexius-editionen gjorda utredningen af franskans språkljud i det elfte århundradet. Hit

kan äfven räknas hans i Journal des Savants, 1898, införda uppsats om konsonantisk dissimilation.

Det intresserade honom mycket att utreda franska ords historia, och han har som etymolog lämnat talrika prof på fyndighet och skarpsinne. För sådana utredningar gick han strängt metodiskt till väga och följde noga den ledning, som vinnes dels af en säker och full insikt i den historiska fonetiken, dels genom att skarpt precisera ordets betydelse och användning i äldre tider. Vid lösningen af svårare etymologiska uppgifter röjde han stundom en förvånande träffsäkerhet. Härpå kunde flera exempel anföras; det bäst illustrerande återfinnes redan i M. Roques' minnestal, hvari erinras om hans fina användning af den vetenskapliga metodens alla resurser, Romania 1872, för att konstatera det historiska sambandet mellan franskans substantiv »faîte», kroppås, och det forntyska »First»; icke »fastigium», som Diez ännu menade.

Ett fonetiskt studium af ett lands ortnamn kan väsentligen främja utredandet af svåra, historiskt fonetiska problem. Gaston Paris fick tidigt blicken öppen för detta förhållande, och man kan säga, att han gifvit impulsen till en vetenskapligt förd undersökning af det rika språkmaterial, som Frankrikes ortnamn erbjuda. Hans enda större egna bidrag till denna gren af lingvistiken utgöres emellertid af den i Romania, 1890, införda vidlyftiga recensionen af det stora arbete, hvari D'Arbois de Jubainville sökt utreda egendomsförhållandena i det äldsta Frankrike och i sammanhang därmed samlat och granskat ortnamn i stort antal.

Hans bidrag till den fornfranska dialektologien stå i samband med hvad han skriftligen efterlämnat i historisk fonetik och formlära. Det upplysta intresse, hvarmed han omfattade den moderna landsmålsundersökningen, fick ett vackert uttryck i det flera gånger tryckta föredrag, »Les parlers de France», som han höll vid afslutningen af landsortsakademiernas allmänna möte i Paris, maj 1888.

Till historisk formlära höra hans båda artiklar i Romania, 1894, af hvilka den ena handlar om tredje personens neutrala pronomen i franskan; den andra, oafslutad, om ackusativändelsen »-ain» i fornfranskan. Hans många iakttagelser på detta område finnas spridda i inledande redogörelser för språket i de af honom utgifna forntexterna och i recensioner af arbeten, som därtill gifvit anledning.

Man märker ofta, att han sysselsatt sina tankar med syntaktiska frågor, men han vidrör dem vanligen endast i förbigående. Tobler's med mästarehand utförda »Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik» gåfvo honom anledning till korta, men mycket läsvärda redogörelser, i hvilka han stundom framlägger en från författarens afvikande uppfattning af den ifrågavarande företeelsen. Hit hör äfven hans artikel, »Ti, signe d'interrogation», i Romania, 1887.

I den ortografiska frågan gjorde han ett mycket beaktansvärdt inlägg genom sin flera gånger, bland annat i Rev. de philol. française, 1894, tryckta artikel »La grammaire et l'orthographe». Han framställer där klart och objektivt icke blott alla de vägande skäl, som tala för en ortografisk reform, utan äfven de många reella olägenheter, som en genomgripande sådan skulle medföra för bokmarknaden, tryckeriindustrien och många sociala beröringspunkter. Han slutar med att förorda ett målmedvetet, men mycket varsamt framskridande i reformvänlig riktning.

A. Darmesteter's bekanta arbete, »La vie des mots», blef för honom utgångspunkten till en mycket beaktansvärd artikelserie öfver samma ämne i Journal des Savants, 1887.

Hans goda minne och hans under ansträngd uppmärksamhet bedrifna studier i hela den fornfranska litteraturen gjorde, att han inom sig ägde en fornfransk ordbok, vida mer exakt och pålitlig än de i tryck utgifna. De glossarier, med hvilka han beledsagat sina texteditioner äro därföre mycket värdefulla; likaså hans granskningar af andras arbeten af denna art. —

Han följde med lifligt intresse utgifvandet af Dictionnaire Général, hvars redaktörer också tacksamt erkände honom som en god, rådgifvande medarbetare i företaget. Åt detta arbete skänker han ett ampelt erkännande genom sin uppsats, »Un nouveau dictionnaire de la langue française», som han offentliggjorde i Revue des Deux Mondes, 1901; men där tecknar han äfven i breda drag en idealbild i stor stil af ett ordboksarbete, motsvarande alla de kraf, som man från olika synpunkter kunde föranledas att ställa på ett sådant. Murray's »A new English Dictionary, on historical principles», än högre potentierad, låg honom tydligen i tankarna. — Till lexikografi hör i någon mån hans i Journal des Savants, 1900, meddelade, på historisk fonetik baserade artikel, «Les mots d'emprunt dans le plus ancien français».

För den svåra, men mycket intressanta frågan om den franska versen, dess historia från äldsta skeden och de moderna reformrörelserna, kunde han ej hålla sig främmande. Redan 1866 framträdde han med ett raskt inlägg genom sitt »Lettre à M. Léon Gautier sur la versification latine rythmique», och han fasthöll sedan sin däri uttalade mening om den franska episka versens ursprung ur latinets rythmiska folkpoesi. I sitt långa företal till den franska öfversättningen, 1885, af Tobler's »Vom französischen Versbau» framlägger han från sin synpunkt hufvuddragen af den franska verskonstens historia. Angående den aktuella frågan om bättre öfverensstämmelse mellan de nu alltför dogmatiskt formulerade versreglerna och språkets faktiska uttal, uttrycker han sin förhoppning, att en högt begåfvad skald med kraftigt initiativ skall återgifva franska språket »une versification vivante, harmonieuse et libre»; Romania 1877, s. 625.

En god öfverblick af det franska språkets historia har han lämnat i Journal des Savants, 1897, genom en artikelserie, närmast framkallad af F. Brunot's språkhistoriska bidrag till det stora sammelverket »Histoire de la langue et de la littérature française», för hvilket Petit de Julleville var hufvudredaktör.

Inom den franska lingvistikens vida område var han sålunda fullt hemmastadd på alla punkter. Genom vidsträckta studier, genom skarpsinniga iakttagelser och en lycklig förmåga att öfverskåda och kombinera blef han en erfaren vägledare, åt hvilket håll man än sträckte sin vetgirighet. Visserligen räckte hans tid icke till för att i skrift meddela all den kunskap, hvaröfver han förfogade, och alla de uppslag, som han kunde gifva. Men äfven med pennan har han dock som fransk språkforskare uträttat vida mera än någon af hans samtida, och under lång tid böra hans efterkommande för sin verksamhet taga ledning från honom och fortsätta arbetet i hans anda och i de af honom angifna riktningarna.

Inom den franska filologien intager utgifvandet af kritiskt redigerade forntexter en central plats i studiet. För att i möjligaste mån återställa en sådan text i dess ursprungliga lydelse fordras en detaljerad kännedom om fornspråket i dess dialektala skiftningar. Textens innehåll manar vidare till vidsträckta komparativa studier för att historiskt bestämma dess samband med andra litterära alster af samma art.

Vi veta redan, att Gaston Paris tidigt lämnade lysande prof på full kompetens i båda dessa grenar af filologi. Från barndomshemmet var han van att handskas med handskrifter, och ännu nästan gosse vann han säker insikt i deras dechiffrering. Redan vid unga år hade han äfven förvärfvat en ovanligt omfattande litteraturkännedom, som han sedan vidgade oaflåtligt. För textutgifning bibehöll han också ett mycket lifligt intresse, och ehuru han endast undantagsvis koncentrerade sitt eget arbete i den riktningen, intog han i Frankrike som stiftare och främste man i Société des anciens textes en ledande ställning i detta hänseende. Han följde med uppmärksamhet och reviderade andras textpublikationer, och han hade själf nästan alltid någon sådan under arbete, ehuru han under de senare åren däråt endast ägnade, hvad man kunde kalla lediga stunder.

Ensam eller i samarbete med någon annan har han efterlämnat en lång serie fornfranska texter i kritisk edition. »Vie de Saint Alexis» och »Estoire de la Guerre sainte» intaga bland dem främsta platsen, men de äro redan nämnda i annat sammanhang. Vidare bör man erinra sig följande af honom ensam utförda texteditioner: »Vie de Saint Léger» och »La Passion du Christ» i Romania 1872 och 1873; »Chansons françaises du XV:e siècle», 1875; »Le roman des Sept Sages», två redaktioner, 1876; »Orson de Beauvais», 1899. I samarbete med andra utgaf han: »Miracles de Notre Dame», 1876; »Vie de Saint Gilles», 1881; »Evangile de Nicodème», 1885; Roman de Merlin, 1886; Arnoul Greban's »Mystère de la Passion», 1878. Härtill komma en serie Lais i Romania, 1878 och 1879, samt en mängd smärre texter, af hvilka de flesta äro utgifna i Romania; de tidigast offentliggjorda återfinner man i Ebert's Jahrbuch, 1862 och sedan vidare.

Hans bidrag till denna gren af litteraturen äro således både talrika, olikartade och af stort intresse. Men hos den vittra allmänheten stå i Frankrike, liksom äfven i andra länder, den rena lingvistiken och det kritiska fornskriftstudiet icke lika högt i kurs som skickligt förda litteraturhistoriska utredningar. Också grundar sig Gaston Paris' vidt utbredda vetenskapliga rykte närmast på de omfattande och epokgörande insatser, som han gjorde i Frankrikes litterära historia och i komparativ litteraturforskning.

Sedan han år 1876 blifvit invald i Académie des Inscriptions, tog han genast befattning med fortsättningen af Histoire littéraire de la France. Dess första redaktörer, Benediktinerna, hade därmed afsett att fullständigt och i breda drag lämna en skildring af Frankrikes litterära och kulturella lif under medeltiden. Med de tolf första stora kvartvolymerna hade de hunnit fram till midten af 1100-talet. Deras verksamhet afbröts med det tolfte bandet, som utkom 1763, men redan 1807 beslöts, att verket skulle fortsättas, och detta värf anförtroddes åt den ofvan

nämnda akademien, som inom sig utsåg redaktörer. Den för arbetet uppgjorda planen är ganska obestämd och inkränker sig därtill, att det föregående århundradet bör vara afslutadt, innan man griper sig an med det följande. Inom denna ram ha redaktörerna full frihet att lämna monografier öfver tidehvarfvets framstående litterära personligheter eller att gifva en sammanfattande öfverblick öfver någon af litteraturens olika grenar. Det är vidare föreskrifvet, att man icke får till ny behandling återupptaga ett ämne, som redan varit föremål för en artikel, hur otillfredsställande denna än må vara.

I detta verk är en vid plats anvisad åt den latinska medeltidslitteraturen, som uteslutande upptager de första tolf banden. Men under 1100-talet framträder kraftigt en på franska författad rik och varierad litteratur, som kräfver sin historia. Man började med helgonlegenderna, men redan till band XV, 1820, hade Ginguené bidragit med en längre uppsats om Chrestien de Troyes och de honom tillskrifna Artur-romanerna. I tjugonde och följande volymer hade Paulin Paris vidlyftigt och sakrikt, men utan säker historisk metod behandlat nästan alla öfriga delar af den fornfranska skönlitteraturen från detta tidehvarf. Då sonen inträdde i redaktionen, var sålunda större delen af just den litteratur, som närmast intresserade honom, redan så godt som afslutad. Han var hänvisad till monografier öfver författare och skriftverk, som ännu saknade sådana, samt till den del af Artur-cykeln, som Ginguené icke behandlat.

Band XXVIII, 1881, innehåller sex af honom författade monografier; band XXX, 1888, inleder han med sin omsorgsfullt utarbetade uppsats, »Les romans en vers de la Table Ronde». Det är hela »matière de Bretagne» med undantag af Chrestien's dikter och Tristanromanerna, som han här skildrar. Alla dithörande diktverk, publicerade eller outgifna, inalles 38, af hvilka flera endast äro i behåll på engelska, flamländska eller tyska, har han fullständigt studerat och redogör noga för deras innehåll och samband med hvarandra och med den allmänna episka

litteraturen. Hans följande större bidrag är en i band XXXII införd, omfattande studie, »Jean, sire de Joinville», hvari han ger en vacker och fullständig, historiskt litterär skildring af Ludvig IX:es sympatiska lefnadstecknare. För band XXXIII ligger färdig en af honom utarbetad uppsats öfver Raimon de Béziers.

I egenskap af medarbetare i detta storslagna, litteraturhistoriska företag verkade han som vanligt reformerande. Bättre än sina föregångare framhöll han den politiska och sociala miljö, hvari den af honom skildrade författaren lefde och verkade, eller under hvars inflytelse de litteraturalster vuxit fram, åt hvilka han ville skänka fullständig belysning. När så behöfdes, sträckte han sig äfven till andra länders litteratur, och han hämtade därifrån material till en fylligare uppfattning af fransmännens eget litterära lif. Det var den kulturhistoriska och den komparativa metoden, som genom honom gjorde sitt intåg i de franska författarnes behandling af litteraturhistoriska uppgifter.

Hans andra stora organ för längre uppsatser var Journal des Savants, där han ägde full frihet att välja sitt ämne inom de humanistiska vetenskapernas område. Denna tidskrift leder sina anor tillbaka till år 1664. Då Gaston Paris år 1903 öfvertog dess hufvudsakliga ledning, inledde han årgången med en mycket intressant öfverblick af tidskriftens skiftande öden under olika skeden och regimer.

Denna tidskrift är afsedd att för Institutets medlemmar utgöra ett organ, där de kunna meddela resultaten af sina studier i aktuella, vetenskapliga frågor, äfven om dessa resultat ännu icke äro fullt färdiga och afslutade. Det är mycket vanligt, att författaren tager till utgångspunkt något nyutkommet arbete i det ämne, angående hvilket han nu själf vill taga till orda. En sådan uppsats blir sålunda ett egendomligt mellanting mellan compte rendu och självständig afhandling, hvarföre det stundom kan förefalla det valda arbetets författare, som skulle hans skrift bli ett bortskymt underlag åt en annan författares utläggning af samma ämne. Men om en sådan uppsats är taktfullt skrifven,

läser man den med nöje, och man får vanligen en rikare uppfattning af den i de båda skrifterna behandlade frågan.

Det var med mycken talang som Gaston Paris nästan alltid använde detta förfaringssätt, hvarigenom han fick tillfälle att framlägga, hvad han själf tänkt och funnit i ämnen, som tiden ej medgaf honom att behandla utförligt och fullständigt. Bland hans uppsatser i fransk litteraturhistoria äro följande särskildt beaktansvärda: »Les cours d'amour du moyen âge», 1888; »Les origines de la poésie lyrique en France», 1891; »Le Roman de Renard», 1894; »Cligés» af Chrestien de Troyes, 1902; vidare, 1901, den goda öfverblick af den franska medeltidens litteraturhistoria, hvartill han tagit anledning från H. Suchier's »Geschichte der französischen Litteratur».

Såsom redan är nämndt, kan Gaston Paris sägas ha bragt den komparativa litteraturforskningen fullt till heders i Frankrike. Han tillämpade dess metod icke blott för studier i landets egen litteratur, utan äfven för forskningar på mera vidsträckta områden. Bland hans uppsatser i komparativ litteraturhistoria finnas flera införda i Journal des Savants. Af dem må följande anföras: »Les Fabulistes latins», 1884, 1885 och 1899; »La Légende de Saladin», 1893; »Etude sur la nouvelle française aux XV:e et XVI:e siécles», 1895; »Les vieux chants populaires scandinaves», 1898.

Legenden om »Den vandrande Juden» gaf honom på olika tider anledning till tvenne uppsatser, nu sammanförda i »Légendes du moyen âge», 1904. Till denna art af litteratur höra äfven hans »Saint Josaphat» och »Tristan et Iseut», ånyo utgifna i »Poèmes et légendes du moyen âge», 1900. — Flera af dessa essays har docenten E. Staaff utgifvit i svensk öfversättning, »Studier öfver medeltida sagor af Gaston Paris», 1903.

Äfven i Romania finnas några rätt omfattande litteraturhistoriska studier, såsom »Etudes sur les Romans de la Table Ronde», 1881—86; »Le Roman du Châtelain de Couci», 1879—81; »Le Roman de Richard Coeur de Lion», 1897.

För att gagna undervisningen i fornfranska utgaf han »Extraits de la Chanson de Roland», »Chrestomathie du moyen âge» och »Extraits des Chroniqueurs français». Dessa läseböcker, som utkommit i flera upplagor, äro redigerade med stor omsorg och innehålla mycket instruktiva, litteraturhistoriska och grammatikaliska inledningar, glossar och kommentarier. För de båda sistnämnda hade han till medarbetare sina forna elever, numera professorerna E. Langlois och A. Jeanroy.

Gaston Paris' skriftliga kvarlåtenskap omfattar äfven ämnen från andra områden än de redan angifna. En särskild erinran förtjäna de tal, som han vid många olika tillfällen fick anledning att hålla. De befordrades vanligen till trycket, och man läser dem med nöje; de äro ofta instruktiva och alltid anslående, ty de komma från en man, som med klar blick förenar hjärtats varma intresse. Bland dessa tal intages helt naturligt främsta platsen af hans redan nämnda inträdestal i Franska Akademien.

År 1896 utgaf han en volym »Penseurs et poètes», i hvilken han samlat några biografiska essays. I »Frédéric Mistral» skildrar han vackert och sympatiskt dennes person, miljö och stora litterära gärning, samt bedömer klarsynt och objektivt hela den aktuella språk- och litteraturrörelsen i det södra Frankrike. — Hans karaktäristiker af James Darmesteter och Sully Prudhomme — denna senare utgifven på svenska år 1901 —, höra till det mest fulländade, som någonsin flutit ur hans penna. I den ena framkallar han med full medkänsla och förståelse bilden af en djupsinnig drömmare, som med tanke och hjärta söker den högsta sanningen på en annan väg än religionens. I den andra röjer han den rika fond af högstämd poesi, som låg på botten af hans väsen. Det förutsätter nämligen en stor, andlig frändskap att så fylligt, klart och ingående, som han gjort det, teckna en skaldekaraktär sådan som Sully Prudhomme, hvilken i den finaste poetiska form uttryckt människoandens eviga längtan att få blicka klart i högre rymder.

Men äfven i »Tristan et Iseut» samt i all synnerhet i afslutningen af »S:t Josaphat» ställer han läsaren inför dessa vårt hjärtas intimaste frågor, som ständigt sysselsatt den efter lycka och sällhet trånande mänskligheten. Det visar sig där, att den lärdom, som han själf afvunnit lifvet, är att vi böra afstå från allt hopp om en slutlig och full tillfredsställelse af vår individuella sällhetslängtan, samt att det enda höga mål, som icke kan sluta i en illusion, är att utan alla bitankar oaflåtligt söka egen förbättring för att bättre gagna våra medmänniskor.

Verksamhet som lärare. Då F. Brunetière vid begrafningsakten talade å Franska Akademiens vägnar afslutade han sin karaktäristik af Gaston Paris' lifsgärning med att citera skaldens ord, »une grande pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr». Härmed afsåg han närmast, hvad den bortgångne uträttat för att i Frankrike väcka ett fullt vetenskapligt intresse för den romanska filologien och för att till Paris förlägga medelpunkten för detta studium. Vi veta redan, att han med sina skrifter verksamt främjade detta mål. Han gjorde det äfven genom sin undervisning, som var anlagd på att meddela god metod i arbetet och vana vid fullständighet i förberedelsen.

År 1893 tog han sig tvenne gånger anledning att i skrift framställa det mål, som bör afses med den högre undervisningen. I Journal des Débats införde han några artiklar, sedermera utgifna som broschyr, »Le haut enseignement historique et philologique en France», samt i Romania i inledningen till den compte rendu, genom hvilken han framförde sitt tack för den från hans franska lärjungar mottagna festskriften.

Af båda dessa skrifter framgår det tydligt, att han med sin undervisning icke i minsta mån afsåg att förbereda till en examen. Mot det i Frankrike rikt utvecklade examensväsendet hyste han en bestämd motvilja. Hans önskemål var, att man skulle från skolorna få mottaga elever, som voro väl förberedda

i elementen af de humanistiska vetenskaperna, främst latin och grekiska. Vid universitetet skulle de sedan öfvas i att efter bästa metod under eget arbete fullfölja en vetenskaplig uppgift. Läraren ålåg det sålunda närmast att lämna ledning med afseende på nödiga litterära förberedelser och äfven vid arbetets metodiska planläggning. När en på detta sätt förberedd studerande gaf sig ut i lifvet, var hans förmåga uppöfvad att rätt behandla en uppgift och hans håg riktad på vetenskaplig forskning.

Äfven på humaniora ville han tillämpa den naturvetenskapliga metoden. Han fordrade sålunda, att man skulle fullständigt uppsöka, pröfva och ordna allt det material, som man behöfde, för att sedan rent objektivt uppvisa de därur framgående resultaten. För den rena lingvistiken är denna metod självfallen, men på det litterära, historiska och filosofiska området fordras det stundom, han erkänner det själf, ett visst moraliskt mod för att hänsynslöst iakttaga en sådan procedur.

Den enda undervisningsanstalt i Frankrike, där det humanistiska studiearbetet har denna rent vetenskapliga karaktär, är Ecole des Hautes-Etudes, och Paris yrkade därför på en grundlig reform af examenssystemet i den riktningen att för högre kompetens skulle fordras afgångsdiplom från denna institution. Detta innebure icke något nytt monopol, ty Ecole des Hautes-Etudes vore att betrakta som ett fakultetens annex, inhysdt i La Sorbonne, där utgörande afdelningen för de vetenskapliga seminarierna, ehuru visserligen deras ledare icke rekryterades bland fakultetsprofessorerna.

Man kan lätt förstå, att ett sådant yrkande skulle röna motstånd från fakultetens lärare, och det har ej heller framkallat någon åtgärd i önskad riktning. Emellertid har fakulteten rönt stark inflytelse från denna rival. Äfven efter nyligen vidtagen revision verka examensprogrammen i viss mån hämmande på en fri utveckling af undervisningsmetoderna, men starka reformer äro

vidtagna, genom hvilka de studerande äfven inom fakulteten få god uppmuntran till verkligt vetenskapligt arbete.

Gaston Paris utöfvade sitt lärarekall vid tvenne institutioner, Collège de France och Ecole des Hautes-Etudes. I den förstnämnda, som han kallade sin »grande église», höll han tvenne föreläsningar i veckan. Af dem var den ena, »la grande leçon», afsedd för den stora publiken och hade till föremål något litteraturhistoriskt ämne, som han behandlade med stor omsikt och utförlighet, hvaraf blef en följd, att samma uppgift oftast kräfde flera på hvarandra följande läsår. »La petite leçon» var rent lingvistisk och samlade vanligen endast en mindre publik, men som utgjordes af studerande med kompetens att draga verkligt gagn af undervisningen. Det var här han lade fram resultaten af sina studier i historisk fonetik. Till underlag för framställningen använde han vanligen någon fornfransk text, och oftast föll valet på »Vie de Saint Alexis», som också härtill passade förträffligt. Den af honom själf säkert rekonstruerade texten från elfte seklet tillhörde en med Pariserspråket nära befryndad dialekt och bildade en god hållpunkt för undersökningar angående språkets förändringar under äldre och yngre skeden.

Ecole des Hautes-Etudes var hans »petite chapelle», där han med alldeles särskild förkärlek utöfvade sin verksamhet som ledande lärare. Hans lärjungar bildade tvenne afdelningar, den lägre kursen och den högre. Den förstnämnda samlades en gång i veckan i studiesalen i La Sorbonne, där de föredragande meddelade resultaten af sitt arbete med den erhållna uppgiften. Dessa uppgifter utgjordes af någon lingvistisk utredning af mindre omfång; mycket ofta valdes därtill en historisk undersökning af ett antal latinska ord, som kontinuerats i de romanska språken.

För att få deltaga i den högre kursens öfningar fordrades särskild kompetens, och i sammanhang därmed ställdes rätt stora fordringar på deltagarnas arbeten, af hvilka han tog känne-

dom, innan de föredrogos och gemensamt diskuterades. Vanligen hade dessa arbeten till föremål partiella utredningar af någon för alla eleverna gemensam uppgift, såsom t. ex. rekonstruerande af Fierabras-texten, eller kritiska referat af nyutkomna arbeten i romansk filologi. Det var dessa öfningar, som utgjorde hans mycket omtalade söndagskonferenser. De höllos hemma hos honom i hans arbetsrum och hade en ganska förtrolig karaktär, ehuru den föredragande helt naturligt var ganska orolig för den visserligen alltid vänliga, men dock allvarsamma granskning, som Paris underkastade hans arbete.

Dessa söndagskonferenser kunna betraktas som höjdpunkten inom undervisningen i romansk filologi. Där utförda arbeten bildade ofta förberedelsen till värdefulla skrifter, hvilkas författare genom dem lade grunden till godt vetenskapligt anseende. Detta blef fallet år 1888, då uppgiften var att utreda den franska lyriska poesiens uppkomst och utveckling. Alfred Jeanroy intog då obestridt främsta platsen bland eleverna, och hans stora, mycket förtjänstfulla arbete, »Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge, études de littérature française et comparée», 1889, blef den slutliga frukten af hans arbetsbidrag till dessa öfningar. Med full anledning dedicerade han sitt arbete till Gaston Paris, som i sin redan nämnda artikelserie i Journal des Savants, 1891—92, gaf ampelt erkännande åt den unge författarens skickligt verkställda utredning af ett mycket svårt och dunkelt problem. Jeanroy är nu professor i romansk filologi vid universitetet i Toulouse.

Inom denna krets af utvalda lärjungar kände sig Gaston Paris i sitt rätta element, och han visade där alla sina lysande egenskaper som lärare och ledande förgångsman. Trots tilltagande afmattning ville han ej afstå från dessa öfningar, utan fortsatte dem ända fram i februari 1903. Hans krafter blefvo slutligen så medtagna, att han måste ligga utsträckt på en soffa, kring hvilken hans lärjungar bildade krets. Ämnet för öfningarna var denna gång en kritisk studie af »Partenopeus de

Blois», handskrifter och versioner. A. Trampe Bödtker har ägnat sin, Kristiania 1904, utgifna skrift öfver detta ämne »à la mémoire de M. Gaston Paris, en souvenir des dernières leçons du maître».

I detta sammanhang må ännu en gång erinras om hans förhållande till de svenska romanisterna. Flera bland dem voro hans personliga lärjungar och det torde vara välkommet att få en öfverblick af de landsmän, som direkt åtnjutit hans undervisande ledning. Deras namn meddelas här i bilagan A, hvarvid är att märka, att förutom alla som undertecknat tillägnan i den svenska festskriften, upptagas i denna förteckning endast de, som i den vid Ecole des Hautes-Etudes förda matrikeln antecknats som deltagare i de af Gaston Paris ledda kurserna. Många andra ha helt visst åhört hans föreläsningar i Collège de France, där dock inga åhörarelistor bruka förekomma.

För söndagskonferenserna fingo, såsom ofvan är angifvet, eleverna rätt ofta till uppgift att lämna kritiska redogörelser för nyutkomna arbeten i romansk filologi. För sådana redogörelser valde han icke sällan arbeten af svenska romanister. Som det kan äga intresse att få en öfverblick af dem, meddelas här i bilagan B en förteckning öfver alla af svenskar utgifna skrifter, som på detta sätt varit föremål för särskild uppmärksamhet; detta med ledning af »Annuaire de l'Ecole des Hautes-Etudes», som började utkomma år 1893.

Slutligen visade han äfven sitt intresse för oss svenskar genom att göra ett stort antal af svenskar författade skrifter till föremål för längre redogörelser eller kortare notiser i Revue Critique eller i Romania. Som han efterlämnat icke mindre än sjuttiosex sådana artiklar, blefve en detaljerad förteckning alltför vidlyftig, hvarföre i bilagan C endast upptagas namnen på de författare, hvilkas skrifter tilldragit sig hans uppmärksamhet. M. B. Richerts »Bidrag till läran om de konsonantiska ljudlagarna» var det första af honom recenserade svenska arbetet, Rev. Crit. 1868. Hans sista compte rendu, hvilken utkom efter hans död

i Romania 1903, hade till föremål ett af en svensk författadt arbete, nämligen I. Collijns »Les suffixes toponymiques dans les langues française et provençale».

Då man med sitt inre öra lyssnar till yttringarna af den sorg, som dödsbudet väckte, tycker man sig förnimma en klagande kör af egendomligt gripande art. På alla tungomål tränga stämmor fram, som klangfullt och målande tolka vemodsfyllda tankar och känslor, och man urskiljer likt koncentrerade satser: »Ariel», »Souveraine bonté», »Anima cortese», »Nobile petto», »Lebenszentrum», »Intellectual magnanimity», »O mon plus que père», »Vrai Français de France», »Li cuer d'un homme vaut tot l'or d'un pais».

Man erfar en tydlig förnimmelse, att under det första omedelbara intrycket saknaden efter en vetenskapens storman skymmes undan af den ödsliga känslan att ha förlorat en ädel personlighet, åt hvilken man skänkte sin beundran, men som man i än högre grad omfattade med sin varma tillgifvenhet.

Gaston Paris förenade i rikt mått naturgåfvor af högre värde än sällsynt vetenskaplig kraft. Det fanns i hans väsen någonting starkt tilldragande, som icke endast berodde på personlig älskvärdhet, utan hade sin djupaste grund i dessa hjärtats och andens ädlaste egenskaper, hvilka i en sällsynt lycklig förening gåfvo färg och ton åt hans uppträdande under alla lifvets förhållanden.

Sully Prudhomme meddelar, att Taine en gång sagt: »Le cerveau de Gaston est un des mieux organisés de l'Europe». Härmed afsågs icke blott den intellektuella begåfningen utan hela personligheten. Gaston Paris hörde till de lyckliga, som kunna fatta säkert i sikte ett ädelt mål, hvilket de sedan oaflåtligt sträfva att uppnå. Detta mål var sanningen, som han sökte på människoandens alla områden. Han visste och kände, att han aldrig skulle fullt hinna detta mål, men det var för honom

ett behof att alltid sträfva därefter, och i ett sådant sträfvande fann han det mått af tillfredsställelse, som han ansåg vara honom förunnadt. Han skydde aldrig tillbaka för sanningen, äfven då den kunde förefalla andra afskräckande, ty han såg i det ärliga sökandet mänsklighetens enande kraft. I ett af sina tal yttrade han: »Les hommes sont divisés par les vérités dont ils se croient possesseurs, mais la recherche de la vérité les unit».

Det var dock icke enbart förståndets kalla behof att uppfatta skarpt och tydligt, som dref honom framåt; det var människonaturens tre ädlaste element, »l'amour, l'honneur et le dévouement».

Han framhåller ofta och han spårar i det mänskliga själslifvets alla högre yttringar en evig längtan efter något, till hvilket vi aldrig nå fram. Själf kände och erfor han lifligt denna längtan; det var hans hjärtas upplysta längtan, och den gaf därför åt hans sträfvan en idealitet, som verkade medryckande, i den mån han hos andra träffade den rätta resonansen. Däraf förklaras, att af hans vänner just de, som kände ädlast och djupast, också i hela dess vidd bäst fattade den gjorda förlusten.

Bilagan A. — *Gaston Paris' svenska lärjungar:*

A. Andersson
H. Andersson.
A. Bergström.
H. Borg.
C. A. Dalström.
E. Edström.
S. Eurén.
C. Fant.
H. von Feilitzen.
P. A. Geijer.
H. Hagelin.
C. Koch.
A. Korlén.
J. Lundén.
G. Lindqvist.
Ant. Lindström.
T. Malmberg.
A. Malmstedt.
Å. W:son Munthe.
A. Nordfelt.
Fr. Palmér.
C. A. Ringenson.
G. Rydberg.
E. Staaff.
G. Sundstedt.
C. Svedelius.
C. Wahlund.
Em. Walberg.
J. Vising.
F. Wulff.
J. Young.
O. Örtenblad.

Bilagan B. — *Af svenskar författade skrifter, hvilka på Gaston Paris' söndagskonferenser varit föremål för redogörelse och diskussion:*

1892—93. A. Nordfelt, Classification des manuscrits des »Enfances Vivien».
F. Wulff. Le principe et l'histoire de la versification française.
P. E. Lindström. De obetonade vokalernas bortfall i några nordfranska ortnamn.

1895—96. Axel Ahlström. Sur l'origine du »Chevalier au lion».

1896—97. G. Rydberg. Die Entstehung des franz. Lauts ə. I.
E. Staaff. Le suffixe *-arius* dans les langues romanes.

1899—1900. G. Lené. Les substantifs postverbaux dans la langue française.
G. Ernst. La flexion dans le »Roland» d'Oxford. I. o. II.
P. A. Geijer. Om artikeln, dess ursprung och uppgift.
J. Falk. Etude sociale sur les chansons de geste.

1901—02. E. Staaff. *Desver et rêver,* essai étymologique.
Kerstin Hård af Segerstad. Sur l'âge et l'auteur de »Gormund et Isembard».

Bil. C. — *Om skrifter af följande svenska författare har Gaston Paris meddelat sitt omdöme i korta notiser eller längre recensioner:*

Axel Ahlström, 2.
H. Andersson, 3.
Hilma Borelius, 1.
G. Cederschiöld, 1.
I. Collijn, 1.
G. Ernst, 2.
S. Eurén, 2.
J. Falk, 2.
C. Fant, 1.
H. von Feilitzen, 2.
P. A. Geijer, 2.
Kerstin Hård af Segerstad, 1.
J. H. Lenander, 1.
G. Lené, 1.
O. Levertin, 1.
L. Lindberg, 1.
Ant. Lindström, 3.
P. E. Lindström, 2.
J. Mortensen, 2.
Å. W:son Munthe, 4.
A. Nordfelt, 4.
M. B. Richert, 1.
J. E. Rietz, 1.
O. Rohnström, 1.
G. Rydberg, 3.
E. Staaff, 3.
Alfr. Stenhagen, 1.
G. Sundstedt, 2.
J. Vising, 7.
C. Wahlund, 7.
Em. Walberg, 3.
A. Westholm, 1.
F. Wulff, 4.
J. Young, 1.
H. Östberg, 2.

Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois depuis 1902 jusqu'à 1905.

Abréviations.

Archiv = Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen.
D. L. = Deutsche Literaturzeitung.
Från Fil. Fören. Lund = Från Filologiska Föreningen i Lund. Språkliga uppsatser.
Förh. Sjätte Nord. Fil. Mötet = Förhandlingar vid Sjätte Nordiska Filologmötet i Uppsala 1902.
Giorn. stor. lett. = Giornale storico della letteratura italiana.
Indog. Forsch. Anz. = Indogermanische Forschungen, Anzeiger.
Krit. Jahresb. = Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie.
L. C. = Literarisches Centralblatt.
Literaturbl. = Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.
Neuphil. Mitt. = Neuphilologische Mitteilungen.
Nord. Tidskr. = Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri.
Nord. Tidskr. f. fil. = Nordisk tidskrift för filologi.
O. och B. = Ord och Bild.
R. crit. = Revue critique d'histoire et de littérature.
R. L. V. = Revue de l'enseignement des langues vivantes.
R. d. l. rom. = Revue des langues romanes.
R. de phil. fr. = Revue de philologie française et provençale.
Rom. = Romania.
Stud. Mod. Spr. = Studier i Modärn Språkvetenskap utgifna af Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm.
Z. f. fr. Spr. = Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.
Z. f. rom. Phil. = Zeitschrift für romanische Philologie.

I. Philologie romane.

1902.

ANNA AHLSTRÖM, *La réforme de l'orthographe.* Réponse à M. E. Rodhe. (R. de phil. fr. '02 p. 123—128).

HILMA BORELIUS. *Étude sur l'emploi des pronoms personnels.* (Från Filol. Fören. Lund. II).

I. COLLIJN. *Les suffixes toponymiques dans les langues française et provençale. I. Développement des suffixes latins -anus -inus -ensis.* Thèse, Upsala in-8, 109 + XI p.
Voir: — Rom '03 p. 312—313 (G. Paris).

J. FREDBÄRG. *Bidrag till ett nytt Supplement till F. Schulthess Svensk—Franska Ordbok.* (Bihang till Ped. Tidskrift).

J. E. HULTMAN. *Guillaume de Deguileville.* En studie i fransk litteraturhistoria. Thèse, Upsala in-8 209 p.

E. LIDFORS. *José Echegaray som dramaturg* (Nord. Tidskr. p. 593—610).

A. MALMSTEDT. *Smärre bidrag till belysande af språkbruket i modern franska.* (Ped. Tidskrift s. 60—74).

J. MORTENSEN. *Rabelais i urval, öfversatt.* (Utgör »Fria häften» I af Världslitteraturen i urval, utg. af H. Schück).

H. NYBLOM. *Giosué Carducci* (Nord. Tidskrift s. 527—544).

E. S. STAAFF. *Romanen om Rosen af Guillaume de Lorris och Jean de Meun.* Utdrag öfversatta från fornfranskan jämte en kort inledning. (Världslitteraturen i urval utg. af H. Schück, Serie II p. 137—198).

J. VISING. *Franska språket i England.* III (Göteborgs Högskola årsskr. VII, I.)

—— L'article *Anglonormannisch 1897, 1898* dans Krit. Jahresb. V: I p. 289—291.)

—— *Buffons klassiska yttrande om stilen.* (Språk och Stil II, p. 59—61.)

E. WALBERG. *Étude sur la langue du ms. Ancien Fonds Royal 3466 de la Bibliothèque Royale de Copenhague.* (Från Fil. Fören. Lund II p. 1—32.)
Voir: — Rom '02 p. 175. — Neue philol. Rundschau '03 p. 502.

—— Article sur *L. Wistén, Les constructions gérondives absolues dans les oeuvres de Cervantes* (Archiv CVIII p. 250—255).

F. A. WULFF. *Les premières ébauches de Pétrarque après le 19 mai 1348.* (Rom. '02 p. 384—388.)

—— *Trois sonnets de Pétrarque et une rectification.* (Från Filol. Fören. Lund II. 32 p.)
Voir: Giorn. stor. lett. '03 p. 258.

1903.

I. Collijn. *Notes sur quelques incunables français conservés á la Bibliothéque de l'Université d'Upsala* (Revue des bibliothéques. Ann. 13 p. 255—261.)

V. Hammarberg. *Des adjectifs et des participes substantivés en ancien français.* Thèse, Upsala, in-8 87 p.

H. Hultenberg. *Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbes dans les langues romanes.* Thèse, Upsala in-8 147 p.

E. Lidforss. *Dantes Gudomliga Komedi.* I Öfversättning (1902); II Kommentarier (1903). Stockholm in-8 I: 147 + 193 + 150 p.; II: 111 + 155 + 157 p.

J. Mortensen. *Le théâtre français au moyen âge, traduit du Suédois par E. Philipot.* Paris in-8, XXI + 254 p.
Voir: — R. crit. N. S. LVII '04 p. 456—458 (A. Jeanroy).

—— *Tristan och Isolde, en kärlekssaga från medeltiden.* Heimdals Folkskrifter. 29 p.

H. Nyblom. *Maurice Mæterlinck* (Nord. Tidskr. p. 415—435).

Carl Axel Ringenson. *Franska synonymer.* Stockholm in-8 232 p.
Voir: — Verdandi '04 p. 267—270 (H. Hultenberg)

E. Rohde. *Essais de Philologie Moderne* III. *Notes critiques sur la syntaxe et la phraséologie du français moderne.* Programme de lycée. Göteborg. in-4 32 p.

G. Rydberg. *Französische Sprache 1896—1901* i Krit. Jahresb. VI p. 194—292.
Voir: — L'Université catholique XLV p. 436 (A. Lepitre.)

—— *Principerna för artikelns utveckling i franskan.* Résumé d'une conférence. (Förh. Sjätte Nord. fil. mötet p. 144—145.)

E. Staaff. *Fornfransk Dramatik.* Fyra skådespel öfversatta från fornfranskan jämte en kort inledning. (Världslitteraturen i urval utg. af H. Schück, Serie II p. 199—393.)

—— *Om franskans ordförråd.* Grundlinier till föreläsningar vid sommarkurserna i Uppsala 1903, in-8, 24 p.

E. Valberg. Article zur *Karl Sachrow, Über die Vengeance d'Alexandre von Jean le Venelais* (Halle 1902) et *Schultz-Gora, Die Vengeance Alixandre von Jehan le Nevelon* (Berlin 1902), (Rom '03 p. 150—160).

J. Vising. *Studier i den franska romanen om Horn I.* (Göteborgs Högskolas Årsskrift IX.)

C. WAHLUND. *Nachwort zur Brendanausgabe* (Z. f. Rom. Phil. XXVII p. 510—512).
Voir: — Rom '04 p. 130—131 (M. Roques).

F. A. WULLF. *Bilder och scener från Petrarcas Vaucluse* (Pétraque à Vaucluse). (Förh. Sjätte Nord. fil. mötet p. 38—45.)

—— *Hvem har utfört stympningen af Petrarcas minnesanteckningar i Virgiliushandskriften?* (L'ancien feuillet de garde du Virgile de l'Ambrosienne.) (Förh. Sjätte Nord. fil. mötet p. 126—143.) — Ces deux articles, écrits en français, ont été publiés à part sous le titre de *Deux discours sur Pétrarque*. Voir: R. crit. N. S. LVI '03 p. 48—49. (H. Hauvette.)

—— *Petrarca i Vaucluse*. (Finn. 12 p.) Lund.

G. ÖSTBERG. *Studier öfver deminutiva och augmentativa suffix i modern provençalska*. Thèse, Uppsala. in-8, 104 p.

1904.

A. AHNFELT. Giosué Carducci. (Varia p. 42.)

M. BOHEMAN. *Hufvuddragen af den nyprovensalska vitterhetens historia*. (Nord. Tidskr. p. 289—319.)

SIGRID ELMBLAD. *Maurice Rollinat*. (Varia p. 166.)

OLA HANSSON. *Choiseuls bref till Voltaire*. (Nord. Tidskrift p. 451—464.)

E. LIDFORSS. *Frédéri Mistral*. (O. och B. p. 815.)

AUGUSTA LJUNGQVIST. *Mireio*, provencalisk dikt af F. Mistral. Bemyndigad öfversättning. Del. I (sång 1—III). Uppsala in-8 134 p.

C. R. NYBLOM. *Mireio*, provencalsk dikt af F. Mistral. Öfversättning och inledning. Stockholm in-8 256 p.

T. OLAN. *Jules Verne*. (Varia p. 225.)

O. ROHNSTRÖM. *L'épopée française dans la littérature dramatique. Quelques remarques sur le rôle de la poésie épique française du moyen âge dans l'histoire du drame*. Programme de lycée. Umeå, in-4 49 p.

G. RYDBERG. *Zur Geschichte des französischen ə* II: 3. Monosyllaba im Französischen: Artikelformen und Objektspronomina p. 409—618.

—— *Über die Entwickelung von illui, illei auf französischem Boden und das Eindringen der Form lui als schwachtoniger Dativ*. (Festgabe für A. Mussafia p. 369—385.)

H. SCHÜCK. »*Gallimathias*». (Ur gamla papper, 6:e serien, p. 123—134.)

—— *Ströftåg i det gamla Paris.* (Ur gamla papper, 6:e serien, p. 98—122.)

E. STAAFF. Article zur *Kr. Nyrop, Grammaire historique de la langue française II* (Nord. Tidskr. f. Fil. '04, p. 181—186).

S. SÖDERMAN. *Pierre Louys* (Varia p. 729).

E. VALBERG. Observations sur quelques-uns des *Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française* relevés par M. Delboulle Rom '92, p. 350 (Rom. '04, p. 139—140).

—— *Las Ordenes Militares, auto sacramental de Calderón. Version primitive, interdite par l'Inquisition, publiée avec une introduction contenant la qualification du Saint-Office, des variantes et des notes.* (Bulletin Hispanique 1903—1904, Tirage à part.)

Voir: — El Defensor de Granada 8 Déc. 1904 (E Señán y Alonso.)

—— *Juan de la Cueva et son Exemplar poético.* Lunds Universitets Årsskrift. Vol. 39, in-4, 117 p.

Voir: — Noticiero Granadino, 17 Déc. 1904 (E Señán y Alonso). — Bulletin Hispanique '05. (E. Mérimée.)

JOHAN VISING. *Den provensalska trubadurdiktningen.* Göteborg, in-8, 122 p.

Voir — Neuphil. Mitt. '04 n:o 5—6 p. 114, (G. Estlander).

—— L'article *Anglonormannisch 1899—1900* dans Krit. Jahresb. VI, p. 110—112.

C. WAHLUND. *Bibliographie der französischen Strassburger Eide vom Jahre 842, I. 16 Jahrhundert* (Festgabe für Ad. Mussafia.)

F. A. WULFF. *Två canzoner och tre sonnetter af Francesco Petrarca* 1304—1904 (Nord. Tidskr. '04, p. 353—361).

—— *Petrarch at Vaucluse* 1337—1353. Lund, in-8, 29 p.

—— *La prima crisi del Petrarca sulla fine dell anno 1336.* (Rivista d'Italia '04, N° de juillet, 16 p.)

Additions à la bibliographie des volumes précédents.

1896.

S. F. EURÉN. *Étude sur l'r français etc.*

Voir: — Krit. Jahresb. VI p. 241 (G. Rydberg.)

G. RYDBERG. *Zur Geschichte des französischen ə I* (1896), II: 1 (1897), II: 2 (1898).
Voir: — Indog. Forsch. Anz. IX p. 189—190 (J. Subak), Zeitschr. f. die österr. Gymn. XLIX p. 769—770 (F. Wawra).
E. STAAFF. *Quelques Remarques sur le passage d'eu atone à u en français* etc.
Voir: — Krit. Jahrsb. VI, p. 225 (G. Rydberg).

1897.

G. ERNST. *La flexion des substantifs etc. dans le Roland d'Oxford*
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 253 (G. Rydberg).
P. A. GEIJER. *Historisk öfverblick af latinets qui och qualis* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 260 (G. Rydberg).
A. LINDSTRÖM. *L'analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule* I (1897), II (1898).
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 254 (G. Rydberg).

1898.

H. ANDERSSON. *Altération et chute de l'r en français* (Stud. Mod. Spr. I, p. 147—170).
Voir: — Krit. Jahresb. VI: 1, p. 242 (G. Rydberg). — Stud. Mod. Spr. II, p. 241. R. de phil. fr. '99, p. 150—153 (J. Désormaux).
P. A. GEIJER. *Om artikeln dess ursprung och uppgift, särskildt i franskan och andra romanska språk* (Stud. Mod. Spr. I, p. 183—219).
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 140 (Meyer-Lübke) et p. 258 (G. Rydberg). — Stud. Mod. Spr. II, p. 241.
A. LINDSTRÖM. Voir 1897.
Å. W:SON MUNTHE. *Några anteckningar om användningen af prepositionen á vid det direkta objektet i spanskan.* Stud. Mod. Spr. I, p. 37—58.
Voir: — Stud. Mod. Spr. II, p. 241.
G. RYDBERG. Voir 1897.
E. STAAFF. *Le suffixe -ime -ième en français* (Stud. Mod. Spr. I, 101—132).
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 281 (G. Rydberg). — Stud. Mod. Spr. II, p. 241.

C. Wahlund. *Modernismes en -isme et en -iste* (Stud. Mod. Spr. I, p. 1—36).
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 278 (G. Rydberg) (Stud. Mod. Spr. II, p. 241). Mod. Lang. Quarterly '99 p. 295 (E. Bz).

O. Örtenblad. *Mélanges grammaticaux* (Stud. Mod. Spr. p. 59—72).
Voir: — Stud. Mod. Spr. II, p. 241.

1899.

H. Andersson. *L'amuïssement de l'r finale* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 243 (G. Rydberg).

G. Ernst. *La flexion de l'article* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 253 (G. Rydberg).

G. Lené. *Les substantifs postverbaux* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 275 (G. Rydberg).

H. O. Östberg. *Les voyelles vélaires accentuées* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 221 (G. Rydberg).

1900.

G. Ernst. *Étude sur les pronoms personnels* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 256 (G. Rydberg).

O. Rohnström. *Étudé par Jean Bodel.*
Voir: — Archiv CVIII, p. 245—250 (R. Zenker) — R. crit. N. S. LIII '02, p. 98—99 (A. Jeanroy).

E. Rodhe. *La nouvelle réforme de l'orthographe* etc.
Voir: — D. L. '02, p. 156—157 (Ed. Koschwitz).

E. Walberg. *Le Bestiaire de Philippe de Thaun* etc.
Voir: L'Université catholique, N. S. XXXVI, p. 284—286 (A. Lepitre). — R. crit. N. S. LIII ('02), p. 78—79 (A. Jeanroy) Moyen Age '02, p. 374—376 (A. Salmon) — Z. f. rom. Phil. '02, p. 248—251 (E. Herzog).

F. A. Wulff. *La rythmicité de l'alexandrin français.*
Voir: — Literaturbl. '02, p. 256—259 (F. Saran).

1901.

Uppsatser i romansk filologi tillägnade prof. P. A. Geijer etc.
Voir: — Rom. '02, p. 444—449 (G. Paris) Neuphil. Mitt. $^{15}/_{1}$—$^{15}/_{3}$ 1902, p. 8—16 (W. Söderhjelm).

Sur C. SVEDELIUS. *Satzanalyse des franz.* Voir: — Z. f. fr. Spr. '04, p. 184—192 (E. Herzog), sur E. Walberg, *blou, bloi en anc. français.* Krit. Jahresb. VI, p. 274 (G. Rydberg) et sur H. O. Östberg *Pronoms possessifs* ibid. p. 257 (G. Rydberg).

ANNA AHLSTRÖM. *Sur les adverbes qui déterminent les substantifs.* Stud. Mod. Spr. II, p. 133—142.

RUBEN G:SON BERG. *Rimstudier hos Verlaine*, Stud. Mod. Spr. II, p. 173—196.

G. ERNST. *Les pronoms français au seizième siècle.* Stud. Mod. Spr. II, p. 105—132.

P. A. GEIJER. *Modus Conjunctivus, särskildt i franskan.* Stud. Mod. Spr. II, p. 197—226.

H. HAGELIN. *Några tilläggsord till diskussionen om den franska språkreformen.* Verdandi, p. 365—373.

O. LAGERCRANTZ. *Eine Wortgruppe bei Verrius Flaccus* etc. Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 150 (Meyer-Lübke).

A. MALMSTEDT. *Sur les propositions relatives doubles.* Stud. Mod. Spr. II, p. 11—51.
Voir: — R. de phil. fr. '02, p. 155—161 (L. Clédat)

A. NORDFELT. *Om franska lånord i svenskan.* Stud. Mod. Spr. II, p. 53—72.

E. RODHE. *Essais de philologie moderne* etc.
Voir: — Archiv CVII p. 454—456 (A. Tobler). — Zeitschr. f. die österr. Gymn. LII, p. 897 (R. Alschler) et LIII, p. 743 (A. Würzner). — D. L. XXIII 1963—1066 (E. Herzog). — L. C. LIII '02, p. 810—811 (Kn.) — R. crit. N. S. LIII, p. 332—335 (E. Bourciez). — Neue phil. Rundschau '02, p. 257—258. (Fries). Z. für das Gymnasialwesen LVI, p. 250—252 (A. Krause) — R. L. V. XVIII, p. 509—510 (Ch. Marqui). — Literaturbl. '02, p. 295—300 (A. G. Ott).

Studier i Modern Språkvetenskap, utgifven af Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm II. Uppsala. in-8, 241 p.
Voir: — Neuphil. Mitt. $^{15}/_{4}$—$^{15}/_{5}$ 1902, p. 25—32 (A. Wallensköld). R. de phil. fr. '02, p. 314—318. (H. Yvon) Rom. '02, p. 640 (G. P.) R. d. l. vom. '03, p. 602—604 (M. Grammont). Université catholique. N. S. XLIV p. 130—134.

E. STAAFF. *Sur le développement phonétique de quelques mots atones en français.* Stud. Mod. Spr. II, p. 143—161.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 259 (G. Rydberg).

E. VALBERG. *Deux détails du bestiaire de Philippe de Thaun.*
Voir: — Krit. Jahresb. VI: II, p. 111 (J. Vising).

J. VISING. *Den ridderliga kärleken i medeltidens litteratur.* (Nord. Tidskr. p. 618—638.)
Voir: — Rom. '03 p. 347 (G. P.).

C. WAHLUND. *Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt* etc.
Voir: — D. L. '02 c. 2850—2851 (H. Suchier). R. crit. N. S. LV ('02) p. 90—92 (A. Jeanroy) Z. f. fr. Spr. '03 p. 46—49 (J. Vising). L. C. '03 c. 618—619, Moyen-Age '04 p. 175—176. (Huet). R. de phil. fr. '02 p. 312—314 (L. Vignon).

—— *Kronologiskt ordnade Geografiska schemata öfver nordfranska medeltidslitteraturen* (Stud. Mod. Spr. p. 1—10).

L. WISTÉN. *Les constructions gérondives* etc.
Voir: — Archiv CVIII, p. 250—255 (E. Walberg). R. crit. N. S. LV p. 320 (H. L.) L. C. LIII 1115 (P. F.)

F. A. WULFF. *La canzone Che debb'io far? selon les manuscrits autographes de Pétrarque* (Lunds Univ. Årsskrift Vol. XXXVIII 24 p.)
Voir: — Literaturbl. '02 c. 415—416 (C. Appel).

—— *La rythmicité de l'alexandrin français.*
Voir: — Literaturbl. '02 p. 256.

II. Philologie germanique.

1902.

J. A. AFZELIUS. *Inledning till engelsk ljudlära samt anvisning till språkets studium på egen hand.* Grundlinjer använda vid sommarkurserna i Göteborg 1902. Sthlm.

H. EDGREN (and. P. B. Burnet). *The French and English word book.* London. Heinemann.

E. BJÖRKMAN. *Everhards von Wampen Spiegel der Natur.* Ein in Schweden verfasstes mittelniederdeutsches Lehrgedicht. (Uppsala Universitets Årsskrift.)

E. BJÖRKMAN. *Die Pflanzennamen der althochdeutschen Glossen,* II. (Zeitschrift für deutsche Wortforschung, III p. 264—307).

—— *Etymological Notes* (Englische Studien XXX p. 377—381).

—— *Drei deutsche Pflanzennamen* (Archiv CVII p. 375—379).

—— *Bemerkungen zu den niederdeutschen Bearbeitungen des Narrenschiffs* (Språkvetenskapliga Sällskapets förhandlingar 1900—1903).

—— *Scandinavian Loan-Words in middle English.* Halle. in-8, I, 1900; II, 1902, Halle. in-8, VI + 360 p.

Voir: — I: Zeitschr. f. deutsche Phil. XXXV p. 96—101 (G. Binz). — Nord. Tidskr. '01 (O. Jespersen). — Mod. Lang. Notes XVII p. 386—391 (G. T. Flom); Archiv CVII (Luick); II: Zeitschr. f. deutsche Phil. XXXVI p. 502—505 (G. Binz). — L. C. '03 c. 1188 (K. L.). — Archiv CXI (Luick) — Mod. Lang. Quarterly V (W. P. Ker); I et II: Saga-Book of the Viking Club '04 p. 482—484 (O. B.). — Literaturbl. '04 c. 361—364 (W. Horn). — Journal of English and Germ. Phil. V p. 422 (G. T. Flom).

A. ERDMANN. *Främmande geografiska namn i engelska språket.* Föredrag hållet vid Sjätte Nordiska filologmötet i Uppsala 1902 (Förh. Sjette Nord. Fil. Mötet p. 115—125).

J. KJEDERQVIST. *Lautlich-begrifflihe wortassimilationen* (Beitr. zur Gesch. der deutschen Sprache XXVII p. 409—446).

E. A. KOCK. *Interpretations and Emendations of Early English texts.* I. (Anglia. XXV p. 316—328.)

—— *Die deutschen Relativpronomen.* Lunds Univ. Årsskr. XXXVII. VIII + 88 s.

Voir: — D. L. 10. Jan. 1903 (G. Neckel) — Anzeiger für deutsche Litteratur XXIX, 3. Jan. 1904, p. 169—174. (V. E. Monrek).

—— *Zur Chronologie der gotischen Brechung.* (Zeitschrift für deutsche Philologie. XXXIV 5 p.)

—— *Three Middle English Versions of the Rule of S:t Benet, and two contemporary Rituals for the Ordination of Nuns.* Early English text Society Original Series, 120. LI + 221 p.

A. C. PAUES. *A fourteenth century English biblical version consisting of a prologue and parts of the New Testament editmed fro the manuscripts together with some introductory*

chapters on Middle English biblical versions (prosetranslations) Cambridge in-8 LXXVI + 208 p.

1903.

E. Björkman. *Me. bellen 'to swell'*, (Archiv CXI p. 404 f.)

—— *Det lågtyska skriftspråkets ställning till det högtyska under olika tider.* (Språkvetenskapliga Sällskapets Förhandlingar 1900—1903).

—— *Beowulf*, Fornengelsk dikt. Öfversatt i Världslitteraturen i urval, utg. af H. Schück II p. 461—501).

—— *Blandspråk och lånord.* Några synpunkter med särskild hänsyn till engelskan. (Förh. Sjätte Nord. Fil. mötet p. 145—181).

A. U. Bååth. Tolkningar af *Hildebrandslied, Nibelungenlied, Hartmann von Aues Den arme Henrik* (Världslitteraturen i urval, utg. af H. Schück II p. 395—460).

—— *Wagners sagor* I. *Tannhäuser och sångarstriden på Wartburg.* Stockholm. in-8 58 p.

August Dahlstedt. *The word-order of the Ancren Riwle with special reference to the word-order in Anglosaxon and modern English.* in-4 48 p. Programme de Lycée. Sundsvall.

E. Ekwall. *Shaksperes vocabulary, its etymological elements* I. Thèse, Uppsala in-8. 99 p.
Voir: Beiblatt zu Anglia, XV, 1904, p. 120—123. (W. Franz).

H. E. Heyman. *Studies on the Havelok-tale.* Thèse, Uppsala in-8. X + 15 3 p.

K. F. Johansson. *Nominalsammansättningar i gotiskan.* (Nord. Stud. tillegnade A. Noreen p. 455—485).

J. Kjederqvist. *The dialect of Pewsey, Wiltshire, With glossary and index of the words treated* Philological Society. London in-8 144 p.

E. A. Kock. *Repetitorium der deutschen Formenlehre.* Lund 16 p.

—— *Interpretations and Emendations of Early English texts.* II. (Anglia XXVI, p. 364—376).

—— *Die Wolfenbütteler mittelniederdeutschen Versionen der Benediktinerregel.* Wolfenbüttel IV + 124 p.

J. Reinius. *On transferred appelations of human beings, chiefly*

in english and german. Studies in historical Sematology I. Thèse, Upsala. in-8 296 p.

ELIS WADSTEIN. *Raub. Robe und Verwandtes* (Indogermanische Forschungen XIV p. 402—406).

—— *Beiträge zur Erklärung des Hildebrandsliedes.* (Göteborgs Högskolas Årsskrift IX).

1904.

E. BJÖRKMAN. *Etymologiska småbidrag.* (Nordiska Studier tillegnade Adolf Noreen. p. 168—174).

Die Pflanzennamen der althochdeutschen Glossen III (Zeitschr. f. deutsche Wortforschung VI s. 174—198).

A. U. BÅÅTH. *Wagners sagor* II *Lohengrin.* Stockholm in-8 84 p.

HJALMAR EDGREN. *Algernon Charles Swinburne.* Nord Tidskr. p. 567—589.

E. EKWALL. *Suffixet »ja» i senare leden af sammansatta substantiv inom de germanska språken.* (Uppsala Universitets årsskrift).

OTTO GALLANDER. *Om det nationella lifvet i Wales.* (Nord. Tidskr. p. 233—245).

AX. KOCK. *Vocalbalance im Altfriesischen.* (Beiträge zur Gesch. der deutschen Sprache und Lit. XXIX p. 175—193).

E. A. KOCK. *Interpretations and Emendations of Early English texts* III. (Anglia. XXVII. p. 218—237).

Voir: Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur XXIX, p. 560 (E. Sievers).

—— *Zum Redentiner Osterspiel,* (Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung XXV, p. 9). *Zu Lauremberg,* (ibid. p. 10—11, 37). *Zu strickers De düdesche Schlömer,* (ibid. p. 28—28).

—— *Die niederdeutschen Relativpronomen.* VIII + 68 p. (Lunds Universitets Årsskrift XXXIX).

—— *Zu Meister Stephans Schachbuch,* (Jahrbuch des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung XXX, p. 147—153).

—— *Zu Anglia* XXVII, p. 219 ss., *Beitr. z. Gesch. d. d. Spr. u. Lit.* XXIX, p. 560 ss., (Anglia XXVIII, p. 140—142).

—— *Merlin, a Middle-English metrical version of a French Romance by Louelich the Skinner* Part I. London 208 p. (Early English Text Society, Extra Series XCIII).

I. V. LARSSON. *Grundzüge der Sprache Logaus.* Laut- und Formenlehre. Thèse Uppsala. in-8. VIII + 126 p.

EVALD LIDÉN. *Blandade språkhistoriska bidrag* I (Göteborgs Högskolas Årsskrift IX).

—— *Got. hrot* (Nord. Stud. tillegnade A. Noreen p. 432—434).

A. OSEEN. *Bidrag till svensk-tysk ordbok* in-4: 9 s. (Programme de Lycée, Vestervik).

C. PALMGREN. *English gradation-nouns in their relation to strong verbs.* Thèse Uppsala in-8. 92 p.

ANNA E. PAUES. *A fourteenth Century English Biblical Version.* Cambridge in-8 LXXXVI + 263 p.
Voir: Nord. Tidskr. '05 p. 73—75 (E. Björkman).

P. PERSSON. *Små bidrag till germansk etymologi* (Nordiska Studier tillegnade A. Noreen p. 54-62).

K. F. SUNDÉN. *Contributions to the Study of elliptical words in modern english.* Thèse Uppsala in-8 233 p.

Additions à la Bibliographie des volumes précédents.

1898.

A. MALMSTEDT. *Strödda anmärkningar till den engelska grammatiken.* (Stud. Mod. Spr. I p. 76—100).

P. A. LANGE. *Zur Frage nach der Entstehung von Konstruktionen in Art von »Ich habe schreiben können»* u. s. w. (Stud. Mod. Spr. I p. 181—182).

E. RODHE. *Transitivity in modern English* etc.
Voir: Arkiv f. Nord. fil. '04 p. 204—205 (E. Brate).

1901.

K. F. N. BECKMAN. *En modern tysk språklära*, utförlig recension af Sütterlin Die Deutsche Sprache der Gegenwart (Språk och Stil '01 p. 165—180).

P. A. LANGE. *Über den Einfluss des Französischen auf die deutsche Sprache im 17. und 18. Jahrhundert* (Uppsatser i Rom. Filologi tillegnade Prof. P. A. Geijer).
Voir: — Z f. fr. Spr. '04 p. 203—204 (W. Horn).

ANNA C. PAUES. *Engelska namn i vår almanack* (Språk och Stil '01 p. 136—144).

E. WADSTEIN. *Die St. Petrier Glosse »gistertanne»* (Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung 22, 84).

La Rédaction

STUDIER

I

MODERN SPRÅKVETENSKAP

UTGIVNA AV

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I

STOCKHOLM

IV



UPPSALA 1908
ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-A.-B.

STUDIER

I

MODERN SPRÅKVETENSKAP

UTGIVNA AV

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I

STOCKHOLM

IV



UPPSALA 1908
ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-A.-B.

Redigerandet av föreliggande volym har ombesörjts av Sällskapets ordförande och dess sekreterare jämte professor Wahlund, docenten Staaff samt lektor Kjederqvist.

Innehåll.

Föredrag, som hållits vid sällskapets sammanträden v. t. 1905—h. t. 1907.

Den 18 februari 1905:

Lektor *A. Malmstedt:* **Några syntaktiska frågor beträffande franskan.**

Rektor *Å. W:son Munthe:* **Något om uttrycket »myror i huvudet» och liknande talesätt.**

Den 8 april 1905:

Läroverksrådet *B. J:son Bergqvist:* **Några subjektiva tidsmått i tyskan och svenskan.**

Docenten *E. Staaff:* **Ärkeprästen av Hita.**

Den 21 oktober 1905:

Lektor *W. E. Harlock:* **Some illustrations on a point of word-order in modern English.**

Lektor *J. Kjederqvist:* **Ett kapitel språkkomik.**

Den 10 mars 1906:

Fil. D:r *Sven Söderman:* **Maurice Maeterlinck.**

Den 21 april 1906:

Professor *C. Wahlund:* **En outgiven gammalfransk, delvis versifierad efterbildning av Salomos Höga visa, «le Livre des Chansonnettes amoureuses», tillskriven den hel. Peter av Luxemburg.**

Docenten *R. G:son Berg:* **Om den svenska sonettdiktningen.**

Den 17 november 1906:

Professor *P. A. Geijer:* **Den i den provençalska trubadurpoesien och dess fortsättningar dominerande uppfattningen av kärleken.**

Den 16 februari 1907:

Lektor *C. Palmgren:* **De engelska verben på -en i historisk belysning.**

Rektor *Å. W:son Munthe:* **Några notiser om José Echegarays jungfrutal i spanska Cortes.**

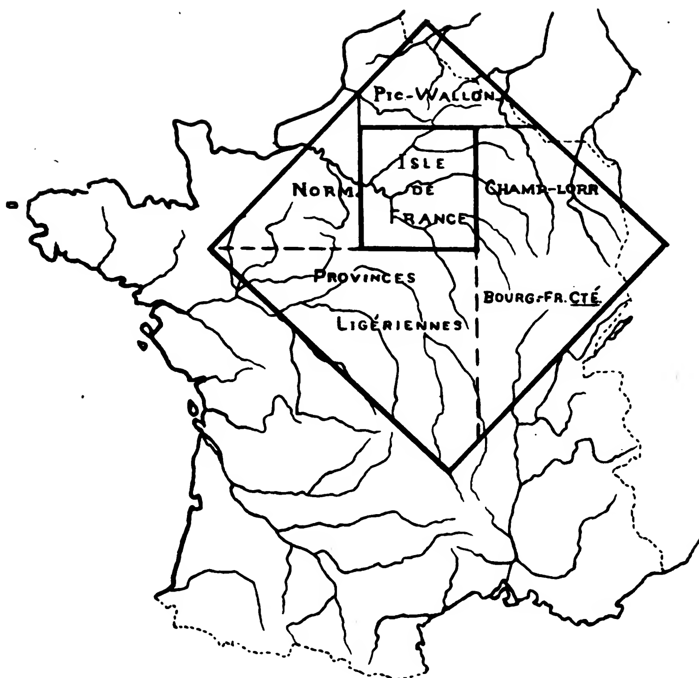
Den 20 april 1907:

Docenten, lektor *O. Östberg:* **Ur den medeltida magien.**

Den 9 november 1907:

Lektor *K. F. Schmidt:* **Engelsk skolslang i Kiplings Stalky & C:o.**





KARTA

SÅSOM SUPPLEMENT

TILL

STUDIER UTG. AF NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

II, 1901, pp. 1—10

Carl Wahlund

KRONOLOGISKT ORDNADE

GEOGRAFISKA SCHEMATA

ÖFVER

NORDFRANSKA MEDELTIDSLITTERATUREN

FÖRSÖKSVIS UPPSTÄLLDA

—

URVAL

EFTER LANDSKAP OCH I TIDSFÖLJD

AF

TYPISKA FORNFRANSKA LITTERATURVERK

CARL WAHLUND

HEL. PETER AF LUXEMBURG

(1369—1387)

HONOM ÄGNADE BIOGRAFIER

HONOM TILLSKRIFVEN UPPBYGGELSEBOK



UPPSALA 1908
ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-A.-B.

§ 1.

Hel. Peter af Luxemburg.

(1369—1387).

Den framemot fjortonde århundradets slut inom västerländska kyrkan utbrutna stora påfveschismen framkallade icke allenast mellan Europas stater,[1] utan ock inom dess furstesläkter, mångenstädes söndring. Exempelvis blef detta fallet bland huset Luxemburgs medlemmar. Kejsar Carl IV af Luxemburg, död två månader ungefär efter schismens utbrott, hade ifråga om denna ådagalagt en viss politisk försiktighet,[2] men hans son och efterträdare, Wenzel IV, ställde sig afgjordt på påfvens i

[1] De rivaliserande båda påfvarne hade valts, den ene på våren, i början af april, och den andre på hösten, i slutet af september, 1378. Tyskland, England och Flandern blefvo den först valde trogna; Frankrike, Spanien och Skottland bestämde sig för motpåfven. För honom hade franske kungen förklarat sig, i Vincennes, 16 november s. å., och redan detta blef för den engelske konungen en anledning att, på tillskyndan dessutom af sina onklar, förklara sig, i bref 14 september följande år, för den ursprungligen valde, så mycket mer sedan medtäflaren, jämte sina kardinaler öfvergifvande Italien, sommaren 1379 slagit sig ned inom Frankrike.

[2] Härom kan man läsa i Froissart's *Chroniques: Encores vivoit Charles de Boësme, rois d'Allemaigne et empereres de Romme. Et se tenoit a Prage en Behaigne et estoit bien enfourmés de toutes ces coses qui li venoient a grant mervelle, et quoique tous ses empires d'Allemaigne, excepté l'arcevesquiet de Treves, creissent de fait de corage et d'intention en Urbain, ne ne voloient oir parler d'autre, li empereres se faindi et dissimula tant qu'il vesqui, et en respondoit, quant on en parloit en sa presence, si courtoissement que tout prelat et baron de son empire s'en contentoient.*

Rom, Urban's VI, sida. För påfven i Avignon, åter, Clemens VII, tog Peter's af Luxemburg äldste broder Waleran lika bestämdt parti. Och han stod denne både i handling och med löften bi. Detta torde varit en åtminstone i någon mån bidragande orsak att, när biskopsstolen i Metz år 1384 i januari blef ledig, påfven Clemens till dess innehafvare nämnde den då visserligen ännu icke femtonårige, men för lärdom och gudsfruktan allaredan bemärkte Peter af Luxemburg, tvifvelsutan i förhoppning att ynglingens visdom skulle ersätta hvad honom brast i ålder.[1] Men icke nog härmed; någon tid efteråt upphöjde honom också samme påfve till kardinalsvärdigheten,[2] i akt och mening att på så sätt förekomma, det den nyutnämnde biskopens underårighet bragte aktningen för hans ämbete i fara. Nu voro emellertid, i motsats till prästerskapet, stiftsstadens borgare Urbanister och kejserligt sinnade. Detta åter hade till följd att, då här gällde rädda åt brodern hans nyvunna biskopsdöme, Waleran såg sig nödsakad tillgripa vapenmakt, och, i slutet af mars 1385, tågade han med en truppstyrka mot Metz. För att dels undandraga den unge kardinalen krigets faror, dels också bereda åt hans anlag och dygder ännu mera lysande tillfällen att göra sig gällande, kallade honom hans påflige beskyddare till sitt hof vid Rhônens strand. Det för den allvarlige adelsynglingen så tilldragande Paris, dit han hösten 1377 anländt från fäderneslottet Ligny,[3] och vid hvars universitet han alltseder-

[1] *Le pape le fit évêque... à l'âge de 15 ans, persuadé que sa sagesse & sa vertu suppléeroient à sa grande jeunesse* (le MORÉRI).

[2] Blott en kardinal nämndes vid den sjätte i ordningen af påfven Clemens' kardinalsutnämningar; *Sexta Creatio... Auenione antipapa creauit anticardinalem unum, is fuit Petrus de Lucemburgo;* A. CIACONIUS, *Vitæ et Gesta Pontificum*, Romæ, 1601, in-fol., p. 799.

[3] Slottet Ligny (*Dépt* Meuse, *Arrt* Bar-le-Duc), ungefär halfvägs mellan Châlons-sur-Marne och Nancy, tillhörde under nära fem århundraden prinsarna af huset Luxemburg. Det har under seklernas lopp hyst ryktbara gäster, en Antoine de la Sale, som där författade *la Salade*, och en Bayard, efter hvilken en gata i Ligny alltfortfarande bär namn. År 1719 såldes Ligny för öfver 2,500,000 *Livres* till hertigarna af huset Lothringen. Polske konungen Stanislas Leczinski, hertig af Lothringen, dekreterade, midsommar-

mera med få afbrott[1] studerat, lämnade han nu, den 23 september 1386,[2] för alltid; dock gick ständigt hans längtan dit åter.[3]

Den lifsuppgift, som Peter af Luxemburg på tillskyndan af sin gynnare, Avignon-påfven, och med tillhjälp af sin studiekamrat från Paris-tiden, sedermera universitetsrektorn i Paris, Nicolas de Clamenges,[4] planlagt att, till besvärjande af den för kyrka och stater så fördärfbringande schismen, företaga en rundresa[5] till Europas tre mäktigaste monarker, konungarna

---

dagen 1747, slottets rasering samt, strax efter nyåret 1748, planterandet af en ännu befintlig park å platsen för slottsbyggnaderna. Nu återstår af Ligny's slott allenast det år 1191 byggda, i våra dagar 22 meter höga, nordöstra tornet, uti hvars tredje våning visas ett för närvarande till fängelse afsedt, hvälfdt, kvadratiskt rum med dager från tvenne små fönster: där var det som hel. Peter af Luxemburg föddes.

[1] Såsom gisslan för sin broder Waleran, som hade blifvit tillfångatagen af Engelsmännen, måste Peter af Luxemburg i juni 1380 inställa sig i Calais; nio månader räckte hans fångenskap där. Sedermera vistades han omväxlande i Metz, i Paris och på Ligny under tvenne års tid, räknadt från Pingsttiden 1384. Då var det nämligen som han för första gången besökte sin biskopsstad; det officiella intåget, hvarvid han barfota red likt Frälsaren på en åsna, ägde rum först i början af följande året.

[2] Redan på våren s. å. 1386, den 24 april, hade konung Carl VI, såsom hjälp till bestridande af kostnaderna för Avignon-nedresan, skänkt sin jämnåldrige «kusin» en summa af tvåtusen *Livres* (enligt *Gallia Christiana*).

[3] *Helas! cum eram Parisiis, videbatur mihi quod essem in paradiso, quia habebam tempus orandi, & modo mihi videtur, quod ego sum in inferno, quia ad voluntatem non possum vacare orationibus, secundum quod Parisiis faciebam* (*Acta Sanctorum Julii* t. I, p. 541, § 102). *B. Petrus dixit talia verba: Utinam numquam intrassem curiam! causam reddens, quia non poterat ita orare & devotiones suas complere, sicut Parisiis faciebat* (l. c., p. 543, § 114). Och Peter's af Luxemburg trägnaste följeslagare alltifrån år 1382, och sannolikt också hans närmaste vän, Gui de Maisières, *licencié en décrets*, vittnar om honom: *D. Petrus, postquam venit ad curiam, in devotionibus & orationibus magis solito insistebat, nec erat in se ipso jucundus* (l. c., p. 531, § 41).

[4] För Nicolas de Clamenges (i *Dépt* Marne) se bl. a. Gaston PARIS, *Mediæval French literature. Translated from the French by* Hannah LYNCH, 1903. Eller densammes *Esquisse historique de la littérature française au moyen âge*, 1907.

[5] Denna Peter's af Luxemburg tilltänkta europeiska rundresa, som afsåg att söka åvägabringa återställandet af kyrkans enhet och för hvilken marschrutan redan var utstakad (Paris—London—Cöln, samt dessemellan åtskilliga vallfartsorter), skulle han ej företaga ensam; med honom skulle följa, förutom tre doktorer i den kanoniska rätten, tre teologie doktorer: hans lärare

i Frankrike och i England och tyske kejsaren, alla tre hans fränder, den strandade, på grund af att hans hälsa alltsedan ankomsten till Avignon varit vacklande. Hans läkare, fyra till antalet, tillstadde ingen långresa, men tillrådde ombyte af luft — han led af lungsiktighet[1] — och vid Påsktiden 1387 flyttade han öfver till en förstad å motsatta Rhône-stranden (på franskt område), Villeneuve-lez-Avignon. Från och med Christihimmelsfärdsdagen måste han hålla sig inne uti sina rum; midsommardagen nödgades han intaga sängen, och på aftonen den 2 juli 1387 utandades han sin sista suck.[2]

Redan från och med sin begrafningsdag af «folkets röst» utropad för undergörare blef han heligförklarad[3] först omkring

i grammatik, rektorn för Paris-universitetet François de Saint-Michel, vidare hans lärare i filosofi, universitetskanslern, kardinalen Pierre d'Ailly — enligt Bossuet «*Totius Ecclesiæ lux*», också kallad «*l'Aigle des docteurs de France*» —, samt slutligen hans lärare i teologi, en faderlig vän, som skulle blifva hans biograf, Jean de la Marche. Denne sistnämnde hade deltagit i hans första intåg i Metz samt likaledes ledsagat honom från Paris till Avignon, dock blott för att där snart få bevittna hans testamente, mottaga hans sista suck och följa hans stoft till grafven. — Längre fram, år 1398, företog Pierre d'Ailly, å Frankrikes och Tysklands suveräners vägnar, ensam en färd i medlarsyfte till de bägge påfvarne, i Rom och i Avignon.

[1] Året före Peter's af Luxemburg hädanfärd hade hans näst äldre broder Robert dött, efter en tärande sjukdom, vid knappa trettio år; och icke synnerligen långt efteråt, innan seklets slut, dogo både den näst yngre brodern Jean, vid tjugusju års ålder, och, innan ännu nådda tjugufem år, yngste brodern André, i bröstsjukdom.

[2] Huset, med rummet hvarest Peter af Luxemburg dog, finnes ännu kvar i Villeneuve-lez-Avignon; det ligger nästan midtför stadens rådhus.

[3] Fadern till Peter's af Luxemburg nyss nämnde vän Gui de Maisières (p. 5, n. 3), den vidtbereste forne statsmannen Philippe de Maisières, hvilken sedan 1380 mestadels lefde helt tillbakadraget inom en klostercells murar — *le povre vieil pelerin*, som han själf brukade kalla sig; *inter omnes devotos Parisienses devotissimus*, som han under Peter's af Luxemburg kanonisationsprocess flerfaldiga gånger kallades — lärer till sin forne discipel konung Carl VI inberättat, från Avignon, att på den fromme unge kardinalens nyss fyllda graf underverk skedde så många och så stora *qu'ils suffiroient pour les apostres de Jesus-Christ*. Ett dylikt jämnställande med undren på apostlarnas tid — *temporibus apostolorum, prodigiorum feracissimis* — göres i *Acta Sanctorum* af J. Pinius. Inom den korta tiden af ett och ett fjärdedels år efter Peter's af Luxemburg död hade antalet af hans underverk hunnit blifva så stort, tillsammans nittonhundrasextiofyra stycken (eller ett vid

halftannat århundrade senare, af kyrkans dåvarande öfverhufvud — i Rom — påfven Clemens VII, Jul. Medici.[1] Till upphöjelse och ära framgräfdes nämligen mot slutet af sommaren 1527[2] de jordiska kvarlefvorna af vår kardinal, utur den graf å Avignons fattigkyrkogård,[3] där desamma gömts i enlighet med den döendes i hans testamente särskildt uttalade önskan.[4] Den

pass hvar sjätte timma), att redan så tidigt som år 1388 en biograf (se nedan) ansåg undergöraren värd få sitt namn inskrifvet i helgonens bok: *par la clere euidence et apparence de iceulx* (*de ses sains miracles*) *se demonstre* (*P. de L.*) *digne d'estre inscript et mis au cathologue et nombre des sains*. Några få år senare, ungefär samtidigt med att Urban VI på sitt håll förberedde kanoniseringen af en kvinna, som, äfven hon, arbetat för påfvemyndighetens återförande till Rom, nämligen Birgitta från Sverige, anställde Clemens VII uti Avignon en Peter's af Luxemburg beatifikationsprocess, som likväl ej omedelbart ledde till åsyftadt mål. Beedigade vittnesprotokoll från denna process (*tabulæ authenticæ consignatæ, & apostolica auctoritate collectæ pro Canonizatione Beati nostri*) intyga, att undrens antal år 1390 hade sprungit upp till tvåtusenfyrahundrasjuttiosex. Allt detta är emellertid skedt efter Peter's af Luxemburg tid. Medan han lefde, gjorde han intet underverk. Långt vackrare dock än något af de under, hans namn fått taga i släptåg, är onekligen hans själfva lefnad.

[1] På påfveschismen berodde detta dröjsmål, ty ännu långt efter det den stora söndringen inom katolska kyrkan upphört, funnos kardinaler, som ej kunde förlåta Peter af Luxemburg att ha hyllat den icke romerske *pseudopapa* Clemens VII, Rob. de Genève.

[2] Härom närmare uti Carpentras-mss. 513—514, en samling, i två delar, kopior och utdrag angående Provence's religiösa historia, hopbringad under 1600-talets förra hälft af Peiresc's vän Dom P. de la Rivière. T. I, p. 1 —15: *Processus relevationis corporis Beati Petri de Lucemburgo.*

[3] Fattigkyrkogården, *le cimetière Saint-Michel*, så kallad efter ett därinom år 1347 byggdt och åt ärkeängeln helgadt kapell, fick redan på 1390-talet gifva plats åt en celestinerkyrka jämte, öfver kardinalens graf, ett kapell. Till detta hade bl. a. Jean II de Luxembourg-Ligny-Brienne testamenterat sextusen dukater för att få en hviloplats vid sin salige broders fötter. Äfvenså den yngste af bröderna, biskopen i Cambrai, André, uttalade i sitt testamente, 1396, önskan att få sitt hjärta förvaradt i samma kapell.

[4] Inför den annalkande döden anspråkslös var, likasom Peter af Luxemburg, också hans ofvan omtalade vördade vän och själsfrände Philippe de Maisières. Denne lämnade i ett, år 1392, egenhändigt nedskrifvet testamente angående sin begrafning de noggrannaste bestämmelser. Hans lik skulle nämligen naket, lagdt i missdådares bojor, släpas på ett trägaller till kyrkan, ty: *celui qui en son temps a esté orgueilleux a bien mestier de soy humilier a la fin.* — Härmed likartadt kan äfven förekomma långt efter medeltiden. Victor Hugo önskade ju föras till sitt sista hvilorum i en de fat-

helgedom och det altare, som sedan åt dem under tidernas lopp ägnats, skonades icke af Franska revolutionens stormar;[1] dock, efter något halfsekel, mödade sig fromma händer att föra tillsamman igen benen af den som blifvit Avignons skyddshelgon, och nyårsdagen 1854 invigdes, i kyrkan Saint-Didier[2] i Avignon, ett hel. Peter's af Luxemburg kapell, med några hans reliker i förvar för de troendes dyrkan.

*
* *

Såsom dyrbara reliker förvaras, i närvarande stund, ben af den unge kardinalen, förutom i sagda Avignon-kyrka, på bl. a. följande ställen:

Avignon, *l'Archibasilique métropolitaine de Notre-Dame des Doms;* ett refben, skänkt år 1597 af Avignons dåvarande ärkebiskop, Mgr Bordini.

Perpignan, *la Chapelle des Minimes;* ena af helgonets armar, gåfva, år 1642, från *les Célestins d'Avignon.*

Ligny, *l'Eglise paroissiale;* led af en af helgonets fingrar.

Villeneuve-lez-Avignon, *l'Eglise paroissiale & l'Eglise de l'Hôpital.*

Avignon, *le Grand-Séminaire de Saint-Charles;* ena af helgonets ben.

Avignon, *le Noviciat des Frères des écoles chrétiennes.*

---

tiges likvagn, och, den första juni 1885, *aux flammes d'un soleil d'apothéose, le chétif corbillard des pauvres, immense d'orgueil, partait de l'Etoile pour monter au Capitole* (Henri LAVEDAN).

[1] Efter revolutionen blef Peter's af Luxemburg kyrka förändrad till en invalidboställsbyggnad. Senare, och ännu i slutet af adertonhundratalet, tjänade densamma till militäriskt straff-fängelse; numera hyser den inom sina väggar Avignons fortifikationsskola. Kapellet å forna fattigkyrkogården finnes, åtminstone till murarna, kvar. Det bildar hörnet mellan *la rue Saint-Michel* och *la place des Corps-Saints.* Helgonets namn bibehåller nog byggnaden än, men bestämmelsen är vorden en annan. En skylt på fasaden ger nogsamt besked: *Café Luxembourg.*

[2] I samma kyrka förvaras numera hel. Peter's af Luxemburg gamla relikskrin. Helgonets hufvudskål hade fr. o. m. år 1609 förvarats särskildt inuti en byst af silfver; fr. o. m. revolutionen har hvarje spår, såväl af reliken som af silfret, försvunnit.

Avignon, *la Chapelle des dames Carmélites.*

Avignon, *la Chapelle des dames du Sacré-Cœur.*

Nu sist nämnda sex ställen, samt vissa familjer i Avignon, erhöllo år 1854 sina reliker efter Avignons helgon utaf dåvarande ärkebiskopen därstädes, Mgr Debelay.

Paris, *les Elèves de la Maîtrise de Notre-Dame;* relik, på särskild begäran af (1908 döde) ärkebiskopen i Paris, Mgr Richard, skänkt år 1880 utaf Avignons ärkebiskop, Mgr Hasley.

Cambrai, *l'Eglise métropolitaine.*

Rognonas (strax söder om Avignon), *l'Eglise paroissiale.*

Rochefort, *le Sanctuaire de Notre-Dame.*

Måhända hysa också andra ställen ben af hel. Peter af Luxemburg, liksom flerstädes minnen förvaras från hans korta jordiska lefnad. Först och främst finnes ännu i behåll hans bönbok,[1] som ofta blifvit omnämnd, särskildt under kanonisationsförhöret.[2] Vidare, uti kyrkan Saint-Pierre i Avignon, den i hans testamente ihågkomna kardinalshatten[3] och hans mässskrud; uti *le Petit-Séminaire* (byggdt först till kardinalsresidens, men användt sedan, från 1330-talet tills slutet af 1700-talet, såsom ärkebiskopspalats) hans sandaler, sedan år 1823; slutligen i stadsmuseets arkeologiska samlingar, numren 374 och 375, hans förgyllda sporrar och en hans fällknif.

*
* *

Bilder äga vi flerahanda af hel. Peter af Luxemburg. Först miniatyrer i åtskilliga manuskript, samt träsnitt i äldre

[1] Avignon-ms. 207, XIV årh., *Livre d'heures du bienheureux Pierre de Luxembourg.*

[2] Se *Acta SS.*, l. c., p. 540, § 95; p. 541, § 101; p. 542, § 108; &c. *De Libello precum.*

[3] Hatten är 43 cm. i diameter; en af kardinalshattens tofsar finnes i Ligny, dit skänkt år 1839 af biskopen i Châlons, Mgr Prilly. Huru vanligt det var att i vederbörande kyrkor bevara kardinalshattar, framgår t. ex. däraf, att man kunde räkna, år 1777, tjugutvå sådana upphängda i Avignons dominikanerkyrka; jfr. Avignon-ms. 1738, en samling under åren 1750—1782 af J.-R. de Véras gjorda anteckningar om Avignons kyrkor.

tryck; dessutom gravyrer[1] och litografier, i lefvernesbeskrifningar öfver honom, hvarjämte fönstermålningar med hans bild förekomma, t. ex. uti kyrkan i hans födelsestad[2] liksom också, uti hans residensstad, i Saint-Didier's Luxemburg-kapell.[3] Vidare finnas af honom statyer, dels, uti Avignon, förutom hufvudpartiet af hans *statue tombale*[4] i *le Musée Calvet*, också en af sten i medelstorlek, på en inre gård uti redan nämnda *le Petit-Séminaire*, dels t. ex. en som rests i Tréveray, icke långt ifrån Ligny. En medalj, från 1400-talet, öfver vårt helgon har nyligen funnit sin skildrare.[5] Stora porträtt i olja skåda ned, ett t. ex. från korväggen i Avignon-katedralen,[6] och ett från väggen i biskopspalatsets i Metz[7] förnämsta högtidsrum. Men allra främsta rangplatsen ifråga så om ålder som konstvärde bör otvifvelaktigt tilldelas, bland afbildningar af hel. Peter af Luxemburg, det hans porträtt, som målades omkring år 1440 och sedan under århundraden hade sin plats ofvan hans graf, men nu, sedan 1840, tillhör *le Musée Calvet*, i hvars katalog (utg. af AUG. DELOYE) det fått numret 447.[8]

---

[1] T. ex. af H. (eller L.) Noblin, Jean (?) Baron och Guill. Vallet, alla från senare hälften af 1600-talet.

[2] Dessa äro antingen af Jean Thouvenot eller ock af Pierre Thierry, bägge från 1500-talet.

[3] Dessa, fördelade i åtta fält, uppvisa årtalet 1854.

[4] Se F. DIGONNET, *Le Palais des Papes d'Avignon*, Avignon, 1907, p. 333.

[5] L. MAXE-WERLY, *Médaille du bienheureux Pierre de Luxembourg, du XVe siècle;* Bar-le-Duc, Imprimerie CONTANT-LAGUERRE, 1899, in-8° (Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 3e serie, t. VII, 1898).

[6] Ofvanför panelningen i koret och närmast under hvart och ett af detsammas nio fönster finnas upphängda, i ovala ramar, nio bröstbilder framställande bl. a. Avignons sju påfvar. Det andra porträttet i ordningen å vänster sida bär Peter's af Luxemburg namn.

[7] I ett resebref från Metz, uti tidningen *Le Gaulois*, af 26 maj 1907, omnämner författaren, Boyer d'Agen, några biskopspalatsets porträtt af företrädarna till nuvarande würtembergske Metz-biskopen, Mgr Benzler, och framhålles särskildt porträttet af Peter af Luxemburg *pour sa douceur presque divine*.

[8] Utmärkta reproduktioner af denna tafla erbjuda J.-B. MICHEL, *Le Livre d'or du Musée Calvet d'Avignon*, Avignon 1895—1897, in-fol., n°4859; och Louis GILLET, *Les Primitifs français*, uti: *Les Cahiers de la quinzaine*, *Cahier de Noël* 1904, gr. in-4°, planche IX.

§ 2.

Hel. Peter's af Luxemburg förnämsta biografer, under ett halft årtusende.

(1388—1898).

1388. — Redan ett år och några månader efter hel. Peter's af Luxemburg död, eller närmare bestämdt den fjärde oktober 1388,[1] hade en första hans biograf nedskrifvit *la Vie de Monseigneur Saint Pierre de Lusembourch, Cardinal, et de ses miracles.* Denna ända till svårbegriplighet högtrafvande lefvernesbeskrifning är anonym, men antages vara af ofvan (p. 6, not) nämnda Jean de la Marche. Vi äga den kvar dels uti en pergamentsvolym i Arsenal-biblioteket, ms. 2066, fol. 46—82, från XV århi., dels uti en senare afskrift i National-bibliotekets ms. 982, fol. 48—72, från XVI århi.[2] Den är ej utkommen i tryck[3]

JOANNES DE MARCHIA.

[1] . . . *au jour que, moyennant la grace, ayde et conduite de Jhesus-crist, je och acomply ceste presente legende, c'est asscauoir le quatrisme jour du mois d'octobre en l'an de nostre seigneur mil trois cens quatre vingts et huyt,* . . . Arsenal-manuskriptet, fol. 68 v°.

[2] För mss. 2066 och 982, se handskriftsförteckningen under § 3.

[3] Franska texten börjar sålunda i Arsenal-manuskriptet: *LE inmensurable et incomprehensible createur et conditeur du ciel par raison perpetuelle gouuernant le monde la prouidence duquel en sa disposicion ne peult estre decheue et ne fault point mais certainement selon la disposicion des temps tresordonnee il seul a congneu et sceu exhiber et donner au gendre humain medecine congruente et remede conuenable selon le exigence et qualité de chascun temps et duquel createur la majesté inneffable au comenchement de son eglise pre-*

annorlunda än under latinsk[1] dräkt, uti Bollandisterna's *Acta SS.*, l. c., p. 509 A—516 E, under titeln *Vita. Auctore Anonymo coævo. Ex ... Mss. ... bibliothecæ PP. Cælestinorum Avenionensium.* (Jfr. *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum qui asservantur in* BIBL. NAT. PAR., *ediderunt Hagiographi Bollandiani*, t. II, Bruxelles-Paris, 1890, p. 461.)

* * *

JOANNES FROISSARDUS.

1389. — «Europas Härold» Froissart hade i maj 1389 företagit en resa från den i franska litteraturhistorien ej okände grefvens af Foix Gaston Phœbus hof till påfliga hofvet i Avignon; då han snart därpå. efter hemkomsten till sin födelsestad Valenciennes, nedskref nästsista boken af sitt lifsverk *les Chroniques*, inrymde han däri en vacker dödsruna[2] öfver Avignons nye undergörare.

---

mitiue faisoit et demoustroit pluyseurs miracles par le benoit et bieneuré Saint Pierre apostre affin que la nouuelle foy de Jhesuscrist catholique fust par luy confermee certainement aussy icelle vertu indeficiente preueans que en nos jours la sainte mere eglise espeuse sacree de Jhesuscrist deuoit estre par faulx prophetes et gens erroneux inundee et tourblee par fluctuacions et tempestes de tribulacions et par ce veullant en ce cruel et seuer diluue faire vne arche et coapter aux junctures et conjonctions de tables par aulcune ordonnance et disposicion peculiaire et singuliere ordonna et predestina de transmettre celicquement ce deifique noble haultain et tresdeuot enfant pour estre messaigier de verité salutaire lequel enfant en la parfin demousteroit et feroit samblables miracles comme le premier Pierre.

[1] Latinska tryckta öfversättningen börjar sålunda: *IMmensus cæli est conditor, perpetua mundum ratione gubernans; cujus providentia in dispositione non fallitur; quin imo secundum ordinatissimam temporum distributionem; solus novit congruentem suis temporibus humano generi exhibere medicinam. Cujus ineffabilis majestas primitus Ecclesiæ suo exordio, multa per beatum Petrum Apostolum operabatur miracula, ut fides Christi novella per eum confirmaretur orthodoxa. Nunc autem peculiari quadam ordinatione, fructuosum germen prædestinavit, deificum videlicet, nobilem, et devotissimum puerulum, Petrum de Luxemburgo; vere beatum, in orbem terrarum cælitus transmissum, ut salutiferæ nuntius foret veritatis: qui tandem similia veluti primus Petrus, quasi operaretur miracula.*

[2] Hos Froissart läses: *En ce temps et en celle saison furent les nouvelles espandues de saint Pierre de Luxembourg le cardinal, que son corps estoit sainty, en la cité d'Avignon, et lequel en ce temps faisoit et fist merveilles de miracles, et tant et si grant foison que sans nombre. Ce saint cardinal avoit esté fils au conte Guy de Saint-Pol ... et vous dy que ce*

1389. — Af det uppseende, de många undren vid Avignon-kardinalens nyss fyllda graf väckte, kände sig snart Paris-universitetet, «*tanto alumno non mediocriter læta*», manadt vidtaga åtgärder för att af Avignon-påfven söka utverka undergörarens kanonisation; i samma syfte skref också konung Carl VI, den 20 maj 1389, ett bref,[1] en panegyrik öfver Peter af Luxemburg.[2] **CAROLUS VI** *Francorum rex.*

* * *

saint cardinal fut ung homme en son temps de tresbonne, noble, sainte et devote vye, et fist toutes ses euvres plaisantes a Dieu. Il estoit douls, courtois, debonnaire, vierge de son corps, moult large aumosnier; car tout donnoit et departoit aux povres gens, riens ne retenoit des biens de l'Eglise fors tout simplement pour tenir son estat. Le plus du jour et de la nuit il estoit en oroisons. Les vanités et superfluités de ce siecle il fuioit et eschievoit, et tant fist que Dieu en sa jeunesse l'appella en sa compaignie, et tantost apres son trespas il fist grans miracles. Il ordonna a estre mis et ensevely ou sepulture commun des povres gens. En toute sa vye il n'y ot fors humilité: si fut mis en la chapelle de monseigneur saint Michiel, et la gist le corps saint. Le pape et les cardinauls, quant ils veirent que les miracles du corps saint croissoient et multiplioient de jour en jour, ils en rescripsirent au roy de France...: De jour en jour ses euvres et magnificences se augmentoient, et me fut dit que il seroit brief canonisié. Je ne scay pas comment depuis il en est advenu.

[1] Konungens bref, som är adresseradt till förut omnämnda Pierre d'Ailly, innehåller bl. a. följande: *Carolus Dei gratia Francorum Rex dilecto & fideli eleemonsynario nostro, magistro Petro de Alliaco, salutem cum cordis jubilo . . . (Petrus quondam Luxemburgensis) est enim flos ortus inter lilia, exterius candore niveo renitescens per carnis angelicam puritatem, & interius rubore aureo incalescens per divini amoris ardentissimam caritatem; . . . Eapropter eo viscerosius affectantes canonizationem ac corporis levationem ipsius Consanguinei nostri prædicti in ecclesia militante, quo devotius credimus gloriosum in ecclesia triumphante; vobis . . . scriptione præsenti committimus & mandamus, . . . ad Sedem apostolicam sacrosanctam vos studeatis conferre, & ibidem nostro omnium nomine, nomine sanguinis liliorum, sanctissimo patri nostro Clementi VII summo Pontifici . . dicti Consanguinei nostri Petri canonizationem, corporis quoque sui levationem, velut Sancti, per eum, de fratrum suorum Cardinalium consilio accelerari, per cunctaque mundi climata publicari, prout juris & moris est ecclesiæ Romanæ fieri, supplicetis, nosque, quantocius poteritis, commode certificare curetis de responso totius Sanctitatis ipsius. Datum Parisiis die XX Maii, anno Domini MCCCLXXXIX, & regni nostri IX.*

[2] Såväl *Supplicatio Universitatis Parisiensis*, som *Epistola Regis Francorum* m. m., finnes dels i afskrifter, t. ex. i Carpentras-ms. 513, fol. 24 v° och följ., dels i flera olika verk, både på latin och i öfversättning.

Depositiones testium productorum super vita Domini Petri de Luxemburgo.

1390. — Såsom Peter's af Luxemburg lefnadsskildrare kunna de aderton hans släktingar och bekanta, ungdomsvänner och tjänare betraktas, hvilka kallats samman att vara vittnen vid hans beatifikationsprocess i Avignon, först onsdagen den 16 juni 1389, samt ånyo måndagen den 1 nov. samma år (efter franske konungens ankomst, i oktober,[1] till nämnda stad), och hvilka slutligen följande året, tisdagen den 18 jan., trädde samman i klosterhärbärget Saint-Michel, i närmaste grannskapet af den förhärligades graf; deras vittnesberättelser, som ligga bevarade i ett flertal manuskript,[2] blefvo på 1670- och 1680-talen sända i afskrift, af celestinerklostrets bibliotekarie Abel le Gros och dess prior Nic. Malet, från Avignon till Bollandisterna i Antwerpen och af desse intagna i *Acta SS.*, l. c., p. 525 B—628 D *(Processus in causa canonizationis Domini Petri de Luxemburgo)*.

* *
*

Religiosus S:ti Dionysii.

XIV/XV årh. — Likasom klostret i Saint-Denis förvarade hänsofne franska konungars stoft, blef det också, såsom man sagt, munkarnes i Saint-Denis uppgift att i häfderna förvara deras bedrifter. I en anonym munks och rikshistoriografs *Chronica Karoli Sexti*, hvilkas början författades medan konungen ännu var helt ung (och Carl VI var endast ett halft år äldre än Peter af Luxemburg), ägnas åt denne senares lefnad, död och mirakler ett af åttonde bokens kapitel.[3] Denna bok om-

[1] Den 25 okt., enl. *Die Chronik Boyssets (1365—1415)*, ed. F. Ehrle, uti *Archiv für Literatur- und Kirchen-Geschichte des Mittelalters*, t. VII, 1893, p. 341.

[2] Avignon-mss. 697, 698, 3064; Carpentras-ms. 1675, &c.

[3] Detta kapitel har följande lydelse: *Mensis julii quarta die, Dominus Petrus de Lucemburgo, summe ingenuitatis juvenis, utpote frater egregii comitis Sancti Pauli Enguerranni, qui quidem nuper octavum decimum annum agens a Papa Clemente, ejus consanguineo, ad cardinalatum assumptus fuerat, mundum deserens, ad celestis et eterni regni sedem, ut creditur, translatus est. Hoc probat miraculorum frequencia, que per eum multis annis Dominus operatus est. Nam quibus injunctum erat illa scriptis redigere, cecos, claudos et aridos, innumerabiles quoque variis egritudinibus detentos, refferunt ad ejus sepulcrum accessisse, et peracto novendio incolumes recessisse. Breviloquio quoque utens, is preconiorum titulis merito est extollendus. Nam non solum ab illicitis motibus juvenile pectus nobili repressit*

fattar konungens åttonde regeringsår, och det året inträffade ynglingen-kardinalens död.

* *
*

XVI årh. — Ifrån femtonhundratalet har till vår tid bevarats en af okänd författare skrifven *Epilogus originis, vite, obitus et miraculorum beati Petri de Lucemburgo.*[1] Denna text upptager blott fyra à fem sidor (från fol. 103 v°) uti en liten volym i mindre än duodesformat, Avignon-ms. 233.[2] Samma *Epilogus* har blifvit kopierad uti ett Carpentras-ms. 1862, fol. 346, midtibland diverse Avignon-dokument, som förenats under titeln *Monumenta sepulchralia Avinionis.* ANONYMUS.

* *
*

1562. — Pierre de Sure, från Lyon, celestinermunk i Avignon, har författat och låtit i sistnämnda stad trycka. år 1562, *la Vie de sainct Pierre de Lucembourg.*[3] PETRUS DE SURE.

* *
*

continencia, spretis imbecillis etatule discursibus, verum et, si quis digne recenseat quantum pius, castus et sobrius, quantumve in elemosinis largus et pervigil in oracionibus devotis extiterit, quamdiu in mundo mansit, eum in terris positum et quasi jam celestia habitantem procul dubio judicabit. L. BELLAGUET, *Chron. du Religieux de Saint-Denys*, t. I, 1839, p. 478 *(Coll. de Doc. inéd. sur l'Hist. de France, 1re série, Hist. polit.).*

[1] Texten begynner med följande ord: *Beatus Petrus de Lucemburgo . . . sancte Romane ecclesie diaconus cardinalis ex illustribus parentibus patre domino Guidone de Lucemburgo comite Sancti Pauli in Picardia et matre domina Mathilda de Castillione ex stirpe imperiali regalique . . .*

[2] Detta manuskript tillhörde fordom celestinerklostret i Avignon, detsamma i hvars kyrka benen af Avignons skyddshelgon hvilade i sekler, alltifrån år 1527 och tills revolutionen.

[3] Uppgiften om denna biografi är hämtad ur originalupplagan af LA BIBLIOTHEQVE D'ANTOINE DV VERDIER, Lyon, M. D. LXXXV, in-fol., p. 1064, hvarest läses: ***PIERRE DE SVRE*** *Lyonnois, Celestin du conuent d'Auignon a escrit Le voyage du pelerin de Saincte mere l'eglise Romaine sainct Pierre de Lucembourg iadis illustrissime Cardinal,* **auec sa vie.** *Imp. en Auignon 8° par Imbert Parmentier, 1562.* Jfr. BRUNET, *Manuel*, t. IV, col. 643.

ANONYMUS.

XVII årh. — I en handskrifven dokumentsamling uti Avignon, ms. 2829, XVII—XIX årh., i duodesformat, upptages fol. 2 t. o. m. 40 af *la Vie de S. Pierre de Luxembourg*[1]; denna biografi, som saknar kapitel-indelning, bär icke utsatt något författarnamn.

* * *

FRANCISCUS DIAGO.

Före 1615. — Francisco Diago, från Viver, norr om Valencia, dominikanermunk i S. Onufrio-klostret nära sistnämnda stad, lärare i teologi uti Barcelona, af Philip III nämnd till *Aragoniæ chronographus*, har författat, men måhända aldrig låtit trycka, *Vida de S. Pedro de Luxenburgo.* Denna biografi uppges såsom det femte i ordningen af den spanske Dominikanerns tio arbeten, *Opera lingua vulgari Hispana pure & eleganter scripta.*[2] F.-M. de Bourey (se nedan) uppger ifrågavarande spanska biografi vara knapphändig, men rik på felaktiga uppgifter. Fr. Diago (eller Diego) dog år 1615.

* * *

[1] Början och slut lyda som följer: *S. Pierre de Luxembo* (bortrifvet stycke) *naquit a Ligny en Ba* (bortrifvet stycke) *le diocese de Toul, le 20e ... Il y* (bortrifna stycket) *fort saintement, car il vaquoit a l'oraison vocale ou mensale* (för *mentale*) *la plus grande partie du jour et de la nuit, il assistoit tous les jours a la sainte messe les deux genoux sur la* (fol. 2 vo) *terre nue ...* &c. — Fol. 40 vo: *Le pape informé par le cardinal de Clermont Legat pour sa Sainteté a Auignon de la sainteté de vie de notre bienheureux et des merueilles que Dieu operoit par son intercession, expedia vne bulle par laquele il permettoit que le corps et les reliques du B. Pierre fussent leuees des lieux souterrains ou elles reposoint et releuees en lieu eminent pour etre venerees par les chretiens et qu'il fut inuoqué comme bienheureux en attendant sa canonisation complete.* — Kardinalen François de Clermont, biskop af Frascati, var påflig legat *a latere* i Avignon 1527, året för Peter's af Luxemburg beatificering.

[2] Jfr. Nic. ANTONIO, **BIBLIOTHECA HISPANA** *sive Hispanorum, qui usquam unquamve sive Latinâ sive populari sive aliâ quâvis linguâ scripto aliquid consignaverunt, notitia,* t. I, Romæ, 1672, in-fol., p. 320, col. 1 & 2; Jac. QUETIF & Jac. ECHARD, *Scriptores Ordinis Prædicatorum Recensiti,* t. II, Lutetiæ Parisiorum, 1721, in-fol., p. 397, col. 1 & 2 — Dessa litteraturhänvisningar ha godhetsfullt lämnats af Hr. Legationssekreteraren Dr. Mitjana y Gordon.

1620. — I Avignon-ms. 1874, fol. 51—59, möter: *Oratio habita in ecclesia Patrum Cælestinorum Avenionensium de ter beato Petro Lucemburgensi, Avenionensium patrono, de ipsius . . . actore Joanne Cappeau, Rupismaurensi, lectissimo atque ornatissimo adolescente secundæ classis.* 1620. — Uti denna synnerligen vackert präntade, med rödt linjerade volym i litet folioformat förekommer, jämte afskrifter af t. ex. Peter's af Luxemburg testamente och hans grafskrift m. m., också *Vita beati Petri a Lucemburgo, S. R. E. diaconi cardinalis tituli Sancti Georgii ad Velum aureum,*[1] *præpositi ecclesiæ Metensis Avenionensiumque divi tutelaris.* JOANNES CAPPEAU.

* *
*

1621. — François Suarez, *Oratio de B. Petro Luxemburgo, Civitatis Avenionis Patrono, miraculis celeberrimo, habita a Francisco Suaresio, Josephi in Apostolica Rota Avenionensi Auditoris, & in suprema Parlamenti Arausiensis Curia Consiliarii, filio; . . . Ætatis suæ decimo tertio.* Avenioni, 1621, in-4°.[2] FRANCISCUS SUARESIUS.

* *
*

1622. — *La vie, mort et miracles du bienheureux trois fois prince, Monseigneur Pierre de Luxembourg, diacre, cardinal du tiltre de Saint-Georges au Voile d'or, un des patrons tutélaires de la ville d'Avignon, par les Pères Celestins. Ecrite en 1622.* Denna lefvernesbeskrifning återfinnes, med alldeles lika kapitelindelning,[3] i tvenne handskrifter, Avignon-ms. 2816 (fr. o. m. fol. 17 r°) och Avignon-ms. 1873 (fr. o. m. fol. 4 r°), och med, i båda, samma inledande tillägnan till *Messieurs, Messieurs de* *Religiosi Cælestini Avenionenses.*

[1] *Saint-Georges au voile d'or* är en basilika från VII årh., i hjärtat af Rom, mellan Tibern, Aventinus och Palatinus, *S. Giorgio in Velabro.*

[2] Uppgiften om titeln på detta tryck är hämtad ur NICERON, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres,* t. XXII, Paris, 1733, p. 306.

[3] T. ex. *Chapitre iiij* (fol. 20 r°, resp. fol. 7 r°) *Les sainctes Exhortations qu'il faisoit a sa seur; chapitre xiij* (fol. 25 v°, resp. fol. 15 v°) *Comme il fust esleu* (ms. 1873: *esleuè) & nommè Euesque de Mets en Lorraine; chapitre xiiij* (fol. 27 r°, resp. fol. 17 r°) *L'Election du B. Pierre au Cardinalat, &c.*

la noble ville d'Avignon, och samma underskrift utaf *Vos humbles et perpetuelz orateurs, les religieux Celestins du couvent et novitiat d'Avignon.*

* * *

HENRICUS ALBIUS S. J

1632. — LE || VOYAGE || SPIRITVEL, || DV B. PIERRE DE || LVXEMBOVRG, CARDINAL[1] &C. || *ENSEMBLE* || LA VIE EXCELLENTE || du mesme Bien-heureux. || Par le R. P. HENRY ALBI *de la* || *Compagnie de* IESVS. || *Seconde Edition.* || A Lyon || Chez FRANÇOIS LA BOTIERE || *en la ruë Merciere* || M. DC. XXXII. In-12, p. 1—108. — Denna *le Père* Albi's lefnadsteckning, hvilken hans egna landsmän sedan länge anse lämna mycket att önska ifråga om såväl innehållets exakthet, som stilens korrekthet, har öfversatts till latin och intagits uti Bollandisterna's *Acta SS.*, l. c., p. 516 E—525 B.

* * *

BOUREY & CARNEAU.

1650. — LA VIE || DV BIEN-HEVREVX || PIERRE || CARDINAL || DE LVXEMBOVRG, || EVESQVE DE METZ,[2] &c. || *SECONDE EDI-*

---

[1] Början och slut lyda som följer: *On a tousiours creu que le premier, & le plus grand de tous les dons du Ciel, c'estoit de naistre heureux, & de se trouuer aussi tost dans la felicité, que dans la nature. Ce que l'on ne pût mieux entendre que du bon-heur de la saincteté, ou, comme parle le diuin Sage, de la rencontre d'vne bonne ame, quand elle se trouue si auantageusement douée de bonnes inclinations naturelles, qu'il semble qu'elle n'ait pas plûtost receu l'vsage des sentimens, que de la Vertu . . . &c.* — P. 108: *La belle vie de nostre Bien-heureux fera tousiours cognoistre qu'il n'y a point d'âge qui ne soit propre à la deuotion, ni de grandeur qui puisse empescher l'exercice de la vertu; & qu'en toutes conditions Dieu peut faire des Saints, s'il trouue des volontez prestes de correspondre à ses saintes inspirations.*

[2] Början och slut lyda som följer: *S'il est vray, que les aduantages de la naissance ayent tousiours paru peu de chose à la veüe des Philosophes sans les appanages d'vne bonne éducation, & que comme dit sainct Ambroise, les enfantemens des ames qui sont les vertus, soient incomparablement preferables à ceux des corps, qui ne produisent qu'vn composé de diuerses pieces corruptibles; aussi faut-il* (p. 2) *auoüer que quand auec la Noblesse du sang, il se rencontre des mœurs bien cultiuées, il s'en forme vn suject si parfaict, & si acheué, que ceux qui ne sont nobles que par la vertu seule, ne luy peuuent etre comparables dans l'estime des sages . . . &c.* — P. 111: *Mais son ambition saincte, aspirant à de plus nobles grandeurs, luy fit mespriser*

TION, || *reueuë & augmentée.* || A PARIS || *Chez* MICHEL METTAYER, *Impr.* || M. DC. L. In-12, p. 1—119. — Af denna bok har en föregående upplaga utkommit flere årtionden tidigare, 1624, författad af F.-M. de Bourey, *Celestin de Rouen.* Den senare upplagan, af 1650, är, enligt uppgift uti *l'Approbation* (p. 8) *vn abregé, reueu de nouueau par le Reverend Pere Estienne Carneau Religieux Celestin de Paris.* Utaf denna Peter's af Luxemburg biografi meddelas en *Analysis & crisis* uti Bollandisterna's *Acta SS.*, l. c., p. 499 C—503 F.

* *
*

1681. — LA VIE || DU || BIENHEUREUX PIERRE || DE || LUXEMBOURG, || *Evêque de Mets & Cardinal.*[1] || A PARIS, || *Chez* HELIE JOSSET *ruë saint Jacques,* || *a la Fleur-de-Lis d'or.* || M. DC. LXXXI. In-12, p. 1—240. Denna bok, som klandrats för vissa *disgressions tout à fait accessoires, pour ne pas dire inutiles,* saknar författarnamn, såväl på titelbladet, som i *le Privilege*; men om densamma lämnas följande upplysning hos LELONG, *Bibl. hist. de la Fr.*, t. I, 1768, n° 10595: Nicolas LE TOURNEUX, *Prêtre,* LETOURNEUX & BAUDUIT.

ces vains amusemens du monde, & tous ces fatras de terre et de boüe pour se ietter entre les bras de la Pieté: Ce qui deuroit faire rougir de (p. 112) *honte, ou plustost pallir de crainte des iugemens de Dieu, ces enfans de bonne maison, qui non moins vuides d'honneur & de vertu, que remplis d'amour propre & de bonne opinion d'eux-mesmes, empruntent les excuses de leur negligence à seruir Dieu, des frequentes occasions de l'offencer, ou ils disent que leur naissance les a fatalement engagez. C'est faute d'auoir voulu gouster comme ce Sainct ieune homme, qui ne cedoit en Noblesse à pas vn de l'Europe, les douceurs des delices spirituelles que Dieu communique à ceux qui ne cherchent qu'en luy la source de la vraye Beatitude.*

[1] Början och slut lyda som följer: *Le Bienheureux Pierre de Luxembourg nâquit à Ligny en Barois, ville du diocese de Toul, le 20 Juillet 1369. & fut baptisé dans l'Eglise collegiale de la même ville. Pour faire en* (p. 2) *deux mots l'éloge de l'illustre Maison de Luxembourg, il suffit de dire qu'elle a donné cinq Empereurs à l'Occident, deux Reines à la France, & plusieurs Rois à la Hongrie & à la Boheme . . . &c.* — P. 240: *Il nous assure ainsi par tant de prodiges, que nous pouvons invoquer comme un de ses amis celui par qui il les fait, mais il nous instruit en même temps de ce que nous devons faire, par l'exemple de celui dont il nous propose la Vie comme un modelle digne de nôtre imitation.*

Prieur de Villiers, a composé cette Vie sur les Memoires de Bonaventure BAUDUIT, *Celestin.*

* *
*

JOANNES PINIUS.

1746. — DE B. PETRO DE LUXEMBURGO || S. R. E. CARDINALI, EP. METENSI. || *AVVENIONE IN GALLIA.* || COMMENTARIUS PRÆVIUS || (JOANNE PINIO AUCTORE); uti ACTA || SANCTORUM || JULII, || *Ex Latinis & Græcis . . . Monumentis* || . . . *Collecta, digesta* || *Commentariisque & observationibus illustrata* || *A Conrado Janningo, Joanne Bapt. Sollerio,* || *Joanne Pinio.* || TOMUS I. VENETIIS MDCCXLVI. In-fol., p. 486 A—508 F.

* *
*

Denys CLÉMENT.

1749. PANEGYRIQUE || DU || B. PIERRE DE LUXEMBOURG, *Prononcé dans l'Eglise Collegiale* || *de Ligni le 5. Juillet 1749. Par M. l'Abbé* CLEMENT, *Aumônier* || *& Prédicateur Ordinaire du Roi de* || *Pologne, Duc de Lorraine, Prédi-* || *cateur du Roi & Chanoine de Ligni.* || A LUNEVILLE, || *Chez* GOEBEL, *Imprimeur-Libraire.* || M. DCC. XLIX. Pet. in-8°. P. 11—28: PREMIERE PARTIE; p. 29—46: SECONDE PARTIE.[1]

* *
*

[1] Författaren säger själf om denna *Division: Evêque, Cardinal dans son troisiéme lustre, je dis 1° qu'il mérita véritablement ces dignités éminentes & vous le verrez dans la premiere Partie. Je dis 2° qu'il en remplit dès lors parfaitement tous les devoirs, & je le prouverai dans la seconde.* Bokens början och slut lyda: *Ce n'est pas certainement la naissance, qui par elle-même donne droit aux dignités Ecclesiastiques. La Religion ne reconnoit de vrai mérite que le mérite personnel. Le Sacerdoce n'est point héréditaire parmi nous, comme dans l'ancienne Loi, & il n'est point de tribu, point de famille, qui donne l'exclusion à aucune autre . . . &c.* — P. 46: *Que je m'estimerois heureux, Messieurs, si j'avois pû par ce discours ranimer dans vos cœurs la confiance & le zéle de vos Peres! Que je croirois avoir fait pour votre avantage spirituel & temporel même! Entrez donc aujourd'hui, je vous conjure, entrez dans les sages vûës, secondez les pieuses intentions de ces dignes Ministres. Prosternés avec eux aux pieds de ces Autels, venez y jurer à notre Saint un attachement tout nouveau, un attachement éternel, pour retrouver en lui un Protecteur. Ainsi soit-il.*

1758. — CANTIQUES || PROVENÇAUX || RENFERMANS || *Les Principales Actions de la Vie* || *du Bien heureux* PIERRE || DE LUXAMBOURG.[1] || *A l'usage des Enfans de la Société érigée sous* || *son nom.*[2] || A AVIGNON || *Chez* FRANÇOIS JOSEPH DOMERGUE || *Imprimeur, Marchand-Libraire* || 1758. In-12. **Société de S. Pierre de Luxembourg.**

* *
*

1777. — Avignon-ms. 3063 är en foliovolym på 384 numrerade sidor, från XVIII årh., med titel *Histoire de la vie, des miracles et du culte du Bien heureux Pierre de Luxembourg, evêque de Mets, Cardinal Diacre du titre de Saint George au voile D'or,*[3] *par le Sieur* MORENAS, *historiographe de la ville* **FR. MORENAS.**

---

[1] Denna lilla publikation om hel. Peter af Luxemburg finnes icke i de offentliga biblioteken, hvarken i Paris, eller i Avignon. Ett exemplar finnes i British Museum, och har där märket $\frac{11498.b.57}{6}$. Det är ofullständigt fr. o. m. p. 26. Om dess tillvaro, och om dess innehåll, har upplysning godhetsfullt lämnats af Hrr. E. PICOT och Professor A. ERDMANN. En strof må här utgöra prof; den är tagen ur PREMIER CANTIQUE, *Sur sa Naissance* (p. 4):

Es na en Barois à Ligni,
Dou famoux Conte appella Gui,
Sa Merou pourtava lou Nom
De Matildou de Castillon.
Loüen ben dins aqués jour,
San Pierre de Luxambourg.

[2] Ang. *la Société de Saint Pierre de Luxembourg,* i Avignon, se L-H. LABANDE, *Cat. gén. des mss. des Bibl. publ. de France; Dépts,* t. XXIX, 2, 1901, p. 813, col. 1. — Sällskapet har bl. a. utgifvit: *Manuel de piété a l'usage de la Société du B. Pierre de Luxembourg.* Avignon, BLÉRY, 1772. *Deux Parties.* Särskildt senare afd., p. 230 och följ., handlar om hel. Peter af Luxemburg.

[3] Bokens början lyder: *La Maison de Luxembourg, selon tous les Historiens, est une des plus anciennes de l'Europe; son origine remonte au delà du IX siecle. Elle est en même temps une des plus illustres; mais si elle a donné des Empereurs à l'Occident, des Rois à la Boheme &c à la Hongrie, des Reines à la France &c à l'Angleterre &c un grand nombre de Princesses à l'Allemagne, l'honneur des Autels rendus au Bienheureux Pierre lui est bien encore plus glorieux, que toutes les Couronnes dont elle a été en possession . . . &c.*

d'Avignon. 1777. Denna (François) Morenas' biografi, utan kapitel-indelning och utan hänvisningar, afdelas blott uti *Livre premier* (p. 1 och följ.), *Livre second* (p. 131 och följ.).

* *
*

AUG. CANRON. 1854. — *Histoire* || *du bienheureux* || *Pierre de Luxembourg* | *Cardinal-Diacre* || *composée sur des documents authentiques* || *et suivie d'une notice sur les* || *œuvres du bienheureux et sur la vie* | *de la vénérable Jeanne de Luxembourg,* || *sa sœur;* || PAR AUGUSTIN CANRON || Carpentras (*Devillario,* 1854). In-18. Denna biografi skrefs sannolikt i följd af de efterforskningar, som för invigningen nyårsdagen 1854 af Peter's af Luxemburg kapell i kyrkan Saint-Didier, i Avignon, hade gjorts sedan sju år af ärkebiskopen därstädes Mgr Debelay och trenne andra, hvaribland CANRON. I en senare upplaga har denna bok erhållit följande titel: LE BIENHEUREUX || PIERRE DE LUXEMBOURG || SA VIE || SES ŒUVRES, SES MIRACLES ET SON CULTE || PAR AUGUSTIN CANRON || *Deuxième édition* || *revue, corrigée et considérablement* || *augmentée.* || Avignon || *Typographie de* BONNET *fils, rue Bouquerie 7* || 1866. In-12.

* *
*

DIDIOT. 1854. — PANÉGYRIQUE || DU BIENHEUREUX || PIERRE DE LUXEMBOURG[1] || *prononcé dans l'église de Ligny,* || A L'OCCASION DE LA TRANSLATION DE SES RELIQUES, || le 9 juillet 1854, || *par M. l'abbé* DIDIOT,[2] || *vicaire général du diocèse de Verdun.*[3] |

[1] Loftalets slut lyder: *Vous conserverez soigneusement ces fortes et graves leçons, mes frères. Compatriotes de Pierre de Luxembourg, ce ne sera pas assez pour vous de garder pieusement ses cendres, vous voudrez encore imiter ses vertus. Et vous, qui nous* (p. 24) *entendez du haut des cieux, Grand Saint, vous veillerez plus que jamais sur cette ville qui vous fut si chère. Vous confondrez dans un même amour et la noble cité qui garde votre tombe et celle qui fut votre berceau. Vous bénirez ce peuple,... ce Pasteur,... enfin le Pontife bien-aimé, qui... &c.*

[2] Författaren, l'abbé Didiot, sedermera biskop i Bayeux.

[3] Medan ännu Toul var ett biskopssäte, hörde i kyrkligt hänseende Ligny dit, men tillhör numera biskopsstiftet Verdun; liksom Toul gjorde, lyder Verdun under ärkebiskopen i Besançon.

Verdun || TYPOGRAPHIE DE LAURENT, IMPRIMEUR DE MGR L'ÉVÊQUE. || 1854. In-8°. Likasom i Avignon ett kapell för dyrkan af vårt helgon hade invigts den första januari 1854, ägde en likartad ceremoni rum i Ligny samma år den nionde juli, med åtföljande religiösa och folkliga fester under en veckas tid. Detta i anledning däraf att Peter's af Luxemburg födelsestad då erhållit en hans relik: led af en af hans fingrar; förut ägde Ligny blott en enda relik efter honom, nämligen den förut (å p. 9, n. 3) nämnda, år 1839 dit skänkta, tofsen från hans kardinalshatt.

* *
*

1880, 1881. — NOTES || SUR || LIGNY-EN-BARROIS || *pour faire suite à* || *l'Étude sur les Seigneurs de Ligny de la Maison de Luxembourg,* || *La Ville et le Comté de Ligny* || PAR M. CL. BONNABELLE || *Directeur d'imprimerie;* uti *Mém. de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, t. IX, 1880, p. 33—116; t. X, 1881, p. 113—192; särskildt p. 141, 142. CL. BONNABELLE

* *
*

1882. — VIE || DU BIENHEUREUX || PIERRE DE LUXEMBOURG || ÉTUDIANT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS || ÉVÊQUE DE METZ ET CARDINAL || 1369—1387 || AVEC PORTRAIT, LETTRES ET PIECES JUSTIFICATIVES || PAR || FOURIER DE BACOURT || *Docteur en Droit* || *Infans annis, animo vir.*[1] || AD. FOURIER DE BACOURT.

[1] Bokens början lyder: L'HISTOIRE *de l'Église de France n'offre pas de plus sympathique figure que celle du Bienheureux Pierre de Luxembourg. Chanoine de Paris à douze ans, archidiacre de Cambrai et de Bruxelles à quatorze, évêque de Metz à quinze, cardinal à dix-sept, ce jeune prince semblerait n'avoir tenu une aussi grande place dans le clergé que pour justifier l'indignation de saint Bernard reprochant aux Églises d'être gouvernées par des enfants. Il n'en est rien cependant, et les plaintes de l'abbé de Clairvaux deviennent dans la vie de notre aimable compatriote, un sujet d'éloges* &c. CHAPITRE PREMIER: PLUSIEURS *contesteront l'à-propos de cette biographie: pour tant elle a son utilité. Notre siècle est injuste pour les Saints. Sans doute, il leur reconnaît des mérites éminents et d'héroïques vertus; même il avoue qu'ils sont l'honneur de la religion catholique, mais comme il se pique de grandir dans le mépris de cette religion, il aime mieux afficher*

PARIS	BAR-LE-DUC
BERCHE ET TRALIN	CONTANT-LAGUERRE
Libraires-Éditeurs	Imprimeur-Éditeur
69, rue de Rennes, 69	36, rue Rousseau, 36

In-8° 1882.

* *
*

Aug. Canron. 1887. — LES || TROIS CENTENAIRES || AVIGNONAIS || *en* || *1887* || *Sainte Casarie—Saint Pons—* || *Le bienheureux Pierre de Luxem-*

---

son ingratitude que son impartialité. Et la mémoire de ces hommes de foi devra rester ensevelie dans les ténèbres. Nous le répétons: c'est une injustice. Louis IX, Bernard de Clairvaux, Pierre de Luxembourg, François de Sales, Vincent de Paul, Pierre Fourier, Jean de la Salle, — pour ne parler que de saints nationaux, — appartiennent, il est vrai, à l'Église: c'est à ses enseignements qu'ils ont dû leurs vertus, c'est à sa sollicitude qu'ils doivent l'éclat de leur culte, mais ils appartiennent aussi par leurs bienfaits à la France et à l'humanité. Voyez Pierre de Luxembourg. Orphelin, cadet d'une de ces familles princières où l'aîné seul recueille avec leur héritage la gloire des ancêtres, mal servi par une constitution délicate et comme absorbé par ses pratiques de dévotion, il semblait voué à un rôle très secondaire; pourtant, il fut capable des plus grandes entreprises: apaisement des esprits dans les querelles qui troublaient alors l'Université, relèvement d'un diocèse désolé par la guerre, réconciliation des rois de France et d'Angleterre, cessation du schisme d'Occident . . . Le nom de ce généreux adolescent n'appartient-il pas autant à l'histoire de France qu'à celle de l'Église? — Bl. a. meddelas, på tal om en vårt helgon tillhörig nu förlorad mantel, följande välmenta *Sonnet:*

Honorons ce manteau qui d'un second Elie
Plein de zèle et de foy couvrit jadis le corps
Où la vertu fit voir par de divins accords
La nature et la grâce en parfaite harmonie.

Servant de couverture à ce pieux génie,
Il fut comme ces peaux qui cachoient les dehors
De l'Arche où l'on gardoit les plus dignes thrésors
Qu'eust la loi d'Israël par Jésus-Christ finie.

L'Arche de ce corps saint que mille dons des Cieux
Ornèrent si souvent d'effets prodigieux,
Enrichit ee manteau d'une rare excellence:

Il donne aux languissants la force et la santé:
Il donne aux cœurs contrits l'odeur de sainteté,
Et les fait revestir du manteau d'innocence.

bourg[1] || PAR AUGUSTIN CANRON || *Chevalier de S. Grégoire le Grand* || *Licencié en droit* || Avignon || AUBANEL, *frères* || *imprimeurs* DE N. S. P. LE PAPE || *et de* MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE || 1887. In-32. En af de kyrkliga festdagarna i Avignon, detta året 1887, skulle en panegyrik hållas öfver hel. Peter af Luxemburg, enligt ett program, som återfinnes tryckt på insidan af omslaget till ofvan nämnda bok: *Ordre des fêtes de ces trois centenaires dans l'église Saint-Didier ... Le 5 juillet, à 4h. 1/2, Vêpres pontificales suivies du panégyrique du saint prononcé par Mgr l'Evêque de Nîmes.* Under lånadt namn hade Aug. Canron, många år förut, publicerat: *Neuvaine préparatoire à la fête du Bienheureux Pierre de Luxembourg, second patron de la ville d'Avignon, mise en ordre et publiée par le frére* ANICET DE SAINTE-SUZANNE, Avignon, AUBANEL, *frères*, (1860). In-12. Aug. Canron's förut nämnda biografi öfver vårt helgon utgör del af en serie, som har till gemensam titel: *Galerie des saints: Publiée sous la direction de M. l'abbé Bernard, chanoine d'Avignon, et sous le patronage de Mgr l'archevêque d'Avignon.* — SAINTS JEUNES GENS.

* *
*

1898. — JULES BONNEL || *chanoine honoraire d'Avignon* || *Panégyrique* || *du* || *B. Pierre de Luxembourg*[2] || *prêché le 5 juillet* J. BONNEL.

[1] Om hel. Peter af Luxemburg säges, i början af den lilla broschyren (p. 4): *Il y a enfin cinq cents ans qu'un descendant d'Empereurs et de Rois terminait, sous la pourpre cardinalice, son dix-huitième printemps, ... prouvant au monde que ... suivant la parole de saint Ennode, «une âme de vieillard peut bien animer un corps d'enfant.»*

[2] Panegyriken afslutas med följande ord (p. 20): *Pierre de Luxembourg, n'est plus, Messieurs, mais ses exemples nous restent. A nous, prêtres, de les reproduire. A vous aussi, jeunes et chers séminaristes; à vous de marcher sur les traces et d'imiter les vertus de votre auguste Patron.* Slutordet syftar på att *le Petit Séminaire.* (jfr. p. 9, rad 18), som vid tiden för detta äreminne (d. v. s. före lagen af december 1905 om skilsmässa mellan kyrka och stat) ännu tilläts vara inrymdt i forna ärkebiskopspalatset vid *la Place du Palais des Papes* i Avignon, erhållit till skyddspatron hel. Peter af Luxemburg.

1898 || *En la Chapelle du Petit Séminaire d'Avignon* || Avignon || AUBANEL, *frères* || imprimeurs DE N. S. P. LE PAPE || et de MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE || 1898. In-8°.

Encyklopedier.

Summariskt må här också nämnas några af de många biografiska och encyklopediska verk, som innehålla artiklar om hel. Peter af Luxemburg.

La Bibliothèque d'Antoine Du Verdier, originalupplagan, Lyon, 1585; se ofvan, p. 15, n. 3.

Elogia S. R. E. Cardinalium, Romæ, 1751, gr. in-fol., p. 48.

Le Grand Dict. hist. de Louis Moréri, tjugonde och sista upplagan, t. VIII, Paris, 1759; se ofvan, p. 4, n. 1.

Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica da S. Pietro sino ai nostri giorni (G. MORONI), t. III, Venezia, 1840.

Dictionnaire histor., biogr., et bibliogr. du dép[t] *de Vaucluse* (C.-F.-H. BARJAVEL), t. II, Carpentras, 1841.

Dictionnaire histor. de la France (LUD. LALANNE), Paris, 1872.

Biographie Nat. de Belgique (E. VAN ARENBERGH), t. XII, Bruxelles, 1892—1893.

Gallia Christiana;

Biographie Universelle;

Nouvelle Biographie Générale;

La Grande Encyclopédie, &c., &c., &c.

---

§ 3.

Hel. Peter af Luxemburg

tillskrifven

uppbyggelsebok.

Om någon litterärt verksam Peter af Luxemburg ha flertalet arbeten behandlande franska medeltidens litteraturhistoria intet att förmäla, lika litet som om den uppbyggelseskrift, vi äga i behåll under hans namn. Allenast i tvenne verk, men de viktigaste, nämligen i *l'Histoire littéraire de la France*[1] och i GRÖBER'S *Grundriss der romanischen Philologie*[2] omnämnas —

[1] Om *le cardinal Pierre de Luxembourg* skrifver, uti *l'Hist. litt. de la France*, t. XXVI, 1873, p. 555 & 553, B[arthélemy] H[AURÉAU]: *Ce titre, «La diète de salut», a été donné, en outre, à un livre français qu'il ne faut pas confondre avec le livre latin (de Guillelmus Aquitanicus, Guillaume de Lavicea). Le livre français, qui nous a été conservé dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque nationale, n'est aucunement à l'usage des prédicateurs; le cardinal Pierre de Luxembourg, qui en est l'auteur, ne s'est proposé pour but en l'écrivant que d'exhorter sa sœur à fuir le monde et à prendre le voile. — «Dieta», dit Jean de Gênes, cité par Du Cange, «unius diei itineratio» (vel quodvis iter).*

[2] Om samme läses uti *Grundriss*, t. II, a, 1902, p. 1175: *Erst in Hss. des 15. Jhs. tritt der asketisch erbauliche ‚Livret' oder ‚Jardin de devotion' oder ‚La diete de salut' (gelegentlich mit des Verfassers Biographie verbunden) des 18jährig, als Bischof von Metz und Kardinal (1386) gestorbenen, später selig gesprochenen Pierre de Luxembourg (geb. 1369) auf, das er seiner Schwester Johanna von Luxemburg widmete, und das weit verbreitet war, aber vielleicht erst von einem Verehrer nach seinem Tod geschrieben wurde.*

på båda ställena helt kortfattadt — den unge gudsmannen och den samling asketiska förmaningar, han antages hafva hopskrifvit. Man har nog velat därjämte antaga hel. Peter af Luxemburg vara författare till tvenne religiösa dikter, en på latin[1] och en på franska,[2] men, beträffande den ena, utan att ange några

[1] I Mazarine-bibliotekets ms. 515, fol. 124 t. o. m. 127, förekommer:

Salus sancti Petri de Lucembour.
Deus pater qui creasti
Mundum et illuminasti
Suscipe me penitentem
Et illustra meam mentem, &c., &c.

Om denna latinska versifierade bön säger en författare, L. MAXE-WERLY, uti *Mém. de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc,* 3e série, t. VII, 1898 (Extrait, 1899, p. 6): *Dès la fin du XIVe siècle, un livre de prières, à l'usage d'un clerc du diocèse de Langres, témoigne de la grande dévotion que l'on avait pour le Bienheureux dans nos Régions ... Dans le corps du manuscrit, parmi les prières, se trouve la suivante qui, peut-être, fut composée par le bienheureux Cardinal.* Se Ul. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum,* t. I, 1890, no 4477: *Oratio ad Deum et omnes sanctos;* samt MOLINIER, Mazarine-bibliotekets katalog, t. I.

[2] Bryssel-bibliotekets ms. 11118 (se nedan, handskriftförteckningen) innehåller flera smärre, sinsemellan tämligen likartade uppbyggelseskrifter. Den andra i ordningen (efter Peter's af Luxemburg samling asketiska förmaningar, som fyller de fyrtiotvå första bladen) upptager fol. 43 t. o. m. 79. Den består utaf en omskrifning dels på prosa dels på vers af *Höga Visan* och börjar sålunda: *En l'abbaye de deuote religion fondee en ce mondain desert C'est le Jardin de vertueuse consolacion ou le vray dieu d'amours habite C'est le Jardin gracieux ou ... le doux Jhesus ... appelle s'amie quant il dist, au liure des chansonnettes amoureuses ℂ Veni in ortum meum soror mea sponsa mea.* (Jfr. *Canticum Canticorum,* V, 1). Titeln: *le Jardin de dévotion,* hvilken ju förefaller särdeles lämplig, nästan själfskrifven, för ifrågavarande anonyma omdiktning, har emellertid, i brysselska handskriftkatalogerna, t. o. m. i den nyaste, af VAN DEN GHEYN (1903), blifvit tilldelad — icke denna, icke manuskriptets andra afdelning, utan i stället dess första, d. v. s. den uppbyggelsebok, som, i handskrifterna, förekommer under alla möjliga olika titlar, men städse med författarnamnet *Pierre de Luxembourg.* Å handskriftvolymens band af marmoreradt kalfskinn har tryckts, på ryggen, titeln *le Jardin de dévotion.* Mot den titelns användande för Peter's af Luxemburg prosaverk hade dock, vid tal om Bryssel-handskriften, uttalat sig Kervyn de LETTENHOVE (född 17 aug. 1817, död 2 april 1891) i sin edition af Froissart, t. XIII, 1871, p. 335: ... *assez inexactement inscrit au catalogue sous le titre de Jardin de dévotion par Pierre de Luxembourg.* Likaså har manuskriptafdelningens i Bryssel-biblioteket forne *Conservateur* Charles RUELENS (född 21 maj 1820, död 8 dec. 1890), i en handskrifven

skäl, samt, beträffande den andra, på grund af en oriktig katalog-notis.

* *
*

Den ifrågavarande på prosa författade uppbyggelseboken har flere olika titlar: *Lettres*, *Epistres; Livret*, *Traité*, *Enseignement; Diète de salut*, *Chemin de pénitence*, *Voyage spirituel;* &c. Den finnes icke utkommen i nutidstryck i bokhandeln, men förekommer i åtskilliga bibliotek, både i manuskript (från fjorton- och femtonhundratalen), och i sällsynta tryck (från femtonde, sextonde och sjuttonde århundradena).

Kända handskrifter äro följande:

---

anteckning å ett särskildt papper uti manuskriptet ifråga, betitlat Peter's af Luxemburg skrift, mycket riktigare: *le Chemin de pénitence.* Manuskriptets här omtalade stycke n° 2, eller den fria efterbildningen på prosa och på vers af *le Cantique des Cantiques*, uppträder tidigt, och ofta, i tryck, och med växlande titlar. Det äldsta trycket, *Bruges: Colard Mansion*, c. 1475, in-fol., bär titeln *le Jardin de deuocion* (se [Jos. Van Praet] *Notice sur Col. M.*, 1829, p. 25), medan nästa tryck i ordningen, *Vienne: Eberhard Frommolt*, c. 1480, in-4°, heter *le Jardin de virtueuse consolacion* (se Is. Collijn, *Katalog der Inkunabeln der kgl. Universitäts-Bibliothek zu Uppsala*, 1907, n° 1043). — Midtinuti transkriptionen af *Höga Visan* (i handskriften fol. 58 t. o. m. 61), i det sextonde kapitlet, som har till titel *De la saincte ame qui de joye chante les loenges du dieu d'amours*, förekommer ett poem bestående af åtta stycken åttaradiga strofer jämte omkväde, på blott två manliga och två kvinnliga rim, desamma alla stroferna igenom; en strof må här utgöra prof:

Amours Lui fist son pouoir humilier	All Kärleks Gud! hur såg Han Sig behandlad,
Quant d'une femme nasqui humainement,	Då af en kvinna Han Sig födas lät;
Qui vierge et mere fut sans y varier,	Hon jungfru var och moder, oförvandlad,
Qui dieu et homme contient diuinement.	Han man och Gud i himmelskt majestät.
D'humanité prist la charnel vesture,	Likt mänskors barn blef Han i köttet skapad
Bonté Lui fist ce faire d'amour pure;	Af godhet emot oss, som äro kött;
Immensité fut lors amesuree,	För gränslösheten blef nu gränsen stakad,
Infinité fut lors enuironnee	Oändligheten nu sitt slutmål mött,
Soubz brieue enclosure.	Mött stramt ett stängsel.

För manuskriptet i dess helhet, se nästa not.

Bryssel, Bibl. roy., ms. 11118, XV årh.[1]

Fol. 1: *Le liure de saint Pierre de Luxembourg.*

Metz, Stadtbibl., ms. 534, XV årh.

Fol. 292: *Pluiseurs belles epitres enclossez en vng traitier, envoies par saint Pierre de Lucenbourch a sa seur, esquelles yl parle des trois journeez de penitence et de lieues d'icelles.*

[1] Bryssel-bibliotekarien Hr. Dr. Alph. Bayot har benäget meddelat, om Bryssel-ms. 11118, följande: *Paléographiquement, ce volume semble, à première vue, former un tout suivi. Si cependant on y regarde de plus près, on peut apercevoir certaine différence entre les trois opuscules dont il se compose. Divers petits traits permettent de le partager en trois parties bien distinctes. I. Fol. 1—42 v°. Rubrique initiale: Cy commence le liure de saint Pierre de Luxembourg. Papier au filigrane du gantelet surmonté d'un fleuron; initiales rouges; les majuscules sont garnies de gros points jaunes; les citations latines sont soulignées en rouge; il y a des cadrats d'un dessin sommaire, rouges également. — II. Fol. 43—82. Dans la marge supérieure du fol. 43, une main moderne a écrit: «Le Jardin de dévotion; extrait du Cantique des Cantiques». Pas d'intitulation. Le traité finit fol. 79 v°. Le fol. 80 est blanc. Fol. 81—82, on a la Table, qui devrait être placée en tête, car elle débute ainsi: «Cy commence vng petit traittié extrait des Canticques, intitulé le Jardin de deuotion, ouquel l'ame deuote quiert son amoureux Jhesucrist, lequel contient en soy xviij chappitres particuliers». Papier au filigrane de la tête de bœuf avec, entre les cornes, une tige terminée par une croix de St André. L'écriture et les initiales ne sont pas de la même main qu'aux fol. 1—42. Titres de chapitres écrits à l'encre noire. Toute la décoration est faite au vermillon et comprend, outre les initiales, des crochets alinéaires, des rehauts de majuscules, des traits faisant office de cadratins. — III. Fol. 83—284. Sans intitulation. C'est le Doctrinal de Sapience, traduit du latin de Gilles de Roya. Le texte s'arrête au milieu du fol. 281 v°; il est immédiatement suivi de la Table, à la fin de laquelle on n'a point mis d'explicit. Les feuillets de cette partie du volume sont numérotés en chiffres romains, j à cc, la foliotation s'arrêtant au fol. 282. Il s'agit là d'une numérotation originale, car elle figure dans les renvois de la Table. Il y a ici plusieurs papiers: au filigrane du pot ansé et couronné (fol. 83—106). Deux types de gantelets surmontés d'un fleuron, dont un identique à celui des fol. 1—42 (fol. 110—118). L'écu de France brisé d'un bâton (fol. 122—255). Deux types de gantelets, sans fleuron cette fois (fol. 257—282). Les titres, de même que les initiales de chapitres, sont tracés en rouge. Rehauts jaunes dans les majuscules. Le recto du fol. 83 présente l'aspect propre à la première page des manuscrits, plus exposée que les autres à l'air qui la fait jaunir, et à des contacts qui la souillent et lui donne une patine* sui generis. *On peut affirmer que le Doctrinal formait primitivement un volume indépendant. Mais je n'oserais en dire autant des*

Tours, Bibl. munic., ms. 385, XV årh.

Fol. 63: *Le traitté que saint Pierre de Luxembourg enuoia a sa sœur pour la retraire de l'estat mondain.*

Paris, Arsenal, ms. 2036, XV årh.

Fol. 389: *Le liuret du benoist saint Pierre de Luxembourg qu'il enuoya a sa seur pour la retraire de l'estat mondain.*

Paris, Arsenal, ms. 2066, XV årh.[1]

Fol. 1: *L'ensignement que saint Piere de Luxembourg enuoya a mademoiselle sa seur.*

Paris, Arsenal, ms. 3386, XV årh.

Fol. 54: *Aulcunes epistres que monseigneur sainct Pyerre de Lucenbourg enuoya a sa sueur pour la retraire de l'estat du monde.*

Paris, Bibl. nat., ms. 457, XV årh.[2]

Fol. 128: *Le liuret du benoist Pierre de Luxembourg lequel il enuoya a sa seur pour la retraire de l'estat mondain.*

---

deux autres traités. La différence des écritures et du papier, si elle constitue une présomption, ne fournit pas, à elle seule, me semble-t-il, une preuve décisive. La plus ancienne mention que je connaisse des opuscules qui composent le recueil, a trait au recueil tout entier. Elle se trouve dans un catalogue, rédigé par Poirier, des mss. français enlevés en Belgique et parvenus à la Bibliothèque nationale de Paris le 21 avril 1796 (B. N., nouv. acq. fr. 5420, fol. 31 ss.). L'art. 55 de ce catalogue distingue nettement les trois ouvrages: St Pierre de Luxembourg, le Jardin de dévotion, la Doctrine chrétienne. Il ajoute que le volume était relié en veau. Cependant il faut remarquer que sa reliure actuelle date précisément du séjour qu'il a fait en France à cette époque. Sous l'Empire, on a ainsi renouvelé la couverture de la plupart des manuscrits venus de la Belgique, mss. qui n'ont été restitués à celle-ci qu'en 1815.

[1] Efter att ha sekler igenom förvarats uti *le Couvent des Célestins de Paris,* blef denna handskrift, jämte bortemot hundra andra manuskript, efter år 1791 förd öfver till det i närheten belägna, då så godt som nyinrättade Arsenal-biblioteket. Den är beskrifven dels, uti förutnämnda Froissart-upplaga, t. XIII, p. 334 & 335, af forne chefen för sagda bibliotek Jules Lacroix, dels af nuvarande chefen M. Henry Martin, uti bibliotekets katalog, t. II, 1886, p. 398 och t. VIII, 1899, passim.

[2] Jfr. P. Paris, *Les mss. frçs de la Bibl. du Roi,* t. IV, 1841, p. 196.

Paris, Bibl. nat., ms. 1836, XV årh.

Fol. 1: *Le liuret que fist benoist Pierre de Lucembourg cardinal d'Auignon lequel il enuoya a sa seur pour la retraire de l'estat mondain.*

Paris, Bibl. nat., nouv. acq. fr.[1] 4382, XV årh.

Fol. 1: *Le liure de Pierre de Luxembourg a sa sœur.*

Paris, Bibl. nat., nouv. acq. fr. 1079, midten af XV årh.[2]

Fol. 1: *Coppie du liure saint Pierre de Luxembourcq lequel il enuoia a mademoiselle de Luxembourq.*

Paris, Bibl. nat., ms. 982, XVI årh.[3]

Fol. 72: *Le liure que saint Pierre de Luxembourg fist pour sa sœur.*[4]

Kända tryck[5] äro följande:

---

[1] Handskriften härstammar från *Colombina*, i Sevilla. På pärmens insida står: *Pedro de Lucemburg a s'a hermana Ana de Lucemburg.*

[2] Möjligtvis är det ur detta manuskript, som de par utdrag gjorts (beträffande orden *angles, chartre, consaus* &c.), hvilka möta uti Arsenal-ms. 5258 (*Papiers de la famille de Du Cange*). Här läses fol. 19 verso: *Extrait d'un Livre Ms. intitulé Cest icy la coppie du livre St Pierre De Luxembourg lequel* (ny rad) *lequel donna a Damoiselle sa sœur pour le retraire et oster de l'estat du monde.*

[3] Jfr. P. Paris, *Les mss. frçs de la Bibl. du Roi*, t. VII, 1848, p. 389. Huset Luxemburg's ättlängd, med sexton sköldemärken på manssidan och lika många på spinnsidan, bilda (fr. o. m. fol. 116) manuskriptets afslutning; också har detta kallats *le Manuscrit du héraut d'armes des Luxembourg.*

[4] Enligt af Hr. Bibliotekarien Alph. Bayot godhetsfullt lämnad upplysning lärer ytterligare en handskrifven kopia utaf Peter's af Luxemburg *Livret* finnas bland den store samlaren Mr. Pierpont Morgan's bokskatter. Manuskriptet ifråga, en pergamenthandskrift från omkring år 1480, är upptaget, under nummer 100, å p. 149, uti en katalog öfver hans bibliotek, hvilken tryckts, men icke utsläppts i bokhandeln: *Catalogue of Manuscripts and early printed Books... forming portion of the Library of* J. Pierpont Morgan. *Manuscripts.* London, Chiswick Press, 1906, in-fol.

[5] Jfr. J.-Ch. Brunet, *Manuel*, t. III, IV och VI. — Gust. Brunet, *La France littéraire au XVe siècle ou Catalogue raisonné des ouvrages... imprimés en langue française jusqu'à l'an 1500*, Paris, 1865, p. 163, uppger, att en inkunabel från omkring år 1495, på 34 blad in-4o, af *La dyette de salut* skulle finnas på Arsenal-biblioteket; enligt därvarande tjänstemäns uppgift finnes numera denna inkunabel endast i bibliotekets gamla kataloger.

Paris, Mazarine, *Incunable* 678, in-4°.

LE liure de monseigneur saint Pierre || de lucembourg le quel il enuoya a vne || siẽne seur pour la retraire des estatz || mõdains ℂ *Intitule La dyete de salut.*

Detta exemplar är sammanbundet med (och efter) *LE CATHON en FRANCOIS*, Lyon, 1492.[1]

Paris, Bibl. nat., *Réserve* D. 4277, in-4°.

Qᵛãt ie regarde lestat & le vie que iay menee de puis ...

Denna text, utan någon som helst titel eller ens inledande öfverskrift, upptager de sista tolf bladen af en bok med titeln *Les signes preceden̄ le grant iugement general de nostre redempteur iesuchrist.*[2] Bokens slutord lyda: *Imprime a paris par Jehan treperl librayre demourant sur le pont nostre dame.*

Paris, Bibl. nat., *Réserve* D. 8625, pet. in-8°.

LE liure de monsei || gneur sainct Pierre de lucembourg le || quel il enuoya a vne sienne seur pour || la retraire des estatz mõdains Jntitu || le La diete de salut.

Bokens slutord lyda: *Imprime a paris par Michel le noir libraire iure en luniuersite de paris demourant deuant sainct denis de la chartre a lymage Nostre dame Lan mil cinq cens et cinq le troisiesme iour doctobre.*

Paris, Bibl. nat., *Réserve* D. 42488, in-12.

LE || VOYAGE || SPIRITVEL, || DV B. PIERRE DE || LVXEMBOVRG, CARDINAL, || Euesque de Mets, & Protecteur || de la Ville d'Auignon &c. || A Lyon || 1632.

Med p. 115 börjar *Le Voyage spirituel du Pelerin Catholique.* För boken i dess helhet se ofvan, § 2, Peter's af Luxemburg biografer, s. v. Henry ALBI.

* * *

[1] Jfr. W. A. COPINGER, *Supplement to HAIN'S Repertorium Bibliographicum, Part* II, *Vol.* 1, London, 1898, in-8°, n° 3695, och där gjord hänvisning till litteratur öfver Mazarine-bibliotekets inkunabler.

[2] För *Les XV Signes*, jfr. BRUNET, *Manuel*, t. V, col. 379, och GRAESSE, *Trésor*, t. 6, I, p. 402, col. 2.

Författaren, hvem han nu är, börjar[1] med en hjärtslitande veklagan öfver den lefnad han fört, dessvärre så fylld af all världens fåfänglighet, öfver den tid han förlorat, likafullt så skickelsediger för all kommande evighet. Han grufvar sig, då han betänker, att människan dö måste samt att, lika viss döden allom är, lika oviss är för en och hvar dödsstunden. Vid tanken på domedagens tusende sinom tusende väntande fasor darrar han likt blad på träd.

Men allt dylikt oaktadt bör aldrig en syndare förtvifla,[2] ty för att vända åter till Barmhärtighetens källa står en väg

[1] *Quant je regarde quele vie j'ay menee depuis que je sceus congnoistre le bien et le mal, je ne treuue que pechiez et temps perdu... Elas doncques est toute ma vie sans fruit... Elas que j'ay gasté de biens et perdus pour nourrir ma charogne qui a plus despendu que elle n'a gaingnié... J'ay mené trop orde vie et pour tant j'ay honte de viure et n'atens fors que je voise mourir. Elas or debueroige plourer tout le remanant de ma vie pour recouurer le temps que j'ay perdu... Ne sces tu pas bien que tu morras & sy ne sces quant... Ne sces tu pas bien que le jugement de dieu approche? Certes oui. O quelle jornee d'angoisse plainne de tribulacion de cris de brais de gemissemens de pleurs de paours ... d'esclistre de tonnoire... & de plusieurs grandes horribletés... Et adonc verront les pecheurs le juste juge desmesurement courroucié... verront aussy les grans abismes & parfons d'enfer ouuers pour eulx engloutir & plus de cent mille tourmens qui seront apareilliez. Et a dextre verront... & a senestre verront... & par dehors verront tout le monde en feu et en flambe, & par dedens sera conscience ardente et brullante... Certes je croy que je trembleraye comme fueille en arbre... &c.*

[2] *Or ne desespoir point. Mais retourne vers celuy que tu as offensé & luy prie merchy et pardon & ayez bonne esperance en sa misericorde. Car de bon cueur & debonnairement il recoipt les pecheurs quant ilz retournent vers luy par la voye & chemin de penitence lequel chemin a trois journees de loncq, comme tu pouras cy apres plainnement oir. — Nous... auons a cheminer trois journees. L'une est contrition, l'autre confession et l'autre satisfacion. La premiere journee a trois lieues petittes de chemin. La premiere lieue est doleur de cueur de ce que par son pechiez on a desseruy d'estre pendu au gibet d'enfer. La seconde lieue est desplaisance de ce qu'on a perdu paradis. La tierce lieue est doleur et ennuy de ce qu'on a dieu courroucé. Exemple... Autre exemple... La seconde journee de paradis est confession Peu de gens sceuent bien ceste journee cheminer sans fouruoyer... Or deuez sauoir que ceste journee a trois lieues comme l'autre. La premiere est confession qui doit estre entiere. La seconde qu'elle doit estre de bonne volenté sans contraincte... Et la tierce lieue est feableté que le pecheur pour luy doit auoir esperance que dieu luy peult et veult pardonner ses pechiés... Or auez ouy la seconde journee maintenant orrez la*

städse öppen: ångerns. Den är tre dagsresor lång, och omfattar hvarje dagsresa tre mil.

Första dagsresan: Syndasorg	Sorg öfver att ha förtjänat helvetet; Sorg öfver att ha förlorat paradiset; Sorg öfver att ha förtörnat Gud.
Andra dagsresan: Syndabekännelse	Bikt som bör vara fullständig; Bikt som bör vara frivillig; Bikt som bör vara förhoppningsfull.
Tredje dagsresan: Syndagodtgörelse	Återställelse af allt orättfånget; Tillfyllestgörelse medelst goda verk; Förlåtelse för alla oförrätter.

När på denna väg den ångerfulle kommit från syndens tillstånd till nådens,[1] må han se till att undgå återfall och må han, till den ändan, följa en lefnadsordning liknande, eller motsvarande, den som i fortsättningen af texten nu föreslås såsom efterföljansvärd. Och härpå framlägger författaren hvad man skulle kunna kalla «En kyrksam katoliks dagsprogram»;[2] detta

---

tierce journee de cheminer en paradis & est satisfacion... Celle journee a trois lieues comme les autres. Et la premiere est restituer le prins a tort. Exemples... La seconde lieue est... faire aulmosnes ou autres biens... La tierce lieue est pardonner a ceulz qui te ont meffait ou fait desplaisir. Exemple... Et ainsy auez ouy les trois journees qu'il conuient aller pour en paradis paruenir

Denna framställning utaf Nådens ordning (resp. Salighetens väg) sammanfaller till punkt och pricka med katolska kyrkans lära om 1º *Contritio cordis,* 2º *Confessio oris,* 3º *Satisfactio operis.* Luterska kyrkan anser visserligen hjärtats förkrosselse vara en väsentlig del af bättringen, men däremot munnens bekännelse ingalunda nödvändig och rättfärdiggörelsen genom s. k. öfverloppsgärningar alldeles förkastlig.

[1] *Quant le pecheur a tant fait par la grace de dieu moiennant la doctrine dessus ditte qu'il est venus par ces trois journees jusques a dieu c'est a dire qu'il est en estat de grace sy se doit garder de rencheoir, et affin qu'il se puist mieulx garder il doit prendre en luy mesmes vne bonne maniere et viure ainsy comme il s'ensuit, ou semblable.*

[2] *Tu te peuls passer de dormir entre... Tu te leueras a minuit ou au plus pres que tu polras toutes les nuitz. Et quant tu seras esueillie tu leueras tes yeulx en hault de ton cueur a ton maistre Jhesucrist... & fais le signe de la croix en ton front & puis en ta palme & puis... tu te metteras a genoulz sy humblement que tu polras & saluras nostre seigneur en*

tillägger han själf så stort värde, att han afslutar de mångahanda förmaningarna med en sista förmaning att detsamma genomläsa om möjligt en gång hvarje vecka.

Nu följande afdelning i boken innehåller en förteckning på tio ting att vid andaktsöfningar iakttaga.

I° Vinnlägg dig om ett rent hjärta;
II° Uppsök lönnligt bönrum;
III° Förjaga alla världsliga tankar;
IV° Åkalla den Helige Ande;
V° Känns villigt vid din svaghet all;
VI° Betänk huru omhvärfd du är utaf frestelser
VII° och besinna din hjälplöshet i dödens stund;

---

disant vne patenostre... Et apres saluras la vierge Marie d'ung ave Maria... Et apres diras tes matines. Tes matines dictes... tu feras vne fois ou deux... la priere qui s'ensuit: Premier tu prieras pour l'eglise vniuersel et pour les prelatz... Pour les princes de la terre & pour tout le peuple qui leur est commis... Et puis iras au moustier. Et tantost que tu entres dedens sy regarde tout premierement l'image de Jhesucrist... Et te metteras a genoulx en disant... & puis prens ton siege au plus secret lieu que tu polras... Et toutes les fois qu'il sera feste commendee tu oras la grant messe & les vespres a tout le moins... Tu te confesseras a chacune sepmainne... Ne t'arreste point a ton huis deuant sur la rue ne a la fenestre... Quant est a jeuner... jeune sans aulmosne est lampe sans huille... Car ce que on oste a son corps doit estre donné aux poures... Tu ne mengeras que deux fois le jour se ce n'est pas cause de maladie ou se ce n'est pour raisonnable cause... Parle peu en ton mengier se ce n'est de dieu... affin que ton esperit prengne repos auec le corps. Quant tu aras dit graces tu t'en iras en ta chambre & la diras nonne. Et puis estudieras aucune bonne escripture salutaire pour l'ame... Va peu souuent auant la ville et quant tu iras afaire tes necessités si va chief baissant & va ton chemin sans nulluy empeschier se il n'est de necessité.., & humblement reuiens en ta maison... Tu te vestiras simplement & de simple couleur... Le vespre venu tu diras tes vespres & vigille... Et apres soupper quant tu aras rendues graces tu te retrairras en ta chambre asses tost & clorras ton huis apres toy. Et aussy dois tu faire espirituellement c'est a dire... clorre l'uis de ta conscience et toy mectre auec ton createur seullement... Apres tu diras complie... Apres tu te agenoilleras humblement & salueras la trinité & dis au moins · V · fois ta patenostre... Quant est au gesir... et encore vauldroit il mieulx gesir tout vestu. Tu metteras a point ta couuerture... & te dois endormir en aucune bonne pensee... — Je veuls que tu le lises chacune sepmainne vne fois se faire se peult.

VIII° Begrunda Christi tåliga lidande,
IX° och likaledes hans bittra död;
X° Behåll stadigt i åtanke den glädje Gud beredt de sina.[1]

Det stycke som härefter vidtager, och som afslutar Peter's af Luxemburg *Livret*, tyckes, med sina hvardagliga om än icke utnötta satser, ha att bjuda på snarare ringhaltigt mynt i jämförelse med de föregående, änskönt dessas innehåll, hvad originalitet beträffar, näppeligen kan anses alldeles fullödigt. Stycket utfylles af en asketisk sedepredikan hållen i så allmänna satser, att det förefaller som om afskrifvarne åt dess återgifvande ägnat minskad uppmärksamhet.

* *
*

Sådan skriften emellertid i sin helhet nu är, uppgifves i hvartenda manuskript, där den förekommer, liksom också i nästan alla trycken, att Peter af Luxemburg är dess författare, och oftast tillägges, att han i afsikt att åt himlen rädda en kvinna, författat den. Hvad denna afsikt angår, så bestyrkes den dels

[1] *Nottez dix choses aidant a auoir deuocion. La premiere est purte de cueur et de conscience... Saint Bernard dist que toutes les fois que nous allons en oroison nous entrons en la court du ciel... La seconde chose est qu'il doit querir lieu secret... affin que le vent de vaine gloire ne luy oste le fruit de son oroison. Exemple... La tierce chose est que a celle heure il doit jecter hors de son cueur toutes pensees terriennes & mondainnes... ainsy que la personne chasse les mouches arriere de sa viande ou de son beuuraige... La quarte chose est qu'il doit de tout son cueur, mains estendues, appeller le sainct esperit... Larmes sont comme le tresbon vin duquel la personne deuote enyure dieu... Vne seule larme peult impetrer de dieu ce que tous les angeles et tous les sains de paradis ne porroient faire... La quinte chose est qu'il doit regarder toutes ses defaultes, car... La sixiesme chose est qu'il doit regarder l'estat de ceste presente misere... Car on est tousiours en temptacion soit en dormant ou en veillant, en estant ou seant... La septiesme chose est qu'il doit regarder l'estat ou il sera a la mort... Car a la mort les vanités de ce monde griefuent plus qu'ils n'aident.. La ·VIIIme· chose est qu'il doit regarder l'humilité la patience et la passion de nostre seigneur Jhesucrist... La ·IXme· chose est qu'il doit regarder comment Jhesucrist mourut pour nous honteusement... La dixiesme et la desrainne chose si est qu'il doit fichier son cueur & les yeulx de son entendement a regarder les joies que dieu a appareillees a ceulx qui l'aiment...*

af slutorden,[1] dels utaf de inuti texten så ofta förekommande tillropen: *Ma chiere sueur*, *Tresamee sueur et fille en Jhesucrist*, *Tressaincte fille*, o. d., hvilka utvisa, att den så omtyckta och omkopierade skriften riktats till någon dam som stått författarens hjärta nära, och allsingenting hindrar, att denna dam varit Jeanne, demoiselle de Luxembourg (född på slottet Ligny 1363, död, ogift, i Boulogne 1430). Utaf hel. Peter's af Luxemburg tre systrar, Marie, Marguerite och Jeanne, stod denna[2] honom närmast; hon var i barndomen den trägna deltagarinnan i alla hans andaktsöfningar; hon är slutligen den enda af de tre, som finnes ihågkommen i hans testamente.

Att åter författaren af här berörda uppbyggelsebok varit, icke någon hel. Peter's af Luxemburg kvarlefvande eller efterlefvande beundrare, utan redan denne unge kyrkans man själf, torde svårligen låta sig bevisas; iögonenfallande är likvisst

---

[1] *Soies doncques lealle, humble, amiable, debonnaire et charitable, plainne de foy et d'esperance.* AMEN.

[2] Hon hade efter broderns, kardinalens, död varit en tid omkring år 1395 hofdam hos Carl's VI drottning Isabeau de Baviere, och blef sedermera fadder till dennas son Carl VII. Den med henne ungefär jämnåriga furstinnan Valentine de Milan, modern till Charles d'Orleans, skänkte henne, år 1396, till vänskapsminne en altartafla, hvilket väl antyder, åt hvad håll hennes intressen alltfortfarande gingo. Efter Valentine's död (1408) aflade hon löfte inom Franciskanerorden, dock endast såsom världslig medlem. Blifven på sin ålderdom arftagerska till grefskapet Ligny, hade hon afträdt detta till en sin brorson Jean IV de Luxembourg-Ligny, och vistades själf i närheten af Saint-Quentin på släktens slott Beaurevoir. Hit fördes och här hölls en tid i fängsligt förvar den på våren 1430 utanför Compiègne tillfångatagna Orléanska Jungfrun. Ofvannämnde Jean IV hade nämligen köpt henne omedelbart efter tillfångatagandet af bastarden Vendôme och sålde henne, men först på hösten samma år, till den engelskt sinnade biskopen i Beauvais. Under den halfårslånga mellantiden hade kring Luxemburgarn skilda krafter satt sig i rörelse, några arbetande på hans fånges undergång, andra åter för hennes räddning. Parisuniversitetet, drifvet af förföljelsenit, häfdade, i skrifvelse till honom af 14 juli: *qu'est tenu d'obeir tout chretien... a eux (à l'évêque de Beauvais et aux prélats inquisiteurs) en ce cas present... et qu'en ce faisant il acquerroit la grace et amour de la haute diuinité...* Å andra sidan gjorde fastern, Peter's af Luxemburg syster, allt för att af brorsonen utverka den fångnas befrielse. Till all olycka afbrötos dessa den ädla gamla damens sträfvanden af döden, som trädde obevekligt hindrande emellan (13 nov.).

öfverensstämmelsen mellan å ena sidan de läror, författaren af *le Livret* förkunnar från första raden till den sista, och å andra sidan det lefnadssätt, den unge asketen enligt samstämmande skildringar städse förde ifrån spädaste barnaår alltintill dödsstunden: Peter af Luxemburg har lefvat så, som honom tillskrifna boken har lärt; yngling och bok karakteriseras båda, och i lika grad, af de ädlaste sedliga sträfvanden.

En annan jämförelse, likaledes utfallande till förmån för Peter's af Luxemburg författarskap af *le Livret*, kan göras, nämligen genom att sammanställa sagda skrift med en skrifvelse af Avignon-helgonet, hvilken nutiden äger i behåll, om än af ingen enda biograf omnämnd, eller kanske ens känd. Skrifvelsen ifråga (se *Appendix*, p. 43) är ett bref, från dödsbädden afsändt af Peter af Luxemburg till en hans något äldre kusin Jean de Beaumont (född 1361, död 1396). Något för nämnda tvenne skriftliga alster gemensamt är dels den vackra anda, hvaraf båda äro besjälade, men dels också den om man så vill pedantiska tonen; dylik brukar anses höra de tidiga ungdomsåren till.[1]

* * *

Om *le Livret*, såsom sannolikt synes, författats af hel. Peter af Luxemburg, så är i alla fall hans bok till sin an-

[1] Man kunde äfven tänka på att jämföra *le Livret* med ännu en skrift af hel. Peter af Luxemburg: hans testamente. Ej blott den allvarsfyllda tonen är dem gemensam — enligt Bollandisterna är testamentet *lectu sane dignissimum & spirans perfectissimum exemplar raræ profundæque humilitatis;* — en och annan sentens är så ock. Slående är likheten mellan t. ex. den i begynnelseorden till *le Livret* uttalade tanken *Ne sces tu pas bien que tu morras & sy ne sces quant!* och den latinska satsen i testamentets början *Nihil est certius morte, nec incertius ejus hora.* Men, dels är testamentet sannolikt uppsatt af Peter's af Luxemburg sekreterare, Pierre d'Allovaigne (nu Allouagne, i *Dépt* Pas-de-Calais), dels möter samma betraktelse öfver dödens visshet och ovissheten om dödsstunden ordagrant på annat håll, t. ex. i inledningen till det testamente, som Carl VI icke många år senare lät sin sekreterare Jean des Saints uppsätta, lördagen den 10 augusti 1392, vid högaltaret i kyrkan Saint-Julien, i le Mans: *Nos attendentes,.. nil morte cercius, nichil esse incercius ejus hora,... (Chronica Karoli Sexti,* ED. L. BELLAGUET, t. VI, p. 500).

läggning ingalunda ny. Såsom förebild har tjänat en latinsk uppbyggelseskrift, *Dieta salutis*, författad af Guillaume de Lavicea d'Aquitaine (död omkring 1310). Och redan denna den franska bokens latinska förebild anses af litteraturhistorici[1] vara föga originell. Om sålunda uppfinningsrikhet icke är det som utmärker hvarken mönstret eller (hvilket i det föregående framhållits) kopian, så har dock hel. Peter af Luxemburg, och det mer än en gång, kryddat sin eljest något tunna anrättning med tankar och bilder, hvilka röja både omdöme och smak. Såsom exempel må här blott anföras: *Qui n'a nulle aduersité ne temptacions, il ne scet s'il n'a nulle vertus en luy; Oroison sans deuocion est viande sans sel; Oroison briefue tresperce le ciel; Disne bien et souppe legierement: c'est vie d'angele de neant mengier, vne fois le jour mengier est vie de saint, deux fois le jour mengier c'est vie d'omme et de plus mengier c'est vie de beste.*[2]

Att döma af de ifrån allehanda auktoriteter hämtade citat, hvarmed Peter af Luxemburg smyckar sin text, tyckes han icke varit bortkommen i sin tids religiösa litteratur; så citerar

[1] Så t. ex. säger ofvan citerade författare i *l'Histoire littéraire de la France: Ce livre a pour titre «Dieta salutis». C'est un traité de morale, composé selon la méthode des théologiens mystiques. L'auteur... décrit le chemin qu'il convient de suivre pour gagner le salut. C'est un chemin qu'on fait en neuf journées, et chaque journée de voyage est une «diète». La première diète est celle de la pénitence, la seconde celle des préceptes, la troisième celle des conseils évangéliques... Ajoutons que chaque diète se divise de même en plusieurs sections; ainsi les sections de la première diète sont la satisfaction, l'oraison, le jeûne et l'aumône. Il suffit d'exposer le plan de ce livre. Nous l'avons parcouru sans y remarquer autre chose que des distinctions subtiles. Il n'y a d'invention que dans l'ordonnance de ces subtilités.*

[2]
Se Bryssel-ms.	11118,	fol.	20 ro
» Metz-ms.	534,	fol.	306 vo
» Tours-ms.	385,	fol.	75 vo
» Arsenal-ms.	2036,	fol.	397 ro
» » »	2066,	fol.	15 ro
» » »	3386,	fol.	62 vo
» B. N.-ms.	457,	fol.	135 ro
» » »	1836,	fol.	14 vo
» » » n. a.	4382,	fol.	28 vo
» » » »	1079,	fol.	9 vo
» » »	982,	fol.	84 ro

han t. ex., ur Gamla Testamentet, *le Psautier*,[1] *les Proverbes*,[2] Isaïe,[3] Ezéchiel;[4] ur Nya Testamentet, utom *l'Evangile*, t. ex. *l'Epître de S. Pierre*[5] och *l'Epître de S. Jacques;*[6] samt, bland icke-bibliska författare, först och sist och ständigt S. Augustin,[7] men äfven t. ex. S. Grégoire,[8] S. Bernard,[9] S. François.[10]

* * *

[1] *Il est en escript ou Psaultier que le plus plaisant sacrifice que le pecheur puist faire a dieu c'est de plourer;* jfr. Ps. LI, 19: Un esprit brisé de douleur est un sacrifice digne de Dieu

[2] *Psalmon dit Qui couurira son pechiet* &c.; jfr. Prov. XVII, 9: Celui qui cache les fautes &c.

[3] *Si comme dit Moyses* (sic!) *Ilz me honorent de leurs leffres mais leur cueur est loing de moy;* jfr. Is. XXIX, 13: Ce peuple s'approche de moi de bouche, et me glorifie des lèvres; mais son cœur est éloigné de moi.

[4] *... auront jamais memoire ne souuenance de ton meffait et ainsy le dit dieu par le prophette Ezechiel;* jfr. Ez. XVIII, 22: Je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il avait commises.

[5] *Saint Pierre dist que nous sommes tous pelerins;* jfr. I Ep. S. P. II, 11: Mes bien-aimés, je vous exhorte que, comme étrangers et voyageurs, ...

[6] *Tous ceulz qui aimment le monde sont ennemis de dieu Comme dit Jaques;* jfr. Ep. S. J. IV, 4: Ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu?

[7] *Saint Augustin dit que celluy qui ara bien vescu ne mora ja mauuaisement;* jfr. Augustinus, *De Civ. Dei*, I, XI: Mala mors putanda non est, quam bona vita præcesserit. — *Comme dit saint Augustin Dieu est plus prest de pardonner que nous ne sommes de demander pardon;* Augustinus, *Confessiones*, X, XLIII: Multi et magni sunt languores mei, sed amplior est medicina tua. — *Soie piteulx sur tes proesmes se tu veulz que dieu soit piteux sur toi;* Augustinus, *De Civ. Dei*, XXI, XXII: Iudicium futurum sine misericordia ei qui non fecit misericordiam. *Confessiones*, IX, XIII: Promisisti, Domine, misericordiam misericordibus. — *Se j'ay fait aulcuns biens sy ne sont ilz pas dignes de guerdon car je les ay fais ... sans amour;* Augustinus, *Confessiones*, I, XII: Nemo invitus bene facit, etiam si bonum est, quod facit.

[8] *Ce monde est comme vne chartre ou nous sommes enchartré;* jfr. den wallonska öfversättningen, från XIII årh.. af *le Dialogue de saint Grégoire*, ed. Wendelin FOERSTER, 1876, p. 287, 288: Voirement chartre est ciz mondes, car...; dont est ciz mondes a droit apeleiz chartre. — *On est tousiours en temptacion ... soit en taisant ou en parlant ... en orrant au moustier;* Grégoire, l. c., p. 326: en toz lius pechons en pensant, en parlant, en ourant.

[9] *Souuiengne vous que ce n'est que vne charoingne puante et orde viande au vers;* jfr. Sankt Bernhards sjätte Adventspredikan. i österrikiska Cistercienser-upplagan, I, 1891, p. 28, 29: In brevi quoque totum cadaver putridum simul et putidum fiet, et decor omnis in saniem convertetur; eller, i den ost-franska öfversättningen, från XIII årh., ed. Wendelin FOERSTER,

Af hvad som från skilda håll sagts om hel. Peter af Luxemburg torde man få sluta, att denne *Angelus terrestris, homo cælestis*, denne *Infans annis, animo vir; mundo præcox, at cælo maturus*, i tiden, under sin så knappt tillmätta jordiska lefnad, väl framstått såsom en för Guds rike nitälskande själ, men däremot icke hunnit visa sig såsom någon skapande ande. Alldeles oriktigt är nog icke omdömet: *Si un esprit très faible et beaucoup de probité peuvent faire un homme de valeur, le cardinal de Luxembourg a droit de prétendre au rang des illustres.* Men hur högt man än anser sig böra skatta Peter's af Luxemburg ädla personlighet, gäller dock — äfven om honom — det påståendet, en Larousse framslungat, att Kyrkans helgon icke äro Mänsklighetens.

1885, p. 21: En brief tens purist tote li charoigne et tornet tote en porreture, et tote li beateiz en puor. — Ett af kanonisationsvittnena berättar, att det af hel. Peter af Luxemburg hört följande reflexion: *On ne sait si notre seigneur a ri, mais on sait qu'il a pleuré;* jfr. Sankt Bernhards fjärde Adventspredikan, l. c., p. 24: (Christum) flevisse legimus, risisse vero nusquam; eller, i öfversättningen, p. 19: Nos leisons k'il plorat ... mais en nul leu ne leisons nos k'il riest.

[10] *Saint Francois auoit de coustume quant il volloit dieu deprier qu'il s'en alloit si parfont en vng bois que se il l'eust bien fort prié que ses compaingnons ne l'eussent point oy affin qu'il peult mieulx parler a dieu & plus hardiment & dire son entente.*

Appendix.

Copie des lettres

faictes par

monseigneur saint Pierre de Luxembourg

a Jehan de Beaumont son cousin.

(Se ofvan p. 39).

Jehan de Beaumont treschier cousin et compagnon J'ai veu ce que tu m'as escript par frere Pierre le sage disant que de nouvel tu es en l'ordre de mariage Je te prie soiez chast et garde loyaulment ton mariage et se tu as lignee introduis les a tout bien faire Mais treschier je te prie que tu n'aimes pas tant le monde que tu oblies dieu car tout vient de luy Se tu es cheuallier ne combas que pour bonne querelle et n'antre point en bataille sans confession Garde que le deable ne te surprengne Sois leal a ton souuerain Fuy traison sur tout rien. Donne de tes biens aux pouures Et te garde bien que tout (...?) Il te souuiengne de la passion de nostre seigneur Soies aidant aux pouures freres vesins Aide aux poures enffans orphelins Et je te prie treschier tien les commandemens de dieu car paradis est fait pour ceulx qui les tiennent et enfer est fait pour ceulx qui vont ancontr'aus (au contraire?) Jehan ma fin est bresue et ne te verré jamais en ce mortel monde Prie dieu pour moy car j'ay grant peur de mon esperit et je prieray dieu pour toy Je suis au lit de la mort J'ay chargé frere Pierre te dire de mes nouuelles lequel te port mes

lettres Quant tu les verras il te souuiendra de moy Je te prie treschier mon cousin et mon amy que a frere Pierre jamais tu ne ly failles sa vie durant Il m'a bien seruy et toy aussy et des biens temporels tu sces assez ma puissance Jehan mon cousin compangnon et amy je prie a mon sauueur Jhesus et a sa doulce mere que toutes ses operations mondaines soient a dieu agreables et toy et toute ta lignee puissent acquerir le royaulme de paradis Jehan je te prie fuy toutes villes prinses d'assault Et a dieu mon tresleal amy Deuant dieu te puisse je veoir.

Escript en Auignon sur mon departement de ce monde la veille nostre dame d'aoust.

* * *

Afskrift utaf detta Peter's af Luxemburg bref, hvarom biograferna intet förtälja, finnes i Paris, i Arsenal-handskriften n° 2036 (från XV årh.) och upptar framsidan af blad 433; å baksidan, nedtill, står: *Copia quarumdam litterarum beati Petri de Lucemburgo que sunt plene doctrina salutari ad Joh. de Beaumont consobrinum suum scripte.* Den Jean de Beaumont, till hvilken brefvet är adresseradt, var på så sätt släkt med brefskrifvaren, att hans farmor, Philippa, var en Luxembourg; den dam han äktade hette Catherine of Evringham. Med den i brefvet omnämnde Pierre le sage kan ej gärna menas hvarken Peter's af Luxemburg lärare, kardinalen Pierre d'Ailly, eller hans testamentsexekutor, kardinalen Pierre de Saint-Marc, icke heller gärna Pierre Buzille, hans kock, utan sannolikt Pierre d'Allovaigne, hans sekreterare, för hvilken Peter af Luxemburg den 29 juni 1387 dikterade sin yttersta vilja.



MÉLANGES SYNTAXIQUES

PAR

A. MALMSTEDT



I. **Futur et Conditionnel.**

1. Dans ses *Vermischte Beiträge* (I, p. 207 sqq.), M. Tobler signale le fait, déjà relevé par Diez et d'autres, que, dans l'anc. franç. et en provençal, le fut. antér. est souvent employé là où l'on s'attendrait à trouver le passé indéfini; p. ex. *Mainte pucele avrai veüe et mainte dame conneüe; Onc mes a riens ne fi prïere De moi amer en tel maniere. Vos en estes la primeraine; — Damedex mal te don[t]; Tant m'aras fait anui et mesprison.* L'emploi du futur dans ce cas s'explique, selon M. Tobler, par le fait que celui qui parle laisse à l'avenir le soin de prononcer le jugement décisif sur ce qui s'est passé.

Ainsi, dans le premier des exemples que nous venons de citer, le sens de *avrai veüe* pourrait s'exprimer par: *On pourra dire de moi que j'ai vu*, ou: *il se trouvera que j'ai vu.* Cette explication nous semble axiomatique, et ce n'est que lorsque le savant auteur ajoute modestement: «Peut-être qu'une autre explication est possible», que nous voudrions protester. Du reste cette explication est essentiellement d'accord avec l'interprétation détaillée de cette question de temps que donne M. Clédat dans la *Revue de phil. franç.*, XX, p. 265 sqq., et dont nous donnerons ci-après un résumé.[1]

En franç. mod. aussi le fut. antér. s'emploie dans le même sens. Un exemple de ce genre a déjà été signalé par M. Lönnerberg (p. 6), qui, pourtant, ne l'explique pas, et se contente de remarquer qu'ici le futur n'exprime pas une supposition:

[1] M. Brunot aussi fait mention de cette question en remarquant (*Hist. de la langue franç.* I, p. 239) que, comme le futur de certains auxiliaires, le fut. de *aveir* suivi d'un participe passé n'a souvent que la valeur d'un présent. M. B. renvoie à l'article de M. Tobler, mais lorsqu'au sujet de Rol. 2352: *mult larges terres de vos avrai conquises,* il s'exprime ainsi: «Il semble qui l'idée soit: *j'aurai conquis quand ce sera fini,* mais en fait Roland est sur ses fins, *il a conquis*», on est plutôt porté à croire que l'explication de M. T. ne le satisfait pas.

M. Chevreul n'aura pas longtemps survécu à son fils. L'illustre centenaire est mort ce matin. Contrairement à M. Fant, qui en cite un autre exemple, et qui déclare dans son commentaire (p. 196) que cet emploi du futur antér. est très rare, nous dirions volontiers, en vertu des exemples suivants et de ceux cités par M. Tobler dans les *V. B.* I², p. 257, qu'il est très fréquent dans la langue littéraire: *Assurément, entre les deux Républiques et le second Empire il y a des différences profondes. Les deux Républiques auront été des gouvernements libres; le second Empire a été un gouvernement personnel* (Rambaud, *Hist. de la civilisat. contemp. en France* 514); *Avant d'être venu ici je n'attachais aux termes de baroque et de rococo qu'un sens de déplaisance et de prétention. Lecce m'aura révélé qu'ils peuvent aussi être synonymes de fantaisie légère, d'élégance folle et de grâce heureuse* (Bourget, *Sensations d'Italie* 227); *le château qui s'appelle Cavallino m'était bien inconnu, voici trois fois vingt-quatre heures quand le train m'amenait de Brindisi. Pourtant, je ne sais laquelle de ces deux visites m'aura laissé dans la mémoire l'image la plus durable. A Otranto j'aurai vu un sublime paysage de mer... Cavallino m'a permis de contempler une apparition des temps héroïques de l'Italie (Ibid.* 241); *Mon Dieu! que j'aurai éprouvé, dans ce petit coin du monde, des sensations intenses* (Id., *Nouv. Pastels* 4); *C'est en ce sens que l'incendie du Théâtre Français est un désastre: La dernière pièce qui aura été jouée dans cette salle aura été Diane de Lys* (Doumic, *R. d. d. M.* 15/8 '00 p. 448); *La maison royale de Suède aura ainsi fait preuve jusqu'à la fin d'une abnégation et d'une noblesse d'âme peu communes* (Mohn, *La Suède et la révolution norvégienne* 91).

De même, dans le discours indirect, le conditionnel passé remplace quelquefois le plus-que-parfait; p. ex. *C'était fini, à jamais fini, elle était perdue pour lui, et par sa propre faute; toutes ses belles expérances, ses rêves de bonheur auraient duré quelques jours, quelques semaines* (Malot, *Lieut. Bonnet* 289).

Selon M. Clédat (l. c.), on peut ramener à quatre les cas où une action présente ou passée s'exprime ou peut s'exprimer par le fut. antérieur:

1° Pour mettre cette action en relation temporelle avec une action future; p. ex: *Il a fini, et il peut s'amuser; on ne le punira pas, puisqu'il aura fait* (ou *a fait) son devoir* (p. 269, 270);

2° Pour formuler, relativement à l'action présente ou passée, une appréciation portant sur une circonstance qui ne se manifestera, ou ne se déterminera que dans l'avenir. Ainsi, si Pierre a obligé Paul et si l'on sait que Paul ne se montrera pas ingrat, on peut dire: *Pierre n'aura pas obligé un ingrat* (p. 270);[1]

3° Pour formuler une appréciation portant entièrement sur le passé, mais se rattachant à une constatation qu'on vient de faire (p. 271); p. ex. *Il aura beaucoup plu aujourd'hui; Cet enfant aura fait des progrès cette année;*

4° Pour exprimer la conjecture qu'une action s'est réellement accomplie; p. ex.: *Il aura manqué le train* = *il se trouvera, je crois, qu'il a manqué le train* (p. 282).

On voit que la règle de M. Tobler: *j'aurai vu* = *il se trouvera* (ou: *on pourra dire de moi) que j'ai vu* embrasse les deux cas 2 et 3, et, aussi, que la plupart des exemples mentionnés ci-dessus peuvent être rangés dans le 3^e cas. Cependant, il est quelquefois difficile, du moins pour un étranger, de démêler en présence de quel cas on se trouve, et nous doutons même qu'on puisse toujours tracer une limite bien nette entre les différents cas. Dans *Voilà un savant appareil. Il s'agit de savoir à quoi il aura servi* (Doumic, *R. d. d. M.* 15/6 '00, p. 920), le futur est évidemment du n° 1, puisque *il s'agit de savoir* a la même valeur temporelle qu'un futur. En même temps, bien qu'on ne puisse pas dire que cette phrase exprime une conjecture, le sens de ce «*aura servi*» paraît se rapprocher du sens «modal» des futurs du 4^e cas, et ne pourrait se rendre, dans les langues germaniques, qu'au moyen d'un auxiliaire modal (angl. *what it may have served for).* De même pour le futur suivant: *Et Dieu sait, avant de tomber dans le creuset, dans quelles mains elle aura tombé* (Bertaux, *R. d. d. M.* 1/4 '00, p. 628), qui, lui, n'a rien à faire avec le cas n° 1, puisqu'il ne sert pas à mettre l'action qu'il exprime en relation avec une action future. Par contre, cette valeur «modale» est absolument absente du futur suivant: *Savez-vous où j'aurai vu ce pauvre visage d'Alba Steno pour la dernière fois? C'était il y a trois jours* (Bourget, *Cosmopolis* 417). Dans quel cas, dans le 2^e ou dans le 3^e, convient-il de ranger ce futur et celui-ci: *Si je n'avais pas eu con-*

[1] C'est là un des rares cas où nous employons, même dans la langue parlée, notre fut. antér.; p. ex: *Det där ska du inte ha gjort för inte.*

fiance en Dieu, vous n'auriez pas eu en moi le chancelier que j'aurai été (Le Prince de Bismarck, cité pas Benoist, *R. d. d. M.* 1/5 '00, p. 107)?

M. Clédat insiste sur le fait que, dans le 3e cas, le futur antérieur n'est de mise que quand l'appréciation se rattache à une constatation qu'on vient de faire. Ainsi, ce n'est qu'au moment où l'on constate que Paul se réveille, ou au moment où l'on apprend qu'il s'est réveillé tardivement, qu'on dit: *Il aura fait un bon sommeil.* Plus tard le passé indéfini serait de rigueur. Il nous est cependant souvent impossible de découvrir, dans des phrases qu'on ne peut ranger que sous ce 3e cas, quelle est cette constatation nouvellement faite sur laquelle l'appréciation se baserait. Ainsi dans les deux derniers passages, tirés de *Cosmiopolis* et de la *R. d. d. M.*, et dans les deux suivants, où il s'agit, non comme dans les exemples déjà cités, d'actions simples, mais d'actions répétées, et où le futur antérieur est dans le même rapport au passé indéfini que l'est, au présent, le futur simple que nous qualifierons plus loin de «futur empirique»: *Cette excuse la femme mariée, quand elle dévie, n'a pas... Plus elle aura lutté avant de se livrer à cet amour illégitime, plus elle aura prouvé qu'elle comprenait la gravité de l'acte qu'elle allait commettre* (Dumas, *Théâtre compl.* VI, p. 189); *Il y a une satisfaction que le langage réserve à l'observateur, satisfaction d'autant plus vive qu'elle aura été moins cherchée* (Bréal, *Essai de sémantique* 142).

Pour l'emploi du futur antérieur comme expression d'une conjecture M. Clédat trace les mêmes limites que pour son emploi dans le cas précédent: il faut que la conjecture repose sur une constatation qu'on vient de faire. C'est pourquoi l'on peut dire: *Comme le jardin est en bon état! Le jardinier sera (= est probablement) venu,* mais non pas: *Allez voir si le jardin est en bon état. Le jardinier sera venu.* Ainsi donc, quand, à la question du roi: *Eh bien! fameux tireur, qu'est devenu ta balle?* le duc répond: *Elle se sera aplatie sur le sanglier* (Dumas, *Reine Margot* I., 318), sa conjecture se rattache à la question que le roi vient de faire et qui équivaut à l'énonciation: *Ta balle est perdue.* Dans ce dernier cas, le futur est, selon M. Clédat (p. 266), un véritable mode qu'on pourrait appeler le «conjectural». Nous ne savons si tous seront d'accord avec le savant auteur, mais quant à nous, il nous semble qu'il serait oiseux de

disputer là-dessus, puisque, en tout cas, cette fonction modale dérive de la signification temporelle.

Dans les phrases dont nous venons de parler, le fut. antér. remplace le passé indéfini. De même le fut. simple s'emploie quelquefois, concurremment avec le présent, pour rendre une action qui, dans les langues germaniques, s'exprime par ce dernier temps:

1° Dans une phrase telle que: *Voyons si le seigneur Jonathan Dream... aura plus d'esprit, ou d'esprits, que votre serviteur Daniel Lefebvre* (Laboulaye, *Paris en Amérique* 4); *Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi* (Maupassant, *Contes choisis* 10), le futur a la même raison d'être que le fut. antér. dans le 1er cas précédent, puisque *voyons* et *donne* équivalent à des futurs;

2° Sous ce cas nous rangeons les exemples où un fut., par exemple *il sera*, a le sens de *il se trouvera qu'il est*, comme dans cette question indirecte: *De ce, fet il, ne sai aprendre Que ce peut estre. — Sire non, dist Lidoine, nous ne savons Que ce sera*» (*Méraugis*, éd. Michelant, 122, 25). Dans cette question indirecte, comme dans la précédente, le fut. a du reste un sens modal, sans qu'on puisse affirmer que la phrase exprime une conjecture.

Ici, nous avons à enregistrer une application très spéciale de notre futur. Pour citer un auteur, par exemple Cicéron, la formule consacrée est: *Cicéron dira*, c'est à-dire: *si l'on veut bien examiner, on pourra se convaincre (si étrange que cela puisse paraître) que Cicéron dit.* Ainsi, après avoir exposé les théories d'art de certains auteurs, M. Maurice Spronck ajoute: *De son côté M. Herbert Spencer dira* etc. (*Artistes littér.* 6); et M. Bonnet, après avoir constaté que, chez Grégoire de Tours, la préposition *de* «prend souvent un sens plus général», continue en ces termes: *C'est ainsi que Grégoire dira* etc. (*Le latin de Grég. de Tours* 608). Comp. encore: *Par définition qu'est-ce donc qu'une idée? — Idée, répondra Littré, représentation qui se fait de quelque chose dans l'esprit* etc. (Spronck, *l. c.* 68).

Enfin, il y a encore un cas où le fut. simple rivalise avec le présent. C'est dans les phrases où il s'agit d'une action présentée comme habituelle, et dont le verbe est, ou pourrait être, déterminé par les adverbes *toujours*, *souvent*, *partout*, *ne-jamais*, *rarement*, *nulle part* etc., ou dont le sujet ou régime est

personne ou a pour détermination *tout* ou *nul: A ce trait caractéristique j'ai reconnu Samuel. Il aimera toujours le rouge et la céruse* (Baudelaire, cité p. Spronck, p. 107); *C'est pourquoi. chaque fois que notre esprit se lassera de l'observation juste et du bon sens, notre littérature s'empressera d'aller s'approvisionner en Espagne d'aventures et de fantaisie truculente* (Doumic, *R. d. d. M.* 15/2 '01, p. 930); *Il y a plus d'assassinats chez nous, ajoutait-il, que partout ailleurs; mais jamais vous ne trouverez une cause ignoble à ces crimes* (Mérimée, *Colomba*); *Dans l'intérieur des groupes le lien de parenté est très fort. Un Danite ne tuera jamais un Danite, il le vengera toujours*, (Renan, *Hist. du peuple d'Isr.* I, 371); *Enfin il existe une nombreuse catégorie de verbes ... où ce n'est que tout à fait exceptionnellement qu'on emploiera parfois la première personne du singulier* (Meyer-Lübke, *Grammaire); La couleur des poèmes de la Guzla n'est pas locale, je le veux; elle n'est pas strictement nationale, mais cette couleur existe ... Nulle part vous ne verrez passer le bout d'une âme moderne sous le travail médiéval* (Filon, *Mérimée* 29); *Les géants n'aiment pas l'eau; c'est un fait constaté par le vieil Homère, qui avait connu Polyphème; et on trouvera la même observation dans toutes les Histoires naturelles de ce nom* (Laboulaye, *Yvon et Finette); Ils* [les Japonais] *se serviront du redoublement des mots pour exprimer la hâte ou la diversité ... Le volubilis s'appellera Asago «visage du matin»* (Bellessort, *R. d. d. M.* 15/4 '01, p. 600); *Entre deux objets similaires le réaliste choisira celui qui semble le plus rapproché de la nature* (Cherbuliez, cité dans la *R. d. d. M.* 18/4 '01, 869).

Dans certains des exemples qui viennent d'être cités, on peut dire que le futur exprime une loi psychologique. Mais ce futur s'emploie aussi pour formuler une loi naturelle, comme dans l'exemple apporté par M. Lücking, p. 223: *S'il existe une communication libre entre un cylindre rempli de vapeur et un vase vide de vapeur et d'air, la vapeur du cylindre passera en partie et très rapidement dans le vase.*

Il semble devoir résulter de ce que nous avons dit que, dans ce dernier groupe de phrases aussi, le futur exprime ce qui *va infailliblement arriver*, non pas ce qui *doit nécessairement arriver.* Mais s'il fallait encore un argument pour prouver que, dans ces phrases, le futur a une fonction purement temporelle ou, si l'on veut, qui en est issue, nous le trouverions dans le

fait que, pour exprimer une sentence, une loi générale, une chose enfin pour laquelle le présent, le temps extemporel κατ' ἐξοχὴν, est l'expression la plus naturelle et la plus usitée, les langues romanes, comme les langues classiques et germaniques, se servent quelquefois de leur prétérit (aoriste, parfait, imparfait). Quand Boileau écrit: «*Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire*», les mots «*ne sut jamais*» ont, comme le remarque Ayer (p. 395), matériellement le même sens que: *ne sait pas*. En se servant du passé déf., Boileau a exprimé sa pensée sous la forme d'une expérience, laissant au lecteur le soin de conclure que (dans le cas en question du moins) ce qui n'est jamais arrivé, n'arrive jamais. Nous avons vu que Boileau aurait aussi pu écrire *ne saura jamais écrire*, si la mesure du vers l'eût permis. Alors il aurait exprimé la sentence extemporelle sous forme d'une prédiction.

De même qu'on qualifie *d'empirique (gnomique)* l'aoriste grec et le parf. latin dans cet emploi, de même on pourrait appeler le futur dans ce cas un futur *empirique (gnomique)*.[1]

[1] Pour ce qui est du parf. empirique (gnomique), voir *Fin. Mod.*, p. 9 sqq., où j'ai cherché à montrer que ce parf. est, en latin aussi bien qu'en roman, un temps historique, et que l'aoriste (le parf., l'imparf.) gnomique proprement dit, c'est-à-dire, l'aoriste qui exprime un fait extemporel et, ainsi, remplace le présent, n'est pas autre chose qu'une espèce de l'aoriste empirique, c'est-à-dire, l'aoriste déterminé par les adverbes πολλάκις, ἤδη, οὐ πώποτε etc., qui exprime des faits ou des états se rattachant au temps passé. Comp. Riemann et Goelzer, *Gramm. Comparée du Grec et du Latin*, p. 277. Il est sans doute rare qu'on rencontre, dans les langues romanes et germaniques, un parf. et un imparf. purement gnomique. Outre l'exemple de Boileau rapporté plus haut, les seuls passages que j'aie cités sont les suivants, tirés des *Lusiades* de Camoëns, III, 140: *Do peccado Tiveram sempre a pena Muitos*, IV. 12 *Que sempre houve entre muitos differenças*, et ce passage cité par Erdmann, *Syntax der Sprache Otfrieds* § 42: *ungilônot ni bileip ther gotes wizzôde kleip = nie blieb einer unbelohnt, welcher an Gottes Gesetz fest hielt.* Je n'ai depuis découvert aucun passage à ajouter à ceux-ci. — Sans doute ce n'est pas ici le lieu de discuter la question de savoir quand le parf. simple des langues romanes est un parf. logique. Mais puisque M. Meyer-Lübke cite (p. 133) comme exemple de parf. logique *Mér.* 1042 *Ne ving pas ci por jugement, Ançois i ving por moi combatre*, je ne puis m'empêcher de faire observer que j'ai également cité ce passage (p. 20), mais seulement pour ajouter qu'il ne prouve rien en l'espèce. Nous trouvons quelquefois en grec l'aoriste là où le français et les langues germaniques se serviraient de leur parf. composé (p. 20). Un parf. suéd. et franç. se rend souvent en anglais par l'imparf. (Afzelius, *Eng. gramm.*[4], p. 142). Une thèse allemande débute souvent par cette phrase: *Zu Grunde gelegt (*ou *Untersucht) wurden folgende Texte*, dans laquelle, en suédois comme en français, le parf. est de rigueur. Eu égard à

Cet emploi du fut. se rencontre, rarement, il est vrai, en latin; p. ex. *semper metuet, quem saeva pudebunt* (Lucain, cité p. Lundqvist, p. 40). En suéd. nous nous servons souvent de phrases telles que *Man skall alltid finna, att ärlighet varar längst; Aldrig skall man höra den mannen säga ett ondt ord om någon* (mais dans les phrases *Du ska' då alltid vara framme och ställa till oreda; Att man aldrig ska' kunna förmå dig att lyda; Det är synd att han skall vara så klen, skola* a pour mon oreille le même sens «fataliste» que *should* dans *It's a pity he should be so weak).* Nous ignorons si l'allemand emploie jamais son futur dans ce sens; mais l'anglais le fait, p. ex. *Alas for the worthy man who, like that candle, gets himself into the wrong place! It is only the very largest souls who will be able to appreciate and pity him — who will discern and love sincerity of purpose amid all the bungling feebleness of achievement* (George Eliot, *Amos Barton*, éd. Wendell, p. 24); Dans les phrases où *will* suivi d'un infinitif sert à désigner une habitude, une qualité inhérente à un être vivant ou à un objet etc., p. ex. *Boys will be boys; — the trigger pulled by a child will settle the business of a stout man* (Marryat, *Settlers*), les grammaires regardent en général *will* comme exprimant une manifestation de la volonté. Selon M. Blackburn, (p. 33), *will* dans ce cas n'exprime ni la volonté ni la futurition. Selon nous, le plus probable, c'est que, dans des phrases comme les précedentes, nous avons affaire à des futurs empiriques et que, tout au plus, dans une phrase négative, p. ex. *Damp wood won't burn*, la signification dérive de celle de volonté.

3° Tous les grammairiens depuis Diez nous apprennent que le fut. simple, aussi bien que le fut. antér., sert quelquefois

---

ces faits, nous trouvons très naturel que le parf. historique de l'anc. franç. puisse quelquefois servir d'équivalent à un parf. logique du franç. moderne. Il convient d'avouer enfin que quand nous appelons parfait logique ou historique un parf. latin, ce n'est, le plus souvent du moins, que parce qu'il a pour équivalent dans notre langue maternelle un parf. logique ou un temps historique.

M. Meyer-Lübke apporte comme exemple de parf. logique latin le passage cité par toutes les grammaires latines: *Fuimus Troes, fuit Ilium.* Qu'est-ce qui prouve que ce soient là des parfaits logiques? Göthe rend le commencement de *Il cinque Maggio: Ei fu* par *Er war.* Si donc l'allemand peut exprimer la pensée *Il n'est plus* par son imparfait, pourquoi l'italien et le latin ne pourraient-ils pas rendre la même pensée par leur parfait historique?

à exprimer une conjecture. C'est cependant à juste titre que M. Rodhe remarque (*Skolan* p. 90) que les exemples de cet emploi du fut. simple sont extrêmement rares. Outre les exemples cités dans les grammaires nous n'avons rencontré, dans les ouvrages que nous avons examinés, qu'un seul passage où le fut. équivaut à un présent qualifié par *probablement.* C'est dans *Cosmopolis*, p. 361, où M. Bourget fait dire à un bouquiniste italien: *Sarà, sarà*, qu'il rend par: *Ce sera ainsi, C'est possible.* Mais des exemples où un futur exprime une supposition se rapportant au futur, c'est-à-dire où *il sera* équivaut à *il sera probablement (sans doute),* ou à *j'espère qu'il sera*, se rencontrent fréquemment; p. ex. *Le père s'ra fatigué cette nuit* (Maupassant, *Contes choisis* 87); *Tu m'excuseras, si je te fais de si pauvres cadeaux* (Mérimée, *Colomba*); *J'ai mes fournisseurs, et vous trouverez bon que je m'y tienne* (Capus, *Années d'aventures* 188). Qu'on appelle, si l'on veut, le futur dans cette dernière application un futur modal, mais qu'on reconnaisse que cette fonction est issue du sens temporel, et qu'on n'y voie pas, comme le fait M. Lücking (p. 223), une expression de «nécessité logique».

2. Plusieurs auteurs, entre autres MM. Tobler et Lönnerberg signalent, dans le français moderne, des exemples du conditionnel employé dans des phrases hypothétiques commençant par *si.*

Deux cas sont ici à considérer.

a. Le conditionnel remplace quelquefois l'imparfait.

Dans une petite brochure qui, autant qu'il nous en souvienne, a pour titre «Deux (ou *trois*) mille locutions corrigées», on lit entre autres ceci: «Ne dites pas *Si je pourrais;* dites *Si je pouvais*», ce qui semblerait prouver que cet emploi du conditionnel n'est pas rare dans le langage populaire.[1] Nous ignorons dans la bouche de qui Cherbuliez met cette phrase: *Je serais charmé si on les accepterait* (Lönnerberg p. 26), mais elle ne paraît pas être prononcée par un homme du peuple. M. Stenhagen cite (p. 14) plusieurs exemples de *comme si* suivi du conditionnel.

b. La construction hypothétique que nous rencontrons dans cette phrase de Brunetière: *Mais enfin, si ce serait un*

[1] Selon M. Yvon (*Revue de phil. franc.* XIX, p. 292), ce sont surtout les Marseillais qui disent *si je réussirais, je serais heureux,* et M. Th. Gautier signale (*Die neueren Sprachen* XV, p. 314) cette construction parmi les particularités du français belge.

scandale ... que de voir un Baudelaire en bronze ... il faut bien que quelqu'un le dise (Nouv. Essais 134) a déjà été étudiée par MM. Darmesteter et Sudre (IV, 160), ainsi que par M. Tobler *(V. B.* III, 47 sqq.). Après la minutieuse analyse de ce dernier auteur, il semble qu'il ne reste plus rien à dire à ce sujet, si ce n'est que cette construction est extrêmement commune chez Brunetière (cf. *Nouv. Ess.* 109, 150, 205, 236, 318; *Et. crit.* III, 65, 251, etc.). Or comme les *V. B.* ne se trouvent pas entre les mains de tous les professeurs de français, il ne sera peut-être pas tout à fait inutile de donner un résumé succinct des pages consacrées par M. Tobler à notre construction.

L'emploi du conditionnel dans une proposition de ce genre n'est pas lié à la qualité de subordonnée hypothétique de la proposition, mais il s'explique par le fait que, changée en principale, cette proposition exigerait le conditionnel: *Ce serait un scandale que de voir ... Or, s'il en est ainsi, il faut* etc. On peut dire aussi que le sens de la phrase est celui-ci: *S'il est vrai (s'il peut se dire à bon droit) que ce serait un scandale* etc., ou, encore, que l'hypothétique est elle-même la superordonnée d'une accessoire *si l'on voyait*, ici remplacée par l'infinitif. Mais ce ne sont là que des périphrases, qui n'impliquent nullement que la phrase soit elliptique. En effet, il y a aussi peu ellipse dans la phrase française que dans ses correspondantes suédoises, anglaises et allemandes; p. ex. *If fifteen guineas would be a very great comfort to you indeed, I know where to get them* (Afzelius, *Eng. elementarbok*[2], p. 127); *but if it would give Lord Fauntleroy pleasure to assist this poor woman, I should feel that the Earl would be displeased if he were not gratified* (Burnett, *Little Lord Fauntleroy*, éd. Lindgren, p. 38).

Dans les propositions de cette nature la conjonction *si* s'emploie en trois significations différentes: α) comme conjonction purement hypothétique, comme dans l'exemple que nous venons de citer; β) comme conjonction concessive; p. ex. *Si je n'oserais affirmer que cette vue appartienne en propre à M. Renan, si même je crois bien savoir où je l'ai déjà rencontrée, je puis et je dois dire en revanche* etc. (Brunet., *Nouv. Ess.* 236); *s'il lui serait assurément pénible de voir entre elle et son mari passer le fantôme de l'ancienne maîtresse, elle obéit cependant ... à des raisons plus hautes et plus nobles (Ibid.* 205); γ) dans le sens qu'elle a dans ce passage de Molière (*l'Avare* III: 7): *Si vous*

auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils, où, comme c'est quelquefois le cas pour ses correspondantes suédoises, anglaises et allemandes, elle est presque synonyme de *comme* et signifie que «deux faits coexistent sans que l'un soit la condition de l'autre».

Dans une phrase de ce genre, le conditionnel peut-il être remplacé par l'imparf. de *devoir* suivi d'un infinitif? Nous n'osons l'affirmer; mais il nous semble qu'en s'appuyant sur les exemples cités plus haut on devrait pouvoir dire, ou plutôt écrire: *Si tu ne te fâcherais pas, je te prierais de* etc., dans le sens de *Si je ne savais (craignais) pas que tu te fâcherais (fâchasses)* etc. Eh bien! précisément dans un sens analogue, le passage suivant présente la périphrase avec *devoir: Si l'on ne devait point me reprocher de chercher partout des symboles, j'en trouverais un encore dans le grand charme qu'elles promènent avec elles ces capes de satin noir de la Bogotane* (P. d'Espargnat, *R. d. d. M.* 15/12 '00, p. 850).

Le conditionnel s'explique de la même manière que précédemment dans les autres exemples apportés par MM. Tobler et Lönnerberg (p. 25): l'hypothétique est à son tour la superordonnée d'une hypothétique sous-entendue. Aux exemples du type: *Du diable (Le diable m'emporte, je veux être pendu) si je le ferais!*, nous ajouterons: *Qu'ils sont bêtes de vous planter là, à vous geler les os! continua Etienne. Si l'on ne dirait pas que l'on attend les Cosaques* (Zola, *Germinal* 430); *Mais voyez donc, voyez donc, si l'on ne croirait pas qu'il est déjà le maître de ce palais.* (Id., *Rome* 518). Dans les phrases telles que: *C'est tout au plus si on emploierait convenablement cette expression pour désigner* etc ... (F. Wey, cité p. Tobl. et Lönnerb.); *C'est à peine si les plus clairvoyants le devineraient* (Reinach, *Diderot* 82); *C'est à peine si nous pourrions donner une demi-page à chacun d'eux* (Clédat), les deux propositions ont sans doute fini par être senties comme une seule, puisqu'on y met le futur aussi; p. ex. *C'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre* [romans] (Flaubert, *Corresp.* III, 383); *Demain, c'est à peine si nous pourrons parler* (Ohnet, *Dames de Croix Mort* 132).

Dans *le Mariage de Figaro* (II: 22), Beaumarchais fait dire à Grippe-Soleil, jeune pastoureau: *J'irai bien, Monseigneur, si cela vous plaira,* mais l'emploi du fut. dans les hypothétiques ne semble

jamais avoir été commun, même dans le langage du peuple; et la petite brochure citée ci-dessus (p. 56) ne mentionne pas, pour la condamner, la locution *si je pourrai.* Dans la littérature les exemples de ce cas sont extrêmement rares. M. Tobler n'en fournit qu'un seul: *Si elle* [la science] *laisse, si elle laissera toujours sans doute un domaine de plus en plus rétréci au mystère, et si une hypothèse pourra toujours essayer d'en donner l'explication, il n'en est pas moins vrai qu'elle ruine, qu'elle ruinera à chaque heure davantage les anciennes hypothèses* etc. (Zola, *Rome* 737). Ce passage a été relevé par M. Stenhagen aussi, qui cite encore cet autre: *La Suzanne de M. Léon Daudet n'est pas très heureusement conçue, ni composée, ni déduite, et si peut-être, ce sera un de ses succès . . . ce ne sera pas compté . . . comme un de ses bons ouvrages* (Faguet, *Cosmopolis*, fév. 1897). Au cours de nos propres lectures nous n'avons rencontré qu'un exemple de ce genre: *Si Feuillet ne laissera donc pas dans l'histoire du théâtre la trace ineffaçable qu'il laissera dans l'histoire du roman contemporain, il ne faut pas regretter pour lui, ni nous plaindre qu'il ait fait du théâtre* (Brunetière, *Nouv. Ess.* 92). Dans chacun de ces trois passages, où *si* est conjonction concessive, on aurait pu éviter le futur, en se servant du prés. de *devoir* suivi de l'infinitif.

Mon ami M. Stenhagen a eu l'obligeance de me communiquer le passage suivant, emprunté à un article de M. Jules Bois: *M. René Bazin nous apporte, avec le «Blé qui lève», des arguments, des conseils, des projets, des espérances. Ils sont précieux, et, si je ferai quelques réserves tout à l'heure, elles porteront sur des nuances d'opinions.* Evidemment *je ferai* exprime une nuance de la pensée qui ne serait pas aussi bien rendue par *je fais.*

3. Dans une hypothétique suédoise, le futur et le conditionnel ont presque toujours un sens modal. La phrase *Om du skall resa i morgon, så måste du börja på med packningen.* signifie: *Si tu dois partir (S'il est décidé que tu partiras) demain, il faut que tu commences à faire tes malles* (angl. *if you are to leave to-morrow*, etc.).[1] Parmi les différentes classes d'hypothétiques

[1] Il faut ajouter pourtant que, si, d'une part, il est difficile d'établir une distinction bien nette entre le fut. modal et le fut. temporel, il est, d'autre part, souvent impossible de décider si *devoir* a une fonction modale, ou s'il ne sert qu'à former un fut. périphrastique; p. ex. *Je décampe si cette fille*

contenant un futur modal, il y en a deux qui ont le caractère de locutions consacrées:

1) *Om du skall hinna fram i tid, måste du skynda dig* (angl. *if you are to arrive in time, you must* etc.; allem. *wenn du bei Zeiten anlangen sollst* etc.). Ces accessoires, dont la principale exprime toujours l'idée de devoir ou de nécessité, et pour lesquelles nous avons proposé la dénomination d'«hypothétiques finales» (*Fin mod.*, p. 56), se rendent en français ou bien par une proposition finale: *Pour que tu arrives à temps, il faut* etc., ou bien par une hypothétique contenant l'auxiliaire *vouloir: si tu veux arriver à temps, il faut* etc.; p. ex. *Voyons, il est nécessaire que je sache et que je comprenne, si je veux continuer la lutte* (Zola, *Rome* 444). Plus rarement on rencontre dans ce cas le présent de *aller* suivi de l' infinitif, comme dans l'exemple suivant: *Mais si les lecteurs français vont enfin pouvoir se faire une idée du talent de M. Sienkiewicz, je ne crois pas que «Quo vadis?» suffise à leur montrer ce talent tout entier* (Wyzewa, *R. d. d. M.* 15/7 '00, p. 444), tournure qui équivaut à *si les Français veulent se faire* (ou *pour que les Français se fassent*) *une idée ..., il faut qu'ils lisent d'autres ouvrages du même auteur que «Quo vadis?»* Comp. *If I was going to succeed, I must act quickly* (Afzelius, *Eng. gramm.*[4], p. 162). La forme usuelle de ces phrases est celle indiquée ci-dessus; p. ex. *I shall have to make haste, if I am to get there in time* (Crump, *English as it is spoken* 24); *As soon as his men had eaten up one part of the country, they must go to another if they were not to die of starvation* (Gardiner).

2) *Om du någonsin skall lyckas, så är det nu* (angl. *If you are ever to succeed*, etc.; allem. *Wenn es dir je gelingen soll*, etc.). Ces phrases contiennent un *skall* «fataliste»: *Si c'est la volonté de la providence que tu réussisses jamais* etc., et se rendent en français par le présent de *devoir* suivi de l'infinitif; p. ex. *car se jà mes doit los acquerre, Il l'acquerra an ceste guerre* (*Cligès* 1109); *Si tu dois mourir, ce sera plus tard* (Flaubert, *Salammbô* 200); *Eh bien, si l'on doit rire de quelqu'un, que ce soit de moi plutôt que de lui* (Augier, *Th. compl.*

---

doit continuer à dîner avec nous, dit il à demi-voix (Balzac, *Oeuvr. compl.* IX, 465); *Si vous devez avoir une conversation avec le commandant de la campagne, je ne me soucierais pas de m'y trouver* (Mérimée, *Colomba*); *Si vous ne devez pas venir à Paris au mois de février, j'irai vous voir à la fin de janvier* (Flaubert, *Corresp.* IV, 135).

VI, p. 49); *S'il doit parler à quelqu'un, c'est à vous qu'il parlera* (Bourget, *R. d. d. M.* 15/12 '00, p. 725).

Les cas où nous mettons le conditionnel dans une hypothétique peuvent être rangés dans les quatre groupes suivants:

1) Celui dont nous avons parlé plus haut (p. 57): *mais enfin, si ce serait un scandale* etc.;

2) et 3) Dans les deux groupes que nous venons de mentionner et où notre futur modal se rend par le prés. de *vouloir* et de *devoir*, le conditionnel s'exprime au moyen de l'imparf. de ces auxiliaires; p. ex. *Pierre se disait qu'il était nécessaire qu'il sût et qu'il comprît, s'il voulait continuer la lutte* (Laboulaye, *Yvon et Finette); La Compagnie était bien forcée de réduire ses frais, si elle ne voulait pas succomber* (Zola, *Germinal* 196), *D'ailleurs, si jamais Abélard devait aimer, c'était en maître* (Rémusat, *Abélard* I, 46).

Comme dans ce dernier groupe, *skulle* se rend par l'imparf. de *devoir* partout où il sert à exprimer un devoir, une obligation, une chose résolue, enfin, partout où *skall* se rend par le présent du même auxiliaire.

4) Très fréquentes sont en suéd. les hypothétiques du type: *Om det skulle regna* (ou *regnar) i morgon, stannar jag hemma,* où le conditionnel a le sens fataliste, bien que d'une manière très affaiblie, de: *si la providence voulait qu'il plût* (angl. *if it should rain to-morron;* allem. *wenn es morgen regnen sollte* etc.). Le verbe de la principale est ordinairement au présent ou au futur, moins souvent au conditionnel. Sans doute la phrase précédente peut se rendre tout simplement par: *S'il pleut demain, je resterai* etc. Mais très souvent ce conditionnel est rendu en français, ou bien par l'imparf. du verbe correspondant ou bien, avec diverses nuances, par l'imparf. de *aller*, *venir*, ou *devoir*, suivi de l'infinitif; p. ex. *Nous voulons l'adopter mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien . . . il sera notre héritier. Si nous avions, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux* (Maupassant, *Contes choisis* 35); *Morissot balbutia: Hein! si nous allions en rencontrer? M. Sauvage répondit: Nous leur offririons une friture.* (*Ibid.* 3); *Il gagne le parc; au detour de l'allée, il disparaît. Mon Dieu, si j'allais ne plus le revoir!* (Ohnet, *Maître de Forges* 100); *Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie sans fortune?* (B. de Saint-Pierre, *Paul et Virginie), S'il devait en résulter pour lui la plus légère*

contrariété j'en serais désolé (Bourget, *Cosmopolis* 216). L'imparf. dans la subordonnée s'accorde très bien avec l'impératif dans la principale; p. ex. *Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret* (Balzac, *Oeuvres compl.*, Paris 1877, vol. IX, p. 365; *Ibid.* pp. 74, 438, 511); *Mais si Renan devait faire très prochainement son article ou lettre, laissez-lui la liasse (ou chiasse)* (Flaubert, *Corresp.* IV, 200); *Si tes efforts pour ce qui est juste et bien ne paraissaient pas d'abord donner de bons fruits ... n'oublie jamais* etc. (Fragm. d'un discours de S. M. le Roi Oscar II, cité par Mohn). Plus rares sont les exemples avec le futur dans la principale:[1] *Nous vous verrons toujours avec plaisir faire usage de notre entremise, si un cas analogue se présentait* (Peters, *Einführ. in d. franz. kaufm. Briefwechsel* 109); *Si contre ton attente ton père se remettait (venait à se rétablir) dans le courant de la semaine, j'espère que tu viendras samedi soir* (Rodhe et Jeanjaquet 118). Deux exemples, l'un de Fénelon, l'autre de Marivaux, sont cités par M. Clédat (*Revue de philol. franç.* XI, p. 299). Le plus souvent l'imparf. de l'accessoire entraîne le condit. dans la principale. Nous en avons déjà donné des exemples. Aussi M. Schulthess rend-il (p. 2) la phrase: *Och skulle han äfven vägra er sitt bistånd, är det icke bättre att dö med svärdet i hand än att* etc. par *Et [même] s'il devait vous refuser [vous refusait] son secours, ne vaudrait-il pas mieux mourir* etc.; et dans le passage suivant, le condit. de la principale correspond à un futur suédois: *Mais si des renseignements plus précis nous parvenaient sous peu, nous nous ferions un plaisir de vous en aviser immédiatement* (Poilleux, *Corresp. commerciale* 43).

4. Dans un article intitulé «Vom Gebrauche des Futurum Præteriti» (*V. B.* II, 123 sqq.), M. Tobler entre autre, traite de l'emploi du conditionnel dans des exemples tel que le suivant: *Le train partit. Des mouchoirs s'agitèrent. Ils étaient bien loin: on ne les reverrait plus* (Rod, *M^lle^ Annette* 62), où, comme le montre M. T., le condit. exprime, non la pensée de celui qui raconte, mais ce qui est, ou ce qui eût pu être la pensée d'une ou de plusieurs personnes témoins ou contemporaines des évènements racontés. Ainsi, dans le passage cité, *reverrait* est la

[1] Dans les phrases où la principale contient un futur-impératif, p. ex. *S'il vous arrivait quelque chose, tu diras: Je suis Eric Burkenstaff* (Scribe, cité p. Vising, p. 135), l'imparfait dans la subordonnée est sans doute aussi fréquent qu'avec l'impératif dans la principale.

pensée des membres de la famille Nicollet qui, restés sur le quai, suivent de leurs regards le train qui emporte leurs parents. De même dans: *Elle regardait son oncle bien en face, avec des yeux indignés, qui ne capituleraient pas (Ibid. 200), capituleraient* exprime ou bien l'appréhension de l'oncle Pierre Denis, ou bien la ferme résolution de M[lle] Annette. Si nous signalons cette partie de l'ouvrage de M. Tobler, à laquelle nous n'avons rien à ajouter, c'est pour faire observer aux lecteurs des *Glanures* de M. Bastin, plus nombreux peut-être que ceux des *V. B.*, que l'auteur semble avoir mal compris ce qu'a dit M. Tobler. Quand M. Bastin remarque (p. 65) que ces phrases n'offrent rien d'extraordinaire et que les exemples de ces «conditionnels sans condition» abondent chez les écrivains contemporains, il a parfaitement raison, et nous ne pensons pas que personne ait jamais soutenu le contraire; et quand M. Bastin nous apprend que, dans ce passage: *Le jeune homme aimait sa mère de toute son âme et l'aimait peut-être plus encore depuis qu'il la voyait malade et désireuse de partir. Il irait avec elle dans un climat plus chaud. Il ne la quitterait pas* etc., *il irait* etc. équivaut à: *Il* [le jeune homme] *décida qu'il irait* etc., il ne fait en somme que nous répéter sous une autre forme ce que nous a déjà dit M. Tobler, et il reconnaît implicitement que les phrases de ce genre renferment un discours indirect, ce qui n'implique pas qu'elles soient elliptiques.

Très souvent, on le sait, le passé défini est remplacé par l'imparf. de *devoir* suivi de l'infinitif; c'est-à-dire qu'au lieu de constater tout simplement que telle ou telle chose se fit ou ne se fit pas, on fait savoir, par une tournure un peu rhétorique, que c'était ou que ce n'était pas la volonté de la providence que cela se fît; p. ex. *Cet esprit accueillant de Saül devait mettre en évidence l'homme qui allait le miner* (Renan, *Hist. du peuple d'Isr.* I, 411). C'est ainsi que, selon les grammaires, doit se rendre, et qu'en effet se rend régulièrement le *skulle* fataliste des correspondantes suédoises. Or M. Tobler confirme, par de nombreux exemples, la présence du conditionnel dans ce cas aussi. A ses exemples, nous ajouterons les passages que nous avons observés: *Mais on sent que l'antipathie des prophètes de Iahvé contre la maison d'Achab allait s'accentuant de plus en plus et que Jérusalem deviendrait* (= était destinée à devenir) *un jour le centre d'attraction du Iahvéisme* (Renan, *Hist.* etc. II,

307); *Bien des mots manquaient encore* [vers 1550] *à la langue ... il était impossible de ne pas innover beaucoup dans l'expression. Il fallait jeter bien des mots dans la langue; les meilleurs resteraient, élus par l'usage; une sorte de concurrence et de sélection naturelle déblaierait le vocabulaire peu à peu* (Lanson, *Hist. de la littér. franç.*, 277); *Gracieuse apportait à danser la même ardeur passionnée qu'elle mettait à prier devant les chapelles blanches, — la même aussi que, plus tard sans doute, elle mettrait à enlacer Raymond, quand les caresses entre eux ne seraient plus défendues* (P. Loti, *Ramuntcho* 80); *Telles étaient les rêveries que roulait sous son front si blanc parmi ses admirables cheveux noirs cette fiancée enviée ... Telles étaient les pensées qu'elle promènerait sans doute toute sa vie*, etc. (Bourget, *Cosmopolis* 358).

Il nous paraît à peu près sûr que, dans ces quatre exemples, le conditionnel équivaut à *devait* suivi de l'infinitif. M. Lanson ne peut guère avoir voulu dire que ceux qui, vers 1550, créèrent de nouveaux mots aient réfléchi eux-mêmes sur la vitalité probable de leurs innovations; et dans les passages tirés de P. Loti et de Bourget, nous ne voyons pas non plus à qui, si ce n'est aux auteurs eux-mêmes, on pourrait attribuer la réflexion reproduite dans le texte.

M. Tobler renvoie ses lecteurs à la *Romania* XXI, p. 135, où Gaston Paris dit de cette construction qu'«il est certain que beaucoup s'en garderaient».

5. Que le futur et le conditionnel français aient quelquefois pour fonction d'exprimer un ordre, une idée d'obligation, de nécessité etc. (comme p. ex. dans: *tu ne tueras point; pourquoi le ferais-je),* tout le monde en convient. Mais selon M. Burgatzcky (p. 11 sq.) il faut ici distinguer entre fonction et signification. Selon M. B., il est impossible, en anc. français déjà, que les deux formes grammaticales composées de l'infinitif et du prés. ou de l'imparf. de *habere*, eussent pu conserver la signification modale primitive après la fusion des deux éléments en un seul, laquelle s'effectua probablement déjà au VIII^e^ siècle. Quant à l'un des exemples fournis par M. Foth *(Roman. Stud.* II, p. 263): Rol. 2812 *que fereient il plus?* et qu'il rend par *was hätten sie mehr thun sollen?* l'idée d'obligation est, selon M. B., seulement dans la traduction allemande, non dans la forme *fereient.* Cette forme correspond parfaitement au *faceret* de

l'exemple suivant: *Valerius quotidie cantabat; erat enim scenicus: quid faceret aliud?* (Cic. Or. 3.23). Or, selon M. B., personne ne s'aviserait d'attribuer à ce *faceret* un sens d'obligation. Enfin, si cette idée d'obligation ou de nécessité se trouvait dans le vers de Roland, il faudrait attribuer au conditionnel la même signification beaucoup plus tard, voire même dans le français de nos jours, ce que M. B. semble considérer comme le comble de l'absurdité. En relisant ce passage du livre de M. B., je le trouve aussi étrange qu'il y a bientôt vingt ans, quand j'en ai donné un court résumé (*Fin. mod.* p. 25). D'abord, il y a une étrange confusion de deux choses différentes à croire que la signification primitive d'une forme ne puisse être sentie bien que la connaissance consciente de ses éléments étymologiques ait disparu. Puis, c'est tout simplement un fait que, dans des phrases telles que *Pourquoi le ferais-je? Que ferait-il autre chose?* le conditionnel renferme l'idée d'obligation, quand, bien entendu, la question signifie: *Quelle raison aurais-je de le faire? Pourquoi veut-on que je le fasse?* etc.[1] Car, il faut l'observer, une phrase interrogative avec le conditionnel n'a pas toujours le sens d'un refus opposé à une invitation, exprimée ou sous-entendue. Ainsi la phrase: *Pourquoi n'aurait-elle pas également la parole de la morte, puisqu'elle avait ses prunelles dilatées* etc. (Rodenbach, *Bruges-la-Morte* 52), qui se rend également en allem. par *Warum* sollte *sie nicht... haben?* signifie: *Qu'est-ce qui nous empêche de supposer qu'elle a* etc., ou bien: *Pourquoi ne serait-il pas possible qu'elle eût* etc., et le *aurait* est ici un «conditionnel sans condition». Quant à l'autre exemple de M. Foth: *e io ne dolreie de tanta milia hominum, si perdut erent* (Fragm. de Valenc. 21), il comporte les deux sens.

Ce qui vient d'être dit du conditionnel s'applique aussi au futur. Dans le futur de *Tu ne tueras point*, il est impossible de voir une modification du sens temporel, comme p. ex. dans la tournure anglaise: *You will take this letter to the post*, qui n'exprime un ordre qu'indirectement et sous la forme d'un espoir. Donc, à côté de leur signification temporelle, qui est secondaire, le futur et le conditionnel français ont gardé leur sens primitif d'ordre, d'obligation et de nécessité.

[1] Comp. «Auch die entrüstete Abweisung einer Zumutung kommt vor, vgl. *ich dich ehren* (Goe.). Ein solcher Satz müsste wohl den Frageaufforderungen zugerechnet werden» (Paul, *Princip.*, p. 111).

Le fut. a ce sens:[1]

1° Dans les propositions principales énonciatives, pour exprimer un ordre; p. ex. *Orso, mon frère! tu le vengeras* (Mérimée, *Colomba).* On peut considérer comme une espèce de ce fut. «jussif» le fut. qui exprime une concession, p. ex. *Mais on écrira ad libitum: de la gelée de groseille ou de groseilles* (Clédat, *Gramm. raisonnée,* p. 107); *Peut-être, d'ailleurs, n'est-il pas trop hardi de supposer que c'est Lydie que Paul ... appelle «ma chère épouse». Cette expression sera, si l'on veut, une simple métaphore. Est-il cependant absolument impossible que Paul ait contracté avec cette sœur une union plus intime?* (Renan, *Saint Paul* 148); *Dans tout ouvrage ... il y a toujours et inévitablement une idée : elle sera ce qu'on voudra, sublime ou vulgaire ... mais elle sera* (Spronck, *Artistes littér.* 301). Cf. *Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenen* (Hor. C. I. VII, 1, cité p. Lundqvist p. 38).

C'est ici qu'il faut aussi ranger le futur qui exprime la «nécessité logique», si toutefois le futur peut jamais revêtir une telle signification. Contrairement à M. Lücking, nous avons signalé plus haut, comme étant une modification du futur temporel, le futur qui exprime une conjecture, et aussi le futur employé dans la principale d'une phrase hypothétique telle que l'exemple de M. Lücking: *S'il existe une communication libre entre un cylindre rempli de vapeur et un vase vide de vapeur et d'air, la vapeur du cylindre passera en partie ... dans le vase.* Comparez cependant à cette dernière phrase le passage suivant: *Si donc par signification d'un nom nous n'entendons point une forme essentielle, mais seulement ce qui engendre un concept, l'oraison significative sera celle qui fait naître une idée dans l'intelligence ... Car si par principe on entend cause, la substance sera le principe des autres prédicaments* etc. (Rémusat, *Abélard* I, p. 389). En lisant ce passage, j'eus l'impression immédiate que le futur *sera* signifiait: *il faut que ... soit* ou *il s'ensuit nécessairement que ... est,* et un ami français consulté par moi déclare nettement toute autre interprétation insoutenable. Sans doute il n'existe cependant pas de limite bien tranchée, même pour l'oreille de l'indigène, entre les deux significations. Comp. encore le passage suivant: *Il est clair que l'o de quod doit être rangé parmi les atones, mais pas au même degré que*

[1] Comp. Lücking, p. 222 sqq.

p. ex. l'o atone final ou pénultième d'un polysyllabe; étant la seule voyelle du mot, il sera nécessairement plus accentué (Jeanjaquet p. 27);

2° dans des questions; p. ex. *Que ferai-je? (= Que dois-je faire? Que veux-tu que je fasse?);*

3° dans diverses sortes de subordonnées; p. ex. *Le canapé? Il n'est pas à sa place... Voilà où on le mettra, le canapé* (Capus, *Les maris de Léontine* I: 12); *Je ne mets qu'une condition à ce que je fais: c'est que vous ne parlerez jamais, que vous ne me direz pas un mot* (Maupassant, *Contes choisis* 61); *Vous ne vous battrez pas!... Je vous dis que vous ne vous battrez pas* (Mérimée, *Colomba).*

Avec M. Lücking, nous rangeons dans ce même cas le futur employé dans la subordonnée après certains verbes exprimant la volonté *(exiger, ordonner* etc.), où M. Burgatzcky, comme Hölder, voit un futur purement temporel. Il est vrai qu'après certains de ces verbes on a le choix entre le futur (ou le conditionnel) et le subjonctif, et que l'emploi de l'une ou de l'autre de ces formes entraîne une différence d'acception; cependant il nous est impossible de voir dans ce fait une preuve que le futur (le conditionnel) soit ici une forme purement temporelle (cf. Burgatzcky p. 12). Il y a modalité et modalité.

A ces trois cas il en correspond autant où l'emploi du conditionnel suggère l'idée d'obligation:

1° Propositions principales énonciatives. Inutile de faire observer que des phrases anglaises et allemandes comme: *You should not say so; Das sollten sie nicht sagen*, ne se rendent pas par: *Vous ne diriez pas cela.* Mais dans la principale d'une phrase hypothétique le conditionnel peut bien exprimer un ordre donné sous une certaine condition; p. ex. *Veuillez acheter pour notre compte 200 balles de sucre... S'il y avait hausse sensible, vous attendriez un moment plus propice ou de nouvelles instructions de notre part* (Vogel, *Manuel de Corresp. commerc.* I, p. 76). Dans: *Et tant parlèrent que il pristrent un autre jor; et à cel jor seroient eslit li doze dus sus qui seroit l'elections* (Villehardouin, cité p. Burgatzcky p. 17) la phrase où figure le conditionnel n'est une principale que par la forme, puisqu'il y a discours indirect;

2° Questions directes; p. ex.: *Pourquoi ne commencerais-je pas l'année 1869 en vous la souhaitant... «bonne et heureuse»?*

(Flaubert, *Corresp.* III, 382). Dans *Ils . . . arrivèrent aux confins de la Mysie. Là leurs indécisions recommencèrent. Tourneraient-ils au Nord vers la Bithynie, ou continueraient-ils vers l'ouest et entreraient-ils en Mysie?* (Renan, *Saint Paul* 127), il y a discours indirect;

3° Propositions subordonnées: a) propositions-régime, après un temps historique des verbes sus-mentionnés; b) propositions relatives, p. ex. *pour occuper l'Angleterre, Albéroni comptait jeter sur elle le roi de Suède, Charles XII, qui renverserait la dynastie de Hanovre au profit des Stuarts* (Duruy, *Hist. de France* II, p. 350); c) questions indirectes; p. ex. *Voyant la France à prendre, il* [Joubert] *se demandait sans doute s'il s'en saisirait au profit d'autrui ou la garderait pour soi* (Vandal, *R. d. d. M.* $^{15}/_{4}$ '00, p. 722); *On agita un instant, au conseil de l'Empereur, si Ferdinand III ne fuirait pas de sa capitale* (Duruy, *l. c.* II, 172).

Il y a encore un cas où, selon M. Lücking, le conditionnel exprime l'idée de «nécessité logique», c'est dans la principale d'une phrase hypothétique; p. ex. *Je le ferais, si je pouvais.* Nous ne croyons pas que, dans ce dernier cas, le conditionnel ait jamais comporté ce sens, et cela bien que nous estimions que, pour expliquer l'évolution par laquelle *facerem si possem* est devenu *je ferais si je pouvais*, il faut partir des faits signalés par MM. Ludw. Tobler et Foth. Selon le premier de ces deux savants *(Zeitschr. f. Völkerpsychologie* etc. II, p. 49), *facere habebam* (qui, comme nous venons de le dire, avait originairement la valeur de *facere debebam)*, est entré dans la principale d'une phrase hypothétique par analogie avec la construction latine avec l'imparf. de l'indicatif de *posse, debere* etc. dans la principale, où *poteram, debebam* etc. étaient usités, non seulement dans le sens de *je pouvais (j'aurais pu), je devais (j'aurais dû)*, mais aussi dans celui de *je pourrais, je devrais;* p. ex.: *Quæ si singula vos forte non movent, universa . . . tamen movere debebant* (Cic., *Nat. deor.* 2, 65). M. Foth, qui a adopté cette explication et l'a exposée avec beaucoup de détails *(Roman. Stud.* II p. 261 sqq.), signale, entre autres, pour la confirmer le fait très important qu'en sarde le conditionnel se forme au moyen de l'imparf. de l'indicatif de *debere*, et en roumain avec le même temps de *velle.* M. Foth insiste avec beaucoup d'énergie sur le fait que c'est en tant que synonyme de *facere debebam,* c'est-à-dire, en tant que renfermant l'idée de nécessité,

que *facere habebam* a assumé cette fonction. Si notre construction datait du temps des scolastiques et qu'elle fût née au milieu du »cliquetis des syllogismes», pareille interprétation ne serait peut-être pas trop difficile à accepter (comp. le futur dans le passage de Rémusat cité ci-dessus). Mais cela n'étant pas,[1] nous avons de la peine à croire que, pour exprimer ce qui en latin classique se rend par *facerem si possem*, on ait vraiment été assez raffiné pour se créer une construction qui signifierait littéralement: *si je pouvais, il faudrait que je fisse* (ou bien: *il s'ensuivrait nécessairement que je ferais)*. Quoiqu'il en soit, le roumain possède un «conditionnel» qui n'a jamais pu exprimer l'idée de nécessité logique. Voici donc comment nous nous figurons que la chose s'est passée: De même qu'on disait en latin classique: *debebam facere, si possem* (ce qui est une expression brachylogique pour *debeo facere et facerem si possem)*, de même, plus tard, pour exprimer une véritable obligation, on a dit: *facere habebam, si possem*. Or, comme *facere habeo*, qui d'abord était synonyme de *facere debeo*,[2] finit par devenir un pur futur (sans toutefois perdre la valeur primitive, qu'il garde encore aujourd'hui à côté de la signification temporelle), de même *facere habebam* (tout en gardant aussi la valeur primitive) prit le sens affaibli d'un imparf. du futur, c'est-à-dire de *facturus eram,* et par substitution à cette dernière forme, il fit son entrée dans la principale d'une phrase hypothétique (cf. Thielmann, p. 190).

On sait qu'entre *feïsse se peüsse* et *feroie se pooie* il y a eu une forme de transition: *feroie, se peüsse*. Il est aisé de voir que c'est par assimilation avec la principale que, dans la subordonnée, le subjonctif a été remplacé par l'indicatif, et si l'on accepte sans réserves l'interprétation de M. Foth, il faut reconnaître qu'ici le conditionnel ne serait pas de mise, puisqu'il

[1] Le premier exemple de l'infinitif + *habebam* dans une principale hypothétique qu'ait trouvé M. Thielmann est emprunté aux écrits pseudo-Augustiniens: *sanare te habebat deus, si confitereris (Archiv f. lat. Lexikogr.* II, p. 187). M. Bréal cite *(l. c.* p. 28) ce passage des *Pontiques* d'Ovide: *Plura quidem mandare tibi si quæris habebam, sed timeo tardæ causa fuisse moræ;* mais M. Sechehaye fait observer *(Roman. Forsch.* XIX, p. 340) que le passage n'est pas tout à fait probant, *habebam* étant l'imparfait propre au style épistolaire.

[2] M. Bréal cite (p. 28) ce passage d'un des sermons de Saint Augustin: *Petant aut non petant venire habet,* dans lequel *venire habet* signifie sans doute: *cela doit nécessairement arriver.*

ne sert pas, comme dans la principale, à exprimer la conséquence nécessaire. Mais si l'on estime avec nous que le conditionnel n'a jamais joué ce rôle dans la principale hypothétique, on ne peut pas ne pas se demander pourquoi il ne serait pas aussi bien à sa place dans une hypothétique introduite par *si* que dans une proposition relative hypothétique, p. ex. *qui le diroit mentiroit* (comp. *Fin. mod.* p. 35). La solution de ce problème nous semble avoir été donnée par M. Sechehaye (*Roman. Forschungen* XIX p. 348). Voici, selon lui, comment la chose a dû se passer: l'usage voulait qu'avec un futur dans la principale on employât le présent et non le futur dans la subordonnée; et lorsqu'on s'est trouvé en face d'un conditionnel, c'est-à-dire d'un imparf. du futur dans la principale, on a été amené, par analogie, à mettre dans l'hypothétique le temps qui est vis-à-vis du conditionnel dans le même rapport que le présent l'est au futur, c'est-à-dire l'imparfait. Voilà qui est excellent et simple; mais, comme pour l'œuf de Christophe Colomb, il fallait le trouver.

Pour ce qui est des objections faites contre la théorie de MM. Tobler et Foth et des autres explications proposées, nous renvoyons à M. Sechehaye, p. 349 sq. Ce qu'il y dit des explications de MM. Clédat, Mætzner, Chabaneau et Schulze, savoir qu'elles ne tiennent pas compte de la réalité des faits, nous l'avons déjà dit (*Fin. mod.* p. 33) de l'interprétation de ce dernier.

6. L'emploi des temps périphrastiques formés au moyen du prés. et de l'imparf. de *aller* donneront lieu à quelques petites remarques. Le présent de *aller* + infin. peut même remplacer un futur-impératif; p. ex.: *Tu vas me passer ta copie, me dit-il sans détour* (Laurie, *Mémoires d'un collégien*, éd. Hultenberg, p. 20); *Puis il demanda: Qu'allons nous faire? Elle répondit vivement: Il faut éloigner les enfants* (Maupassant, *Contes choisis* 55); *Ho! Polo Griffo! Gran' Francè! Memmo! prenez vos fusils; vous allez accompagner mon frère* (Mérimée, *Colomba*); et l'imparf. + infin. équivaut quelquefois à l'imparf. de *devoir* + infin.; p. ex.: *Or un dimanche elle aperçut une femme. C'était Mme Forestier ... Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui certes.* (Maupassant, *Contes choisis* 15). *Je passais là le reste du jour à me demander quels étaient ces hommes et*

ce qu'ils étaient venus faire. J'allais le savoir bientôt (Daudet, *Petit Chose* 12).

Le soi-disant futur immédiat ne désigne pas toujours quelque chose qui va arriver tout de suite, comme on le voit par les exemples suivants: *Depuis le mois de janvier dernier. nous n'avons pas reçu une goutte de pluie, mais nous allons en avoir à Constantinople* (Flaubert, *Corresp.* II, 4); *Nous allons revenir à Florence avant deux ans (Ibid.* II, 108). On peut même dire, si paradoxal que cela puisse paraître, que la forme périphrastique ne s'emploie pas, quand la chose prédite est immédiatement réalisée, c'est-à-dire, dans des passages tels que ceux-ci: *je vous dirai immédiatement que je ne parle ces deux langues qu'avec difficulté* (Rolfs, *Moderne Handelsbriefe* 3); *Mon frère, je vous prierai de sortir avec moi* (Mérimée, *Colomba); J'ajouterai que Louis n'a jamais reçu un petit écu de son frère* (M. de Camp, *Souv. littér.* II, 311); *Je me permettrai seulement de te faire observer quelques légères taches* (Flaubert, *Corresp.* III, 138). *Je vous avouerai même qu'à votre occasion j'ai été blessé (Ibid.* p. 192); *Je vous demanderai d'abord pourquoi vous me mêlez si obstinément à la collection Campana (Ibid.* p. 253). Evidemment nous avons ici affaire à un futur des plus «immédiats» qui puissent s'imaginer, puisqu'on fait ce qu'on dit vouloir faire au même moment qu'on le dit. Mais si l'on énonce ce qu'on se propose de dire dans une proposition indépendante, précédée de deux points, alors la forme périphrastique est de mise; p. ex.: *Seulement, je vais vous dire: Rouget, pour moi, n'était pas Rouget* (Daudet, *Petit Chose* 8); *Je vais donc répondre à vos questions: Madame Bovary n'a rien de vrai* (Flaubert, *Corresp.* III, 79).

Un futur suéd. à la 1re pers. du sing. se rend, comme on sait, en angl. par *I will* + infin. et très souvent aussi en allemand par *ich will* + inf., quand ce futur exprime en même temps l'intention et la futurition ou, en d'autres termes, quand il exprime, non pas une résolution préméditée (qui en suéd. pourrait s'exprimer par *jag kommer att)*, mais une résolution prise au même moment qu'on prononce la phrase. Chose étrange, je ne trouve nulle part mentionné que, dans ce même cas, le français se sert, parallèlement à son fut. et à la forme périphrastique *je vais* + inf., de *je veux + inf.;* p. ex. *Je veux vous apprendre, non seulement mes malheurs, et mes peines, mais encore mes dé-*

sordres etc. (L'Abbé Prévost, *Manon Lescaut); Thouvenin. Que vous arrive-t-il? André, Je veux tout vous dire. J'ai grande confiance dans votre délicatesse* (Dumas, *Théâtre compl.* VII, 157). *Pour en finir avec les images tout à fait confuses des commencements de ma vie, je veux encore parler d'un rayon de soleil qui* etc. (P. Loti, *Rom. d'un Enf.* 27); *Et maintenant, lecteur... je veux encore une fois t'introduire dans le salon jonquille* (Daudet, *Petit Chose* 98); *Je vous dirai quelques-uns des vers de Villiers de l'Isle-Adam, les plus doux... Je veux vous lire aussi une page des Contes cruels* etc. (Catulle Mendès, *Légende du parnasse contemp.* 123); *Ses débuts dans le commerce des porcelaines furent marqués par un incident assez extraordinaire. Je veux vous les conter comme me l'ont conté des vieillards qui sont morts depuis longtemps* (A. France, *Crainquebille* 144); *Avant de quitter ce sujet... nous voulons encore mentionner un point* (Bréal, *l. c.* p. 145; *Ibid.* 97, 171); *Depuis lors Philippe Berthelot a publié des «Pages choisies»... J'en veux citer une belle page* (Barrès, *Voyage de Sparte* 34). Comme on le voit, dans presque tous ces passages *je veux* est suivi d'un verbe qui exprime une communication de la pensée. Dans le même sens affaibli *je veux* se rencontre en vieux franç.; p. ex. *Mes solement de l'accointance Vuel faire une brief remembrance* (*Yvain* 2393); *Erec* 4750, 6386; Joinville, *Hist.*, p. 162; Clédat, *Rutebeuf*, 37; et en latin déjà cette périphrase du futur est usitée surtout avec les *verba dicendi* (Thielmann, *Archiv f. lat. Lexikographie* II, 168).

Il n'est pas aisé de dire comment la langue parlée se comporte vis-à-vis de cette périphrase. Un de mes amis français m'a une fois corrigé, en qualifiant de germanisme une phrase semblable dont je m'étais servi (*je veux vous le dire* ou *je veux vous raconter comment* etc.), germanisme qui, selon lui, s'entend souvent dans le français belge.[1] D'autres Français ont déclaré que ma phrase ne présentait rien d'étrange. Rapportant l'anecdote bien connue du cavalier français et du cavalier anglais qui, se rencontrant sur un pont étroit, ne veulent pas se céder le pas mutuellement, M. Schulthess fait dire au Français: *Je vais lire le journal du jour jusqu'à ce qu'il vous plaise de me laisser passer* (p. 89), et il ajoute que *je veux lire* serait ici moins correct

[1] M. Th. Gautier cite (*l. c.*) parmi les germanismes qui se rencontrent dans le français belge: *Nous voulons lire = lisons.*

que *je vais lire.* Par contre, dans la langue de M. Jeanjaquet *je veux* + inf. semble avoir un emploi tout aussi étendu que l'est en anglais *I will* + inf.; comp. *Jean. Il brûle chez monsieur Andersson, le boulanger sur la place. Je veux (vais) {aller} aider à sauver ce qu'on pourra. Gustave. Attends un instant, et je vais avec toi. Je veux seulement aller mettre un vieil habit* (Rodhe et Jeanjaquet, p. 74); *au lieu de te gronder je te raconterai (je veux [vais] te raconter) comment j'ai passé mon après-midi {de} samedi dernier (Ibid.* 124). *En tout cas je veux d'abord aller (j'irai premièrement) trouver le docteur C. (Ibid.* 143); *Attendez . . . je {m'en} vais (je veux) vous montrer quelque chose (Ibid.* 144).

II. Infinitif.

1. Le fait singulier qu'en franç. l'infinitif-sujet est, dans certains cas, précédé de la préposition *de* a été l'objet de plusieurs explications. M. Tobler rapproche ce dernier emploi de celui où la préposition précède un substantif qui, en franç. moderne, serait le sujet de la phrase; p. ex. *Noble ordene est de cevalerie; Povre cose est de mortel vie; De vostre mort fust grans damages*, etc. *(V. B.* I, 5). Evidemment la préposition a originairement eu la même fonction dans les deux cas. M. Tobler propose d'abord une explication selon laquelle, dans la première des phrases citées ci-dessus, comme dans sa correspondante latine *nobilis ordo est* (s.-ent. *ordo) militiæ*, on aurait affaire au génitif *définitif* ou *épexégétique*, devant lequel le substantif prédicatif se sous-entendrait comme sujet. Or, ce ne sont que les phrases relativement peu nombreuses où le substantif-prédicatif (c'est-à-dire, le mot qui en anc. franç. est le prédicatif, en franç. mod., le sujet) est déterminé par un adjectif, qui sont susceptibles de cette explication, et M. Tobler estime peu probable que toutes les autres phrases se soient réglées sur celles-là. Il faut donc chercher une autre explication, et M. Tobler s'est arrêté à celle-ci: le verbe *être*, dans ces locutions, n'a pas la signification abstraite d'une «copule», mais un sens plus concret, un sens local, de sorte que le sens littéral de la

phrase *De vostre mort fust grans damages* est, ou a primitivement été celui-ci: *Un grand dommage serait (= viendrait, résulterait) de votre mort.* De même la phrase *honte fust de l'escondire* a d'abord signifié *honte viendrait (résulterait) de l'éconduire*. Dans les phrases du type *C'est folie del prometre*, où *ce* est le sujet, il y a contamination de deux constructions: *C'est folie* et *Folie est del prometre.* En vertu d'une extension analogique nous rencontrons, en anc. franç. déjà, des phrases comme *S'il pierdent hiretages, moult fort est dou ravoir; — mult lui pleüst D'acourcier l'an, s'ele pëust.* Cette extension analogique suppose, nous semble-t-il — et c'est sans doute ce que veut dire M. Tobler aussi — qu'en anc. franç. déjà, le sentiment de la construction primitive s'est affaibli et que, dans les passages cités précédemment, où *de* + infin. a d'abord eu la fonction d'un circonstantiel de lieu, l'infin. prépositionnel à fini par être vaguement senti comme le sujet de la phrase.

Cette explication a été adoptée, entre autres, par MM. Darmesteter et Sudre (IV, 146) et M. Sörgel *(Roman. Forschungen* XIV, p. 292), mais non pas par M. Meyer-Lübke, qui *(Grammaire* III, 459) signale le grand nombre de significations abstraites de la prép. *de* qui s'étaient développées en latin déjà, entre autres celle de «relation», et c'est, selon M. M.-L., de cette dernière: *par rapport à* qu'il faut partir pour expliquer la genèse de notre tournure.

Cette manière de voir a été approuvée par M[lle] Palmgren (p. 28), peut-être par bien d'autres aussi, mais nettement rejetée par M. Clédat *(Revue de phil. franç.* XVII, 71), qui la trouve encore moins satisfaisante, au point de vue sémantique, que l'interprétation de M. Tobler. M. Clédat donne ensuite sa propre explication, sans savoir, semble-t-il, que c'est absolument la même que M. Tobler a déjà proposée, mais seulement pour la rejeter.

Il reste à mentionner encore un auteur qui, avant les trois nommés ci-dessus, s'était déjà occupé, bien que d'une manière très succincte, de notre question. C'est M. Lachmund, qui (p. 31) non seulement a observé l'identité de fonction entre un infinitif et un substantif précédés de *de* dans des phrases telles que celles citées plus haut, mais qui, en outre, signale un emploi analogue du génitif du gérondif latin, sans qu'on puisse savoir ni s'il pense qu'il existe un rapport historique entre les constructions

française et latine, ni comment il s'explique la genèse de ces constructions.[1] M. Lachmund n'apporte qu'un seul exemple, tiré de Pline l'Ancien: *Invictus error est publicus tumore olivæ crescere oleum existimandi.* On peut pourtant se demander si cela veut dire en effet: *C'est une erreur généralement répandue et indéracinable de croire que* etc., ou s'il ne signifie pas plutôt: *L'erreur généralement répandue qui consiste à croire que ... est indéracinable;* comp. *Neque novus hic mos senatus populique Romani est putandi quod optimum sit, esse nobilissimum* (Vell. II, 128). Mais la littérature offre d'autres exemples où un infinitif-sujet a incontestablement été supplanté par le génitif du gérondif: *Est, mihi crede, magna filicitas in ipsa felicitate moriendi* (Seneca, *Cons. ad Polyb.* X, 29); *ne frustra oppressum esse Antonium gavisi simus neu semper primi cujusque mali excidendi (= primum quodque malum excidere) causa sit, ut aliud renascatur illo pejus* (Cic. *ad. Brut.* I: 4.3); *clarissimis viris ex composito præparatis ad petendum, quos prætereundi (= præterire) verecundiam crederent fore* (Liv. V: 14.2). Evidemment ici l'emploi du gérondif tient à l'attraction exercée par un substantif le précédant ou le suivant de près. Tacite présente trois passages encore plus singuliers: *nec grave manumissis per idem obsequium retinendi libertatem per quod adsecuti sint (Ann.* XIII: 26); *Vologæsi vetus et penitus infixum erat arma Romana vitandi (Ibid.* XV: 5). On pourrait se tirer d'affaire en disant qu'ici *grave, vetus* et *infixum* sont des adjectifs substantivés auxquels, comme dans les passages latins cités précédemment, les deux génitifs s'attachent comme des déterminations attributives. Mais pareille interprétation n'est pas admissible pour le troisième passage: *maneat provincialibus potentiam suam tali modo ostentandi* (*Ann.* XV: 21), où, quoi qu'il en coûte, il faut reconnaître que *maneat* n'a pas d'autre sujet que *ostentandi.*[2] Mais ces trois passages de Tacite sont les seuls exemples connus de ce type, et quant à ceux où l'attraction a été exercée par un substantif, ils ne forment, eux non plus, qu'un nombre minime. Enfin, d'après M. Dræger dans son «Einleitung» aux *Annales* de Tacite (§ 107), cette construc-

[1] La thèse de M. Lachmund n'est pas datée. Elle est, selon M. Meyer-Lübke (Gramm. III, 562), de 1878.

[2] Pour ces locutions latines, voir l'article de M. E. Hofmann dans les *Neue Jahrbücher f. Philologie und Pedagogik,* vol. CIX, p. 545 sqq.; Dræger, *Hist. Synt.* II, 801; Kühner, *Ausführl. Gramm. d. lat. Spr.* II, 250.

tion irrégulière disparaît de bonne heure de la littérature, assertion que nous trouvons confirmée par le fait que dans aucun des volumes de l'*Archiv f. lat. Lexikogr.*, il n'en est fait mention.[1] Il est donc évident que la construction française ne peut pas être une continuation de la tournure latine, ce qui du reste ressort déjà du fait que l'emploi de la prép. *de* devant l'infinitif-«sujet», a de tout évidence la même fonction que devant un substantif-«sujet», et que ce dernier cas n'a pas de prototype en latin.

Pour nous, nous croyons qu'il est impossible de trouver d'autres explications que celles exposées plus haut, mais qu'aucune d'elles ne contient toute la vérité. Toute en reconnaissant l'impossibilité de tracer des limites pour l'extension analogique, nous avons de la peine à voir dans *Noble ordene est de cevalerie* et les phrases de ce genre une modification du *de* local, et pour ces phrases l'interprétation recommandée par M. Clédat nous semble très acceptable. Sans doute ces phrases ne forment, comme le remarque M. Tobler, qu'une minorité relativement à toute la grande masse des phrases en question; mais cette minorité a, néanmoins, dû être si respectable et ces phrases d'un usage si fréquent qu'il n'est que tout naturel qu'elles aient pu devenir, si non le prototype, du moins un des prototypes de notre construction. D'autre part, nous n'éprouvous aucune difficulté à admettre qu'en d'autres cas la préposition ait eu primitivement un sens local, ou un sens qui en soit issu. Il est vrai, comme le dit M. Clédat, que *être* n'a jamais la valeur de *venir*, mais, d'abord, il n'a pas ce sens dans la phrase *il est de bonne famille* non plus, ce qui n'empêche pas qu'ici *de* est une modification du *de* local. Puis, si *être* ne signifie jamais *venir*, il ne signifie pas seulement *sein*, mais aussi *werden*, et là où il a ce sens, il nous semble presque évident que la préposition a une valeur locale; p. ex. *mes del mangier fu nus deduiz (Yvain* 3468); *de ma chair eust esté fort maulvaise viande* (Rabelais, cité p. Tobler), que nous pouvons rendre en suédois par *Af mitt kött skulle det ha blifvit en mycket dålig stek*, comme la phrase *Qu'est-ce qu'il est devenu?* se rend en allem. par *Was ist aus*

[1] Mais des exemples sporadiques se rencontreront sans doute de temps en temps; c'est ainsi qu'on lit dans un document gaulois de 609: *solidus docentur* (lisez *docentus* = 200) *quod ... fuit consuetudo ... dandi* (Bréquigny, *Diplomata, chartæ, epistolæ* etc. II, 232, cité p. Jeanjaquet p. 47).

ihm geworden.[3] Donc, ruisqu'en allem. et en suéd. un terme locatif correspond quelquefois au sujet de la phrase en français moderne, cela aurait bien pu être le cas en anc. franç. aussi.

Quant à l'explication de M. Meyer-Lübke, nous n'éprouvons aucune peine à croire que, dans quelques cas, la notion de «par rapport à» peut avoir été celle dont est immédiatement issu le *de* en question. Ainsi, contrairement à M. Clédat, il ne nous semble pas du tout invraisemblable que *Bone chose est de la santé* ait pu signifier «une bonne chose existe par rapport à la santé», puisque la même phrase s'exprime ou peut s'exprimer en allem. par *Es ist eine schöne Sache um die Gesundheit*, où la signifiation de «par rapport à» est visiblement issue du sens local de «autour de».[1] Il nous semble donc très probable que la genèse de la construction qui consiste à faire précéder l'infinitif-sujet de *de* est le produit de plusieurs facteurs concomitants.

En vieux français il est rare que l'infinitif précédé de *de* soit placé avant le verbe (Clairin, p. 228). Au XVI^e^ et XVII^e^ siècles cet infinitif, que nous pouvons maintenant sans hésitation appeler infinitif-sujet, est très souvent précédé de la préposition, avant le verbe aussi, auquel cas il est ordinairement répété sous forme de *ce* ou *cela* (*Zs. f. neufranzös. Spr.* IV, 166 et IX, 298). Nous ne connaissons du XVIII^e^ siècle que trois exemples dont l'un anacoluthique: *Il me dit... qu'entreprendre de jouer simplement avec les espérances communes c'était le vrai moyen d'achever ma perte, que de prétendre exercer seul... les petits moyens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, était un métier trop dangereux* etc. (L'Abbé Prévost, *Manon Lescaut*); *Je m'imagine que de parler au président est le seul raisonnable* (Voltaire, cité par Polentz, p. 18); *car d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la*

[1] C'est M. Tobler qui, dans la première édition de ses *Vermischte Beiträge* dans la *Zs. f. rom. Phil.*, cite cette phrase (I, p. 5). Dans les éditions suivantes, il l'a supprimée, évidemment parce qu'elle ne prouve rien en faveur de la valeur locale de *de* dans les phrases françaises en question — Une construction analogue à l'allemande semble avoir existé autrefois en suédois: *Och dertill wore det en idel inbillning om den ähran* (Urban Hjärne, *Mal-roo*, chez Noreen et Meyer, p. 152).

peine, il n'est rien de plus aisé (Beaumarchais, *Mariage de Figaro* V: 1). Pendant les deux premiers tiers ou les trois premiers quarts du XIXe siècle, cette construction ne semble pas avoir été très usitée, à en juger par le fait que dans les deux thèses sur l'inf. en français moderne de MM. Wigert et Modin, parues en 1875, il n'en est pas fait mention. Dans les grammaires de MM. Lücking et Plattner elle n'est pas non plus mentionnée, et dans celles de MM. Gullberg et Edström et de M. Vising elle occupe une place très effacée. Mais au cours des vingt ou trente dernières années, elle a eu une vogue toujours croissante, et parmi les auteurs chez qui elle se rencontre fréquemment nous nommerons Erckmann-Chatrian, Catulle Mendès, Sarcey, Brunetière, Bourget et Doumic; p. ex. *Mais de songer à les arrêter sur route était une folie* (Sarcey, *Siège de Paris*); *D'avoir été élevé par ma mère m'avait donné des manières douces* (Bourget, *Disciple* 186); *Temps lointain où d'être seulement en Italie et de me dire que j'y étais me faisait presque mal* (Id., *Sens. d'Italie* 110); *tous ces mérites leur sont ordinaires, et il leur semble si simple de les avoir, que de les en féliciter serait presque leur faire injure* (Doumic, *R. d. d. M.* 15/7 '94, p. 453); *Toujours est-il que d'avoir cette idée et de l'exécuter ne dura certainement pas cinq minutes* («La Lecture», citée p. Björklund, p. 115); voir aussi l'*Archive de Herrig*, vol. CXVI, p. 382. Sans doute l'infinitif-sujet est souvent répété sous forme de *ce* ou *cela*, mais, comme nous l'avons vu, cela n'est pas toujours le cas. Et il n'a pas non plus toujours la valeur de *le fait que* etc. (Vising, p. 166). C'est sans doute le substantif *fait* que veut sous-entendre M. V., quand il regarde comme elliptique la phrase qu'il cite: *D'avoir vieilli ensemble faisait que nous ne pensions pas avoir vieilli.* Il doit cependant résulter de ce que nous avons dit que ces phrases sont à expliquer autrement. La vénérable règle suivant laquelle (à peu d'exceptions près) l'infinitif-sujet s'emploie seul quand il précède le verbe, mais précédé de *de* quand il le suit, s'explique évidemment par le fait que l'infin.-sujet prépositionnel était primitivement un circonstanciel, qui, comme tout circonstanciel, était régulièrement placé après le verbe. Quand, peu à peu, ce circonstanciel devint le sujet de la phrase, la préposition fut conservée, en vertu de l'habitude, comme un signe sans valeur logique, à l'instar de *zu* et de *to* en allem. et en angl., et l'infin.-sujet précédé de *de* gardait régulièrement sa

place après le verbe, tandis que l'infinitif qui était de tout temps senti comme sujet, et qui régulièrement avait sa place avant le verbe, démeurait privé de préposition. Mais, comme d'autres circonstanciels, l'infinitif précédé de *de* se plaçait par exception avant le verbe, en vieux franç. déjà, et au travers de toutes les époques de la langue, comme nous l'avons vu, nous trouvons des exemples de cette construction exceptionnelle. Mais c'est surtout depuis les 25 ou 30 dernières années que cet usage a fait de rapides progrès, et par analogie avec les phrases où la construction n'est autre que la construction «régulière» intervertie, il s'en est formé d'autres où, comme dans l'exemple de Catulle Mendès cité par M. Vising, l'infinitif-sujet ne pourrait pas être placé après le verbe.

2. Les grammaires nous apprennent que l'infinitif précédé de *de* figure comme régime après les verbes qui en général se construisent avec *de*, en ajoutant toutefois que l'infinitif-régime a un emploi un peu plus étendu que le substantif-régime *(prier qn de faire qch., se hâter de faire qch.* etc.*)*. Mais sauf le susdit article dans l'*Archive de Herrig,* nous ne trouvons nulle part mentionné que, dans la langue actuelle, l'infinitif précédé de *de* s'emploie fréquemment comme circonstanciel de cause, sans qu'il y ait dans la phrase de verbe qui exige un régime avec *de*. M. Haase cite même *(Zs. f. neufranzös. Spr. V. 74),* comme étrangère à la langue de nos jours, cette phrase de Rob. Garnier: *Chacun sent de la voir attendrir son cœur.* Or, des tournures absolument identiques à celle-là se rencontrent à chaque pas dans la littérature actuelle; p. ex. *Oh! tenez! de vous voir il me semble que je rêve toujours* (*Daudet, Petit Chose* 86), *De voir la tête effarée et les yeux pleins de larmes du petit Chose, l'abbé Germane a cessé de sourire* (*Ibid.* 133); *Sans doute, d'être sa femme légitime elle se sentirait plus chez elle et souffrirait moins de ses brusqueries*, (Zola *L'Œuvre* 297); *Il avait encore chaud d'avoir ramé avec tant de vigueur* (Maupassant, *L'inutile Beauté* 64); *Toute cité est un état d'âme, et d'y séjourner à peine, cet état d'âme se communique* (Rodenbach, *Bruges-la-Morte 143).*

Bien que, comme nous l'avons vu, cette construction ait des racines profondes, sa fréquence dans le français actuel n'en est pas moins à considérer comme un néologisme, qui s'explique par une extension analogique de la construction où l'infinitif précédé de *de* est le régime d'un mot spécial, exten-

sion qui se remarque également au sujet de la locution *de ce que;* p. ex. *Je détesterai peut-être toujours tout le monde, de ce que personne n'en aura pu me secourir* (Hervieux, *Peints par eux-mêmes* 297); *Et son cœur aussi se serre de ce qu'il est seul et sans appui au monde* (Loti, *Ramuntcho* 87); *Et cette tendresse-là, d'ailleurs s'augmentait encore de ce que Raymond était moins fortuné qu'elle-même* (*Ibid.* 192). Comp. *Por Dieu vos proi et por son fil, Que vos ne me tenés por vil De ce que je suis ci venue* (*Perceval* 3175).

De même que dans les phrases dont nous venons de nous occuper, l'infinitif précédé de *de* remplit la fonction d'un circonstanciel de cause dans des phrases comme celles-ci: *Dieu conduit bien son Eglise de l'avoir* [le = Saint Augustin] *envoyé devant avec autorité; Ils eussent ... péché d'exclure ceux qui ne nioient pas Dieu* (Pascal, cité dans la *Zs. f. neufranzös. Spr.* IV, 169); *Vous avez tort de vous fâcher* (V. Hugo. *N. Dame*); *Flaubert n'a pas été très mal avisé de mourir avant la publication de Bouvard* (Faguet, *Flaubert* 137); *A quoi pensais-je de m'aller fourrer dans cette ville de pierre?* (V. Hugo, *N. Dame*) *Que'est-ce qu'il nous veut, ce gendarme, de nous examiner comme ça?* (Daudet, *Tartarin sur les Alpes* 264).

Mais tandis que dans le premier cas l'infinitif indiquait la cause de l'évènement ou de l'état en question, il sert ici à justifier l'énonciation elle-même. On pourrait caractériser ces deux fonctions de l'infinitif prépositionnel en se servant de deux termes empruntés à la logique, et dire que, là, il exprime la «cause réelle», ici, le «principe de connaissance».

Cette construction, qui se rencontre en vieux franç déjà, p. ex. *Enuieus estes et vilains De tancier a vos compaignons* (*Yvain* 90), s'est dégagée par analogie de celle dont nous avons parlé un peu plus haut. Dans des phrases comme *On vous appellera imposteurs d'avoir assuré le contraire* (Pascal), *je vous admire de vouloir qu'on suive aveuglément vos conseils* (Lücking, p. 337), *Je vous trouve bien impertinent de représenter la nature comme vous faites* (A. France, *Vie littér.* I. 183), les infinitifs ont d'abord servi à déterminer les verbes *appelle*, *admire*, *trouve*, et par une substitution brachylogique on en est venu à dire: *Vous êtes un imposteur d'avoir assuré* etc.; *Vous êtes bien drôle de vouloir* etc.; *Vous êtes impertinent de représenter* etc.

Rappelons enfin qu'avec d'autres expressions causales on trouve quelquefois une brachylogie analogue; p. ex. *bons fut li siecles al tens ancienor, Quer feit i ert e justice e amor* (Saint Alexis); *Je vous dis que mon frère est un homme admirable! Et pourtant, il n'est pas parfait. Savez-vous pourquoi? Je vais vous le dire,* etc. (Rod, *M*[lle] *Annette* 295); *Il était mort, celui-là, mort de froid, puisque nous marchions dessus* (Maupassant, *Contes choisis* 110); *Io anima trista non son sola, Che tutte queste a simil pena stanno* (Dante, *Inf.* VI, 55); *Why is a clock always bashful? Because it keeps its hands before its face.* (Conundrum).

III. Des locutions emphatiques.

Mon étude sur ces locutions dans le dernier volume de cette publication ont donné lieu à plusieus articles. Dans le vol. XIX de la *Revue de philologie française*, M. Clédat, sans discuter ma manière de voir, propose (p. 215) une explication selon laquelle les mots relatifs qui, dans ces locutions, introduisent la subordonnée: *qui, que, où* etc., sont originairement des pronoms et des adverbes interrogatifs, et la locution emphatique doit sa naissance à la transposition d'une proposition interrogative suivie d'une réponse. Ainsi: *C'est sa douceur qui te plaist* provient de *Qui* [= *quid*] *te plaist? C'est sa douceur*, comme *C'est sa vengeance que tu crains*, de *Que crains-tu? C'est sa vengeance*, et *C'est à Rome que* [ou *où*] *tu vas*, de *Où vas-tu? C'est à Rome.* etc.

Parmi les arcticles qui s'occupent de mon étude, quelques-uns réclament, plus ou moins, une réponse de ma part, savoir ceux de MM. Yvon (*Revue de philol. franç.* XIX, p. 211 sq.), Söderhjelm (*Neuphil. Mittheilungen* 1905, p. 90), et Schulze (*Zeitschr. f. französ. Sprache und Literatur* XXX, p. 71 sqq).

M. Söderhjelm déclare ne pas saisir très bien ce que j'entends par locutions emphatiques. Or, je croyais qu'en général du moins on était d'accord là-dessus, et que, partant, je pouvais me contenter de rappeler ce qui se trouve dans toutes les grammaires, à savoir que ce sont des phrases des types *c'est moi qui l'ai fait, c'est lui que je cherche* etc., et qui servent à faire ressortir un certain membre de phrase. Et si, plus

tard, j'ai «précisé» la définition, en disant que la phrase n'est une locution emphatique que quand elle sert à opposer un objet à un autre, je ne vois pas en quoi cela a pu porter préjudice à la clarté de mon raisonnement. En me servant de cette dernière expression, je n'ai rien voulu ajouter à ce que j'avais déjà dit. J'ai tout simplement employé cette expression comme presque synonyme des autres. Si l'on a besoin de faire ressortir un certain membre de la phrase, c'est précisément parce qu'on oppose mentalement un certain individu ou objet à un autre, à plusieurs autres ou à tous les autres individus ou objets.

J'ai été un peu surpris d'apprendre de M. Yvon (p. 212) que je n'ai même pas abordé la question de l'origine des locutions emphatiques. Bonne ou mauvaise, je croyais pourtant avoir donné une explication de leur genèse, en disant que la phrase emphatique *C'est Charles qui est là* provient d'une phrase qui, extérieurement, lui est absolument congruente et dont elle ne se distingue que par une modification psychique (p. 10). M. Söderhjelm ne semble pas vouloir nier que la phrase *C'est Charles qui est là*, dans la situation où je l'ai fait prononcer p. 78, ne soit une proposition non-emphatique, et même M. Schulze, qui d'ailleurs fait effort pour trouver du «faux» et de l'«absurde» («ungereimt») dans mon travail, reconnaît que, dans la phrase citée, *Charles* n'est pas nécessairement opposé à une autre personne. Mais M. Schulze est absolument dans l'erreur, quand il me fait dire (p. 71) que, néanmoins, cette phrase est une locution emphatique. Ce que j'ai voulu dire, et ce que j'ai dit, c'est que la phrase *C'est Charles qui est là*, énoncée dans la susdite situation et signifiant: *Celui qui est là, c'est Charles*, est une phrase non-emphatique, mais que de cette phrase non-emphatique est issue, en vertu d'une évolution purement psychique, la locution emphatique *C'est Charles* [s.-ent. *et non Pierre ou Paul* etc.] *qui est là*. Il ne faut donc pas croire, comme le fait M. Schulze (p. 91), que la locution emphatique ait été créée exprès pour la fonction qu'elle remplit; ce n'est que par une évolution qu'elle y est parvenue.[1] Et en

[1] J'avoue m'être servi d'une expression très mal choisie, quand, en faisant de ces locutions le sujet d'une conférence dans notre Société, j'ai parlé de «Emfatiska satsutvidgningar» (littéralement «Des élargissements de phrase emphatiques»), expression qui semblerait indiquer que je partage la manière de voir de M, Schulze.

vertu d'une autre modification, elle a fini par exprimer une assertion très énergique que telle ou telle chose s'est faite, ou ne s'est pas faite, etc. (p. 78), de même qu'en anc. franç. et en suéd. la tournure *je ne suis mie cil qui vuelle* etc., qui, prise au pied de la lettre, semble impliquer qu'il y a un autre qui *veut*, sert souvent à rendre la pensée: *je ne veux point.*

M. Söderhjelm se demande pourquoi je me suis borné à traiter des locutions emphatiques, et pourquoi je n'ai pas étudié aussi les tournures périphrastiques dont elles proviennent. Si je ne l'ai pas fait, c'est tout simplement que ces phrases soidisant périphrastiques, du moins en français, n'offrent rien de singulier. Les deux tournures non-emphatiques *C'est Charles qui est là* et *C'est un saucisson de truffes que je vous donne* (Lücking, p. 179) ne sont que des constructions relatives comme toutes les autres, où il n'y a absolument rien qui appelle une explication. L'allemand seul peut, dans certains cas, distinguer par leur forme les deux tournures, de sorte que l'exemple de M. Lücking, quand c'est une tournure non-emphatique, se rend par *Es ist eine Trüffelwurst, was ich Ihnen gebe*, autrement par *Es ist eine Trüffelwurst, die ich Ihnen gebe;* mais comme nous l'avons montré (p. 93), on confond quelquefois les deux formes, ce qui prouve combien elles se touchent de près. Il est donc peu exact de qualifier de constructions périphrastiques les tournures relatives d'où sont issues nos locutions emphatiques, puisque, évidemment, la phrase *C'était un serpent qu'il tenait à la main*, dans le sens de *Ce qu'il tenait . . . était* etc. *(Es war e. Schlange was* etc.), n'est pas purement synonyme de *Il tenait un serpent à la main.*

Je ne savais pas, il y a trois ans, que des locutions emphatiques existaient en latin déjà, autrement je n'aurais certes pas manqué de les signaler. Quant à la phrase suivante: *Sciebat enim quisnam esset qui traderet eum* (Jean XIII, v. 11.), on ne saurait affirmer si elle équivaut à *Il savait qui était celui qui devait le trahir*, ou à . . . *qui c'était qui* etc.; mais pour les exemples apportés par M. Lundqvist (p. 74) il n'est pas douteux que ce soient de véritables locutions emphatiques: *libertas scelerum est quæ regna inuisa tuetur* (Lucain, *Pharsale* VIII, 491); *extremum est quod quisque ferit (Ibid.* VII, 501); *pudor est qui suadeat illinc, hinc dissuadet amor* (Ovide, *Metamorph.* I, 618): *Mens est quæ diros sentiat ictus* (*Ibid.* IV, 499).

Il me semble bien clair que la construction française est une continuation de la construction latine, et aussi clair que la tournure latine: *libertas scelerum est quæ regna inuisa tuetur* provient de *libertas scelerum est quod* etc., par la même modification de l'accentuation psychique que dans la phrase française, combinée avec une modification extérieure, consistant en ce que le relatif a été rapporté à *libertas*, qui, logiquement, n'en est pas l'antécédent.[1]

En français moderne la grammaire exige l'accord en personne et en nombre du relatif, ou, si on le préfère, du verbe de la proposition relative avec le complément prédicatif de la principale, construction qui se rencontre déjà en vieux français (voir les exemples des IV *Livres* que j'ai cités à la page 80). Mais dans le parler populaire, comme dans les phrases de Molière citées p. 82, le verbe de la subordonnée est à la troisième personne, et j'ai rapporté, d'après M. Polentz, deux exemples modernes de ce cas. Le passage de Gyp qu' apporte M. Sandfeld Jensen (*Nord. Tidskr. f. filol.* XIV, p. 13): *Si c'était nous qui jureraient comme ça*, prouve que nous avons vraiment ici affaire à la troisième personne, non, comme le veut M. Yvon pour l'exclamation de la Maréchale Lefebvre: *Maintenant, c'est nous qui sont les princesses*, à une forme populaire de la première.[2]

J'ai dit (p. 79) que, dans *c'est cela qui m'étonne* et *c'est lui que je cherche*, il faut regarder *ce* comme l'antécédent du relatif, puisque (sauf dans quelques locutions) *qui* n'est un «relatif sans antécédent» que dans le sens de *celui qui*, et que *que*

---

[1] M, Brunot signale (*Hist. de la langue franç.* I, p. 55) l'existence de locutions emphatiques dans les dialectes celtiques, dont quelques-uns se servent de la tournure *c'est moi qui mange* même pour exprimer la phrase *je mange*. Or, comme la supposition d'une influence celtique, ainsi que de toute influence étrangère, sur la latinité d'Ovide semble hors de question, il ne nous reste qu'à attribuer la présence de notre construction chez l'auteur des Métamorphoses à une genèse spontanée, dont le développement a dû être celui indiqué ci-dessus. Cela n'empêche pas que, dans les parties de l'empire romain où la population était d'origine celtique, l'influence des idiomes locaux n'ait pu contribuer à la vogue de ces formules. Mais en tout cas ce doit avoir été par l'intermédiaire du latin que le français a subi l'influence celtique.

[2] M. Th. Gautier (*l. c.* p. 315) cite comme germanisme dans le français belge la tournure: *C'est moi qui est son père.*

ne l'est jamais, d'où il suit que *ce* pourrait bien être l'antécédent dans *c'est lui qui l'a fait;* sans toutefois nier que, dans le dernier exemple, le relatif ne puisse aussi être un «relatif sans antécédent», auquel cas la construction serait à comparer avec la tournure *c'est moi, le plus coupable.*

M. Yvon, en renvoyant à Darmesteter, *Synt.*, p. 73—75, fait observer que les «quelques locutions» sont assez nombreuses, par quoi il veut dire sans doute que, dans *c'est cela qui* etc. aussi, *qui* est ou pourrait être un relatif sans antécédent, ce qui est toujours possible; et M. Schulze maintient son opinion que, dans *c'est lui que je cherche*, *que* est la conjonction, ce qui me semble toujours impossible. M. Schulze pense que, si dans *c'est lui qui l'a fait*, *ce* était l'antécédent de *qui*, on devrait pouvoir dire aussi *ce qui l'a fait*, *c'est lui*, or on ne le peut pas. Autant soutenir que, puisqu'on dit: *He is better than usual,* il faut dire aussi *He was more than usual impatient.* Ce n'est certainement pas la logique qui exige ici l'adverbe *usually*, c'est tout simplement l'oreille qui ne peut supporter l'adjectif *usual* immédiatement avant un autre adjectif. Et puisque la phrase *C'est un grand trésor que la santé* veut dire *c'est un g. t. qu'est* la *santé* (Tobler *V. B.* I, p. 12), on devrait pouvoir dire aussi *Ce qu'est la santé*, *c'est un grand trésor.* Qui a jamais vu pareille tournure? Le raisonnement de M. Schulze repose sur la supposition absolument fausse que la langue procède toujours avec une logique inflexible.

Du reste, cette question de savoir s'il faut voir ou non dans *ce* l'antécédent du relatif, me semble d'un intérêt et d'une importance très médiocres. Aussi ne l'ai-je touchée qu'en passant, et, comme je viens de le dire, je n'ai pas nié que *qui* ne puisse être un relatif sans antécédent. Mais quand M. Schulze affirme que ce *ce* «montre en arrière», et que la proposition relative ne constitue qu'une «explication supplémentaire», ces deux expressions me semblent être de nature à donner une idée très inexacte de la valeur psychologique de la phrase.

Dans la bouche de celui qui prononça le premier la phrase *ço est ma maison qui est là*, la phrase avait peut-être la valeur de *cela est ma maison ... je veux dire*, *ce qui est là est* etc., c'est-à-dire que, craignant, après avoir prononcé les mots *ço est ma maison*, de ne s'être pas fait suffisamment comprendre,

il ajouta en guise d'«explication supplémentaire» les mots *qui est là*. Or, n'est-ce pas de la même manière qu'en général le pronom «déterminatif» s'est dégagé du pronom démonstratif? Et, pour prendre un exemple, dans une phrase comme le passage des IV *Livre*s que j'ai cité p. 79: *Par ço t'ai fait cho sus venir que tu me mustres cument me deive cuntenir,* où M. Schulze semble reconnaître que *ço* «montre en avant», *ço* n'a-t-il pas originairement eu le sens de *cela*, et la proposition conjonctionnelle constitué une «explication supplémentaire»? Mais penser, une fois nos locutions emphatiques devenues des constructions habituelles, que celui qui prononça *ce* ne savait pas encore ce qu'il voulait dire, et que ce *ce* n'était pas conçu par son interlocuteur comme annonçant quelque chose qui allait venir, cela me semble, pour me servir de la terminologie de M. Schulze, «ungereimt». Selon moi donc, non seulement dans les locutions emphatiques proprement dites, mais aussi dans les phrases telles que *c'est moi, le plus coupable; sie rief aus, das müsse ich sein der unten stehe* (p. 80); *was that you who fired just now?* (Marryat, *Settlers)*, les mots *ce, das, that* «montrent en avant». De même, selon M. Jeanjaquet (p. 9), dans *hoc credo, quod veniet,* et selon M. Sudre (IV, p. 73), dans *Ço sent Rollanz que la mort li est près, hoc* et *ço* «annoncent» les subordonnées suivantes. Mais, comme je l'ai indiqué, le déplacement de l'accent psychique, par lequel la phrase est devenue une locution emphatique, a, en même temps, entraîné l'atonicité du pron. démonstratif (déterminatif).

Il me semble que, depuis que nous connaissons la phrase latine *extremum est quod quisque ferit,* nous pourrions être d'accord sur la nature relative de *que* dans la phrase français, correspondante, et, d'abord, reconnaître qu'en vieux français c'est le pronom relatif à l'accusatif, la forme du substantif précédent prouvant que ce ne peut pas être, comme en danois, le régime psychologique de la subordonnée (p. 87). Il n'y a absolument rien qui nous empêche de voir dans la tournure française correspondante une continuation de la construction latine, et tandis que l'explication selon laquelle ce *que* serait la conjonction *quod* soulève des difficultés insurmontables, il n'y a rien qui empêche qu'il soit le pron. relatif à l'accusatif. Ces difficultés, je les ai déjà signalées: 1° l'inversion qui se rencontre

souvent dans ces phrases (p. ex. *c'est cela qu'a dit mon père)* est, sauf les cas indiqués p. 84, étrangère à la proposition-sujet (M. Schulze a tout à fait passé sous silence cet argument); 2° si *que* était la conjonction *quod*, le verbe transitif résterait sans régime. Pour me prouver qu'un verbe transitif peut très bien se passer de régime, M. Schulze cite la phrase *Qui cherche, trouve.* La phrase est excellente en soi. De même, si je frappais à la porte d'un ami et lui demandais: «Que fais tu?» et qu'il répondît: *Je lis*, ou *j'écris*, ou *je mange*, ou *je bois*, son français serait irréprochable. Mais ce qui m'étonne, c'est que M. Schulze ait pu ne pas voir l'abîme qui sépare ces expressions d'une phrase comme *c'est lui que je cherche*, et cela, bien que, après avoir dit qu'un verbe transitif exige péremptoirement un régime, j'aie ajouté pour plus de sûreté: à moins qu'il ne soit employé dans un sens intransitif. Dans les phrases que je viens de citer, tous ces verbes: *chercher*, *trouver*, *lire* etc. ont un sens intransitif, puisqu'il n'est pas du tout question de ce qu' on *cherche* ou *trouve* ou *mange* etc. Mais puisque, dans *c'est lui que je cherche,* c'est précisément le régime de la proposition simple: *je le cherche, lui* qu'on veut mettre en relief, il est absolument impossible de se figurer qu'on ait pu se passer d'un accusatif.

J'examinerai maintenant la raison pour laquelle, selon M. Schulze, dans *c'est lui que je cherche*, *que* ne peut pas être le pron. rel. à l'accusatif. C'est qu'il serait alors un «relatif sans antécédent», qui, en vieux français, a la forme *cui*, lorsqu'il se rapporte à une personne.[1] Or, sauf un seul exemple apporté par M. Schulze, en vieux francais aussi, la subordonnée est dans le cas en question amenée par *que*. Sans doute je m'étais expliqué ce *que*, de même que le *som* des locutions emphatiques suédoises, norvégiennes et danoises, qui n'est jamais un «relatif sans antécédent», par le fait qu'il se rapportait au *ce (det)* dans la

[1] Lorsque M. Schulze dit, en renvoyant aux *V. B.* II[2], p. 9 note, que la phrase aurait en franç. moderne la forme *C'est lui qui je cherche,* puisque le pron. relatif sans antécédent a à l'accusatif la forme *qui*, comme en anc. franç. la forme *cui,* il faut faire remarquer que l'accusatif *qui* ne s'emploie que dans le sens de *quiconque;* p. ex. *je nommerai à cette place qui je voudrai; aimez qui vous aime;* mais qu'une phrase telle que *Den, jag söker, o, hvar är han?* (allem. *Den ich suche. o, wo ist Er?*) ne saurait se rendre que par *Où est celui que je cherche?*

principale. Je modifierai un peu ma manière de voir, et je dirai que ce *que* (*som*) s'explique, ou bien par le fait que *ce (det)*, ou bien par le fait que le pronom- ou le substantif-prédicatif de la principale, qui, lui, logiquement, n'est point l'antécédent, a été senti comme antécédent du relatif. Comp. *C'est moi qui l'ai fait.*

M. Schulze exprime (p. 75) le désir d'apprendre ce que je pense de la phrase *Coment, fait ele, fustes vos ce cui Daguenez li coarz prist?* qu'il cite dans son livre *Der altfranzös. direkte Fragesatz*, p. 112, et que j'ai cité d'après lui, p. 85; et je suis heureux d'accéder à son désir. Je pense que cette phrase est absolument congruente à la phrase allemande *waren Sie es, den der feige Daguenez gefangen nahm?* et que *ce*, sans être ce qu'on entend généralement par antécédent du relatif, a un sens proleptique, c'est-à-dire que le contenu de la proposition relative est déjà présent à la pensée de celui qui parle, au moment où il le prononce. J'ai eu tort de dire que M. Schulze cite cette phrase comme un exemple de *cui* exceptionnellement employé. M. Schulze ne dit nulle part que, dans ce cas, *cui* soit plus rare que *que*. C'est moi qui, inconsciemment, ai tiré cette conclusion du fait que M. S. cite (pp. 97, 98) cinq exemples du type *Qui est ce que vous demandez?* et (p. 112) deux exemples du type *fustes vos ce que ...?* donc, ensemble, sept exemples avec *que*, contre un seul avec *cui*.

Quant aux phrases telles que *c'est dans cette maison qu'il naquit* etc., qu'on pourrait appeler le troisième cas des locutions emphatiques, je n'ai rien de nouveau à ajouter. Les faits que j'ai apportés pour prouver que ce sont des constructions relatives (pp. 90, 91) resteront pour moi décisifs jusqu'à ce qu'on les ait réfutés.

J'ai traité pp. 82 et 83 de l'emploi des modes dans les locutions emphatiques. M. Schulze déclare qu'il est impossible de s'expliquer ce que le caractère de ces locutions, dont le propre est de faire ressortir un certain élément, a à faire avec le choix du mode, et, un peu plus loin, il ajoute que ce que j'ai dit pour expliquer le subjonctif dans *Yvain* 4588 *Dame, ce n'iert hui Que je me remaigne an cest point*, n'est compréhensible qu'à la condition de supposer que, dans toutes ces locutions, l'indicatif est le seul mode régulier. Il est vraiment étrange que M. S. n'ait pas compris qu'avec ma manière de voir, vraie ou fausse, j'étais absolument en droit de parler de l'emploi des modes dans ces locutions en bloc, puisque je

les regardais toutes comme des constructions relatives, et que je devais nécessairement regarder l'indicatif comme le seul mode logiquement correct, puisque, à mon avis, *ce n'est pas cela que j'ai dit* signifie *ce que j'ai dit n'est pas cela*, et que *ce n'est pas aujourd'hui que je partirai* équivaut à *ce n'est pas au jour d'aujourd'hui que je partirai* > *ce n'est pas le jour d'aujourd'hui (auquel) où je partirai* > *ce [le jour] où je partirai n'est pas le jour d'aujourd'hui.*

En ce qui concerne le français moderne, je regarde toujours comme prouvé, au nom des faits invoqués, que les locutions emphatiques du «troisième cas» aussi sont des constructions relatives, devant être interprétées comme je l'ai fait; mais l'exemple tiré de *Yvain* prouve peut-être que l'anc. français se comportait autrement dans ce cas. Ce passage était sans doute le seul de ce genre, je veux dire le seul exemple du «troisième cas» avec une principale négative que j'eusse trouvé dans les textes anc. français que j'avais étudiés; et comme, en franç. moderne, l'indicatif est ici presque exclusivement employé (cf. p. 82), j'ai conclu de là qu'il en était de même en anc. franç., et que, dans le passage en question, la mesure du vers avait exigé *remaigne* au lieu de *remandrai.* M. Schulze me renvoie à la dissertation bien connue de M. Bischoff, p. 52, où l'auteur cite, entre autres propositions-sujet, *Yvain* 4588 et un autre exemple, absolument identique: *Et il dist: Bele, ce n'iert hui Que je autre ostel alle querre (Perceval* 3289). Oui, évidemment, ce sont là des propositions-sujet, mais il se pourrait que je me sois trompé tout autrement que ne l'a cru M. Schulze. Puisque les deux subordonnées sont des propositions-sujet, *iert* a le sens de *arrivera* (allem. *es wird geschehen).* Or, d'abord, il ne me semble pas absolument certain que, dans les deux phrases, *hui* soit, psychiquement, assez accentué pour que la phrase équivaille à *Ce n'est pas aujourd'hui que je m'en irai* etc. Et, quand cela serait, il est permis de se demander s'il faut qualifier pareille phrase de locution emphatique, ou si, comme je l'ai fait, il faut réserver cette dénomination pour les phrases où *être* est la «copule». On comprendra peut-être mieux cette hésitation de ma part, si on se rappelle qu'une locution emphatique peut avoir pour correspondante, dans une autre langue, une phrase non-emphatique. La phrase anglaise *It was not without diffi-*

culty that the troops were landed est une locution emphatique, mais personne ne donnera ce nom à la phrase *Es geschah nicht ohne Schwierigkeit, dass die Truppen landeten*, qui est, selon M. Imm. Schmidt (p. 317), son équivalent allemand. Je n'affirme rien; je ferai seulement remarquer que, si les deux phrases de Chrestien sont des locutions emphatiques, alors la phrase *ce n'est pas ici qu'il a été tué*, et, avec l'interprétation de M. Schulze, même la phrase *ce n'est pas lui que j'ai cherché* doivent, par la même raison, avoir, en anc. français, leurs verbes au subjonctif. En serait il vraiment ainsi? Je n'ai jamais trouvé d'exemples de ce genre dans les textes anc. français que jai examinés, et je regrette que M. Schulze ne nous ait pas dit nettement ce qu'il en est. Ce serait vraiment un fait bien singulier que ces phrases eussent, en anc. franç., leurs verbes au subjonctif, tandis qu'en franç. moderne, toutes les locutions emphatiques, sauf le cas que j'ai signalé p. 82, ont l'indicatif.

J'ai cherché à expliquer (p. 77) la présence de *de* devant l'infinitif dans *C'est de se sentir si faible qui l'épouvantait*, où, à la différence de M. Polentz, je regarde l'infinitif comme complément prédicatif, en supposant une contamination entre *C'est se sentir ... qui l'épouvantait* et *De se sentir ... l'épouvantait.* M. S. déclare pontificalement cette explication insoutenable pour la raison que cette dernière construction n' aurait jamais existé. Ici il y a deux choses qui m'étonnent: 1° qu'il ait pu échapper à un homme qui s'occupe de l'étude du français, de quelle vogue extraordinaire jouit, dans le français de nos jours, cette construction; 2° que, par simple politesse envers l'auteur dont il s'est fait le juge, il ne se soit pas donné la peine de vérifier les faits sur lesquels cet auteur base ses conclusions, avant de les nier.

P. 82 j'ai dit que, puisque, dans la phrase *Ce n'est pas moi qui l'ai fait,* une attraction a eu lieu, en vertu de laquelle *moi* est devenu, en quelque sorte, l'antécédent de *qui*, il semblerait presque que la logique dût exiger *aie* au lieu de *ai.* M. S. ne se contente pas de montrer ce qu'il y a, selon lui, de saugrenu dans ce raisonnement, mais il prend aussi la liberté d'exprimer la conviction que ce n'est que par ignorance des éléments de la grammaire française que j'ai pu l'émettre. A cela je répondrai: 1° que bien avant l'apparition des *Vermischte Beiträge* de M.

Tobler, les règles sur l'emploi du subjonctif dans les propositions relatives étaient formulées, dans nos grammaires françaises, d'une manière telle que, si le «wohlgezogene Schüler» s'avisait d'écrire: *je ne connais pas le livre dont il soit question,* la grammaire n'y était pour rien; 2° que, depuis assez longtemps déjà, je n'appartiens plus à la classe des «wohlgezogenen Schüler»; 3° que, parmi les livres à l'aide desquels j'ai cherché à élargir et à approfondir ma connaissance du français, l'admirable ouvrage de M. Tobler occupe une des premières places, mais que dans le passage auquel M. Schulze a cru devoir me renvoyer, à savoir vol. I², p. 118, j'ai seulement trouvé une formule plus scientifique d'une règle élémentaire, et non, comme M. S. semble l'avoir fait, la révélation d'une vérité jusque là inconnue[1].

La critique de M. S. n'a nullement modifié mon opinion sur ce sujet. Si nous disons que, dans la phrase dont nous nous occupons, la subordonnée est à la première personne en vertu d'une attraction, ou si nous disons que *moi* est l'antécédent psychologique de *qui,* c'est tout un. Disputer là-dessus, ce serait, comme nous disons en suédois, «disputer de la barbe du pape», ou, comme on disait autrefois en français, «disputer de la chape à l'évêque». Eh bien, voici ce que j'ai voulu dire sur l'emploi du mode dans notre phrase: quand la phrase a, comme dans les passages de Molière dont il a déjà été parlé, la forme *ce n'est pas moi qui l'a fait,* l'indicatif dans la subordonnée est tout à fait naturel, puisque la phrase équivaut à *[Celui] qui l'a fait, n'est pas moi.* Mais du moment qu'on met la subordonnée à la première personne, il semblerait qu'elle dût être conçue comme exprimant quelque chose d'irréel (puisque *je* ne l'ai pas fait), c'est-à-dire, comme équivalant en quelque sorte, matériellement bien entendu, à *ce n'est pas que je l'aie fait, moi,* et que, par conséquent, le subjonctif dût y avoir pris place.

Je me permettrai d'appeler l'attention de M. S. sur les passages suivants: *La riens qui plus certaine soit, si est que morz nos corra sore* (Rutebeuf, cité par Schumacher, p. 37); *La chose qui soit plus certaine, C'est que la mort nous courra sus* (Lanson, l. c., p. 774); *Parmi les différents moyens d'expression dont*

---

[1] Qu'on veuille bien me pardonner ces deux détails autobiographiques!

se servent nos langues, l'ordre des mots... est le moyen dont on se soit avisé le plus tard (Bréal, l. c., p. 235). L'emploi du subjonctif dans ces trois passages est aisé à expliquer (cf. Schumacher); mais est-ce que, logiquement, il est plus légitime ici que dans une phrase telle que *Ce n'est pas moi qui l'aie fait?* Mais, enfin, à quoi bon raisonner sur ce qui n'est pas?

Par une étrange contradiction ou, si l'on veut, par esprit de contradiction, M. S. ne veut même pas reconnaître que, dans la proposition relative de la phrase *ce n'est que le Nil qui rend l'Egypte fertile*, l'indicatif est le seul mode logiquement justifié, et il décrète que je n'ai pas réussi à prouver qu'il y ait aucune différence [syntaxique] essentielle entre la construction citée et son équivalent *il n'y a que le Nil qui rende (rend)* etc. Je n'ai aucun argument nouveau à produire ici; mais, pour l'édification de ceux qui liront peut-être ces lignes sans avoir lu mon premier article sur ces locutions, je répéterai ce que j'y ai dit: après *il n'y a que ... qui*, le subjonctif est le mode exigé par la logique, puisque la phrase *il n'y a que lui qui le sache* a la valeur de *il n'y a aucun qui le sache, excepté lui;* mais l'indicatif s'emploie aussi — j'ajouterai: peut-être par analogie avec *ce n'est que ... qui.* Ici, au contraire, la logique exige l'indicatif, puisque *ce n'est que le Nil qui* etc. équivaut à *Ce qui rend ... n'est pas autre chose que* etc. Je n'ai jamais nié qu'on ne puisse trouver le subjonctif après *ce n'est que ... qui* aussi; j'en ai même apporté un exemple (p. 83) Grâce à l'obligeance et aux vastes lectures de M. Stenhagen, je suis maintenant en état d'en apporter encore un: *Ce n'était encore que chez Voisin qu'on pût manger un salmis de bécasse* (Coppée, *Les vrais riches* 204). Mais ces exemples n'ébranlent pas mon raisonnement, et le subjonctif s'explique facilement par l'analogie avec *il n'y a que ... qui pût* etc.

M. Schulze reconnaît lui-même que ce n'est qu'après un mûr et bienveillant examen que j'ai rejeté son analyse de la tournure *C'est lui que je cherche.* Je regrette de ne pouvoir rendre à M. S. le même témoignage. L'impression que m'a laissée son article, je ne saurais mieux la rendre que par le mot souvent cité: «Man merkt die Absicht und wird verstimmt».

Addenda. Ce travail était déjà écrit et en partie imprimé avant que j'eusse eu connaissance de la 3e édition de la grammaire

de M. Lückung, parue en 1907. J'y vois que l'auteur a changé d'opinion sur le fut. «empirique», le fut. exprimant une supposition et le conditionnel dans une principale hypothétique (voir pp. 52, 53, 56 et 60 ci-dessus), et qu'il ne les regarde plus comme exprimant la nécessité logique.

Ouvrages cités en abrégé.

Ayer, Grammaire comparée de la langue française, 3e éd., Genève, Bâle et Lyon 1882.

Bastin, Glanures grammaticales, Namur 1893.

Bischoff, Der Conjunctif bei Chrestien, Halle 1881.

Björklund, A *ou* De *avec un verbe à l'infinitif*, mosaïque grammaticale. Programme du lycée de Linköping, 1896.

Blackburn, The english future; its origin and development, Leipzig-Reudnitz 1892.

Burgatzcky, Das Imperfekt und Plusquamperfekt des Futurs im Altfranzösischen, Greifswald 1886.

Clairin, Du génitif latin et de la préposition *de*, Paris 1880.

Fant, Fransk läsebok, Stockholm 1903.

Fin. mod. = Om bruket af finit modus hos Raoul de Houdenc, Akademisk afhandling af A. Malmstedt, Stockholm 1888.

Jeanjaquet, Recherches sur l'origine de la conjonction *que*, et des formes romanes équivalentes, Neuchatel 1894.

Lachmund, Ueber den Gebrauch des reinen und prepositionalen Infinitivs im Altfranzösischen, Schwerin 1878.

Lundqvist, Studia Lucanea, Holmiæ MCMVII.

Lücking, Französische Grammatik, Berlin 1883.

Lönnerberg, Bidrag till belysande af språkbruket i franskan. Programme de Nya Elementarskolan de Stockholm, 1889.

Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes, Tome troisième, Paris 1900.

Modin, Om bruket af infinitiv i nyfranskan, Vesterås 1875.

Noreen och Meyer, Valda stycken af svenska författare 1526—1732, Uppsala 1893.

Palmgren, Valfrid, Observations sur l'infinitif dans Agrippa d'Aubigné, Stockholm 1905.

Polentz, Französische Relativsätze als prädikative Bestimmungen, Berlin 1903.

Rodhe et Jeanjaquet = Corrigé des Exercices français publiés par Émile Rodhe et Jules Jeanjaquet, Anvers 1897.

Schmidt, Immanuel, Grammatik der englischen Sprache, Berlin 1889.

Schulthess, Nyckel till Kungl. Ecklesiastikdepardementets skriftliga uppsatser för mogenhetsexamen, Stockholm 1897.

Schumacher, Zur Syntax Rustebuef's, Kiel 1886.

Stenhagen, Några iakttagelser angående språkbruket i modern franska. Programme du lycée de Norrköping, 1899.

Sudre = Arsène Darmesteter, Cours de Grammaire historique de la langue française. Quatrième partie, Syntaxe, publiée par les soins de M. Leopold Sudre, Paris 1902.

Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik I—III Leipzig 1885—1899.

Vising, Fransk språklära, Lund 1892.

Wigert, Observations sur l'emploi de l'infinitif dans la langue française, Jönköping 1875.

TILL DET ENGELSKA RIKSSPRÅKETS HISTORIA

AF

EILERT EKWALL



Denna uppsats utgör en lätt omarbetning af en provföreläsning, som hösten 1906 hölls vid Lunds universitet.

Ansatser till ett riksspråk gjorde sig i England jämförelsevis tidigt gällande. Redan i fornengelsk tid började västsaxiskan — den dialekt som talades i det då politiskt mest betydande området — att som skriftspråk utbreda sig öfver hela England. Den normandiska eröfringen vardt emellertid ödesdiger för det anglosaxiska riksspråket, som af det franska språket kväfdes i sin linda. Under närmare tre århundraden efter eröfringen var franskan Englands officiella språk. Engelskan användes naturligtvis alltjämt; men ej som verkligt litteraturspråk eller som officiellt språk. Under denna tid kunde naturligtvis ett engelskt riksspråk ej utveckla sig. Först sedan engelskan tillkämpat sig rangen af ett med franskan jämbördigt språk eller snarare sedan den börjat tränga franskan tillbaka, kunde de förhållanden inställa sig, som gynnade uppkomsten af ett engelskt riksspråk. Det var först mot slutet af 1300-talet, som engelskan vunnit den afgörande segern.

Ansatser till ett nytt engelskt riksspråk börja nu snart visa sig. Detta riksspråk grundade sig ej, liksom det anglosaxiska på sydvästliga dialekter. Den politiska tyngdpunkten hade under århundradenas lopp förflyttat sig till östra England, till London. Det är också Londonspråket, som väsentligen ligger till grund för riksspråket, om också äfven andra element upptagits däri. Att närmare utreda de faktorer, som varit verksamma vid riksspråkets uppkomst, liksom dess äldsta historia, är ej här min afsikt. Vare det nog sagdt, att det nya riksspråket var väsentligen utbildadt redan omkring år 1500, och att det nuvarande engelska riksspråket härstammar från detta i rakt nedstigande led.

Det torde allmänt erkännas, att det nya riksspråket att börja med endast var ett skriftspråk. Det skrefs i hela landet, men talades endast i den trakt, där det vuxit fram. I London och dess närmaste omnejd var det tal- och skriftspråk. I mera aflägsna trakter var det endast skriftspråk; som talspråk användes den dialekt, som af ålder talats där. Så har otvifvelaktigt varit fallet under

det äldsta skedet af riksspråkets historia, t. ex. under 1400-talet och äfven senare. — Numera är ju riksspråket ej endast ett skriftspråk; äfven de bildades uttal är nu i det hela detsamma i hela England. Af de afvikelser, som förekomma, äro nog många af senare datum, i det att nya uttal ej hunnit sprida sig till mera aflägsna trakter. Det nuvarande riksuttalet är äfven det grundadt på sydengelskt, speciellt Londonuttal. Vi komma därför till det resultatet, att Londonspråket ej blott under 1400-talet blir grundvalen för ett skriftspråk, utan äfven sedermera vinner spridning och blir härskande i hela England som bildadt talspråk. När ha vi nu att tänka oss, att ett verkligt engelskt riksuttal utvecklat sig? Detta är en fråga, som hittills knappast antydningsvis behandlats. Den är svårlöst och materialet för densamma är svårtillgängligt. Här kan jag naturligtvis endast lämna några bidrag till dess besvarande, och min egentliga uppgift skall bli att visa, att riksuttalet först jämförelsevis sent blifvit allmänt antaget. Att så varit fallet i danskan och svenskan, har på senare tid framhållits särskildt af M. Kristensen och B. Hesselman.[1] Desse forskare anse, att ett riksuttal i danska och svenska på allvar börjat sprida sig först från omkr. 1700. Man har all anledning att göra ett liknande antagande för engelskans vidkommande. Dock torde man ha rätt att förutsätta, att riksuttalets utveckling både börjat och hunnit afslutas tidigare i England än i våra skandinaviska länder.

Redan från senare hälften af 1500-talet ha vi ett vittnesbörd om, att Londonuttalet ansågs för det mönstergilla och äfven användes utanför London. Detta skall strax i annat sammanhang meddelas. För 1600- och 1700-talen ha vi bevis för samma sak däri, att de talrika grammatikförfattare och uttalslärare, som lämna upplysningar om uttalet under denna tid, i det väsentliga sammanstämma i sina uppgifter. De lära *ett* uttal som det bästa och detta är, såsom ofta framhäfves, Londonuttalet. Afvikelserna mellan dessa auktoriteters uppgifter torde mest bero på skillnaden mellan en äldre och en yngre generations uttal. Detta omdöme gäller dock ej om alla sådana afvikelser. — Har alltså riksuttalet gamla anor, så har det dock tagit ganska lång tid, innan det hunnit blifva allmänt antaget.

Öfverhufvud torde man kunna antaga, att riksuttalets spridning skett i mycket ojämnt tempo. I trakter, som äro belägna

[1] Se Hesselman, Nordiska studier, sid. 377 f. och där citerad litteratur.

nära London, har uttalet sannolikt alltid stått Londonuttalet nära. Platser, som sedan gammalt stått i liflig förbindelse med hufvudstaden, såsom Oxford och Windsor, ha förmodligen tidigt tillägnat sig riksuttalet. Till mera aflägsna orter och bygder har detta troligen spridt sig mycket senare. Det visar sig också, att i de fall, där vi kunna påvisa dialektiskt uttal i bildade kretsar, är det mest med afsides belägna orter vi ha att göra. Jag vill här påpeka, att jag i det följande endast tar hänsyn till det egentliga England; Skottland och Irland intaga äfven språkligt en särställning.

Innan jag går vidare, vill jag göra ännu ett par allmännare anmärkningar.

Hur kan man bestämma, om ett uttal är riksuttal eller ej? Då det gäller äldre tiders uttal, är det hufvudsakliga hjälpmedlet samtida grammatikförfattares uppgifter om rikspråksuttal, uppgifter, hvilka äro både utförliga och pålitliga. Dialekternas vittnesbörd är också viktigt, i synnerhet då det gäller att bestämma hvar provinsialismer användts. Dock bör ihågkommas, att de moderna dialekterna äro ofullständigt kända, de äldre föga eller icke.

Jag använder uttrycket *provinsialism* om uttal, som användes af bildade personer, men som står under inflytande af dessas hemorters dialekt.

De hjälpmedel, som stå oss till buds för lösningen af den fråga vi här uppställt, äro af flere slag. Vi vilja här påpeka följande: 1. skrifningar, 2. direkta uppgifter af samtida, 3. det inflytande provinsiellt uttal haft på riksspråket. De båda sista äro enligt min mening de viktigaste.

1. Skrifningar. De dialekttalande eller af dialektuttal påverkade personerna ha i sin stafning lämnat upplysningar om sitt uttal. Denna källa har betydelse endast för riksspråkets allra äldsta skede, då vi i alla fall lugnt kunna anta, att ett egentligt riksuttal ej existerade. Senare bortfaller den helt och hållet. Ortografin, som under 1400- och 1500-talen varit ytterst oregelbunden, stadgas småningom. Vidare äro språkminnesmärken från 1500- och 1600-talen, som äro bevarade i tryckta upplagor, af ingen betydelse för vårt syfte, då ortografin i dessa knappast bevisar något för författarens eget språk. Sedan manuskriptet lämnats till tryckning, hade författaren vanligen ingen befattning därmed, utan ortografin bestämdes af sättare och korrekturläsare.

Endast originalmanuskript ge alltså pålitliga upplysningar. Sådana ha på senare tid börjat utgifvas, och undersökningar af dem ha visat, att åtminstone på 1500-talet uttalet ännu varit vacklande och ofta bemängdt med provinsialismer. — Detta hjälpmedel är alltså af ringa betydelse.

2. Direkta upplysningar hos samtida. Vi kunna här urskilja två olika arter:

a. Uppgifter i samtida litteratur.

Dessa äro, såvidt mina undersökningar hittills gifvit vid handen, ganska få, men ytterst viktiga. Otvifvelaktigt kan detta material betydligt ökas.

Vår första uppgift är från senare hälften af 1500-talet. Då den är af stor betydelse vill jag referera den tämligen utförligt. Den finns i ett 1589 utkommet arbete med titeln The Arte of English Poesie. Boken är anonym, men den upplyser oss själf om, att författaren var född omkr. 1532 i London eller dess närmaste omnejd, att han studerat i Oxford, att han var hofman och en vidtberest man m. m. Vanligen antas han ha varit George Puttenham. Arbetet är ägnadt åt poetik, men bok III, kap. IV ger författaren äfven föreskrifter om uttal. Först påpekas, att man skall följa de bildades uttal, ej bönders och handtverkares. Ej heller skall man taga efter Chaucers eller Lydgates språk, ty det är nu föråldradt. Därefter fortsätter författaren:

»Ej heller skall man upptaga de uttryck, som nordengelsmän använda i dagligt tal, vare sig de tillhöra hög- eller lågadeln (whether they be noble men or gentlemen), eller de höra till de lärdaste ibland dem, ty det kommer på ett ut, eller i själfva verket något språk, som användes norr om floden Trent, ehuru ingen kan förneka, att deras språk är den renaste saxiska engelska i våra dagar, men det är ej så fint *(courtly)* eller gängse som vår sydengelska. Ej heller skall man välja det språk som talas längst i väster. Man skall därför rätta sig efter hofvets vanliga språk och det som användes i London och de grefskap, som ligga däromkring på 60 mils afstånd eller föga därutöfver. Jag vill därmed ej ha sagdt, att det ej i hvarje grefskap i England finns adelsmän och andra, som tala, men framför allt skrifva lika god sydengelska, som vi från Middlesex eller Surrey, men så är ej fallet med gemene man i hvarje grefskap, och till deras

språk förfalla för det mesta både adelsmän och lärde män (the gentlemen, and also their learned clarkes).»

Denna uppgift visar oss, att Londonuttalet redan vid den tiden ansågs som det mönstergilla — visserligen få vi ta i betraktande, att sagesmannen var sydengelsman och att därför lokalpatriotism kan ha spelat in. Vidare få vi veta, att Londonspråket var vida spridt i landet, men hufvudsakligen som skriftspråk. I allmänhet ha äfven de högre klasserna talat sin hemorts dialekt eller något som stod föga högre än denna.

Öfriga vittnesbörd äro ej af så allmän natur, utan gälla någon särskild del af landet. Det är framförallt i västra England vi kunna påvisa provinsiellt uttal i senare tid.

Från midten af 1600-talet är en uppgift om provinsiellt uttal för ett bestämdt ljud. Sagesmannen är en biograf och antikvarie Aubrey, som lefde från 1626 till 1697 och författade ett arbete The Natural History of Wiltshire, hvilket delvis tryckts i senare tid. Här finna vi följande passus, citerad i Halliwells Dictionary of Archaic and Provincial Words, s. XIV: »The Westerne people cannot open their mouthes to speak *ore rotundo*. Wee pronounce *paal*, *pale*, &c., and especially in Devonshire. The Exeter Coll. men in disputations, when they allege *Causa Causæ est Causa Causati*, they pronounce it, *Caza, Cazæ est Caza Cazati* very un-gracefully.» Här tycks *paal* vara tryck- eller skriffel för *pall* eller *paul*. Meningen är tydligen, att i sydvästliga England i stället för ljudet (å̄) i ord som som *cause* uttalades ett *a* eller *ä*-ljud. Sådant uttal är ännu vanligt i sydvästliga dialekter. Hvad som här är af betydelse är, att författaren använder ordet *vi* och därmed synes åsyfta, att han själf ej var fri från denna provincialism; vidare, att denna allmänt användes af studenterna i Exeter College i Oxford — dessa voro mest från Devonshire — och att således provinsiella uttal ej voro främmande för denna universitetsstad ännu i midten eller senare delen af 1600-talet.

I Fieldings Tom Jones, publicerad 1749, ha vi ett ännu senare vittnesbörd om provinsiellt uttal i västliga England. En af hufvudpersonerna, Squire Western, en förmögen landtadelsman, som i sin ungdom legat vid universitet, talar ett språk, som är starkt tillsatt med provinsialismer. Han säger t. ex. *veather* för *father*, *thof* för *though*, *quoat* för *coat*. Han talar dock ej ren dialekt, ty de obildade personerna i boken tala

ett delvis annat språk. Emellertid kan Squire Western nog icke betraktas som en typ för landtadelsmannen i sydvästra England vid denna tid. Andra bildade personer i boken tala riksspråk, och författaren vill genom det dialektfärgade uttalet tydligen framhäfva den gode landtjunkarens vulgära naturell. Så starkt dialektfärgadt som Squire Western ha bildade personer troligen ej i allmänhet talat vid midten af 1700-talet.

b. Grammatiska författares uppgifter.

Hos dessa skulle vi vänta att finna de pålitligaste och värdefullaste upplysningarna, men ett studium af dessa auktoriteter ger ganska obetydliga resultat. De grammatiska författarna voro vanligen ortoepister, d. v. s. de ville inpränta hos sina läsare det riktiga uttalet. De taga därför vanligen hänsyn endast till riksspråksuttalet, om hvilket de ge mycket rikhaltiga upplysningar. En tysk grammatiker, Ludwig, som utgaf flere läroböcker i engelska under förra hälften af 1700-talet, säger till och med, att engelskt uttal är af två slag: Londonuttal, som användes af de bildade i hela England, och dialekter, som talas af de obildade. Grammatici omtala väl ibland andra uttal för att varna mot dem, men vanligen få vi ej veta, hvar dessa uttal användts, ej heller huruvida de voro rent dialektiska eller äfven vanliga provinsialismer. Till och med författare, som voro födda och uppfödda långt från London, beflita sig om att lära endast Londonuttal. Ett godt exempel ha vi i den lärde London-rektorn Alexander Gill, som utgaf en engelsk grammatik Logonomia Anglica 1619 (1621). Gill var född i Yorkshire, men det språk han lär i sin bok är riksspråk. — Troligen skall dock en noggrann undersökning af några bland dessa grammatikförfattares språk visa, att ej heller de voro fullständigt fria från provincialismer. Ett säkert exempel kan jag här påpeka. En bland de allra pålitligaste bland dessa grammatici, Cooper, som utgaf sin Grammatica Linguæ Anglicanæ 1685, uppger att *a* i *name* etc. uttalats som *au*: *naum*, det vill förmodligen säga (nēəm). Ett sådant uttal af *a* omtalas ej af någon annan auktoritet, och det var troligen en provinsialism. Cooper var sannolikt från Hertfordshire. Sedan han studerat i Oxford och Cambridge, var han i många år lärare vid en grammar school i Bishops Stortford (en stad i Hertfordshire) och dog som kyrkoherde i samma stad. Liknande uttal af *a* användes ännu i dag i Hertfordshire. Här synes alltså föreligga ett säkert exempel på

provinsialism i slutet af 1600-talet och detta på en plats, som ligger på ganska ringa afstånd från hufvudstaden.

Däremot lämna oss två ortografiska författare från slutet af 1600-talet ytterst värdefulla upplysningar.

Den ene, Owen Price, föddes i norra Wales omkr. 1630. Han tillbragde större delen af sitt lif i Oxford, där han studerade och senare var skolrektor. Han dog 1671. Han skref tre arbeten i ortografi, i hvilka han utgår från uttalet och ger regler för skrifningen. Det uttal vi här lära känna, visar många egendomligheter, hvilka måste betraktas som provinsialismer, och hvilka otvifvelaktigt användts af Price själf. Vi kunna nämna *good* m. fl. ord uttalade med vokalen i *but, couch* etc. med vokalen i *do, boft* för *bought.* Det är all anledning att antaga, att dessa uttal varit västliga provincialismer.

Den andre, Dr. John Jones, föddes i södra Wales 1645, kom vid 17 års ålder till Oxford, där han stannade i 16 år. Han praktiserade som läkare i Windsor i 13 år, och återvände först 1691 vid 46 års ålder till sin hemort, där han stannade till sin död. Man har rätt att vänta, att han ägde grundlig kännedom om samtida engelskt uttal i olika delar af landet. Jones utgaf 1701 en rättstafningslära, The Practical Phonography, hvari han utgår från de talade ljuden, och ger regler för deras skrifning. Han uppställer som det mönstergilla språket i London, vid hofvet och universiteten. Men han tar ej hänsyn endast till detta uttal, ty som han säger s. 19: »olika personer i olika delar af England etc. uttala ord på olika sätt», och för att kunna ge upplysningar åt alla, måste han ta hänsyn till olika uttal. Han meddelar därför också ofta två eller flere olika uttal af samma ord. Emellertid synes framgå af flere omständigheter, att endast bildade personers uttal åsyftas. Hans bok är därför en gifvande källa för kunskapen om provinsiellt uttal. Dessvärre talar J. sällan om, hvar de olika uttalen voro i bruk, men med nutida dialekters hjälp kunna vi ändå någorlunda säkert lokalisera några af dem. Många voro säkert brukliga i sydvästra England.

Delvis öfverensstämma Jones' uppgifter med Price's, så har han *couch* med vokalen i *do, boft* för *bought.* Af andra egendomligheter kunna nämnas: distinktion mellan öppet och slutet kort *i* (öppet t. ex. i *bit*, slutet i *it)*, en distinktion hvaraf ännu finnas spår i Somersetshire; långt öppet *å* i förra stafvelsen af ord som *borrow,*

ett uttal som ännu användes i sydvästliga dialekter; *v-* i början af ord för äldre *f-* m. m.

Jones' uppgifter äro ofta oklara, men af dem framgår åtminstone så mycket med visshet, att c. 1700 de bildades uttal i sydvästra England var starkt uppblandadt med provinsialismer. Med all sannolikhet kunna vi också påstå, att Jones själf användt några af dessa provinsialismer, detta ehuru han tillbragt nära 30 år af sitt lif i sådana centra som Oxford och Windsor.

3. Provinsiella uttal ha understundom inträngt i riksspråket och bevisa sig därmed själfva ha existerat.

Att dialektiska uttal inkommit i riksspråket har framför allt ledts i bevis af Luick i hans kända arbete Untersuchungen zur englischen Lautgeschichte. Det nuvarande riksspråket stammar visserligen i det hela från det, som på 1400-talet utbildade sig på grundval af Londonspråket. Dock har utvecklingen ej gått utan störningar. Åtskilliga uttal ha kommit ur bruk och ersatts af nya, utan att dèt nyare kan ha utvecklats ur det äldre. Vi vilja taga ett typiskt exempel. Ord som *calf*, *half* uttalades ända till omkr. år 1700 med samma vokal som *balk, chalk,* d. v. s. med (å̄). Vid denna tid dyker ett nytt uttal upp, nämligen långt (ǣ), som sedan utvecklar sig till modernt (ā). Tydligen är en utveckling (kå̄f) > (kǣf) otänkbar. Båda uttalen äro gamla och uppkomna ur äldre *kauf*. De ha lefvat sida vid sida, men (kǣf) vann först c. 1700 erkännande som riksspråksuttal. Hvarifrån det kommit är ovisst, då många dialekter uppvisa öfvergången *au* > ǣ. Mycket möjligt är, att det kommit från vulgärspråket i London, ty detta har säkerligen i mångt och mycket utvecklats annorlunda än riksspråket. Att vulgärspråket lika väl i äldre tider som i våra dagar öfvat inverkan på riksspråket, torde vara ett berättigadt antagande.

Emellertid finna vi i riksspråket ej få egendomliga, från den vanliga utvecklingen afvikande former, hvilka knappast kunna ha kommit in från vulgärspråket, utan hvilka synas ha kommit mera långväga ifrån. Jag vill meddela några exempel.

Räkneordet *one* och det därtill hörande *once* ha nu ett egendomligt uttal (wɐn, wɐns). Man väntade att *one* skulle rimma med ord som *bone*, *stone* o. d. lika väl som de dithörande *alone*, *atone*, *only*. Så var också fallet ända till omkr. år 1700; först i slutet af 1600-talet börjar det nya uttalet komma upp. Nu kan man inte gärna tänka sig, att *one* inom riksspråket själf utveck-

lats annorlunda än t. ex. *alone*, *oats* o. d. Däremot finner man i många dialekter samma utveckling af långt *o* i alla ord af detta slag, t. ex. *wuts* för *oats* o. d. Detta är framför allt i de västligaste dialekterna. Troligen har det nuvarande uttalet af *one* kommit därifrån.

Det moderna uttalet (ei) i *break* är anomalt; man väntar (ī) liksom i *wreak*, *streak* o. d. Likaså väntar man (ou) i stället för (å̄) i *broad;* jfr *road*, *groat*, *throat* etc. Äfven dessa egendomliga uttal anses af Luick stamma från västliga dialekter.

Frågan är då, hur dessa och liknande uttal kunnat komma in i riksspråket. Man kan inte gärna tänka sig, att de sydvästliga dialekterna i relativt sen tid direkt påverkat riksspråket. Ingen anledning finns att antaga, att Londons vulgärspråk utgjort mellanhanden. Såvidt jag förstår, kan endast en förklaring tänkas. Dessa uttal ha kommit in i riksspråket, emedan de voro provinsialismer, använda i stor utsträckning af bildade personer. Det är tydligt, att de måste ha haft vidsträckt användning för att kunna göra sig gällande emot riksspråksuttal. Häri ser jag ett kraftigt bevis för att provinsialismer ännu i senare delen af 1600-talet varit vida spridda. Denna synpunkt förtjänade enligt min mening att beaktas och ytterligare utvecklas.

Det material, jag här haft till mitt förfogande, är naturligtvis allt för ringa för att man med dess tillhjälp skulle kunna besvara den frågan, när ett verkligt riksuttal fullständigt trängt igenom. Några preliminära resultat kunna dock antecknas.

Londonuttalet har åtminstone från senare hälften af 1500-talet ansetts som det mönstergilla och äfven börjat sprida sig till andra delar af landet. Ännu på 1600-talet har dock provinsiellt uttal varit vanligt bland bildade; ända till århundradets slut åtminstone i mera aflägsna landsändar. Om riksuttalets utbredning ha vi inga säkra upplysningar. Från 1700-talet har jag funnit mycket magra vittnesbörd om provinsiellt uttal; däri ha vi väl att se en antydan om att riksuttalet redan hunnit få en stor spridning.

DET SVENSKA SPRÅKETS TJÄNLIGHET I ANTIKA METRAR

AV

FR. WULFF.



PATRIIS MVSIS

Det svenska språkets tjänlighet i antika metrar.

Under hänvisning till mina utredningar i tidigare arbeten*, påminner jag om följande grundsatser.

1. Till grund för all god värsbildning ligger, såsom uppränning eller varp eller stomme, ett rytmiskt (eller, om man så vill, metriskt) s c h e m a, vilket har sträng tidsindelning. Detta schema kommer till stånd genom symmetriska takter eller »fötter», vilka återkomma likformigt, eller åtminstone likvärdigt, på något regelbundet sätt. Vare sig schemat företer absolut staveleräkning (bestämt antal smådelar) eller icke, vare sig det har, eller icke har, konstitutiva pauser (värkliga taktvilor), utgör det ett lån från rytmiken. Lika litet som en fixerad och använd melodi (utan täxt) kan undvara taktindelning lånad från rytmiken, lika litet kan en värsrad alldeles undvara förhållande till någon schematisk stomme. Däremot är den logiska fraseringen i en värs t i l l e n v i s s g r a d fri och oberoende av schemat, liksom den melodiska fraseringen, till en viss behaglig grad, är oberoende av musikens taktindelning.

---

* Om värsbildning. Lund 1896. Jfr *Litteraturblatt* 1897 sp. 405 (Brenner); *Deutsche Litteraturzeitung* 1897 (Heusler);

La rythmicité de l'alexandrin français. Lunds univ. årsskrift 1900 (36—1—6). Jfr *Herrigs Archiv* 1901 p. 221 (Tobler); *Zs. f. franz. Spr. u. Litt.* 1901, XXIII, 4 & 6 (Stengel); *Revue des langues romanes* (Grammont); *Le Maître phonétique*, 1901, p. 130 (Ballu).

Jfr Rudmose-Brown, *Étude comparée de la versif. française et de la versif. anglaise*, Grenoble 1905, 216 sid. 8:o, vilken till en god del grundar sig på åvanstående arbeten (se t. ex. sid. 65). I brev av den 30 aug. 1905 skriver Dr. Rudmose-Brown: »I am convinced that your *Om Värsbildning* is by far the most valuable work on the theory of versification that I have come across in all my reading». — Herman Söderbergh, *Den tvåstafviga takten i svensk hexameter*, i Från Filol. Föreningen i Lund, III (1906).

Om Översättning av stråfiska diktvärk. Lunds univ. årsskrift (1897). T. XXXIII.

2. Ett värsschema kan kallas nytt eller gammalt, antikt eller modärnt, endast med avseende på dess tillfälliga användande till diktning: dess popularitet kan tilldömmas det ena eller det andra folket, liksom dess »uppfinning» tillskrives den ene eller den andre individen. De gängse värsfötterna äro likaledes rytmiska elementer i och för sig, hos oss likadana som för antiken. Utom de vanliga enkla värsfötterna *jamb* (⏑–, ti tam), *anapäst* (⏑⏑–, ti ti tam), *amfibrack* (⏑–⏑, ti tam ti), *peon* (⏑⏑⏑–, ti ti ti tam); *troké* (–⏑, tam ti), *spondé* (–́–, tám tam), *daktyl* (–⏑⏑, tam ti ti), vilka jag alla anser fullgoda som hävdvunna tärmer, kan ett schema mycket väl inrättas och skanderas medelst en serie sådana enhetliga värsfötter som t. ex. ⏑–́⏑⏑, eller ⏑⏑–́⏒, eller ⏑⏑–́⏑⏑⏑:

tititámtititi | tititámtititi |
tititámtititi | tititámtititi |.

För min del nyttjar jag ofta värsfot och takt i samma betydelse. Det förra ordet har fördelen att icke vara mångtydigt i vårt språk.

3. Huruvida den svaga takthalvan utfylles av endast e n ⏑ (ti), eller av två ⏑⏑ (ti ti), eller av ännu flera, eller av en taktdelspaus (𝄾 eller 𝄾𝄾) är principiellt likgiltigt för schemats tidsvärde. Somliga schemata äro i detalj bestämda till sin utfyllnad, andra ha »fri tesis». Dikter med fritt varierande tesis, från överlång till rent av pauserande, äro icke sällsynta i germansk poesi.

Jag tillåter mig att här använda som exempel en liten vacker, ehuru icke tillräckligt fullkomnad, dikt av Gustav Ullman: *Vildros, Yxne och Kaprifol.* Tesisdelen varierar här mellan ⏒⏑⏒⏑ och ⏑⏑ eller ⏑. Det sista, en enda omedgörlig ⏑, är sämst, i det förevarande schemat, sämre än en logisk paus skulle ha varit. Pausen låter nämligen tänka sig symmetriskt. Jag läser alltid ⏑ som »*ti*» och – som »*tam*»; 𝄾 är paustecknet och läses: »*paus*».

Första stråfen:

1. Tam ti ti | tam ti | tam ti | tam ti |	*blωm*^{3}*an*^{2}*də*, *ω*^{3}*beræ*^{2}*+rda*, *le*^{3}*va*^{2}
2. Tam tam | tam ti ti | tam ti ti tam ti | tam 𝄾 |	*vil*^{3}*d-rω*^{2}*+s*, *yk*^{3}*snə*^{2} *ok kläŋ*^{3}*andə-ka*^{2}*-prifω*^{4}*l.**
3. Tam ti ti | tam tam ti | tam ti | tam ti |	*hök*^{4}*t up*^{1} *i klip*^{3}*-d*^{2}*+səns kar*^{3}*ja*^{2} *skre*^{3}*-va.***

* Jag föredrar att läsa *ka*^{2} halvstarkt (med akcentinfattning), i st. f. *kläŋ*^{2}*an*^{2}*də ka-*. Märk melodiens olikhet.

** *d*^{2}*+s-* är överlång inkongruent.

4. tam ti ti ti | tamti 7 | tam tam ti ti | tam 7 | — *ba^{3}dadə^{2} av kus^{4}təns vit^{3}-fam^{2}+nandə sω^{4}l.* *
5. tam ti ti | tam ti 7 | tam tam ti | tam ti | — *stor^{4}mən på y^{3}ra^{2}, sal^{3}t-stäɳ^{2}+kta viɳ^{3}-ar^{2}* **
6. tam tam ti | tam ti | — *ω^{3}häj^{2}+dad sviɳ^{3}ar^{2}*
7. tam ti | tam ti | tam ti 7 | — *ǫ'vər vi^{4}k som mær^{3}knar^{2},* ***
8. tam ti | tam ti | tam ti 7 | — *me'dan vå^{3}gωr^{2} kru^{3}sa^{2}*
9. tam ti ti | tam ti 7 | tam tam ti tam 7 | — *y^{3}tan^{2} i jy^{3}lik^{2}t, bly^{3}-duɳ^{2}+kəlt blot^{4},*
10. tam ti ti | tam ti | — *ja^{3}gas^{2} ok bru^{3}sa^{2}*
11. ti tam | ti tam | ti tam | ti tam | — *med e^{3}kω-klaɳ^{2}+ som väl'ər fram^{4}*
12. ti tam | ti tam | ti ti tam 7. | — *ur ju^{4}p, dit· ø^{3}ga-äj^{2} not^{4}.*

Andra stråfen:

1. tam ti ti | tam ti | tam ti | tam ti | — *lar^{3}man^{2}də vin^{4}dən stor^{3}mar^{3} å^{4}sən,*
2. tam ti ti | tam ti ti | tam tam ti tam ti | tam 7 | — *ri^{4}vər ok ra^{3}sar^{2} i klip^{3}-juɳ^{2}+əns bru^{3}-na^{2} filt^{4}.* †
3. tam ti ti | tam tam ti | tam ti | tam ti | — *vrä^{4}kt inåt lan^{3}d-vid^{2}+ən se^{3}glar^{2} må^{4}sən,*
4. tam ti ti ti | tam ti ti ti | tam ti tam 7 | — *kla^{3}gar-ø^{2}vər ǫ^{3}də-bær^{3}+jən jäl^{4}t ok vil^{4}t.* ††
5. tam ti ti ti | tam ti ti | tam ti ti | tam ti | — *ru^{3}sadə^{2} av dǫf^{3}tərna^{2}, hǫ^{3}gsomar-mil^{2}+da,*
6. tam ti ti | tam ti | — *fläk^{3}tar^{2}na, vil^{3}da^{2},*
7. tam ti | tam ti | tam ti 7 | — *bry^{3}ta^{3} knop^{4} ok blωm^{3}a^{2},*
8. tam ti | tam ti | tam ti 7 | — *sli^{3}ta^{2} mω^{3}gna^{2}, tuɳ^{3}a^{2}*
9. tam ti ti | tam tam | tam ti ti | tam 7 | — *kläɳ^{3}ən av trå^{3}n-fu^{2}+k, ble^{4}k kaprifω^{4}l:* †††
10. tam ti ti | tam ti | — *sviɳ^{3}a^{2} ok sluɳ^{3}a^{3}*

---

* *-əns* känns otillräcklig, hälst bredvid det överlånga *-fam^{2}+nandə* Konsonanthopningen anlitar jag icke som jälp.

** Även *-stäɳ^{2}+k-* gör sin tesis överlång, men motväges av pausen äfter *y^{3}ra^{2}*.

*** *ǫ'-* rytmiseras genom välbelägenheten; dessutom kan en paus alltid tänkas vid början av värsen. Märk att i vv. 7, 8 och 11 tesis är tänkt såsom enstavig.

† *-juɳ^{2}+əns* är redan överlångt och *bru^{3}na^{2}* tynger ytterligare betydligt denna tesis. Naturligtvis kan *bru^{2}na^{2}* också tänkas som en takt för sig. Eller kanske: —⏑⏑⏑⏑ *(bru'na)*?

†† *ø^{2}-* förlänges genom infattning, *bær^{2}+* är också överlångt; emellertid skämma dessa inkongruenser icke värsen. Märk att en logisk paus (»komma») äfter *jäl^{4}t* skulle värka starkare än *ok* (= jäl^{4}t, 7 vil^{4}t). Ty *ok* får icke förlängas, men väl pausen, *ad libitum*.

††† Jag kan inte fördraga författarens tillgjorda 'moget tunga' i v. 8 och 'trånsjukt blek' i v. 9, d. v. s. jag fordrar alltid adjektiv i st. f. advärb i dylika fall (utan avseende på den fula konsonanthopningen i dessa båda exempel).

11. ti tam | ti tam | ti tam | ti tam | | *av ʃæ*^{3}*ra*^{2} *bla*^{4}*d en dof*^{3}*t-kaska*^{2}*+d*
12. ti tam | ti ti tam | ti tam | ti ti tam | | *at spri*^{3}*das*^{2} *ok dø*^{4} *i vid*^{3}*ər*^{2}*nas sω*^{4}*l.**

Rytmen — och rytmiciteten — kan i dylika »vildros- och kaprifolklängen» uppfattas på mer än ett sätt, mången gång. Men att »tesis är fri», och att detta just är ett behag i den här dikten, därom kan icke tvistas. »Tesis»-halvan är alltid mindre framhävd än taktslagshalvan, och detta förblir händelsen, om tesis är aldrig så mångstavig, t. ex. i knitteln, vilken kan variera mellan två ensamma starka å endera sidan, och en hel rad blandade svaga och starka å den andra, dock med endast två taktslag i vardera »hemisticken».**

4. En diktares fullgångna konstfärdighet röjes däri, att han förstår att utfinna sådana satser och satsdelar (med tillhörande logiska pauser), som vid riktig och okonstlad, eller en smula*** jämkad, uppläsning befinnas återgiva en viss önskad takt-

* Jag skulle ha föredragit: *at færgå*^{4}*s i vid*^{3}*ər*^{2}*nas sω*^{4}*l,* d. v. s. med bibehållet grundschema i v. 12 (Jfr str. 1).

** Se *Om rytm och rytmicitet,* i Forhandlinger paa det 4. Nordiske Filologmøde, København 1893, sid. 188.

*** Jag säjer: en smula. Åhöraren bör inte ens märka huru eller på vilka ställen jämkning sker. Åhöraren har den dubbla rätten att alltid finna uppläsningen naturlig, och att utan störande avbrott förnimma det ifrågavarande schemat. Det är ett lika stort obehag att förlora schemat (t. ex. genom svåra överklivningar), som att höra schemat urgeras alltför likformigt.

I hopp att möjligen bringa på bättre tankar och bättre vägar en av våra yngre skalder, en av de låvande, Bo Bergman, tillåter jag mig att här i all vänlighet kritisera några av hans stråfer. Han begynner en dikt, »Söndagskvällen», så här:

II. 1. Dĕt är kväll, med dån av dåva͡
2. Klockor, | och med ödsligt sus.
3. Alla veckans värktyg såva, |
III. 4. Sŏm vār slungad arbetsblus.

Den som läser i boken, ser att schemat (enligt värsraderna och rimmen) är:

— ⏑ — ⏑ — ⏑ —́ ⏑
— ⏑ — ⏑ — ⏑ —́ [⏑],

vilket schema visserligen saknar paus mellan raderna 1 och 2, men ändå har ett taktkomma; men den som hör dikten läsas, tror till en början att schemat är:

— ⏑ — ⏑ — ⏑ — ⏑ —́ ⏑ [— ⏑]
— ⏑ — ⏑ —́ ,

och lyssnaren får för sig, att endast raderna 2 och 4 äro rimmade *(sus: blus)* Andra stråfen befäster honom visserligen i det åttastaviga schemat, men han förbryllas av överklivningen i raden 3, och han hålles kvar i sin tro att första

rörelse, ett visst behagligt rytmiskt schema. Det är stavelsernas akcentuella olikhet, sådana stavelserna förekomma i satsen,

---

och tredje raderna icke skola ha rim (ty *sitter* liksom *dåva* är för svagt akcentuerat för att här göra sig gällande som rim):

1. Nöjet rullar, vart det gitter,
2. Och dess timme slår.
3. Men i ensamheten sitter⌢
4. Sorjen, | vid ett ur som står.

Kommer så den tredje stråfen: nu tager lyssnaren ändå för givet att schemat är n:o 2, det med tiostavig första rad, och nu är han säker på, att raderna 2 och 4 äro de enda som ha rim (ty *unga* och *tunga* är »upphävda», endast svagt rytmiserade, och de försvagas genom överklivningen till de framhävda orden *Tankar* och *Visdom*); han hör alltså, med nöje, de vackra värserna:

1. Och med tunga steg och tunga tankar |
2. Går en gammal man
3. Samma gata, där hans unga visdom
4. Fladdrade och brann.

Först i str. 4 konstaterar han att schemat absolut är det åttastaviga, och först då ligger dikten på rätt bog. Jag stöter mig sedan blott på Stockholmsrimmet 'hem: dem' *(hem*[4]*: däm*[4]*)*. Rena riksrim, eller inga rim!

Samma ohugneliga koketteri med skadliga överklivningar har Bo Bergman odlat inuti en annan vacker dikt. Åhöraren tvekar länge och ofta, innan han får klart för sig, var taktkommat skall tänkas och kännas, enligt schemat. Jag antyder med ⌢ och med | hur jag en gång tänkte mig schemat och dess rubbningar:

´⏑ — ⏑ ¦ ´⏑ — ⏑ , ´⏑ —[⏑]:

1. Nu vill jorden ⌢ gǎ till sängs, hon ⌢ är så trött, 7
Stackars gamla ⌢ mor, med butter ⌢ sorj i minen.
Aftonrådnans ⌢ lampa, som har ⌢ brunnit rött, 7
Skruvas ner, och ⌢ skymningen drar ⌢ för gardinen.
Å, vad du skall ⌢ såva, mor, vad | dŭ skall såva!
Dröm om tiden | när du själv var ⌢ ung en gång 7
Och du födde ⌢ starka sköna | barn till världen, —
Gudabarn som ⌢ älskade i ⌢ lek och sång 7 |
Och som utan ⌢ tankar åldra⌢des vid härden:
Nu ha barnen | tappat lekens | gudagåva.

Eller kanske schemat bäst kan tänkas sǎ här?

´⏑ — · ⏑ — ⏑ | ´⏑ · ⏑ [⏑]:

2. Ännu söker mannen ⌢ kvinna, kvinnan man, 7 |
Men av stel förtvivlan | dĕras ögon brinna, |
Och de ropa, sŏm i ⌢ töcken, till var ann, 7
Och få aldrig svar, och ⌢ snyfta ŏch försvinna,
När det lilla livets ⌢ irrlopp ǎr fullkomnat.

— 7 —

som genererar en tillräckligt noggrann upprepning av det valda rytmiska schemat. I antiken alstrades rytmen mera direkt genom stavelsernas (vokalernas) oföränderligt fixerade tidsmått, sådana som stavelserna förekommo i varje ords huvudform, »ordboksformen». Hos alla modärna är det satsdelarnas dynamiska framhävande eller undanhållning vid logisk (sällan analogisk) frasering, som låter den av skalden valda och åsyftade rytmen framgå i och med den stilenliga uppläsningen av värstäxten. Härvid må påpekas att en logisk paus kan förekomma, tämligen saklöst, var som hälst inuti värsen, utan att störa rytmen. Rätt ofta kan en logisk paus användas till att utfylla en alltför svag taktdel, och pausen är tjänligare till detta ändamål än konsonanthopning (artikulationsbesvär). Men på de ställen där schemat har en konstitutiv paus, d. v. s. taktvila i slutet eller i det inre, där måste diktaren respektera denna konstitutiva schematiska paus. En uppläsare kan vara mera självsvåldig, men icke ens genom hans åtgärd får rytmen bortgömmas eller förfalskas till en annan, icke åsyftad rytm. Dock äro pauserna aldrig så strikta och strama i värsen, som i skanderingen av själva schemat.

5. Det material som vi modärna betjäna oss av är, liksom de gamlas material, stavelser, ytterst. Men hos oss kan ett och samma ord, en och samma stavelse, fungera på en flerfald olika sätt; vi säja t. ex.:

I fjōl — i fjŏl våras. I gå̄r — i gå̆r afse. I dāg — i dăg morse. Ordet 'skålpund' *(skå³lpun²⁺d)* är ett så tungt ord som trots något, och det står förträffligt som spondé, d. v. s. på värs-

Stora, tysta mörker, | fött av evighet! 7 |
Allas vagga du, och ⌒ allas bår som väntar! |
Giv nū mor de bästa ⌒ drömmarna du vet, 7 |
Tills den snåla dagen | pă gardinen gläntar. |
Stilla, barn, med ĕdra ⌒ trätor. Mor har somnat.

Eller menar Bo Bergman att schemat till hans rörande dikt är:

∠ ⌣ – – | ⌣ ∠ ⌣ – | ⌣ ∠ ⌣ - [⌣]? Eller ∠ ⌣ ∠ ⌣ ∠ ⌣ ∠ ⌣ ∠ ⌣ ∠[⌣]? Förmodligen.

Mig plågar det att inte veta vare sig ut eller in. Jag ville så gärna. — Det gjorde mig likaså ont att i Fridolin-Karlfeldts »Hymn till den höstlige Neptunus» finna de fördärvligaste överklivningar.

platsen ´–, *tam tam**. Men i likhet med andra mått- och viktord, titlar, förnamn m. m. (jfr »Nўă Dăglĭgt Allahanda») kan 'skålpund' alldeles upphävas (undanhållas) i satsen och i värsen:

I. Tolv skălpŭnd krut var hans hela förråd ...

Här står det som en fullgod ⏑⏑, *ti ti.* Ordet 'ängelsk' (*äŋ⁴əlsk*) är ju en idealisk troké (–⏑, *tam ti*, 4:1), t. ex.:

I. Ängelsk hatt och ängelsk halsduk . .

Men i apoteksvaran 'ängelskt salt' förlorar det gemenligen all framhävning och står förträffligt på platsen ⏑⏑, *ti ti:*

I. Ăngĕlskt salt och rabarber var eviga dag! ...

Ord sådana som 'kapten' (*kapte⁴n*), 'major' (*majω⁴r*), ha i satssammanhang tre fullgoda akcentskick, de stå alltså även i värs fullkongruent på tre sätt, nämligen som ⏑–, som ⏑⏑ och som –⏑, t. ex.:

I. Kăptēn i dag, i morgon ingenting ...

I. Kăptĕn Malm, lŏjtnănt Holmerz och fyra majorer ...

I. Om Dunckers eld, om kăptĕn Malm ...

I. Det var den tappre lōjtnănt Zidén ...

Vartill komma åtskilliga inkongruenta, men fullt drägliga användningar, vilka, sparsamt använda, icke förstöra värsen, t. ex.

III. Hans far var kăptēn Malm, och äj majoren ...

II. Kaptēn var du, min vän, men du är det äj mer.

Några franska exempel:

Det heter *Réponds!* (⏑–, ti tam), Svara! Men det heter *Répŏnds-moi!* (–⏑–, tam ti tam), och vi höra i Gounods *Faust* hur det utan att väcka ringaste anstöt sjunges: *Répŏnds, répŏnds,*

* Jag kan inte gilla det modärna ivrandet mot tärmen och saken spondé: den senare långa taktdelen är nödtorfteligen undanhållen lika väl hos oss som i antiken. Tyngden i denna senare är emellertid ofta just åsyftad och oumbärlig för fina öron. Jag tillåter mig däremot aldrig att nyttja ord med 4:1 eller 4:0 (t. ex. *ägget, filten, Hjalmar*) som spondéer, i fall inte en paus kommer jälpande till, och jag ser med undran på sådana försök till »klassisk äfterbildning» som dessa »häxametrar»:

Äj fŏr ära och äj fŏr vapĕn danad jag föddes ...
Dĕt är ju du sŏm ger ăt allt dĕ levandes släkte ...
Himmelen blänker så blid ŏch gjutĕr glans över världen ...

répönds-moi! ⏑́⏑⏑́⏑⏑́⏑⏑́, Tamti tamti tamti tam. På samma sätt heter det i talet: *Il n(e) répönd pas* ⏑–⏑⏑́; *Aimez!* (⏑–), men *Aimez-vous!* (–⏑⏑́); och åter igän *N'aimez-vous pas?* (⏑––⏑⏑́) *N'aimez-vous pas mieux* (––⏑––⏑⏑́)? *Vous ne pouvez donc pas l'aimer?* (⏑––⏑––⏑–⏑⏑́). Och just emedan denna rytmiska omvärdering* stundom eger rum redan i satsen, blir följande värs utan vidare en fullkongruent alexandrin, äfter originalschemat 6 + 6, eller fullständigt ⏑–⏑––⏑⏑́[⏑–] | ⏑–⏑––⏑⏑́[⏑–] |:

66. Nĕ lēs vŏyēz-vŏus pās, oŭ lēs ĕxcūsĕz-vōus?

Denna präktiga värs ur Molières *Misanthrope* (I, 1) synes mig Victor Hugo ha begagnat i sin *Hernani:*

66. Nĕ lē vŏyēz-vŏus pās? Oŭ vōus ĕgārĕz-vōus?

Märk huru *-ez*, *vous* och *pas* växla tryckstyrka i dylika satser!

6. För antiken var satsakcentueringen bisak: den ignorerades i de fall då den icke sammanföll med vokal- och stavelsemåttets fordran på 'lång' eller 'kort'. De viktigaste ord kunde av de gamla ställas på metriskt undanhållna värsplatser, och de obetydligaste på framhävd plats, »äfter vokalkvantiteten»:

Hanc dĕŭs ēt mĕlĭŏr lĭtēm nātura diremit . . .
Tam ti ti tam ti ti tam | tam tam tam tam ti ti tam ti,

i stället för att den akcentuella vikten och framhävningen av den värsraden skulle giva:

Tam tamti ti tamtiti tamti titamti titamti,

vilket icke alls var någon antik värsrytm, icke kändes som en meter.

Likaledes schemat –⏑⏑–⏑⏑–⏑⏑–⏑ | ⏑–⏑⏑–⏑⏑–⏑⏑–⏑⏑–⏑:

Nōn ĕbūr neque aureum
Mĕā renidet in dŏmō lacunar,

vilken täxt, äfter akcentueringen, skulle giva:

Tam tamti ti tamtiti
Tamti titamti ti tamti titamti,

* Jag kallar det 'rytmisering bakåt', från den slutstarka stavelsen. De flästa fransmän häpna när man bevisar sådant för dem, — och ännu torde mången förneka detta uppenbara och genomgripande faktum.

alltså ingen antik värsrytm.

Likaledes:

Sīlvēstrēm tĕnŭī mūsām meditaris avena.

Förmodligen sörjde emellertid de gamle för, att melodieringen angav den fraseologiska akcentueringen: *Silvéstrem ténui mûsam meditâris avéna.*

7. De antika språken voro dock, tänker jag, i sig lika mäktiga till att bygga rytmer äfter akcentueringen, som våra modärna språk, liksom vi skulle kunna bygga rytmer på antikt sätt, äfter stavelsernas (»vokalernas») mått i huvudord. Men det strider mot seden, bruket och smaken. Som bekant finns det å andra sidan en rik medeltida latinsk hymnologi, i vilken stavelsernas klassiska mått ignoreras och värserna byggas äfter akcenten. Följande är ett gott exempel (jag sätter ut den klassiska »kvantiteten», där den strider mot det alternerande schemat):

— ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏒ ¶ — ⏑ — ⏑ — ⏑ ¶¶

Fĕror ĕgo vĕluti *7* sĭne nautā navis *77*
Ut pēr vĭās aĕris *7* văga fertur ăvis. *77*
Non mē tĕnēnt vinculă *7* non mē tĕnēt clavis *77*
Quæro mĭhi sĭmiles *7* ĕt ādjungōr pravĭs, *77*

Här må påpekas att läsning av vissa klassiska antika värser »äfter akcenten» tillfälligtvis har genererat ett och annat schema som har tagit fart i modärn diktning och blivit populärt; det antika (sapphiska) schemat var t. ex.:

Īntĕgēr vītæ scĕlĕrīsquĕ pūrŭs
Nōn ĕgēt māurīs jăcŭlīs nĕque ārcū, o. s. v.

men äfter akcentueringen blev det, för tyskar och skandinaver*,

Tam ti ti tam ti | tam ti tam ti tam ti, | o. s. v.

och till den rytmen är den gängse vackra melodien satt.

Redan i antiken sjöngos rena »akcentvärser»; kanske medvetet redan av Cesars soldater:

* Italienarna ha gjort en mängd 'Odi barbare', men med ofullständig tillämpning av samma 'barbariska' akcentschema. Komiskt nog kalla våra Carducci-skildrare detta för »klassisk äfterbildning äfter Horatius». Horatius hade ingen aning om detta »barbarernas» schema Jfr Minor, *Neuhochd. Metrik,* p. 418.

Écce Cǽsar núnc triúmphat
Quí subégit gállias;
Nícomédes nón triúmphat
Quí subégit Cǽsarem;

och otvivelaktigt av Aureliani († 275) soldater:

Tántum víni núllus bíbit
Quántum fúdit sánguinis.

Men dessa tillhörde icke litteraturen och konstpoesien, på den tiden.

8. När vi modärna nyttja de vackra och hävdvunna antika metrarna, så är det vanligt att vi stundom rytmisera schemat genom att göra lång tesis kort. Men jag yrkar, dels att vi svenskar k u n n a akcentuellt besätta v a r j e värsplats fullkongruent, icke blott de svaga värsplatserna, utan också de starka; dels att vi b ö r a göra det, för att värkligen känna schemat som antikt, åtminstone vid översättning. Det vore ingalunda omöjligt att även med franskt eller italienskt satsmaterial utfylla de klassiska schemata fullkongruent. Men de romanska folken ha en värklig avsky för strängt genomförd fullkongruens: och de läsa sina latinska värser i c k e, som vi, äfter schemat (de skandera dem icke!), utan läsa dem som prosa, »äfter akcenten». Så kommer det sig att man i fornfranska poemer kan finna t. ex. följande besättande av schemat ⏑–⏑–⏑–⏑⏑́:

Misérére meí deús . . . .
In hóc signúm sanctǽ crucís . . .
Amén, amén; fiát, fiát.

Och den välbekanta »älvastavingens» jambiska schema:

⏑–⏑–⏑–⏑–⏑⏑́⏑

kan av Dante besättas helt sorjlöst på följande sätt, med ringaktande av den latinska ordakcenten, vilken aldrig i prosa förfalskas av en italienare:

Tutti dicean: Benĕdíctŭs qui venis: . . .
Mánĭbŭs ŏ dátĕ lílĭa plenis.

Möjligen kan den latinska (kyrkliga) täxten dock tänjas och utjämnas, såsom i liturgien.

9. Märk att av dessa exempel de tre första, de franska, äro »fullkongruenta», tack vare den förfranskade (jambiska) ak-

centueringen. För oss, liksom för en italienare, kunna de tvärt om användas som fullkongruenta *trokeer:*

> Míserére méi, déus . . .
> Ámen, ámen, fíat, fíat.

Dantes åvannämnda värser kunde genom en lätt omställning ha blivit vida mindre inkongruenta, t. ex.:

> III. O dáte mánibús lílĭa plenis.

Men som de nu stå där, bli de vida sämre till rytmiciteten:

> III, IV. Tūttĭ dicean: Benĕdĭctūs qui venis . . .
> III, V. Mānĭbus o dātĕ līlĭa plenis . . .

För övrigt tåla fransmännen en lika dålig rytmicitet, såsom synes av den första och fjärde av dessa sjustavingar (med det trokaiska schemat —⏑—⏑—⏑⏑́):

> VI. Jĕ prīs ŭn pēu dĕ courage
> II. Pour nos gens qui sĕ battaient . . .
> I. Cette preuve sans pareille
> VII. Ĕn să făvēur cŏnclūt bien;
> II. Ĕt l'on n'y peut dire rien
> II. S'il n'était dans lă bouteille.
> (Molière, *Amphitryon*, I, 2).

Lafontaines fabel II, 20 slutar, i alla upplagor, med följande två värser:

> I. Qu'un homme seul eût plus de sens
> VI. Qu'unĕ mūltĭtūdĕ de gens.

Som de stå där, med sina visserligen svaga (*sourds*) men ännu icke stumma (*muets*) -e (-ə), måste de betraktas som »åttastavingar», äfter det vanliga (jambiska) schemat*, och då är den

---

* Fransmännen tala aldrig om »jambiskt schema» eller om värsfötter. De »räkna sina stavelser», och kunna t. ex. ogenerat kalla för »tiostavingar» två så absolut olika värser som:

> I. Vous qui m'aiderez 7 dans mon agonie,

vilken är en trokaisk upprepad fämstaving med taktvila i mitten:

> —⏑—⏑⏑́ 7 —⏑—⏑⏑́ 7

och den jambiska fämfotingen:

> I. Un testateur, ayant ainsi parlé.

sista värsen outhärdlig för oss. Jag undrar, om inte ett ursprungligt skriv- eller slarvfel föreligger: med en mycket lätt ändring fås ju två goda trokaiska sjustavingar —⏑—⏑—⏑⏑́:

II. Qu'un sĕul homme eût plus de sens
II. Qu'ŭne quantité de gens.

Det märkvärdiga är att fransmännen i alla händelser hällre hålla till godo en mycket stor procent av svåra inkongruenser (vad jag kallar rytmicitetsklasserna IV—VIII), än de godkänna t. ex. följande strängt »förstaklassigt» anapästiska värser av Van Hasselt, äfter det av honom själv angivna schemat:

⏑⏑—⏑⏑—⏑⏑⏑́⏑ 𝄾
⏑⏑—⏑⏑—⏑⏑⏑́ 𝄾𝄾

I. Où faut-il la chercher sur la terre,
I. Où faut-il la chercher dans le ciel,
I. Cette fleur, cette fleur du mystère
I. Idéal complété du réel?

Många tecken tyda på, att emellertid i Frankrike både inräkningen av stumt -ə och de svåra inkongruenserna äro på väg att vika just för anapästiska och peoniska schemata, varom här dock icke är platsen att orda. Felet med de Van Hasseltska värserna är, att de hamra fram schemat alltför mekaniskt, alltför »förstaklassigt». Nästan samma »brutala» schema tjänar Swinburne ypperligt, med några inkongruenser och pauseringar (Jfr Mozarts symfoni i G moll):

Is there shelter while life in them lingers?
Is there hearing for songs that recede,
II, II. Tŭnes 7, touch'd from a harp with măn's fingers,
II. 7 Or blown with bŏy's mouth in a reed?
Is there place, in the land of your labour,
Is there room, in your world of delight,
7 Where Change has not Sorrow for neighbour, —
II. 7 Ănd day has not night?

De antydda pauserna äro uppenbart välgörande.

10. Det är lärorikt att å nyo betrakta den lilla frasen:

Miserere mei, deus!

I klassiskt latin kan den frasen endast på ett sätt ingå i en värs, nämligen äfter »kvantiteten», d. v. s. stavelsernas inherenta längd:

[Hēu] mĭsĕrērĕ mĕī, dĕŭs [ō quī crīmĭnă tōllis].

Vi svenskar (och alla germaner) kunna använda samma fras: 1) till det »joniska» schemat ⏑⏑⏑́– | ⏑⏑⏑́– |:

II, II, II. Miserérĕ 7 mēi, déŭs! 7,

med jälp av lindriga inkongruenser; ännu bättre

2) till det »anakreontiska» schemat ⏑⏑–⏑–⏑⏑́⏑ 7:

I. Miserére méi, déus! 7

3) till det pausfria trokaiska schemat –⏑–⏑–⏑⏑́⏑:

II. Mĭserere mei, deus!

Och som vi sågo (§ 8) finns det faktiskt använt av en fransman (omkr. 1224) såsom vad vi kalla *jambisk* åttastaving:

II. Misĕreré meí deús | Car trop longtems me suis teüs

Boileau skulle utan tvekan ha satt in frasen i en alexandrin:

II. 66. *Misĕreré mei,* | *deüs;* miséricorde! |

Alltså, a k c e n t e n gör sig gällande hos de modärna folken, (romanska, germanska etc.), sådan som den faktiskt uppfattas av dessa. Varje annan värsregel är i modärn värsbildning en underordnad bisak. Men under det att alla germaner fordra, att i varje värsrad schemat hela tiden skall vara k ä n n - b a r t, d. v. s. de fordra en så genomgående eller så övervägande kongruens (mellan värstäxtens starka stavelser och schemats långa platser), att högst två eller tre samstående stavelser förete strid mellan stavelsen och dess motsvarande »plats», så tolereras av de romanska folken en stor frihet, dock blott i n u t i värsraden: de kräva full kongruens endast i s l u t e t av värsraden och (om denna består av mer än åtta konstitutiva*

* Jag säjer konstitutiva, ty de faktiskt lästa eller skrivna stavelserna kunna i romanska värser vara långt flera än de »räknade». Så t. ex. »räknas» i följande alexandrin endast 12:

I. Il pense͡, il règle͡, il mène͡, il pèse͡, il juge͡, il aime, (= 18 stavelser);
(V. Hugo).

följande italienska äro »älvastavingar» och »sjustavingar» (jambiska):

IV. Rēndi͡ ăgli͡ ŏcchi͡, agli͡ orecchi͡ il proprio͡ obbietto . . . (= 18 stavelser)

II, II, II. Ōr fia͡ măi͡ il dì ch'io͡ vĭ riveggia͡ ed oda? . . . (= 16 st.)

stavelser) framför inre taktvila, t. ex. i mitten av den jambiska alexandrinen, eller äfter den fjärde eller äfter den sjätte i »tiostavingen» (vi kalla dess schema »fämfotade jamber»). I alla händelser har jag dock funnit, att mer än hälften av alla undersökta romanska värser äro tillräckligt rytmiska även för ett svenskt öra, d. v. s. falla inom vad jag kallar de germanska rytmicitetsklasserna I—III, alltså med högst två inkongruenta stavelser intill var andra i samma värs.

11. Några prov på romanska värser med god rytmicitet:

Schema: ⏑–⏑–⏑– | ⏑–⏑–⏑⏑́ |

I. Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous? . . .
(Molière).

Schema: ⏑–⏑–⏑–⏑⏑́

I. Tu dis, Colin, de tous côtés
III, III. Que mĕs vērs, à les oüïr lire,
I. Te font venir des crudités,
II. Et penses qu'ŏn en doive rire.
(Boileau).

I. Vois-tu, passant, couler cette onde
I. Et s'écouler incessamment?
V. Ainsi fūit lă glōirĕ du monde,
I. Et rien que Dieu n'est permanent.
(Boileau);

Det enstaviga *fuit* och det hörbara *-ə*, som här icke kan elideras, giva den näst sista värsen en mycket dålig rytmicitet.

Schema: ⏑–⏑–⏑⏑́⏑
⏑–⏑–⏑–⏑–⏑⏑́⏑.

I. Amiam, che non ha tregua
II. Con gli anni umana vita, e sĭ dilegua.
I. Amiam, che'l sol si muore, e poi rinasce:
I. A noi sua breve luce
I. S'asconde, e'l sonno eterna notte adduce.
(Tasso; jfr Catullus till Lesbia).

II. Così parlava; e gli occhi avea al ciēl fissi . . . (= 15 st.)

I. E gli augelletti e i pesci e i fiori e l'erba . . . (= 17 st);

IV. Ōp'ra ĕ tūa sola, o Onore . . . (Tasso). (= 11 eller 12 st.)

VI. Mārĭo apērsĕ sī il fianco . . . (Petrarca). (= 10 st.);

Calderon har (*Mág. Prod.* 3522) denna »8-staving» (trokaisk):

III. Loco y sĭn juĭzio, á Antioquïa (= 14 st.).

Följande värser äro ett vackert exempel på gammal spansk värsbyggnad med amfibrackiskt schema ⏑–⏑ ⏑–⏑ ⏑–⏑ ⏑–⏑:

I. ¡Amor! poderoso en cielo y en tierra,
I. Dulcísima guerra de nuestros sentidos,
II. ¡Ō cuantos perdidos con vida inquiēta
I. Tu imperio sujeta!
I. Huïd sus engaños, haced resistencia
I. A tanta violencia ¡ o locos amantes!
I. Que son semejantes al aspid en flores
I. Sus vanos favores.

(Lope.)

Shakspere har i början av *Taming of the Shrew* (I, 2) roat sig med att skriva följande italienska »älvastaving» (blank verse), vars överdrift ligger däri, att han icke ens i den fjärde (eller den sjätte) stavelsen sörjer för kongruens
(schemat är: ⏑–⏑–⏑–⏑–⏑–⏑):

VIII. *Allă nōstră căsă bēnĕ venuto!*

Denna värs bevisar att Shakspere hade alldeles klart för sig hurudan (och hur dålig) rytmicitet en italienare kan finna sig i. Saken är den, att alla romaner ha sina få brukliga schemata så inpräglade, att de lätt hålla schemat fast under värsens alla variationer och broderingar. Så inkongruenta äro dock sällsynta hos italienarna.

12. Såsom exempel på svensk rytmicitet är det nog att anföra följande, i vilka schemat* icke bör tillgodoses på det riktiga uttalets bekostnad:

II. Det rätta är evigt: ǟj rotas där ut [⏑]
I. Från jorden dess trampade lilja. [⏑–⏑]
II, II. Ērövrar det onda all världen till slut, [⏑]
II, II. Så kăn du det rätta dōck vilja. [⏑–⏑]
I. Förföljs det utom dig med list och med våld, [⏑]
II. Sin fristăd det har i ditt bröst 7 fördold [⏑].
(Tegnér).
I. Välkommen hem! Vad sökte du i Söder,
II. Som äj finns här? (⏑)
(II). Var gräset grönskar, och var blomman glöder,
II. Dĭtt rike är.

* Här behöver icke schemat angivas, — det ger sig omedelbart i alla välgjorda svenska värser. Amfibracker äro särskilt vanliga hos oss.

I. Ett härrligt rike! Och ett folk av änglar
I. I jordens grus!
I. Förnöjda sitta de, på lätta stänglar,
II. Och dricka ljus.

III. Dagg kallas glädjetårarna, som falla
I. På deras kind,
III. Och himlaspråket, söm dē tala alla,
I. Är sommarvind.

(Tegnér.)

Följande göra intryck av att vara fulländat rytmiska, ehuru, som lätt synes, blott två värser värkligen höra till kl. I:

II. Vintergranen här sin grönska
II. Ŏch sin doft har ödemarken;
II. Ljungen här sin bleka rådnad,
II. Även heden här sin glädje.
II. Ŏch det rika mänskojärtat, —
III. Skäll dēt, armare än heden,
I. Sorjsnare än ödemarken,
I. Inga ljuva blommor bära,
II, II. När dess vintrar stå så nära?

(Topelius.)

13. Längden i våra modärna stavelser (jag menar den typiska, den intentionella, åsyftade längden) beror direkt på den dynamiska framhävningen; och enär den härvid alstrade faktiska kortheten i övriga stavelser beror på frånvaron av tryck, d. v. s. avsiktlig undanhållning, så kunna vi, lika gärna som antiken, tala om långa och korta stavelser, i prosa så väl som i värs; jag tvekar icke det minsta att använda 'stark' och 'lång' som likvärdiga, 'svag' och 'kort' som likvärdiga; sak samma menar jag, när jag betjänar mig av orden 'framhävd' och 'undanhållen'.

14. De prov på svenska utfyllningar av antika metrar (en meter är ett använt detaljerat schema) som jag nu går att meddela i lättfattlig fonetisk skrift, och med beteckning av den akcentfördelning som jag personligen nyttjar, och som jag anser tillhöra »riksspråket», sådant jag hälst hör det utföras, — dessa äfterbildningsprov kunde och skulle ha varit ännu strängare hållna, ännu mera hållna inom »fullkongruensens» (»första rytmicitetsklassens») råmärken, om de hade översatts från t. ex. Horatius, Virgilius, Catullus, Propertius, eller med andra ord,

om de hade varit ämnade till ersättning åt de beklagansvärda som aldrig ha känt njutningen att läsa de gamla klassiska dikterna på originalspråket. Mitt syfte är denna gången att visa, huru pass nära vårt svenska språk i våra dagar bekvämligen förmår att utfylla klassiska metrar, ja vilka metrar och schemata som hälst. När jag skrev dessa oändliga häxametrar*, lät jag ty värr emellanåt formkänslan, i hastigheten, vika för innehållets krav. Jag bekänner att mina mångåriga klassiska övningar ha åsyftat att en dag göra mig mera färdig till att företaga en värkligen metrisk och ändå rent svensk översättning av N. W. Ljungbergs Horatius-täxt. Randas den dagen en gång, då ville jag värkligen visa, att intet modärnt språk lämpar sig så ypperligt som vår nutida** svenska till dylika översättningar. Mycket ofta hade jag, i de arbetsprov som jag, utan anspråk, nu sätter i mina lärjungars händer, kunnat vinna en vida fullkomligare anpassning (kongruens), om jag hade kunnat förmå mig till att tumma på den riktiga, naturliga ordföljden, eller om jag någon gång hade utelämnat jälpvärbet *ha*, *har*, *hade* i bisatser (i huvudsats, kommer aldrig i fråga!), eller åtminstone om jag hade använt värbformerna på *-ande*, *-ende* annat än som advärb, substantiv eller adjektiv. Men språkriktighet och stilrenhet äro i all värsbildning mina strängaste fordringar, däräfter kommer den goda rytmiska gången och välljudet. Till sist: rena riksspråksrim, eller inga rim!

15. Våra långa (–, *tam*) äro icke alla lika långa, våra korta (◡, *ti*) äro icke lika korta. Somliga tillräckligt långa kunna säjas vara i 'sekunda' eller 'tertia' grad användbara som långa; somliga korta äro likaledes i olika grad lämpliga till att fullkongruent besätta en svag plats i schemat. Somliga stå alltså på gränsen och kunna vara tvåtydiga. Härtill komma tre jälpmedel som likaledes ha mer än en användning: 1. den logiska pausens utnyttjande eller negligerande, 2. vad jag kallar akzentinfattning, d. v. s. en 'tvåas' eller en 'ettas' rytmiska förflyttning längre från sin tillhörande 'trea' eller 'fyra', i ord med

* I min *En svensk Petrarcabok*, Stockholm, Norstedt, 1905—7, till vilken jag hänvisar i övrigt.

** Jag menar svenskan från medlet och slutet av 18:hundratalet, i naturlig stil. Ty värr grassera nu danismer och anglicismer gruvligen. Skulle en »varningsbok» ännu komma i tid? Värsbildningen beröres icke av detta.

akcentformerna 3: 2 och 4: 1. Den ena gången använder man 3. så många 'rytmiserande bitryck' som möjligt, vid andra tillfällen betjänar man sig av så få som möjligt, och det synes obestridligt att schemats välkända egendomliga gång härvid något litet kan bestämma valet, dock alltid inom den för tillfället gällande stilartens gränser. Följaktligen har faktiskt en skicklig uppläsare en hel hop valfriheter, han kan »jämka» till god eller dräglig* rytmiskhet varjehanda knaggligheter i värstäxten. Likväl står det fast att en diktare bör söka beröm, icke urskuldande, och beröm förtjänar han i samma mån som, särskilt i antik äfterbildning, hans täxt vid naturlig uppläsning återger schemat utan märkbar »jämkningsjälp». Jag må här påpeka, att »enstaviga ord» icke ha någon annan rätt än varje annan stavelse i täxten till att »förlängas». Om ett enstavigt ord, t. ex. i början av en värs med daktylisk eller trokaisk (»fallande») takt, befinnes »förlängt», så har detta alltid sitt logiska eller fraseologiska skäl: själva värsplatsens fordran av lång eller kort invärkar icke. Förlängningen kan bero på stavelsens 'mekanisk-rytmiska välbelägenhet', och därtill kommer den paus som i regeln begynner varje värs (nämligen när ingen föregående »överklivning» förstör pauskänslan). Genom förening av begynnelsepausen före första, och den fullkongruenta kortheten i andra och tredje stavelsen, alstras den illusionen att den första är »lång» och tillräckligt dynamiskt framhävd, även i de fall då den icke är det. Begynnelseorden i dessa följande häxametrar äro akcentlösa, men det är tydligt att de värkligen göra fullgod tjänst som –, *tam,* så länge den andra och den tredje stavelsen äro alldeles undanhållna:

Hŭr det står till med mitt liv, hur jag har dĕt, ˥ önskar du veta? . . .
Dĕt är en sällsynt fröjd att få ostörd lyssna till sången . . .
Văr icke det, just det, vad som drev mig på flykten å nyo? . . .
Să att jag äntligen här, i min klippdal, lever i trygghet . . .
Ăr någon nedtryckt, bringa de tröst, men de kväsa den stolte . . .
Ăv den förskjutnas befallande bild . . .

* Hur skulle det annars gå med dessa tillämnade »anapäster» av Wadman?

Blir mitt järta varmt sätter jag mĭg ŏver järnan.

Jfr Ad. Lindgren, *Satser i svensk värslära,* sid. 25 (*Ny Sv. Tidskr.* 880, IV). Och min *Värsbildning,* sid. 74—75 och 121.

En paus äfter den första kan också tillräckligt utfylla den stavelsens mått:

Ătt, ¶ i ett liknande fall, . . .

Huruvida »komma» utsättes eller icke, det har intet med saken att skaffa.

I dessa följande värser äro tydligtvis de begynnande småorden icke akcentlösa, utan på åtskilliga sätt framhävda:

Att* du skall tvivla på det! Att aldrig hans redliga vilja . . .
Så̄ får du trevnad och ro . . .
[— — — ⏑ ⏑ —] Ack, allt det som hindrade sömnen
Fȫr mig** var åter till reds, och mitt läge var lika förtvivlat.
[— ⏑ ⏑ — — —] Och mitt rörliga blod ger sig hastigt
Av*** emot järtat igän . . .

16. Av det sagda framgår, enligt min övertygelse och praxis, att intet enda undanhållet enstavigt ord får begagnas på »stark och lång plats» — vid konstnärlig antik äfterbildning — om det icke får jälp av något slags logisk paus, eller också av någon syntaktisk akcentueringsmöjlighet, denna möjlighet må vara logisk eller patetisk eller endast mekaniskt rytmiserande. De två- och flerstaviga ordens akcentueringsmöjligheter äro litet mera invecklade. Åtskilliga ord, t. ex. 'därför', 'varför' 'ändå', 'utom', 'dessutom', 'alldeles' kunna redan i satsen ha ett växlande akcentskick. Men så ofta man, vid provläsning, finner att värsen vid naturligt framförande icke strider mot schemat, icke rubbar det eller, värst av allt, framkallar ett annat, icke åsyftat schema, så ofta är värsen god, även om den skrivande icke gör sig reda för satsakcentueringens många finesser, t. ex. akcentinfattningen. Småorden 'han', 'för', 'med', 'av' äro i följande häxametrar visserligen logiskt undanhållna, akcentlösa, men bli icke dess mindre genom 'tvåans' eller t. o. m. 'ettans' rytmiska framflyttning (och sålunda förökade styrka) fullt användbara som 'långa':

* Patetiskt framhävande. Jfr i prosa: »Att du skall resa, att du inte kan stanna för min skull!»

** Akcentinfattning, medelst 'ettans' förflyttning. Jfr: »Stör inte sömnen för mig!» »Gå inte i vägen för mig!»

*** Jfr frasen »Ge sig av».

Se, nu prö^{3}vade ‐ han^{2}+ med sitt finger, om spetsen är uddvass . . .
Nö^{3}ja ‐ sig ‐ me^{2}+d vad de ha, och de dela med mig sina skatter . . .
Fortsätt! Sör^{3}jde ‐ du ‐ fö^{2}+r dina tegar? Förföllo de, re^{4}nt a^{4}v? . . .
Hur han betjä^{4}nar ‐ sig ‐ a^{1}+v va^{4}r plats, va^{4}r timma på dygnet . . .
Nå 𝄾, än sång^{3}erna ‐ **då**^{2}+, dessa toner som dallra så ljuvligt . . .

Skall någon finna de med + utmärkta stavelserna otillräckligt långa, eller den genom pausen illusoriskt förlängda andra stavelsen i det sista exemplet för svag? Näj, alla äro fullgoda – (*tam*), såsom schemat kräver, eller rättare, alla tamplatserna äro väl och fullkongruent upptagna.

17. Här följer nu, med så få ord som möjligt, min strängaste **gradering** av långa, korta och dubbelvärdiga stavelsers användbarhet till att besätta *tam*-platser och *ti*-platser i antika schemata*, och dess mer i alla nyare.

Prima fullkongruenta ***tam***-stavelser äro:

a. Enstaviga ord, så länge de, av det ena eller andra skälet, ha akcent-trycket *4*. Hit höra en mängd ord i sådana talesätt som *al^{4}t jäm^{4}t*, *re^{4}nt u^{4}t*, *prop^{4} ful^{4}*, *mω^{4}l tys^{4}t*, *ste^{4}n dө^{4}v*, *tvær^{4}t om^{4}*, *dy^{4} vå^{4}t*, *kå^{4}l mær^{4}k*, *ra^{4}m svar^{4}t*, *sprit^{4} ny^{4}*, *pi^{4}n fær^{4}sk*; *än^{4} hæ^{4}r*, *än^{4} dæ^{4}r*; *sis^{4} mol^{4}*, *äs^{4} du^{4}r* (två ord!).

Ex. *Å^{4}r u^{4}t, å^{4}r in^{4} kri^{4}g! Stω^{4}r nø^{4}d, stω^{4}r jäm^{4}ər ok von^{3}da^{2}!* . . .
Vå^{4}r ti^{4}d myl^{3}rar^{2} av smut^{4}s: al^{4}t ωn^{4}t, al^{4}t skam^{3}lik^{2}t i væ^{4}rdən . . .
Så^{4} får mit bω^{4}rd fe^{4}t ste^{4}k, loŋ^{4}t of^{3}tar^{2}ə nu^{4} än jag ön^{3}skar^{2} . . .
Lig^{4}ər han dæ^{4}r ra^{4}k loŋ^{4}, ok dän troŋ'a pasa^{4}ʃən ær spær^{3}ad^{2} . . .

Jag är så långt ifrån att undvika spondeerna, att jag tvärt om bemödar mig för att finna sådana: idel daktyler är både tröttsamt och oklassiskt. Men både den ena och den andra värsfoten måste begagnas med urskiljning. Jag åsyftar ofta en särskild målningsvärkan.

b Stavelser med *4* eller *3* i flerstaviga huvudord, och stavelser med *2*$^{+}$ på rytmiskt avstånd från sin »trea», vare sig att tvåan hör till samma ord, såsom i *bi^{3}fals‐så$^{2+}$rl*, *vi^{3}nranks‐*

* Ingen må tro att jag bryter staven t. ex. över *Strix'* eller *Örnsjötjurens* gruvliga lustigheter vid antik äfterbildning: den komiska värkan beror där ofta just på försyndelserna. Endast anspråksfulla äfterbildare träffas av min latenta kritik, när deras åthävor äro alltför käcka. Min ton är allt igenom den gamle föreläsarens, när han tänker sig tala till sina lärjungar. Att man då blir »docerande» kan svårligen jälpas. »Jä^{4}rt, jä^{4}rt, sa' gamle Jωhan^{4}əs!» . . .

lø$^{2+}$*v*, *ω*^{3}*skuldsful*$^{2+}$, *hur*^{3}*arω*$^{2+}$*p*, *fωs*^{3}*tərlan*$^{2+}$*d*, *Lun*^{3}*dagå*$^{2+}$*rd*, *grun*^{3}*d-vilkå*$^{2+}$*r* (– ⌣ –), *Lun*^{3}*dagårds-vak*$^{2+}$*t*, *fωs*^{3}*tərlands-vän*$^{2+}$, (– ⌣ ⌣ –) *nå*^{3}*dɔs-vedərmä*$^{2+}$*lɔ* (– ⌣ ⌣ ⌣ – ⌣), eller att »akcentinfattning» föreligger, såsom i *rɛ*^{3}*padə - os*$^{2+}$, *som*^{3}*nadə - han*$^{2+}$ (– ⌣ ⌣ –).

Ex. *Lät*^{3}*ar*^{2}*ə lok*^{3}*ar*^{2} *mig då*^{4} *din*^{4} *äl*^{3}*skad*^{2}*ə bil*^{4}*d, som så of*^{3}*ta*^{2} ...
Jäs^{4}*ən færföl*^{4}*jər han jäm*^{4}*t, än*^{4} *hi*^{4}*t, än*^{4} *di*^{4}*t, ok han dy*^{4}*kər* ...
De^{4} *hol·a säl*^{3}*skap-med - mi*^{2}*+g undər som*^{3}*arsval*^{2}*+kan i skug*^{3}*+an*^{2} ...*
Tak'ar jag Ar^{4}*gus, den mäk*^{3}*tig*^{2}*e, - fæ*^{1}*+r* ...
Däs^{3}*a*^{2} *som al*^{3}*tid*^{2} *færgru*^{4}*vadə - si*^{1}*+g øvər al*^{4}*t vad de så*^{3}*gω*^{2} ...

I de båda sista värserna hör *fær* till fyran i *Ar*^{4}*gus*, och *sig* till fyran i *færgru*^{4}*va*. Det stora rytmiska avståndet kommer här till jälp.

c. Stavelser med en »enkel tvåa» (intill trean), när de få jälp av en logisk paus.

Ex. *Ly*^{3}*ran*^{2}, ⁊ *ly*^{3}*ran*^{2}*!* ⁊ *Dän*^{4} *ær fær mi*^{4}*g dät færnäm'sta på jω*^{4}*rdən* ...
Då^{4} *skul·ə dröm*^{3}*ar*^{2}*əns dra*^{4}*g, med sin hem*^{3}*ska*^{2}, ⁊ *dø*^{3}*dlig*^{2}*a ble*^{3}*khe*^{2}*t* ...

Pausen är en så mäktig jälpare, näst före eller näst äfter, att till och med en alldeles undanhållen stavelse med dess jälp utfyller *tam*-plats:

Än^{3}*u*^{2} *en goŋ*^{4}, *nu*^{4} *nys*^{4}, ⁊ *föl a*^{4}*v, ok jag jän'də mig fri*^{3}*-jω*^{2}*+rd***.

Konsonanthopning allena utfyller aldrig en kort till *tam*-plats; *li*^{4}*vəts stran*^{4}*d* är och förblir – ⌣ –.

18. Sekunda (d. v. s. användbara) ***tam***-stavelser:

a. Stavelser med 2+ näst intill en »trea»***, t. ex. i *ω*^{3}*-rω*$^{2+}$, *må*^{3}*l-rω*$^{2+}$, *ω*^{3}*-skul*^{2}*d*, så länge andra leden kan och bör framföras tung. Jfr § 21 och 24.

---

* Akcentinfattningen gör *-skap-* till fullgod *ti*-stavelse och *mi*^{2}*+g* till fullstark *tam*. Ett oundvikligt fel föreligger i stavelsen *-ar-*, vilken i *som*^{3}*arsval*^{2}*+kan* saknar all rätt att uppträda som *tam*-stavelse. Jag anlitar aldrig »akcenthopning» (positionsförlängning). På sin höjd kan dylik tagas till jälp äfter en »tvåa» som är för svag att själv utfylla *tam*-plats.

** Om pausens betydande roll, se vidare sid. 24.

*** Siffrorna i Lyttkens' & Wulffs (av Sv. Akad:s Ordbok, av Brate m. fl. använda) akcentbeteckning 4, 3, 2+, 2, 1+, 1 ha en viss latitud, så att det faktiskt ofta är ogörligt att skilja en 2 från 1, en 2+ irån 3 o. s. v. på annat än melodien: låg uppgående ∧; bruten, ned- och uppgående ∨. Jfr *Jal*^{4}*^mar*

Ex. *Jæ³rdas² av ȷäl³-fön²+s ju⁴p ok min fjäl³-väg²+s ȷy³lig²a bran³tər²...*

b. Stavelser med förstärkt *2* eller *1⁺* på »vederbörligt avstånd» från huvudstavelsen, såsom i *me³dlarəska²⁺p, vä³dərle²⁺k, ø³vərhe²⁺tən* (= formellt sammansatta ord), *trω³løshe²t, män³iſωrna²⁺, kå³nuŋarna²⁺, an³tek'niŋar²*.

c. Stavelser som rytmiseras genom grannskap med idel svagare, stundom med tilljälp av paus på endera sidan eller å ömse sidor (jfr sid. 20):

Ex. *Syk⁴ləns ok au''tåmåbi⁴ləns færȷän⁴stər må an³dra² bedöm⁴a...*

Huru mäktig pausen i och för sig är, synes av sådana exempel som dessa:

Än³u en goŋ⁴, nu⁴ nys⁴, ꝗ föl a⁴v, ok jag ȷän'də mig fri²-jω²+rd...
Ve⁴, ve⁴! Troŋ⁴t ær dit ȷäl⁴, ꝗ fæ'r troŋ⁴t til at rym³a² min smær³ta²...

(Här kan dock *fær* få full patetisk »fyra»; jfr *vä⁴l star⁴k, al⁴t nω⁴g*).

d. Stavelser som i sammansättningar degraderas, men ännu kunna framföras med tämlig vikt och betydenhet, vanligen vid patetiskt »äftertryck». Detta är sällan händelsen med den undanhållna i sådana ord som *ω³skulds-ful², trω³løs-he²t, A³-mols-tri²⁺ω*, men rätt ofta med sådana som *säk⁴s å'rs ti⁴d, vin³lø'vs-kran²⁺sade, bi³fal's-så²⁺rlandə*, vilka kunna stå som – – – ⌣ ⌣.

19. Svaga fullkongruenta äro, som man redan bör ha sett av de anförda exemplen, följande:

Prima *ti*-stavelser:

a. Undanhållna stavelser som icke villigt låta sig rytmiseras och icke akcentinfattas, d. v. s. sådana som stå intill nå-

(»ettan» behöver inte utsättas, när den inte förstärkes), men *An³ᵛna²; sik⁴^tən, sik³ᵛtən²; päŋ⁴^arna¹, dok³ᵛωrna²; gal⁴^ərna¹, sip³ᵛωrna²; an³ᵛsat²* (av ansa), *an³ᵛ-sat²+* (av ansätta). *Sa⁴^ul, Sa⁴^ul, vi' færföl⁴^jər-du-mi¹+g? An³ᵛna², An³ᵛna², du ha'r ju iŋ³ᵛəntiŋ²+ at tak³ᵛa-os-fæ²+r!* Märk att alla bitryck som betecknas med ' eller '' framföras i jämn medelton, liksom de flästa obetecknade stavelser göra. Systemet fungerar ypperligt. Särskilt är det en fördel att akcentsiffran också betecknar huruvida den besiffrade vokalen, eller konsonanten (eller en paus! t. ex. *Nå 7⁴, Fy 7⁴*, it. *Trinità 7⁴, Ciò 7⁴*, franska ord som sluta på *-an, -in, -on, -un* m. fl.), bär upp stavelsens längd.

gon 4, 3, 2+: *är̨⁴əlsk, fran⁴sman¹⁺, gal⁴ər, Jωhan⁴əs, Sebas⁴tian,* de flästa småord i satsen m. m.

b. Stavelser med »enkel tvåa» näst äfter 3, särdeles om ny 3 eller 4 följer utan paus. Jag behandlar alltså ord av formen 32 och 320 utan vidare som trokeer och daktyler.

c. Degraderade (undanhållna) stavelser i satsen eller i sammansättningar, när de stå mellan 3 och 2+ eller mellan 4 och 1+, eller vid frasbildning måste avgiva sin förra styrka till någon följande »infattad» eller villigt rytmiserad stavelse; så bli t. ex. *tå̊³lamωdsprə²⁺vandə, vi³nləvsbekran²⁺sadə* fullgoda —⏑⏑—⏑⏑, likaledes *Lun³dagårds-gor̨²⁺arna, læ³dugårds-däj²⁺-ωrna, säk³s-års-kontrak²⁺tərna.*

20. Sekunda (d. v. s. mindre goda, men drägliga *ti*-stavelser:

a. Stavelser med »enkel tvåa» på rytmiskt avstånd, såsom i *kas³karna², män³ija², kal³adə², væ³nligən², vi³darə²,* d. v. s. med uttalet 302; de äro passabla daktyler.

b. Stavelser med fakultativt bitryck (1+, ′, ″) på två eller tre stegs avstånd från en stark, t. ex. *lä′karin³ωrna², kon′tω-ris⁴tərna′, hω′rison⁴tərna′, gre″nadiæ⁴rərna′, au″tåmåbi⁴lərna.* Rytmiseringen är nämligen lätt att undvika i uttalet.

21. Tertia *tam-* och *ti*-stavelser äro merendels sådana som stå på gränsen till båda kategorierna och kunna nödtorfteligen användas på båda sätten, undantagsvis.

22. Jag erkänner icke teoretiskt, icke med ens, att i nutiden konsonanthopning (mellan slutet av ett ord och början av ett följande) har förlängande kraft. Det är akcenttryckets intentionella energi som förlänar varje stavelse dess motsvarande intentionella uttalsutrymme; ingen kan övertyga mig om, att en stavelse med graden **0** eller **1** förlänges på det nämnda sättet: *li⁴vəts stri⁴d* är och förblir endast en god »kretikus», —⏑—, under det t. ex. *lan³dfas²⁺t i⁴s* är en mindre god —⏑— men en fullgod ——— (»molossus»). Endast i ett fall låter jag konsonanthopning medvärka, nämligen när den ifrågavarande stavelsen redan har tryckgraden **2.** Sådana ——— i min *Petrarca-*

bok äro: *jær^{3}tat^{2}s ju^{4}p, ly^{3}ras^2 kon^{4}st, mø^{3}dan^2 væ^{4}rt, jäl^{3}tar^2 svær^3[ma^2], glöm^{3}skan^{2}s flω^{4}d, dø^{3}dlig^{2}s fω^{4}t, lyk^{3}an^{3}s bran^{4}t, un^3-dan^2 vil^3[ωrna]* m. fl.; men i åtskilliga av dessa fall medvärkar även det »totala patetiska framhävandet» av det ifrågavarande ordet som har den i sig otillräckliga »tvåan».

Hällre må man gripa till en paus (se § 17), eller den nämnda totala stegringen av hela ordet, t. ex. *jær^{3}tan^{2}s lus^{4}t, Hän^{3}əs^{2}pri^{4}s; Du var fat^{3}ig^2,* ¶ *al't från din ba^{3}rndωm^2; fat^{3}ig^2 än^4 i din hös^{4}t, skal du dø^4 u^{3}tfat^{2+}ig, Amyk'las.* Särdeles tydligt är följande fall av motsättning:

»Bli'r dät en gos^{3}ə^2», ¶ *sa'de han strak^{4}s til dän jäl^{3}pan^{2}də kvin^{3}an^2,*
»Få'r han en ly^{3}ra-av-mi^2+g; åt en flik^{3}a^2 fäŋ'kər jag hal^{3}s-band^2+.

Till och med stavelser med tryckgraden **1** kan på det viset, utan paus, uppjälpas till dräglig kongruens:

[— —] *så'dan hωn stω^{4}d undər Fe^{4}bus' glø^{3}dan^{2}də blik^{3}ar^2 ...*
Stäl'də min plå^{3}gad^{2}ə mω^{4}r en færtvi^{4}vlan''s bø^{4}n til Lusi^{3}na^2 ...

Det är samma »totala patetiska framhävande» som ger fullkongruent styrka och längd åt andra stavelsen vid sådana tillfälliga uttal som *ω^4-be^4-gri^{4}p-liga, ω^4-up^4-hæ^{4}r-ligən; ω^{3}fæ''r-jä$^{2+}$tliga* (— — — ◡ ◡), *ω^{3}tak''sam^{2+}ə* (— — — ◡).

23. Såsom beklagliga inadvertenser vill jag ha alla de fall (i mina översättningar och äfterbildningar) betraktade, där jag har låtit en *tam*-stavelse i schemat besättas med en »enkel tvåa» utan någon dylik speciell möjlighet till värklig eller inbillad förlängning.

Hit räknar jag icke den grupp av tvåstaviga ord på *-skap, -bar, -dom, -sam-, -ning* m. fl., som genom analogi från värkligt levande sammansättningar av typen 3 - 2$^+$ bli »formellt sammansatta», äj häller sådana »degenererade», nästan oigänkännliga sammansättningar som *a^{3}vun^{2}d, mis^{3}kun^{2}d, an^{3}sva^{2}r, jæ^{3}rle^{2}k, väl^{3}us^{2}t, al^{3}va^{2}r, få^{3}fäŋ^2, an^{3}le^{2}t* (och *a^{3}nle^{2}tə*), *al^{3}tid^2, al^{3}drig^2, nå^{3}nsin^2, an^{3}sik^{2}tə, ar^{3}be^{2}tə**. Dessa och dylika nyttjar jag äfter

* Om tendensen att flytta »tvåan» i ord som *ar^{3}betə^2, an^{3}siktə^2, jæ^{3}r-lekən^2, äŋ^{3}ələn^2, him^{3}ələn^2, män^{3}ija^2, mis^{3}täŋksam^2+, par^{3}k-bωla^2+gət, hur^{3}a-rω^2+p,* se nedanför. Jfr Viktor Rydbergs rim-par (där *ø^{3}vərväl^2+digas* tydligen tänkes som *ø^{3}vərväl''digas^2+*):

Stånd trampas utav stånd, och klass av klass ...
Är viss därom: att överväldigas.

behov som 3 - 2^{+} (— —) eller 3:2 (— ⏑). Men i t. ex. följande värser föreligger en blunder (*-ta*^{2}, *-ɔ*^{2}, *-ω*^{2}):

Of^{3}ta^2 kun'də en je^{4}t vid min soŋ^4 låta kvis^{3}tar^{2}na fa^{3}ra^2 . . .
Dät^{3}a^2 ær nu^4, sedan däs^4, på dät fät^{3}ə^2 å^{4}rət [⏑ — — ⏓] . . .
Dæ'r hωn var bω^{3}fas^{2+}t i ti^{3}ω^2 å^{4}r [⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏓] . . .,

enär varken paus eller total framhävning ha fog för sig här; det sista exemplet är så mycket förarjligare som andra stavelsen i *bω^{3}fas^{2+}t* är överlång: två inadvertenser i samma värs bör man icke tåla. Läs: *i ti^{3}ω^2 års ti^{4}d.*

24. Enär jag anser ord med 3:2 som fullgoda trokeer (— ⏑), så är det tydligt att ord av typen 320 äro fullgoda daktyler. Men hur skall man göra med de talrika ord i vilka »tvåan» tenderar till att flytta sig för att komma på »rytmiskt avstånd» från sin trea, d. v. s. typen 302 (< 320)?* I de flästa fall blir felet omärkligt när ord som *trω^{3}ligən^2*, *män^{3}ifa^2*, *äŋ^3-larna^2*, *al^{3}dələs^2*, *an^{3}siktə^2*, *an^{3}letə^2*, *äm^{3}betə^2*, *ar^{3}betə^2*, *li^{3}dəlsən^2* (även om man använder det uttalet) nyttjas som rena — ⏑ ⏑.

Svårare är det, jag påpekar det än en gång, med den tyngre typen, 3 - 2^{+} och 3 - 2^{+}0, vilka ju rätteligen böra brukas som — — och — — ⏑, t. ex. *ω^{3}rω^{2+}*, *u^{3}tnöt^{2+}*, *sam^{3}ta^{2+}l*, *jäs^{3}tvän^{2+}*, *in^{3}bœ$^{2+}$rdəs*, *fram^{3}fœ$^{2+}$ra*, *fram^{3}fa^{2+}rna*, *flœ^{3}rdlø$^{2+}$sa*, *um^{3}bœ$^{2+}$ra*, *un^{3}dva^{2+}ra*. Så länge stavelsen med 2^{+} framföres med fullt »andraledstryck», blir denna ursprungliga tvåa icke upphävd ens vid ytterligare sammansättning; sådana ord som *va^{3}nmak''ts-kri^{2+}g*, *hun^{3}dfœ''rn-bil^{2+}d*, *ω^{3}lyk''s-bå$^{2+}$dandə*, *ω-^{3}på''li^{2+}tliga*, *ste^{3}k-ω''s-oŋ$^{2+}$ωrna* äro fullgoda — — — och — — — ⏑ ⏑; tillräckligt goda sådana äro ock *al^{3}va'rs-ω^{2+}rd*, *ar^{3}be'ts-bœ$^{2+}$rda*, *ȷœ^{3}rle'kslyk^{2+}a* m. fl. Men så fort tvåan reduceras från 2^{+} till »enkel tvåa», så kan och bör den nyttjas kort (= svag, *ti*). Alltså äro *soŋ^{3}få$^{2+}$glar*, *fruk^{3}tba^{2+}ra*, *gω^{3}dtrω^{2+}gət*, *ω^{3}lyk^{2+}a*, *sta^{4}dsli^{1+}vət* (eller *sta^{3}dsli^{2+}-*

---

* Stavelser som stå mellan en »trea» och dess »tvåa», eller mellan en »fyra» och dess tillhörande »etta», ha över huvud svårt för att behålla sin vokalnyans, sitt konsonantbestånd, eller t. o. m. sin existens: *fol^{3}k-skω^{2+}lan*, *fol'ksklans lä^{3}səbω^{2+}k*, *fol'slans läs^{3}pωk^{2+}* kan det heta i barnamunn; likaså *ȷöp^{3}lar* (< *ȷöt^3-bul^{2+}ar*), *smœr^{3}klan^2* (< *smö^{3}rku^2+lan*); *smög^{3}sar^2* (< *smö^{3}rgå$^{2+}$-sar*); *träg^{4}dən* (< *trä^{3}dgå^{3}rdən*, i Göteborg allmänt: *träg^{4}ådən^1*); *re^{3}nbe'təs-lan^{2+}d* ger i Norrland *räm^{4}slan*. Ibland är det »fyran» eller »trean» som flyttas bakåt: så t. ex. blir *hura^4-rω^{1+}p* *hura^3-rω^{2+}p* och detta *hur^{3}a-rω^{2+}p*, vilket uttal nu är det enda brukliga. Jfr det norrländska *nat^{3}urfø$^{2+}$nt*.

vət) visserligen hälst – – ⏑, men de taga sig ganska drägligt ut på daktylisk plats, som – ⏑ ⏑; *un³dran'svæ²⁺ıd*, *a³vun'dsmän²⁺*, *a³nıŋ'sful²⁺' tvi³ıŋ'brω²⁺r*, *ω³mis'täŋ²⁺sam*, äro tämligen dåliga – – –, – – – ⏑, men de stå ypperligt som – ⏑ – och – ⏑ – ⏑.

25. Endast mycket sparsamt och som undantag kunna ord som *nat³əti²⁺d*, *Lun³dagå²⁺rd*, *hur³arω²⁺p*, *å²tərstω²⁺d*, *krä³-marfä²⁺l*, stå som – ⏑ ⏑; och till – – – synas de mig alldeles odugliga, liksom *vin³tərga²⁺tan*, *som³arsvaı²⁺kan* sorjfälligt borde undvikas på en plats som kräver – – – ⏑. I allmänhet fördrager man väl hällre en – på *ti*-plats (särdeles när den genom »relativitet» förefaller svag i jämförelse med närstående starka), än man fördrager en dylik ojälplig ⏑ på *tam*-plats. Mig grämer det allra mäst att jag på ett ställe låter *ωsea⁴nən* stå som ⏑ ⏑ – –; *Ariad⁴nəs*, *Hipåkre⁴nəs* på liknande plats göra, som främmande namn, mindre skada. Ord av typen 4 : 1, såsom *nat⁴ən*, *ma⁴tən*, *Fe⁴bus*, *al⁴föns* har jag aldrig med vett och vilja ställt på annan plats än – ⏑, utom förstås i sista värsfoten, där den äfterföljande värsradspausen gör – – och – ⏑ lika goda. Den långa (–) i den senare takthalvan, tesisdelen, synes mig så välkommen, att ord av typen 3⏑2⁺o (dock icke 302⁺!) av mig, när de måste tålas som »daktyler», hällre uppfattas som en – – med äfterhängd, övertalig, negligerbar ⏑, d. v. s. som – – (+ ⏑), än som – ⏑ ⏑; varpå mina provblad uppvisa mer än ett exempel.

26. Den här följda **fonetiska beteckningen** (Svenska Akademiens och Lyttkens' & Wulffs) är ytterst lättlärd och letthanterlig. Vem som hälst skall säkert på en halv timme lära sig att läsa exemplen ledigt. Om det nu gällde utlänningar i första rummet, så skulle jag mera närma mig vännen Paul Passy och *L'Association Phonétique*. Jag skulle då nyttja:

ɛ i stället för vårt *ä* i *äss*, *häst*,	Märk att både vårt långa spetsiga *u* (i *hus*), vårt korta öppna *û* (i *upp*) och vårt ω (*os*, *ost*) saknas i de flästa språk.
ɔ i stället för *o* i *oss*, *post*.	
ô (eller *o*) i stället för *å* i *ås*, *åra*,	
û i stället för *u*, i *upp*, *kung*,	

I undanhållna ord behöver sällan den lilla rästen (ofta inbillad!) av konsonantlängd eller vokallängd betecknas. Den som vill, kan här betjäna sig av en •. Jag låter några prov på »europeisk» beteckning följa här med ens. Jfr sid. 34 (140).

Gra^{3}v-skrif^{2+}t øvər »Galate^{3}a^{2}».

(*Poëmata Minora*, Milano 1829, t. I, 226.)

Hæ^{4}r ær dɛn grif^{4}t i vars fam^{4}n Galate^{3}a^{2}, dɛn hæ^{3}rlig^{2}a, vi^{3}lar^{2};
an^{3}dən^{2}, ˥ fri^{4} frôn sit stɔf^{4}t, dvɛl^{4}jəs i Jûp^{4}itərs bɔr^{4}j. *
dæ^{4}r fôr hɯn hæ^{3}ra^{2} de sa^{3}lig^{2}as kæ^{4}r, hɯn fôr bɯ^{4} ibland gu^{3}dar^{2};
dø^{4}dən behöl^{4} sɔm sit rɯ^{4}v lem^{3}ar^{2}nas ɛ^{3}dla^{2} beha^{4}g.
dø^{4}dən besûd^{4}ladə blɛn^{3}d-vi^{2+}t hal^{4}s, hûl^{4}t rô^{3}dnan^{2}də ɉin^{3}dər^{2},
ø^{3}gɔn^{2}əns mɛk^{3}tig^{2}a glan^{4}s, an^{3}le^{2}təts re^{4}nhe^{1}t ɔk fri^{4}d: **
al^{4}t ær i mær^{4}kər ɔk mûl^{4}! vem har nu^{4}mera mɯ^{4}d til at ɛl^{3}ska^{2}
jɯ^{4}rdəns færjɛŋ^{4}liga stɔf^{4}t? vem' vôgar slô' sig til rɯ^{4}?
bæ^{4}rd, dyg^{4}d, ûŋ^{3}dɯm^{2}, beha^{4}g, stɯ^{4}r fɛ^{3}grɪŋ^{2}, ˥ ri^{3}klig^{2}a me^{4}dəl,
æ^{3}ran^{2}s ɔk ryk^{3}təts^{2} glan^{4}s, svin^{4}ər—dɛt-ik^{1+}ə med en^{4}s?
al^{4}t dɛ^{4}t e^{3}gdə^{2} hɯn nys^{4}: nu^{4} har Dø^{4}dən dɛt he^{3}la^{2} i han^{3}-dəm^{2}. ***
blɔt^{3}ad^{2} pô al^{4}t fɯr hɯn hem^{4}; fɛŋ^{4}slət var dɔk^{4} hɛnə ɉæ^{4}rt.

(Petrarcas eklog XI).

Tid och utrymme saknas denna gång för att exemplifiera andra värser än häxametern. Särskilt den alkaiska oden med sina vackra längder skulle äljes ha fått komma med.

* La pause logique ˥ après *an^{3}dən^{2}* rend pleinement congruente la syllabe marquée par 2, autrement un peu trop faible comme représentante d'un — (*tam*) du schéma; au v. 10 la seconde syllabe de *ryk^{3}tət^{2}s* est en effet trop faible, car là il n'y a pas moyen d'allonger, si ce n'est par l'entrave ou accumulation des consonnes (*ts+gl*); mais voilà, selon mon opinion, un palliatif, car de fait l'accentuation seule renforce et allonge les syllabes. Remarquez au v. 6 les trois dactyles par 320, et cf. ma gradation des syllabes, §§ 17—22.

** *an^{3}le^{2}tə* et *an^{3}le^{2}+tə, re$^{4\wedge}$nhe^{1}t* et *re$^{3\vee}$nhe^{2}t* sont des formes parallèles.

*** *nu^{4}* est en effet ici une véritable incongruence. Je l'ai admise pour montrer la liberté pathétique et accidentelle que, discrètement, çà et là on peut se permettre. Du reste, *nu^{4}* peut être regardé comme congruent, à condition qu'on admettra une »faible redondante» (*har*) ici, ce qui ne choque guère une oreille scandinave. — Notons que les mots *vem'* et *slô'* au v. 8 doivent à leur situation favorable (rythmisation) leur qualité de syllabes fortes: mais ces deux mots se prononcent ici sur le ton moyen, comme *vôgar, sig, til.*

Du, olycklige, vem du än är, som förväntar att njuta
Tryggt av din kärlek, med ro och i fred, var betänkt på att undfly
Allt som är högt under skyn, alla svårt tillgängliga toppar:
Bannor, split och förakt ha sitt hemvist där, och en stormvind

Rasar däruppe mot nattsvart moln; tro mig, du bör undfly

Även din like! En ringare vän, med ett järta som trofast

Vördar och älskar dig själv, och som ödmjukt smeker och smekes, —
Få äro de som förstå huru tryggt den kärleken grundas!
Alla* fika i stället för högt. Ve mig att jag icke
Följde mitt eget råd! Jag är träl under Amor, jag släpas
Motvilligt upp till en svindlande höjd! Han segrar på gudar,

Han satte sländan i hand på den väldige Herkules. Dafne!
Du som är fri, var betänksam och klok, medan friheten varar.

(Ur *Ecl.* III, *En svensk Petrarcabok* s. 213.)

* Endast om detta al^3a^2 framhäves kan det här tjäna som — —. Jag föredrager nu att beteckna *tje*-ljudet med ȷ i stället för med χ eller ẏ eller ȷχ. I mitt eget uttal äro alla *tje*-ljud = klanglöst j (utan klusil).

Du$^{4\wedge}$, ω$^{3\vee}$lyk^{2+}ligə, vem$^{4\wedge}$ du ɛn· æ$^{4\wedge}$r, sɔm fœrvɛn'tar at· nju$^{3\vee}$ta^{2}
tryg$^{4\wedge}$t ᴬ·v din· ɟæ$^{3\vee}$rle^{2}k, me·d rω$^{4\wedge}$ ɔk· i fre$^{4\wedge}$d, vᴬ·r betɛŋ^{4}kt pô
at· ûn^{3}dfly^{2+}
al^{4}t sɔm· æ·r hök^{4}t ûn·dər ʃy^{4}n, al·a svô^{4}rt til^{3}jɛŋ$^{2+}$liga tɔp^{3}ar^{2}:
ban^{3}ωr^{2},ↃI spli^{4}t ɔk· fœrak^{4}t hᴬ sit· hem^{3}vis^{2+}t dæ^{4}r, ɔk· en· stɔr^{3}m-
vin^{2+}d
rᴬ^{3}sar-dær-ûp^{2+}ə mω·t nat^{3}svaɤ$^{2+}$t mɔl^{4}n; trω^{4} mi^{4}g, du bæ·r
ûn^{3}dfly^{2+}
ɛ'vən din· li^{3}kə^{2}! en· riŋ^{3}ar^{2}ə vɛn^{4}, me·d et· jæɤ^{3}ta^{2} sɔm· trω^{3}-
fas^{2+}t
vœ^{3}rdar^{2} ɔk· ɛl^{3}skar^{2} di'g ʃɛl^{4}v, ɔk· sɔm· ɵ^{3}dmju^{2+}kt sme^{4}kər ɔk·
sme^{4}kəs, —
fô^{4} æ·rω de' sɔm· fœɤstô^{4} huru tryg^{4}t dɛn^{4} ɟæ^{3}rle^{2}kən grûn^{3}das^{2}!
al^{3}a^{2} fi'ka i stɛl^{3}ət^{2} fœ·r hök^{4}t. ve^{4} mi^{4}g, at· jᴬ·g ik^{3}ə^{2}
föl^{3}jdə^{2} mit· e^{3}gət^{2} rô^{4}d! jᴬ·g æ·r trɛ^{4}l ûn·dər ᴬ^{4}mɔr; jᴬ·g slɛ^{3}pas^{2}
mω^{3}tvil^{2+}ikt ûp^{4} til· en· svin^{3}dlan^{2}də höj^{4}d! han^{4} se^{3}grar^{2} pô
gu^{3}dar^{2};
han^{4} sat·ə slɛn^{3}dan^{2} i han'd pô dɛn· vɛl^{3}dig^{2}ə Hær^{4}kuləs. Daf^{3}nə^{2}!
du^{4} sɔm· æ·r fri^{4}, — vᴬ·r betɛŋ^{4}ksam ɔk· klω^{4}k, me·dan fri^{4}he^{1}tən
vᴬ^{3}rar^{2}!

Längdbeteckningen (·) i de undanhållna orden fördröjer icke uttalet; den antyder egäntligen blott, var längden skulle ligga, om ordet framfördes som huvudord, med sin fulla akcentform. Endast vid sifferbeteckning nyttjar jag · som längdtecken. Jfr sid. 34 (140) och, rörande behandlingen av *r* i olika stilarter, sid. 35 (141).

Boccaccios Dante-carmen till Petrarca.

(1351—52?).

Dig, vårt Italiens hyllade skald, vars änne är kransat
Härligt med lagren av Romarehand, dig bjudes till gåva
Dantes, den väldiges, värk — högt skattat av lärd som av olärd —,
Vilket väl aldrig ännu tör ha funnit sin like i världen.
Måtte du icke förtryta att nu hans, flyktingens, värser
Äntligen ställa sig fram för din syn, i sin tarvliga folkdräkt,
Utan en krans! Det var ödets beslut, att de sjöngos i landsflykt;
Rästen förskyllde han själv, när han dristigt försökte att visa
Kommande släkten vårt folkspråks makt, om det gäller att sjunga.
Detta var skälet, men alldeles icke, som fiender sade,
Bristande vittert förstånd hos författaren. Själv tör du känna
Hurusom denne, som ung, genom studier, fjärran hos Britten
Likasom ock i Paris, hänfördes och drevs att besöka
Helikons vintriga fjäll, utforska den dolda naturen,
Alla dess vidder och djup, själva himlen och jorden och havet,
Skaldernas källsprång, själva Parnassen, med toppar och grottor.
Allt nog, nu har hans levande nit, gudsfruktan och mödor
Vunnit sitt mål: filosof, skald, skriftlärd nämns han med rätta.
Ja, och han hade så när blivit kallad »den andre» i storhet
Bland sina landsmän; döden allena förhindrade saken,
Döden som skyndade till och tog undan den färdiga lagren,
Just när han stod i begrepp att få smycka sin tinning med kransen.
Kanske förmenar du först att hans konst är för enkel och naken?
Se litet närmare till! Om du låter dig andligen föras
Ned genom Plutos gebit, så uppför det mäktiga bärjet

Di4g, vô·ɪt Ita3liən2s hyl3ad2ə skal4d, ¶ va·ɪ·s ɛn3ə2 æ·r kran3sat2
hæ3rlik2t me·d la4grən a·v Rωm3arə-han2+d, di4g bjuˈdəs til· gô3va2
Dan3təs2, dɛn· vɛl3dig2əs, vær4k — hök4t skat3at2 a·v læ4rd səm· a·v ω3-læ2+rd —
vilˈkət vɛ·l al3drig2 ɛn·u4 tæ·r ha fûnˈit sin· li3kə2 i væ4rdən.
mətˈə du ik3ə2 færtry4ta at· nu4 han4s, flyk3tiŋ2əns. vær3sər2
ɛn3tlig2ən stɛlˈa si·g fram4 fæ·r din· sy4n, i sin· tar3vlig2a fəl3k-drɛk2+t,
u3tan2 en· kran4s! dɛ·t va·r ø3dət2s beslu4t at· de ʃæŋ3ωs2 i lan3ds-flyk2+t;
rɛs4tən færʃylˈdə han· ʃɛl4v, næ·r han· dris3tik2t færsøˈktə at· vi3sa2
kəm3an2də slɛk3tən2 vô·ɪt fəl3k-sprô2+ks mak4t næ·r dɛ·t jɛlˈər at· ʃûŋ3a2.
dɛt3a2 va·r ʃɛ4lət, men· alˈdeləs ik3ə2, səm· fi3en2dər sa3də2,
brisˈtandə vit4əɪt færstôn4d hω·s færfat4arən. ʃɛl4v tæ·r du jɛn3a2
huˈrusəm dɛn3ə2, səm· ûŋ4, je·nəm stu4diər, fjær3an2 hω·s Brit4ən,
liˈkasəm ək4 i Pari4s, hɛ3n-fæ2+rdəs ək· dreˈvs at· besø4ka
He4likəns vin3trig2a fjɛl4, u3t-fəɪ2+ska dɛn· dô3lda2 natu4rən,
ala dɛs· vid3ər2 ək· ju4p, ʃɛlˈva him3lən2 ək· jω4rdən ək· ha4vət,
skal3dər2nas jɛl3-sprəŋ2+, ʃɛlˈva Parnas4ən, me·d təp3ar ək· grət3ωr2.
al4t nω4g, nu4 ha·r han·s le3van2də ni4t, gûd3s-frûk2+tan ək· mø3dωr2
vûn3it2 sit· mô4l: filôsô4f, skal4d, skrif3t-læ2+rd nɛm4ns han· me·d rɛt3a2.
ja4, ək· han· hadˈə sô næ4r bli·vit kalˈad »dɛn· an3drə2» i stω3rhe2t
blanˈd si·na lan4ds-mɛn1+. ¶ Dø4dən ale3na2 færhin4dradə sa4kən,
Dø4dən səm· ʃynˈdadə til4 ək· tω·g ûn3dan2 dɛn· fæ3rdig2a la4grən.
jus4t næ·r han· stωˈd i begrep4 at· fô smyk3a2 sin· tin3iŋ2 me·d kran4sən.
kanˈʃə færmeˈnar du, fær4st, at· han·s kən4st æ·r fæ·r ɛŋ4kəl ək· na3kən2?
seˈ li·tə næɪ3mar2ə til4! əm· du lô·tər di·g an3dlig2ən fæ3ras2
ne4d je·nom Plu4tωs jebi4t, sô4 ûp4fær dɛ·t mɛk3tig2a bær4jət

Ända till Jupiters tron, skall du finna de skönaste tankar
Gömda i skuggors heliga hägn; du skall se huru sångmör

Röra sitt plekter till Febi behag högst uppe på Nysa.
Röjer äj dikten en fullgod konst? Du skall slutligen dömma:

»Dante förtjänar ditt pris, ty han är och förbliver den förste, —
Näst äfter En, till vars låv detta skaldeuppammande Florens,
Modren, med gillande höjer sin palm; och i sånens gemenskap

Förs hennes eget beröm sen vidare ut över världen».
Käre och vördade vän! Du, allas vår enda förhoppning,
Vill du äj nu, — fast ditt namn är så stort att det stiger till himlen,
Ja, att det fyller äj Latien blott, men den flammande rymden —

Vill du, för min skull, nu omfatta din värdige landsman?

Läs honom, giv honom plats bland de dina, de bästa, med kärlek!
Detta skall hedra dig själv, skall bereda dig växande hyllning,

Store! Jag bjuder dig nu mitt farväl, *decus urbis et orbis!*

Lyttkens' & Wulffs stavelsegradering synes av följande exempel [melodien brytes n e d å t endast äfter 3 = •]:

4 ∧ [= ⁝]: *ta^{4}l tal^{4} Jωhan^{4}əs Jal^{4}mar* (Sk. *Han^{4}a*);
3 ∨ [= •]: *a^{3}na^{2} An^{3}a^{2} an^{3}sat^{2} an^{3}-sat^{2+} prinsäs^{3}aŋ^{2} læ'rarin^{3}ωr^{2};*
2^{+} ∧ [= “]: *aŋ^{3}k-dam^{2+} ω^{3}-gla^{2+}d kå^{3}nuŋarna^{2+} prinsäs^{3}ωrna^{2+} læ'rarin^{3}ωrna^{2+} da^{3}nsadə-de^{2+};*
2 ∧ [= ‘]: *a^{3}na^{2} An^{3}a^{2} jäl^{3}mar^{2} aŋ^{3}kωr^{2} va^{3}nligən^{2} män^{3}iʃa^{2};*
1^{+} [= ″]: *Fran^{4}s-man^{1+} færfris^{4}kniŋarna^{1+} kɔm^{4}ər-duι-in^{1+}tɔ;*
1 [= ′]: *gal^{4}ərna^{1} au″tåmåbι^{4}lərna^{1} in″divi'duιal'ite^{4}tərna^{1}.*

ɛn^{3}da^{2} til· Jup^{4}itərs trω^{4}n, skal· du fin'a de fø^{3}nas^{2}te taŋ^{3}kar^{2}
jöm^{3}da^{2} i skûg^{3}ωr^{2}s he^{3}lig^{2}a hɛŋ^{4}n; du skal· se^{4} huru sɔŋ^{3}-mø$^{2+}$r
rœ^{3}ra^{2} sit· plɛk^{4}tər til· Fe^{4}bi beha^{4}g hök^{4}st ûp^{3}ə pô Ny^{4}sa.
röj'ər ɛj· dik^{4}tən en· fûl^{3}-gω^{2+}d kɔn^{4}st: du skal· slu^{3}tlig^{2}ən döm^{3}a^{2}:
»Dan^{3}tə^{2} fœrʝɛ^{4}nar dit·pri^{4}s, ty han æ^{4}r ɔk· fœrbli^{4}vər dɛn· fœr^{3}stə^{2},
nɛs't ɛf·tər En^{4} til· vars lô^{4}v dɛt·a skal^{3}də-ûpfø$^{2+}$dande Flω^{4}rəns,
mω^{3}drən^{2}, me·d jil^{3}an^{2}də höj^{4}ər sin· pal^{4}m; ɔk· i så^{4}nəns jeme^{4}n-ska^{1}p
fœ'rs hɛn·əs e^{3}gət^{2} beröm^{4} sen^{4} vi^{3}dar^{2}ə u^{4}t ø·vər vœ^{4}rdən».
ʝæ^{3}rə^{2} ɔk· vœ^{3}rdad^{2}ə vɛn^{4}! du^{4}, al^{3}as^{2} vô·r en^{3}da^{2} fœrhɔp^{4}niŋ,
vil' du ɛj· nu^{4}, — fas·t dit· nam^{4}n æ·r sô stω^{4}rt at· dɛ·t sti'-gər til· him^{3}lən^{2},
ja^{4}, at· dɛ·t fyl^{4}ər ɛj· La^{4}tsiən-blɔt^{1+}, mɛn· dɛn· flam^{3}an^{2}də rym^{4}-dən, —
vil' du, fœ·r min^{4} skûl^{4}, nu^{4} ɔm^{3}-fat^{2+}a din· vœ^{3}rdig^{2}ə lan^{4}ds-man^{1+}?
lɛ^{4}s-hɔn^{1}ɔm, ji'v hɔn·ɔm plat^{4}s blan·d de di^{3}na^{2}, de bɛs^{3}ta^{2}, me·a ʝæ^{3}rle^{2}k,
dɛt^{3}a^{2} skal· he^{3}dra^{2} di·g sɛl^{4}v, skal· bere'da di·g vɛk^{3}san^{2}də hyl^{3}niŋ^{2},
Stω^{3}rə^{2}! ja·g bju'dər di·g nu^{4} mit· farvɛ^{4}l, de·kûs ûr^{3}bis^{2} e·t ɔr^{4}bis!

I högtidlig stil höres tungspets-*r* distinkt, klingande eller klanglöst, framför *l, n, d, t, s* (d. v. s. supradentalerna **l, n, d, t, s** nyttjas icke): *fæ^{3}rna^{2}, da^{4}gər^{1}n, ba^{4}rn; bæ^{4}rd, Ed^{4}var^{1}d; fæ^{4}rt, fær^{4}t, stω^{4}rt, bor^{4}t; hæ^{4}rs, bær^{4}s, for^{4}s.* Klanglösheten kan antydas genom att nyttja »r med klump» i skrift, r i tryck: *for^{4}s.* Men det är oftast onödigt. Jag nyttjar d för *d* i *Gu*ds, *gu*ds-*fruktan*, s. 139 och 143. I sång hålles *r* fullt klingande, åtminstone så länge vokalen är lång, även framför *s* och *t*.

1. Till Italien.

Häll, Guds älskade land! Du, ädlaste, heliga hembygd!
Häll dig, våldsmäns gissel och skräck, men de dygdigas fristad!

Var är din like, du fruktbära jord? din like i skönhet?*
Hult kringfluten av härliga hav, och berömd för din fjällkamm,

Lika beundrad för krigiska dåd och för heliga lagar,
Sångmörs fräjdade hem, och på guld så rik som på männer:
Konst och natur hava slösat på dig, under inbö̆rdes tävlan,*

Allt vad de mäktade skänka det land som var utsētt att härska,

Utsētt till världshärravälde och makt, du, lärdomens moder!

Längtan var lång. Nu kommer jag dock, nu vänder jag åter,

Nu vill jag bygga och bo i ditt hägn! Giv sånen en torva,
Vandrarens tröttade lemmar ett hem, giv benen en fristad,
När de en gång skola varda till stoft i den slutliga sömnen.**

---

* Jag sätter ut en ⌣ eller en – för att antyda ett begånget fel, d. v. s. att stavelsen kan anses strida mot värsplatsens fordran för tillfället.

** I min ungdom uttalade jag långt *ä* (icke *æ*!) framför ensamt *r* som följes av paus eller vokal, alltså *ä*^{3}*ra*^{2}, *hä*^{4}*r*, *dä*^{4}*r*, *nä*^{4}*r*, *bä*^{4}*r*. Jag omhuldar nu det »Stockholmska» uttalet (= Östra Svealand) med *æ* i detta fall: *æ*^{3}*ra*^{2}, *hæ*^{4}*r*, *dæ*^{4}*r*, *næ*^{4}*r*, *bæ*^{4}*r*, *jæ*^{4}*r*. Jälpvärbet *är* betecknar jag i högtidlig stilart (t. ex. i dessa värser) med *æ*^{4}*r*, i ledig stil med ensamt *e*^{4} (icke *ä*!). Om vokalserien *æ-ä-e* finns besked i Lyttkens' & Wulffs *Uttalsordbok* (1889) sid. 14—18; utförligare i mitt föredrag på V[te] Nord. Filologmötet i Kristiania, den 15 augusti 1898, och i *Svenska Rim och Svenskt uttal* sid. 30—43 (föredrag i Stockholm), Lund, Gleerup, 1898.

Til Ita^{3}liən^2.

häl^4, Gud^{4}s äl^{3}skad^{2}ə lan^{4}d! du^4, ä^{3}dlas^{2}tə, he^{3}lig^{2}a hem^{3}byg^{2+}d! *
häl^4 di^{4}g, vol^{3}dsmän^{2+}s jis^{4}əl ok skräk^4, män de dyg^{3}dig^{2}as fri^{3}sta^{2+}d!
va'r ær din li^{3}kə^2, du fruk^{3}tba^{2+}ra jω^{4}rd, ⌝ din li^{3}kə^2 i fø^{3}nhe^{2}t? **
hul't kriŋ^{3}flu^{2+}tən av hæ^{3}rlig^{2}a ha^{4}v, ok beröm^{4}d fær din fjäl^{3}kam^{2+},
li^{3}ka^2 beun^{4}drad fær kri^{4}giska då^{4}d ok fær he^{3}lig^{2}a la^{3}gar^2,
soŋ^{3}mø$^{2+}$rs fräj^{3}dad^{2}ə hem^4, ok på gul^{4}d så^4 ri^{4}k som på män^{4}ər:
kon^{4}st ok natu^{4}r hava slø^{3}sat^2 på di^{4}g, undər in^{3}bæ$^{2+}$rdəs tä^{3}vlan^2,
al^{4}t vad de mäk'tadə färŋ^{3}ka^2 dät lan^{4}d som var u^{3}tset^{2+} at hær^{3}ska^2,
u^{3}tset^{2+} til væ^{3}rdshær'aväl^{2+}də ok mak^{4}t, du^4, læ^{3}rdωm^{2}əns mω^{3}dər^2!
lärŋ^{3}tan^2 var loŋ^4. nu^4 kom^{4}ər jag dok^4, nu^4 vän'dər jag å^{4}tər, ***
nu^4 vil jag byg^{3}a^2 ok bω^4 i dit härŋ^{4}n! ⌝ ji'v så^{4}nən en tor^{3}va^2, †
van^{3}drar^{2}əns tröt^{3}ad^{2}ə lem^{3}ar^2 et hem^4, ⌝ ji'v be^{4}nən en fri^{3}sta^{2+}d,
næ'r de en goŋ^4 skωla var'da til stof^{4}t i dän slu^{2}tlig^{2}a söm^{4}nən. ††

* Ord som *äl^{3}skad^{2}ə*, *ä^{3}dlas^{2}tə*, *he^{3}lig^{2}a* få sin tvåa så reducerad genom treans omedelbara närhet, att dylika ord äro fullgoda — ⏑⏑ (»tam titi»), daktyler); när de uttalas som *äl^{3}kadə^2*, *äd^{3}lastə^2*, *he^{3}liga^2*, d. v. s. enligt formeln 302 i st. f. 320, äro de sämre på daktylisk plats, men ännu drägliga. Jämför min gradering sid. 22—24.

** *va^{4}r* eller (upphäft och rytmiserat) *va'r* äro lika tjänliga — (»tam», lång); däremot är tvåan i *fruk^{3}tba^{2+}ra* alltför tung som ⏑ (»ti»). För min del läser jag *-ba^{2+}-* med full längd och tager i stället *-ra* på köpet som en övertalig svag. Se min förklaring § 25. Sak samma med *in^{3}bæ$^{2+}$rdəs* — ⏑⏑ (v. 7), *u^{3}tset^{2+} at* (v. 8), *u^{3}tset^{2+} til* (v. 9). Detta fel är dock lindrigare än vad mången faktiskt tillåter sig (t. ex. 4-1 som — — eller 302+ som — ⏑⏑).

*** Man får här icke läsa *vän^4^dər*, ty värbet är »upphäft»; men så mycket är kvar av trycket, att *vän'-* är en fullgod — (»tam»).

† *ji'v* i v. 11 och 12 har icke häller melodisk huvudton, det är reducerat; men är dock tillräckligt god — (»tam») genom förbindelse med den tillhörande *pausen.*

†† I v. 13 äro *næ'r* och *var'-* upphävda, reducerade; men de få genom rytmisk välbelägenhet behålla tillräckligt tryck för att fungera som fullgoda — (»tam»). Alla upphävda stavelser framföras i jämn medelton.

Glad, Italia!* skådar jag dig från det höga Gebenna:
Molnen och dimmorna lämnar jag nu. Jag förnimmer din hälsning,

Fädernejord! i de vänliga fläktar som smeka min tinning.
Ja, ty jag skådar mitt land, jag får hälsa mitt älskade hemland:

Häll dig, härliga land! Var mig hälsad, fagraste Moder!

---

2. Magos död.

(*Africa*, VI 888—910.)

Nu när han såg hur det led med hans liv och att slutet var nära,
Sade han: »Detta var alltså mitt liv? Ack, torftiga lycka!
Ack, huru blindvis fröjda vi oss, huru yvs man och trotsar

Ytterst vid lyckäns brant, medan tusen bekymmer och faror**
Hota! Ännu ett steg, och den stolte försvinner i djupet.
O, huru skakas den höjd där de stora, de mäktiga ståta!
O, huru falskt är de dödligas hopp, huru tom deras ära, —
Endast en ljugande skylt! Ack, livet, som alltid är ovisst,
Ägnas åt livslångt släp; medan döden, som alltid är säker,
Var gång griper en oförberedd! Huru sorjliga öden
Bida en var på vår jord! All fänaden vilar i vällust,
Människan endast är stadd i evinnelig orō till döden,

---

* Det hade här varit lätt att sätta in ett o: *Glad, o Italia!* Men pausen är värkningsfull och just ett bevis för min sats, att logiska pauser kunna tagas till jälp när man behöver dem, men ignoreras när man så vill. Jag akcentuerar *Ita*^{4}*lia,* men hälst *Ita*^{3}*liən*^{2} (med 0302).

** Endast en redan »halvlång» stavelse, såsom här-*an*^{2}*s,* kan jälpas till full längd näst intill »trean», genom konsonanthopning. *Le*^{8}*vnad's-dröm*^{2}+-*arnas* (v. 15) är nästan ännu sämre på platsen — — — ⌣ ⌣.

*gla4d, ¶ Ita4lia, skå3dar-jag-di2+g från dät hø3ga2 Jeben4a:** *
mol4nən ok dim3ωr2na läm3nar2 jag nu4. jag færnim4ər din häl3sniŋ2,
fä3dərnəjω2+rd! i de vän3lig2a fläk3tar2 som sme3ka2 min tin3iŋ2.
ja4. ty jag skå3dar2 mit lan4d, jag får häl3sa2 mit äl3skad3ə hem3lan2+d:
häl4 di4g, hæ3rlig2a lan4d! var mig häl3sad2, ¶ fa3gras2tə mω3dər2!

nu4 nær han så4g hur dät le4d med hans li4v ok at slu4tət var næ3ra2,
sa3də2 han: »dät3a2 var al'tså mit li4v? ak4, tor3ftig2a lyk3a2!
ak4, huru blin3dvi2+s fröj3da-vi-os2+, huru y4vs man ok trot3sar2 **
yt4ərst vid lyk3an2s bran4t, medan tu4sən beɟym4ər ok fa3rωr2 ***
hω3ta2! ¶ än3u2 et ste4g, ok dän stol3tə2 færsvin4ər i ju4pət.
ω4, huru ska3kas2 dän höj4d dær de stω3ra2, de mäk3tig2a stå3ta2!
ω4, huru fal4skt ær de dø3dlig2as hop4, huru tωm4 deras æ3ra2, —
en3das2t en ju3gan2de fyl4t! ak4, li4vət, som al3tid2 ær ω3vis2+t,
äŋ3nas2 åt li3vsloŋ2+t slä4p; medan dø4dən, som al3tid2 ær sä4kər,
va4r goŋ4 gri4pər en ω3færbered2+! huru sor3jlig2a ø3dən2
bi3da2 en va4r på vår jω4rd! al4 fä3nad2ən vi3lar2 i väl3us2+t,
män3i∫an2 en3das2t ær stad4 i evin4əlig ω3rω2+ til dø4dən, †

---

* Pausen före *Ita4lia* gör stavelsen *I-* fullgod på *tam*-plats; likaså *-sad2* med paus i v. 18. — Märk akcentinfattningen i v. 14: *skådar-jag-di2+g.*

** *os2+* är ett gott exempel på vad jag kallar akcentinfattning.

*** Tvåan i *lyk3an2s bran4t* är alldeles för svag, särskilt då den som här omedelbart omgives av en trea och en fyra, utan möjlighet till jälpande logisk paus. Det är en dylik paus som i nästa värs förjälper tvåan i *hω3ta2* till fullgod stavelselängd, ehuru den omedelbart omgives av två treor. Jfr sid. 25.

† Jag uttalar hällre *män3i∫an2* än *män3i∫2an*, tvåan kommer alltså på rytmiskt avstånd (blir 'rytmiskt välbelägen'), och ett ringa fel föreligger. Ty värr förekommer i samma värs ännu en alltför tung tvåa i *ω3rω2+*. Jämför emellertid min gradering av stavelsefelen. Om *him3ələn2s* i v. 23 gäller det samma. *män3∫an2, him3lən2s* skulle icke göra värsen bättre.

År äfter år. Dock, Död! du är ändå det bästa i världen!
Du rycker undan villornas flor, du river och skingrar
Levnädsdrömmarnas nät! Nu ser jag vad allt jag fick skörda,
Stackare, för mitt besvär, — vilken mängd av bekymmer och mödor
Borde ha undgåtts! Dödliga sträva *ad astra*, men Döden
Visar en var till hans plats. Vad ha vi, vad har Afrika vunnit
Genom vårt Romarekrig, genom mordbrand, skövlade bygder,
Brutna fördrag, nedbrända, förödda, förhärjade städer?
Eller vad båtar mig själv att jag byggde mig marmorpalatser,
Gyllene salar i mängd, när jag dock skulle drabbas av ödet
Här, under himmelens valv, under olyckssjätrnornas välde!»

3. Ep. met. III, 2 **Est puer hic.**

Till Rinaldo da Villafranca, poet i Verona.

(Hösten 1352?)

Hit har en ung konstnär blivit sänd av vår lyckliga stjärna,
Född invid Maas, sen fostrad vid Seinen, omsider vår gästvän
Här vid vår Rhôneflods strand. Som en värklig Musernas älskling
Råder han fritt över tonernas konst. Han förjagar ur järtat
Ängslan och sorj; av hans röst lära skogar och vatten bedåras:

å^{4}r äftər å^{4}r. dok^4, Dø^{4}d! du ær än^{3}då^2 dät bäs^{3}ta^2 i væ^{4}rdən!
*du^4 ryk'ər un^{3}dan^2 vil^{3}ωr^{2}nas flω^{4}r, du^4 ri^{4}vər ok fiŋ^{3}rar^2**
le^{3}vnadsdröm^{2+}arnas nä^{4}t! nu^4 se^{4}r jag vad al^{4}t jag fik fæ^{3}rda^2,
stak^{3}ar^{2}ə, fæ'r mit besvæ^{4}r, — vilkən mäŋ^{4}d av bejym^{4}ər ok mø^{3}dωr^2
bω'rdə ha un^{3}dgot^{2+}s! dø^{3}dlig^{2}a strä^{3}va^2 ad as^{4}tra, män Dø^{4}dən
vi'sar en va^{4}r til hans plat^{4}s. vad ha vi^4, vad har A^{4}frika vun^{3}it^2
je'nom vårt Rωm^{3}arəkri^{2+}g, jenom mω^{3}rdbran^{2+}d, föv^{3}lad^{2}ə byg^{3}dər^2,
bru^{3}tna^2 færdra^{4}g, ne^{3}dbrän^{2+}da, færöd^{4}a, færhær^{4}jadə stä^{4}dər?
äl'ər vad bå^{3}tar^2 mig fäl^{4}v at jag byg'də mig mar^{3}morpalat^{2+}sər,
jyl^{4}ənə sa^{3}lar^2 i mäŋ^{4}d, nær jag dok^4 skulə drab^{3}as^2 av ø^{3}dət^2
hæ^{4}r, undər him^{3}ələn^{2}s val^{4}v, undər ω^{3}lyk'sfæ$^{2+}$rnωrnas väl^{3}də^2!»

---

hi^{4}t har en uŋ^4 kon^{3}stnæ$^{2+}$r blivit sän^{4}d av vår lyk^{3}lig^{2}a fæ^{3}rna^2,
föd^4 invid Ma^{4}s, sen^4 fωs^{3}trad^2 vid Sä^{4}nən, omsi^{3}dər^2 vår jäs^{3}t-vän^{2+}
*hæ^{4}r vid vår Rå^{3}nflω^{2+}ds stran^{4}d. som en vær^{3}klig^2 mu^{4}sər-nas äl^{3}skliŋ^2***
rå^{4}dər han frit^4 øvər tω^{3}nər^{2}nas kon^{4}st. han færja^{4}gar ur jær^{3}tat^2
äŋ^{3}slan^2 ok sor^{4}j. av hans rös^{4}t læra sko^{3}gar^2 ok vat^{4}ən be-då^{4}ras,

---

* Tvåan i *un^{3}dan^2* (v. 14) är i sig en dålig —, likaledes den upphävda tvåan i *le^{3}vnad$^{(2)}$sdröm^{2}+arnas* (v. 15), *ω^{3}lyk$^{(2)}$sfæ^{2}+rnωrnas* (v. 23): det rytmiserade *fæ'r* i v. 16 gör bättre tjänst som —, så ock det rytmiskt välbelägna *je'* i början av v. 19 och *äl'* i v. 21. Jag framhäver *un^{3}dan^2* patetiskt.

** Enär jag alltid i strängt klassiska dikter anser en enkel tvåa näst äfter trean, och utan möjlighet till jälp av någon närstående logisk paus, otillräcklig som —(»tam»), måste jag här antyda ett stavelsefel i *vær^{3}klig^2*, så vida man inte anser hela detta ord, för tillfället, synnerligen »framhäft». Märk att de upphävda, men rytmiserade, stavelserna *jω'rt* i v. 7, *föl'-* och *fäŋ'-* i v. 9 och 10 m. fl. däremot göra otvivelaktig tjänst som —(»tam»), de båda senare så mycket hällre, som värsraden här kan tänkas begynna med paus.

Vindarna stanna och lyss, när han rör sina klingande strängar.
Nu har jag gjort ett försök att med våra, Italiens, floder
Fresta hans håg: han bör dricka ur Etsch, ur vår Faëtons vågor,

Följa mig hem och se till, om hans hemlands vindar i Norden

Skänka en vällust som *den* att få andas Ausoniens fläktar.
Ja, det såg värkligen ut som om ynglingen vore besegrad, —
Böner och *löften* sparar jag äj. Men de purpurbeklädda
Fresta med rikare bud. När han satte sin fot i vår aula,
Bländades gossen med ens av den kungliga Romerska prakten,
Vacklade, brydd och försagd; och vem vet om han står vid vårt avtal,
Eller om allt vad han ser skall bedåra hans ovīssa sinne,
Så att han övergēr mig. Han är rädd för den snöiga Alpen,

Ja, synes tro att ett avgrundssvalj är befäst mellan landen!
Löften om gyllene ro lära fresta den unge att stanna;
Dock, kanske segrar ändå vårt Italiens glänsande rykte:
Vem kan på förhand spå vad en ynglings tycke besluter?
Ett må du tro: när han spelar för dig, flyr kvalet och oron,

Glädje och frid välla fram under gossens välsignade händer:
Endast han rör vid en sträng, blir den sorjsne lycksalig och tröstad,
Jämmer och klagan förstummas med ens och bege sig på flykten.
Följer han med mig till er, hur skall Po då jubla och fröjdas,

vin^{3}dar^{2}na stan^{3}a^2 ok lys^4 nær han rœ^{4}r sina kliŋ^{3}an^{2}də sträŋ^{3}ar^2.
*nu^4 har jag jω'rt et færsø^{4}k at med vå^{3}ra^2, Ita^{3}liən^{2}s, flω^{3}dər^2**
fres^{3}ta^2 hans hå^{4}g: han bær drik^{3}a^2 ur Ät^{4}ʃ, ur vår Fa^{4}etons vå^{3}gωr^2,
*föl'ja mig hem^4 ok se til^4 om hans hem^{3}lan^{2+}nds vin^{3}dar^2 i Nω^{4}rdən***
färŋ'ka en väl^{3}us^{2}t som dän^4 at få an^{3}das^2 Ausω^{3}niən^{2}s fläk^{3}tar^2.
ja^4, dät såg vær^{3}klig^{2}ən u^{4}t som om yŋ^{3}liŋ^{2}ən vω'rə bese^{4}grad, —
bø^{3}nər^2 ok löf^{3}tən^2 spa^{3}rar^2 jag äj^4. män de pur^{3}purbekläa^{2+}a
fres^{3}ta^2 med ri^{3}ka^{2}rə bu^{4}d. nær han sat'ə sin fω^{4}t i vår au^{4}la,
blän^{3}da^{2}dəs gos^{3}ən^2 med en^{4}s av dän kuŋ^{3}lig^{2}a rωm^{4}ərska prak^{4}tən,
vak^{3}lad^{2}ə, bryd^4 ok færsag^{4}d; ok vem ve^{4}t om han stå^{4}r vid vårt a^{3}vta^{2+}l,
äl'ər om al^{4}t vad han se^{4}r skal bedå^{4}ra hans ω^{3}vis^{2+}a sin^{3}ə^2,
så' at han ø^{3}vərje^{2+}r mi^{4}g. han ær räd^4 fær dän snø^{3}ig^{2}a al^{4}pən,
ja^4, synəs trω' at et a^{3}vgrun'dssval^{2+}j ær befäs^{4}t mäl'an lan^{4}dən!
löf^{3}tən^2 om jyl^{4}əne rω^4 læra fres^{3}ta^2 dän uŋ^{3}ə^2 at stan^{3}a^2;
dok^4, kanʃə se^{3}grar^2 ändå^4 vårt Ita^{3}liən^{2}s glän^{3}san^{2}də ryk^{3}tə^2:
*vem' kan på fæ^{3}rhan^{2+}d spå^4 vad en yŋ^{3}liŋ^{2}s tyk^{3}ə^2 beslu^{4}tər?****
et^4 må du trω^4: nær han spe^{3}lar-fær-di^{2+}g fly^{4}r kva^{4}lət ok ω^{3}rω^{2+}n,†
glä^{3}djə^2 ok fri^{4}d väl'a fram^4 undər gos^{3}ən^{2}s välsiŋ^{4}nadə hän^{4}dər:
en^{3}das^{2}t han rœ^{4}r vid en sträŋ^4, blir dän sor^{3}jsnə^2 lyksa^{4}lig ok trös^{3}tad^2,
jäm^{4}ər ok kla^{3}gan^2 færstum^{4}as med en^{4}s ok beje' sig på flyk^{4}tən.
föl'jər han me^{4}d mig til e^{4}r, hur skal Pω^4 då^4 ju^{3}bla^2 ok fröj^{3}das^2,

* Mitt uttal *Ita^{3}liən^2* (jfr v. 20) och *Ausω^{3}niən^2*, med rytmiskt förstärkt tvåa på sista stavelsen, gör ordet till en sämre daktyl än t. ex. *lyk^{3}lig^{2}a, vin^{3}dar^{2}na, kliŋ^{3}an^{2}də*, d. v. s. formeln 320 är bättre — ◡ ◡ (»tamtiti») än 302.

** *hem^{3}lan^2+d*, liksom *Rå^{3}nflω^2+d* (v. 3) och det formellt sammansatta *kon^{3}stnæ^2+r* (v. 1), är en fullgod spondé (— —, »tam tam»). Däremot måste jag beteckna *väl^{3}us^{2}t* (v. 10) som en tvetydig troké (— ◡, »tam ti») och *ω^{3}vis^2+a* (v. 16) som en dålig daktyl. Och ännu sämre är *ø^{3}vərje^2+r* (302+) i v. 17, om icke akcentinfattning tillgripes (*ø^{3}vərje·r‿mi^2+g*).

*** *yŋ^{3}liŋ^2* (v. 21) är, liksom *löf^{3}ten^2* (v.12), en dålig spondé, enär tvåan är för svag (jfr dock anmärkningen till v. 3 här åvan); *yŋ^{3}liŋ^{2}ən* står vida bättre som daktyl i v. 11.

† Märk melodien i akcentinfattningen i *spe^{3}lar-fær-di^2+g* (v. 22); jfr v. 34.

Stränder och sjöar och fält, våra silvrade, glittrande källsprång,
Bäcken som ilar i väg utför bärjväggens gulnade branter.
Främst är det dig som jag unnar hans tröst: han skall lindra din smärta,
Göra ditt arbete lätt, och få pännan att fröjdas i handen.
Ja, Filomelas förtärande sorj, när det stundar till gryning, —
Icke ens den finner toner som hans, när han sjunger sin längtan.
Svanen som sjunger sitt sista farväl, även den står tillbaka:
Himlen skall klarna för dig, var storm-il stillas på havet;
Faëtons systrar få sakta sin gråt; deras gyllene tårar
Falla äj mera så tätt: de ha glömt att begråta sin broder!

---

4. Ep. met. I, 7 **Quid faciam** (slutet).

Detta var detta. Men önskar du mer, så må pännan i korthet
Göra en skildring för dig hur min dag för det mästa förflyter.
Kosten är lätt, men den kryddas förträffligt av hungren och mödan,
Hälst när min fasta har räckt hela dagen. Min rättare tjänstgör
Även som dräng; jag själv och min hund äro hela mitt sällskap.
Hunden är trogen, — de övriga sky detta ödsliga tillhåll,

strän^{4}dər ok ʃø^{3}ar^{2} ok fäl^{4}t. våra sil^{3}vrad^{2}ɔ, glit^{3}ran^{2}dɔ jäl^{3}sproŋ$^{2+}$,
*bäk^{4}ən som i'lar i vä^{4}g utfœr bœr^{3}jväg^{2+}əns gu^{3}lnad^{2}ə bran^{3}tər^{2}!**
främ^{4}st œr dät di^{4}g som jag un^{3}ar^{2} hans trös^{4}t: han skal lin^{3}dra^{2} din smœr^{3}ta^{2},
jœ'ra dit ar^{3}be^{2}tə lät^{4}, ok få pän^{3}an^{2} at fröj^{3}das^{2} i han^{4}dən.
*ja^{4}, Filåme^{4}las fœrtœ^{4}randə sor^{4}j, nœr det stun'dar til gry^{3}niŋ^{2}, — ***
ik'ə ens dän^{4} finər tω^{3}nər^{2} som han^{4}s, nœr han ʃuŋ^{4}ər sin läŋ^{3}tan^{2}.
sva^{4}nən som ʃuŋ'ər sit sis^{3}ta^{2} farvä^{4}l, även dän^{4} står tilba^{4}ka:
him^{3}lən^{2} skal kla^{3}rna-fœr-di^{2+}g, va^{4}r stor^{3}m-i^{2+}l stil^{3}as^{2} på ha^{4}vət;
Fa^{4}etons sys^{3}trar^{2} få sak^{3}ta^{2} sin grå^{4}t; deras jyl'ənə tå^{3}rar^{2}
fal^{3}a^{2} äj me^{3}ra^{2} så tät^{4}: de ha glöm^{4}t at begrå^{4}ta sin brω^{3}dər^{2}!

Dät^{3}a^{2} var dät^{3}a^{2}, män ön'skar du me^{4}r, så må pän^{3}an^{2} i kor^{4}the^{1}t
jœ'ra en ʃil^{3}driŋ-fœr-di^{2+}g hur min da^{4}g fœr dät mäs^{3}ta^{2} fœrfly^{4}tər.
kos^{4}tən œr lät^{4}, män dän kryd^{3}as^{2} fœrträf^{4}likt av huŋ^{4}rən ok mø^{3}dan^{2},
*häl^{4}st nœr min fas^{3}ta^{2} har räk^{4}t he'la da^{4}gən. min rät^{3}ar^{2}ə jän'stjœ·r****
äv^{3}ən^{2} som dräŋ^{4}; ja^{4}g ʃäl^{4}v ok min hun^{4}d œrω he^{3}la^{2} mit säl^{3}ska^{2}p.
hun^{4}dən œr trω^{3}gən^{2}, — de ø^{3}vrig^{2}a ʃy^{4} dät'a ø^{3}dslig^{2}a til^{3}hol^{2+},

* *bœr^{3}jväg^{2+}əns* (v. 28) är icke en fullgod — ⏑ ⏑, dock bättre än *ø^{3}vərje^{2+}r* i v. 17.

** *stun'dar* (v. 31) är upphäft och får icke läsas med melodien 3⏑2; men *stun'* är så rytmiskt välbeläget att bitrycket är alldeles tillräckligt till en —(»tam»); likaledes *ik'*- i början på v. 32, *föl'*- i v. 26, *jœ'*- i v. 30, *ʃuŋ'*- i v. 33 (däremot *ʃuŋ^{4}ər* i v. 32). Den första (eller sista!) av tre svaga rytmiseras gärna.

*** Det svaga bitrycket på det upphävda *he'la* förtynger inte *ti*-stavelsen.

Där all vällust och flärd äro främlingar, liksom Cupido,
Städernas flitige gäst. Här ute, fjärran från lyxen,
Dväljas, under mitt tjäll, de ur landsflykt hämtade Nio.
Äljes besöka mig knappt några gäster, och vore äj källan,
Vilkens berömmelse lockar dem hit, då komme väl ingen:
Två på ett år, det är allt vad jag såg av kamrater och vänner,
Kanske ibland blott en, de tider jag vistas här ute.
Vänskapen drar sig för ortens besvär! Men de vänliga breven,

De hitta hit, de språka med mig, under natten vid härden,
De hålla sällskap med mig under sommärsvalkan i skuggan,*

Nätter och dagar det enda jag har: här samtälas icke.
Vännerna avsky buskar och snår lika mycket som snöfall,
Stadens förfining och dignande bord ha förvant deras sinnen;
Mig ha de lämnat nu, både älskade vänner och tjänstfolk,
Sedan jag vände min håg till det torftiga livet på landet.
Kommer det händelsevis någon hit av de trogna, så hör jag
Idel beklagande: att jag vill bo som en fånge i buren!
Därpå — fly de med hast. Mina lantmän undra i stället
Att jag vill umbăra stadens behag, som de se på med avund,

Säkra i tron att just det är det allra förnämsta på jorden.
Icke en aning ha de om det som för mig är det goda,
Icke om alla de fröjder jag har med förtroliga vänner,
Vänner från forntids dar, som från skildă håll ha stämt möte

Här! Dessa stora i krig och i fred, dessa snillen och skalder,
Hålla till godo min vrå, äro nöjda, villiga, glada;
Komma och gå på min vink, äro alltid beredda att svara:

* *Som*^{3}*arsval*^{2}*+kan* på platsen *tam tam tam ti*, d. v. s. *-ar-* som lång stavelse, är, jämte *Osea*^{4}*nən* på platsen *ti ti tam tam*, d. v. s. *-nən* som *tam*, äro de av mina blundrar som ha förarjat mig mäst Felet ⌣ för — synes mig alltid skadligare än felet — för ⌣. Jfr noterna här mitt emot.

*dæ'r al4 väl3us2t ok flæ4rd ærω främ3liŋ2ar, liksom Kupi4dω,**
stä4dərnas fli3tig2ə jäs4t. hæ4r ut3tə2, ¶ fjær3an2 från lyk4sən,
dväl3jas2, ¶ un'dər mit ȷäl4, de ur lan4dsflyk1+t häm3tad2ə Ni3ω2.
äl3jəs2 besø4ka mig knap4t några jäs3tər2, ok vω'rə äj ȷäl3an2,
vil'kəns beröm4əlsə lok'ar däm hi4t, då4 kom'ə väl iŋ3ən2:
två4 på et å4r, dä't ær al4t vad jag så4g av kamra4tər ok vän3ər2,
kan'fə iblan4d blot4 en4, ¶ de ti3dər2 jag vis3tas2 hær ut3tə2.
vän3ska2pən dra4r sig fær ω4rtəns besvæ4r! män de vän'liga bre4vən,
de4 hit'a hi4t, de4 språ3ka-med-mi2+g, undər nat4ən, vid hæ4rdən;
*de4 hol'a säl3skap-med-mi2+g undər som3arsval2+kan i skug3an2, — ***
nät4ər ok da3gar2 dät en3da2 jag ha4r: hæ4r sam3ta2+las ik3ə2.
vän3ər2na a3vfy2+ bus3kar2 ok snå4r, li'ka myk'ə som snø3fal2+.
sta4dəns færfi4ning ok diŋ3nan2də bω4rd ha færva4nt deras sin3ən2
mi4g ha de läm3nat2 nu4, bå'də äl'skadə vän3ər2 ok ȷän3stfol2+k
se'dan jag vän'də min hå4g til dät tor3ftig2a li4vət på lan4dət.
kom'ər dät hän3dəlsəvi2+s någon hi't av de trω3gna2, så hæ'r jag
i4dəl bekla4gandə: at4 jag vil bω4 som en foŋ3ə2 i bu4rən!
dæ4rpå' — ¶ fly4 de med has4t! mina lan3tmän2+ un'dra i stäl3ət2
*at4 jag vil um3bæ2+ra sta4dəns beha4g, som de se4 på med a3vun2d, ****
så3kra2 i trω4n at just dä4t ær dät al'ra færnäm'sta på jω4rdən.
ik3ə2 en a3niŋ2+ ha4 de om dä4t som fær mi4g ær dät gω3da2,
ik3ə2 om al'a de fröj3dər-jag-har2+ med færtrω4liga vän3ər2,
vän3ər2 från fω3rnti2+ds da4r, som från fil3da2 hol4 ha stämt mø3tə2 †
hæ4r! däs'a stω3ra2 i kri4g ok i fre4d, däs'a snil3ən2 ok skal3dər2,
hol'a til gω3dω2 min vrå4, ærω nöj3da2, ¶ vil3ig2a, gla3da2:
kom3a2 ok gå4 på min viŋ4k, ærω al3tid2 bered'a at sva3ra2;

* Stavelsen *-us2+t* i *vällust* är för tung om man läser *vä3l-lus2+t;* men här är det ansett som på sin höjd formellt sammansatt. Jfr åvanför s. 26.

** *-ar-* i *sommarsvalkan* är ett av de beklagligaste fel, som ha sluppit ur min pänna. Ty 'sommarsvalkan' kan inte få total patetisk stegring, såsom t. ex. *ω3fæ''rjä2+tligas* s. 92, *ω4up4hæ4rliga* s. 212 (av min *Petrarcabok*). — Det övertunga *-ta2+* i *sam3ta2+las* (v. 172) gör mindre skada. Jfr § 25.

*** Stavelsen *-bæ-2+* är för tung, liksom *-fa2+r-* i v. 191. Jfr typen 32+0 som daktyl, s. 27.

† *-da2* i *fil3da2* är för svag till *tam*-stavelse, då ingen paus är möjlig här, ingen patetisk total framhävning av ordet, och då inte ens konsonanthopning döljer kortheten; *fil3das2tə* eller *ω3li2+ka* vore mindre stötande.

Vilken jag vänder mig till, får jag svar av, på värs eller prosa!

Somliga tolka naturen för mig, och av andra begär jag
Tankar och råd för ett lyckligt liv — eller tankar om döden.
Några förtälja om framfarna dagar och fädrens bedrifter,
Andra om bragder och värv som de själva ha utfört i världen;

Somliga visa sin konst att fördriva min ledsnad med gamman,
Andra förmå mig att le, med sitt lustiga tal, medan andra
Giva mig visdomsord: »Vara tålig, ingenting önska,
Lära att känna sig själv!» En talar om fredliga yrken,
En om hur krig skola föras, och en om hur åkren skall brukas,

En hur man skaffar sig rätt; en lär mig att segla på havet.
Är någon nedtryckt, bringa de tröst; men de kväsa den stolte,
Lyckans gunstling, med varnande ord om det stundande slutet.

Nå, vad begära de nu för allt detta? Föga, i sanning:
Fristad, gästvänlighet! Över allt är ju tiden dem gramse,
Sällan finna de skydd hos en värd som är annat än liknöjd.
Få de det, darra de först, och en vrå syns dem vara ett förmak;

Blygsamt hållas de där tills om våren, då gladare dagar,
Studiedagarna, börja igän. Så förnöjsamma vänner!
Silketapeter begära de äj på den kalkade väggen;
Stekos-ångor från yppiga kök, eller sårl av betjänter
Som i ditt välvda palats bära in dina kostliga rätter, —
Sådant begära de äj! Mina blyga och måttliga gäster
Nöja sig med vad de ha — och de dela med mig sina skatter!

vil^{4}kən jag vän^{4}dər-mig‿til^{1+}, får jag sva^{4}r‿a^{1}v, på vær^{4}s äl'ər
prω^{3}sa^2.
som^{3}lig^{2}a tol'ka natu^{4}rən-fær‿mi^{1+}g, ok av an^{3}dra^2 bejæ'r jag
tan^{3}kar^2 ok rå^{4}d fær et lyk^{3}lik^{2}t li^{4}v, — äl'ər taŋ'kar om dø^{4}dən.
nå^{3}gra^2 færtäl^{4}ja om fram^{3}fa^{2+}rna da^{3}gar^2 ok fä^{4}drəns bedrif^{4}tər,
an^{3}dra^2 om brag^{3}dər^2 ok vær^{4}v som de fäl^{3}va^2 ha ut^{3}fæ'rt-i‿
væ$^{2+}$rdən;
*som^{3}lig^{2}a vi'sa sin kon^{4}st at færdri'va min le^{3}dsnad^2 med gam^{3}an^2,**
an^{3}dra^2 færmå' mig at le^4, med sit lus^{3}tig^{2}a ta^{4}l, medan an^{3}dra^2
ji'va mig vis^{3}dωm'sω^{2+}rd: »vara tå^{3}lig^2, ɥ iŋ'əntiŋ ön^{3}ska^2,
lær^{3}ra^2 at jän^{3}a^2 sig fäl^{4}v!» en^4 ta^{3}lar^2 om fre^{3}dlig^{2}a yr^{3}kən^2,
en^4 om hur kri^{4}g skωla fæ^{3}ras^2, ok en^4 om hur å^{4}krən skal
bru^{3}kas^2,
en^4 hur man skaf'ar sig rät^4; en^4 lær^{4}r mig at se'gla på ha^{4}vət.
æ'r någon ne^{3}dtryk^{2+}t, briŋ'a de trös^{4}t, män de kvä^{3}sa^2 dän stol^{3}tə^2,
lyk^{3}ans^2 gun^{3}stliŋ^2, med va^{3}rnan^{2}də ω^{4}rd om dät stun^{3}dan^{2}də
*slu^{4}tət.***
nå^4, vad bejæ^{4}ra de nu^4, fær alt dät^{3}a^2? ɥ fø^{3}ga^2 i san^{3}iŋ^2:
fri^{3}sta^{2+}d. jäs^{3}tvän'lighe^{2+}t! ø'vər al^{4}t ær ju ti^{4}dən däm gram^{3}sə,
säl^{3}an^2 fin'a de fyd^4 hωs en vær^{4}rd som ær an'at än li^{3}knöj^{2+}d.
få^4 de dät, dar^{3}a^2 de fær^{4}st, ok en vrå^4 syns däm va'ra et fæ^{3}r-
ma^{2+}k;
*bly^{3}gsam^{2+}t hol^{3}as^2 de dæ^{4}r tils om vå^{4}rən, då gla^{3}dar^{2}ə da^{3}gar^2.****
stu^{3}diəda^{2+}garna, bær^{3}ja‿ijän^{2+}. så færnöj^{4}sama vän^{3}ər^2!
sil^{3}kətape^{2+}tər bejæ^{4}ra de äj^4 på dän kal^{3}kad^{2}ə väg^{4}ən;
ste^{3}kω"s‿oŋ$^{2+}$ωr från yp'iga jø^{4}k, äl'ər så^{4}rl av betjä^{4}ntər
som' i dit väl^{3}vda^2 palat^{4}s bæra in^4 dina kos^{3}tlig^{2}a rät^{3}ər^2, —
så^{4}dant bejæ^{4}ra de äj^4! mina bly^{3}ga^2 ok mot^{3}lig^{2}a jäs^{3}tər^2
nöj^{3}a-sig‿me^{2+}d vad de ha^4, — ok de de^{3}la^2 med mi^{4}g sina
skat^{3}ər^2!

---

* Till »formellt sammansatta» räknar jag orden på *-nad,* men de flästa av dessa kunna även uttalas med enkel tvåa; *le^{3}dsnad^2 med* är alltså att betrakta som en fullgod — ◡ ◡, *le^{3}dsnad^{2+} med* som en sämre, men dock dräglig — ◡ ◡. På samma sätt *säl^{3}ska^{2}p* eller *säl^{3}ska^{2+}p; säl^{3}sam^2* eller *säl^{3}sam^{2+}, uŋ^{3}dωm^2* eller *uŋ^{3}dωm^{2+}, jæ^{3}rle^{2}k* eller *jæ^{3}rle^{2+}k.*

** Tvåan i *lyk^{3}an^{2}s* är något svag; den stärkes dock en smula genom ordets totala stegring, eller i nödfall konsonanthopningen; det samma gäller *säl^{3}an^2* i v. 203, *ju^{3}vlig^2* i v. 214; däremot är tvåan i *of^{3}ta^2* v. 218 ojälpligt svag. — Tvåan i *li^{3}tən^2* v. 223 kan stärkas genom total stegring.

*** Orden *bly^{3}gsam^{2+}* v. 205 och *stun^{3}dom^{2+}* v. 222 kunna behandlas som »formellt sammansatta»; för övrigt få de här också jälp av en liten paus.

Se de mig trött, tillreda de genast ett läger av rosor,
Bjuda den fattige rikligt bord, med gudomliga rätter,
Ljuvlig näktar till dryck. Och äj endast hemma i huset,
Hålla de sällskap med mig: de gå med mig till skogs, de be-
söka
Ängen där nymferna tråda sin dans; och de hata, de avsky
Lika med mig allt larm från den stojande hopen i staden.
Oftă ströva vi så, hela dagar, fjärran från vägen;
Pänna och plån äro alltid till reds, och otaliga tankar
Fylla mitt sinne. Ibland, bäst drömmaren går där, kan foten
Plötsligt befinna sig mitt i ett rovdjurs ensliga kula!
Stundom häjdades jag i min tankĕs flykt — av en fågel,
Endast en liten en, som drog all uppmärksamhet till sig!
Möte med folk är mig okärt där, på den skuggiga stigen;
Hälsning och vänliga ord blott störa mig då: mina tankar
Äro ju långt därifrån, — kanske syssla de just med ett stor-
värk,
Vartill jag söker den jälp som den mäktiga tystnaden skänker,
Skogarnas ljuvliga ro. Vart missljud stör mig, men bäcken
Fägnar mig blott, med sitt plaskande fall, och jag ler när en
vindfläkt
Rasslar med själva det blad som jag skriver på: värserna tyckas

Komma på fötter och klinga därvid! Jag fördröjer mig ofta
Tills jag förstår, av min skuggas längd, att det lider mot kvällen.
Ofta begynner min hemfärd äj, förrän natten är inne.
Aftonens stjärna är då mina ögŏns ledning och visar
Törnet som stänger min väg; eller är det den milda Diana,
Äfter det Febus har flytt, som går upp för att visa mig vägen.
Se, där har du mitt liv och min dag! Ville lidelsen domna,
Ack, huru säll vore jag! huru blid och bevågen min stjärna!

se' de mig tröt^{4}, til^{3}re^{2+}da de je^{3}nas^{2}t et lä^{4}gər av rω^{3}sωr^{2},
bjui'da dän fat^{3}ig^{2}ə ri^{3}klik^{2}t bω^{4}rd, med gudωm^{4}liga rät^{3}ər^{2}.
ju^{3}vlig^{2} näk^{3}tar^{2} til dryk^{4}. ¶ *ok äj^{4} endast hem'a i hu^{4}sət*
*hol'a de säl^{3}skap-med-mi^{2+}g: de gå me'd mig til skω^{4}gs, de bese'ka**
äŋ^{4}ən dær nym^{4}fərna trå'da sin dan^{4}s; ok de ha^{3}ta^{2}, de a^{3}vʃy^{2+},
li'ka med mi^{4}g, al^{4}t lar^{4}m från dän stoj^{3}an^{2}də hω^{4}pən i sta^{4}dən.
of^{3}ta^{2} stre^{3}va^{2} vi så^{4} he'la da^{3}gar^{2}, fjær^{3}an^{2} från vä^{4}gən:
pän^{3}a^{2} ok plå^{4}n ærω al^{3}tid^{2} til re^{4}ds, ok ωta^{4}liga taŋ^{3}kar^{2}
fyl^{3}a^{2} mit sin^{3}ə^{2}. iblan^{4}d, bäs^{4}t dröm^{3}ar^{2}ən gå^{4}r dær, kan fω^{4}tən
plöt^{3}slik^{2}t befin'a sig mit^{4} i et rω^{3}vju^{2+}rs e^{3}nslig^{2}a ku^{3}la^{2}!
stun^{3}dom^{2+} häj^{3}dadəs-ja^{2+}g, i min taŋ^{3}kəs^{2} flyk^{4}t, av en få^{4}gəl.
en'dast en li^{3}tən^{2} en^{4}, som drωg al^{4} up^{3}mær^{2+}ksamhet til^{4} sig!
me'tə med fol^{4}k ær mig ω^{3}jæ$^{2+}$rt dæ^{4}r, på dän skug^{3}ig^{2}a sti^{4}gən:
häl^{3}sniŋ^{2} ok vän'liga ω^{4}rd blot^{4} stæ^{3}ra^{2} mig då^{4}: mina taŋ^{3}kar^{2}
æ'rω ju loŋ^{4}t dærifrå^{4}n, — kanʃə sys^{3}la^{2} de jus^{4}t med et stω^{3}r-vær^{2+}k
va'rtil jag se^{4}kər dän jäl^{4}p som dän mäk'tiga tys^{3}tnaa^{2}ən ʃäŋ^{4}kər,
skω^{3}gar^{2}nas ju^{3}vlig^{2}a rω^{4}. va^{4}rt mis^{3}ju^{2+}d stæ^{4}r mig, män bäk^{4}ən
fäŋ^{3}nar^{2} mig blot^{4}, med sit plas^{3}kan^{2}də fal^{4}, ok jag le^{4}r, nær en vin^{3}dfläk^{2+}t
ras^{3}lar^{2} med ʃäl'va dät bla^{4}d som jag skri^{4}vər-på^{1}: vær^{3}sər^{2}na tyk'as
kom'a på föt^{4}ər ok kliŋ^{3}a-dærvi^{2+}d! jag færdröj^{4}ər mig of^{3}ta^{2}
til's jag færstå^{4}r, av min skug^{3}as^{2} läŋ^{4}d, at dät li'dər mωt kväl^{4}ən.
of^{3}ta^{2} bejyn^{4}ər min hem^{3}fæ$^{2+}$rd äj^{4} færän nat^{4}ən ær in^{3}ə^{2}.
af^{3}ton^{2}əns ʃæ^{3}rna^{2} ær då^{4} mina e^{3}gon^{2}s le^{3}dniŋ^{2}, ok vi^{3}sar^{2}
tæ^{3}rnət^{2} som stäŋ^{4}ər min vä^{4}g; älər æ'r dät dän mil'da Dia^{3}na^{2}.
äf'tər dät Fe^{4}bus har flyt^{4}, som går up^{4}, fær at vi'sa mig vä^{4}gən.
se^{4}, — dæ^{4}r ha^{4}r du mit li^{4}v ok min da^{4}g! vil'ə li^{3}dəl^{2}sən dom^{3}na^{2}.
ak^{4}, huru säl^{4} vωrə ja^{4}g! huru bli^{4}d ok bevå^{4}gən min ʃæ^{3}rna^{2}!

* I ledigare stil *til skω^{4}gs*, liksom (v. 219) *re^{4}ds* blir *re^{4}ds*, *ha^{4}vs* > *ha^{4}vs*, ja *skωk^{4}s*, *ret^{4}s*, *haf^{4}s*. Jfr *ju^{4}vt* > *ju^{4}vt* > *ju^{4}ft*; *behø^{4}vs* > *behø^{4}vs* > *behöf^{4}s*; *Gu^{4}ds* > *Gud^{4}s* > *Gut^{4}s*; (*jær^{3}tan^{2}* >) *jær^{3}tan^{2}* > *jæt^{3}an^{2}*; *væ^{4}rt* > *væ^{4}rt* > *væt^{4}*; *kω^{4}rt* > *kω^{4}rt* > *kωt^{4}* (Göteb. *kωt^{4}*, *d^{4}s-kωt^{1}*); *Æ'rnst Pæ^{4}rson fær^{4}st* > *Æ'nst Pæ^{4}son fæs^{4}t* (Göteb. *Æ'nst Pä^{4}son fæs^{4}t*). Jfr *haf^{4}t*, *nø^{3}d-tor^{2}+ft*, *jif^{4}t*, *häl^{4}ft*.

5. Ep. met. III, 27. **Perdis, amice** (slutet).

[— ◡◡ —]. Så svinna med hast mina lyckliga dagar,
Medan jag ligger och lyss till de älskliga Musernas lekar.
Se, *det* kallar jag liv! Dēt är annat än avund och ävlan,
Annat än tvånget i påvens gemak: jag tog lärdom av skadan,
Vare det nog! Nu trampar min fot blott fädernejorden,
Trött, men förnöjd. Nu andas jag in den italiska luften,
Njuter dess asur och ser den hesperiska himmelens stjärnor.
Sist när min levnad är all, när den yttersta timman är inne,
O, det blir ljuvt för mitt huvud då, äfter sorjer och mödor,
Ljuvt att få vila och dö i hans famn och begråtas av honom,
Veta att stoftet skall föras till ro av hans älskande händer!
Hård var min levnads strid, — huru ljuvt att omsider få slumra
In i min slutliga sömn, bland Italiens älskade klippor,
Här i min fädernejord! En gång när den skövlande tiden
Vräker omkull var skyddande sten av den bräckliga graven,
Då skall Hesperiens vind fara mildare fram med min aska.

Varken i antikiserande eller i modärn värs får schemat våldföra täxten. Men det är ändå tydligt att de vördnadsvärda gamla metrarna, särskilt deras *längder*, få göra sig mera gällande än de modärna rytmernas värsfötter. Med andra ord: i modärna svenska värser är inkongruensfallet II välgörande, fallet III här och där oskadligt; men i klassisk äfterbildning är, enligt min känsla och övertygelse, redan inkongruensfallet II (en enstaka inkongruent stavelse) ett »fel»: allt bör där, så långt möjligt är, inrättas till »förstaklassig rytmicitet.»

[— ⏑ ⏑ —] *så^4 svin^{3}a^2 med has^{4}t mina lyk^{3}lig^{2}a da^{3}gar^2.*
me'dan jag lig'ər ok lys^4 til de älskliga Mu^{4}sərnas le^{3}kar^2.
*se^4, dä^{4}t kal'ar jag li^{4}v! dä^{4}t ær an^{3}nat^2 än a^{3}vun^{2}d ok ä^{3}vlan^2,**
an^{3}at^2 än tvoŋ^{4}ət i på^{3}vən^{2}s jema^{4}k! jag tωg læ^{3}rdωm^2 av ska^{3}dan^2,
va'rə dät nω^{4}g. nu^4 tram^{3}par^2 min fω^{4}t blot^4 fä^{3}dərnəjω^{2+}rdən,
tröt^4, män fœrnöj^{4}d. nu^4 an'das jag in^4 dän ita^{4}liska luf^{4}tən,
*nju^{4}tər däs a^{3}sur^2, ok se^{4}r dän häspe^{4}riska him^{3}ələn^{2}s fæ^{3}rnωr^2.***
sis^{4}t, nær min le^{3}vnad^2 ær al^4, nær dän yt^{4}ərsta tim^{3}an^2 ær in^{3}ə^2,
*ω^4, dät blir ju^{4}vt fœr mit hu^{3}vud^2 då^4, äftər sor^{3}jər^2 ok mø^3-dωr^2,****
ju^{4}vt at få vi^{3}la^2 ok dø^4 i hans fam^{4}n ok begrå^{4}tas av hon^{3}om^2,
ve^{3}ta^2 at stoj^{4}tət skal fœ'ras til rω^4 av hans äl^{3}skan^{2}də hän^{4}dər!
hå^{4}rd var min le^{3}vnad^{2+}s stri^{4}d, huru ju^{4}vt at omsi^{3}dər^2 få slum'ra
in^4, i min slu^{3}tlig^{2}a söm^{4}n, bland Ita^{3}liən^{2}s äl^{3}skad^{2}ə klip^{3}ωr^2,
hæ^{4}r i min fä^{3}dərnəjω^{2+}rd! en^4 goŋ^4, nær dän föv^{3}lan^{2}də ti^{4}dən
vrä'kər omkul^4 va^{4}r fyd^{3}an^{2}də ste^{4}n av dän bräk^{3}lig^{2}a gra^{4}vən,
då^4 skal Häspe^{3}riən^{2}s vin^{4}d fa'ra mil^{3}dər^{2}ə fram^4 me'd min as^{3}ka^2!

* Den patetiska framhävningen gör *dä^{4}t* första gången fullkongruent, andra gången starkt inkongruent, särdeles äfter pausen (Jfr s. 29 *nu*). Detta är ett av de tillfällen där jag hälst anser felet ligga i den övertaliga stavelsen *ær*, vilken tages med på köpet. — *a^{3}vun^{2}d* kan, liksom *læ^{3}rdωm^2* i v. 4, behandlas *ad libitum* som enkelt eller som (formellt) sammansatt; *le^{3}vnad^{2+}* har jag nyttjat som enkelt ord i v. 8, som formellt sammansatt i v. 12. Jag skulle aldrig anse t. ex. *li^{4}vəts stri^{4}d* för en fullgod — — — ('moloss', *tam tam tam*), trots konsonanthopningen; men *le^{3}vnad^{2+}s stri^{4}d* är fullgod, enär man kan förlänga *-nad* till $^{2+}$ eller akcentuera hela ordet patetiskt.

** I *him^{3}ələn^{2}s* föreligger ett lindrigt fel (320 vore fullgod — ⏑ ⏑, men ord som *him^{3}ələn^{2}s, män^{3}ifa^2*, 3 0 2, få knappt uttalas med 3 2 0); samma lilla fel återkommer i *Ita^{3}liən^{2}s, Häspe^{3}riən^{2}s,* vilket är mitt enda uttal. Jfr sid. 38, *Ita^{4}lia*.

*** Äfter *hu^{3}vud^2* förstärkes tvåan genom en liten logisk paus och, om man äntligen så vill, av artikulationspaus mellan *-d* och *d-*.

6. Ep. met. III, 31 **Gratulor.**

Väl må jag prisa dig nu för ditt snille, glad att jag aldrig
Sparade sporre och tukt. Vilken heder för mig att få forma,
Liksom, med denna min hand någon lärling till jälp i mitt yrke,

Någon som, först genom mig, rätt lärde sig konsten att dikta.
Fortsätt ditt präktiga värk! Det är värt all iver och omsorj.

När du en dag, helt visst, har bestigit Parnassen och segrat,
Då skall du se med förakt på den skränande, brådskande hopen.

Ett råd giver jag dig. Du har fått av din moder Naturen
Vältalighet, jämte känslans djup. Vill du tro mig, så öva
Konsten med trohet och flit! Du får aldrig förtröttas att mäta
Varje din stavelses vikt: tre gånger är icke för mycket.
Gör det, så slipper du se hur det minsta av lyten, en »småsak»,

Sätter en fläck, här och där, på det största och bästa du skriver.

Akta dig, föga behövs för att skämma ett anletes skönhet!
Endast av faderlig ömhet för dig har jag givit dig rådet, —
Har jag äj fostrat dig, just med mitt tal? Är äj vinsten min egen?
Trädet skall bringa mig frukt och belöna sin odlares möda! —
Käre, du finner av allt, huru villigt jag främjar ditt rykte.

vä^{4}l må jag pri^{3}sa^2 dig nu^4 fœr dit snil^{3}ə^2, ˥ gla^{4}d at jag al^{3}drig^2
spa^{3}raa^{2}ə spor^{3}ə^2 ok tuk^{4}t. vilkən he^{4}dər fœr mi^{4}g at få for^{3}ma^2,
li'ksom, med dän^{3}a^2 min han^{4}d någon læ^{3}rling^2 til jäl^{4}p i mit yr^{3}kə^2,
nå'gon som, fœ'rst jenom mi^{4}g. rät^4 læ^{3}rdə^2 sig kon'stən at dik^{3}ta^2!
*fω^{3}rtsät^{2+} dit' präk^{3}tig^{2}a vær^{4}k! dä't ær væ^{4}rt al^4 i^{4}vər ok om^3-sor^{2+}j.**
næ'r du en da^{4}g, he^{4}lt vis^{4}t, har besti^{4}git Parnas^{4}ən ok se^{3}grat^2,
då^4 skal du se' med fœrak^{4}t på dän skrä^{3}nan^{2}də, brå^{3}dskan^{2}də hω^{4}pən.
et^4 rå^{4}d ji^{4}vər-jag-di^{1+}g; du har fot^4, av din mω'dər Natu^{4}rən,
vä^{3}ltalighe^{2+}t, jämtə ȷän^{3}slan^{2}s ju^{4}p. vil du trω^4 mig, så ø^{3}va^2
kon^{4}stən med trω^{4}hə^{1}t ok fli^{4}t! du får al^{3}drig^2 fœrtröt^{4}as at mä^{3}ta^2
var^{3}jə^2 din sta^{3}vəl^{2}səs vik^{4}t: tre^4 goŋ^{3}ər^2 ær ik^{3}ə^2 fœr myk^{4}ə.
jæ^{4}r-dä^{1}t, så slip^{4}ər du se^4 hur dät min^{3}sta^2 av ly^{3}tən^2, en »små^{3}sa^{2+}k»,
sät'ər en fläk^4, hær ok dæ^{4}r, på dät stœr^{3}sta^2, dät bäs^{3}ta^2 du skri^{4}vər.
*ak^{3}ta^2 dig! fø^{3}ga^2 behø^{4}vs fœr at fäm^{3}ma^2 et an^{3}le^{2}təs fø^{3}nhe^{2}t!***
en^{3}das^{2}t av fa^{3}dər^{2}lig öm^{4}het fœr di^{4}g har jag ji'vit dig rå^{4}dət.
ha'r jag äj fωs^{3}trat^2 dig, jus^{4}t med mit ta^{4}l: var äj vin^{4}stən min e^{3}gən^2:
trä^{4}dət skal briŋ'a mig fruk^{4}t, ok belø^{4}na sin ω^{3}dlar^{2}əs mø^{3}da^2!
ȷæ^{3}rə^2, du fin^{4}ər av al^{4}t, huru vil^{3}ik^{2}t jag främ^{3}jar^2 dit ryk^{3}tə^2.

* *-sät^{2+}* är för långt som ⏑ (*ti*) i daktylen. Jag urskuldar hälst felet så, att *-sät^{2+}* är den långa tesisdelen, och *ditt* tages med som övertalig svag. Andra torde finna att en dylik tung 'tvåa' känns relativt kort näst intill 'trean'. En — ⏑ ⏑ som *ω^{3}beha^{2+}g* skulle jag icke tillåta mig. Jfr åvanför, sid. 28.

** Naturligtvis läser mången: *ak^{3}ta-di^{2+}g*, med akcentinfattning. Då uppstår ett än större 'fel' än i *fω^{3}rtsät^{2+} dit* (v. 5). Jfr v. 15, 16.

Till jämförelse meddelar jag en av Petrarcas sonetter, för att visa hur mycket friare man kan och bör dikta i modärna former.

Son. **Lasso, ch' i' ardo.**
(1366—68?)

Mitt järta brinner, ack! men ingen tror det.
Jō, alla tro det, utom e n allena, —
Jūst hon, som fřamför alla borde tro det:
Hōn tvivlar på min kärlek, fast hon s e r den.
Du underskōna, du som tror så fōga, —
Sēr dŭ då äj hur mina blickar tala?
Ack, vore det äj annorlunda skrivet
I stjärnorna, så funne jăg väl misskund!
Min kärleksglöd, som rörer d i g så föga,
Dĭtt pris och låv, som jag så träget sjunger, —
Trō mĭg! de skola tända t u s e n järtan:
Jag ser i andanom, du ljuva, kära,
Mīn tunga domnad, dina ögon släckta, —
Men länge, länge strålande i glans.

Schema: ◡—◡—◡—◡—◡⏊◡

I. *Mit jæɾ^{3}ta^{2} brin^{4}ər, ak^{4}! män iŋ^{3}ən^{2} trω^{4}r-dä^{1}t.*
II. *jω^{4}, al^{3}a^{2} trω^{4}-dä^{1}t, u^{3}tom^{2} en^{4} ale^{3}na^{2}, —*
II. *jus^{4}t hωn^{4}, som fram'fœr al^{3}a^{2} bω'rdə trω^{4}-dä^{1}t:*
II. *hωn^{4} tvi^{3}vlar ‿ på^{2} min ʝæ^{3}rle^{2}k, fast hωn se^{4}r-dän^{1}.*
I. *du un^{3}dərʃø$^{2+}$na, du' som trω^{4}r så fø^{3}ga^{2},*
III. *se^{4}r du då äj^{4} hur mi'na blik^{3}ar^{2} ta^{3}la^{2}?*
II. *ak^{4}, vω^{3}rə ‿ dä^{2}t äj an^{3}orlun^{2+}da skri^{3}vət^{2}*
II. *i ʃæ^{3}rnωrna^{2}, så fun'ə jag väl mis^{3}kun^{2+}d!*
I. *min ʝæ^{3}rleksglø$^{2+}$d, som rœ'rər di^{4}g så fø^{3}ga^{2},*
II. *dit^{4} pri^{4}s ok lå^{4}v, som ja'g så trä^{3}gət^{2} ʃuŋ^{4}ər, —*
III. *trω^{4}-mi^{1}g! de skω'la tän^{3}da^{2} tu^{4}sən jæɾ^{3}tan^{2}:*
I. *jag se^{4}r, i an^{3}danom^{2}, du ju^{3}va^{2}, ʝæ^{3}ra^{2},*
II. *min^{4} tuŋ^{3}a^{2} dom^{3}nad^{2}, di^{3}na^{2} ø^{3}gon^{2} släk^{3}ta^{2}, —*
I. *män läŋ^{3}ə^{2}, läŋ^{3}ə^{2} strå^{3}landə^{2} i glan^{4}s.*

Lund, den 29 januari 1908.

Corrigenda.

Sid. 129 rad 8, läs: *dän mäk*^{3}*tig*^{2}*ə,*

» 130. » 12, » *Än*^{8}*ɯ*^{2} och *-jω*^{2}*+rd*

» » » 21, » *-sadə,* vilka båda sista

» 134 » 3, » *-l*^{8}*iŋ-* och *-täŋ*^{2}*k-*

» 135 » 9, liksom 139 r. 13, s. 151 r. 12, s. 153 r. 3 och 11, s. 155 r. 10, s. 159 r. 13 m. fl., bör prick sättas över *i*; jag nyttjar här aldrig pricklöst *i*;

» 137 » 11, läs: *di·g*

» 139 » 16, » *fi*^{8}*ən*^{2}*dər*

» » » 21, » *al'a*

» 141 » 1, » *Jûp*^{4}*-* och *-tə*

» » » 9, » *sô*^{4}*nəns*

» » » 19, » *ji'v* och *me·d*

» » » 23, » *de'kûs*

» 143 » 6, » *hûl*^{4}*t*

» 145 17, » *-də*

» 146 » 12, » olycksstjärnornas

» 149 » 11, » *-dad*^{2}*əs*

» » » 18, » *-ənə*

» 155 » 3, » *taŋ*^{8}*kar*^{2}

» » » 19, » *gram*^{8}*sə*^{2},

» 157 » 18, » *d*'t är trasigt, liksom s. 149 r. 9, s. 159 r. 13, s. 161 r. 2;

» 159 » 2, » *äl'skliga*

» » » 3, » *an*^{8}*at*^{2}

» » » 12. » *f, d, i* trasiga.

NOVALIS OCH FOUQUÉ
I SVERIGE

AF

RUBEN G:SON BERG



I.

Friedrich Leopold von Hardenberg (f. 1772, d. 1801), känd under märket *Novalis,* och *Friedrich Heinrich Karl de la Motte Fouqué* (f. 1777, d. 1843) tillhöra de tyska författare, som genom den nyromantiska skolan kommit att inverka på vår vittra odling. En öfversikt af hvad deras namn och verk haft att betyda hos oss, är därför både ett bidrag till kännedomen om deras litteraturhistoriska ställning och en liten detalj till skildringen af vår nyromantik. De båda namnens förknippning är godtycklig, men möter redan tidigt i vår litteratur. Ett exempel blott. Då Atterbom anmälde Lorenzo Hammarskölds »Poetiska Studier» i Swensk Literatur-Tidning 1814, gjorde kan bl. a. (sp. 166) ett utfall mot den ensidiga skol-estetik, som sökte förringa hvad »Goethe, Schiller, Novalis och Fouqué» åstadkommit af oförgänglig skönhet, och liknande sammanställningar förekomma oupphörligt. Hvarken Novalis eller Fouqué har emellertid varit så betydelsefull för romantikerna som Goethe eller Schiller; ja, äfven Jean Paul, Tieck och Schleglarna torde ha spelat en vik tigare roll. Men vid sidan af de nämnda och många andra tyska författare från senare hälften af 1700- och förra hälften af 1800-talet utgjorde Novalis och Fouqué föremål för så mycken beundran och efterbildning, att de förtjäna en självständig behandling. — Jag skall först redogöra för de viktigaste omnämnanden som de erhållit i Sverige, därpå för hvad som öfversatts till svenska af deras verk och slutligen sammanfatta resultaten af deras inflytande på de svenska vitterhetsarbetena under vår romantiska skolas tid. För Fouqué tillkommer ytterligare att skildra de personliga förbindelser han knöt med svenska författare från denna tid, särskildt Atterbom, och nämna de öfversättningar till tyska af svenska vittra arbeten (dikter af Atterbom, »Spader Dame» af Livijn), som vi ha honom att tacka för.

Första gången Novalis omnämnes i de svenska nyromantikernas brefväxling, torde, så vidt jag kunnat finna, vara 7 december 1804, då den alltid kringsynte Lorenzo Hammarsköld skrifver till Livijn: »Äfven har jag läst Novalis's Heinrich von Ofterdingen, en charmant skrifven pies. Skada, att han ej feck sluta och lägga sista handen vid den. Derigenom är den oredig på sina ställen.» Några dagar senare heter det ytterligare: »Jag har läst Novalis Schriften nyligen och jag är förtjust af denna författare. Den förtrollande styl, som utmärker hans Heinrich v. Ofterdingen, kan icke jemföras med annat än den som råder i Breitingers afhandlingar i Tiecks Phantasien über die Kunst.»

I all sin korthet synas mig dessa båda uttalanden mycket karakteristiska för Hammarsköld. Det är ett bevis på hans lifliga intresse för den samtida tyska vitterheten att han redan 1804 förvärfvat sig Novalis »Schriften», utgifna af A. W. Schlegel och Tieck 1802. Det är vidare mycket betecknande för Hammarsköld, hvars mottaglighet för mystik icke var synnerligen stor, men hvars sinne för artistisk formgifning och stil däremot ganska utveckladt, att han framför allt fäste sig vid Novalis språkkonst, som ju ännu alltjämt beundras för sin melodiösa skönhet: »eine wahrhaft zauberische Melodie der Sprache» säger exempelvis Dilthey om Ofterdingen.

»Korta underrättelser om de förnämsta tyska poeter», den artikel af Hammarsköld i Linköpings-Bladet för den 15 februari 1806, med hvilken han började sin litteraturhistoriska bana, innehåller Novalis namn, men ej mer. Utförligt behandlas nämligen Lessing, Wieland, Goethe, Schiller och Tieck, hvarpå artikeln afslutas med orden: »Ännu finnas väl många store män som t. ex. en Voss, en Klopstock, en Novalis, en A. W. Schlegel m. fl., hvilka alla dock äro mindre märkvärdige än de ofvannämde». — I en annan sammanställning möter oss Novalis namn i Hammarskölds dikt »Försök öfver konsten att öfversätta poemer» (dagtecknad 1807 i »Poetiska Studier», 1813):

Om ditt hjärta slår af svärmande, mystiska känslor;
Må då Novalis', må Calderons sång från läpparna ljuda.

I »Poetiska Studier» förekommer äfven ett annat vittnesbörd om Hammarskölds intresse för Novalis, nämligen en öfversättning af Schwanings sång »Sind wir nicht geplagte Wesen?» i Ofterdingen. Diktens utomordentliga behag — en pärla af äkta lyrik kallas den äfven af Haym — har Hammarsköld ej kunnat öfver-

flytta till tolkningen, som han kallat »Flickornas klagan». En jämförelse mellan ett par strofer torde bestyrka detta:

Sind wir nicht geplagte Wesen? Ist nicht unser Los betrübt? Nur zu Zwang und Not erlesen, In Verstellung nur geübt, Dürfen selbst nicht unsre Klagen Sich aus unserm Busen wagen.	Ack! af nöjena förglömda, Blef bedröfvelsen vår lott. — Blott till tvång och smärta dömda, Vid förställning vanda blott, Får en suck ej, vid vår plåga, Sig utur vårt sköte våga.
— — — — — — — — — — — — — — — — — — — —	
Jede Neigung zu verschliessen. Hart und kalt zu sein, wie Stein, Schöne Augen nicht zu grüssen, Fleissig und allein zu sein, Keiner Bitte nachzugeben: Heisst das wohl ein Jugendleben?	Hvarje böjelse att kufva, Vara hård och kall som sten, Blickar fly, fast än så ljufva, Vara flitig och allen, För hvart handtryck undanfara — Kallas det väl ung att vara?

I sin anmälan af Hammarskölds bok kallade Atterbom öfversättningen helt enkelt *afskyvärd* (Swensk Literatur-Tidning 1814, sp. 280).

Det är ännu en af Hammarskölds dikter, som satts i förbindelse med Novalis, nämligen »Skaldens öde» (1805).[1] Redan i bref till Palmblad af 31 juli 1810 skref Atterbom, sedan han läst »Läsning i hvarjehanda»: »Hammarskölds Skaldens öde är ett afundsvärdt stycke. Det är en lycklig efterbildning af Novalis': Der Sänger geht auf rauhen Pfaden», och i sin nyssnämnda anmälan upprepade han detta påstående med orden: »Vid den dystra, sanna och djupt rörande teckningen af Skaldens Öde, har ett mästerstycke af Novalis swäfvat för skaldens själ: nämligen älskarens sång inför Konungen, i novellen om Prinsessan af Atlantis.» I alltför handfast form upprepas detta af Frunck (Bidrag o. s. v., sid. 109): »en efterbildning från Novalis». En jämförelse mellan de båda dikterna visar, att man inte kan tala om efterbildning, då hvarken gången af betraktelserna eller formen i Hammarskölds dikt är omedelbart afhängig af Novalis dikt, hvaremot denna måste anses som en föregångare i grundtanke och stämning.

---

[1] Stod under titeln »Skaldens Belägenhet» och med motto från Novalis i n:o 56 af Åbo Tidning 1805 — Hammarskölds första tryckta alster.

Hammarsköld fick också en gång dra i härnad för Novalis, Tieck och Schleglarna. Wallmarks Journal hade 1 mars 1810 haft en artikel, »Tysklands nyare Litteratur, bedömd af Tyskar», där dessa tyska författare fingo sig till del åtskilliga ogynnsamma omdömen. Hammarsköld svarade i Polyfem n:o 20 (första saml.), bl. a. anförande yttranden om Novalis af Adam Müller, Bouterwek och Ast.

När slutligen Hammarsköld i »Allm. Journ. Hederskrans» 1819 företog sig ett slags uppgörelse med fiendelägret, skref han äfven ett och annat om romantikernas positiva göranden och låtanden; af hvad som förebråddes dem ville de med stolthet erkänna somt, men vidkändes rakt inte det öfriga. »De tyska Författare», sade han bland annat, »dem Nya Scholan såsom Mönster framställt eller som Auctoriteter åberopat, äro Göthe, Schiller, Tieck, Novalis, Schelling och bröderna Schlegel» (sid. 31). Djup hyllning och vördnad präglar således genomgående Hammarskölds förhållande till Novalis, men när Börje Norling i sin lefnadsteckning öfver Hammarsköld nämner Rousseau, Schiller, Goethe och Novalis som hans älsklingsförfattare vid »denna tid» (i hans ungdom, men skäligen obestämdt när), har han väl ändå gått till någon öfverdrift — åtminstone rörande den sistnämnde.

En af Hammarskölds ungdomsvänner och liksom han ledamot af sällskapet Vitterhetens vänner, Christian Stenhammar, synes varit den förste, som öfversatt Novalis till svenska. 1805 inlämnade han nämligen till sällskapet »Ett litet Uttog af Novalis, i en mycket enfalldig öfversättning» (omnämdt af R. Hjärne i »Dagen före drabbningen», sid. XCI). Afsikten var etiologiskt polemisk: han ville kurera de mystiskt sinnade genom att visa dem, hvart mysticismen ledde. Öfversättningarna äro också ledsagade af en »Klagosång» och »Epilog», som visa denna hans mening. Stenhammars urval omfattar: ur »Hymnen an die Nacht», n:o 5 (utom slutverserna från och med »Gehoben ist der Stein») och ur »Geistliche Lieder» n:o 6 — vid hvars utrop: »O! dass das Weltmeer schon errötete, Und in duftiges Fleisch Aufquölle der Fels» Stenhammar tillfogar noten: »Här är han aldeles rasande — godt Folk!» — samt ett mycket stort antal fragmenter. Vid detta: »Filosofien kan icke baka bröd, men hon kan förskaffa oss Gud, Frihet och Odödlighet. Hvilken är nu mera praktisk, filosofien eller ekonomien?» noterar Sten-

hammar: »Om Novalis känt Prof. Liljeblad [Prof. Borgströmianus i Uppsala] hade han säkert föreställt honom denna fråga till besvarande i en Gradualdisputation.» Vid Novalis: »All angenäm känsla är gnidning» tillfogar Stenhammar: »Denna mystiska satts är högst obscen.» — Att Stenhammar själf likväl ej undgick påverkan från Novalis, det visar hans första diktförsök, »Skaldens Invigning», hvars motto också är hämtadt ur Novalis »Das Lied des Pilgers».

I Polyfem förekommer Novalis namn icke så sällan. Under titel »Fragmenter (af Novalis)» infördes i andra samlingens n:o 18 och 19, tredje samlingens n:o 10, 31, 35, 38 och 40 sammanlagdt fyrtien större och mindre satser, hvarjämte n:o 24 innehåller ett längre utdrag ur »Die Christenheit oder Europa»[1]. Därtill kommer under rubriken »Fragmenter», utan angifning af författare och ej betecknadt som öfversättningar, i n:o 11, 13 och 23 ett antal af ytterligare tjugutre små tankekorn. Hvarför källan förtigits, kan jag ej räkna ut. Fragmenterna äro hämtade ur »Blütenstaub», »Glauben und Liebe» och de af Schlegel—Tieck i deras upplaga samlade »spånorna»[2]. Den öfversättning, som ges, synes mig i allmänhet god, om också utan språklig elegans. Urvalet är eller synes åtminstone vara godtyckligt, men en hel del af de för Novalis mest betecknande är medtagen. Så pass isolerade som de i alla fall stå, ha de väl ändå knappast gett någon klarare föreställning om sin författares personlighet. Dess mer ha de törhända verkat som paradoxalt retande på motståndarna.

Öfversättningen från »Die Christenheit», kallad »En blick på en vigtigt föremål», tjänade till propedeutik för Askelöfs artikel om religiositeten i Sverige. I denna nämndes Novalis som en af Fichtes efterföljare, mot hvilken materialisterna förgäfves

[1] Se Ljunggren, Sv. Vitt. Häfd. IV: 304.

[2] Då ingen redogörelse lämnats för dessa öfversättningar förut, identifierar jag dem här med originalen. De i Polyfem II: 18 befintliga återfinnas i Minors upplaga af Novalis II: sid. 139, 179, 187, 196, 201, 201, 224, 227; de i Polyfem III: 10 hos Minor II: 247, 248, 249, 249, 249, 123, 121, 123, 122; de i III: 31 hos Minor II: 239, 239, 236, 244, 245, 140; de i III: 35 hos Minor II: 124, 147, 149, 152, 121, 128; de i III: 38 hos Minor II: 121, 182, 182, 182, 186 och de i Polyfem III: 40 hos Minor II: 112, 114, 187, 118, 193, 141 och 200. — De anonyma i Polyfem III: 11 återfinnas hos Minor II: 125, 248, 252, 252, 253, 261, 253, 261; de i III: 13 hos Minor II: 188, 183, 133 och 178; de i III: 23 hos Minor II: 172, 201, 202, 202, 203, 203, 203, 203, 204 och 204.

uppträdt med smädenamnet *svärmare*. »Novalis förblef», skrifver Askelöf »det oaktadt, en af werldens förste tänkare, och hans namn ett föremål för den innerligaste wördnad». Detta är ju en ganska hög ton och visar, att den polyfemistiska kretsen bar opp Novalis namn med den största beundran. Otvifvelaktigt är också, att Polyfem mer än något annat af tidens organ gjorde Novalis känd i Sverige [1].

Atterboms ställning till Novalis är naturligtvis af större intresse. Förhållandet var prägladt af djup, lefnadslång beundran, som emellertid ej tog sig uttryck på ett sådant sätt, som man kunde ha väntat: genom öfversättningar, efterbildningar, någon monografi. Det sistnämnda är ju öfvermåttan beklagligt, ty hvilken utomordentlig studie skulle ej Atterbom ha kunnat göra öfver den tyske skalden! Men Atterboms »götiska» sinne var så starkt, att han ej skref essäer om andra än svenskar. De mera enstaka uttalandena om Novalis i Atterboms skrifter äro emellertid fullt tillräckliga för att klargöra Atterboms uppfattnig och dess beständighet — medan däremot Fouqué tämligen snart upphörde att tjusa honom,

När Atterbom lärde känna Novalis, kan jag ej bestämdt afgöra. Att bekantskapen ägt rum tämligen snart efter sedan Atterbom kommit till Uppsala, är väl antagligt. Det första inflytande från Novalis på Atterbom, hvilket man ansett sig kunna spåra, är G. H. J. Ljunggrens yttrande i Sv. Vitt. Häfder IV: 41, att Atterboms första stora tal i Auroraförbundet (10 okt. 1807, omarbetadt strax efteråt), som innehåller en skildring af den idealiska poesien, i sin »ton ... påminner om Novalis». Det nödvändiga filologiska beviset härför har det emellertid ej lyckats mig att finna, hvarför jag tillsvidare endast anför denna uppgift. Redan vid följande års början har man emellertid uttalanden om Novalis af Atterbom. Den »Elegi till Sophie», som han sände till Hedborn 20 juli 1808, innehåller bl. a. äfven följande uppmaning:

Drick ur Naturens moderpokal berusande vällust,
Skåda i Liljans kalk Korsets Stjerna, som nu,

[1] I Sv. Akad. Handl. XXXV: 458 skrifver Beskow om Polyfem: »Bladets egentliga kunskapskällor synas inskränka sig till Schleglarne, Tieck, Novalis, Hoffmann och de äldre af Schellings skrifter». Att Novalis varit kunskapskälla är otvifvelaktigt, men af E. T. A. Hoffmann var väl inget bekant i Sverige, innan »Phantasiestücke in Callot's Manier» utkommit 1815.

Bådad af *Schlegel* och *Tieck*, uppgår ur den purprade Östern,
. Och med *Novalis* förstå Grafvens sublima symbol[1]!

Sommaren 1809 då hans studier hade jättelik omfattning, berättar han i bref, att han »Noga studerat och gjort anteckningar ur Ihres Dialekt-lexikon, Voss Odyssé, Novalis m. m.» (anfördt från Böttiger, »Auroraförbundet», sid. 456). Det närmaste resultatet af dessa Novalisstudier finner man i hans stora tal på högtidsdagen 10 oktober samma år i Aurora.

Sedan Atterbom bestämt skaldekonsten som »Ett framställande af det eviga (gudom = poesi = menskligbet) i tiden, genom musikaliskt tal», söker kan klargöra skillnaden mellan subjektiv och objektiv diktning samt säger sig hoppas en absolut (= fulländad) skaldekonst genom öfvervinnandet af denna motsats. »Men detta sker ej förr, än Romantiken, från en blott interessant konstvariation, upphöjt sig till en centralpunkt af de fyra poetiska verldsdelarnas Mythologier, Gräkelands, Svithiods, Indiens och (det catholska) Roms, d. ä. blifvit sjelf en ideell Mythologi, som uttrycker Hellenisk enfald med Orientalisk eldskrift, i Nordisk kraft med Toscanisk välklang. Ett sådant Synthetiskt konstwerk skulle sammanbinda Subjekt och Objekt genom Religion, d. ä. menniskans medvetande af sitt lif i den Gudomliga kärleken; ja, göra den Läsare, som förstode det, omedelbarligen sjelf till ett konstverk. Exempel på en sådan skaldekonst äro de qvarlefvor vi äga efter *Novalis,* denne unge halfgud, genom hvars förtidiga bortgång vi, för oberäknelig tid, förlorat hoppet om en romantiskt fulländad Skald. Hur objektifva äro icke hans bildningar! men har någonsin ett originellare Individuum klarare öfverallt genomskimrat sitt verk?» I en not tillägges: »Sedan man med denne Författares ålder jemfört, hvad han gjort; och framför allt riktigt tänkt sig in i hans *tendents*, hvad han *ämnade* göra, om Himlen unnat honom förlängda dagar: så kan man anse sig berättigad att påstå, det han var den *mäst poetiske poet,* som Lärdomshistorien ännu kan uppvisa.»

Med alla sina lån och reminiscenser är detta Atterbomska tal af högt intresse såsom den nittonåriges första stora teoretiska uppgörelse, och äfven dess lilla afsnitt om Novalis har

[1] I omarbetningen af denna dikt i Phosphoros (I: 96) lyder sista raden:
Döden, förherrligad sjelf, hyllar Novalis, och ler.
Vid en ännu senare omarbetning bortföllo samtliga dessa författarnamn.

flera intressanta ställen. Till dem räknar jag drömmen om den nya mytologien, åt hvilken alla öfriga mytologier skulle skatta. Friedrich Schlegel hade ju i »Rede über die Mythologie» framhållit samma önskan och äskat samma heimdalska skapelse af denna nya mytologi. »Auch die andern Mythologien müssen wieder erweckt werden nach dem Maass ihres Tiefsinnes, ihrer Schönheit und ihrer Bildung, um die Entstehung der neuen Mythologie zu beschleunigen», heter det hos Schlegel efter beklagandena af att samtidens poesi saknade en medelpunkt »wie es die Mythologie für die der Alten war». Atterboms rika skaldiska stil färglägger den grundritning Schlegel lämnade. Som den ideale fulländaren af den drömda romantiska poesien nämner Atterbom därpå — icke Goethe, icke ens »romantikernas Goethe» = Tieck, utan Novalis. Detta är så mycket mer påfallande som Atterboms uttryck »den mest poetiske poet» otvifvelaktigt är bildadt i full och medveten anslutning till en bekant sats af Friedrich Schlegel, nämligen N:r 247 (i Minors numrering) af hans Fragmente i Athenäum: »Goethe's rein poetische Poesie ist die vollständigste Poesie des Poesies». Mera afgjordt kunde Atterbom ej ha hyllat någon skald. Däremot synes den ensamma karakteriserande raden svag som förklaring, ty objektiviteten hos Novalis är ju vansklig att få tag i[1]; hvad Atterbom nämner om hans subjektivitet har paralleller hos alla, som med förstående bedömt Novalis.

Tyvärr kan jag icke afgöra hvad som i främsta rummet fängslat Atterbom hos Novalis. I hans bref från denna tid har jag förgäfves sökt upplysningar härom; i hans samtidiga poetiska alstring skönjas endast svaga spår af Novalis inflytande[2]. I de »Praktiska anmärkningar», hvarmed Atterbom afslöt sitt stora tal har han däremot i viss mån direkt följt Novalis. Atterbom inskärper där, att unga skalder ej böra försänka sig i

[1] Kanske har Atterbom med objektivitet här menat, att de af Novalis skildrade personerna *lefva* i konkretiserad framställning; detta medgifves äfven af nutidsgranskare med annars rätt snäf ton som t. ex. Stefan Hock (Neue Freie Presse 15/10 1907), som skrifver om Ofterdingen: »Est ist Hardenbergs Meisterwerk, wie er all diese feinen, unfassbaren, luftigen Gedanken verkörpert hat, wie er die Unwirklichkeit realistisch, greifbar schildert».

[2] dikten »Kyrkogården» (se Vetterlund i Samlaren 1891, s. 32 f.) samt en del af prologen till Phosphoros (enligt Vetterlund i »Atterboms sagospel Fågel blå» sid. 8.)

drömmerier och grubbel[1], »ett upplösande svårmod och allra minst ett overksamt lefnadssätt», utan förordar arbetsamhet, sällskaplighet — ett för honom ovanligt utåtriktadt lif. Visserligen äro äfven här påminnelserna om Fr. Schlegel (»Gespräch über die Poesie» o. s. v.) talrika, men ännu mer erinras man om Klingsohrs och Ofterdingens samtal i romanens sjunde kapitel. Det är påtagligt att till och med ordliga upprepningar från Novalis förekomma hos Atterbom. Mot Atterboms ord: »Ingen ting är vanligare, än att unga Skalder . . . famla efter det Ohörda, Okända, utomordentliga, i ämne, bilder, språkböjning. De tro sig vinna sin afsigt derigenom, att de oupphörligt . . . jaga efter känslor och liknelser» svara hos Novalis: »Ein Dichter muss nicht den ganzen Tag müssig umherlaufen, und auf Bilder und Gefühle Jagd machen». Novalis låter Klingsohr fortsätta: »Ein reines, offenes Gemüt, Gewandheit im Nachdenken und Betrachten, und Geschichlichkeit alle seine Fähigkeiten in eine gegenseitig belebende Tätigkeit zu versetzen und darin zu erhalten, das sind die Erfordernisse unserer Kunst». Atterbom omskrifver detta med: »En lugn och klar Själ, en liflig känslighet, af förnuftet förmildrad och förädlad, en alfvarlig och välberäknad arbetsamhet, en af filosofien skärpt skicklighet att betrakta och eftertänka, och sluteligen ett fritt och sällskapligt lefnadssätt — dessa äro de egenskaper, som fordras till en lycklig Skald.» Klingsohr yttrar: »In der Nähe des Dichters bricht die Poesie überall aus» och, med en om Goethe påminnande vändning: »Die beste Poesie liegt uns ganz nahe». Atterbom amplifierar och kommenterar: »Poesien ligger icke långt ifrån oss; den omsväfvar oss, likt det Absoluta, oupphörligt». Parallellerna sträcka sig äfven till enstaka satser i talet; Klingsohrs varning mot att dikta »wenn ein reissender Sturm in der Brust tobt» motsvarar Atterboms: »må Skalden icke försöka att skildra oss något . . . så länge den första känslan af vällust eller smärta brusar i hans Inre» o. s. v.

I en ström sammanflyta de olika påverkningarna från Novalis, Schlegel, Schelling, Tieck och Schleiermacher; det måste förbehållas en utförlig Atterbomsbiografi att dela opp och afgränsa mellan intressesfärerna. Själf företog han ingen dylik uppdelning. När han afgaf sin »Förklaring» efter Geijers klum-

[1] jfr. hvad Ljunggren säger om detta tal i Sv. Vitt. Häfd. IV: 54.

piga och orättvisa granskning af hans dikter i »Litteraturbladet», yttrade han bl. a. att den nyromantiska skolans bemödande, oaktadt några särskiljande olikheter varit detsamma som »den med denna skola i månget afseende nära sammanhängande Goethes, hvars A och O voro natur och poesi. Novalis, bröderne Schlegel och Tieck lade till dessa tvenne religion; i ordets positiva och christliga bemärkelse.» I en sådan synkretistiskt nyromantisk idékrets lefde Atterbom, sin natur likmätigt betonande öfverensstämmelser och samband[1].

I Atterboms offentliga yttranden om Novalis finner man samma innerlighet som i hans enskilda och första. Då han i Phosphoros anmälde öfversättningen af Asts »Öfversigt af poesiens historia» nämner han Tiecks, Novalis och Fr. Schlegels romaner såsom de verk, i hvilka den åldriga episka formen återuppstått »med lyrisk grundton och dramatisk bildning» och där »Romanzo's totalitet» blifvit uttryckt. Recensionen i Swensk Literatur-Tidning 1814 och 1815 öfver Svenska akademiens handligar — en af dessa kolosser i afhandlingsform, där Atterbom gaf vidlyftiga öfversikter af filosofi och litteratur — granskningen af Idunas åttonde häfte 1820, »Grundbegreppen af ästhetik och vitterhet» 1839 m. fl. af Atterboms uppsatser innehålla omdömen om Novalis. Atterbom fann hans dikter tillhöra de bästa bland nyare visor (jämte Goethes, Tiecks, Uhlands och Rückerts) och den berömda psalmen *Wenn alle untreu werden* syntes honom framför allt förtjäna epitetet kristligt skön. Helst betonade han emellertid Novalis mystik och framhöll oftast Heinrich von Ofterdingen.

Om denna Novalis ofullbordade roman hyste Atterbom höga tankar. Så säger han 1814 om Swedenborg, att dennes skrifter »äro att anse såsom jättestora fragmenter af en enda gudomlig diktning, med hvilken, om den wore utbildad i ästhetisk form, icke Dantes Divina Comedia och knapt Novalis' Heinrich von Ofterdingen (om ock fullbordad) skulle kunna jemföras[2]». I Atterboms reseminnen nämnes Novalis som en

[1] Om olikheterna mellan de anförda fyra tyska romantikerna se Marie Joachimi, »Die Weltanschauung der Romantik» (1905).

[2] Sammanställningen af Dante och Novalis finnes äfven i Tiecks förord till tredje upplagan af Novalis skrifter (1815). Vetterlund finner däremot Ofterdingen »alltför grumlig och litet utförd» för att kunna betraktas som romantikens »typiska idédrama».

af den tyska poesiens mästare [1] — där är kombinationen: Klopstock, Goethe, Schiller, Novalis och Tieck; i Swensk Literatur-Tidning 1815 hyllades han som mystiker: »den som i sitt hjerta äger en motsvarande eld, den som har märg i själen och spänning i tanken, han läre först af Evangelisten Johannes hvad Christendom är, och sedan läse han Novalis och Böhme, om han dristar se den äkta mysticismen i dess strålande anlete». Wallmark, som naturligtvis trodde eller låtsade tro religionen i fara för dessa svärmare, slog allarm för dessa Atterboms ord och påstod att den nya sekten upphöjt Novalis och Böhme till jämlik apostlarang med Johannes. Atterbom måste protestera.

Han var också angelägen att ej få den falska, osunda mysticismen, »hyperkristianismen», sammanblandad med den äkta, sunda. Som representant för afarten ställer kan vanligen Zacharias Werner, författaren till »Die Söhne des Thals» — som Atterbom likväl högt beundrade —, »Die Kreuz an der Ostsee» och flera andra »ädla, snillrika, men sjukligt förvirrade syndabekännelser». Som representant för den senare åter nämner han med förkärlek Novalis [2]. Denna skarpt framhållna skillnad mellan Werner och Novalis karakteriserar Atterboms egen mystik. Som han mot Tegnér framhöll i sin dikt »Recensionsblommor»:

> i Dikten det gifs, ja i Tänkandet sjelft, ett förborgadt,
> Heligt, Hemlighetsfullt; *roten* af tanka och dikt.

och som han närmare utvecklar just i Idunarecensionen: »Mystiskt är just det, som till medvetandets och känslans utveckling evigt förhåller sig såsom deras *urgrund* och *urämne;* det som ... af ingen åskådning fullständigt kan omfattas och af ingen reflexion tillräckligt analytiseras ... således ... allt det i lifvet reella, omedelbara, sjelfberoende, sanna och sköna». Mystisk,

---

[1] I »Swea» X: 282 yttras mot Rydqvist, att Novalis är »en af Tysklands melodiösaste vers-konstnärer».

[2] I Phosphoros 1810 var Werner ännu ej förvisad från den rätta mystikens ängder, men 1812 skref Atterbom till Hammarsköld: »Novalis är ej sjuklig, men Werner har blifvit det i sina senare tragedier». Vetterlund (»Studier och dikter», 62, och »Atterboms sagospel Fågel blå») anser att Novalis mysticism stundom vardt osund, ja sammanför Novalis och Werner under en hatt. Om skillnaden mellan dem se Felix Poppenberg, »Zacharias Werner» (1893).

fortsätter han i samma recension, är därför hvarje människa som enligt Goethes uttryck aus dem Ganzen und in Grunde lebt. Bland mystiska författare kan han därför räkna upp inte bara sådana som Novalis och Schelling, utan äfven Jean Paul och Goethe, ty hos alla är deras skrifters innersta kärna »en äkta, sund och naturkraftig mysticism». I detta sammanhang antyder Atterbom att hos *en* svensk författare hade »mysticismens element utbildat sig till fullkomlig gedigenhet och klarhet». Atterbom förtiger visserligen hans namn, men den åsyftade är påtagligen Geijer. Att Novalis i sin roman föresatt sig ett stort mystiskt-poetiskt-didaktiskt syfte, är också hans ära.

Romantikerna klandrade ju lärodikten, sådan den uppträdt hos Pope eller Leopold, poesien som förkunnerska af välgörandets eller praktiska nyttors värde. Men den älskade att drömma om en annan slags didaktisk poesi, som rent af vore diktens toppunkt [1]. »Jedes Gedicht soll eigentlich romantisch und jedes soll didaktisch sein in jenem weiteren Sinn des Wortes, wo es die Tendenz nach einem tiefen, unendlichen Sinn bezeichnet», skref Friedrich Schlegel i »Das Gespräch über die Poesie». I sin utmärkta afhandling om Lycksalighetens ö anför G. H. J. Ljunggren just de hithörande uttalandena af Atterbom i »Grundbegreppen». Frukten af poesiens utveckling, en gång fullbordad såsom sammansmältning af poesi och högre filosofi, väntade han i »en både all filosofisk och all poetisk verldsbetraktelse sammanfattande lärodiktning». Bland siarna af denna poesi äro Dante och Novalis.

Från estetikens ståndpunkt ställde Atterbom problemet så. Poesien är världshistoriskt sedt källan till alla vetenskaper. Den sistfödda af dessa, estetiken, uppkom genom poesiens försök till en fullständig betraktelse öfver sig själf. Ur hennes eget väsen har det utvecklat sig ett dubbelförhållande af brydsam art. Som spekulativ undersökning är estetiken en afdelning af filosofien, en blott teoretisk skönhetsforskning. Men då det tillvarande af all skönhet och poesi har egenskapen att vara det skönas egen självskapelse, kan estetiken ej på annat sätt vara en sann motsvarighet därtill än som poesiens egen själfbetraktelse. Skalden och konstälskaren yrka af estetiken, att denna skall vara för dem fruktbärande, att den gagnar dem genom

[1] jfr Vetterlund i »Ett nyromantiskt skaldeideal» (1896).

en ur rik och ymnig erfarenhet framgången reflexion, att den främjar konstförståndet, renar deras synvidd och vidgar dess gränser. En sådan estetik skall ej blott ha djupsinne, skarpsinne, lärdom och smak, utan äfven äga den positivaste poesi i innehåll och form. Framställningen måste därför vara »en organism med fullt kött och blod, med spelande helsa och fägring — icke en blott abstrakt schematism, ett benrangel». Hur skall detta estetikens stora slutmål uppnås? De försök, som gjorts, ha alla strandat på att försökaren antingen varit blott skald (Jean Paul) eller blott filosof (Hegel). Men »fullkomligen upphunnet vore målet då, när poesien lyckades verkställa den ifrågavarande lösningen i en production, som vore på samma gång ett sannt esthetiskt system och ett sannt poetiskt konstverk. Det var ett sådant verk, som Novalis ville frambringa i sin »Heinrich von Ofterdingen». Denna ofullbordade roman är begynnelsen till en poesiens lärodikt öfver sig sjelf; verldsomfattande som hennes eget väsende.»

När J. E. Rydqvist, litteraturhistorikern som vardt språkman och som i »Svenska språkets lagar» gaf oss den svenska romantiska vetenskapens tredje grundläggande storverk, värdigt att ställas vid sidan af »Svenska folkets historia» och »Svenska siare och skalder», när Rydqvist 1825 gifvit ut en liten egendomligt sammansatt bok: »Irländska Melodier och Dikter af Thomas Moore, och en saga af Novalis» anmälde Atterbom [1] denna i tidskriften Swea X: 281 f. Med anledning af ett Rydqvists uttryck i inledning till sagan skref Atterbom då följande:

»Svårigheten »att rätt säga hvad som kunnat blifva» af Novalis' ofullbordade roman *Heinrich von Ofterdingen* (hvarur den ypperliga sagan »om Prinsessan af Atlantis» är tagen) är väl icke så stor, som Öfversättarn påstår. Slutmeningen af denna roman synes oss, tydligt nog, vara Poesiens förklaring och fullkomning genom sin *nordiska* beståndsdels återförsmältning med sin *orientaliska*. Denna sista, bemäktigande sig lifvet och naturen, bidrager först i mångfaldiga skepnader till Skaldens uppfostran, och fulländar slutligen, i Christendomens gestalt, sitt verk. Hans älskade Mathilda visar sig då i den högsta manifestationen af sitt innersta; hon är der sjelf den

[1] Recensionen är visserligen namnlös, men af stilistiska skäl anser jag den tillhöra honom.

»Edda», som uppväckt från sin isbädd, genomvärmd, befriad, blir igen Poesiens drottning; och genom henne blir Heinrich, hennes älskare och gemål, dess öfver jordens tid och rymd upphöjde konung. Ej blott öfver *denna* verlden utsträcker sig deras välde: det utvecklar och stadfäster sig egentligen i den *tillkommande* (hvilken redan här verkade såsom *förborgad* inom den förra, och lockade skalden till sig genom detta sitt sköna, men förgängliga skuggportrait). Poesien var för Novalis den (NB. med Religion försonade) magi, som afkastar lifvets materiella slöja och framkallar den under denna förborgade högre verlden.»

I dessa båda uttalanden finner man dels en anknytning till den allmänna utveckligen af grundtanken i Ofterdingen, dels en själfständig tolkning af planen. Redan i Tiecks »Bericht über die Fortsetzung» hette det om romanen: »er wollte . . . das eigentliche Wesen der Poesie aussprechen und ihre innerste Absicht erklären». Visserligen är den en bildningsroman i Wilhelm Meisters stora följe [1], men den skald, hvars bildningsgång skildras, är samtidigt poesien själf. Med rätta säger Just Bing om honom (»Novalis», s. 117): »Die Dichtung ist nicht sein Fach, sondern sein Wesen».

De intressanta bref från Atterbom till Eufrosyne, hvilka nyligen blifvit tryckta, innehålla flera ytterligare bidrag till kännedomen om Novalis plats i Atterboms hjärta. När Eufrosyne begärde litteraturanvisningar för att vidga och fullständiga sin bildning, svarade Atterbom (28 jan. 1817): »Jag önskar att Ni måtte äga tillgång isynnerhet till Goethes, Schillers, Novalis', Tiecks, Jean Pauls och Fouqués skrifter». Som särskildt önskvärda nämner han Ofterdingen och »Geistliche Lieder». Från Dresden skref han nov. 1817 att han träffat Louise von Brachmann, som han fann skäligen tråkig annars, men »derigenom intressant, att hon varit intimt lierad med Novalis' familj, och vet förtälja mycket om denne så hastigt försvinnande gudaynglings jordiska uppenbarelse» — »halfguden» från 1807 innehade alltjämt samma rang. I brefvet från Rom 13 apr. 1818 heter det: »Högligen recommenderas flitig läsning af Novalis

[1] se Donner, »Der Einfluss Wilhelm Meisters auf den Roman der Romantiker», 1893. — På svenska hör hit bl. a. Palmblads romanserie i Poetisk kalender.

och Goethe; den ene för Religionens, den andre för Konstens skull».

Flera gånger karakteriserar Atterbom Novalis genom jämförelser med andra skalder, svenska och utländska. Sålunda återkommer han i ett par fall till en jämförelse mellan Goethe och Novalis i deras förhållande till naturen. »Novalis var lika hjertligt, som Goethe, en naturälskande, ja naturforskande skald; han betraktade och behandlade, liksom denne, poesien såsom naturens *förklaring;* blott ville han genom henne låta naturen uppstiga i en ännu högre och glansfullare *himmelsfärd.*» Naturligt nog fann han (1834) att Almquist var befryndad med Novalis »i *total*riktningen af sin diktan och traktan» samt i »aningen af en *ny* konstepok». Mest fann han emellertid likhet mellan Elgström och Novalis — tills den postuma lilla boken »Minnen» af Ernst Kjellander gaf honom bilden af en ännu mera Novalis-lik natur. Därtill kom, att Elgström rönte starka intyck af Novalis och med förkärlek studerade honom. »Novalis, på samma gång filosof, theosof, skald», skrifver Atterbom i biografien öfver Elgström, »betraktande naturens, vetenskapens, religionens, poesiens, statens områden såsom ett gemensamt helt, och inom dem alla lika rik på de märkvärdigaste divinationer af framtida utvecklingar, blef här förmedlaren [mellan Elgström och teosofien]. Det är bekant, att för Novalis var detta hela ej inskränkt till den synliga andeverld, i hvilken vi föra vårt närvarande jordlif; i och igenom det synliga universum såg *han* öfverallt — det osynliga, hvars ömsom spegelklara uppenbarelser, ömsom profetiska signaturer han allestädes igenfann. Men just *denna* synpunkt var Elgströms egen, som nu kom till medvetenhet om sig sjelf[1]». — »Hymnen an die Nacht» ville Elgström gärna höra Atterbom recitera. Att Novalis dikter lästs högt i tidens uppsalakretser framgår bl. a. af Atterboms tal öfver Kernell (1824), hvilken föredrog Shakespeare, Schiller, Goethe och Novalis, »hvars englalika väsende stod så broderligt nära till hans». Malla Silfverstolpe omnämner äfven våren 1816, att Novalis arbeten åhörts »med ljuf glädje».

Dessa spridda yttranden om den tyske skalden förtjäna uppmärksamhet som förstående och sympatiska, men ge ju i

[1] Ljunggren (Sv. Vitt. Häfd. IV: 35 och 193) anser också Elgström vara den svenska nyromantiker som mest liknade Novalis samt nämner »Den nya kärleken» och »Sjuklingens tröst» som erinrande om denne.

alla fall ingen utförd karakteristik, de betyga framför allt, att Novalis skrifter gjort ett oförglömligt intryck på Atterbom och att han i Novalis fann en i sin konstnärliga syftning förebildlig skald.[1] Hvad Atterbom yttrade om frändskapen mellan Novalis och Almquist i fråga om totalriktningen af deras verksamhet kan med ännu större rätt sägas om Novalis och Atterbom. Det är redan därför mycket naturligt att Atterbom i »Fågel blå» vid teckningen af poetfiguren Deolätus och äfven annorstädes visar likheter med och reminiscenser från Novalis, särskildt Ofterdingen[2]. Men att parallellen är långt fullständigare än dessa enstaka likheter, det hoppas jag att kunna visa i det följande, vid redogörelsen för Novalis direkta inflytande på svensk poesi.

Om de öfriga romantikernas ställning till Novalis författarskap är inte så mycket att tillägga. Elgströms förkärlek för Novalis är nyss nämnd. Palmblad gaf i sin dialog »Öfver romanen» — en ypperlig resonerande katalog — en hänförd målning af Ofterdingen. Han låter Carl säga: »Naturphilosophiens trollstaf har framkallat många underverk i konstens verld, och bland dessa är Goethes chemiska roman [= Wahlverwandtschaften] visst icke det minsta. Mig synes dock att *Heinrich von Ofterdingen*, som väcktes af samma trollstaf, skulle fulländad hafva fördunklat alla romaner på jordklotet». — Carl svaras af August:

»Ni har rätt, Carl», begynte åter August. »Den enda hos Goethe öfriga dissonansen upplöses här i Religionens grundton: naturvetenskapen uppträder såsom positif poesi; man nalkas med en ljuf bäfvan naturens innersta verkstad, man ser redan på afstånd de underjordiska lågorna förmäla sig med de verldsgamla vattnen, och hör tidens hjul melodiskt kringdrifva stjernornas banor. Af min egen lefnad ville jag gerna uppoffra så många år, som Novalis behöft för att utföra jätteplanen till denna roman. Ingen främling skall besöka konstens land, utan

[1] Han citerar honom för resten äfven i »Studier till philosophiens historia och system» sid. 44, 114 m. fl. ställen.

[2] Se Vetterlund, »Atterboms sagospel Fågel blå» s. 17, 57 och 93 f. Jag endast tillägger, att de sid. 94 anförda orden från Amundus äfven erinra om slutet af Goethes »Braut von Corinth».

att först göra en vallfart till denna byggnad, hvartill det kanhända derföre icke föruntes mästarn att uppresa mer än en enda colonn, emedan deraf kunnat blifva ett Babels-torn, hvarifrån de dölige bespejat himmelen och den Eviges rådslag». [1]

Hedborn hade naturligtvis allt för litet af spekulativ lust eller mystik för att i likhet med Elgström få Novalis mycket kär. Att han likväl kom under inflytande af denne, berodde på Novalis religiösa lyrik, som enligt Atterboms minnesteckning sysselsatte honom på Herrön under första halfåret 1808 och i Uppsala på hösten 1811, »då på hans bord ständigt Bibeln, Gamla Svenska Psalmboken, Kolmodins Dufvoröst, Novalis och Thomas a Kempis lågo uppslagna». Det var Atterbom, som gjorde Hedborn uppmärksam på Novalis (se Atterbom, »Minnesteckningar och tal», II: 143).

C. F. Dahlgrens mig veterligen enda personliga omnämnande af Novalis sker i bref till Afzelius i sept. 1815: »Jag galopperar omkring på gatorna för att ta mig motion. Emellanåt läser man Bibel och Novalis». Det är onekligen mycket karakteristiskt för mannen, men visar inte på några möjligheter att djupt tillegna sig lektyren i fråga. I det muntra, parodiska stycket »Den siste fosforisten» nämns äfven Novalis som en af källorna till den poetiska floden:

Ur Goethe, Novalis
Och de la Motte,
Hölty och Salis
Jag detta fått

Men det var väl främst rimmet, som här bestämde urvalet. — Fredlund (»Carl Fredrik Dahlgren», sid. 77 och 115) anser likväl, att Dahlgren tagit kännedom om Novalis, och att denne ökat hans förkärlek för allegorien.

---

[1] I Swensk Literatur-Tidning 1813, sp. 369 kallar Hammarsköld denna sista mening: »det lika så träffande som sinrika yttrandet». — Palmblad skref 7 nov. 1815 till Hammarsköld: »I nyaste upplagan af sin Æsthetik nämner Jean Paul ej ett ord om Fouqué. Deremot utfar han öfverallt mot Novalis, som han sätter vid gränsen af Nihilisterne. Denne man begynner redan ligga af sig, som det så lätt händer theoretici». Detta visar Palmblads fortfarande sympati för de båda nämnda; men däremot är det en oberättigad generalisering, när Ljunggren på grund af dessa ord skrifver: »Jean Paul stod icke längre i ånseende hos romantikerna».

Af Nicander känner jag inget uttalande af Novalis, men att den svenska skalden tagit intryck äfven af honom bevisas bland annat af »Skaldens blomma», om hvilken Wirsén säger, att dess »nyromantiska förgudning af skaldelängtan och skaldedrömmar... ter sig som efterklang af Auroraförbundets rimmerier». Tvifvelsutan har Nicanders dikt många föregångare bland romantiska författare, men att denna blomma, som »Skalden har så skön och underbar», som står långt bort i »längtans blåa land» och hvars »hemlighet är aningens fullbordan» vuxit opp ur ett frö af die blaue Blume, tarfvar ingen bevisföring.

Jag nämnde nyss att utom Elgström äfven den tidigt bortryckte Ernst Kjellander för Atterboms sinne återkallat hågkomsten af Novalis. I sin nekrolog öfver Kjellander (Svenska Litteraturföreningens tidning 1835, n:o 36) skref Atterbom om den bortgångne unge vännen:

»Det gifves bland menniskorna ett slag af varelser, hvilkas lif, öfverträffande alla andras i andlig rikedom och fägring, är i samma mån lekamligen snarförtärdt. Det försvinner ur vår åsyn, innan det hunnit blifva något vidare än ett löfte af oändligt innehåll, en bebådning af outsägliga ting, en yppig purpurrodnad till den dag, hvars like i herrlighet ej skulle hafva funnits, i fall hans morgon ej hade tillika varit hans afton. Själens låga är hos dessa andar, hvad den *borde* vara hos alla, en sann himlaflamma, som bibehåller skärheten af sitt ursprung; men mähända är det just därföre, som den hos dem brinner med en kraft, en snabbhet, en glans, till hvars underhållning den jordiska lefnadslampan snart saknar olja. Novalis är deras gemensamme representant, och till samma slägt hörde Kernell. Fåglar, tropiskt underbara och skimrande, förvissade Columbi manskap om den den nya verldens verklighet och närhet; ungefär så visa sig dessa varelser för oss andra jordinvånare med en plötslig och kort, men profetisk företeelse. Ernst Kjellander var en af dem».

Detta sköna och rörande uttalande följdes sju år senare, då Kjellanders »Minnen» gifvits ut, af ett ännu bestämdare, nämligen i minnesteckningen öfver Törneros: »Jag sade förr att han tillhör den slägt af snillen, för hvars repräsentant *Novalis* kan anses. Nu säger jag bestämdt: han *är* Sveriges Novalis; underlägsen sin tyske själsbroder, icke i poesi, men i poetisk konst; deremot jemnlik i philosophisk djupsinnighet, fyndighet, divi-

nation; och öfverlägsen, å ena sidan, i skarpare dialektik, å andra sidan, i ännu positivare Christendom».

Utgifvaren af Kjellanders »Minnen», F. F. Carlson, bestyrker detta Atterboms yttrande i sitt förord, där han talar om Kjellanders förkärlek för Novalis arbeten och om den för dem båda gemensamma »förtroligheten med det djup, som i osöndrad enhet omfattar Religion, Philosophie och Poesie». Skillnaden mellan dem finner Carlson i att Novalis betraktelser företrädesvis vistades på naturens, men Kjellanders företrädesvis på historiens område.

Kjellander har lämnat den bästa öfversättningen af Novalis, nämligen »Längtan efter döden», hvars original är den sista af »Hymnen an die Nacht»[1]; öfversättaren har emellertid uppoffrat konkreta detaljer i urtexten för tonens ledighet. Af det i »Minnen» sid. 234 meddelade brefvet från Kjellander framgår det likväl att Kjellander icke satte Novalis högt »i artistisk väg», men han kände sig i frändskap med den tyske mystikern. Han skrifver därför: »Om min poesie kunde Du ej säga något behagligare, än att den har tycke af Novalis». Både i sina bref och de filosofiska fragmenten citerar Kjellander flerstädes Novalis filosofiska fragmenter.

Atterboms kusin och efterbildare, P. A. Sondén, hör äfven till Novalisöfversättarna.[2] I hans »Dikter» (II: 95) läses »Psalm. Efter Novalis»

Som prof skrifver jag af första och sista strofen:

Hvad vore jag, åt mig blott lemnad?
Hvad vore jag förutan dig?
Åt fruktan och förtviflan ämnad,
Jag ginge rädd på öde stig.
Min kärleks mål jag icke kände,
Min framtid vore natt och död;
När bittra qval mitt hjerta brände,
Hvem klagade jag då min nöd?

Ännu till oss han nalkas sakta,
Den Helige i himmelsk glans:
Med tårar, rörde, vi betrakta
Hans trohet och hans törnekrans.
Välkomna äro oss de trogna,
Som med oss fatta Herdens hand
Och, ympade i honom, mogna
Till frukter för ett högre land.

Den förut omnämnde Rydqvist lämnade ett kort omdöme om Novalis i sin prisskrift »Framfarna dagars vittra idrotter i

---

[1] Om dessa skref Kjellander i ett bref: »Hymnen an die Nacht, hvilka endast en sådan Prophet af verldens innersta mysterier kunnat skrifva».

[2] Öfversättningar från Novalis ha för öfrigt förekommit ytterst sparsamt, såsom t. ex. i den finländska »Mnemosyne», som i n:o 11 för 1819 och n:o 59 för 1820 har prosatolkningar från Ofterdingen.

jemförelse med nutidens», där han skäligen onådigt bedömer »*mystiken,* eller bemödandet att afslöja naturen och konstens hemligheter, lifvets stumma gåtor. Novalis och Werner äro häruti de märkligaste. Hos den förre är mystiken renast och mest poetisk. Efter honom har den vanslägtats.» En not till detta ställe ondgör sig öfver Görres företal till Lohengrin (1813), hvilket ju var skäligen uppkonstrueradt,[1] och beklagar Almquists undergång i mystikens dimmor — en intressant och betydelsefull namnförknippning. Rydqvist gaf där dessutom ett själfständigt litet bidrag till Novalisforskningen, i det han framhöll som sin åsikt, att händelsen med jakten, ovädret och grottan i fjärde boken af Æneiden legat till grund för sagan om Atlantis i Ofterdingen. Rydqvist afser verserna 160—172, där Yirgilius skildrar Didos och Æneas af stormvädret framkallade kärleksmöte och den (i Minors uppl. sid. 88 f.) scen, där prinsessan och skalden förenas under likartade yttre förhållanden.

Almquist nämner Novalis som en efterföljare af Böhme i musikalisk mystik. Ett af Almquists arbeten skulle enligt den efterlämnade manuskriptförteckningen ha hetat »Diomelos eller den blå blomman. Romansen om Hellas». Som inget utkast förefinns, är det omöjligt att afgöra, huruvida något mer än namnet skulle inneburit anklang från Novalis.

.Två små notiser kunna tilläggas. Uttrycket »Sveriges Novalis» har nyttjats äfven om en annan än Kjellander, nämligen Stagnelius, som kallas så af Georg Brandes i hans bok om Tegnér. Till de paralleller Brandes drar mellan Stagnelius och Novalis samt mellan Atterbom och Novalis återkommer jag i det följande. Före Brandes hade en annan dansk kritiker gjort samma jämförelse, nämligen Chr. Molbech i Nord. Tidsskrift 1827. — I den artikel i »Foreign review» om Svenska litteraturen, som refererades i »Heimdall» N:o 44, 1829, heter det äfven om Stagnelius: »Bland främmande poeter kunna vi ej jemföra honom med någon, utom den Tyska Novalis», något som motiveras med bådas spiritualism och tidiga bortgång.

I trots af att Novalis hör till de författare, som uppräknas i prospekten till Lefflers och Bruzelius »Bibliothek der deut-

[1] Se Franz Schultz, »Joseph Görres als Herausgeber, Litteraturhistoriker, Kritiker» (1902) sid. 173 ff.

schen classiker», kom denna samling aldrig att innehålla något arbete af Novalis. Däremot intogos tre af Fouqué: »Zauberring», »Fahrten Thiodolphs» och »Sängerliebe».

Sammanfattar jag de strödda notiserna här ofvan, synes det mig framgå af dem, att Novalis skrifter sysselsatt de svenska romantikerna både i deras första och i deras andra släktled. Atterbom, hvars natur gjorde honom känsligast för skaldisk-mystik alstring af detta slag, är hans trognaste beundrare. Han lefde länge nog för att vara med om reaktionen mot romantiken inom den tyska litteraturhistorien och uppröras af den. 1851 berättar han sålunda i bref till ungdomsvännen Molbech, att han läser Paludan-Müller, Byron och »den dem båda så högst olika *Novalis* — om hvilken — i förbigående sagdt — *Gervinus* behagat fälla ett det allralärdaste åsne-omdöme». Samma kyliga vind blåste då i Sverige. Knappast med djup vördnad hade Gudmund Leonhard Silfverstolpe i sina samma år utgifna »Dikter» försett »Fru Loths Soliloquium» med ett motto ur Novalis »Sehnsucht nach dem Tode»:

einsam steht und tiefbetrübt,
Wer heiss und fromm die Vorzeit liebt.

Men Atterbom själf kunde med så mycket mera allvar göra orden till sina egna.



ONOMATOPOETISCHE BEZEICHNUNGEN FÜR MENSCHLICHE WESEN, BESONDERS IM DEUTSCHEN UND ENGLISCHEN

VON

J. REINIUS

Onomatopoetische Bezeichnungen für menschliche Wesen, besonders im Deutschen und Englischen.

Lautmalende, onomatopoetische Wörter sind uns wohl aus allen Sprachen bekannt. Sie bezeichnen zunächst symbolisch[1] gewisse Laute und damit verbundene Bewegungen, wie lat. *clangor*, *susurrare:* d. *summen*, *klatschen*, *quitschen*, *puffen* ('einen dumpfen Ton von sich geben', dann 'schlagen'); engl. *buzz*, *thud;* frz. *cracher* 'spucken' aus germ. *rakôn* durch Voransetzung des *k* lautmalend verdeutlicht, s. KÖRTING. Es werden dann besonders die Laute und Stimmen gewisser Tiere so nachgeahmt: z. B. d. *m(i)auen*, schw. *jama*, lat. *pipare*, d. *piepen*, *piepsen*, isl. *geyia*, aschw. *gøia* 'bellen' vielleicht aus **gawauian* 'wau sagen' (AX. KOCK, Arkiv f. n. Fil. XI, 1895, S. 344).

Dann wurden die Tiere selbst in dieser Weise bezeichnet. Als alte Beispiele mögen angeführt werden gr. κόραξ, ahd. *hraban* 'Rabe'; vielleicht ieu. **g^{v}ō(w)s*, die Grundform von gr. βοῦς, lat. (eig. oskisch) *bos*, d. *Kuh*. Dass diese Art sprachlicher Neuschöpfung international ist und in den verschiedensten Sprachen Ähnliches ergeben kann, zeigt chines. *miao* 'Katze', vgl. d. *miauen*, frz. *miauler*. SUCHIER, Gröbers Grundr. I. 662.

Innerhalb der jetzigen Kultursprachen wuchern solche Bildungen besonders reich auf dem Gebiete, wo die Neuschöpfung am ungezwungensten, ja anscheinend fast unbeschränkt ist, d. h. in der primitiven Ammen- oder Kindersprache, die wesentlich von der ersten Umgebung der Kinder in der Weise ausgebildet wird, dass man das vorhandene Sprachgut dem Fassungs- und Sprechvermögen des Kindes anpasst oder auch ihm mundrechte

[1] S. NOREEN, Vårt Språk V, 99 ff.

neue Wörter bildet. Vgl. PAUL, Prinzipien der Sprachgeschichte, 1 Aufl., S. 146.

Einige Beispiele: d. *Wauwau*, eng. *bowwow*, schw. *vovvov* oder *vovve*, frz. *toutou* 'Hund'; d. *Putput* 'Huhn' PAUL, schw. *pippi* 'Piepmatz'.

Dann wird oft das »richtige» Wort dem Kinde in der Weise beigebracht, dass man es der onomatopoetischen Bildung anhängt (Siehe PAUL). So entstehen tautologische Wörter wie d. *Mukuh*, schw. *kossamu* 'Kuh', d. *Bählamm*, *-schaf*, d. *Puthuhn*. Vgl. auch d. *Piepmatz*. Grossenteils aus der Ammensprache herübergenommen, begegnen viele onomatopoetische Tiernamen im Slang. Eine ähnliche Bildung innerhalb des Slanges scheint z. B. frz. *teufteuf* 'Automobil' zu sein (z. B. Anat. France, Anneau d'améthyste, p. 270).

In den genannten Fällen handelt es sich um Namengebung nach eigentümlichen Lauten oder Geräuschen, die die betreffenden Tiere oder Gegenstände selbst hervorbringen und die mit denselben eng assoziiert werden. Ihnen möchte ich ein paar andere Wörter gegenüberstellen.

D. *Hottehüh* bedeutet in der Ammensprache und im Slang 'Pferd' und ist eigentlich der Ruf (auch *Hotto*, *Hotte*), womit der Fuhrmann das Tier antreibt. Die Zusammensetzung *Hottepferd* ist mit *Bählamm* oben zu vergleichen. Schwed. Ammenspr. *totto* 'Pferd' scheint die Interjektion *ptroh* darzustellen, womit man ein Pferd zum Stillstehn bringt. Hier wird also der Zuruf an das Tier als dessen Name aufgefasst; jedenfalls als charakteristisches Merkmal herausgegriffen und als Name verwendet.

Frz. *haha* 'tout obstacle interrompant brusquement un chemin; ouverture faite au mur d'un jardin avec un fossé en dehors pour laisser la vue libre' ist nichts als die Interjektion *ha! ha!* (s. LITTRÉ), die die Überraschung beim Entdecken des Hindernisses ausdrückt. Das frz. Wort, seit dem 17. Jhdt. belegt, ist auch seit dem Anfang des 17. ins Englische eingeführt worden. S. OXF. N. E. DICT.

Ähnlich ist wohl die Entwicklung bei frz. *vasistas* 'sorte de guichet s'ouvrant à volonté pour voir ce qui se passe, ou pour parler à quelqu'un, espèce de jalousie qu'on met aux portières des voitures' LITTRÉ. Es ist dies nichts anders als die deutsche Frage: *was ist das?* — also keine einfache Interjektion,

(geschweige denn Nachahmung tierischer Naturlaute wie oben), sondern ein ganzer Satz. Vielleicht wurde einmal diese Frage getan von jemand, der durch das Guckfenster neugierig hindurchblickte, und wurde dann von einem des deutschen unkundigen Franzosen als Name der Sache selbst aufgefasst. Oder der erste Benenner war ein Deutscher und fand die Frage zur Bezeichnung des Guckfensters wohl angebracht. Oder aber ein deutscher Michel, dem ein Franzose solch ein Fenster zuerst zeigte, mag wohl voll Staunen die Frage geäussert haben und so dem sich überlegen fühlenden Franzosen Anlass zu dieser Benennung gegeben haben.

Jedenfalls haben wir hier, wie in den beiden eben angeführten Fällen, eine Benennung nach einem Lautgebilde, das dem Benannten gegenüber geäussert wird (oder geäussert werden könnte) und mit demselben assoziiert wird.

Ich schlage vor, den althergebrachten Namen der Onomatopoesie auch auf diese Art von Namengebung auszudehnen und jene Art wie bei *Wauwau* als direkte, diese als indirekte Onomatopoesie zu bezeichnen. Da das Benannte im ersten Fall der Urheber, im letztgenannten Fall aber der Gegenstand des geäusserten Lautes oder Lautgebildes ist, könnte man wohl auch jene Art aktive, diese passive Onomato poesie nennen.

Es werden nun diese beiden Arten von Namengebung auch mit Bezug auf Personen gebraucht. Ein Mensch, der einen charakteristischen Ausdruck oft im Munde führt oder auch nur bei einer einzigen grossen Gelegenheit äussert, wird leicht nach diesem Ausdruck benannt. So erhielt der Feldmarschall Blücher bekanntlich seinen Namen »der alte *Vorwärts*« daher, weil er bei Katzbach 1813 seinen Soldaten energisch »Vorwärts, vorwärts, Kinder!« zurief. Aber nicht nur einzelne Personen erhalten in dieser Weise Ehren- oder Spitznamen. Ein Ausdruck, der einer ganzen Klasse von Menschen eigen ist, wird zur appellativen Bezeichnung dieser Klasse. So nannte man in Deutschland früher in vulgärer oder burschikoser Sprache einen Franzosen oder eine Französin *Parlez-vous*, selbstverständlich

darum, weil sie oft durch eben diese Frage ein Gespräch anzuknüpfen suchten.

Es sind dies direkte (aktive) onomatopoetische Personenbezeichnungen.[1]

Anderseits werden aber auch Personen nach Ausdrücken benannt, die ihnen gegenüber gebraucht werden oder angemessen erscheinen. Ein 'pfiffiger, verwünschter Kerl', dessen Tun und Treiben dem Zuschauer etwa den erstannten und bewundernden Ausruf *Tausendsasa* entlockt, wird vielfach so genannt. Diese Gruppe bezeichne ich als indirekte (passive) onomatopoetische Personenbezeichnungen.

Ich gebe hier unten eine Übersicht der Fälle, die ich meistens aus vertraulicher oder nachlässiger Sprechweise, vornehmlich des Deutschen und Englischen, gesammelt habe. Für das Schwedische habe ich nur sehr wenige Beispiele wirklicher Appellative auftreiben können. Es scheint in der Tat, als wäre hier diese anschauliche Benennungsweise im allgemeinen nicht über die individuellen Spitznamen hinausgekommen.

Ich füge auch einige Fälle hinzu, wo ein charakteristisches Lautgebilde mit persönlicher Endung abgeleitet ist. Hier ist ja derselbe Gesichtspunkt bei der Namengebung bestimmend gewesen, wenn auch die persönliche Bedeutung durch die Endung verdeutlicht worden ist.

Direkte oder aktive onomatopoetische Personenbezeichnungen.

Zunächst einige individuelle Spitz- oder Beinamen.

Der bayrische Herzog Heinrich XI. (1142—54) führte den Beinamen *Jasomirgott* [d. h. *Ja, so mir Gott helfe!*]. S. PHILIPP KEIPER, Imperativische Namen, Z. f. d. d. Unterr. XVI (1902), 299, wo verschiedene Geschlechtsnamen, wie *Waltigott (<walde got)*, *Wiskott (<wizze got)*, aus Lieblingswendungen des ersten Trägers erklärt werden.

---

[1] JESPERSEN (in Tilskueren 1892, s. 853) vermutet, die ersten Wörter oder sprachlichen Ausdrücke seien eben Lautkomplexe, gesungene Leitmotive gewesen, die für eine Person besonders charakteristisch gewesen und deshalb als Eigenname für ihn gebraucht worden wären. Unsere modernen Beispiele könnten zur Stütze dieser Hypothese herangezogen werden.

Über Blüchers Beinamen *Vorwärts* siehe oben S. 191.

Andere deutsche Beispiele bei BEHAGHEL, Zur Namengebung, Z. f. d. Wortforsch. I, 265.

Doctor My-book war ein Beiname des Dr. John Abernethy (1765—1830), 'because he used to say to his patients »Read my book» (»Surgical Observations»)', BREWER, Dict. of phrase and fable.

Ein Student der Universität Uppsala, der in englischen Gesprächen das Wort *indeed* allzu reichlich verwendete, wurde von dem englischen Lektor gelegentlich als *Mr. Indeed* bezeichnet.

Patach, der Name eines hebräischen Vokals, wurde wenigstens im letzten Jahrzehnt des vorigen Jahrhunderts in Uppsala als Beiname des Orientalisten Professor H. Almkvist von vielen seiner Schüler gebraucht, wahrscheinlich weil seine charakteristische Aussprache des Wortes ihnen aufgefallen war.

Dann einige Beispiele aus der schwedischen »Pennälersprache». Die meisten sind mir von Herrn Dr. RUBEN BERG gütigst mitgeteilt.

Mansen, Beiname eines Lehrers am Örebroer Gymnasium, der in seine Rede oft das südschwedische den Schülern fremdartig klingende Füllwort *mans* einmischte (z. B. «de ä mans så»).

Biffen (eig. das Beefsteak) Spitzname für einen Lehrer, der gern von Beefsteaks sprach (Stockholm).

Diabbel, Spitzname eines Schülers mit den Initialen *O. V.*, als *o ve!* (Oh weh!) gedeutet und weiter »übersetzt», weil der Lehrer des Französischen immer frz. *diable* euphemistisch mit *o ve!* wiedergab (Stockholm).

Hùddå, Spitzname eines Lehrers, der oft einen so etwa wiederzugebenden Laut ausstiess (Nyköping).

Slyris, Spitzname eines Studenten (aus seiner Pennälerzeit?), der einmal frz. *celui* als *sly* aussprach (BERG, Sv. Landsmålen 1900, H. 3).

Schritten war ein Lehrer der neueren Sprachen am Göteborger Gymnasium 1848—51, der wegen eines chronischen Halsleidens sich mit einem eigentümlichen Laute räusperte, der ihm diesen Spitznamen einbrachte, O. SWAN, Våra öfversittare, S. 101.

Schàmbré wurde ein Hauslehrer von seinen Stockholmer Zöglingen benannt, denen seine etwas übertriebene Aussprache des frz. *chambre* auffiel.

Eine Umbildung nach derselben Richtung hin zeigt d. *Annodominismann*, Spitzname des Professors Thummann in Halle vor etwa 100 Jahren, 'weil er die Jahreszahlen immer so anführte: *anno domini 1722*' Laukhard, Anekdotenbuch bei KLUGE, D. Studentensprache, S. 12.

Schw. *Komm-ska-vi-gå* ('Kommt, wir wollen gehen') wurde eine alte Frau mit vielen Kindern genannt, wohl weil sie sie mit diesen Worten aufforderte, mitzukommen (Mitteilung von Dr. E. GRIP).

Die wirklichen Appellative sind wohl teilweise aus derartigen Eigennamen entstanden.

Unter den Appellativen bemerken wir zuerst Bezeichnungen für Angehörige einer Nation nach irgend einem charakteristischen Ausdruck derselben.

Päivä werden in der Gegend von Haparanda seit 10—15 Jahren von der schwedischen Bevölkerung 'finnische Arbeiter und Vagabunde' genannt: nach der finnischen Grussformel (*Hyvää*) *Päivää* '(Guten) Tag'. Der Erfinder des Ausdrucks ist, wie es scheint, noch nachzuweisen (gütige Mitteilung des Herrn Pastor HENNING BUCHT in Haparanda).

Im Norden von Schweden wird *kolis* oder gewöhnlich die deutlichere Zusammensetzung *finnkolis* oder *finnkole* als vertrauliche Bezeichnung für 'einen Finnen, besonders der niederen Klassen' gebraucht (gütige Mitteilung des Herrn Dr. O. OTTELIN). Die geläufige Erklärung aus fi. *kuule!* oder *kuules!* 'hör mal!', einer sehr gewöhnlichen Formel im Gespräch, wird auch von Prof. K. B. WIKLUND unterstützt.

D. †[1] *Parlez-vous* 1) in der älteren Studentenspr. *Parlewu*, 'Französin oder Mademoiselle für die Kinder', gebucht 1749 und belegt 1757, s. KLUGE, D. Studentensprache; 2) volkstümlich für 'Franzose', z. B. Franz Hoffmann, »Heute mir, morgen dir», Erzählung aus dem Freiheitskriege, ed. Rodhe, S. 55. Zur Erklärung s. oben S. 191.

D. † Soldatenspr. *Halters* plur. 'die österreichischen Soldaten der Reichsarmee im 18. Jahrhdt., weil sie fortwährend

---

[1] Das Zeichen † steht vor veralteten Wörtern.

halter sagten, z. B. 'das ist halter einer vom schwäbischen Kragen' HORN, D. Soldatensprache, S. 41. Vgl. schw. *Mansen* S. 193.

D. † Soldatenspr. *Gibser* 'die ungarischen »Rotmäntel« der Reichsarmee, weil sie grösstenteils kein anderes Deutsch als '*Gieb's her*', nämlich Geld, konnten' (ebenda).

Etwas unsicher scheint e.-am. Slang *hoosier* 'a native of Indiana'. 'Perhaps the most reasonable of several ingenious explanations is, that in the early days the customary challenge or greeting in that region was »*who's yer?*« (Who's here?): pronounced *hoosie'r* NORTON bei FARMER AND HENLEY, Slang and its analogues, die Beispiele von 1843, 1847 und 1848 anführen.

Noch zweifelhafter scheint e. (Slang der Seeleute) *slawmineyeux* 'a Dutchman'; probably a corruption of the Dutch *ja, mynheer;* or German *ja, mein Herr*' THE SLANG DICTIONARY, Chatto etc. 1894.

Ein exotisches Beispiel möge auch angeführt werden. *wi-wi* nennen die Einwohner gewisser Südseeinseln die Franzosen — zunächst entlaufene Sträflinge aus Neu-Kaledonien — offenbar wegen des häufigen *oui, oui.* AX. KOCK, Om språkets förändring, S. 37.

Endlich zwei Kraftausdrücke, die für die betreffenden Nationen charakteristisch sind und Spitznamen für dieselben abgegeben haben.

Frz. *un Goddem, Godeme* (nach GODEFROY, Dict. anc. fr., noch in der frz. Schweiz gebräuchlich), Scheltwort für Engländer, altfrz. auch *Godon*[1] (noch Anfang des 19. Jhs. in der Normandie), *goudon, gordon* — nach dem englischen »Nationalfluch« *God damn!* Vgl. die Ausdrücke *jurer comme un anglais* (Canada), *grossier comme un anglais* (im wallonischen Belgien). S. GAIDOZ u. SÉBILLOT, Le blason populaire de la France, p. 335, und GODEFROY.

Frz. *caraco* 'sobriquet que l'on donne aux Espagnols à cause d'un juron qui leur est familier' GAIDOZ und SÉBILLOT,

---

[1] *Godon* entwickelt dann die weitere Bedeutung 'Schwelger': 'autrefois de tout homme adonné au plaisir de la table et qui avait gros ventre' Mery bei GAID.-SÉBILLOT.

a. a. o., S. 348. Gemeint ist wohl sp. *carajo* 'das männliche Glied; vulg. Donnerwetter!' TOLHAUSEN Sp.-d. Wb.

Den zwei letztgenannten Beispielen schliessen sich einige andere Kraftausdrücke und Beteuerungsformeln an und bilden mit ihnen eine neue Gruppe.

E. (politisches Slang) *jingo* 'Chauvinist': 'a nickname for those who supported and lauded the policy of Lord Beaconsfield in sending a British fleet into Turkish waters to resist the advance of Russia in 1878; hence, one who brags of his country's preparedness for fight, and generally advocates or favours a bellicose policy in dealing with foreign powers; a blustering or blatant 'patriot'; a Chauvinist', von dem Kraftwort *by jingo!* (vielleicht euphemistischer Gebrauch einer sinnlosen Beschwörungsformel statt *by God!*) in einem 'music-hall song' von G. W. Hunt 1878: (Chorus) »We don't want to fight, yet by jingo! if we do, We've got the ships, we've got the men, and got the money too.» Vgl. Zitat von demselben Jahre: »The Jingoes — the new tribe of music hall patriots who sing the jingo song.» S. OXFORD NEW E. DICT.

E. (irländ. Sl.) *holy-father* 'a butcher's boy of St. Patrick's Market, Dublin, or other Irish blackguard; among whom the exclamation or oath *by the Holy Father* (meaning the Pope) is common' GROSE Dict. of the Vulgar tongue 1785, bei FARMER u. HENLEY.

D. (sächs.) *Dammich* 1) 'Bursche, der gern flucht' BEHAGHEL, Z. f. d. Wortforsch. I, 265 f.; 2) in der Soldatensprache (auch *Dimmich*) 'sächsische Unteroffiziere': 'wenn ein Vorgesetzter ein Wort häufig gebraucht, so bekommt er dies wohl selbst als Spitznamen' HORN D. Soldatenspr. 61. Gemeint ist natürlich der Fluch *Gott verdamm' mich!*

Hierher könnte vielleicht auch gezogen werden die Zusammenstellung † *Hans-Marter* für 'Landsknecht', die möglicherweise von Haus aus 'Hans, der immer *Marter!* flucht' bedeuten könnte. Burk. Waldis († c. 1557) nennt die Landsknechte *Hans Marter und Bruder Veit* (SANDERS Ergänzungswörterbuch unter *Veit*). Das gleichbedeutende †*Marterhans* wird von HORN, a. a. o. 20, so erklärt: 'wegen des Fluchens und Schwö-

rens bei der Passion Christi'[1]; desgleichen †*Fluchhans*, †*Kreuzhans*, †*Wundenhans*' — die beiden letzten offenbar vom Schwören bei dem heiligen *Kreuz* oder bei den heiligen *Wunden*.

Bruder Veit 'Landsknecht' oben wäre nach SANDERS vielleicht auch vom Gebrauch des Namens *Veit* für den Teufel in Flüchen. Luther hat: »Bruder Veit, der viel Marterns kann» (vgl. die Fussnote).

Mit den obigen Namen für Landsknechte wäre vielleicht zu vergleichen d. Soldatenspr. *Herr Jesus*, womit die Soldaten den Feldwebel bezeichnen HORN 55, falls der Ausruf *Herr Jesus!* als für ihn charakteristisch gelten soll. Die Benennung ist dann weitergeführt in *Vizejesus* 'Vizefeldwebel' a. a. o.

Sicher hierher gehörig — wenn auch von einem etwas anderen Gesichtspunkte aus — sind die deutschen Soldatenausdrücke (urspr. preussisch) *Kommissjesus, Kommisschristus* 'für ältere Feldgeistliche' HORN 58, wohl wegen ihres häufigen Sprechens vom Heiland.[2]

Wir kommen dann zu einer Gruppe lateinischer Ausdrücke, die in gewissen Berufen gebräuchlich waren und daher zunächst für Vertreter dieser Berufe verwendet wurden.

E. *ignoramus* 'an ignorant person', schon vor 1616 belegt, mag zunächst als symbolischer Name für einen unwissenden 'lawyer' erfunden sein und geht auf lat. *ignoramus* ('wir wissen nicht', dann 'wir ignorieren') zurück, 'the endorsement formerly

---

[1] Vgl. *martern* 'fluchen' (z. B. Luther bei SANDERS), gebildet wie *wettern* eig. '*Wetter!* sagen'. — W. WACKERNAGEL, Kleinere Schriften III, 134, erklärt MARTERHANS als Umdeutung von frz. *maraudeur*.

[2] So wurde ein frommer schwedischer Unteroffizier, der diesen Namen oft im Munde führte, von Kameraden und Gemeinen *Jesus* genannt. — Indessen kommen viele übertragene Anwendungen des Namens vor, die irgend eine andere Erklärung nötig machen, s. VERF., On transferred appellations of human beings chiefly in English and German, I., S. 35 f.

D. *Salbader* 'langweiliger, alberner Schwätzer, oft mit dem Nebensinn des salbungsvollen, frömmelnden Tones' DWB deutete ich ebenda S. 244 als Entstellung aus *Salvator*, auf Personen übertragen, die diesen Namen, etwa als Ausruf oder Beteuerungsformel, frömmelnd gebrauchten. Indessen mag H. SCHROEDER, Paul und Braunes Beiträge XXIX, 350 f., recht haben, der *Salbader* als »Streckform» von bayr. *salfern* 'schnell sprechen', *gesalf(er)*, *gesalb* 'Geschwätz', tirol. *gesalb* 'Gesalbader' etc. betrachtet — obgleich seine Theorie an vielen Punkten mit Recht scharf angegriffen worden ist (S. KLUGE im Literaturblatt 1906, Sp. 393 ff.).

made by a Grand Jury upon a bill or indictment presented to them, when they considered the evidence for the prosecution insufficient to warrant the case going to a petty jury', s. OXFORD N. E. DICT. Von Ungebildeten wird *ignoramus* wohl vielfach als eine ursprüngliche Personenbenennung auf *-us* aufgefasst, was die gelegentliche fehlerhafte Mehrzahl *ignorami* (angeführt von SM. PALMER, Folk Etymology, aus dem 'Standard' vom J. 1880) erklärt.

E. (altes Slang) *latitat* 'an attorney', z. B. 1771 Foote, Maid of Bath: »I will send for Luke Latitat and Codicil and make a handsome bequest to the hospital» — hier als symbolischer Eigenname — dann als Appellativ gebucht bei Grose 1785 und in zwei Slangwörterbüchern von 1811 und 1859. S. FARMER u. HENLEY, die erklären: 'from an obsolete form of writ', wahrscheinlich nach dem Eingangswort der Vorladung :'er (der Angeklagte) versteckt sich, erscheint nicht vor Gericht'.

In diesem Zusammenhang wäre wohl auch zu erwähnen e. Sl. †*quidnunc* 'a politician', 'from a character of that name in the farce of the Upholsterer' — von Murphy 1758 — nach EGANS erweiterter Ausgabe von GROSES Slangwörterbuch 1823. Der somit auch appellativ gebrauchte Name scheint nämlich von dem hier besprochenen Gesichtspunkte aus gewählt zu sein.[1] Vgl. *ignoramus*.

E. †*hocus-pocus* (auch *-as* od. *-os*) 'a conjuror, juggler', belegt seit 1624, wahrscheinlich zunächst der selbstgewählte Beiname oder der Spitzname eines besonderen Beschwörers wegen der angeblich lateinischen Beschwörungsformel, die noch gebraucht wird. Auch verkürzt †*hocus*, belegt von 1640 bis 1699, auch in dem allgemeineren Sinne von 'Betrüger'. Dies ist vielleicht identisch mit dem späteren Zeitwort *hoax* 'to deceive or take in by inducing to believe an amusing or mischieous fabrication or fiction, to play upon the credulity of'. S. OXF. N. E. DICT.

Mehr abseits stehen folgende Beispiele:

---

[1] Es fragt sich auch, ob nicht als persönliche Verwendung eines verdrehten lateinischen Satzes zu deuten wäre folgende Stelle bei Nich. Udall, Roister Doister (vor 1553), ed. Arber 26: Mathew Merygreeke: »But with whome is he nowe so sadly roundyng yond?» — Dobinet Doughty: »With *Nobs nicebecetur miserere* fonde.» Gemeint ist wohl die alte Margerie Mumblecrust.

Dän. *hvad-vi-vil* für eine 'Frauenrechtlerin' begegnet z. B. bei Krist. Nyrop in einer Plauderei über Katachresen in 'Festskrift til Thomsen' 1894, p. 31: »Det hævdvundne udtryk for den ledende i en forening [d. h. formand] indeholdt et for de norske *hvad-vi-vil'er* krænkende minde om mandens herredømme.» Die Benennung geht natürlich auf die Programmphrase ('Was wir wollen') zurück.

E. *†tantivy* 'a High-church Tory of about the time of James II', z. B. bei Roger North und Swift CENTURY DICT., geht wohl zurück auf die Bedeutung 'a hunting cry, inciting to speed', urspr. ein Adverb, 'supposed to be imitative of the note of a hunting-horn' (ebenda), und bezeichnet den Parteimann als einen schneidigen, rücksichtslosen Junker oder eher 'Stellenjäger', s. MURET-SANDERS, E. Wb.

E. † Slang *whither-go-ye* 'a wife: wives being sometimes apt to question their husbands whither they are going; obsolete' GROSE-EGANS Sl.-Wb. 1823.

D. Slang *Koofmich* 'scherzhaft für Kaufmann' GENTHE, Deutsches Slang; offenbar von der Aufforderung *Kauf mich!*

D. Soldatenspr. (Österreich) *Tschühü* 'der Train', 'onomatopoetisch' HORN, S. 32, vom Zuruf an die Pferde.

E. 'rural cant' *whow ball* 'a milk-maid': 'from their frequent use of the word *whow*, to make the cow stand still in milking. *Ball* is the supposed name of the cow'. GROSE-EGAN 1823.

In adjektivischer Verwendung begegnet e. *hail-fellow* oder erweitert *hail-fellow-well-met* für '(allzu) vertraulich' :'on such terms, or using such freedom with another, as to accost him with *hail fellow!*; on a most intimate footing; over familiar or unduly intimate', seit 1580 belegt. — In prädikativer Stellung entwickelte sich dann eine substantivische Verwendung, jetzt veraltet: 'an intimate or familiar associate', aus 1650 belegt. S. OXFORD N. E. DICT.

Vgl. schwed. vulg. *vara tjänis med någon* 'mit jmd auf sehr vertraulichem Fusse stehen' von der burschikosen Begrüssungsformel *tjänis,* aus *(ödmjuka) tjänare* entstellt. Der Ausdruck ist wohl Analogiebildung nach *vara du med någon* 'auf dem Duzfusse mit jmd stehen'.

Folgende Zusammensetzungen mögen hier auch erwähnt werden:

D. Soldatenspr. *Strammbach:* 'Wenn ein Vorgesetzter irgend ein Wort häufig gebraucht, so bekommt er dies wohl selbst als Spitznamen, z. B. *Str.* (sächs. Unteroffiziere)' HORN S. 61. Es ist dies eine fingierte Namensform für einen Menschen, der immer das Wort *stramm* im Munde führt.

D. (Mecklenb.) *Hannemann* als Spitzname eines Dänen scheint ihn nach dem. dä. Pronom. person. *han* 'er' zu benennen.

E. *a poor yay-nay fellow* 'who has no conversational power' and can only answer *yea* or *nay* to a question' THE SLANG DICTIONARY.

Schw. vulg. *menare*, *omare* für Leute, die immer *men* 'aber' oder *om* 'wenn' sagen (Mitteilung des Herrn Doktor RUBEN BERG).

Ein zweifelhafter Fall ist e. *quaker*. Fox, der Begründer der Sekte, erzählt in seinem Tagebuch vom Jahre 1650, er und seine Anhänger seien von einem Richter in Derby *Quaker* genannt, 'because I bid them, *Tremble* at the word of the Lord'. Er selbst leitet also den Namen von dem synonymen *quake* in einem Aufforderungssatze her. Indessen weist das OXFORDER WB. darauf hin, dass schon 1647 *Quaker* als Name einer Sekte vorkomme, deren Angehörige 'swell, shiver and shake.' Dieser Beiname scheint wegen der Wirkungen des 'Geistes' in den Anfängen der Bewegung sekundär auf die eigentümlichen »Freunde» übertragen worden zu sein. Die Erklärung von Fox beweist jedenfalls, dass er die hier in Rede stehende Übertragungsweise als ein lebendiges Prinzip der Namengebung fühlte.[1]

Indirekte oder passive onomatopoetische Personenbezeichnungen.

Die ältesten Beispiele liefert hier die grosse Gruppe der Imperativ- oder Satznamen. Sie scheinen ursprünglich Spitznamen gewesen zu sein, aus einem höhnenden Zuruf, den man einer bestimmten Person einmal nachschickte oder dessen

[1] Dem Gefühl, aber nicht seinem Ursprung nach onomatopoetisch ist wohl schw. *mähä* m. oder n. (da. *mehe*) für 'einfältiger, untauglicher Mensch', dial. auch 'zudringlicher Mensch' (letzteres vielleicht durch Einfluss von *mä*, *me* < '*med* mit'): das Wort scheint auf finn. *mähä*, *mähö* zurückzugehen. S. SAXÉN, Sv. Landsmålen XI, 3, S. 175.

sie wert schien. Z. B. ital. (latinisiert) *Tenegaudia* 805, *Cavinsaco* ('wühle im Sack') 918, frz. (latinisiert) *Beroldus Firma ussum* oder *hostium* ('Mach die Tür zu!') 11. Jhdt., Chartres. Seit dem 11. Jhdt. begegnen dann solche Appellative in den romanischen Sprachen. Viele haben keinen verächtlichen Nebensinn, z. B. frz. *portefaix* 'Träger'. S. SUCHIER in Gröbers Grundriss der romanischen Philologie I, S. 660 f.

Eine spätere lateinische Bildung unsicheren Ursprungs ist *factotum*, das im Deutschen seit Fischart 1579, im Englischen seit 1618, im Französischen und Italienischen seit dem 17. Jhdt. belegt ist und auch schwedisch vorkommt. Schon früher liegt es vor in den Zusammenstellungen: e. *Johannes F.* (1592), *Dominus F.* (1584), *Magister F.* (1566); frz. *Frère Jean F.* (vor 1590), *Dominus F.* S. OXF. N. E. D. Das ebenda bei dem ersten Zitat angeführte it. *fa il tutto* bei Ariosto 1525 scheint auf italienischen Ursprung des Wortes zu deuten.

Das älteste deutsche Beispiel ist *leckespiz* 'Lecker', 'Schlemmer', ursprünglich Bezeichnung eines Kochs ('Lecke den Bratspiess!') bei dem Prediger Berthold von Regensburg (†1272).

Eine reiche Sammlung der einschlägigen Eigennamen liegt vor in PHIL. KEIPERS Abhandlung 'Imperativische Namen' in der Zeitschr. f. d. d. Unterricht XVI (1902) 149 ff., 292 ff., 478 ff.; vgl. ebenda XVII, 108 f., 799 f., XVIII, 516.

Gewisse von diesen Imperativnamen sind indessen als persönliche Verwendung einer Lieblingsphrase des Benannten zu erklären, z. B. *Lobedank*, eig. 'Lob und Dank!'. S. oben S. 192. Aber die grosse Mehrzahl ist »passiver» Natur.

Von der Unmasse hierhergehöriger Appellative besonders des Deutschen und Englischen will ich nur anführen:

D. *Saufaus*, nd. *suput*, letzteres im Schwedischen als Lehnwort.

D. *Störenfried* (von *Störe den Frieden!*), *Taugenichts*.

E. (schottisch) *ne'er-do-weel* 'Taugenichts'; *skinflint* 'Geizhals' (eig. 'der sogar einen Flintstein schinden möchte'); *go-between* 'Unterhändler, Zwischenträger'.

Schw. fam. *passopp* (<*passa opp!* 'warte auf!') 'Bedienter' etc. besonders in allgemeiner und übertragener Bedeutung.

Als eine ganz andere Art von 'Imperativnamen' ist wohl zu deuten d. †*Claudite*, belegt 1563 (als *Clauditchen?*) aus Kirchhofs 'Wendunmut' als Bezeichnung der Landsknechte für den

'Steckenknecht' (HORN 122), 1593 aus Niederdeutschland, studentisch in Leipzig *Clauditchen* im 17. Jhdt., dann als *Gleditchen* 1746 entstellt für 'Häscher'. KLUGE, D. Studentenspr., S. 17 Fussnote, vermutet studentischen Ursprung aus dem lat. *claudite*, womit in Fischarts Gargantua (Ausg. von 1582) die Trunkenlitanei schliesst. Studentisch scheint es jedenfalls und bezeichnet wohl den Häscher als einen, bei dessen Erscheinen die Studenten *claudite!*, d. h. 'macht die Tür zu!', riefen.

Dann einige Interjektionen und Kraftausdrücke, die der Benannte dem Benenner entlockt.

E. (am.) sl. *foo-foo* 'a person of no account, an insignificant idiot, a poop' FARMER u. HENLEY mit Zitat von 1837: »a foofoo, or an outsider, is a chap that can't come the big figure.»

D. †*Donner*: 'man nannte *D.* den man herabsetzen oder schelten wollte': 1672 Chr. Weise, Die drey ärgsten Erznarren: »Der arme Donner» DWB. Noch 1846 Gotthelf, Uli der Knecht: »der verfluchte *Millions-Tausend-Donner!*» (SANDERS Ergänzungswörterb.). *Donner* war also ein Mann, der verdiente, dass man ihn 'andonnerte', d. h. ihm *Donner!* zurief.

D. †*Hagel* 1680 — gewöhnlich *Janhagel* (d. h. *Jan Hagel*), seit 1687 belegt — als kollektive Bezeichnung für den Pöbel, sowie die Individualbezeichnung schweiz. *Hagel* 'Grobian' könnten wohl auch auf den Fluch *Hagel!* im Sinn von 'Verderben' (wie der Hagel die Saat verdirbt) zurückgehen. S. DWB. IV: 2, 144. Es scheint jedoch einfacher, wenigstens das Kollektiv direkt aus der Bedeutung 'verwüstender Hagel' herzuleiten. Schweiz. *Hagel* könnte man wohl auch mit STALDER, Versuch eines schweizerischen Idiotikon (1812), als Ableitung von *Hagen, Hagi*, 'Zuchtochse' deuten (vgl. *Hündel* 'Wollüstling' etc. von *Hund*).

Hier möge auch angeführt werden d. *Gottseibeiuns*[1] als euphemistischer Name des Teufels, bei dessen Erscheinen man den Ruf *Gott sei bei uns!* ausstösst (PAUL, Deutsches Wb.). STÖCKLEIN, Bedeutungswandel der Wörter (München 1893), S. 43 f., erklärt es als verhüllende Andeutung des Namens, vor dem man sich scheut. SANDERS belegt den Ausdruck aus Goethe, Börne und Heine. »Das Wort wird jetzt vom Volke gebraucht ganz in der Bedeutung von Teufel, ohne dass man sich der Zusam-

[1] SANDERS betont *Gottseibeíuns*, STÖCKLEIN *Gottseíbeiuns*.

mensetzung aus den einzelnen Elementen bewusst wäre», daher auch *der leibhaftige G.* STÖCKLEIN. Spätere Beispiele: Stinde, Der Liedermacher, S. 141: »Unsere Ohren vertragen Harmonien, vor denen die sogenannten alten Meister ausreissen würden wie vor dem Gottseibeiuns»; 'Bilder aus dem Universitätsleben von einem Grenzboten', S. 23: (Im Munde einer Köchin) »Jetzt holt ihn der Gottseibeiuns bei lebendigem Leibe».

Das mundartliche schw. *skam* für den Teufel ist wohl in derselben Weise zu erklären: als verhüllender Ersatz des gefürchteten Namens durch den Ausruf *(fy) skam!* 'schäme dich' (eig. 'Schande'), weil man im Zusammenhang oder in der Situation den Namen nur so anzudeuten brauchte, oder weil man dem Erscheinen und Wirken des Teufels mit diesem Rufe entgegentreten wollte.

Zu rühmender Bedeutung neigen die folgenden:

D. *Tausendsasa*, oben S. 192, erweitert aus *Tausend*, einem Euphemismus für *Teufel* DWB. Ebenso *Tausendsappermeni* 'Teufelskerl'.

Vgl. das gleichbedeutende schw. *tusan* (*till karl* etc.), eig. ein Fluch, der sich entweder als deutsche Entlehnung oder als Abkürzung von *tusan djävlar* ('tausend Teufel') erklären lässt.

In diesen drei Fällen mag sich indessen die persönliche Bedeutung direkt aus euphemistischer Anwendung für das persönliche Schimpfwort *Teufel* etc. entwickelt haben, wie ja die betreffenden Ausdrücke dieses Wort als Fluch oft vertreten.

Zum Schluss die Ableitung d. *Schwerenöter* (nd. *swärnöter)* 'dem man die schwere Not wünscht, arger Schalk, durchtriebener Gesell, ernsthaft und scherzend, wie »verfluchter Kerl», auch von Tieren gesagt, die schwer zu lenken sind', seit etwa 1770 belegt, s. HEYNE in DWB.; 'Mensch, der viel fertig bringt' PAUL; student. 'durchtriebener Kerl' KLUGE. Besonders *er macht den Schwerenöter* 'spielt den liebenswürdigen gegen Damen' DWB., *liebenswürdiger Schwerenöter* 'von einem, der auf das weibliche Geschlecht grossen Eindruck macht oder sich zu machen bemüht' PAUL. Vgl. das studentische *Schwerenöter* 1795, plur. *Schwerenöterchens* schon 1749, *Schwerenötrigen* 1781 'kleiner runder Haarbeutel' KLUGE Studentensprache: offenbar ursprünglich persönlich gedacht, wie e. *heartbreaker* 'Schmachtlocke'.

Der obigen persönlichen Bedeutung zu Grunde liegt wohl die von 'einem, bei dessen Taten man vor Erstaunen *Schwere Not* ausruft' PAUL: es war dies eine Verwünschung, durch welche man eigentlich einem Feinde die Fallsucht wünschte. S. DWB.

Endlich ist wohl hier der Name *Gargantua* zu erwähnen, den der Held bei seiner Geburt erhielt nach den ersten Worten, die sein Vater dem vor Durst schreienden Jungen zurief: *Que grand tu as* (sc. le gosier)! 'Hast du eine Gurgel!' S. Rabelais I, 7. Diese Namengebung scheint anzudeuten, dass Rabelais eine derartige Übertragung als lebendiges Prinzip gefühlt hat.[1]

[1] Der wesentliche Inhalt dieses Aufsatzes wurde in einem Vortrag im Stockholmer neuphilologischen Verein am 22. Oktober 1904 mitgeteilt.

STRÖDDA ANTECKNINGAR

OM FRASEN

"HÄR LIGGER EN HUND BEGRAVEN"

OCH NÅGRA NÄRSTÅENDE UTTRYCK

AV

ÅKE W:SON MUNTHE



Efterföljande strödda anteckningar utgöra ett fragment av samma art som de i vol. II av dessa Studier meddelade anteckningarna om ordet 'katt' i svenska eder och framläggas, likasom dessa, utan några som helst anspråk på en uttömmande behandling av ämnet. Trots all ofullständighet vågar jag dock hoppas, att de skola kunna påräkna något intresse såsom ett litet bidrag till belysande av de ifrågavarande uttryckens förekomst i svenskan och några främmande språk.

*

I en del svenska ordböcker upptagas tvenne stående fraser, där en 'begraven hund' figurerar, nämligen dels 'Här (härunder, där, därunder) ligger (är) en hund begraven' (Dalin, 1850, förklarar: 'där ligger något under', Weste, 1807: 'il y a anguille sous roche; äfven: on y est toujours en guignon'), och dels: 'Där ligger hunden begraven' (Dalin: 'där har man upplysning i saken', Weste: 'c'est là où gît le lièvre, c'est là le diable el. le tu-autem, c'est le chien-dent'). Även Svenska Akademien anför i sin ordbok båda dessa fraser s. v. 'begrava', men hänvisar f. ö. till ordet 'hund'.

Den förstnämnda formen, 'Här ligger en hund begraven', förekommer, som bekant, rätt ofta i nyare svenskt språk, även talspråk ('Här ligger många hundar begravna' hörde jag t. ex. för ej länge sedan en lärare yttra om ett tema). Den senare formen, 'Där ligger hunden begraven', har jag däremot för min del varken påträffat i litteraturen eller hört, och ingen af de många jag frågat har heller känts vid den. I alla händelser torde den förra formen med 'en hund' vara den i svenskan ojämförligt vanligaste. I ett par nyare svenska ordspråkssamlingar (Den sv. ordspråksboken, 1865, och G. A. L—n, Ord-

språk sanna språk, 1889) är det också blott denna form, som anföres.

Emellertid uppträder den 'begravne hunden' i svenskan även i ett tredje frasmorfem, nämligen 'Veta etc., var hunden ligger begraven' (jfr t. ex. 'Veta, var skon klämmer' o. s. v.), vilken form icke beaktats av ordböckerna, ehuru den påträffas i litteraturen och givetvis icke bör uppfattas såsom fullt identisk med någon av de nyssnämnda.

För formen med 'en hund' har jag antecknat en hel del belägg ur nyare svensk litteratur t. ex.: 'Det fanns människor, som hade intresse af oenigheten mellan de höga makarne — — — De vädrade strax, att där låg en hund begrafven i det äktenskapet; och de bemödade sig naturligtvis att gräfva upp kadavret' (A. Lundegård, Struensee I, p. 153); 'Kanske han också inser, att här ligger en hund begrafven, emedan han förstår hvad som menas med bihang' (Chicot, En folkupplysare, p. 94); 'En ska få se, att här ligger en hund begrafven' (Fr. Hedberg, Svart på hvitt, III, p. 143); 'O sancta simplicitas! Under dig ligger en hund begrafven' (Blanche, Berättelser, VI[6], p. 272); 'Men jag tror, att derunder ligger en hund begrafven: de tala om någonting, som vi inte få vara med om' (Molière, Borgaren adelsman, öv. av M. Schück, 1853, III: 7); 'Hm — — — — härunder ligger en hund begrafven, det slår mig aldrig felt' (Carlén, Jungfrutornet II (1848) 1869, p. 13);

'Jag såg mig omkring för att utleta klafven
Till språket, som glänste i gästernas blick.
Helt säkert derunder en hund var begrafven,
Det kunde jag se af det sällsamma skick.'
(W. v. Braun, Dikter I, 1837, p. 97.)

'Två utskott samlas här;
när de ha gått i grafven,
man säger så:
här ligger ej en hund begrafven,
men två!'
(E. Tegnér, Epigr. fr. riksd. 1834, Efterl. Skr. III.)

För formen 'Veta etc., var hunden ligger begraven' har jag blott funnit tre svenska belägg, två ungefär samtidiga med, och ett betydligt äldre än de äldsta av de nyss anförda. I Crusenstolpes Morianen VI (1844) p. 138 förekommer: 'De hafva

väder af hunden, men veta ändå ej hvar han ligger begrafven';[1] i samma bok I (1840), p. 31: 'Jag hade nu sjelf sett och hört för mycket att icke söka få reda på hvar hunden låg begrafven'; och slutligen i komedien Den spökande enkan (1770), översättning af en förmodligen tysk bearbetning af ett franskt original, p. 21: 'Jag vet väl, hvar hunden ligger begrafven. Han skickar mig hit, ty han är rädd at vara här, och då säger han, at han skal komma strax'. Detta sista citat är det äldsta svenska, där jag funnit någon 'begraven hund', och sannolikt är ej heller denna bild i vårt språk äldre än senare hälften av 1700-talet.[2]

Den 'begravne hunden' förekommer även i danskan. Så har E. Mau, Dansk Ordsprogs-Skat (1879): 'Her maa være (ligge) en hund begravet (om et Sted, hvor alting er fortrædeligt og ubehageligt)' och 'Der ligger hunden begravet (den egentlige grund)'; E. Tang Kristensen, Danske Ordsprog og Mundheld (1890): 'Der er en hund begravet i det skidt (om ngt man ikke ret kan komme afsted med)', 'Der er en død hund begravet i ham' och 'Nå, var hunden der begravet' (når man opdager årsagen til ngt fortrædeligt)'; samt Feilbergs jutska Ordbog: 'Hær æ nok æn hun begravet (kan den sige, der har uheld mens han spiller kort)' och 'Dæ leger æ hun [= hunden] begravet (der kom vi efter det)'. Professor Kr. Nyrop har emellertid meddelat mig, att han för sin del icke känner formen 'Der ligger en hund begravet', alltså den i svenskan vanliga, i modern danska, utan blott 'Der ligger hunden begravet'. I modernt norskt riksspråk förekommer, enligt uppgift, likaledes blott denna senare form, hvilken också ensam anföres i Falk og Torps etymologiska ordbok. Huru gammal den 'begravne hunden' f. ö. kan vara i danskt språk, känner jag icke.

[1] Jfr hos Grubb i Penu (1678): 'Han haar fälle hördt hunden skälla, men haar intet sedt honom i band' — naturligtvis också i tyskan: 'Er hat den Hund bellen hören, hat ihn aber nicht gesehen' (Wander); jfr härtill f. ö. också ty. 'Die Hunde am unrechten Orte suchen.'

[2] Hvarken Lind (1749) eller Möller (1782) ha i sina ordböcker någon svensk fras med en 'begraven hund', men båda den tyska 'Da liegt der Hund begraben'. — Det betydande gapet i de ovan anförda citaten, 1770—1834, beror nog till en del därpå, att min beläsenhet i svensk litteratur särskilt från 1800-talets första decennier tyvärr är mycket ringa. Men å andra sidan är det nog sannolikt, att de ifrågavarande fraserna blevo allmännare längre fram.

Slutligen finns, som bekant, vår 'begravne hund' också i tyskan, och tvifvelsutan är det just på tysk botten, som denna bild har uppstått. Men liksom i modern danska synes det huvudsakligen vara den i svenskan åtminstone numera knappast förekommande formen 'Da liegt der Hund begraben',[1] som kommit till vidare användning och nu användes i tyskan ('kommt seit dem 17. Jahrh. häufiger vor', Grimms Wb.): såväl i ordböcker som hos författare, som behandla ordspråksartade fraser o. d., är det i det hela blott denna form, som uppmärksammas och dryftas, om också de i de större ordböckerna anförda litteraturcitaten egendomligt nog ytterst sällan visa denna form såsom sådan. Den förekommer även på lågtyskt område — t. ex. hos Dähnert, Plattd. Wb. 1781: 'Dor liggt de Hund begrawen' — och, kanske dock blott som tillfälligt lån, i holländskan (Harrebomée, Spreekwoordenboek: 'Daar ligt de hond begraven' — däremot saknas den t. ex. i den stora Woordenboek d. nederl. taal och likaså hos Stoett, Nederl. Spreekwoorden, 1905).

Betydelsen av detta ty. 'Da liegt der Hund begraben' angives f. ö. något olika, t. ex. i Grimms Wb.: 'Da ist der Kern der Sache' och av Borchardt-Wustmann, Die sprichwörtl. Redensarten im deutschen Volksmunde: 'Das ist's worauf es ankommt'; däremot av Sanders: 'Da liegt der Grund des Übels' och av Sachs-Villatte: 'Daran stösst sich die Sache, c'est là la difficulté'. Om en annan betydelse av den tyske 'begravne hunden' se nedan p. 232.

Formen med 'en hund' har jag blott en enda gång påträffat på tysk botten, nämligen i ett i Grimms Wb. meddelat citat från den gamle lexikografen Steinbach (förra hälften av 1700-t.), där den anföres jämte den nyssnämnda: 'Da liegt der Hund begraben — hinc illæ lacrymæ; es liegt ein Hund dahinter begraben — aliquid monstri alunt'.

Den tredje formen, 'Veta etc., var hunden ligger begraven', synes däremot ej vara sällsynt i tyskan och förekommer bl. a. i det äldsta tyska belägg jag hittills funnit för någon 'begraven hund', nämligen i följande i Grimms Wb. anförda citat från slutet av 1600 t. (Chr. Weise): 'Ich merke schon, wo der Hund begraben ist'. De flesta citaten i Grimms Wb. innehålla i själva verket denna form — så t. ex. från Wieland: 'Man ent

[1] O. Hoppe översätter i sin svensk-tyska ordbok mindre riktigt det sv. 'där ligger en hund begraven' med ty. 'da liegt der H. begraben'.

deckt erst beim zweiten oder dritten Mahle, wo der Hund begraben liegt' m. fl. —

I fråga om ursprunget till det ty. 'Da liegt der Hund begraben' — så vidt jag vet, är det, som sagt, egentligen endast denna form som diskuterats — ha nu åtskilliga, delvis mycket osannolika gissningar framställts (se t. ex. Wander, Hund 1393 och Schrader, Bilderschmuck der deutschen Sprache, p. 110). Den mest gängse förklaringen (accepterad t. ex. af Brinkmann, Die Metaphern) synes vara, att uttrycket skulle hänga samman med den gamla folktron, att hundar bevaka nedgrävda skatter,[1] eller att, då bair. 'hund' även betyder 'verborgener Schatz'[2] (Schmeller, Bair. Wb.: 'In dem Hause steckt noch ein alter Hund d. h. es ist noch Geld von den Voreltern vorhanden. Hunt hint haben, einen heimlichen Schatz besitzen'), denna betydelse, som metonymiskt (väktaren för det vaktade) skulle framgått ur nämnda gamla tro, också skulle ligga till grund för frasen 'Da liegt der Hund begraben', vilken då ursprungligen skulle ha riktats till skattgrävare. Även fraserna 'Den Hund schmecken [i. e. riechen] = wissen wo Vermögen und etwas zu erhaschen ist' och 'Den Hund finden = die Ursache, den Anstand finden' anses av Schmeller o. a. äga samma ursprung. Grimms Wb. tror dock ej på denna förklaring av 'Da liegt der Hund begraben' och anser uttrycket fortfarande 'ihrem Ursprunge nach dunkel'. F. ö. framkastas i Grimms Wb. den förmodan, att vissa andra fraser möjligen blott äro 'Abänderungen' av den nyssnämnda, så bl. a. 'Es hat einen Hund, remora quædam latet' (Steinbach), vilket ju vore möjligt — men nästan lika möjligt förefaller det i själva verket, att 'Da liegt der Hund begraben' kunde vara en 'Abänderung' av 'Es hat einen Hund', vilket senare uttryck synes kunna hänga samman med '(Göpel-)Hund = Bremsdocke am Göpel' (Sanders), schwab.

[1] Jfr t. ex. Simplicissimus, Ed. Kurz 1863, I p. 296: 'Die gemeine Sage gienge im Land, es wäre ein eiserner Trog voller Geldes darinn, den ein schwartzer Hund hüte'. Så även hos oss, se t. ex. E. Wigström, Folktro och sägner, Sv. Landsm. III.

[2] En liknande betydelse har också holl. hond: 'een opgespaarde en weggelegde geldsom, zorgvaldig bewaarde schat' (Wordenboek d. Nederl. taal s. v. hond I, 5, b). — F. ö. har man i detta hund = skatt även velat se ett helt annat ord än djurnamnet, nämligen ett gammalt germanskt ord med betyd. byte, rov (fht. hunda, ags. húd). Denne självständige 'hund' förefaller mig i själva verket mer tilltalande än den i texten nämnde metonymiske.

'Hund = Sperrstange an der hinteren Achse des Wagens' (Grimms Wb.), jutska 'hund = et slæb, en bremse på et vognhjul' (Feilberg) — jfr eng. 'That's where the drag is'.

Borchardt-Wustmann tror ej heller på sammanhang med den skattvaktande hunden, men jämför 'Da liegt der Hund begraben' med det homosema 'Da liegt der Hase im Pfeffer' och påpekar vidare, att i franskan finns ett 'Voilà le chien' med samma betydelse. Detta franska uttryck har jag blott lyckats återfinna hos L. Rigaud, Dict. du jargon parisien (1878): 'Voilà le chien. Voilà la difficulté. La variante est: Voilà le chiendent'. Sannolikt är detta 'Voilà le chien' i själva verket blott en nyare förändring av den, som det vill synas, äldre frasen med 'chiendent'. Leroux, Dict. comique (1735) har 'C'est le chien-dent'.

Falk och Torp jämföra i sin Ordbog (jfr även Falk, Sprogets visne blomster, p. 43) 'Der ligger Hunden begravet' med lt. 'He het dar ênen Hund stûpen sên, han vover sig ikke derhen' (Wander anför ur Dähnert: 'He het dor enen Hund utstüppen seen')[1] och vidare, liksom Borchardt-Wustmann med ht. 'Da liegt der Hase im Pfeffer', vartill även mlt. 'Dâr ligt de hase im grase' och fr. 'C'est-là que'gît le lièvre'. De tro dock, att dessa senare uttryck ha annat ursprung än 'Da liegt der Hund begraben', som de anse snarare sammanhänger med en gammal tro, att det en gång verkligen begravits en hund på det ställe, där man råkar snubbla, och hänvisa härvid till »den nyere ty. talemaade 'da liegt ein Musikant begraben', hvilken siges af en som snubler over en sten». Jag återkommer längre ned såväl till 'haren' som till denne musikant.

Slutligen vill jag erinra om den förmodligen äldsta förklaring som givits av 'den begravne hunden', nämligen i en redan av Lessing påpekad passus i Lemnii mot Luther riktade Apologia (Die Schutzschrift des Dichters Simon Lemnius etc., utg. av C. Ritter von Höfler i Sitzungsber. d. königl. böhm.

---

[1] Äfven holl. 'Hij heeft er een hond zien geeselen', vartill Stoett l. c. ger åtskilliga varianter bl. a. 'Hij heeft er een begijn zien geeselen' och (från Twente): 'Hee hev doar de dûvel zeen gîsselen'. — Möjligen sammanhänger med dessa bödelsfraser också följande av Wander anförda uttryck: 'Hier ist ein Hund verreckt. Redensart beim Kartenspiel', vartill kan erinras om det sv., likaledes gärna vid kortspel använda uttrycket: 'Nu hänger hyndan på gärdsgår'n'.

Ges. d. Wissenschaften, 1892), där det heter (p. 124): 'Nec procul etiam alius quidam est, qui pueri, qui erat ex uxore sua mortuo marito natus funus fecit, cum puerum in id ablegasset, ut ipse domum et divitias possideret inque feretro, vocata ad id funus tota Academia et civitate, *occisum canem* magna Prælatorum et civium pompa sepultura donavit. Quæ quidem res per totum occidentem sparsa fuit et Vitebergensibus perpetuam peperit infamiam. Unde etiam proverbium est natum: ubi canis est sepultus? Quod ideo dico, ut intelligatur, quantum istius Cynopolinctoris nefas fuit, quem Lutherus non damnandum censuit' etc. Lemnii skrift utkom c. 1540. Om också denna förklaring av den 'begravne hunden' väl blott får uppfattas såsom ett illvilligt påhitt av Lemnius eller någon annan Luthers vedersakare — historien om en i st. f. en människa begraven hund är f. ö. ett anekdotmotiv, som går igen flerstädes (så t. ex. låter Franz Moor i Schillers Die Räuber begrava en död hund i st. f. sin gamle far, som han inspärrar i tornet) — är dock det anförda citatet av intresse, då det visar, att vår 'begravne hund' redan under förra hälften av 1500-talet förekom på tysk botten i en stående fras ('proverbium'). Något påfallande är, att frasen här har direkt frågeform; denna kunde dock möjligen vara en av Lemnius för tillfället gjord modifikation — jfr dock citatet ur Günther strax här nedan.

Emellertid uppträder i tyskan, och på sätt och vis även i danskan en mindre bemärkt icke begraven hund på i övrigt liknande sätt som den begravne. Professor Kr. Nyrop har meddelat mig, att man i danskan »nok så hyppigt bruger den tyske form, undertiden afkortet: da liegt der Hund» — måhända är det dock ej alldeles avgjort, att man här har att göra med en förkortning. Sanders ger i sin ordbok frasen under formen 'Da liegt der Hund (begraben)', alltså med 'begraben' inom parentes, och anför från J. Chr. Günther († 1723): 'Wo aber liegt der Hund? Da liegt er dass — — — —' samt från A. Müllner († 1829): 'Da sitzt der Hund'. Slutligen anför Wander dels 'Da liegt der Hund auf dem Heu' (utan källa eller vidare förklaring — f. ö. väl icke utan sammanhang med den bekante gamle 'hunden på hötappen') — och dels från 'H. Sachs (Kurzweilige Fastnachtspiel)': 'Da liegt der Hund (vnd klopft mit der Hand auff sein Daschen)'.

— 9 —

Detta sista intressanta citat har jag ej lyckats återfinna i Halleupplagan av Sachs' Sämmtl. Fastnachtspiele etc. (ed. Goetze 1880—7), men däremot i en historia 'om smedens son och hans dröm', som Sachs behandlat åtminstone i två andra kompositioner, nämligen dels i en av sina Meistergesänge, daterad 1552, och dels i en av sina Schwänke. Det förra stället lyder (Sämmtl. Fabeln u. Schwänke von H. Sachs, B. 5, Halle 1904, p. 371):

'»Mein sun, hastw verkauft das pfert?»
Er sprach: »Ja, in eim gueten wert»,
Vnd klopfet auf sein daschen.
»Da ligt der hunt», zum vater sprach
Vnd fuer pald in das grose fach
Das gelde zw erhaschen.'

Och det senare (ib., B. 2, p. 574):

'»Mein Son, hast du verkaufft das Pferd?»
Er sprach: »Ja, in eim guten wert!»
Vnd kloppft mit der hand auff sein daschen,
Als ob er drauff wolt Windel waschen.
»Da ligt der Hund», zum Vatter sprach,
Vnd fuhr bald in das gröste fach,
Das Geldt zu raspen mit der Hand'...[1]

Denna Sachs' 'hund' torde väl få anses vara identisk med ovan omnämnde baierska 'hund' = skatt, på samma gång man ej kan undgå att misstänka ett sammanhang mellan Sachs' fras 'Da liegt der Hund' och det, som det vill synas, yngre 'Da liegt der Hund begraben', trots olikheten i betydelsen.

Jag låter emellertid nu hunden t. v. ligga där han ligger för att påpeka, att även andra djur — oavsett de ovan i förbigående berörda hararna — dels begravna och dels icke begravna, uppträda i fraser, som f. ö. äro mer eller mindre både homomorfa och homosema med de ifrågavarande hundfraserna.

Så är nämligen till att börja med förhållandet med **räven**. I Crusenstolpes Morianen I, p. 260, förekommer: 'Helt säkert ligger någon räf begrafven under kungens oförklarliga senfär-

[1] I Sachs' källa (enl. Goetze), Burchard Waldis' Esopus IV, 32, lyder motsvarande ställe (ed. Tittmann, 1882, II, p. 187):

'Der vatter fragt: »Wie stet die sach?»
Er sprach: »Ganz wol! in diesem fach
(Klopft auf sein tasch) hie sein die gülden».'

dighet'; ib. VI, p. 407: 'Det ligger en räf begrafven under hans förslag' och ib. II, p. 36: 'Det är ena sidan; den andra vore: om någon räf låge förborgad under tilldragelsen'.[1]

Man kunde nu kanske vara böjd att tro, att Crusenstolpe i dessa fall avsiktligt satt in en 'räv' i st. f. den reglementerade hunden. Men detta är säkerligen icke fallet: det finns nämligen betydligt äldre svenska rävar av samma art, ehuru icke direkt 'begravna', och i danskan och tyskan även 'begravna' dylika. I Svenska Riksrådets protokoll av $^{30}/_{4}$ 1638 heter det: 'Effter thett vore suspect värck och någon räff ligger der under, skulle man sigh väll föresee' och i Gustav I:s Registratur 1550 (p. 223) talas om: 'The främmende, Lubske och andre, hvilcke medh godhe, söthe och schinende ordh (ther vnder räffven fördold är) ibland köpmännen och menige borgere — — — — förräderij inblåse'.

För danskans vidkommende har jag antecknat ur Tang Kristensen: 'Ja, her må nok være en ræv begravet (siges når man har uheld f. egs. i kortspil)', och ur Mau: 'Der er en ræv begravet i ham (Sønderjylland)'. Såväl dessa danska som de förut anförda svenska fraserna stämma sålunda närmast överens med den allmänna svenska hundfrasen 'Här ligger en hund begraven'.

Däremot har jag i tyskan påträffat ett par hithörande rävfraser, som närmast stämma med tyskans vanliga formel 'Da liegt der Hund begraben'. Wander ger frasen 'Da liegt der Fuchs begraben' och Sanders anför 'Da liegt der Fuchs' (utan 'begraben') såsom synonym till 'Da liegt der Hund begraben'.[2]

Dessa 'rävar' äro nu naturligen nära släkt bl. a. med vår bekante 'räv bakom örat',[3] vilken emellertid såsom sådan ej synes vara mycket gammal. Den förekommer även i danskan:

[1] Jfr bl. a.: 'Här ligger bestämdt något bakom, sa haren, när han titta ner i räflyan' (Fr. Hedberg, Svart på hvitt, II).

[2] Härmed kan bl. a. jämföras dels hos Wander: 'Der Fuchs vergräbt sich auch unter dem Schnee' (= falskhet bor ock under vitt hår) och dels följande av Sanders anförda citat från Reinhold: 'Am Ende muss doch hier einmal der Fuchs zum Loch hinaus', vartill flera paralleller hos Wander.

[3] I förbigående sagt har Topelius i Kungens handske följande förstärkta variant av denna räv: 'Han har den briljantaste korsräf bakom öronen' och Ridderstad i Stockholms mysterier (1880), II, p. 190, en ännn mer superlativ vikarie för samma räv: 'Var säker på, att han alltid har hin håle bakom öronen'.

'Han har en ræv bag øret', 'Han har Mikkel bag øret' (Mau) — jfr även 'Der er en ræv bag ved ham' (Tang Kristensen) — och i norskan: 'At ha en ræv, en skjælm bag øret' (Falk, Sprogets visne blomster, p. 11). Uttrycket torde vara av tyskt ursprung, ehuru i den allmänna tyska formen ej finnes någon 'räv': 'Es (dick, knüppeldick etc.) hinter den Ohren haben' och 'Einen Schalk hinter den Ohren haben' — så t. ex. hos H. Sachs Fastnachtspiele, ed. Goetze, n:o 53, 264): 'Vnd habt den Schalck hinter den Orn' — och därjämte även 'Den Schalck im Nacken (im Busen stecken) haben' (Wander). Wander anför dock ur Schottel (1663): 'Der Fuchsschalk, so hindern Ohren schläffet, wachet auf'. I vår gamla Grubbs Penu förekommer denna bild flera gånger under de ovan anförda allmänna tyska formerna: 'ha en bak öronen' och 'ha skalken bak örat'; likaså t. ex. i ett bröllopskväde av Runius (Hanselli, p. 299): 'Then kan väl synas from, som skalken har bak öra'. En gång har dock Grubb även en 'räv', ehuru icke bak örat: 'Den som plurar med ögonen han haar en Räff i armen' (på 1500-t. användes de vida ärmarna såsom fickor); likaså hos Peder Syv (enl. Mau): 'Han har en ræv i ærmet' och naturligtvis hos Wander: 'Er hat einen Fuchs im Aermel'. För denna hos en person gömde och lurande räv kan f. ö. även jämföras Persius V:

'— — — — — — — — — — fronte politus
Astutam vapido servas sub pectore vulpem —'

och i Platos Republik II: ''Αλώπεκα ἕλκειν ἐξόπισθεν' (visa rävsvansen efter sig), varmed jämför i ett brev från Axel Oxenstierna (Bref — — — — til Johan Oxenstierna, 1810, p. 24): 'Mig tycker där sticker en stjert efter, doch moste man så lata gåedt till sin tijdh' och i Strindbergs Erik XIV, p. 28: 'Jag ser alltid räfsvansen släpa efter honom' (Erik om hertig Johan).

Vidare har jag påträffat visserligen blott ett, men intressant, belägg på en begraven v a r g. Den 25 febr. 1544 skrev Gustav Vasa till Erik Fleming enligt riksregistraturen: 'Szå kunne wii icke wäl rätthe ossz vtaff thenne handel och fruchte nog, att ther ligger en Vlff vnder förgraffen, ee hwar hann finnes igen'.

Någon motsvarande främmande vargfras har jag ej lyckats påträffa, men väl åtskilliga lurande vargfigurer i andra fra-

ser. Så t. ex. anför Sanders talesättet 'Der Wolf sitzt im Korn: eine besondere Redensart um die Kinder vom Verlaufen in ein Getreidefeld abzuhalten' (jfr 'Roggen-, Rockenwolf') — även anfört av Wander, som också har: 'Er spürt den Wolf im Korn = merkt die Sache', jämför härtill också dels it. 'Ecco il lupo!', skrämfras till barn, och dels Peder Syvs danska 'Der er ulve i mosen' (varom se bl. a. Kr. Nyrop, Sprogets vilde Skud p. 58 o. 81).[1]

Den vargbild, som emellertid i samband med kung Göstas 'förgravne ulv' utan tvivel närmast är att tänka på, är den bekante och allmänt spridde bibliske 'ulven i fårakläder' (Matt. 7), vilken t. ex. på ett ställe hos Gustavs samtida Burchard Waldis (l. c. p. 200) uppträder på följande sätt:

'So ists der brauch der kaufmanschaft:
Sind wolf und wöllens doch nit sein,
Schmücken den wolf mit frommem schein,
Undr einr schafshaut und frommen schalk
Verbergen sie des wolfes balk;
Mit gutem gwand und seiden röcken
Sie allezeit den wolf bedecken'.

Såväl räven som vargen kunna sålunda, liksom hunden, förekomma i fraser med predikatet 'ligger begraven', vilket däremot, så vitt jag vet, icke är fallet med de andra djur, som uppträda i med 'Där ligger en hund (resp. hunden) begraven' f. ö. jämförliga fraser. Emellertid föreligger i tyskan en annan grupp av fraser med vissa m ä n s k l i g a v ä s e n såsom subjekt och innehållande predikatet 'liegt begraben', bland vilka frasen 'Da liegt ein Musikant begraben', såsom ovan nämnts, jämförts med 'Da liegt der Hund begraben'.

[1] En annan tysk vargbild, som härvid också i förbigående må erinras om, finns i de bl. a. av Wander anförda uttrycken: 'Es sind Wolfshaare darin' och 'Er mischt Wolfshaare darunter'. Denna bild anses närmast vara en förstärkt variant av den enligt den vanliga förklaringen från förfalskningen af ull eller tyg med hundhår hämtade (en annan förklaring dock hos Wander, Hundshaar) vanligare bilden: 'Hundshaar eintragen, einhacken' = betrügen, verfälschen (Grimms Wb. ger bl. a. ett citat från Luther: 'Jetzt giebt man sich nun auf die practik, verwirret die sache — — — — hackt allerlei hundshaar mit ein'), en bild, som f. ö. också förekommer i Gustav I:s Registratur av ovan anförda år ($^{10}/_{8}$): 'hwar icke onde mäcklere eller tillskyndere hacke något hundehåår ther iblandt'. Jfr härtill sv. 'icke renhårig' och i Gustav I:s Reg. 1536—37, p. 100: 'The äre icke alle vtaff then rette wll, ee hwar thet findz igen'.

Sanders uppför detta 'Da liegt ein Musikant begraben' såsom synonym till 'Da liegt ein Spielmann begraben: wo des Tanzens und Springens kein Ende ist, wo man sich fast unwillkürlich regt, indem der Spielmann gleichsam aus dem Grab hervor noch die Tanzlust weckt' och anför härtill ur Göthes Faust II, 1:

'Wenn es in allen Gliedern zwackt,
Wenn es unheimlich wird am Platz,
Nur gleich entschlossen grabt und hackt,
Da liegt der Spielmann, liegt der Schatz!'

Wander anför också båda dessa fraser, men ger en annan förklaring: 'wird gesagt wenn jemand stolpert oder fällt', 'sich an einen Stein stösst oder auf dem Wege stolpert'. F. ö. har Wander även: 'Ueber einen Spielmann stolpern'. Grimms Wb. har icke 'Da liegt ein Musikant begraben' men väl 'Da liegt ein Spielmann begraben' med samma betydelse som Wander och citerar ur ett brev från Göthe (1809): 'Ist doch alles, was mich in Jena umgiebt, so trümmerhaft gegen vorige Zeiten, und ehe man sichs versieht, stolpert man einmal wieder über einen Erdhöcker, wo, wie man zu sagen pflegt, der Spielmann oder der Hund begraben liegt'. Här är alltså den 'begravne hunden' homosem med den 'begravne spelmannen', och har således en helt annan betydelse än den vanliga. Men Grimms Wb. anmärker, att 'Da liegt ein Spielmann begraben' också förekommer 'in anderer Bedeutung' och anför därvid det ovan meddelade citatet ur Göthes Faust samt jämför härtill slutligen ur Wunderhorn I (vartill f. ö. även Sanders hänvisar):

'Da laufen die Schwaben
und fallen in Graben;
da sprechen die Schwaben
liegt ein Spielmann begraben'.

Wander har också från Schwaben: 'Gib acht, do leut a Spielma vergraba!'

Borchhardt-Wustmann har 'Da liegt ein Musikant begraben' och förklarar: 'So sagt wol wer an einen Stein stösst und stolpert. Die Redensart wird aus der Zeit erklärt, wo Musikanten, Gaukler etc. vor den Thoren der Stadt leben und draussen auf dem Felde auch begraben werden mussten, während sich

die Gräber aller 'ehrlichen Leute' bis in die neueste Zeit innerhalb der Stadt auf dem Kirchhofe befanden'. Om denna förklaring är riktig, är den dock ofullständig, då den ej anger, varför man föreställde sig, att just spelemän lågo begravna under de stenar, på vilka man råkade snubbla. Den kan sägas kompletteras av Sanders tankegång, att 'der Spielmann gleichsam aus dem Grabe hervor noch die Tanzlust weckt', och ytterligare av följande i Boxbergers upplaga av Wunderhorn anförda anmärkning ur v. Löpers 2. Ausg. des Faust II, 17: 'Die unwillkürlichen Bewegungen eines Stolpernden schrieb man einer aus dem Grabe des Spielmanns herauf schallenden Musik zu'. Ty man får väl antaga, att det varit den snubblandes ofrivilliga och ofta ganska komiska piruetterande, som givit uppslag till uttrycket — om nu verkligen hela denna synpunkt för förklaringen är den rätta. En helt annan synpunkt tyckes i själva verket föreligga i det av Harrebomée (utan källa) anförda holländska: 'Daar ligt een speelman begraven, hij wil zien waar de strijkstok ligt (hij valt over den strijkstok)'. Men den uppfattning, som här gör sig gällande, kan dock mycket väl vara ett senare försök till tydning av det förmodligen i holländskan inlånade, uppenbarligen ganska gamla tyska uttrycket.

Ty dessa tyska spelemansfraser äro ingalunda så nya, som Falk o. Torp synas mena, då de, som ovan nämnts, tala om denna "nyere tyske talemaade". Redan hos Hans Sachs förekommer nämligen en hithörande fras med en 'Pfeifer' såsom subjekt (Fastnachtspiele etc., n:o 79, 179): 'Der pauer (stolpert, als woll er fallen, sieht sich vmb vnd spricht):

Zwoho! zwoho! stolp stölperlein!
Da wirt ein pfeifter pegraben sein,
Wer drüber get, mus stolpern dron'.

Homomorft med spelemansfraserna och möjligen bildat efter deras mönster är följande av Sanders anförda uttryck, som innehåller ett 'begravet' mänskligt väsen av helt annat slag: 'Hier liegt ein Schuster begraben; zur Beziehung eines Platzes, auf dem man schlechte Karten bekommt etc.' — jfr 'Schuster werden', 'einen zum Schuster machen': slam, jan (även i sv. förekommer 'skomakare' ss brädspelsterm) samt 'spielen wie ein Schuster': dåligt.

I detta sammanhang vill jag även erinra om en annan tysk musikantfras, som synes äga vissa beröringspunkter med de nyssnämnda och även med våra hundfraser. Sanders anför ur A. Wall: '(Schlägt an seine Tasche) Hier sitzen die Musikanten' = 'hier ist das klingende Geld, das Wertvolle, Beste etc.'; likaså hos Wander: 'Hier sitzen (wohnen) die Musikanten'.[1] I Sachs-Villattes tysk-franska och Muret-Sanders tysk-engelska ordböcker upptages denna fras dels med nyss anförda betydelse, men dels också = '(da liegt die Schwierigkeit) c'est là le hic' resp. 'there's the rub or difficulty'. Denna senare betydelse av 'Da sitzen die Musikanten' har jag dock annars blott återfunnit hos Schrader, l. c. p. 141, varemot den icke varit bekant för de tyskar jag interpellerat, vilka åter väl känt till frasen i den andra betydelsen och även med den angivna gesten.

Det av Sanders anförda stället ur Wall påminner nu livligt om H. Sachs' ovan p. 228 citerade: 'Vnd klopfet auf sein daschen. Da ligt der hunt' etc. (jfr hos Burchard Waldis: '(Klopft auf sein tasch) hie sein die gülden'), under det å andra sidan 'Hier sitzen die Musikanten' i den visserligen, som det vill synas, sällsynta betydelsen av 'da liegt die Schwierigkeit' ju blir fullt synonymt med 'Da liegt der Hund begraben' i dess vanliga betydelse, vilket senare uttryck åter, att döma av det ovan pag. 232 anförda stället ur Göthes brev, också synes kunna vara synonymt med 'Da liegt ein Spielmann begraben' (om en som snubblar), varemot slutligen spelemannen i citatet ur Göthes Faust ovan ('Da liegt der Spielmann, liegt der Schatz') starkt erinrar om musikanterna-mynten i 'Hier sitzen die Musikanten'. Det förefaller, som om man här hade en tämligen intrasslad härva av förmodligen ursprungligen till betydelsen skilda fraser eller frasgrupper, vilka emellertid till följd av vissa likheter inverkat på och delvis kontaminerats med varandra.

Innan jag övergår till de övriga djurfraser, som kunna vara att jämföra med 'Här ligger en hund resp. hunden begraven', ehuru de icke innehålla formeln 'ligger begraven', vill jag säga några ord om denna formel.

---

[1] Jfr 'Piasterns klang är vår musik', Wallenberg, Min son på Galejan ed. Ahnfelt, p. 38.

I allmänhet torde man tänka sig och synes också vid försöken att förklara den 'begravne hunden' oftast ha antagit, att ordet 'begraven' här verkligen skulle betyda 'nedgrävd' eller 'gravlagd'. Men jag undrar dock, om icke 'begraven' i denna synbarligen ganska gamla formel betyder eller ursprungligen betytt 'som grävt ned sig' d. v. s. gömd, fördold (och lurande), om också senare detta 'begraven', f. ö. naturligt nog, allmänt uppfattats såsom betydande 'gravlagd' (t. ex. med all önskvärd tydlighet i citatet från Lundegårdh ovan). Varianten 'förgraven' i det ovan anförda gamla citatet ur Gustav I:s registratur synes ganska tydligt peka i denna riktning (jfr också det ovan p. 229 noten 2 anförda ty. 'Der Fuchs vergräbt sich auch unter dem Schnee'), och i själva verket kan jag anföra åtskilliga äldre svenska belägg för formeln 'ligger begraven' (utan djur), där det senare ordet påtagligen rätt och slätt betyder 'fördold (och lurande)' — i SAOB. upptages också ett föråldrat 'därunder ligger ngt begrafvet = där ligger ngt under, därunder döljer sig ngt, därvid kan man misstänka ngt'.

Sålunda förekommer i Gustav I:s Registratur 1545 $^{10}/_{10}$: 'Tilförmodandes warder, At ther en ond grund vnder begraffwen liggier'; ib. 1549, p. 226: 'Wtspeije vm ther någen falskhett och bedregerj är vnder begraffuen' (jfr t. ex. ib. p. 214: 'Befruchte att ther någen annen falskhett och förräderij är fördåltt vnder'); ib. 1550, p. 189: 'Så kann väll skee, att ther under någett annett eller argere begraffvitt ligger' (jfr t. ex. ib. p. 190: 'att vnder the listige ord — — — — något annat förbergit ligger'); hos Voigt, Almanach (1677) enl. SAOB.: 'Fahrlige Conjuncturer och sammankomster [af himlakroppar], hwarvnder obeskrifweligen myckit begrafwit ligger'; hos H. Bergeström, Indianske Bref, 1770, p. 380: 'Där ligger missnöjet begrafwit i alla hiärtan under tolmodighetens kalla aska, färdigt att frambryta alla ögnableck' (jfr t. ex. i H. G. Porthans bref till M. Calonius, I, p. 350: 'Få se, om ej där någon glöd ligger dold under askan'); i ett brev från Porthan av 1796, l. c., p. 323: 'Sällsam synes oss proceduren med Kunga-försäkran och Säkerhetsakten: var det af värkelig el. politisk glömska, och ligger derunder någon konst begrafven?' (jfr t. ex. Säfström, En Fri-murares lefvernes beskrifning, 1754, p 62: 'Fastän jag ej lefde utan misstanka — — — — så kunde jag ej tänka att någon konst låg därinunder'). Semologiskt mycket nära detta

'ligga begraven under' kommer stundom 'ligga begraven i' t. ex. i en likpredikan av P. Jonæ (1602) enl. SAOB: 'Ormaarten, som ligger i wår blodh begraffwen, stinger osz'; i Sv. Ridderskaps o. Adels Riksdagsprot. 1680, p. 179: 'Det spordes att Konungen i Dannemark — — — — strax tog tillfället i acht att värckställa det onda, som så länge i hiertat war begrafwit och hemligen hållit' (jfr citatet från Bergeström strax ovan); i J. G. Müller, Emmerich, VI (1799) p. 29: 'I allt det där munnwädret, stadssqwallret, förtalet — — — — finns intet endaste grän sundt förnuft. Men just däri ligger hin begrafwen' (orig. har: 'Aber eben darinn sitzt der Knoten'). F. ö. kan detta 'begraven i' undantagsvis även förekomma i hundfrasen: 'Där ligger väl någon hund begrafven i det' (Mark Twain, Huckleberry Finn, öv. av T. Wilson, 1906, p. 265).[1]

Jag kan nu visserligen icke uppvisa några äldre belägg för ett tyskt 'begraben' i motsvarande användning; men det synes mig ej vara alltför djärvt att antaga, att de ovan anförda gamla svenska uttrycken i själva verket äro bildade efter tyska mönster (Gustav I:s 'förgraven' synes peka på direkt kalkering) och att från de förras befintlighet sluta till befintligheten av en gammal tysk formel 'begraben (l. vergraben) liegen (l. sein)' = ligga fördold och lurande. Och jag tror för min del, att man i de ifrågavarande fraserna med 'begravna' djur ursprungligen ingalunda tänkt sig verkligen gravlagda, utan helt enkelt gömda och lurande sådana, vilka då här stå såsom bilder för en hemlig fara eller en på ett bedrägligt sätt i det fördolda verkande faktor — en bild av samma art som Schiller har i Die Räuber (IV: 2): 'Franz! sieh dich vor! dahinter steckt irgend ein verderbensschwangeres Ungeheuer!'

[1] Annars förekommer 'ligga begraven i' i betydelsen 'vara gömd' utan bibetydelse av något farligt eller lurande — SAOB. anför såsom föråldrad förbindelsen 'ligga begrafven = ligga dold, vara nedlagd'(?) med det ovan anförda citatet från P. Jonæ, där 'begraven' dock väl närmast betyder 'fördold och lurande', jfr 'Latet anguis in herba' (se nedan p. 249) — t. ex. i En Fästningarings heemligheter (1604): [En ung hustru älskar hos sin gamle man] 'allenast then sijdhan, widh hwilken pungen hänger och Hans medh then rödha munnen [= guldet] vthi ligger begraffuen och nyckelen til then tunga kijstan ligger til herberghe'; och ännu så sent som hos W. v. Braun har jag påträffat ett dylikt 'ligger begraven': 'Min härvaro förefaller er med rätta gåtlik, men gåtan ligger begrafven i det bref mamsell Amanda — — — låtit falla på golfvet' (Berättelser, Ny saml., 1850, p. 23).

Vad angår de tre sålunda 'begravna' djuren, synes 'ulven' och 'räven' icke erbjuda några svårigheter, varemot 'hunden' är något mindre klar. Visserligen kan det tyckas, som om den säkerligen mycket gamla hundfigur skulle passa väl i stycke, vilken framställer hunden såsom bild för trolöshet och lömskhet (t. ex. Karlskrönikan 1933: 'Han hade ej tro mera än en hund'; Messenii Disa, utg. av Sv. Litt. Sällsk., p. 22: 'Thedh lögstu, tijn bedrägelige Hundh' och densammas Blanckamäreta, p. 181: 'Twi digh broder, du falske hundh'; P. Petreius, Regni Muschovitici Sciographia, 1615, II p. 274: 'Står en Muskowit föga bättre till troendes än som en hund' o. s. v.), och i formen 'Här ligger en hund begraven' torde man nog också ha denne hund. Men om, såsom väl får anses mycket sannolikt, Hans Sachs' 'Da liegt der Hund', trots den betydelse denna fras har hos S., sammanhänger med den 'begravne hunden' och närmast med formen 'Da liegt der Hund begraben', ser det nästan ut, som om man här hade att göra med en kontamination av ett par ursprungligen olika bilder. Härvid vill jag då först påpeka, att då jag nu uppfattar fraserna med de 'begravna' djuren på ovan antydda sätt, detta närmast gäller formen 'Härunder ligger en (farlig best) begraven', vilken jag sålunda antager vara urformen, under det jag tror, att formerna 'Var ligger (besten) begraven?', 'Jag vet, var (besten) ligger begraven' och även 'Där ligger (besten) begraven' äro sekundära. Beträffande nu speciellt Sachs' 'Da liegt der Hund' (= 'die gülden'), så torde det få anses sannolikt, att denna fras, såsom lancerad av Sachs, snart blev populär, och att den, särskilt i deras mun, som ej kände det bair. hund = skatt, lätt kunnat övergå till att betyda 'Das ist's worauf es ankommt, daran stösst sich die Sache, da liegt die Schwierigkeit' (en förskjutning i betydelsen, som måhända också befrämjats av vissa andra fraser, varom mera nedan) — alltså samma betydelseövergång, som, såsom ovan anförts, faktiskt synes föreligga för frasen 'Da sitzen die Musikanten'. Men å andra sidan torde sannolikt, särskilt i betraktande av Lemnii 'Ubi canis est sepultus?', redan på Sachs' tid en fras 'Es liegt ein Hund (= en trolös kanalje) dahinter begraben' e. d. ha förekommit, och då kunde lätt ordet 'begraben' från denna hundfras ha kommit in i det Sachs'ska 'Da liegt der Hund', varigenom detta uttryck sålunda fått formen 'Da liegt der Hund begraben', alltunder det dock därjämte det

ursprungliga 'Da liegt der Hund' levat kvar och fortfarande synes leva.

Och de 'begravna' spelemännen? Att de på något sätt sammanhänga med de 'begravna' djuren är väl mycket antagligt. Om de senare, såsom jag för min del tror, äro äldre, är det visserligen icke omöjligt, att vid 'spelemännens' upptagande i formeln 'Här ligger en (farlig best) begraven' ordet 'begraven' här uppfattats såsom betydande 'jordad' och att sålunda den ovan relaterade förklaringen kunde accepteras. Men å andra sidan förefaller det minst lika möjligt, att 'begraven' även i spelemansfrasen ursprungligen betydt 'fördold (och lurande)' — en gömd, levande, med sitt spel till ofrivilliga piruetter lockande speleman synes mig nästan vara att föredraga framför en död och jordad sådan. F. ö. är icke heller den möjligheten utesluten, att även denne levande speleman ursprungligen inneburit ungefär detsamma som 'ulven' etc., d. v. s. en trolös eller ofog stiftande kanalje, som man får akta sig för (jfr det ovan anförda: 'Gib acht, do leut a Spielma vergraba!'), ty sådan var ju i själva verket den gängse uppfattningen av medeltidens vandrande lekare, vilka också voro lika rättslösa, som de nämnda ogagnsdjuren (jfr t. ex. Äldre Västgötalagens Lekare-rätt, som börjar: 'Varþær lekæri barþær, þæt skal e ugilt varæ' o. s. v.). Såsom jag nedan skall visa, förekomma även vid ett par andra närstående djurfraser mänskliga väsen såsom vikarier för de i dessa fall otvivelaktigt primära djuren. I alla händelser är jag böjd att tro på den l e v a n d e spelemannen — och även i den av Sanders anförda frasen 'Hier liegt ein Schuster begraben' synes mig betydelsen 'gömd (och lurande)' vara rimligare än 'död och gravlagd' — om man överhuvud vid detta förmodligen jämförelsevis unga uttrycks bildande närmare reflekterat över betydelsen.

Jag övergår nu till de ovan i förbigående berörda h a r f r a s e r n a, bland vilka särskilt 'Da liegt der Hase im Pfeffer' jämförts med 'Da liegt der Hund begraben'. Dessa harfraser synas äga en mycket vidsträckt spridning och finnas, eller rättare ha i den ifrågavarande formen funnits, även i svenskt språk, förmodligen dit inkomna från tyskan.

I komedien Missförståndet (1741), p. 5, förekommer således: 'Oh! Wanskapelig, der ligger Haren' d. v. s. 'da liegt der Hund

begraben'; i ett bröllopskväde vid Joh. Pfeils och Elisab. Swartz' bröllop 1690 heter det:

'Hå! lurar Haren där; Om alla tänkte så,
Ey skulle då vår värld mer'n en mansålder stå'.

Grubb anför i sitt Penu: 'Haren låg intet i dhen Busken i. e. Dhet war intet rätta orsaken. Brukas när någon wil uhrsächta sig på ogrundade skiääl dhem man elliest bättre wet. Och då plägar man säya: Intet låg haren där. Non hinc illæ lacrymæ'. Alldeles samma talesätt anföres av Peder Syv (enl. Mau): 'Haren laa ikke i den busk' och 'Ikke laa Haren der'.

Så vidt jag vet, har denna bild, som sålunda förr ej synes ha varit alldeles så ovanlig i svenskan, numera där fallit ur bruk.[1] Däremot är, som bekant, en annan, med den nämnda besläktad harfras fortfarande allmänt gängse hos oss, nämligen den, där det är fråga om, 'var haren går'. Den nu vanligaste svenska frasformen torde vara: 'Ingen l. vem vet var haren har sin gång' (Schulthess: 'Ingen vet hvar haren löper'; Weste: 'Ingen l. hvem vet hvar haren löper'). I litteraturen är denna fras icke så sällsynt, delvis under något varierande former. Så t. ex. har Blanche, Banditen 4, p. 303: 'Jo jo, så kan nog haren ha sin gång'; Onkel Adam, Penningar och arbete, 1847, p. 266: 'Ingen vet hvar haren har sin gång'; W. v. Braun, Bror, 1846, p. 200, ordstävet: 'Ingen vet hvar haren har sin gång, sad' bonden, då han lade snaran på taket' (hos G. H—m, Sa' han och sa' hon: 'Ho vet hvar haren har sin gång, sa' bond', satte snaran på taket' och hos G. A. L—n, Ordspråk sanna språk: 'Ingen kan veta, hvar haren har sin gång, sa bonden, satte snaran i skorstenen'). Dalin, Den Afwundsiuke, 1739, p. 58, har: 'Hwem wet hwar haren löper?' och O. Kolmodin, Bibl. Qwinnospegel I, 1732, p. 464, friare:

'Jag märcker tu ei wet om sakens sammanhang:
Tu har väl skytten sedt, men ei hwar haren sprang'.

I tyskan, varifrån dessa fraser, som sagt, säkerligen kommit in i vårt språk, synas båda grupperna länge ha varit allmänt gängse. Sålunda ha Schiller o. Lübben ett mlt.: 'Dat is een spruke onder den volke: hyr en lach de hase nicht'; San-

[1] Förvånande nog upptar dock Schulthess i sin svensk-franska ordbok frasen 'Där ligger haren'.

ders anför: 'Aber der Hase lag da nicht (Fischart) = das war's nicht was sie meinten' samt 'Da steckt der Hase'; Wander har: 'Da ist der Hase = das ist was wir suchen'; — ofta med tilllägg av speciellare nominaladverbial, så hos Schiller o. Lübben: 'Dar ligt de Hase, als man segt, im Grase' (1534); i Grimms Wb.: 'Da liegt der Hase im Haidel' (1797); hos Wander: 'Da ist der Hase im Kohl' och 'Da sitzt der Hase im Kraut'; synnerligen ofta med adverbialet 'im Pfeffer' t. ex. i Fischarts Gargantua (1575): 'Ibi jacet lepus in pipere (jfr nedan noten 1 p. 243); hos Sanders: 'Da liegt, steckt der Hase im Pfeffer'; hos Wander: 'Da liegt der Hase im Pfeffer nicht'. Vidare ofta med inledande verb enligt typen 'märka, veta, var haren ligger' t. ex. i Grimms Wb.: 'Ha ha, nun merk ich, wo der Hase ligt' (1698) och med speciellt adverbial: 'Nun merkten wir erst, wo der Has im Stroh lag' (slutet 1700-t.); särskilt med adverbialet 'im Pfeffer': 'Keiner aber weiss, wo der Haas im Pfeffer ligt' (medio 1600-t.) och 'So bald er aber merkte, wo der Haas im Pfeffer lag' (Simplicissimus), vartill hos Sanders även: 'Begreifen, wo der Hase im Pfeffer liegt' samt hos Wander: 'Er merkt den Hasen im Pfeffer' och 'Wer weiss, wo der Has im Pfeffer sitzt?'.

De tyska fraserna med en rörlig hare innehålla, liksom de motsvarande svenska, regelbundet ett inledande verb. Så t. ex. i Grimms Wb.: 'Wer weiss, wo der Hase lauft' (slutet 1600-t.) och 'Und merkte bald, wo Hase liefe' (d:o); hos Sanders: 'Gar nicht sehen, wie Hase läuft' (1797); hos Wander: 'Wir wollen sehen, wie Hase läuft', 'Er weiss, wo der Hase lief' och 'Ich weiss, wo der Has hopp'; Fritz Reuter har (enl. C. Fr. Müller, Der Mecklenburger Volksmund in Fr. Reuters Schriften): 'Tausein [= zusehen] wo de Has löppt' och undantagsvis utan verb: 'So as de Has löppt = so wie die Sache liegt'; hos Schiller, Zum Thier u. Kräuterbuch: 'Man kann nich wêten, wî de Hâs löppt' samt hos Sanders: 'Wer weiss, wie der Hase läuft, sagte jener, und legte das Garn auf dem Dach aus', vilket ordstäv också anföres av Wander (Hase 149 o. 273).[1] Denne rörlige

[1] Alltså = det ovan anförda »svenska». Likaså i danskan och norskan, t. ex. hos Mau: 'Hvem véd, hvor haren har sin gang, sagde manden, han satte snaren paa taget' och hos Aasen i samvetsgrann landsmålsskrud: 'Det veit ingen, kvar haren gjeng, sa manden, han satte snara paa taket'. Sannolikt är väl detta ordstäv en på tysk botten gjord senare utbrodering av det äldre, enkla talesättet (som ovan hos Schiller); jfr också 'Dach-hase' = katt.

tyske hare synes i allmänhet ej uppträda med nominaladverbial; dock har Sanders undantagsvis: 'Entdecken, wo ihnen der Hase — — — — aus dem Pfeffer läuft'.

Med de anförda äro åtskilliga andra tyska harfraser att jämföra, av vilka jag blott vill påpeka följande hos Wander: 'Er will den Hasen finden', 'Er hat seinen Hasen funden = sein Ziel erreicht',[1] 'Der Has ist im Garn', 'Der Has ist uns entgangen'.

Av de ovan anförda tyska harfraserna synes nu 'Da liegt (steckt, sitzt) der Hase im Pfeffer' vara den allmännast förekommande. Beträffande innebörden av tillägget 'im Pfeffer' äro meningarna något delade. Sanders anser (s. v. Hase, dock mindre bestämt s. v. Pfeffer), att detta 'Pfeffer' betyder 'Pfefferkraut (Lepidium) o. dgl.', under det Adelung, Grimms Wb. o. a. mena, att det här är fråga om ett 'Pfeffer' = Brühe, vari harar och även andra djur tillagades. Grimms Wb. anmärker härtill: 'Der Umstand, dass man Pfeffer für Brühe, Sauce nicht mehr versteht, veranlasst eine Entartung der Redensart: da sitzt der Hase im Pfeffer, hier hapert's, hängt's'. Borchardt-Wustmann påvisar den nämnda betydelsen av Brühe i en latinsk bordvisa från 1100-talet, där en sålunda anrättad gås gör den mycket naturliga reflexionen:

'Mallem in aquis vivere
Quam in hoc mergi pipere' —

och erinrar härtill bl. a. om ett även i Gr. Wb. anfört ställe i Brants Narrenschiff, där det heter om processlystet folk, att 'sy sint der has der jnn der schriber pfeffer kumt', men menar f. ö., att grundbetydelsen av 'Da liegt der Hase im Pfeffer' ej är den nuvarande ('das ist's worauf es ankommt', 'da liegt der Hund begraben') utan 'Da sitzt der Unglückspeter in der Patsche', varvid betydelseförskjutningen föranletts av den starka tonvikten på da. Sannolikt är väl också, att 'im Pfeffer' i denna fras — om man nu här verkligen har att göra med detta gamla Pfeffer = Brühe — aldrig avsett pepparsåsen i egentlig mening, utan just haft den överförda betydelsen 'i klistret'. F. ö. förekommer en fras med 'Pfeffer' i denna betydelse utan hare: Sanders har: 'Im Pfeffer [in der Brühe, Patsche, in einer schlimmen Lage]

[1] Jfr i Dalins ordbok: 'Lura på haris = afbida tillfälle att göra ett kap', f. ö. för mig obekant.

sein' och citerar ur Körner: 'im Pfeffer liegen' och ur Schiller: 'in den Pfeffer [vgl. in die Dinte] gerathen'. Slutligen må nämnas, att Harrebomée (från 1545?) anför varianten 'Daar ligt de Haas in het zout' (saltet), vilket då väl också närmast betyder 'i klistret', jfr ty. 'im Salze liegen' = vara i klistret och även 'da sitzen wir in der Sauce' samt därtill också fr. 'saler q.' m. fl. (Stoett l. c. pp. 565 o. 25 ger en hel del talesätt av liknande art).

Men Sanders förklaring av harfrasens 'Pfeffer' såsom 'Pfefferkraut' e. d. förefaller dock icke alldeles förkastlig. Den stödes dels av det i frasen stundom förekommande predikatet 'sitzt' och även av det av S. anförda citatet 'Entdecken wo ihnen der Hase aus dem Pfeffer läuft' (där dock naturligtvis också en sådan 'Entartung', som Gr. Wb. talar om, kunde föreligga), dels därav, att ett 'Pfefferkraut' från betydelsens synpunkt här onekligen passar bättre i stycke än 'pepparsoppan' eller 'klistret', i all synnerhet om man tar hänsyn till de ovan anförda likbildade och synonyma fraserna med adverbialen 'im Grase', 'im Haidel', 'im Kohl', 'im Kraut', 'im Stroh'. Om f. ö., såsom jag för min del anser sannolikt, adverbialen av sistnämnda typ ('im Grase' är belagt så tidigt som 1534) äro äldre i denna harfras än pepparadverbialet, är det måhända ej omöjligt, att detta 'im Pfeffer' närmast vore att fatta såsom en slags skämtvariant för ett ursprungligare 'im Grase' e. d. och då kanske rent av med en avsiktlig skämtsam dubbelmening av både 'Pfefferkraut' och 'klister'.

I varje fall får väl denna tyska fras 'Da liegt der Hase im Pfeffer' icke såsom sådan anses såsom någon ursprunglig bildning. Det förefaller, som om man vid dess dryftande ej tagit tillräcklig hänsyn varken till de många andra likartade tyska harfraserna eller till motsvarande fraser i andra, speciellt romanska språk, av vilka man blott påpekat tillvaron av det franska 'C'est là que gît le lièvre'.

Denna franska fras, som f. ö. även uppträder under formerna 'Ce n'est pas là que gît le lièvre' och 'Savoir où gît le lièvre', synes vara ganska gammal. Hos Rabelais I, 19 förekommer i Maistre Janotus de Bragmardos tal till Gargantua för att återfå klockorna: 'Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. Ibi jacet lepus', vilket väl får anses antyda tillvaron även av det franska 'C'est là que gît le lièvre' i förra hälften

av 1500-t.[1] Med denna fras kunna även vissa andra franska harbilder jämföras såsom 'Prendre le lièvre au collet, au corps = aller directement à ce qui est essentiel' och 'Trouver le lièvre au gîte = surprendre quelqu'un'.[2]

I italienskan finns 'Qui giace la lepre' och 'Vedere dove la lepre giace = scoprire il vero, vedere dove sta la difficoltá', och även här synes uttrycket vara gammalt: Tommaseo-Bellini ger ett citat från 1500-talet för den senare formen. Härmed kan ytterligare jämföras bl. a. 'Cavar la lepre dal bosco = scoprire alcuna cosa occulta', vartill också må erinras om sp. 'seguir la liebre' = (följa haren:) söka få reda på någonting, som man har väder av.

Det förefaller nu knappast antagligt, att bilden 'Där ligger haren' (resp. 'Märka, var haren ligger'), som sålunda med alldeles samma form och betydelse uppträder både i germanska och romanska språk, i denna identiska formulering skulle ha uppstått självständigt på dessa skilda håll, utan sannolikt är väl, att den utgått från någon viss punkt inom det område, där den nu finnes, var än denna punkt kan vara att söka. Vidare torde det vara sannolikt att de, jämte den nyssnämda enkla över allt förekommande och därför rimligen också primära formen, blott på tysk botten uppträdande formerna med de specialiserande adverbialen 'im Grase', 'im Kraut' etc. äro sekundära och speciellt tyska utbildningar, måhända delvis föranledda av andra fraser, där haren uppträder i förbindelse med sådana adverbial, t. ex. hos Wander: 'Wenn man den Hasen fahet im Kraut, so

[1] I Fischarts översättning av Gargantua 1575 (Geschichtklitterung, ed. Alsleben, 1886, p. 241) ligger, som ovan anförts, denne latinske hare i 'peppar': 'Ibi jacet lepus in pipere', vilket väl också å sin sida får anses antyda tillvaron vid denna tid av det ty. 'Da liegt der Hase im Pfeffer' — såvida icke möjligen F. rent av här skulle givit uppslaget till det skämtsamma peppartillägget?

[2] I provençalskan betyder 'agafa la lèbre' (gripa haren) och likaså i spanskan 'coger una liebre' (gripa en h.) falla, om den som snubblar. Även i svenskan har jag påträffat en snarlik fras: 'Skulle någon af karlarne »skjuta en hare» — falla omkull i snön — få kamraterna sig ett godt skratt' (P. A. Lindholm, Hos Lappbönder, p. 82 — det är fråga om skidåkning), vartill också kan erinras om det sv. uttrycket 'taga harar för ngt' i den något besläktade betydelsen av 'få se sig om efter något' t. ex.: 'Efter nästa snöfall skulle spåren vara försvunna, och då kunde han ta harar för alltihop!' (H. Wranér i Saga 1900, p. 204); 'Esbern kunde hon ta harar för efter den dagen' (E. Wigström, Kardegille, Sv. Lm., 13. 10, p. 29).

büsst er dafür mit seiner Haut' m. fl. (jfr nedan). Och bland dessa sekundära utbildningar kunde då, som sagt, 'im Pfeffer' väl uppfattas såsom en närmast skämtsam variant.

Den ursprungliga innebörden av frasen 'Där ligger haren' har väl varit att konstatera ernåendet av ett viktigt mål eller finnandet av det livligt eftertrådda.[1] Därifrån torde steget ej ha varit så långt till betydelsen av det viktiga, betydelsefulla, 'das worauf es ankommt', grunden, även, och omsider företrädesvis, grunden till en svårighet, 'der Grund des Übels'. Härvid förefaller det naturligt nog, att man i tyskan genom sådana tillägg som 'im Grase', 'im Kraut' etc. sökte att ge en något större språklig pondus åt den ursprungliga, till ordalydelsen onekligen något spaka frasen. Speciellt i fråga om 'Da liegt der Hase im Kohl (Kraut)' torde emellertid också en annan betydelsesynpunkt ha spelat in, varom mera nedan.[2]

[1] Larousse i Gr. Dict. Univ. uppger s. v. 'hic', att advokater och lagkarlar brukade använda detta ord (jfr frasen 'C'est le hic') och stundom även den latinska frasen 'Hic jacet lepus' för att i marginalen av sina 'dossiers' utmärka viktigare eller svårare ställen. Vad grund detta kan ha, känner jag icke. Men om denna uppgift är riktig, vore det ju möjligt, att uttrycket närmast kunde förskriva sig från juristlatinet: dess likformighet i de olika språken skulle på så sätt få sin förklaring. Emellertid skulle alltid den frågan kvarstå, varifrån juristerna fått uttrycket.

[2] Om f. ö., trots allt, frasen 'Da liegt der Hase im Pfeffer', såsom B.-W. antar, verkligen förut skulle förefunnits i betydelsen av 'Da sitzt der Unglückspeter in der Patsche', skulle betydelseövergången härifrån till 'Da liegt die Schwierigkeit, der Grund des Übels' kunna jämföras med betydelseutvecklingen av it. 'Qui mi cadde l. cascó l'asino' = 'qui è il difficile, qui sta il punto', där man väl från en ursprunglig betydelse av en ödesdiger situation kommit över till den av en svårighet i allmänhet och omsider av grunden till svårigheten, hindret (verkan för orsak). Även det ty. 'Da stehen die Ochsen am Berge', som (också) synes kunna betyda 'voilà le hic', torde ha undergått en liknande betydelseutveckling, och detsamma är väl fallet med det sydholl. 'Daar ligt't verken [grisen] vast' resp. 'Weten waar het verken vast is' (Stoett l. c.). — F. ö. uttryckes, som bekant, ifrågavarande semem ofta genom bilder, som direkt angiva själva svårigheten eller hindret, såsom t. ex. i det allmänt spridda 'Där ligger knuten' och väl också i det fr. 'C'est le chiendent'. Hit hör väl även det annars underliga port. 'Aquí torce a porca o rabo' (här vrider suggan på svansen), då nämligen 'porca' också betyder 'skruvmutter' och uttryckets egentliga innebörd väl alltså är: 'här går skruvmuttern på sned, här tar det emot', jfr. ty. 'hier hapert's', eng. 'there's the rub' o. d. — Svårare att förklara äro vissa andra bilder för samma semem t. ex. sv. 'Där ha vi ägget' (i Sv. Argus II, n:o 140: 'Krak, der hade han ägget', i samma bok I, n:o 44 den vanliga formen: 'Ja, der ha vi ägget'), holl.

Är det nu sannolikt, att dessa harfraser ha något sammansammanhang med det likbetydande och även till formen snarlika 'Da liegt der Hund begraben'? Något direkt sådant torde väl knappt förefinnas, men högst sannolikt ett indirekt. Som ovan antytts, tror jag, att frasen 'Da liegt der Hund begraben' närmast är att anse såsom resultatet av en kontamination mellan Sachs' till betydelsen förändrade 'Da liegt der Hund' och ett förut förefintligt 'Es liegt ein Hund dahinter begraben'. Men just vid betydelseförändringen av Sachs' 'Da liegt der Hund' håller jag före, att ifrågavarande tyska harfraser spelat en viktig roll: förefintligheten av en allmän fras 'Da liegt der Hase (im Grase etc.)' med betydelsen 'Da liegt die Schwierigkeit' torde nämligen knappast ha kunnat undgå att verka suggererande för ifrågavarande betydelseförskjutning av det därmed fullständigt likformiga 'Da liegt der Hund' — jfr även parallellismen mellan de förut anförda synonyma fraserna 'Den Hund finden' och 'Den Hasen finden'. Möjligt vore ju f. ö. också, att det ifrågavarande 'Da liegt der Hund', med 'hund' = skatt, nybildats (kanske av Sachs) efter mönstret av 'Da liegt der Hase'. Och det är naturligtvis icke heller alldeles uteslutet att 'hunden' i Sachs' 'Da liegt der Hund', när allt kommer omkring, ursprungligen icke varit den hund = skatt, som här har antagits: frasen kunde nog i själva verket helt enkelt vara en (förstärkt) variant av 'Da liegt der Hase', vari då S. eller någon annan inlagt en ny betydelse med anslutning till 'hund' = skatt. En sådan variation av djuren i bildliga djurfraser är nämligen någonting mycket vanligt. Jag erinrar härvid om de tre ovan behandlade 'begravna' djuren och vidare t. ex. om ordspråket 'Väck ej björn som sover', där i s. f. björnen ofta uppträder en hund (f. ö. säkerligen ursprungligare — Grubb har en sådan och citerar Erasmus: 'Canis dormiens non est excitandus') och ibland ett lejon — eller om den sannskyldiga Noaks ark, som uppträder i den gamla intressanta bildtyp, vars utgångspunkt synes vara gr. ὄνος λύρας och varav en av de senaste formerna torde föreligga i vår 'hund på en basfiol': där möter man nämligen, utom åsna och hund, björn, so, ko, oxe, uroxe, elefant, get m. fl.

'Daar liggen de mosselen' och 'Daer licht de cloot' (Stoett, l. c.), it. 'Questa è la giuggiola' (jujuba, bröstbär) o. a.

Det finns emellertid ännu en grupp av fraser, innehållande ett annat djur, en katt, som såväl till betydelse som form erbjuda en påtaglig likhet såväl med de nyss behandlade harfraserna som med fraserna med 'begravna' djur. I 9:de upplagan (1631) av Fischarts nyss citerade Geschichtsklitterung har det anförda stället såsom fortsättning fått en sådan kattfras: 'Ibi jacet lebus (sic!) in pipere: dann ich weiss so wol als wolbart wo die Katz im Häu leit,[1] (jfr Wanders förut anförda: 'Da liegt der Hund auf dem Heu'), vilket senare uttryck tydligen är en förstärkande och förklarande reduplikation av 'Ibi jacet lepus' (måhända med en skämtsam baktanke på 'Dachhase'). Härtill har Wander dels: 'Er riecht wo die Katze im Heu liegt' (jfr det ovan anförda 'Den Hund schmecken') och dels 'Da sass die Katze im Nest = dort sass es, das war der Grund'.[2]

Men Wander har också (utan källa) 'Es liegt eine Katze dahinter versteckt', vilken fras har sin påtagliga motsvarighet (kanske det direkta originalet) på romanskt område, dels i it. 'Gatta ci cova' (här ligger en katta gömd) = 'c'è sotto qualche inganno' samt även 'Qui sta la gatta = il punto, la difficoltà' (Fanfani) och dels i sp. 'Aquí hay gato encerrado' (här finns en katt instängd) med samma betydelse (t. ex. 'El notario comprendió que allí había gato encerrado; algún misterio de familia, pensaba él', Leopoldo Alas, Su único hijo, 1901, p. 101). — I engelskan finns en kattfras, som härvid också må erinras om, nämligen 'To see how the cat jumps = which way the wind blows' (Murray har dock ej äldre citat än 1827), alltså med en rörlig katt och närmast jämförlig med ovan anförda fraser med rörliga harar: 'Sehen wie Hase läuft' etc.[3]

I 'katten', åtminstone i de flesta av nu anförda fraser torde man väl närmast ha att se en bild för 'den skyldige, roten och

---

[1] Denna upplaga av Geschichtsklitterung, liksom flera föregående, innehåller enligt Alsleben 'Zusätze von fremder Hand', och den ovan anförda kattfrasen är tydligen en sådan. I de tre äldsta upplagorna (1575, 1582, 1590) finns den icke.

[2] Jfr härtill också hos Wander: 'Endlich muss die Katze doch aus dem Sacke hervor', samt den likartade rävfrasen i noten 2 p. 229 ovan. — Med 'Er riecht wo die Katze im Heu liegt' jämför äv. sv. 'osa katt', se Språk o. stil, 1903, p. 153.

[3] I eng. finns även en harfras, som något erinrar om dessa tyska: 'Here (there) the hare went (goes) away = here the matter ended', för vilken Murray ger ett citat från 1600.

upphovet' ('Da sass die Katze im Nest' — kattkanaljen, som ätit upp fåglarne!), vilken kattfigur som bekant är ganska vanlig, i synnerhet i egenskap av syndabock t. ex. hos Wander: 'Die Katze hat es gethan', 'Die Katze hat die Leber gefressen' och hos Hans Sachs (Sämmtl. Fabeln etc., ed. Goetze, n:o 248, 34):

'Dacht die köchin in irem müet,
Das ander hün auch zv verschlinden,
Hoft etwan ein aussred zv finden,
Sam hetten irs die Kaczen vertragen'.[1]

Och denna synpnkt — roten och upphovet till något ogagn eller förtret — är nog icke heller alldeles främmande (ehuru sannolikt sekundär) för vissa av de ovan anförda tyska harfraserna med adverbial såsom 'Da sitzt der Hase im Kraut' (harkanaljen, som ätit upp kålen!) — jfr t. ex. hos Wander: 'Wenn man den Hasen fahet im Kraut, büsst er dafür mit seiner Haut', 'Es ist um den Hasen geschehen, lässt er sich im Kraute sehen' m. fl.

Slutligen må erinras om, att även hunden icke sällan uppträder såsom en syndabock på samma sätt som katten — 'Det är gott att ha en hund att skjuta skulden på', säger ett värmländskt ordspråk (Sv. Lm. II, 2, även hos Aasen, Norske Ordsprog). Sålunda anför t. ex. Wander: 'Er ist der Hund, der das Leder gefressen' och Sanders från Luther: 'Wenn man dem Hunde zuwill, so hat er das Leder gefressen'.[2] Det torde nu icke vara omöjligt, att även denne hund spelat in vid den supponerade betydelseförskjutningen av Sachs' 'Da liegt der Hund'. Överhuvud blir man, ju mer man studerar dylika bildliga uttryck, allt mer övertygad därom, att de på varandra utöva en synnerligen kraftig analogisk inverkan både till form och betydelse.

I franskan motsvaras, såsom förut antytts, vår fras 'Därunder ligger en hund begraven' av 'Il y a (quelque) a n g u i l l e sous roche', där man sålunda också har ett fördolt djur, men dock av ett helt annat slag än de hittills berörda. Denna fras

[1] Jfr även Studier i mod. språkv., II, p. 95.

[2] Men ur Freidank anför Sanders: 'Der Hund hat Le*b*er gessen, so man Dienstes will vergessen', jfr det ovan anförda: 'Die K a t z e hat die Leber gefressen' — dylika fraser äro tydligen ganska 'flytande'.

fanns åtminstone redan på 1500-t Godefroy (Compl.) anför från Belleau († 1577): 'Il y a anguille sous roche' och från Du Fail: 'Estimant qu'il y avait bien de l'anguille sous roche'; Molière har i Le bourgeois gentilhomme III, 7: 'Mais je crois qu'il y a là quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez' (jfr ovan p. 222).

Denna franska fras är nu onekligen en smula besynnerlig, och om ordet 'anguille' i betydelsen 'ål' här verkligen är ursprungligt, har man svårt att tänka sig, vad den egentliga innebörden av bilden skulle ha varit — den hala ålen såsom symbol för opålitligheten ('échapper comme une anguille') är knappast att tänka på. Emellertid är det möjligt, att frasens nuvarande form icke är ursprunglig och speciellt icke ordet 'anguille'.[1] Eller måhända har med 'anguille' i denna fras, om det dock skulle vara ursprungligt, ej från början menats fisken ål.

Latinets 'anguilla' betyder också färla ('Anguilla est, qua coercentur in scholis pueri', Isid.), och denna ålsort går uppenbarligen igen i sp. 'anguila de cabo', piska, varmed galérslavar avbasades, likaså pg. 'enguia do cabo'. Av samma art är utan tvivel också en av Murray anförd gammal engelsk 'salt eel = a rope's end used for flogging', med citat från medio av 1600-t. Även i svenskan har jag påträffat en dylik gammal gissel-ål, och detta egendomligt nog i en fras, som till betydelsen ej ligger så långt ifrån 'Il y a anguille sous roche', nämligen 'Där ligger surålen', vilken vår gamle lexikograf Lind åtminstone två gånger anför i sin ordbok (1749), dels s. v. begraben: 'Da liegt der Hund begraben, da steckt der Knote, ther ligger sur-ålen eller knuten, thet äret, som gjör svårigheten', och dels s. v. åhl: 'Åhl (agg, hat) Groll, Hass. Bära en sur åhl til en, einem (sic!) Groll wider jemand tragen. Ther ligger sur-ålen, da liegt der Hase im Pfeffer'. (Sannolikt har Lind abstraherat sitt isolerade subst. ål = agg ur de anförda fraserna).

Jag har nu visserligen ej lyckats direkt konstatera förefintligheten av ett fr. 'anguille' med denna betydelse, men sannolikt har dock ett sådant funnits, ty det förekommer ett fr. 'anguillade', som Littré förklarar: 'coup cinglé avec une peau

[1] Man kunde tänka på gfr. guile, guille (Godefroy har: 'guile, guille, guilhe etc. = tromperie, supercherie, frauderuse'), vilket onekligen skulle passa rätt bra i stycke, och en omtydning av 'guille' till 'anguille' vore väl ej otänkbar.

d'anguille, avec un mouchoir tortillé comme une anguille ou avec un fouet, et aussi, une suite de ces coups' (ordet förekommer bl. a. i Rabelais' Pant.). Vidare finns det en gammal fr. lek 'anguille', som Littré beskriver: 'jeu d'écoliers, dans lequel on cache un mouchoir roulé: celui qui le cherche en frappe les autres s'il le trouve' (Littré anför också ett citat från 1500-t., där en lek 'escorcher l'anguille' omnämnes, vilken måhända är densamma). Ett sådant 'anguille' = gissel skulle nu ej vara otänkbart i frasen 'Il y a anguille sous roche' (jfr bl. a. sv. 'här osar katt' med katt = skeppskatt, se Språk o. stil, 1903, p. 147 ff.), och i själva verket skulle denna fras mycket väl kunna ha framgått ur den ovan anförda leken.

Emellertid kan man i fråga om 'Il y a anguille sous roche' ej underlåta att tänka på det bekanta klassiska synonymet 'Latet anguis in herba'. Det är nog sannt, att 'aus einer Schlange wird kein Aal, und wenn man sie auch so lange brät' — men betydelsen av de båda fraserna är identisk, de båda orden 'anguille' och 'anguis' erbjuda en misstänkt snarlikhet — 'anguilla' är ju också blott ett diminutiv av 'anguis' — och i själva verket kan det fr. anguille med vissa epiteter rent av betyda orm. Så har t. ex. Rolland, Faune pop. de la France: 'anguille de haies, de buissons' och Mistral, Tresor dou Felibrige: 'anguielo de bartas, de buisson, de garrigo' = couleuvre. I varje fall lär den latinska frasen knappast ha kunnat undgå att i någon mån inverka på den franska.

För övrigt är naturligtvis Virgilii 'Latet anguis in herba' (Buc. III, 93) liksom det homosema 'Vipera est in veprecula' hos L. Pomponius (läsarten synes dock ej vara fullt säker) att jämföra, icke blott med det fr. 'Il y a anguille sous roche', utan även med övriga fraser av liknande art. I de anförda formerna stämma dessa latinska uttryck tydligen närmast med typen 'Där ligger en (farlig best) begraven', men man kan senare påträffa den klassiska ormen även i andra frastyper.

Otto, Die Sprichwörter d. Römer, 1890, anser nu visserligen, att 'Latet anguis in herba' i Bucolican användes i fullt egentlig betydelse[1] och därför ej kan anses ordspråksartat, vil-

[1] Stället lyder: 'Qui legitis flores et humi nascentia fraga,
Frigidus, o pueri, fugit hinc, latet anguis in herba'.

ket måhända är riktigt; men även om så är, hindrar detta dock icke, att uttrycket redan då också kunde ha varit en stående bildfras eller snart blivit en sådan. Härför talar dels förefintligheten av det snarlika synonymet 'Vipera est in veprecula' och av den nedan anförda grekiska pangdangen och dels det faktum, att uttrycket åtminstone på 1100-t. användes såsom en då tydligen stående och allmän bildfras (se Amer. Journ. of Phil. XXII, p. 10). I varje fall ha båda dessa latinska ormfraser i mer eller mindre modifierad form mycket tidigt upptagits i de moderna språken. Jag inskränker mig här till att ge några citat för svenskan.

I Messenii Geenswar etc. (öv. fr. lat. av H. M. Chem, 1612, p. 12) förekommer: 'Hwarföre må du slätt intet tänckia the Swenske wara aldeles så blinde, at the iu icke see huar huggormen ligger i gräset fördolder'; Wivallius skriver 1630 (Schück, Lars Wivallius, I, p. 130): 'See, här låg Juten, iag säger, ormen i gräset förborgen'; Grubb har i Penu dels 'Der ligger en Snok i Gräset i. e. Der är ett skalckestycke vnder' och dels 'Offta ligger Ormen under blomsterbusken', och Kolmodin i Bibl. Qwinnospegel I (1732, p. 683): 'Ho wet, hwad taggar ock then röda rosen höljer? Ho wet, om ej en orm sig ther i buskan döljer?'.[1] Samme orm i friare form och i sällskap med en räv (att jämföra med den ovan anförde 'begravne') är det tydligen som förekommer i följande passus i ett brev från Linné (Sv. Arbeten, ed. Ährling, I, p. 249): 'Jag undrade, hwarför han begynte den discursen 4 à 5 gånger — — — — jag föreställde saken på begge sidor, utan att veta af hvarken räf eller orm'. I Stockholmsposten 1788, n:o 45 förekommer: 'Detta klingar ock vackert; men man låte ej deraf bedraga sig: en orm är gömd i gräset'; i en av sina från fr. översatta pjäser har Lindegren (Saml. arb. I, 1805, p. 118): 'Jo, jo! Så lönar verlden — men här är en orm i gräset' och Remmer i en likaledes från fr. översatt komedi (Theaterstycken I, 1815, p. 66): 'Här ligger änn en orm i gräset, tror jag visst'.

---

[1] I samma bok, p. 288, förekommer en slags bastard av denna orm och den man stundom 'när vid sin barm' ('Viperam in sinu habere', Cic.):

'Förwara munnens dör vppå thet aldrabästa
För hennes örnatimp, som sofwer på tin arm,
Ty hon en huggorm har at däggia i sin barm'.

Längre fram på 1800-t. synes denne 'orm i gräset' bli ytterst sällsynt i svenskan[1] — på samma gång som frasen 'Här ligger en hund begraven' blir alltmer använd. Däremot kan man då och då träffa på en 'orm bland blommor l. rosor' i nyare sv. litteratur,[2] för övrigt mer obunden av fast frasform. Så har t. ex. Tegnér i ett skoltal (1826): 'I stån färdige att inträda i en verld, som ännu är er obekant: mången orm lurar der bland blomstren, och sirener sjunga öfver de blå vågorna'; v. Braun (Dikter I, 1837, p. 65) har: 'Ja, ormen sig alltid bland blommor plär dölja' och Topelius (Gamla baron på Rautakyla): 'Jag såg ingen orm under rosorna, ingen falskhet under människornas glatta leenden'. I G. A. L—n's ordspråkssamling (1889) upptages: 'Ofta ligger ormen under rosenbusken' och 'Ormen ligger ofta dold under blomman' samt 'Alla se ej den orm som döljer sig i gräset'.

I fråga om övriga språk må här blott påpekas, att det i engelskan finns en mera självständig efterbildning av 'Latet anguis in herba', nämligen 'There is a pad in the straw', vilken fras en gång synes ha varit rätt mycket använd, ehuru den numera tycks ha alldeles fallit ur bruk. The Century Dict. och Murray ge en hel del belägg från 15- och 1600-talen, t. ex. den senare: 'Though they make never so faire a face, yet there is a padde in the strawe' (1530).

Men de anförda latinska ormfraserna äro ej de enda klassiska av ifrågavarande art: även på grekisk botten äga de en påtaglig motsvarighet i en säkerligen mycket gammal bild av samma innebörd, där en under stenen lurande s k o r p i o n upp-

[1] Blott ett enda exemplar har jag träffat på i nyare litteratur, nämligen i Strindbergs Fagervik och Skamsund (p. 309) — ett slags hexametervariant av paradisormen:

> 'Trädgården följer i strand', ett paradis fullt utaf frukträd,
> Icke förbjuden frukt och inga ormar i gräset'.

[2] Och även förut t. ex. hos A. G. Silfverstolpe (Skaldestycken[3], p. 100): 'Jag tycker mig finna menniskorna hyggliga nog. Nej (tänkte jag), det skall aldrig ske, säkert slingrar en orm bland dessa blomster'. — Urban Hiärne, (Hanselli, p. 81) har en utarbetad liknelse, där en kombination av gräs- och blomster-ormen förekommer:

> 'Döden ähr offta lij een gifftigh och listiger Huggorm,
> Den bland vekaste gräås, bland däglighe blomster och örter
> Kreker makliga fram och smyger i skadliga tystno'.

träder. Den föreligger i följande ordspråk: ὑπὸ παντὶ λίθῳ σκορπίον φυλάσσεο och ἐν παντὶ σκορπίος φρουρεῖ λίθῳ samt ligger tydligen också till grund för Aristofanes' gaddiga anmärkning i Thesmophoriazusæ (528): ὑπὸ λίθῳ γὰρ παντί που χρή, μὴ δάκῃ ῥήτωρ, ἀθρεῖν.

*

Det ovan framlagda materialet synes nu, trots sin tyvärr rätt stora ofullständighet, visa, att man här har att göra med tvenne, oaktat vissa likheter, från varandra åtminstone i sina typiska former tämligen tydligt skilda grupper av bildliga djurfraser.

Å ena sidan föreligger i ett flertal europeiska språk, såväl klassiska som moderna, en i de olika språken till formen väsentligen likartad fras, varigenom, under bilden av ett gömt och lurande, farligt eller ofog stiftande djur konstateras förefintligheten av en anad hemlig fara eller fördold lömsk faktor. Det allmänna skemat för denna fras är: 'Här (resp. under stenen, i gräset etc.) ligger ett farligt eller ofog stiftande djur gömt'. Till denna frasgrupp höra då det gr. 'en skorpion under stenen', de lat. 'en orm i gräset', 'en huggorm i rosenbusken', det eng. 'en padda i halmen', de ty. da. och sv. 'en hund begraven', det sv. 'en ulf förgraven', de da. och sv. 'en räv begraven, förborgad', de it. sp. och ty. 'en katta gömd' och väl även det fr. 'en ål under stenen'. Hit kan också föras sådana mer tillfälliga bildningar som Schillers 'Dahinter steckt ein verderbensschwangeres Ungeheuer'. Den genom djurbilden framställda lömska faktorn, som nog i allmänhet tänkes vara av personlig art, avkastar stundom djurhamnen och framträder i rent personlig gestalt, såsom i det gr. 'en retor under stenen', de ty. 'en pipare (spelman, musikant) begraven', 'en skomakare begraven'. Att jämföra med dessa senare bilder äro sådana uttryck med personsubjekt som t. ex. hos Hans Sachs (Sämtl. Fastnachtspiele etc. 46, 6): 'Ich förcht, es stech ein Schalk dahinder' eller i följande yttrande av Axel Oxenstierna (Sv. Riksr. Prot., 1636, p. 421): 'Voro Episcopus Arosiensis migh obekändh, då kunde jagh medh sanning intet annat säija, än att der låge een papist under', vilka uttryck väl i allmänhet äro att fatta såsom med de föregående (skorpionen resp. retorn under stenen etc.) parallella bildningar, som kunna anses närmast sammanhänga med i övrigt likartade

uttryck med saksubjekt såsom t. ex. de ovan anförda sv. 'en ond grund, någon falskhet, en konst etc. begraven' (jfr lat. 'causa, dolus, fraus subest', ty. 'es steckt ein Betrug dahinter' o. s. v.), med vilka naturligtvis å andra sidan också våra djurfraser äro att jämföra.

Från den, som jag antar, ursprungliga frastypen med 'djuret' i obestämd form utgå vidare konstruktionsvarianter, där djuren (resp. personerna) få bestämd form. Så t. ex. sv. 'se, var huggormen ligger fördold i gräset' (Messenius), 'där låg Juten, jag säger ormen i gräset förborgad' (Wivallius), ty. 'var ligger hunden?', ty. och sv. 'se, märka, var hunden ligger begraven', ty., da. (och sv.?) 'där ligger hunden (begraven)', ty. 'där ligger räven (begraven)', ty. 'veta var kattan ligger i höet', it. 'där ligger kattan'. Med dessa former kan även jämföras det ovan anförda sv. 'däri ligger hin begraven' (jfr 'hin håle bakom öronen' i noten 3 p. 229 ovan).

Den andra huvudgruppen utgöres av likaledes i ett flertal europeiska språk uppträdande bildliga djurfraser, genom vilka, under bilden av ett sökt och funnet (eller icke funnet) djur — en hare — angives det väsentliga i ett förhållande, dess hjärtpunkt eller grund, speciellt grunden till en svårighet, hindret. Urtypen för dessa fraser synes vara 'Där ligger (ligger icke) haren', vartill på vissa håll (senare) fogas speciella adverbial (i gräset, i kålen o. s. v.). Något personligt substitut för djuret i denna fras synes ej förekomma, vilket f. ö. är mycket naturligt. Däremot äro konstruktionsvarianter med en inledande huvudsats även här mycket vanliga ('se, märka, var haren ligger').

Att för dessa i så gott som identisk form och med identisk betydelse på olika håll uppträdande harfraser ett historiskt sammanhang, d. v. s. lån från språk till språk, torde få antagas, har jag förut framhållit, ehuru jag ej vet, var urmönstret kan vara att söka. Men även beträffande den första gruppen, typen 'Här ligger en farlig best gömd', tror jag, att förhållandet är i viss mån likartat. Visserligen vore det ju inte otänkbart, att dithörande fraser eller en del av dem, trots den påfallande likheten (som här dock ej är så stor som vid harfraserna), kunde ha uppstått självständigt i olika språk, då överensstämmelsen kunde förklaras ur den dock i grunden likartade psykologiska jordmånen hos skilda folk — på samma sätt som man t. ex. får förklara det faktum, att den indoeuropeiska Prometeusmyten

går igen bland Stilla havets öbor och Nordamerikas indianer. Men sannolikare synes det mig dock vara, att likheten även här beror på verkligt historiskt sammanhang i form av (väl i allmänhet litterära) lån och efterbildningar — och i vissa fall äro sådana fullt otvivelaktiga. För min del tror jag, att åtminstone de flesta av hithörande fraser i de moderna språken i själva verket äro så att säga stöpta i samma form, i det att de alla mer eller mindre direkt gå tillbaka till samma urmönster, nämligen de latinska ormfraserna och speciellt 'Latet anguis in herba' — liksom jag å andra sidan misstänker, att dessa latinska fraser modellerats efter mönstret av den gamla grekiska med 'skorpionen under stenen'.

I sina typiska former 'Här ligger en farlig best gömd' (= fraus aliqua subest) och 'Där ligger haren', (= hinc illæ lacrimæ) framstå, som sagt, de båda frasgrupperna bestämt skilda från varandra både till form och betydelse. Dock förete även dessa typiska former så pass stora likheter, att någon analogisk växelverkan mellan de båda grupperna även här kan ha, och sannolikt också har förekommit. I ännu högre grad torde detta ha varit fallet inom den s. a. s. neutrala zon, som representeras av konstruktionsvarianterna 'Märka var besten ligger gömd' och 'Märka var haren ligger', där de båda grupperna så väl till form som betydelse starkt närma sig varandra eller så gott som sammanfalla. Vad angår varianten av första gruppen 'Där ligger besten (gömd)', som kan sägas fullständigt sammanfalla med andra gruppens huvudform 'Där ligger haren', anser jag det mycket sannolikt, att den i allmänhet formulerats under direkt inflytande av den sistnämnda frasen. För övrigt ha säkerligen hithörande fraser, såsom ovan flera gånger antytts, i många fall och på olika sätt mer eller mindre starkt påverkats även av andra bildliga fraser både med och utan djur.



NÅGRA SUBJEKTIVA TIDSMÅTT I SVENSKAN OCH TYSKAN

AF

B. J:SON BERGQVIST



Med tid i *objektiv* betydelse förstår man den succession mellan momenten i tillvaron, som fått sitt schema i vissa kosmiska, regelbundet återvändande företeelser, t. ex. i jordens ställning till solen, så att man skiljer mellan tiderna dag och natt, morgon, middag och afton. Och med tillhjälp af vissa mätnings- och indelningsinstrument har man sedan kommit till timmar, minuter, sekunder. Ja, den moderna tekniken har funnit utvägar att mäta snart sagdt hur liten bråkdel som helst, såsom t. ex. när en elektrisk gnista bestämmes äga rum under en milliondels sekund. I detta afseende gifves det alltså en fullt objektiv mätning af tiden och därtill en, som är allmängiltig, för hvarje mänskligt medvetande lika.

Helt annorlunda förhåller det sig med den subjektiva eller *psykologiska* tidsföreställningen. Som bekant drager genom vårt medvetandes blickpunkt, så länge vi befinna oss i vaket tillstånd, en oafbruten serie af medvetenhetsbilder. I det ögonblick de passera själfva blickpunkten eller äro, som man säger, föremål för vår uppmärksamhet, äro dessa bilder klart och fullt belysta. Men blickpunkten är begränsad. När bilderna passerat densamma och dragit sig undan dess belysning, förlora de allt mer af sin klarhet och bestämdhet, de tona bort i allt mera dimmigt fjärran, där de hålla sig latenta, tills jaget får någon anledning att åter kalla dem fram i ljuset — visserligen då i en något utmagrad gestalt, i blotta föreställningens bleka gengångardräkt. Fantasien kan dock åter förgylla upp dem, ja till och med kasta dem fram om den objektiva tidens nu. Medvetandet är alltså själf en beständig succession af akter, som komma och gå, likt vågorna i floden. Göra vi nu denna succession *själf* till föremål för vår uppmärksamhet och akta på den ordning, i hvilken bilderna passera blickpunkten i vårt medvetande, uppkommer den subjektiva tidsföreställningen. Äfven denna har sin *tidsmätning,* men denna är af helt annat

slag än den ojektiva mätningen. Den är ur objektiv synpunkt ytterst otillförlitlig och ytterst individuell. För den subjektiva tidsmätningen finns det egentligen, åtminstone så länge den får röra sig med sina egna termer, endast två mått: kort och lång tid. Men med det nutida medvetandet har den objektiva tidsmätningen så nära förbundit sig, att detsamma, äfven då det subjektivt mäter tiden, icke kan, såsom vi längre fram få tillfälle att se, helt frigöra sig från de objektiva tidsmåtten.

Hvad är då »kort» och »lång» tid? För den uteslutande objektiva tidsmätningen är svaret härpå tämligen enkelt: en minut är en kort tid i förhållande till en timme, en timme i förhållande till en dag, en dag i förhållande till ett år o. s. v. Och den uppfattningen är i det stora hela gemensam för hvarje medvetande, för hvilket det objektiva tidsmåttet existerar. Hvad är då »kort» och »lång» tid för den rent subjektiva tidsmätningen? Jag skall bereda väg för svaret genom att anföra ett par exempel. Befinner man sig en dag på resa och är i tillfälle att mottaga en mångfald nya fängslande intryck, så går den dagen fort, man finner tiden kort. Men låter man, när aftonen kommer, blicken gå tillbaka utöfver dagens upplefvelser, synes den dagens morgon ligga långt tillbaka. Man frågar sig: är det verkligen möjligt, att jag hunnit med allt detta på *en* dag? I angenämt sällskap går tiden raskt, tänker man efteråt tillbaka på hvad man hunnit säga och upplefva, kan den tillryggalagda tiden synas lång. Är man ifrigt och intresseradt sysselsatt med ett arbete, svinner tiden hastigt undan, eller rättare sagdt, man har ingen föreställning om tiden. Alltså: ju mera artikulerade och känslobetonade medvetenshetsbilder draga genom blickpunkten i medvetandet, desto lifligare tager själfva *innehållet* i bilderna uppmärksamheten i anspråk och desto mindre hinner man reflektera på successionen mellan dessa bilder; tidsföreställningen träder i medvetandets bakgrund, tiden går fort. Så länge medvetenhetsbilderna ännu röra sig den ena efter den andra fullt aktuella, i snabb och fängslande fart, så uppskattar man tiden såsom kort. Äro medvetenhetsbilderna blotta minnen, d. v. s. reproducerar man dem den ena efter den andra, så synes åter den upplefda tiden lång. I reproduktionen måste man så att säga klifva tillbaka det ena trappsteget efter det andra och därigenom förlägger man symboliskt det upplefda till en lång tid (jfr. rumsperspektivet).

Helt annorlunda förhåller det sig, när man har tråkigt, när man »ingenting» upplefver eller, hvad som är detsamma, när man väntar och längtar och har under väntan intet att fylla tiden med. Ju saktare bilderna glida genom blickpunkten, ju blekare och tarfligare de äro, desto längre synes tiden, ty dess ifrigare aktar man på själfva successionen mellan de särskilda momenten. Men är väl den tomma tiden tilländalupen och lyckas det oss att se bort från den känsla af olust, den framkallat, och att endast reproducera de bilder, som passerat blickpunkten, så krymper för minnet den upplefda tiden tillsammans: reproduktionen är snart färdig med densamma, den är kort. Alltså: den rikt fyllda tiden är under upplefvandet kort, i erinringen lång; den »magra och tomma» tiden är under upplefvandet lång (jfr »langweilig»), i erinringen kort.

En naturlig följd af det sagda är, att den subjektiva tidsmätningen är ytterst individuell. Hvad som för den ene kan synas långt, förefaller den andre kort, och hvad som kanhända synes båda kort är objektivt sedt långt. Träffar jag samman med en person, som med största intresse och omständighet redogör för sig och sina angelägenheter, utan att personen för mig själf har något större intresse, så känner jag mig kanske efter en stund manad att säga: »nej, nu måste jag gå, nu har jag suttit här allt för länge». »Hvad!» säger den andre, »du är ju nyss kommen.» Hvad som för den ene är »nyss», är icke »nyss» för den andre, därför att för båda »nyss» är ut-uttrycket för en subjektivt sedt kort tid.

Förutom af medvetenhetsbildernas artikulation och känslobetoning kan den subjektiva tidsföreställningens sätt att mäta och uppskatta »lång» eller »kort» tid bero af åtskilliga andra omständigheter, för hvilka här icke är platsen att närmare redogöra. Jag erinrar blott om, hurusom medvetenhetsbildernas relativitet i detta afseende spela en stor roll. Brukar man träffa en viss person blott en gång hvart annat år, kan man, om man träffat nämnda person för tre månader sedan, säga, att det icke är länge sedan man såg honom. Lefver man åter dagligen tillsammans med en person, kan man, om det också blott är få timmar, sedan man var samman med honom, säga, att det är ganska länge sedan man såg honom,

* * *

Efter denna korta orientering skall jag nu erinra om några af de allmännaste uttryck, som i *svenskan* begagnas för att beteckna »subjektiva tidsmått». Och jag måste härvid för denna gång inskränka mig till hvad jag skulle vilja kalla de »retrospektiva tidsmåttsorden.»

För att beteckna det presentiella ögonblicket i dess afgränsning från det förflutna och det tillkommande begagna vi i sv. ordet »nu». Ett subjektivt »nu» kan allt efter graden af den styrka, med hvilken successionen mellan medvetenhetsbilderna framträder för medvetandet, motsvara ett större eller mindre mått af »objektiv tid». Ja, det kan t. o. m. beteckna ett tidsmoment, som så att säga redan lossnat från »nuet», men ännu för medvetandet ligger alldeles intill »nugränsen». Det förbindes emellertid då med tempus för förfluten tid. »Han var här nu» kan jag säga om en person, som »för ett ögonblick sedan» lämnat mig. Oftare och hellre säger jag i detta fall »han var här just (alldeles, precis) nu» eller »jag såg honom i detta ögonblick».

Står intervallen mellan »nuet» och det moment i det förflutna, hvarom det är fråga, mera artikulerad för medvetandet, säger jag »för ett (ett par, några) ögonblick sedan» eller »för ett litet grand sedan».

Nära intill de sistnämnda uttrycken, dock med en något större latitud tillbaka ligger »nyss». Det motsvarar i denna sin betydelse närmast: »för en (liten) stund sedan». Förstärkt med ett »alldeles» eller »helt» (»alldeles nyss», »helt nyss») rycker det tidpunkten närmare »nuet», modifieradt genom ett »tämligen» aflägsnar det densamma.

I åtskilliga delar af landet användes i st. för »nyss», särskildt för att beteckna ett moment, som ligger litet mera tillbaka från »nuet», ordet »i jåns», hvilket emellertid icke tillåter någon förstärkning eller modifikation genom »alldeles», »helt» eller »tämligen».

I stället för de nu nämnda tidsmåttsorden användas äfven med subjektiv betydelse vissa uttryck lånade från den objektiva tidsmätningen; t. ex.: »för en sekund sedan», »för ett par (några) sekunder sedan», »för en minut sedan», »för ett par (några, fem) minuter sedan» o. s. v. Som jag redan förut antydt, ha de objektiva tidsmåtten för medvetandet på det närmaste förbundit sig med tidsföreställningen. Det är därför icke underligt, att den subjektiva tidsmätningen lånar vissa objektiva tidsmått

för att ge uttryck åt sina tidsafstånd. Men i samma ögonblick så sker, förlora dessa objektiva tidsmått sin karaktär af objektivitet och öfvergå till rent subjektiva tidsmått. Säger jag: »han var här för en sekund sedan», betyder detta intet annat än, att han var här för en, efter min subjektiva värdering, så kort stund sedan, som ungefär en sekund, men den korta stunden motsvarar kanhända i verkligheten tio objektiva minuter. Den subjektiva värderingen är i detta afseende fallen för öfverdrifter. Tio objektiva minuter kunna vara en subjektiv sekund och en objektiv minut är kanhända en hel subjektiv »evighet», allt efter beskaffenheten af de medvetenhetstillstånd, som fyllt medvetandet.

Förflytta vi oss vidare på den subjektiva tidmätningens stråt något längre tillbaka ifrån nugränsen, träffa vi i svenskan på ordet »nyligen». Liksom »nyss» i allmänhet betyder för en kort *stund* ser, så betyder »nyligen» för en kort *tid* sedan. »Nyligen» tager dock i regeln icke vid, där »nyss» slutar. De gränsa s. a. s. icke intill hvarandra. Emellan dem båda ligga andra tidsmått. Har jag för ett par timmar sedan haft besök af en person, kan jag i allmänhet säga »han var här nyss»; ökas afståndet med ännu ett par timmar, begagnar jag hvarken »nyss» eller »nyligen», utan griper då vanligen till objektiva tidsmått: »i förmiddags», »i går», i »förgår» o. s. v., ända tills medvetandet om det objektiva tidsmåttet tryter eller jag för den gången når horisonten af min objektiva tidsföreställning. Jag börjar då med det subjektiva »för kort tid sedan», »för ej länge sedan», »helt nyligen», eller återigen med lån från den objektiva mätningen: »för ett par dagar sedan», »härom dagen». Jag kan gå ännu något längre tillbaka och mera obestämdt säga: »för en tid sedan», »för någon tid sedan», för att icke tala om »häromsistens», »härförleden» eller »härförliden».

* * *

Hur förhåller det sig nu med motsvarande *tyska* uttryck? Svenskt »just nu» eller »precis nu», »alldeles nyss», motsvaras af »gerade jetzt», (fam. »gerade eben») »eben jetzt», (»jetzt eben»), »eben erst», allt utan någon väsentlig åtskillnad. Ex. »Ich habe ihn gerade (eben) jetzt l. eben erst gesehen» uttrycker, såvidt jag kunnat finna, i det allra närmaste samma tidsföreställning.

Svenskt »nyss» — utan vidare tillägg — har sin närmaste motsvarighet i tyskt »(so)eben» och »gerade». »Eben» har ursprungligen betecknat förhållandet mellan de olika delarna af en yta: »i samma plan», »jämn», och sedermera öfverflyttats på förhållandet mellan olika tidsmoment (jfr svenskt »nätt och jämt»). Utmärkande för ordets förmåga att beteckna en tidpunkt såsom liggande s. a. s. i »samma plan» som det psykologiska nuet är den omständigheten, att det kan förbindas med presentiellt predikat. Köpmannen skrifver t. ex. »soeben empfange ich Ihren werten Brief». Liksom hos »eben» har hos »gerade» den temporala betydelsen utvecklats ur den lokala, (= »direkt, i en bestämd riktning, »precis», »just») Ex. lokalt: »er hat ihn gerade auf die Nase getroffen».

Äfven ur en ursprungligen lokal betydelse har den temporala framgått hos det tyska »vorhin» (jfr sv. »förut»). Numera betecknar »vorhin» en tidpunkt, som med ett kort intervall föregår det presentiella nuet. Närmast motsvarar det vårt »ijåns», med hvilket det, såsom här nedan skall påvisas, äfven i ett annat afseende företer en intressant öfverensstämmelse.

De nu nämnda tyska uttrycken låta liksom »ijåns» och »nyss» utbyta sig mot åtskilliga andra subjektiva tidsmått t. ex »diesen Augenblick», »vor einem Augenblick», »vor einigen Augenblicken», »vor einer kleinen Weile» (»vor einem Stündchen»), samt mot åtskilliga subjektivt använda urspr. objektiva måttsord: »vor (kaum) einer Sekunde», »vor ein paar Sekunden», »vor einer Minute», »vor ein paar Minuten», »vor noch nicht 5 Minuten», »es ist noch keine Sekunde her», »es sind noch keine 5 Minuten her» o. s. v.

Det svenska »nyligen» motsvaras närmast af det tyska »neulich». »Neulich» är emellertid ett för en svensk i flera afseenden »besvärligt» ord. Jag bortser härvid från det fallet, då den mindre uppmärksamme återger sv. »nyss» med t. »neulich», hvilket ofta nog torde vara fallet. Jag håller mig till de fall, då det verkligen gäller att öfversätta sv. »nyligen». Härvid är först och främst att märka, att, liksom tyskt »vorhin» icke kan lägga sig nugränsen lika nära som sv. »nyss», så håller sig också i regeln »neulich» på något längre afstånd från nugränsen än »nyligen». Det svenska »helt nyligen», »för kort tid sedan» motsvaras i det allra närmaste af »ganz» l. »erst kürzlich» samt af »vor kurzem», »vor kurzer Zeit», »kürz-

lich»[1] »Ich habe ganz kürzlich in der Zeitung gelesen» är vårt: »Jag läste helt nyligen i tidningen».[2] Längre bort från nuet kommer »neulich» = »härförleden», »för någon tid sedan». Det är emellertid synnerligen svårt, ja, ofta omöjligt att här fastslå några gränser. Det ena går in i det andra. »Kürzlich»s område går in på »neulich»s och vice versa. De yttersta gränserna draga sig emellertid bestämdt från hvarandra: »neulich» är aldrig = »helt nyligen». Ett tyskt »ganz neulich» finnes icke. Vårt svenska »nyligen» har alltså en större förmåga att lägga sig nära nugränsen än det t. »neulich». Och det har i forna tider, liksom ännu i dag det danska »nylig», legat den mycket nära. »Nyss» är af senare datum och har först så småningom arbetat sig fram på bekostnad af »nyligen».[3]

»Neuerdings» betyder icke »vor» utan »seit kurzem» sv. »på sista tiden» och tillhör mera det högre och officiella språket. Ex. »Neurdings sind andere Verhältnisse eingetreten» (»på sista tiden ha andra förhållanden inträdt»).

Äfven tyskan lånar här för att beteckna subjektiv tid obj. tidsmått, t. ex. »vor ein paar Tagen», »in diesen Tagen» (»dieser Tage»).

* * *

Samtliga de tidsmått, med hvilka vi hittills sysselsatt oss, ha det gemensamt, att de afse en mätning utifrån den punkt i tiden, som vi *i nuet* upplefva. Man skulle därför kunna kalla dem *presentiella* tidsmått till åtskillnad från den grupp af subjektiva tidsmått, till hvilka jag nu öfvergår och hvilka man i motsats till de förra kan kalla *preteritala.* Ty liksom vi med subjektiva mått mäta tidsafståndet tillbaka ifrån en punkt i nuet, kunna vi också mäta det tillbaka från en punkt i den förflutna tiden. Här är det emellertid helt andra förhållanden, som för oss bli bestämmande såsom grund för tidsmätningen. Jag skall till en början anföra ett par exempel. Jag säger t. ex.: »Luther upp-

---

[1] Jag lämnar här åsido de mindre brukliga »jüngst» med dess ännu sällsyntare varianter »jüngstens» och »jüngsthin».

[2] Något längre bort och väl tämligen nära vårt »häromsistens» eller »härförleden» stå de för öfrigt föga brukliga »letztens», »letzthin» och »unlängst».

[3] Vid sidan af »neulich» finnes ett äldre numera föga brukligt »neuerlich», hvilket äfven användes såsom adj.

slog sina teser år 1517. Kolumbus hade då nyligen (eller nyss) upptäckt Amerika.» I detta fall opererar jag med två olika utgångspunkter för min subjektiva tidsvärdering. Först går jag ut från nuet och går tillbaka till 1517 och sedan går jag ytterligare tillbaka från 1517 till tiden för Amerikas upptäckt. Den senare tidpunktens afstånd från den förra betecknar jag som kort genom orden »nyligen» eller »nyss». Det som föranleder mig att beteckna ifrågavarande tidrymd såsom kort är tydligtvis dess förhållande till omfattningen af den tidrymd, som ligger mellan mitt »nu» och utgångspunkten i det förflutna (1517). Denna senare utgör för medvetandet den bakgrund, mot hvilken det andra tidsafståndet mätes. Ju ansenligare denna bakgrund är, ju längre tillbaka utgångspunkten för tidsvärderingen ligger från nuet räknadt, desto längre kan det där bakom liggande tidsafståndet vara och ändå betecknas såsom kort. Och vice versa, ju närmare utgångspunkten ligger nuet, desto kortare måste det andra tidsafståndet vara för att kunna betecknas såsom kort. Vi igenkänna här inflytelsen från den objektiva tidsvärderingen. I det anförda exemplet, där utgångspunkten ligger nära 500 år bakom mitt nu, kan en därom bakom liggande tidrymd af 25 år genom orden »nyligen» eller »nyss» betecknas såsom kort. Säger jag återigen: »År 1888 besökte jag Berlin, kejsar Wilhelm II hade då nyss (l. nyligen) bestigit tronen», utgöres tidsbakgrunden af 20 år, och i så fall kan jag beteckna en eller annan månad såsom ett »nyligen» eller nyss». Går jag åter närmare nuet och väljer utgångspunkten t. ex. under sistförflutna veckan, ändrar sig i samma mån den subjektiva tidsmätningen, och förlägger jag utgångspunkten t. ex. till gårdagen, inträder ungefär samma tidsmätning, som om jag utginge från nuet själft, t. ex.: »I går kväll fick jag besök af herr A., hans bror hade då nyss lämnat mig.» Här är ännu reproduktionen af mitt eget dåvarande medvetenhetstillstånd nog liflig, för att en »presentiell» mätningsgrund skall kunna göra sig gällande. Som man af det sagda finner, spelar alltså vid en tidsmätning *från en punkt i det förflutna* den objektiva tidsföreställningen in i medvetandet och bildar en relationsgrund, som i samma mån blir den förhärskande, som tidpunktens afstånd från nuet är större. Då vi i sv. såsom måttsord i dessa fall använda orden »nyligen» och »nyss», betyda de i hvarje fall likasom i presentiell andvändning en subjektivt »kort» tid, men motsvara tillika en i de olika

fallen högst växlande objektiv tidsrymd. Och ge vi närmare akt på de nämnda orden i denna deras preteritala användning, göra vi tillika den upptäckten, att gränsen dem emellan i samma mån blir oklarare, som den subjektiva tidsbakgrunden är större, ja, att, där denna såsom i det första exemplet är mycket stor, skillnaden dem emellan i det stora hela upphör och de båda orden bli synonyma, under det att, ju närmare utgångspunkten ligger nuet, dess bättre bevaras åtskillnaden och dess mera öfverensstämma de båda ordens presentiella och preteriala betydelse. Och detta är ju också helt naturligt. Förutsättningarna för differentieringen mellan »nyss» och »nyligen» försvinner i samma mån lättare, som de egna upplefvelserna, hvilka ju egentligen ge dessa ord färg i deras presentiella användning, ej äro för handen.

I stället för det preteritala »nyss» och »nyligen» kan man allt efter storleken af afståndet mellan de båda punkterna i det förflutna använda uttrycken »i det ögonblicket,» »just», »just eller precis då», «omedelbart, strax eller nyss förut», »kort förut», icke långt förut,» »någon tid förut», och man kan äfven begagna de objektiva tidsmåtten i subjektiv betydelse och säga: »en sekund förut», »ett par minuter förut», »några dagar förut» o. s. v.

Jag har nu förutsatt, att sv. »nyligen» och »nyss» verkligen medgifva en preterital användning. Därom torde emellertid meningarna vara något delade. För mig själf är båda ordens presentiella och preteritala användning fullkomligt lika naturlig. Däremot utesluter »i jåns» hvarje preterital användning. Vacklande torde den preteritala användningen af »för — sedan» vara. Mången säger utan ringaste svårighet: »Jag besökte Berlin 1888. Kejsar Wilhelm hade då för kort tid sedan (för några veckor sedan, för en månad sedan) bestigit tronen.» Andra fordra åter i detta fall bestämdt: »kort förut», »några veckor förut» o. s. v.

* * *

Hur förhåller det sig då med de preteritala tidsmåtten i *tyskan?* I vissa fall förefinnas genomgående likheter med svenskan, i andra fall åter stora olikheter. Sålunda motsvarar i allt väsentligt det tyska »vorher» (mera högtidl. »zuvor», fam. »davor») det svenska »förut» i alla dess användningar:» unmittel-

bar vorher», »kurz vorher», »kurze Zeit vorher», »nicht lange vorher». Och för det mera vårdade talet torde t. ex. »kurz vorher» i presentiell användning vara lika omöjligt som »kort förut» i samma användning i svenskan. I mindre vårdadt tal lär dock i tyskan »kurz vorher» förekomma liktydigt med »vor kurzem». Jag har i denna punkt erhållit mycket skiftande uppgifter. I skrift har jag aldrig funnit ordet i denna användning, icke ens i tidningslitteraturen. Uttryck med »vor» = »för — sedan» har jag antecknat i många fall i preterital betydelse. Ex. »Im Jahre 1888 war ich in Berlin, Kaiser W. hatte erst vor ein paar Wochen (vor noch nicht langer Zeit) den Thron bestiegen,» Användningen af »vor» synes i detta fall gansk nära öfverensstämma med bruket af »för — sedan» i svenskan.[1]

Hur förhåller det sig då med de tyska motsvarigheterna till »nyss» och »nyligen» i *preterital* betydelse? I de fall, då »nyss» i presentiell användning på tyska återges med »eben», »soeben», »gerade», kan det äfven i preterital användning öfversättas med samma ord, t. e. *pres.:* »er ist eben angekommen»; *pret.:* »er war eben angekommen». »Alldeles nyss» (= »just då») heter »eben erst» eller »gerade erst». Ex.: »Im Jahre 1888 bin ich in Berlin gewesen, Kaiser Wilhelm hatte eben erst (gerade erst, soeben) den Thron bestiegen.» Så långt alltså en viss öfverensstämmelse mellan de båda språken.

Däremot äger tyskan en grupp ord, som i motsats till svenskans »nyss» och nyligen» alldeles icke tillåta preterital användning. Dit höra »vorhin» och »neulich» (liksom också »unlängst» och »letzthin»). Dit bör ock hänföras »kürzlich», däremot icke »erst kürzlich», som mycket väl tillåter preterital användning. Lika omöjligt som det för en svensk är att säga: »Jag var 1888 i Berlin, Kejsar Wilhelm hade *i jåns* bestigit tronen», lika omöjligt är det för en tysk att säga: »Kaiser W. hatte vorhin (eller neulich) den Thron bestiegen»; ej heller säger han »kürzlich», men väl »erst kürzlich den Thron bestiegen». I denna punkt begå tysktalande svenskar synnerligen ofta fel. Framför allt gäller detta användningen af »neulich», som i likhet med det svenska »nyligen» af dem användes preteritalt. Äfven »vorhin» brukas mycket ofta oriktigt.

---

[1] Jag har emellertid hört åtskilliga stränga teoretici ogilla annan användning af »vor» än den presentiella.

För tyskans vidkommande torde man alltså kunna, med utlämnande af åtskilliga här ofvan antydda synonymer, uppställa följande tvänne serier:

A. Presentiell användning.

Ich habe ihn *neulich* — *kürzlich* — *erst kürzlich* — *in diesen Tagen* — *vor kurzem* — *ganz kürzlich* — *vorhin* — *(so)eben* — *gerade jetzt* — *diesen Augenblick (Moment)* — gesehen.

B. Pretertal användning.

Ich hatte ihn *nicht lange vorher* — *erst kürzlich* — *kurze Zeit vorher* — *kurz vorher* — *unmittelbar vorher* — *eben (erst)* — *gerade (erst)* — gesehen.

(Obs. i sista fallet ej: *kürzlich, neulich* eller *vorhin.*)

* * *

Innan jag slutar, vill jag fästa uppmärksamheten vid ännu en egendomlighet i fråga om användningen af »nyss» och »nyligen», som kan vålla svårigheter vid öfversättning till tyska. På svenska kan jag fråga: »har du nyss l. nyligen varit i Stockholm?» och får jag af den tillfrågade ett svar, som innebär en öfverraskning, kan jag utbrista: »*så nyss!*» l. »*så nyligen!*» I intetdera fallet kan man i tyskan använda vare sig »vorhin» eller »neulich» eller soeben» eller »eben». Vill jag på tyska använda en motsvarande fråga, kan jag säga t. ex. »Sie sind wohl lange nicht in Stockholm gewesen?» eller »Sind Sie kürzlich in St. gewesen?» Och finner jag svaret ange en närmare tidpunkt, än jag väntat, kan jag säga: »erst vor so kurzem!» »vor so kurzer Zeit!» »Ach, kommen Sie so direkt aus St.!»

AULICA, FR. OUCHE

PAR

A. TERRACHER



Aulica, fr. ouche.

Ouche, mot vieilli et dialectal, désigne, selon le *Dictionnaire général de la langue française,* un «terrain de qualité supérieure *situé près de la maison* et ordinairement cultivé en jardin». Cette définition groupe, en effet, les divers sens du mot en ancien français et dans les patois gallo-romans actuels (cf. GODEFROY, s. v. *osche*).

D'où vient *ouche*? — Du Cange, s. v. *olca*, le rapproche du latin *occare*, *herser*, et ce rapprochement est repris par KÖRTING, *Lat.-rom. Wört.*[3], s. v. *occo*. — Mais on attendrait un type *occata* (cf. Du Cange, s. v. *occlata* et *oglata*) = terre hersée, et non pas *occa* = herse; en outre, cette étymologie est inacceptable pour le sens, *ouche* ne signifiant pas seulement «terrain cultivé ou fertile», mais aussi — et toujours — «terrain situé dans le voisinage immédiat de la maison».

DIEZ, *Etym. Wörterb.*[4], s. v. *ouche*, le rattache au latin médiéval *olca* dont le plus ancien exemple se trouve dans Grégoire de Tours, *Liber in gloria Confessorum*, 78, édit. KRUSCH, *Monum. German.*, *Script. rer. merov.*, I, p. 795: «Erat autem *haud procul a basilica campus tellure fœcundus* — tales enim incolae (= les habitants de la région rémoise — il s'agit, dans le chapitre, de Rémi, évêque de Reims) *olcas* vocant». — L'interprétation de KÖRTING[3], s. v. *occo*, selon laquelle les *olca* du moyen-âge ne seraient que des latinisations des formes romanes, paraît inacceptable pour un témoignage aussi ancien (fin du VI[e] s., le *Liber in gloria Confessorum* ayant été écrit en 587 et remanié à partir de 590; cf. KRUSCH, p. 455).

Aussi M. MAX BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 25, et le *Dictionnaire général* voient-ils dans *olca* un terme probablement celtique»; «un terme apporté d'Italie ne se serait

pas ainsi localisé», déclare M. MAX BONNET, oubliant que Grégoire de Tours ne dit en aucune façon que les *seuls* Rémois connaissent *olca*, et qu'aussi bien on rencontre des *ouches* de la Saintonge à la Picardie et du Maine à la Franche-Comté (cf. GODEFROY, s. v. *osche, oschage, oschette, oschote, oucherotte, ouschereau*). — Malheureusement, les celtisants (cf. HOLDER, *Alt-kelt. Sprachschatz*, s. v. *olca*) ne connaissent *olca* que par le même et unique passage de Grégoire de Tours, qui ne nous apprend rien sur la langue à laquelle appartient ce mot mystérieux. Le rapprochement indiqué par DIEZ avec le grec ὦλκα (de ὦλξ, ὦλαξ, sillon) ne rend pas compte non plus de la valeur sémantique spéciale de *ouche*.

Je propose de voir dans l'*olca* de Grégoire de Tours le latin vulgaire *ōl(i)ca*, correspondant à l'adjectif du latin classique *aulica* (s. ent. *terra*) = terre de l'*aula*, de la *cour* (en donnant à *cour* son sens primitif de «ferme, exploitation agricole»: cf. DU CANGE, s. v. *cortis* et GODEFROY, s. v. *cort*).

Phonétiquement, la chute de l'ĭ pénultième atone s'était déjà produite au V^e siècle dans les mots du type *aulĭca*; la réduction de *au* tonique à *ō* a pu être facilitée par le son vélaire qu'avait déjà pris *l* devant *c*, si l'on ne veut pas admettre une prononciation populaire (ou archaïque) *ōla* pour *aula*, analogue à *ōrum* pour *aurum* (cf. STOLZ, *Hist. Gram. der lat. Spr.*, I, p. 210—211 et PIRSON, *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, p. 26—28). Cette prononciation populaire est d'autant plus vraisemblable qu'*aula* n'a pas en roman d'autre sens que celui de «domaine rural» (cf. DU CANGE, s. v. *aula* 6 et 10, et surtout BIANCHI, *Archiv. glottol. ital.*, IX, p. 405—418[1]). — *Olica* explique, selon la date de la disparition de l'*i* pénultième atone[2], la forme *oge* (**ol'ga*) (GODEFROY, s. v. *osche*) à côté de *osche* (**ol'ca*), et, dans la toponymie française, les formes *Ouges* (Côte-d'Or), *Ouge*, *Ougeotte* (Haute-Saône), à côté de *Ouche*, *Ouchette* (Ain, Aisne, Allier, Cantal, Indre, Nièvre, etc.).

[1] Dans la toponymie italienne, *-aula* est représenté non-seulement par *-avola* (forme *la plus ancienne*, qui ne se trouve d'ailleurs que dans un domaine cohérent et très limité), mais aussi par *-ōla* (altéré parfois en *-olla*); cf. Bianchi, *loc. laud.*, p. 408.

[2] Peut-être aussi a-t-on affaire à un développement dialectal différent (cf. *Basilica* qui donne *Basoches* et *Basauges*: H. Andersson, *Öfversigt af ordens på* -icus *fonetiska utveckling i franskan*, Upsala, 1891, p. 10).

Au point de vue sémantique, la filiation *aulica* → *ouche* semble confirmée par l'histoire et la nature des mots qui expriment en gallo-roman l'idée du latin «hortus». Ce sont (avec *ort*): *mes*, *chesal*, *jardin*, *courtil*, *ouche* (voir la carte 712 de *l'Atlas linguistique de la France*). Que *ort* ait été beaucoup plus répandu qu'il ne l'est aujourd'hui, le fait est indiscutable: au domaine de la «langue d'oc» (*Atlas linguistique* et *Mistral*, s. v. *ort*), les exemples groupés par Godefroy aux articles *hort*, *hortage*, *hortel*, *hortelage*, etc., permettent d'ajouter au moins l'Angoumois, le Poitou, la Picardie, la Champagne. Que (pour des causes qu'il n'y a pas lieu de rechercher ici) *ort* ait eu à lutter — autrefois comme aujourd'hui [1] — avec des mots qui ont fini par en triompher, la chose est certaine: cf. GODEFROY, s. v. *hort*: li ort *et li gardin*; ort *ou verger* (1385, Vienne); et s. v. *hortelage*: l'*ortillage* dudit *courtil* et si doit toutes les vignes d'icelui *gardin* entretenir (1379, Douai); cf. DU CANGE, s. v. *olca*: Un mantel, qui avoit esté mis dessus une perche joignant des fenestres de la chambre, fust cheu à terre en un *ort*, *autrement dit oche*, au-dessoubz desdites fenestres (1383).

Naturellement, des différenciations sémantiques ont pu se produire plus ou moins anciennement entre certains de ces termes (voir les domaines picard et wallon de la carte 712 de *l'Atlas linguistique*, et les notes jointes à cette carte); mais il me paraît impossible de ne pas être frappé du parallélisme sémantique que présentent tous les mots synonymes ou substituts de «hortus» en gallo-roman: tous se rattachent au sens de «ferme, métairie» avant d'arriver au sens de «jardin»:

mes (cf. DU CANGE, s. v. *mansus* et GODEFROY, s. v.);
chesal (cf. GODEFROY, s. v. et Mistral, s. v. *casau*);
jardin (dérivé de l'a. fr. *jard*, *jart* ← got. *gards* = maison);
courtil (dérivé de *court*; cf. *supra*);
ouche (de *aulica*; cf. *supra* le sens de *aula* en roman).

[1] Aux points 735, 766, etc., de l'*Atlas*, M. Edmont obtient: *ort*; *dzardin* (*disent les jeunes*). Ce *dzardin*, qui a sans doute 30 ou 40 ans d'existence, peut être parfaitement conforme aux «lois de la phonétique locale»; de même, si, à une époque ancienne, un *outso* s'est substitué à *ort* en domaine provençal, il n'en faudrait pas conclure que cet *outso* rend impossible un type *aulica* (à cause de la diphtongue *au*): *outso* ne serait qu'une «provençalisation» de *ouche*, si l'on n'admet pas une prononciation *ōlica*.

DEUX CHARTES LÉONAISES

PUBLIÉES PAR

ERIK STAAFF



Les deux chartes que nous publions ci-après présentent un intérêt d'ordre différent. La seconde est intéressante comme document linguistique et nous avons voulu ajouter, en la publiant, encore un bon texte léonais à ceux que nous avons recueillis dans notre étude sur ce dialecte.[1] La première nous a paru mériter d'être reproduite non seulement au point de vue de la langue, mais aussi et surtout à titre de document historique. C'est la copie des statuts de la *Hermandad* formée en 1285 à Valladolid et par laquelle »los Inffantes ꝛ los prelados ꝛ los Ricosomres ꝛ los Conçeios ꝛ las ordenes ꝛ la caualleria del Regno de Castiella ꝛ de Leon ꝛ de Gallizia» s'allièrent sous les auspices de don Sancho pour se défendre contre les préjudices que leur portait son père, Alfonso X. Le monastère de Sahagun, alors sous la direction de l'abbé don Martin, avait envoyé des représentants aux »cortes» de Valladolid, et l'exemplaire des statuts que nous publions constitue l'acte d'adhésion dudit monastère à la Hermandad, adhésion qui vaut à don Martin la désapprobation sérieuse de l'historien de Sahagun, le père Escalona. Dans son grand ouvrage, *Historia del real monasterio de Sahagun* (Madrid 1782), cet auteur a publié notre document parmi les appendices (p. 618, cf. p. 156). La reproduction laisse pourtant — comme d'ailleurs la plupart des appendices en question — tant a désirer que, du moins pour l'utilisation linguistique du texte, une réimpression était nécessaire. Pour en faciliter la lecture, nous sommes allé à la ligne pour chaque nouveau paragraphe, suivant à cet égard l'exemple du rédacteur de la España Sagrada t. XXXVI, où sont reproduits, p. CLXII, les statuts de la Hermandad la plus célèbre, celle de 1295, par laquelle un grand nombre de »conceios de

[1] *Étude sur l'ancien dialecte léonais*, Upsala 1907. En renvoyant dans la suite à cette étude nous nous servirons de l'abréviation A. D. L.

los regnos de Leon z de Gallicia» s'unirent, lors de l'avènement de Fernando IV, pour le maintien de leurs droits qui, en dépit de la hermandad de 1282, avaient été encore moins respectés par Sancho IV que par son père. Sahagun ne se trouve pas mentionné parmi les »conceios» compris dans cette dernière hermandad. Une comparaison entre les deux textes, celui de 1282 et celui de 1295, offrirait un certain intérêt, mais n'entre pas dans le cadre de cette courte notice.

Nous avons copié les deux documents aux Archives historiques de Madrid. Le n:o I appartient à la collection des documents particuliers de Sahagun (vol. XV), où il porte le n:o 1208. M. Vignau en parle dans son *Indice de les doc. del monasterio de Sahagun,* p. 455, sous le n:o 1973. Le n:o II a été tiré de la petite collection de documents de Santa Maria de Carbajal conservée dans la boîte 128, salle I. C'est le n:o 1 des documents particuliers, le seul d'ailleurs de ce groupe qui remonte au XIII^e^ siècle.

I.

Nel no*n*bre de dios ⁊ de s*anct*a Maria ame*n*. Sepa*n* q*u*antos esta carta uiere*n* co*m*mo por muchos desafueros ⁊ muchos da*n*nos ⁊ muchas fuerças ⁊ muertes ⁊ p*r*isiones ⁊ despechamie*n*tos sin seer oydos. ⁊ desonrras ⁊ otras muchas cosas sin guysa q*ue* eran co*n*tra dios ⁊ co*n*tra Justicia ⁊ contra ‖ fuero. ⁊ gra*n*t da*n*no de todos los regnos q*ue* nos el Rey don Alfonsso fizo. Por ende nos los Inffantes ⁊ los p*re*lados ⁊ los Ricos om*re*s ⁊ los Conçeios ⁊ las ordenes ⁊ la caualleria del Regno de Cast*ie*lla ⁊ de Leon ⁊ de Gallizia ueyendo q*ue* eramos desaforados ⁊ maltrechos segu*n*t sobre dicho es. ⁊ ‖ q*ue* no*n* lo pudiemos sofrir. N*uestr*o se*n*nor el Inffa*n*te don Sancho touo por bie*n* ⁊ ma*n*do q*ue* fuessemos todos de una volu*n*tad ⁊ de un coraço*n* el co*n*nusco ⁊ nos co*n* el. pora ma*n*tener nos en n*uestr*os fueros ⁊ en n*uestr*os p*r*iuilegios ⁊ en n*uestr*as cartas ⁊ en n*uestr*os usos ⁊ en n*uestr*as costu*n*bres ⁊ en n*uestr*as libertades ⁊ en ‖ n*uestr*as franq*ue*zas. q*u*e ouimos en el tie*n*po del Rey don Alfonsso so trasauuelo q*ue* u*en*cio la batalla de vbeda. ⁊ en el tie*n*po del Rey don Alffonsso so bisauuelo q*ue* ue*n*cio la batalla de merida. ⁊ en el tie*n*po del Rey don Ffernan*d*o so auuelo. ⁊ del enp*er*ador. ⁊ delos otros Reyes q*ue* fuero*n* ante dellos. ⁊ del Rey don Alfo*n*sso ‖ so padre aq*ue*llos q*ue* nos mas pagassemos. Et fizo nos lo yurar ⁊ p*ro*meter segu*n*t dize*n* las cartas que son entre el ⁊ nos. Et ueyendo q*ue* es a seruicio de dios ⁊ de s*anct*a M*ari*a ⁊ dela corte celestial. ⁊ guarda ⁊ onrra de s*anct*a ygl*es*ia ⁊ del Inffa*n*te don Sancho ⁊ delos otros Reyes q*ue* sera*n* despues del. ⁊ pro de toda ‖ la tierra:

ffazemos herma*n*dat. ꝛ establecemos pora sie*n*pre nos ꝛ todos los delos Regnos sobredichos co*n* los Conçeios del Regno de Cas*tie*lla ꝛ de Leon ꝛ de Gallizia. ꝛ co*n* los Jnffa*n*tes ꝛ co*n* los Ricos om*re*s ꝛ co*n* los fiios dalgo ꝛ co*n* los p*re*lados ꝛ co*n* los caualleros ꝛ co*n* las ordenes ꝛ co*n* todos los otros q*ue* y son ꝛ q*u*isiere*n* ‖ seer. en esta guysa.

Q*u*e guardemos a N*uestr*o se*n*nor el Inffa*n*te don Sancho ael ꝛ atodos los otros Reyes q*ue* despues del uerna*n* todos sus derechos ꝛ todo so se*n*norio bie*n* ꝛ co*n*plida mie*n*tre assi co*m*mo gelo p*ro*metemos. ꝛ se *con*tiene en el p*r*iuilegio q*ue* nos el dio en esta razo*n*. Nonbrada mie*n*tre la i*us*ticia ‖ por razo*n* de se*n*norio. Martiniega do la solien dar ꝛ co*m*mo la solie*n* dar de derecho al Rey don Alfonsso q*ue* ue*n*çio la batalla de Vbeda. ꝛ al Rey don Alfonsso q*ue* ue*n*çio la batalla de Merida. Moneda a cabo de siete a*n*nos do la solie*n* dar ꝛ co*m*mo la solie*n* dar. no*n* manda*n*do los Reyes labrar mone‖da. Yantar alli do la solie*n* auer los Reyes de fuero una uez enel a*n*no uenie*n*do al logar. assi co*m*mo la daua*n* al Rey don Alfonsso so' trasauuelo. ꝛ al Rey don Alfonsso so bisauuelo. ꝛ al Rey don Ffernа*n*do so auuelo los sobredichos. Fonssadera q*u*ando fuere en hueste alli do la solie*n* dar de ‖ fuero ꝛ de derecho en tie*n*po de los Reyes sobredichos. guardando a cadauno sos p*r*iuilegios ꝛ sos cartas ꝛ sos lib*er*tades ꝛ sos franq*ue*zas q*ue* tenemos.

Otrossi q*ue* guardemos todos n*uestr*os fueros ꝛ usos ꝛ costu*n*bres ꝛ p*r*iuilegios ꝛ cartas ꝛ todas n*uestr*as lib*er*tades ꝛ franq*ue*zas sie*n*pre En tal man*er*a q*ue* si el ‖ Rey o el Infa*n*te don Sancho o los otros Reyes q*ue* uerna*n* despues del o otros q*u*ales q*u*ier se*n*nores o Alcall*e*s o merinos o otros q*u*ales q*u*ier om*re*s nos q*u*isiere*n* passar co*n*tra ello en todo o en parte dello o en q*u*al guysa q*u*ier o en q*u*al q*u*ier tie*n*po. q*ue* seamos todos unos a enbiar lo dezir al Rey o a don Sancho o a los ‖ otros Reyes q*ue* uerna*n* despues dellos assi co*m*mo el p*r*iuilegio dize. aq*ue*llo q*ue* fuere a n*uestr*o ag*r*auiamie*n*to. Et si ellos no*n* se q*u*isiere*n* endereçar. si no*n* q*ue* seamos todos unos a deffender nos ꝛ an

parar nos assi co*m*mo dize el p*r*iuilegio q*ue* nos dio n*uestr*o se*n*nor el Infa*n*te don Sa*n*cho.

Et si los Alcall*e*s o el merino fiziere*n* a || alguno dela h*er*mandat alguna cosa q*ue* sea *contr*a fuero o *contr*a alguna cosa destas sobredichas. aq*ue*l *contr*a q*ui* lo fiziere*n* q*ue*lo muestre al conçeio del logar o alos jurados o vigarios alli do son puestos por los caualleros. Et si el conçeio o los uigarios fallare*n* q*ue* los Alcall*e*s o los m*er*inos faze*n* aq*ue*llo *contr*a fuero. q*ue* gelo mue || stren. ⁊ si los Alcall*e*s o los m*er*inos no*n* lo q*u*isiere*n* fazer. ⁊ si no*n* el Conçeio ⁊ los jurados o los uigarios no*n* gelo *con*sie*n*tan fata q*ue*lo enbie*n* mostrar al Rey o a don Sa*n*cho o alos otros Reyes q*ue* uerna*n* despues dellos Et el Alcalle o la i*us*ticia a q*u*i lo dixier faga fazer luego *con*ceio pora otro dia. ⁊ si no*n* lo fiziere. || caya en la pena del p*er*iurio ⁊ del omenage. ⁊ peche al q*ue*relloso el da*n*no doblado. ⁊ q*ue* gelo pueda retraer si*n* pena ⁊ si[*n*] calo*n*na ni*n*guna. Et si alos otros alcall*e*s fuere dema*n*dado *con*ceio sobre tal razo*n*. q*ue*lo faga*n* fazer so la pena sobredicha. ⁊ q*ue* no*n* se pueda escusar maguer q*ue* el otro alcalle es tenudo delo fazer. Et si los al || call*e*s o la i*us*ticia no*n* lo q*u*isiere*n* fazer. q*ue* lo faga*n* fazer los om*re*s bonos del *con*ceio aq*u*ilo dixiere el q*ue*relloso sola pena sobredicha. Et si algu*n* Alcalle o otros om*re*s q*u*ales q*u*ier dela h*er*ma*n*dat fuere*n* aplazados sobre tal razo*n*. q*ue* todo el *con*ceio q*ue* se pare a ello. Et si ayuda q*u*isiere. q*ue* lo faga saber ala h*er*ma*n*dat ⁊ todos q*ue* ue*n*gan || en su ayuda. o aq*ue*llos a q*u*ilo fizi*e*re saber. ⁊ toda cosa q*ue* acaeciere. q*ue* nos paremos la h*er*ma*n*dat aello.

Otrossi ponemos q*ue* si algu*n* Jnfa*n*te o Ricom*re* o jnfanço*n* o cauallero o otro om*re* q*u*al q*u*ier q*ue* no*n* sea dela h*er*ma*n*dat desafiar o menazar o tomar alguna cosa a alguno dela h*er*ma*n*dat q*ue* sea *contr*a n*uestr*os fueros ⁊ n*uestr*os usos || q*ue* aq*ue*l o aq*ue*llos q*ue* fueren menazados o desafiados o tomado lo suyo q*ue*l afruenten co*n* fiadores pora co*n*plir le fuero ⁊ derecho. Et si el Infa*n*te o el Ricomre o el infa*n*çon o el cauallero o otro om*re* q*ua*l q*u*ier q*ue* esto fiziere al de la h*er*ma*n*dat

no*n* gelo q*u*isier recebir. q*ue* todo el *con*ceio del logar si fuere de la h*er*ma*n*dat do fuere ‖ fecho el desafiamie*n*to o la menaza o el tomamie*n*to q*ue*l enbie dos om*re*s bonos del *con*çeio q*ue* gelo afrue*n*ten. ⁊ si por la afrue*n*ta no*n* q*u*isiere recebir los fiadores a derech*o* co*m*mo sobredich*o* es. ⁊ si no*n* fuer el *con*çeio dela h*er*ma*n*dat aotro *con*çeio ⁊ alos jurados q*ue* sea*n* de la h*er*ma*n*dat. ⁊ el *con*çeio ⁊ los uigarios o jurados q*ue* uayan ‖ todos sobrel. ⁊ q*ue*l faga*n* dar bona segura*n*ça ⁊ bonos fiadores de porfazer los da*n*nos al q*ue*relloso ⁊ al *con*ceio. Et si fazer no*n*lo q*u*isiere ⁊ fuere raygado. q*ue*l derriben las casas ⁊ le corte*n* las vi*n*nas ⁊ las huertas ⁊ le astrague*n* todo lo al q*ue* ouiere. Et si el *con*çeio ⁊ los iurados mester ouiere*n* ayuda dela h*er*ma*n*dat. q*ue* ‖ todos aq*ue*llos aq*u*ilo fiziere*n* saber q*ue* seamos co*n* ellos a ayudar los. Et si raygado no*n* fuere q*ue*l p*re*ndan luego sil pudiere*n* auer. ⁊ si nol pudiere*n* auer q*ue*l p*re*ndan do q*u*ier q*ue*l fallare*n*. ⁊ q*ue*les enbien dezir q*u*al es la razo*n* por q*ue*l an de p*re*nder. ⁊ ellos q*ue* lo tenga*n* p*re*so fata q*ue* de los fiadores en la man*er*a sobredicha. ‖

Ot*r*ossi q*ue* ni*n*gu*n* om*re* desta h*er*mandat no*n* sea pendrado ni*n* tomado ni*n*guna cosa de lo suyo *contr*a fuero ⁊ *contr*a uso del logar en estos *con*çeios dela h*er*ma*n*dat sobredicha. ni*n* *con*sie*n*tan a ni*n*guno q*ue*l pendre. mas q*ue*l dema*n*de por so fuero alli do deuiere.

Ot*r*ossi ponemos q*ue* si alcalle o m*er*ino o otro om*re* q*u*al ‖ q*u*ier matare a algu*n* om*re* de n*uestr*a h*er*ma*n*dat por carta de Rey o del Infa*n*te do*n* Sanch*o* o por so ma*n*dado o de los otros Reyes q*ue* sera*n*. sin seer oydo ⁊ iudgado por fuero: q*ue* la h*er*ma*n*dat q*ue*lo matemos por ello. Et silo auer no*n* pudiermos. q*ue* finq*ue* por enemigo de la h*er*ma*n*dat. Et q*u*alq*u*ier de la h*er*ma*n*dat q*ue* lo encu‖briere. caya enla pena del p*er*iurio. ⁊ q*ue*l fagamos assi co*m*mo a aq*ue*l q*ue* ua *contr*a esta h*er*ma*n*dat.

Ot*r*ossi ponemos q*ue*las deçimas delos puertos q*ue*las no*n* demos. si no*n* aq*ue*llos derechos q*ue* solie*n* dar en tie*n*po del

Rey do*n* Alfonsso ⁊ del Rey do*n* Ferna*n*do sobredichos. Et los *conce*ios dela h*er*ma*n*dat q*ue* no*n* *con*sienta*n* a ni*n*gu*no* || q*ue* los tome.

Ot*r*ossi q*ue* cada uno traga cada a*n*no o le ayuntare*n* en esc*r*ipto todas las cosas en q*ue* recibe*n* desaforamie*n*to el so *con*ceio o los om*re*s desse logar por cartas del Rey o del Infa*n*te do*n* Sanch*o* o delos otros Reyes q*ue* sera*n* despues dellos. o en ot*r*a man*er*a.

Ot*r*ossi q*ue* se no*n* faga ni*n*guna cosa por carta || de creencia q*u*anto en i*us*tiçia o en despechamie*n*to. o desfuero.

Ot*r*ossi q*ue* sea traydor ⁊ lo mate el so *con*çeio o la h*er*ma*n*dat por ello q*u*al q*u*ier q*ue* traga · carta del Rey o de don Sa*n*cho o de los otros Reyes q*ue* sera*n* despues dellos ni*n* lo dixier por palabra pora desfaz*er* la h*er*ma*n*dat. ni*n* por mudar el plazo || en q*ue* se ouiere*n* de ayuntar aella. Et aq*ue*l aq*u*ilo dixier si lo luego no*n* descubriere a so *con*çeio o ala h*er*ma*n*dat. Et si carta ende recibiere ⁊ no*n* la mostrare a so *con*çeio o ala h*er*ma*n*dat q*ue* aya aq*ue*lla misma pena.

Ot*r*ossi q*ue*los *con*ceios ni*n*las i*us*tiçias ni*n* otro ni*n*guno no*n* p*re*ndan ni*n* maten ni*n* tome so || auer a ni*n*guno por cartas del Rey o de do*n* Sanch*o*: ni*n* el Rey ni*n* don Sa*n*cho por si. ni*n* de los otros Reyes q*ue* sera*n* despues dellos no*n* seyendo ante oydos ⁊ iudgados por so fuero. ⁊ esto q*ue* sea guardado por toda la tierra ta*n* bie*n* co*m*mo do aq*ue*l morar.

Ot*r*ossi ponemos q*ue* por omezillo ni*n* por malq*ue*re*n*cia ni*n* || por ot*r*a razo*n* ni*n*guna q*ue* aya un om*re* *contr*a otro. q*ue* sea traydor el q*ue* no*n* guardar ni*n* aydar a guardar esta h*er*ma*n*dat.

Ot*r*ossi ponemos q*ue* si el Rey o don Sanch*o* o los otros Reyes q*ue* uerna*n* despues del por razo*n* de la h*er*ma*n*dat q*u*isiere faz*er* mal a aq*ue*llos q*ue* fuere*n* aella por este achaq*ue* o por otro q*u*alq*u*ier q*ue* || gelo defienda toda la h*er*ma*n*dat ⁊ toda la tierra. Et el *con*çeio q*ue* gelo no*n* anparar q*ue* sea por ello traydor. ⁊ nu*n*q*u*a mas sea Reçebido en la h*er*ma*n*dat.

Ot*r*ossi q*ue* si el Rey o do*n* Sanch*o* o los otros Reyes q*ue* sera*n* despues dellos enbiar por algu*no* q*u*al q*uie*r de la h*er*ma*n*dat o ellos uiniere*n* al logar. ⁊ los om*res* ‖ bonos daq*ue*l logar ente*n*diere*n* q*ue* enbia por el por le fazer mal. q*ue* enbie*n* dos caualleros o dos om*re*s de so *con*çeio al Rey o a do*n* Sanch*o* o alos otros Reyes q*ue* sera*n* despues dellos a razonar so derecho. ⁊ mostrar le q*ue*le no*n* faga ag*r*auiamie*n*to. ⁊ el no*n* uaya fasta q*ue* sea seguro. Et seyendo del seguro ‖ si el Rey o don Sanch*o* o los otros Reyes q*ue* despues uiniere*n* mal fiziere. q*ue* nu*n*q*u*a ael uaya p*er*o q*ue* enbie por el. ⁊ q*ue* se defienda co*m*mo ma*n*da el p*r*iuilegio q*ue* nos do*n* Sanch*o* dio. ⁊ q*ue* fagamos aq*ue*llo q*ue* n*uest*ro fuero dize. Estas posturas ordenamos ⁊ establecemos pora sie*n*pre ia mas. por los Infa*n*tes ‖ ⁊ por los Ricos om*re*s. ⁊ por los p*re*lados. ⁊ por la cl*er*izia. ⁊ por las ordenes. ⁊ por los *con*çeios. ⁊ por los caualleros. ⁊ por todos los q*ue* en esta h*er*ma*n*dat son ⁊ seran.

Ot*r*ossi ponemos q*ue* todos los desta h*er*ma*n*dat q*ue* nos ayuntemos cada a*n*no por nos o por n*uest*ros p*er*son*er*os el p*r*imer dia dela t*r*inidat ‖ en Burgos. pora acordar ⁊ ueer fech*o* de la h*er*ma*n*dat. q*ue* sea sie*n*pre bie*n* guardada en la guysa q*ue* sobredicha es. Et si algunas cosas y ouiere de meiorar o de correger o de enader. q*ue* las meioremos toda uia. guardando el se*n*norio de don Sanch*o* ⁊ de los otros Reyes q*ue* sera*n* despues del. ⁊ ap*ro* ‖ dela h*er*ma*n*dat. Et aq*ue*llos q*ue* no*n* uiniere*n* y por si o por sus p*er*son*er*os. q*ue* peche*n* mill m*orauedis* dela moneda q*ue* andudiere a los p*er*son*er*os q*ue* uiniere*n*. Et q*ue* los pendre*n* la h*er*ma*n*dat por los mill m*orauedis* sobredichos de la pena aq*ue*llos q*ue* mas acerca fuere*n* delos q*ue* y no*n* uiniere*n*. ⁊ demas q*ue*caya*n* enla pena del p*er*iurio ‖ ⁊ del omenage. Et yuramos ⁊ p*ro*metemos uerdat a dios ⁊ a s*anct*a M*ari*a de guardar ⁊ tener ⁊ cu*n*plir q*u*anto sobredich*o* es. Et q*u*al q*u*ier o q*u*ales q*u*ier de nos q*ue* *contr*a esto fuessen o q*u*isiesse*n* seer en fech*o* o en dich*o* o en *con*seio o en alguna otra man*er*a por lo me*n*guar o lo no*n* guardar o lo desfazer o lo ‖ enbargar todo o

en parte dello*!* q*ue* sean traydores ⁊ aleuosos por ello. co*m*mo q*ui* trae castiello ⁊ mata se*n*nor. Et no*n* se pueda saluar por sus manos ni*n* por agenas ni*n* por armas ni*n* por fech*o* ni*n* por dich*o* q*ue* el o ellos diga*n* ni*n* faga*n*. ni*n* otro por el o por ellos. ni*n* ayan manos ‖ ni*n* le*n*guas co*n* q*ue* se pueda*n* saluar de la pena q*ue* a de auer el traydor o el aleuoso en corte nj*n* fuera de corte ni*n* en otro lugar por ni*n*guna razo*n* ni*n* por ni*n*gu*n* fuero q*ue* pueda seer. Et todos en uno ⁊ cada uno de nos q*ue*l podamos correr ⁊ matar si*n* calo*n*na do q*u*ier q*ue*lo fallarmos. Et si fuere castiello o ‖ villa murada o otra q*u*al q*u*ier. q*ue* uayamos toda la h*er*ma*n*dat sobrel cast*ie*llo o sobre la villa. ⁊ q*ue* nos no*n* partamos dende fasta q*ue* sea desraygada ⁊ destruydo todo por se*n*nal de traycio*n* o de aleue en q*ue* cayeron.

Ot*r*ossi ponemos q*ue* los dela h*er*ma*n*dat q*ue* fuere*n* alas vistas alli do se ayuntare*n* los ‖ om*re*s buenos dela h*er*ma*n*dat q*ue* uayan seguros por tres selmanas de ida ⁊ tres de uenida. ⁊ por q*u*anto estidiere*n* enlas vistas aq*ue*llos q*ue* fuere*n* por p*er*son*er*os dela h*er*ma*n*dat. Et aq*ue*llos q*ue* *contr*a esto fuere*n*. cayan en la pena del p*er*iurio ⁊ del omenage. ⁊ la h*er*ma*n*dat q*ue*le .... por ello.

Et ... ‖ pora guardar ⁊ co*n*plir todos los fechos desta h*er*ma*n*dat. fiziemos dos seellos de dos (dos) tablas. el seello de Cast*ie*lla a figura de un cast*ie*llo en la una tabla ⁊ ençima del castiello una cruz. ⁊ otro castiello en la otra tabla ⁊ ençima del cast*ie*llo una fig*ur*a de cabeza de om*re* Et el seello de ‖ Leon ⁊ de Gallizia a se*n*nal de Leon enla una tabla. ⁊ en la otra tabla una fig*ur*a de Sa*n*tiago en so cauallo ⁊ una espada enla mano derecha ⁊ su se*n*na enla mano esq*u*ierda. ⁊ una cruz encima ⁊ las se*n*nales a ueneras.

Ot*r*ossi ponemos q*ue* si algu*n* Infa*n*te o Ricom*re* o Infanço*n* o p*re*lado o las ‖ ordenes o cauallero o los *con*ceios o otro q*u*al q*u*ier q*ue* fuere en esta h*er*ma*n*dat ⁊ ouiere mester ayuda desta h*er*ma*n*dat ⁊ lo fiziere saber aq*u*ales q*u*ier dela h*er*mandat.

q*ue* del dia q*ue*l recebiere*n* el ma*n*dado a ci*n*co dias q*ue* mueua ⁊ ande cada dia q*u*atro leguas fata q*ue* legue a aq*ue*l logar donde recebieren el ‖ ma*n*dado pora ayudar los so la pena q*ue* es puesta en esta h*er*ma*n*dat. Et esto es ta*n* bie*n* por los del Regno de Cast*ie*lla co*m*mo por los del Regno de Leon ⁊ de Gallizia. Et pora ueer ⁊ guardar fech*o* desta h*er*ma*n*dat. ⁊ pora oyr las q*ue*rellas si las y ouiere ponemos q*ue* ...... dos om*re*s bonos de cada ‖ logar ayuntados cada a*n*no el p*r*imer dia de Jullio alli do la h*er*ma*n*dat acordare*n* ⁊ touiere*n* por bie*n*.

Et nos toda la h*er*ma*n*dat de Cast*ie*lla ⁊ de Leon ⁊ de Gallizia fazemos pleyto ⁊ omenage auos el abat de sa*n*t fagu*n*t ⁊ al conue*n*to des mismo logar de uos aidar bie*n* ⁊ leal mie*n*tre auos ‖ ⁊ au*uest*ros uassallos a guardar ⁊ ma*n*tener todas estas cosas sobredichas ⁊ cada una dellas. Et si lo assi no*n* fiziermos q*ue* seamos traydores por ello co*m*mo q*u*i mata se*n*nor ⁊ trae castiello. ⁊ nu*n*q*u*a ayamos manos ni*n* le*n*guas ni*n* armas co*n* q*ue* nos podamos defender. Et q*ue* esto no*n* ue*n*ga en dubda ‖ ⁊ sea firme pora sie*n*pre iamas. nos los p*er*son[*er*]os del abat de sa*n*t Fagu*n*t ⁊ del *con*ue*n*to des mismo logar roguemos ala h*er*ma*n*dat delos Regnos de Cast*ie*lla ⁊ de Leon ⁊ de gallizia q*ue* ma*n*dassen poner en esta carta sus seellos colgados. Et nos la h*er*ma*n*dat sobredicha delos Regnos de Cast*ie*lla ‖ ⁊ de Leon ⁊ de Gallizia por ruego de los p*er*son*er*os sobredichos del abat de sa*n*t Fagu*n*t ⁊ del *con*ue*n*to des mismo logar ma*n*demos poner en esta carta los seellos de la h*er*ma*n*dat de Cast*ie*lla ⁊ de Leon ⁊ de Gallizia. en q*ue*l recebiemos ael ⁊ al *con*ue*n*to ⁊ a sus uassallos. Fecha esta carta ‖ en Valladolit ocho dias de Jullio. Era de Mill ⁊ Trezientos ⁊ veynte annos.

Dimensions: 600 mm. de hauteur × 540 mm. de largeur. A des rubans au bas pendent des restes de sceaux de cire. Celui de droite, qui est le plus petit, montre encore d'un côté une partie de Santiago et de son cheval, de l'autre une partie du corps d'un lion; sur celui de gauche on voit les deux châteaux, l'un surmonté d'une croix, l'autre d'une tête d'homme. — Certains passages que nous avons marqués par des points sont illisibles par suite d'une tache qui couvre à droite une partie des 9 ou 10 dernières lignes du document.

Observations sur la langue du document précédent.

Phonétique.

bonos 267 20, 268 3, 270 3, 272 8 (mais *buenos* 271 16). A. D. L. § 16.
alcalle 266 28, 267 3, 8, 16 etc. A. D. L. § 36.
selmanas 271 17 A. D. L. § 39.
Ricomre 267 33 A. D. L. § 40.

Morphologie.

Le pron. poss. présente au féminin du pluriel la forme *sos* 266 22, 22, 23 A. D. L. § 55.
Formes apocopées du futur du subjonctif: *desafiar*, *menazar*, *tomar* 267 29, *quisier* 268 1, *fuer* 268 5 etc. (mais *fuere* 268 1, 2, *quisiere* 268 4 etc.) A. D. L. § 62.
pudiermos 268 28, *fallarmos* 271 10, *fiziermos* 272 14 A. D. L. § 63.
roguemos (4e p. du parfait) 272 19 A. D. L. § 65.
Autres formes à noter: corregér 270 22, *enader* 270 22; *aydar* 269 27, *aidar* 272 12 (mais *ayudar* 272 3).

Comme on le voit, les traits purement léonais de cette charte sont peu accusés. C'est là chose très naturelle, si l'on considère que la charte a été rédigée à Valladolid, ville située dans la partie extérieure de la région orientale du léonais et où le castillan l'avait de bonne heure emporté sur les tendances dialectales originaires.

II.

Co*n*nosçuda cosa sea a q*u*antos esta carta vire*n*. Co*m*mo ante mj Pedro Gonçaluez cauallero dado. || juiz de Rodrigo Alffonso juiz de Leo*n*. e*n*no pleyto q*ue* yera ⁊ q*ue*ria seer entre aldonça || Rodrig*uez* monga del monesterio de ssanta Maria de Caruayar dela vna parte. Et || Pedro Ffern*andez* cantarino por ssi dela otra. veniero*n* en juyzio. Rodrigo Rrodrig*uez* por nome dela ssobredicha aldonça Rodrig*uez* cuyo p*er*ssonero ye dela vna parte. Et Pedro Fferrn*andez* || cantarino por ssi dela otra parte. Et Rodrigo Rrodrig*uez* en nomē de ssua hermana Aldo*n*ça | Rodrig*uez* cuyo p*er*ssonero ye. ffizo ssua dema*n*da contra el ssobredicho Pedro fferrn*andez*. ffecha | en esta manera. Ante uos Pedro Gonçaluez cauallero dado juiz de Rodrigo Alffonsso juyz | de Leo*n* en este pleyto. yo Rodrigo Rrodrig*uez*. por nome de mia h*er*mana Aldonça Rodrig*uez* monga | del monesterio de Caruayar cuyo p*er*ssonero soy por nome della p*ro*pongo en juyzio contra Pedro | Fferrn*andez* cantarino. Et digo q*ue* este Pedro fferrn*andez* ssobredicho contra veluntad de Aldo*n*ça Rodrig*uez*. ⁊ contra derecho. enbargalle vnos heredamientos q*ue* sson en Marine ⁊ en ssos terminos. Casas ⁊ || tierras ⁊ vi*n*nas ⁊ hortos ⁊ ffueros delos vassallos. Et otro h*er*edamiento q*ue* ye en Yanezes. elos | q*u*ales h*er*edamientos elos ffruchos dellos ⁊ ffueros delos vassallos son ⁊ deuien asseer dela ssobredi||cha Aldonça Rodrig*uez* por en toda sua vida. Et elos q*u*ales h*er*edamientos Rinden ho pod*r*ian Rindir | a Aldonça Rodrig*uez* seyelos Pedro Fferrn*andez* no*n* enbargasse q*ue* estimo cada a*n*no de diez a*n*-

nos | ata Dozientos. m*orauedis*. cada a*n*no delos bla*n*cos dela guerra. Por q*ue* uos pido de derecho juiz | q*ue* costrengades p*or* ssente*n*çia al ssobredicho Pedro Ff*e*rrn*andez* q*ue* des enbargue llos sobredichos h*er*eda|mientos a Aldonça Rodrig*uez*. ꝛ sse parta dellos. ꝛ q*ue*lle entregue los ffruchos ꝛ elas Rendas || q*ue* ende leuo ho ella podiera leuar seyelos el no*n* enbargasse cada a*n*no. ssegundo la mia esti||maçio*n* ssobredicha ho co*m*mo ffur derecho. It*em* p*ro*pongo contra ssobredicho Pedro ff*e*rrn*andez*. ꝛ || digo q*ue*la ssobredicha aldonça Rodrig*uez* teniendo de juro ꝛ de poder en vna ssua casa en || Marine. siete estopos de pan terçiados co*m*mo ora siete a*n*nos ho ocho. el ssobredicho Pedro ff*e*rrn*andez* | p*or* ssua obtoridat ꝛ contra derecho. leuole el ssobredicho pan olo mando leuar. a ello leuado | auiendolo el por ffirme. El q*u*al pan estimo q*ue* valdria ho pod*r*ia valer . Cient. m*orauedis* ho maes || he en esto ꝛ en otras palauras malas q*ue* dixo á Aldonça Rodrig*uez* en q*ue* Reçebiu tuerto ꝛ || dessondra. q*ue* no*n* q*u*issiera por q*u*inientos. m*orauedis*. It*em* ffu alas vi*n*nas q*ue* eran ꝛ sson de Aldo*n*ça || Rodrig*uez* elos ffruchos dellas. ꝛ leuole el vino dellas p*or* ssua obtoridat ꝛ contra derecho.' | en lo a*n*no ssobredicho en q*ue* estimo duas eminas de vino q*ue* valdrian ho podrian valer.' al tienpo. sesenta. m*orauedis*. ho mays. Por q*ue* uos piedo de derecho juyz q*ue* costren||gades p*or* ssente*n*çia al ssobredicho Pedro Ff*e*rrn*andez* q*ue* entregue ala ssobredicha || Aldonça Rodrig*uez*. ho amj por nome della. elos ssobredichos. siete estopos de | pan ꝛ las duas eminas de vino. olla estimaçio*n* ssobredicha ho co*m*mo ffur derecho.' || ꝛ q*ue*lle peche elle emiende el tuerto ꝛ la dessondra q*ue* por esto Reçebíu ssegu*n*do || la mia estimaçio*n* ssobredicha ho co*m*mo ffur derecho. ello condepnedes e*n*nas costas ffechas || ata aq*u*i q*ue* estimo en. vinte. m*orauedis*. ꝛ protestolas por ffazer. Todas estas cossas ꝛ cada | una dellas p*ro*pongo ꝛ digo ssaluo mio derecho en todas cossas. Et Pedro Fferna*n*dez || pedío ela dema*n*da en esc*r*ipto ꝛ plazo pora Responder a ella. ꝛ yo ma*n*deyela dar ꝛ || dioren yela. Et al plazo q*ue*le yo pus anbas las p*ar*tes venieron ant*e* mj. Et Pedro | Ff*e*rrn*andez*

nego toda ela dema*n*da assi co*m*mo yela ponia*n*. Et Rod*r*igo Rrodrig*uez* en nome ‖ de ssua h*er*mana Aldo*n*ça rrod*riguez pro*metío á p*ro*uar aq*ue*llo q*ue* ende podies p*ro*uar. Et yo ‖ dieye ssos plazos derech*o*s a q*ue*lo p*ro*uasse. ⁊ e*n*nos plazos dío suas testimonias ⁊ elas ‖ p*ro*uas en çarradas publicaro*n*nas ant*e* mj. Et Pedro Ff*e*rrn*andez* tomo el traslado dellas ‖ ⁊ dixo contra ellas q*u*anto q*u*iso dezir. ⁊ Rod*r*igo Rrod*r*ig*uez* replico co*n*tra elas co*n*tradiçiones ‖ q*u*anto el q*u*iso. Et yo Pedro Gon*çaluez* juiz ssobredicho vista ela dema*n*da q*ue* ffizo Rod*r*igo ‖ Rrod*r*ig*uez* en nome de sua h*er*mana Aldo*n*ça Rod*r*ig*uez*. ⁊ vista ela Respuesta de Pedro Ff*e*rrn*andez* ‖ ⁊ Reçebidas elas testimonias ⁊ elas cartas ⁊ eximinados los dich*o*s dellas. ⁊ hoydas ‖ las Razones q*u*antas anbas las p*ar*tes q*u*isiero*n* dezir. ⁊ co*n*cluydas e*n*no pleyto. ⁊ aujdo conseyo ‖ co*n* omes buenos. julgando (do) sua ente*n*çion de Rodrigo Rrod*r*ig*uez* en nome de sua h*er*mana Aldo*n*ça Rod*r*ig*uez* ‖ por bie*n* p*ro*uada. ⁊ ma*n*do julgando q*ue* P*edr*o Ff*e*rrn*andez* sse p*ar*ta de todo el h*er*edamie*n*to q*ue* el tenia en ‖ Marin ⁊ en Xanezes de partes de Aldo*n*ça Rod*r*ig*uez*. ⁊ q*ue*lo aya Aldo*n*ça Rod*r*ig*uez*. liure ⁊ q*u*ito ⁊ ‖ q*ue* P*edr*o ff*e*rrn*andez* no*n* yelo enbargue. ⁊ assoluolo delos ffruch*o*s ⁊ delas Rendas q*ue* ende leuo ‖ ho pudo leuar de diez a*n*nos ata q*ue* ye dema*n*daua*n* por nome de aldo*n*ça Rod*r*ig*uez*. Et conde*n*p‖nolo e*n*nas costas juradas p*or* la p*ar*te ⁊ taxadas p*or* mj que sson . vinte m*orauedis*. dela mon*eda* dela ‖ guerra a och*o* s*oldo*s el m*orauedi*. ⁊ esta sente*n*cia Recebioro*n* a*n*bas las p*ar*tes. Et Rod*r*igo Rod*r*ig*uez* ‖ p*er*sson*er*o de Aldo*n*ça Rod*r*ig*uez*. pedio amj P*edr*o Gon*çaluez* juyz ssobredich*o* q*ue* ye dies esta sente*n*çia ‖ en esc*r*ipto. Et yo P*edr*o Gon*çaluez* dieyela co*n* mio seyello colgado. Et por mayor ffirmedumre ‖ por q*ue* yo Alffonso P*er*ez esc*r*iuan publico del Conçeyo. ffuy presente atodo esto de suso ‖ dicho ⁊ a Ruego de anbas las p*ar*tes ssobredichas escreuj esta sse*n*te*n*çia ⁊ pus enella ‖ mio Signio q*ue* ye tal (*seing*) en testimonjo de verdat. Dada ffu esta ssente*n*çia en ‖ casa de Pedro Gonçaluez juyz ssobredicho. Çinco dias de ffebrero e*n*na ‖ ERa . de mill. ⁊ trezie*n*tos. ⁊ vinte ⁊ hun a*n*no.

Testes Domi*n*go Ff*errnandez* bacheler del coro ‖ dela ygl*esi*a de Leo*n*. Alffon*so* Gon*çaluez* caualero Jo*an* M*artinez* auogado. Diego Aluarez. Domi*n*go Joh*anes* ‖ do*n* Apariçio. M*artin* P*erez* so fijo dela pue*n*te deruego M*artin* nauarro de puerta de castiello.

Dimensions : 650 mm. de hauteur × 165 mm. de largeur. Dans un trou au bas se trouve encore un morceau de ficelle rouge où a pendu le sceau. — Devant le mot *Item*, 275 8, 17, se trouve une espèce de signe servant probablement à indiquer le commencement d'un nouveau paragraphe. — Le *z* final présente le type qui ressemble de très près à un *s*.

Observations sur la langue du document précédent.

Phonétique.

ye 274 7, 10, 20, 276 32, *yera* 274 3 A. D. L. § 12.
hortos 274 19 A. D. L. § 16.
maes 275 15, *mays* 275 21 A. D. L. § 30.
conseyo 276 14, *conceyo* 276 29 A. D. L. § 32.
anbas 275 34, 276 13, 25, 30 A. D. L. § 37.
julgando 276 14, 16 A. D. L. § 39.
enno 274 3, 276 13, *enna* 276 34, *ennos* 276 4, *ennas* 275 28, 276 22, *publicaronnas* 276 5 A. D. L. § 47.

Morphologie.

ela 275 32, 276 1, 9, *elos* 275 24, *elas* 275 5, 276 7, 11, 11 § 49.
llos 275 4, *enbargalle* 274 18, *quelle* 275 5, 26, *elle* 275 26, *ello* 275 28, *olla* 275 25 A. D. L. § 50.
ye 276 3, 21 A. D. L. § 50.
yelo 276 19, *yela* 275 33, 33, 276 1, 28, *yelos* 274 24, 275 6 A. D. L. § 50.
mia 274 14, 275 27, *ssua* 274 9, 10, 23 etc., *suas* 276 4 A. D. L. § 55.
vinte 275 29, 276 23, 34 A. D. L. § 60.
recebiu 275 16, 27, *pedio* 275 32, *prometio* 276 2 A. D. L. § 65.
viren 274 1 A. D. L. § 66.
dioren 275 33, *recebioron* 276 24 A. D. L. § 67.
venieron 274 6, 275 34, *podies* 276 3, *recebioron* 276 24 A. D. L. § 68.
soy 274 15, *ffu* 275 17, 276 32, *ffur* 275 7, 26, 28 A. D. L. § 69.
die (1^{re} p. du parfait) 276 3, 28, *dio* 276 4 A. D. L. § 71.

Autres formes à noter: piedo[1] 275 21 (mais *pido* 275 2; *piedo* est une forme analogique construite sur *fiero* — *ferir* etc.); *eximinados* 276, 12; *cossas* 275 30, 31; *fruchos* 275 18, 276 20.

Il paraît probable que la charte a été rédigée à Léon. C'est ce qu'indiquent aussi bien l'expression »caualllero dado juiz de Rodrigo Alfonso juiz de Leon» que la présence parmi les témoins d'un »bacheler del coro de la yglesia de Leon». La langue du document témoigne aussi en faveur de cette origine, sans que pour cela la possibilité soit exclue qu'il s'agisse, 276 29, du notaire du *conceyo de Caruajal.* Car cet endroit doit être *Carbajal de Cea,* appartenant à la province et au diocèse de Leon et au part. jud. de Sahagun. En tout cas, la charte appartient à la région centrale ou orientale du léonais. Dans le premier cas, sa couleur dialectale est relativement faible; dans le second, elle est plutôt fortement marquée, surtout si l'on considère la date avancée de sa rédaction (1283).[2]

[1] Cf. Menéndez Pidal, Gram. § 114 1 a.
[2] Cf. A. D. L. §§ 77 et 79.

Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois de 1905 à 1907.

Abréviations.

Archiv = Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen.
Beiträge = Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur, herausgegeben von E. Sievers.
D. L. = Deutsche Literaturzeitung.
Från Fil. Fören. Lund. = Från Filologiska Föreningen i Lund. Språkliga uppsatser.
Indog. Forsch. Anz. = Indogermanische Forschungen, Anzeiger.
Korrespondenzbl. = Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung.
Krit. Jahresb. = Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie.
L. C. = Literarisches Centralblatt.
Literaturbl. = Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.
Mod. Spk. = Moderna språk, Svensk Månadsrevy för undervisningen i de tre hufvudspråken.
Neuph. Mitt. = Neuphilologische Mitteilungen.
Nord. Tidskr. = Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri.
Nord. Tidskr. f. fil. = Nordisk tidskrift för filologi.
O. och B. = Ord och Bild.
R. crit. = Revue critique d'histoire et de littérature.
R. d. l. rom. = Revue des langues romanes.
R. de phil. fr. = Revue de philologie française et de littérature.
Rom. = Romania.
Stud. Mod. Spr. = Studier i modärn Språkvetenskap, utgivna av Nyfilogiska Sällskapet i Stockholm.
Z. f. fr. Spr. = Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.
Z. f. rom. Phil. = Zeitschrift für romanische Philologie.

I. Philologie romane.

1905.

S. C. BRING, *Dantes Gudomliga Komedi.* Försök till populär öfversättning. Uppsala in 8:o. 393 p.
Voir: — Bulletino della Società Dantesca Italiana '07 p. 277—79 (E. Walberg).

K. V. BRUSEWITZ, *Étude historique sur la syntaxe des pronoms personnels dans la langue des Félibres.* Thèse. Stockholm in 8:o. XIV + 120 p.
Voir: — Literaturbl. XXVIII p. 115 (E. Staaff) — Z. f. fr. Spr. XXXII p. 12—13 (E. Herzog) — R. de phil. fr. '06 p. 158—159. — R. de phil. fr. '06 p. 293—295 (L. Vignon). — R. d. l. rom. '06 p. 565—566 (J. R.).

P. A. GEIJER, *Gaston Paris.* Några minnesblad (Stud. Mod. Spr. III p. 205—256).
Voir: — Le moyen âge XI ('07) p. 56 (G. Huet).

A. HILLMAN, *Om modern spansk dramatik.* (O. och B. p. 597—606.)

G. KLINTBERG, *Misantropen.* Komedi på vers i fem akter af Molière. Öfversättning. Stockholm in 16:o. 120 p.

E. O. LIDFORSS, *Zum Poema del Cid.* (Z. f. rom. Phil. p. 618.)

—— *Gaspar Núñes de Arce.* (Nord. Tidskr. p. 510—526.)

—— *Den sinnrike junkern Don Quijote af La Mancha af Miguel de Cervantes Saavedra.* Öfversatt och försedd med upplysande noter 1—3. [4—18. 1906] Stockholm in 8:o.

—— *Anatole France.* En studie. (S. Hum. Förbundets skrifter). Stockholm. 47 p.

A. MALMSTEDT, *Des locutions emphatiques.* (Stud. Mod. Spr. III p. 71—107.)
Voir: — Z. f. fr. Spr. XXX p. 71—76. (A. Schulze).

A. V. M. PALMGREN, *Observations sur l'infinitif dans Agrippa d'Aubigné.* Thèse. Stockholm in 8:o. 159 p.
Voir: — R. de phil. fr. '06 p. 157—158.

A. M. ROOS, *Ur den spanska folkdiktningen.* En studie. (Nord. Tidskr. p. 425—444.)

H. SCHÜCK, *M. och M:e de Stael.* En äktenskapshistoria i bref. Stockholm in 8:o. 154 p.

E. STAAFF, Article sur *M. Meinicke, Das Präfix Re- im Französischen,* Berlin 1904. (Nord. Tidskr. f. fil. '05 p. 173—178).

A. STENHAGEN, *Jakttagelser vid läsning af fransk litteratur IV.* (Programme de lycée, Norrköping). in 4:o. 12 p.

Studier i modern språkvetenskap, utg. af Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm III. Uppsala in 8:o. IX + 269 p.
Voir: — Literaturbl. XXVI p. 158 — R. de phil. fr. '05 p. 210—216. (H. Yvon et L. C.) — Nord. Tidskr. f. fil. '06 p. 130—132. (Kr. Sandfeld Jensen) — Neuph. Mitt. '05 p. 88—93. (W. Söderhjelm) — R. crit. '05 (LX) p. 491—492. (L. Pinaud).

SV. SÖDERMAN, *José Echegaray. Frederi Mistral.* (Svenska Kalendern p. 184—192.) Uppsala in 8:o.

J. VISING, Article sur *K. M. Pope, Étude sur la langue de Frère Angier, suivie d'un glossaire de ses poèmes.* Oxford s. d. (Z. f. fr. Spr. XXVIII p. 66—70.)

—— *Studier i den franska romanen om Horn II.* (Göteborgs Högskolas årsskrift XI.) 30 p.

—— Les articles *Anglonormannisch 1902, 03* dans Krit. Jahresb. VII: I p. 196—199, VII: II p. 84—91.

—— *La Plainte d'Amour, poème anglo-normand I.* (Göteborgs Högskolas Årsskrift XI.) 65 p.
Voir: — Rom. XXXV p. 156. (Paul Meyer).

C. WAHLUND, *Un acte inédit d'un opéra de Voltaire, publié d'après deux anciennes copies manuscrites de la Bibliothèque royale de Stockholm avec des fac-similés.* (Stud. Mod. Spr. III p. 1—60.)
Voir: — Z. f. fr. Spr. XXXII p. 65. (P. Sakman).

F. G. E. WALBERG (en coopération avec F. A. WULFF), *Les vers de la Mort par Hélinant, moine de Froidmont, publiés d'après tous les manuscrits connus.* Pour la Société des anciens textes. Paris in 8:o. LXXV + 87 p.
Voir: Bull. de la Soc. Anc. Textes '05 p. 63 (P. Meyer).

F. A. WULFF, *Pon freno al gran dolor che ti trasporta.* Une strophe travaillée de Pétrarque dans le ms. vat 3196 fol. 13 et 12. (Stud. Mod. Spr. III p. 61—70.)

—— *En svensk Petrarcabok till jubelfästen 1304—1904 I.* Stockholm in 8:o. 352 p.

F. A. WULFF (en coopération avec E. WALBERG), *Les vers de la Mort* etc. (voir E. Walberg).

1906.

M. Boheman, *Précis de l'histoire de la littérature des félibres.* Traduction en français par Chr. Lange. Avignon. II + 63 p. Voir: Literaturbl. '08 p. 159—60. (J. Huber.) — Neuph. Mitt. '07 p. 30 (A. Wallensköld). — R. d. l. rom. '06 p. 568 (J. R.)

S. C. Bring, *Dantes Gudomliga Komedi.* Försök till populär öfversättning. Supplement. Uppsala in 8:o. p. 393—582.

C. Collin, *Semasiologiska studier öfver abstrakter och konkreter.* (Från Fil. För. Lund III. p. 225—261.) Voir: Nord. Tidskr. f. fil. '08 p. 81—82.

N. Erdmann, *Molière och »Misantropen».* En teaterstudie. (O. och B. p. 259—267.)

C. A. Hagberg, *Fedra.* Tragedi i fem akter. Öfversättning. Stockholm. 69 p.

A. G. W. Ernst, *La grammaire française de Pourel de Hatrize (1650).* (Från Fil. Fören. Lund. III p. 75—94.) Voir: Nord. Tidskr. f. fil. '08 p. 80—81.

K. Hård af Segerstad, *Quelques commentaires sur la plus ancienne chanson d'états française. le Livre des Manières d'Étienne de Fougères.* Thèse, Upsal in 8:o. 100 p. (Uppsala Universitets årsskrift 1907).

—— *Pierre Corneille.* Några konturer med anledning af 300-års jubileet. (O. och B. p. 539—544.)

G. Klintberg, *Molière, Misantropen.* Komedi på vers i fem akter. Öfversättning. Stockholm in 8:o. 120 p.

E. O. Lidforss, *Giosuè Carducci.* (O. och B. p. 607—617.)

—— *Den sinnrike junkern* etc. voir 1905.

E. Lundberg, f. Nyblom, *Italienarna och dramatiken.* Några intryck. (O. och B. p. 275—285.)

E. L. Nicolin, *Les expressions figurées d'origine cynégétique en français.* Thèse, Upsal in 8:o. 96 p. Voir: — Z. f. fr. Spr. XXXI: II p. 28—29 (D. Behrens). — Neuph. Mitt. '06 p. 147—150 (J. Poirot).

H. Nyblom, *Frederi Mistral, diktare och landtman.* (Nordiska öresbiblioteket 2.) Stockholm. 19 p.

N. R. Palmlöf, *Labet och bet.* (Från Fil. Fören. Lund III p. 302—313.) Voir: Nord. Tidskr. f. fil. '08 p. 82.

Herbert Petersson, *Über die Etymologie des französischen Wortes guéret.* (Z. f. rom. Phil. p. 470).

E. RODHE, *Pages choisies des Grands Écrivains du XIX^e siècle. I Le Romantisme. II Le Naturalisme et l'Époque contemporaine.* Publiées avec des notices biographiques et littéraires et des notes grammaticales par Camille Polack et Émile Rodhe. Lund in 8:o. 330 p.
Voir: — Pedag. Tidskr. XLII p. 335—338 (Adn.) — Archiv '06 p. 235. — Archiv '07 p. 463—464 (Fr. Klincksieck). — R. crit LXII ('06) p. 319 (L. R.) — Bayersche Zeitschrift für das Realschulwesen.

G. RYDBERG, *Zur Geschichte des französischen ə* II: 4. Monosyllaba im Französischen: Die Entwickelung des lat. ego. p. 619—754. Uppsala in 8:o.
Voir: — Archiv '06 p. 210—212 (W. Meyer-Lübke). — D. L. '07 p. 357—358 (A. Zauner). — R. crit. '07: I p. 358—359 (E. Bourciez) — R. de phil. fr. '06 p. 299—302 (L. Vignon) — Z. f. rom. Phil. '07. p. 376—377. (E. Herzog).

E. STAAFF, *Om stafvelseräkningen i vissa fornspanska versarter.* (Nord. Tidskr. f. fil. XV p. 32—59).

—— *Étude sur les pronoms abrégés en ancien espagnol.* (Skrifter utg. af K. Hum. Vet.-Samfundet i Uppsala XI, 2) 152 p.
Voir: — Archiv '06 p. 480 — Bull. hisp. '07 p. 108. — Rom. '07 p. 478 (A. Morel-Fatio).

J. VISING, Article sur *L. E. Menger: The Anglo-Norman dialekt.* London 1904. (Z. f. fr. Spr. XXX p. 170—172).

—— Les articles *Anglonormannisch 1904* dans Krit. Jahresb. VIII: 1 p. 185—188. II p. 9.

F. G. E. WALBERG, *Classification des manuscrits de la vengeance d'Alexandre de Jean le Nevelon.* (Från Fil. Fören. Lund III p. 5—30.)

F. A. WULFF, *Le Développement de la canzone »Amor se vuoi» de Pétrarque selon le ms. vat. lat 3196 fol. 12 recto.* (Från Fil. Fören. Lund III p. 31—42.)

A. ÖSTERLING, *Stéphane Mallarmé.* (O. och B. p. 651—656.)

1907.

V. BOSSON, *Guy de Maupassant. Quelques recherches sur sa langue.* Thèse. Lund in 8:o. 168 p.
Voir: — Mod. Spk '07 p. 161—164 (Henri Chatelain). — Z. f. fr. Spr. '08 p. 196—200.

G. ERNST, *Läroböcker i franska utgivna under åren 1875—1906.* (Programme de lycée, Skara.) in 4:o, 25 p.
Voir: — Mod. Spk '07 p. 205—06 (E. Rodhe).

C. A. D. FRYKLUND, *Les changements de signification des expressions de droite et de gauche dans les langues romanes et spécialement en français.* Thèse, Upsal in 8:o. VI + 165 p.
Voir: — Z. f. fr. Spr. XXXII p. 16—17 (D. Behrens) — Studj romanzi ed. Monaci V p. 330. — R. de phil. fr. XXI p. 238 — R. crit. LXIV ('07) p. 435—436. (E. Bourciez).

K. A. HAGBERG, Traduction d'une partie de l'acte premier de *Lope Félix de Vega Carpio: »El acero de Madrid». Järnvattnet i Madrid.* (O. och B. p. 50—54.)

—— *»Snillenas Félix». Lope Félix de Vega Carpio.* (O. och B. p. 47—49.)

—— *Lope.* Lope Félix de Vega Carpios lif och diktning. — Järnvattnet i Madrid. Skådespel i tre akter. Stockholm in 8:o. VIII + 231 p.

A. HILLMAN, *En spansk kännare af norden: Angel Ganivet y García.* (Nord. Tidskr. p. 379—393.)

—— *Spanska teaterförhållanden.* (O. och B. p. 607—613.)

O. LEVERTIN, *Essayer II.* — Frankrikes första moderna skald p. 5—14. — Den stora Mademoisellen p. 44—54. — Katarina II och Diderot p. 55—63. — Henry Beyle och Kartusianerklostret i Parma p. 73—91. — Victor Hugo p. 92—100. — Sainte-Beuve och Kärlekens bok p. 101—118. — Gustave Flauberts bref till sin systerdotter Caroline p. 119—139. — En föregångare till symbolismen, p. 140—149. — Baudelaire p. 150—158. — Stéphane Mallarmé p. 159—165. — Marcel Schwob p. 166—174. — Den verklige Cyrano de Bergerac p. 175—185. — Rostands inträdestal i franska akademien p. 186—193. — En ny fransk skaldinna p. 194—216. Stockholm in 8:o.

E. O. LIDFORSS, *Dante.* En studie. (De största Märkesmännen VI.) Stockholm in 8:o. 72 p.

—— *Från Spanien.* (Hist. Tidskr. p. 112—116.)

H. LINDGREN, *Diktarporträtt.* Essayer. — Romantismen i Frankrike p. 61—80. — Voltaire och hans strid mot fördomarne i religion och samhälle p. 80—153. — Émile Zola p. 153—228. Stockholm in 8:o.

A. LINDSTRÖM, *Il vernacolo di Subiaco.* (Studj romanzi ed. Monaci V. p. 237—300.)

E. LUNDBERG, F. NYBLOM, *Några intryck af Giosuè Carduccis person.* (O. och B. p. 113—118.)

A. M. MALMSTEDT, *Tre Komedier af Molière. Tartuffe. En misantrop. Vittra damer.* Öfversättning. Stockholm in 8:o. 320 p.

W. NYMAN, *Étude sur les adjectifs, les participes et les nombres ordinaux, substantivés en vieux provençal.* Thèse. (Göteborgs Högskolas Årsskrift XIII.) 129 p.

S. GARLING-PALMÉR, *Vår litteratur inför fransk publik och kritik.* (Varia p. 278—289.)

HERBERT PETERSSON, *Zur Etymologie des französischen guingois.* (Z. f. rom Phil. p. 498).

E. RODHE, *Pages choisies des Grands Écrivains du XIX^e siècle. (Prose).* Publiées avec des notices biographiques et littéraires et des notes grammaticales par C. Polack & E. Rodhe. Lund in 8:o.

—— *Anmärkningar till »Pages choisies des Grands Écrivains du XIX^e siècle* af C. Polack och E. Rodhe. Lund in 8:o. 39 p.

G. RYDBERG, *Zur Geschichte des französischen ə.* II: 5 Monosyllaba im Französischen: Demonstrative, Komposita, Relativa, Konjunktionen, Adverbien. Upsala in 8:o. p. 756—1099. Voir: — Archiv '07 p. 237—239 (W. Meyer-Lübke). — D. L. '07 p. 3046—3048 (A. Zauner) — R. crit. '07 II: p. 511 (E. Bourciez).

H. SCHÜCK, *I Provence och Spanien.* (Ur en resandes anteckningar, ser. II p. 179—234.)

D. SPRENGEL, *Voltaire, Candide. Filosofiska romaner och dialoger.* Öfversättning. Med en inledning af David Sprengel. (Mästerverk ur världslitteraturen 9.) Stockholm in 8:o. XXXV + 296 p.

E. STAAFF, *Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIII^e siècle.* Uppsala in 8:o. 351 p.

—— *Contribution à la syntaxe du pronom personnel dans le Poème du Cid.* (Mélanges Chabaneau. Rom. Forsch. ed. Vollmöller XXIII p. 621—635.)

SV. SÖDERMAN, *Bilder och gestalter.* — Maurice Maeterlinck p. 3—50. — Den sköna damen utan nåd p. 69—75. — Georg Sand och Chopin p. 87—98. José Echegeray p. 149—168. Musset-studier p. 171—199. Stockholm in 8:o.

A. CHR. THORN, *Étude sur les verbes dénominatifs en français.* Thèse, Lund in 8:o. 100 p.
Voir: — Rom. XXXVI p. 615—619 (E. Walberg). — Mod. Spk. '08 p. 23—25 (E. Walberg).

G. ULLMAN, *Octave Mirbeau.* (O. och B. p. 355—358.)

J. VISING, *La plainte d'Amour, poème anglo-normand II.* (Göteborgs Högskolas Årsskrift XIII.) 36 p.

—— Article sur *R. Zenker, Boeve-Amlethus. Das altfranzösische Epos von Boeve de Hanstone und der Ursprung der Hamletsage.* Berlin 1905. (Archiv '07 p. 226—230).

F. G. E. WALBERG, *Saggio sulla fonetica del parlare di Celerina-Cresta (Alta Engadina).* (Lunds Universitets Årsskrift. X + 187 p.)
Voir: — Z. f. rom. Phil. '08 p. 246—249 (Th. Gartner).

F. A. WULFF, *Quelques ballatas de Pétrarque non admises dans les recueils de 1356 et de 1366.* (Mélanges Chabaneau. Rom. Forsch. ed. Vollmöller XXIII p. 179—189.)

—— *En svensk Petrarca-bok till jubelfästen 1304—1904 II.* Stockholm in 8:o. p. 353—587.

—— *Préoccupations de Pétrarque 1359—1369.* Attestées par Vat. Lat. 3196 Fol. 1 & 2. (Lunds Universitets Årsskrift. N. F. Afd. 1. 73 p.)

H. O. ÖSTBERG, *Bloi und Poi.* (Mélanges Chabaneau. Rom. Forsch. ed. Vollmöller XXIII p. 479—488.)

Additions à la Bibliographie des volumes précédents.

1896.

G. RYDBERG, *Zur Geschichte des franz. ə.* I (1896), II:1 (1897), II:2 (1898), II:3 (1904), II:4 (1906).
Voir: — Z. f. fr. Spr. '07. p. 158—170. (Georg Nehb.)

—— I—II:2.
Voir: Université catolique '03 p. 131—133 (A. Lepitre).

1900.

E. RODHE, *La nouvelle réforme de l'orthographe* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VII: I p. 166 (K. Sachs).

1901.

C. Wahlund, *Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt.*
Voir: — Rom. XXXIV p. 464—467 (Paul Meyer).
—— *Kronologiskt ordnade Geografiska schemata* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VII:2 p. 48 (E. Stengel).
—— *Eine altprovenzahlische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt.*
Voir: — Krit. Jahresb. VII:2 p. 205 (J. Anglade).
F. A. Wulff, *La canzone Che debb'io far?* etc.
Voir: — R. crit. LXII ('06) p. 184.
H. O. Östberg, *Sur les pronoms possessifs* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VIII:1 p. 189 (J. Anglade).

1902.

I. Collijn, *Les suffixes toponymiques*, etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VII:1 p. 178—79 (v. Ettmayer). — Krit. Jahresb. VIII:1 p. 78 (E. Richter).
J. Vising, *Franska språket i England III.*
Voir: — Krit. Jahresb. VII:1. p. 195.

1903.

J. Mortensen, *Le théâtre français au moyen âge* etc.
Voir: — Z. f. fr. Spr. XXIX p. 129—132 (A. L. Stiefel).
Carl Axel Ringenson, *Franska synonymer.*
Voir: — Verdandi '05 p. 76—77 (C. A. Ringenson: Réponse à H. Hultenberg).
E. Rodhe, *Essais de philologie moderne III.*
Voir: — Krit. Jahresb. VII: I p. 168 (K. Sachs). — R. d. phil. fr. XVIII p. 79.
G. Rydberg, *Geschichte der franz. Sprache 1896—1901.* (Krit. Jahresb. VI:1).
Voir: — Literaturbl. '04 p. 78. (Fr Neumann).
J. Vising, *Studier i den franska romanen om Horn I.*
Voir: — Krit. Jahresb. VII: I p. 197. II: 61—62 (E. Stengel).
G. Östberg, *Studier öfver deminutiva och augmentativa suffix* etc.
Voir: — R. d. l. rom. '07 p. 552—553 (J. R.).

1904.

C. Collin, *Zur Geschichte der Nomina actionis im Romanischen.* (Archiv für lat. Lexicogr. XIII p. 453—473.)
Voir: — Z. f. rom. Phil. '05 p. 509—510 (E. Herzog).

G. Rydberg, *Zur Geschichte des franz. ə II: 3.*
Voir: — Rom. XXXIV p. 167. — Z. f. rom. Phil. XXX p. 345—349 (E. Herzog). — Archiv '06 p. 210—212 (W. Meyer-Lübke). — D. L. '07 p. 357—358 (A. Zauner). — R. crit. '05: II p. 190—192 (E. Bourciez). — R. de phil. fr. '05 p. 205—209 (G. Stréhly). — Krit. Jahresb. VIII:1 p. 81 (E. Richter).

—— *Über die Entwickelung von illui, illei* etc.
Voir: — Rom. XXXV p. 120.

A. Stenhagen, *Das Passé Défini und das Imparfait du Subjonctif.* Antwort an Herrn Ducotterd. (Die neuren Spr. '04 p. 111—113).

C. Wahlund, *Bibliographie der französischen Strassburger Eide vom Jahre 842.*
Voir: — Rom. XXXV p. 113. (A. Jeanroy).

E. Walberg, *Juan de la Cueva et son Exemplar poetico.*
Voir: — Archiv '05 p. 487 — R. crit. '05 (LIX) p. 487—88 (A. Morel-Fatio).

F. C. Wulff, *Petrarch at Vaucluse 1337—1353.*
Voir: — R. d. l. rom. '06 p. 90—92 (F. C.).

Hilding Kjellman.

II. Philologie germanique.

1905.

E. Björkman. *Etymological Notes* (Journal of Engl. and Germ. Phil. V, 4).

—— *Ae. weȝ-lā, weȝ-lā-weȝ, me. wei-la-wei* (Archiv CXIV, p. 164).

—— Articles sur *Die sprache Robert Mannings of Brunne und ihr Verhältnis zur neuenglischen Mundart* (Archiv CXV, p. 223); — *Grace Fleming Swearingen, Die englische Schriftsprache bei Coverdale* (ibid. p. 226); — *C. J. M. Fant, Engelskt uttal* (ibid. p. 426).

C. J. M. Fant. *Engelskt uttal.* Stockholm. in-8 37 p.
Voir: — Archiv CXV, p. 426 (E. Björkman).

E. S:SON HALLBÄCK. *The Language of the middle English Bestiary. I Phonology. II Inflection.* Thèse. Lund, in-8, 66 p.

E. A. KOCK. *Zum Gedichte von der Seele und dem Leichnam.* (Korrespondenzbl. XXVI).

—— *Zum Lübecker Totentanz v. J. 1520.* (Ibid.).

—— *Giebt es im Altsächsischen einen Gen. Sing. suno?* (Från Fil. Fören. Lund III).

A. KNUTSSON. *The gender of words denoting living beings in English and the different ways of expressing difference in sex.* Thèse. Lund.

E. LIDÉN. *Ein gotisches Lehnwort im altpreussischen.* (Beiträge XXXI, p. 600—602).

HJ. LINDROTH. *Zur Lehre von den Actionsarten* (Beiträge XXXI, p. 239—260).

HJ. PSILANDER. *Hochdeutsche und niederdeutsche Fragmente. Apokalypse. Antichrist. Leben der Apostel. I Texte III + 156 p.* (Uppsala Univ. Årsskrift '05).

H. O. ÖSTBERG. *Personal names in appellative use in English.* Uppsala, in-8, VIII + 128 p.

1906.

G. A. BERGSTRÖM. *On blendings of synonymous or cognate expressions in English. A contribution to the study of contamination.* Thèse. Lund, in-8, XVI + 211 p.

E. BJÖRKMAN. Ne. rape and riding 'Bezirk' (Archiv CXVI).

—— *Nordiska inflytelser på engelskan.* (Nord. Tidskr.).

—— *Geoffrey Chaucer. Englands störste medeltida skald.* (= Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola. Ny följd. III).

—— *Nordiska vikingasagor i England.* (Nord. Tidskr.).

—— *Zu den altenglischen Insektennamen.* (Archiv CXVII).

—— Article sur *John van Zandt Cortelyon, Die altenglischen Namen der Insekten, Spinnen- und Krustentiere.* (D. L., n:o 44).

D. M. BLOMQVIST (et C. AUERBACH). *Svensk-tysk ordbok.* 1 fasc. Stockholm.
Voir: — Engl. Stud., 38 p. 312 (Holthausen).

S. EKELUND. *Studien über eine mitteldeutsche Übersetzung des altgutnischen Rechtes.* Thèse. Lund, in-8, 143 p.

E. Ekwall. *Kleinigkeiten zur englischen Wortforschung.* (Archiv CXVI).

—— *Zur Geschichte der stimmhaften interdentalen Spirans im Englischen.* (Lunds Universitets Årsskrift I, 40).

N. O. Heinertz. *Die mittelniederdeutsche Version des Bienenbuches von Thomas Chantimpré. Das erste Buch.* Thèse. Lund, in-8, LXVI + 99 p.

G. Kallstenius. *Cerebrale Explosivlaute im Neuhochdeutschen. Vorläufige Mitteilung.* Upsala, maj 1906, 2 p.

A. Klint. *Svensk-tysk ordbok.* Stockholm.
Voir: — Engl. Stud. 38,1 p. 123 (O. Glöde). — D. L. 33 (E. A. Kock).

C. O. Kock. *Contributions to an historical study of the Adjectives of Size in English.* Thèse. (Göteborgs Högskolas årsskrift, band XII:3), XIV + 165 p.

E. A. Kock. *Zum Heliand.* (Zeitschr. f. d. Altertum und d. Litt. 48 p. 187—204).

—— *Welche Substantiva gehören zur gemischten Deklination?* (Skand. månadsrevy för undervisningen i de tre hufvudspråken p. 132).

—— Article sur *Shipley, The Genitive Case in Anglo-Saxon Poetry.* (Engl. Stud. 35 B, p. 92—95).

A. Korlén. *Statwechs gereimte Weltchronik ms. n:o 777 Hannover* X. Thèse. (Uppsala Univ. Åsrskrift 06), X + 288 p.

E. Lidén. *Baumnamen und Verwandtes.* (Indog. Forsch. Anz. XVIII).

E. Wadstein. »*Polakker*» (Korrespondenzbl. XXVII, N:o 5).

K. O. Örtengren. *Ett nytt system i den tyska språkvetenskapen.* (Språk och Stil. VI).

1907.

E. Björkman. *Die Namen Orrmin, Gamelyn.* (Archiv CXIX, p. 33—40).

—— *Zur Etymologie von cub.* (Ibid. p. 189).

—— Articles sur *Palmer, The Folk and their Wordlore. An Essay on Popular Etymologies* et *Grüning, Schwund und Zusatz von Konsonanten in den neuenglischen Dialekten.* (Engl. Stud. 37, p. 397—99).

—— Articles sur *Neumann, Die Orthographie der Paston Letters von 1422—1461.* (Engl. Stud. 38 p. 72—74).

B. BRATE. Article sur *Hugo Reichmann, Die Eigennamen im Orrmulum.* (D. L., n:o 19).

E. EKWALL. *Dr. John Jones's Practical Phonography* (1701) = Neudrucke frühneuenglischer Grammatiken, hrsg. von R. Brotanek, Bd. 2, Halle '07.

—— Article sur *W. Franz, Orthographie, Lautgebung und Wortbildung in den Werken Shakespeares.* (D. L. '07, N:o 2.)

—— *Weiteres zur Geschichte der stimmhaften interdentalen Spirans im Englischen.* (Engl. Stud. 38, p. 35—38).

—— Article sur *Franz, Die treibenden Kräfte im Werden der englischen Sprache.* (Engl. Stud. 38 p. 53).

H. SCHÜCK. *Folknamnet Geatas i den fornengelska dikten Beowulf.* (Uppsala Universitets Årsskrift, '06. Program. 45 p.).

E. STRÖMBERG. *Die Ausgleichung des Ablauts im starken Präteritum mit besonderer Rücksicht auf oberdeutsche Sprachdenkmäler des 15—16. Jahrhunderts.* Thèse. Göteborg, in-8, VIII + 155 p.

W. UHRSTRÖM. *Studies on the language of Samuel Richardson.* Thèse. Uppsala, in-8, 181 p.
Voir: — Moderna Språk '07, p. 124—126 (G. Fuhrken).

E. WADSTEIN. Article sur *De oudoostnederfrankische psalmen. Klank- en vormleer. Van A. Borgeld.* Groningen '99. (Zeitschr. f. d. Altertum und d. Litt. 49 B, p. 10—11).

A. B. ÖBERG. *Über die hochdeutsche Passivumschreibung mit sein und werden. Historische Darstellung.* Thèse. Lund, in-8, 112 + VIII p.

J. Kjederqvist.





